This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

600015899

KLEBER

De tous les généraux que j'ai eus sous moi, Desaix et Kleber ont été ceux qui avaient le plus de talent.

NAPOLÉON.

Ne les plaignons pas d'être morts jeunes; il vaudra toujours mieux pour la gloire de Marceau, Hoche, Kleber, Desaix, de n'être pas devenus maréchaux . . . Ils ont eu l'honneur de mourir au milieu de nos succès.

THIERS.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).

BIBLIOTHECA BODLEIANA

600015899

KLEBER

De tous les généraux que j'ai eus sous moi, Desaix et Kleber ont été ceux qui avaient le plus de talent.

NAPOLÉON.

Ne les plaignons pas d'être morts jeunes; il vaudra toujours mieux pour la gloire de Marceau, Hoche, Kleber, Desaix, de n'être pas devenus maréchaux . . . Ils ont eu l'honneur de mourir au milieu de nos succès.

THIERS.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).

BIBLIOTHECA BODLEIANA

Croquis, par le général comte Pajol,
d'après un petit portrait à l'huile que Kleber, lors de son départ pour l'expédition d'Égypte, donna à son aide de camp Pajol.

KLEBER

SA VIE, SA CORRESPONDANCE

PAR

LE COMTE PAJOL

GÉNÉRAL DE DIVISION

There is a tear for all that die,
A mourner o'er the humblest grave;
But nations swell the funeral cry,
And triumph weeps above the brave.

(Lord BYRON, *On the death of Sir Peter Parker.*)

BIBLIOTHECA BODLEIANA

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1877

210. j. 613.

AVANT-PROPOS.

En parcourant, dans les archives du ministère de la guerre, les documents relatifs aux opérations des armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse, j'ai eu occasion d'admirer les lettres de Kleber. Cette correspondance, qui m'a permis de donner, dans le premier volume de la vie de mon père (1), des détails entièrement inédits sur les campagnes de cette époque, m'a entraîné à rechercher toute l'existence du vainqueur d'Altenkirchen et d'Héliopolis. J'ai été captivé par le génie de cet homme de guerre; et la lecture de ses lettres, de ses notes, de ses ordres, m'a convaincu qu'il y aurait un grand intérêt pour les officiers sérieux, amoureux de leur carrière, à les connaître et à les méditer.

Dans cette étude, souvent je laisse le héros raconter sa propre histoire avec son style brillant, original et tout militaire.

Puisse cet ouvrage faire mieux apprécier Kleber : ce sera, devant la postérité, le meilleur témoignage de ma reconnaissance pour le protecteur de mon père.

Immédiatement après la vie de Kleber, je donnerai :

Recherches, réflexions et appréciations militaires sur les journées du 24 août au 2 septembre 1870 (2);

Les Guerres sous Louis XV;

Un *Historique de la cavalerie légère en France.*

Je terminerai mes travaux par mes *Mémoires*, c'est-à-dire par le récit des événements auxquels je me suis trouvé mêlé. C'est une tâche ardue, très-délicate surtout, car j'aurai à parler de mes con-

(1) *Pajol*, 3 volumes in-8°. Firmin-Didot, éditeur. Paris, 1874.

(2) Un séjour de dix-huit mois, avec ma division, dans les Ardennes et sur la frontière du Nord-Est m'a permis de réunir les éléments d'une étude complète sur cette désastreuse campagne.

temporains, de mes supérieurs, de mes camarades; et je dirai ma pensée en toute liberté, sans haine comme sans flatterie.

Les personnages n'ont en rien influencé mon jugement. Si je loue, c'est que les actes me paraissent louables. Je me suis imposé comme devoir toute ma vie d'exciter aux bonnes actions et d'éloigner des mauvaises, en louant les unes et flétrissant les autres, sans m'inquiéter des atteintes à ma carrière, qui en a souffert plus d'une fois.

L'amour de la vérité et une conscience droite ont toujours été mes seuls guides (1).

(1) « Bonæ tantum conscientiæ pretio ducebatur. » (TACITE, *Agricola*, I.)

A L'ARMÉE.

Je dédie à l'armée la vie d'un soldat illustre.

Raconter les actions et faire connaître les œuvres, telle doit être, selon moi, la tâche de l'écrivain qui entreprend l'histoire d'un grand homme. C'est dans cette pensée que j'ai recherché, et réuni, non sans peine, toute la correspondance de Kleber.

Dès son enfance, Kleber se sentit porté vers le noble métier des armes. Une éducation sévère fortifia encore ce penchant naturel. Jeune, il aimait l'étude de la philosophie et la gloire militaire. Doué d'un esprit vif et pénétrant, amoureux de s'instruire, il se plaisait à consulter l'histoire, « ce témoin « des temps, cette lumière de la vérité, cette mémoire vi- « vante qui nous apprend à vivre. » (CICÉRON, *De l'Orateur*, II, IX.)

Les hauts faits des héros de l'antiquité l'attiraient, le passionnaient. Quand, plus tard, à l'imitation des grands modèles qui avaient charmé sa jeunesse, il fut devenu lui-même un héros, Kleber faisait encore ses délices de la lecture des anciens.

Rien d'étonnant dès lors de trouver chez le commandant en chef de l'armée d'Égypte des traits et des paroles dignes des Thémistocle et des Léonidas. Lorsqu'il fit mettre à l'ordre de l'armée d'Orient la dépêche de l'amiral Keith qui lui demandait de déposer les armes, il l'accompagna de ce seul commentaire : « Soldats, on ne répond à une telle insolence que par

« des victoires. Préparez-vous à combattre ! » Le matin de la bataille d'Héliopolis, il disait à ses soldats : « Mes amis, vous « ne possédez plus en Égypte que le terrain sous vos pieds ; « si vous reculez d'un pas, vous êtes perdus. »

De sa personne Kleber exerçait sur les troupes un ascendant irrésistible. La nature lui avait donné cette mâle beauté que l'art attribue aux demi-dieux d'Homère. Taille imposante, corps athlétique, membres robustes, tout en lui symbolisait cette vertu guerrière qu'on adorait à Lacédémone. Son visage respirait la fierté et la noblesse des traits sous lesquels la poésie représente Achille (1). Les éclairs de son regard trahissaient les tumultueuses ardeurs de son âme. Dans l'action, son front s'illuminait, et rappelait la statue de la Gloire dans son temple. Alors le soldat se jetait en avant, enthousiasmé par cette apparition brillante. Bonaparte lui-même, ce grand entraîneur d'hommes, n'échappait point à cette fascination, car il lui arriva de s'écrier : « Personne n'est beau « comme Kleber un jour de combat. »

On comprend dès lors que cet homme de guerre, si majestueux, si entraînant, si sûr de lui-même et, souvent, des faveurs de la fortune, ait été le plus populaire de nos généraux de cette époque légendaire. Ses troupes ne doutaient jamais du succès; elles le voyaient ardent, audacieux, convaincu : elles avaient foi en lui.

Kleber possédait d'ailleurs les vertus qui gagnent le cœur des soldats : la simplicité et la bonté. L'uniforme sans or, sans broderies, qu'il portait avec tant d'élégance, flattait leurs instincts des charmes militaires. Personne n'a si bien compris

(1) . . . . . ἐν δέ οἱ ὄσσε
Δεινὸν ὑπὸ βλεφάρων, ὡσεὶ σέλας, ἐξεφάανθεν. (*Iliade*, XIX, 16-17.)

la vie des camps. Il sympathisait avec les troupiers par ses manières, par ses mœurs, trop souvent même par son langage, au point d'avoir certains de leurs défauts.

On le savait insouciant et capricieux comme un enfant, accessible à la bonté extrême comme à l'enthousiasme, à la mauvaise humeur aussi bien qu'aux entraînements surhumains.

Il lui échappait parfois des murmures, des propos peu mesurés, des mots passionnés ou amers, arrachés par quelque accès de faiblesse aux orages d'une âme fortement trempée. Mais, par l'effet d'un contraste étrange, ce frondeur, cet insoumis, qu'il était si difficile par moments de courber sous le joug de la discipline, savait admirablement y plier les autres. Ses troupes, correctement obéissantes, n'avaient jamais qu'une volonté, la sienne.

Il faut dire que cet ascendant ne s'exerçait pas seulement par les séductions extérieures, qui n'atteignent que le vulgaire, mais encore et surtout par l'effet de la puissance morale, qui pénètre si profondément au cœur des gens de bien. Kleber était un grand caractère.

Il avait façonné son âme sur les modèles que lui offraient les austères grands hommes de l'antiquité, dont la vie le remplissait d'admiration.

Jaloux de son honneur autant que Fabius, intègre comme Caton, il professait pour les richesses le mépris d'un Fabricius (1).

(1) « Des richesses ! je n'en veux point. Une seule obole de plus, et surtout mal acquise, dérangerait tout le système de mon bonheur, de ma philosophie. Si je vous faisais, ferme et féal ami, l'énumération des services que m'a rendus ma pauvreté, au milieu de cet orage politique, dont la foudre, dirigée par la cupidité et l'envie, atteignit, frappa, atteint et frappe encore tant d'innocentes victi-

L'intérêt de sa renommée personnelle n'était ni le seul, ni le principal mobile de ses actions; il avait surtout en vue le bien de son pays, et il y consacrait toutes ses forces. C'était le type le plus parfait du vrai républicain, si rare. Lorsque la France ne réclamait pas ses services, il vivait modeste, ne cherchant qu'à s'effacer. Bien différent des médiocrités de tous les temps, et de notre époque surtout, dont une ambition désordonnée peut seule provoquer les agitations stériles, il dédaignait les inutiles et solennels honneurs du commandement. Ce commandement, qu'il prenait souvent, au feu, par une sorte d'inspiration dont il avait le secret, il l'exerçait en homme de guerre supérieur. Après l'action, il rentrait modestement dans son rôle de lieutenant, qu'il préférait à tout autre. Le général en chef savait redevenir simple divisionnaire, et retrouvait avec bonheur des égaux en ceux qu'il avait conduits à la victoire.

Kleber était doué des qualités qui font le grand capitaine. Bonaparte, tout en redoutant ses instincts républicains, appréciait la valeur exceptionnelle de son compagnon d'armes. Cet intrépide soldat avait en effet une bravoure à la fois audacieuse et tranquille, une intelligence aussi sûre que vive, une conduite des troupes non moins prudente que vigoureuse. Usant de la victoire avec modération, il savait toujours allier à l'énergie une sage humanité (1).

C'était au feu, dans le tumulte des combats, en plein champ de carnage, au milieu de l'ouragan de fer déchaîné

mes, vous la presseriez de ne point m'abandonner; je la conserverai toujours. » (*Lettre de Kleber au docteur Vivot*, Toulon, 13 mai 1798.)

(1) A Cholet, Carrier, après s'être un peu avancé, abandonnait le champ de bataille. « Laissez passer le représentant Carrier, crie Kleber à ses troupes; rejetez-le sur les derrières : *il tuera, après la victoire.* »

par les armées aux prises, que le génie de l'homme de guerre se révélait tout entier. Insensible aux distractions violentes du danger, du bruit, du désordre, son âme dominait les événements. Son esprit avait alors des éclairs sublimes; il indiquait des combinaisons heureuses, saisissait avec précision le moment favorable et frappait des coups décisifs.

Tel fut cet illustre soldat, que les secousses d'une époque bouleversée n'atteignirent jamais; que les circonstances, si impétueuses qu'elles fussent, n'emportèrent point dans leur tourbillon; qui sut, au contraire, les maîtriser, en s'arrêtant au point déterminé par son génie.

Sa carrière mesure à peine huit années et, pendant ce court espace de temps, son passage dans l'armée a laissé, avec la gloire d'une existence bien remplie, un exemple à suivre, des leçons à méditer.

C'est à ces sources du plus pur, du plus ardent patriotisme, que la génération actuelle a besoin de puiser l'esprit d'abnégation et de dévouement; car c'est par le retour à ces vertus antiques que la France pourra se relever de l'abaissement où elle est tombée, et reprendre le rang qui lui appartient dans le monde.

Compiègne, 26 novembre 1876.

KLEBER

CHAPITRE PREMIER.

1753-1793.

Enfance de Kleber. — Son duel avec Doney. — Il entre au service de l'Autriche. — Son retour à Strasbourg. — Il s'enrôle au 4e bataillon des volontaires du Haut-Rhin. — Il se rend à l'armée de Custine.

Kleber (Jean-Baptiste) naquit à Strasbourg (1), sur la paroisse de Saint-Pierre-le-Vieux (2), le 9 mars 1753.

Son père, originaire de Geispolsheim (Bas-Rhin), village catholique, s'était établi tailleur de pierre au Bain-aux-Plantes. Il pa-

(1) « Hodie decima martii anni millesimi septingentesimi quinquagesimi tertii, a me scripto vicario ad Sanctum Petrum Seniorem intra Argentinam baptisatus est *Joannes Baptista*, filius Joannis Nicolai *Kleber*, civis hic, et Reginæ Borgart, conjugum, in hac parochia commorantium, natus pridie ejusdem mensis et anni. Patrinus fuit Joannes Adamus Frentz, civis hic; matrina Maria Anna Zurlach, uxor Nicolai Lambrecht, civis hic, patre præsente, qui mecum subscripserunt.

« Le parrain a déclaré ne savoir signer. Signé : Lambrecht, marraine ; Kleber, père, et Fitsichler, vicaire. » (Extrait des registres des actes de naissance de la paroisse de Saint-Pierre-le-Vieux.)

(2) Comme la paroisse de la communauté de Saint-Pierre-le-Vieux embrassait tout le Bain-aux-Plantes, il est difficile d'admettre, comme l'ont prétendu quelques biographes, que Jean-Baptiste soit né au Marais-Vert.

M. Ratisbonne, qui a acheté à M. Knoderer, tanneur, la maison de Bauerendanz, a cru lui donner une valeur archéologique en y faisant placer une dalle en marbre noir avec l'inscription : « Ici naquit le général Kleber. » Ce n'était que l'habitation de Kleber enfant. Cette maison est celle de la brasserie du Bois-Vert, à côté de la propriété du batelier Baldner, vis-à-vis le petit port aux batelets, où, aujourd'hui la jeunesse de Strasbourg va s'embarquer, les jours fériés et les dimanches, en été pour aller au Hervenwasser, à la tour Verte, à la montagne Verte et au Prado.

rait qu'il eut aussi un emploi près le conseil de la commune. On lit, en effet, dans le protocole des *treize* de 1734 (p. 262), aux archives de la mairie de Strasbourg : « Par délibération du conseil « des XIII du 10 décembre 1734, Jean-Nicolas Kleber, ancien ser- « viteur du cardinal de Rohan, est admis au nombre des 21 ser- « viteurs de la ville de Strasbourg appelés *Eispaenniger.* » Il remplissait encore ces fonctions en 1742, époque à laquelle il demanda une augmentation, qui lui fut refusée.

La mère de Kleber, Reine Borgart, appartenait à une famille aisée de Ruffach (Haut-Rhin). C'était une femme grande, un peu maigre, mais jolie. Entre le Rhin et les Vosges, notre race s'est conservée pure : ni les invasions, ni l'occupation étrangère n'ont altéré son sang. Quoique protestante, Reine Borgart avait épousé un catholique. Ces unions ont lieu souvent en Alsace, sans déranger en rien la foi des époux et les allures de la vie domestique. Grâce aux progrès de l'instruction générale, cette tolérance est telle que des villages entièrement catholiques vivent en parfaite intelligence avec des villages protestants.

Le malheur visita le berceau de Kleber : il n'avait que cinq mois lorsqu'il perdit son père (13 août 1753). Deux ans après, en 1755, sa mère se remaria (1).

Il ne faut pas trop chercher dans l'enfance des hommes illustres des faits extraordinaires qui donnent à prévoir leur grandeur future. L'été ne tient pas toujours les promesses du printemps; parfois aussi une splendide journée commence par un brouillard épais. Tel enfant promet beaucoup, qui n'aboutit à rien. Tel autre n'attire point d'abord l'attention, qui remplira le monde du bruit de son nom et de l'éclat de sa gloire.

Après le second mariage de sa mère, la vivacité, la turbulence du jeune Kleber l'exposèrent souvent à la sévérité de son beau-père. On laissa alors Jean-Baptiste sous la tutelle de ses grands-parents et sous la protection de la maison du cardinal de Rohan (le père de Kleber avait été attaché à la maçonnerie de Rohan). Un bon curé se chargea de lui, sans s'effrayer de ses espiègleries.

(1) Mme veuve Kleber épousa en secondes noces un architecte de Strasbourg nommé Burger. Elle en eut quatre enfants, dont resta seulement Xavier Burger, qui n'a laissé aucune trace.

Animé de l'esprit de philosophie et de religion, il en obtint des progrès rapides dans les premières études, qui sont le commencement des sciences exactes. Au reste, dès ses premières années, Kleber manifesta de grandes dispositions et un goût particulier pour le dessin.

La ville de Strasbourg était alors sous le commandement du marquis de Contades, gouverneur général de l'Alsace. Le cardinal de Rohan (1) et le commandant se voyaient souvent, bien que le prélat résidât en son château de Saverne. Le prince avait rencontré maintes fois Jean-Baptiste, enfant espiègle, fougueux, nature franche, figure ouverte, la tête ornée d'une forte chevelure blonde et bouclée, qu'il tenait de sa mère. Un jour, comme il se promenait avec le gouverneur dans les chantiers, visitant sans escorte les ouvrages, le petit Jean-Baptiste vint à passer près d'eux. Le cardinal l'appela. « Comment trouvez-vous ce garçon, marquis ? » dit-il à M. de Contades. — « Forte nature », répondit le gouverneur.

Sous l'influence du cardinal, avec une autre éducation, une autre famille, et parce que son père était catholique, l'enfant fit sa première communion. Il demeura jusqu'à sa mort fidèle au culte de ses premières années.

Le jeune Kleber profita vite des notions que lui avait inculquées le curé, son premier maître, pour s'appliquer aux sciences exactes, surtout à l'architecture, qu'il étudia d'abord à Munster. Ses progrès déterminèrent le cardinal à le pousser dans cette voie. Rappelé par sa famille, il fut envoyé à Paris, vers 1768, pour y suivre les cours d'architecture de Chalgrin.

Pendant son séjour dans la capitale, Kleber fut très-bien accueilli par les familles Chéri, Janson et Pâris (1), de Besançon.

(1) Rohan-Guéménée (Louis-René-Édouard, prince de), cardinal-évêque de Strasbourg, grand aumônier de France, né en 1734. Connu d'abord sous le nom de prince Louis, il fut évêque de Canope, puis coadjuteur de son oncle, prince-évêque au siége de Strasbourg. Ambassadeur à Vienne en 1772.

Dans les mémoires de l'abbé Georgel, de Besenval, de Mme Campan, on retrouve l'histoire du *collier de la reine*. Il se démit de son évêché lors du concordat de (1801); mourut à Ettenheim le 16 février 1803. L'évêché de Strasbourg, un des plus riches de la France et de la chrétienté, était comme héréditaire dans la maison de Rohan.

(1) Aujourd'hui à Besançon, il ne reste plus trace des Chéri, Janson, Pâris et Doney. Dans l'espace d'un siècle toutes ces familles ont disparu.

Il garda toujours le meilleur souvenir de l'hospitalité que lui offrirent ces trois maisons. C'est à cette circonstance, sans doute, que le jeune Pajol dut plus tard de trouver auprès de lui une si grande bienveillance.

Lors de son retour en Alsace, il s'arrêta quelque temps à Besançon. Pendant son séjour dans cette ville, il lui arriva une aventure qui dépeint son caractère et qui fit alors une certaine sensation. Il se lia rapidement avec la jeunesse bisontine, partageant ses plaisirs aussi bien dans le monde que dans les classes inférieures. Il y connut un certain Doney, qui depuis a été garde d'Artois, chevalier de Saint-Louis, et a émigré au commencement de la Révolution. Ce jeune homme crut s'apercevoir que Kleber avait été plus heureux que lui près d'une personne à laquelle il faisait sans succès une cour assidue. Fâché de se voir un rival aussi entreprenant et doué d'avantages qui lui avaient si vite assuré cette bonne fortune, il lui chercha querelle. Kleber, qui jamais n'avait refusé une affaire, répondit vivement, et on résolut de se battre ; le jour choisi fut le lendemain, et la place désignée, les prés de Vaux. Doney, à qui sans doute la nuit avait porté conseil et qui avait appris que Kleber était une très-bonne épée, voulut éviter le combat, sans cependant se compromettre dans l'esprit de ses camarades : il imagina de faire part de cette aventure à son père. Celui-ci alla prévenir le commandant de la place : mais il s'y prit un peu tard. La rencontre eut lieu ; son fils fut blessé. Lorsque Kleber revint à la ville, il fut arrêté à la porte et conduit chez le commandant, qui le fit mettre en prison.

Le procédé de Doney excita l'indignation des familles qui avaient accueilli Kleber chez elles. Les jeunes gens de la ville, ne voulant point paraître approuver la conduite de leur compatriote, firent de pressantes démarches auprès du commandant de place et des autres chefs militaires, qui, mieux instruits de l'affaire, ordonnèrent l'élargissement du jeune Alsacien. On alla en assez grand nombre le chercher à la prison et on le reconduisit en triomphe. Cette aventure, par la loyauté de sa conduite, lui fit beaucoup d'honneur, et il la rappelait avec plaisir.

La carrière des arts ne paraissait pas devoir lui offrir des moyens de fortune. Le manque d'argent le ramena à Strasbourg, après deux ans d'absence. La modicité des ressources de ses parents les

obligeait à beaucoup d'économie. Ils ne lui épargnèrent point les remontrances, et ils l'engageaient à tirer enfin parti de l'instruction professionnelle qu'il avait reçue.

Il se trouvait encore indécis sur le choix d'un état, quand un hasard singulier le détermina pour la profession des armes, où il devait acquérir toute sa gloire. Un jour, au café, quelques jeunes étourdis de ses amis cherchèrent querelle à des Bavarois assis à une table près d'eux. Indigné d'une agression que rien n'avait motivée, Kleber provoqua en duel ses camarades. A la suite de l'affaire, les Bavarois lui témoignèrent la plus grande reconnaissance. Alsacien, parlant aussi bien l'allemand que le français, il était pour eux presque un compatriote. Ils lui offrirent leur appui, pour entrer à l'École militaire de Munich, où l'électeur de Bavière faisait élever les jeunes gens de famille destinés au service. Kleber devint bientôt l'un des meilleurs élèves de cet établissement.

Ses progrès y furent si rapides, qu'après huit mois, il sollicita une place vacante de professeur, qui lui fut refusée. Cette demande présomptueuse lui aurait même attiré, dit-on, une sévère punition.

Le prince de Kaunitz, général autrichien et fils du célèbre diplomate qui fut premier ministre de Marie-Thérèse, visitant un jour l'École, distingua au premier abord ce jeune homme d'une belle et riche stature, d'une physionomie très-expressive. Il remarqua ses dessins, fut frappé de sa conversation, et l'engagea à venir chez lui. Kleber accepta les offres du prince, qui le traita avec beaucoup d'égards, et ne tarda pas à le charger de l'exécution de quelques changements dans son château et ses jardins. Content de ses travaux, il lui fit faire, par la suite, plusieurs voyages à Vienne, le conduisit même à une revue où il attira l'attention de l'empereur Joseph II.

A cette époque, la guerre paraissait imminente contre les Turcs. Des troupes se rassemblaient en Hongrie, et Joseph II songeait à les réunir à celles de Catherine pour attaquer l'empire Ottoman.

La carrière militaire attirant de plus en plus Kleber, le prince de Kaunitz le fit entrer, en 1776, comme cadet dans le régiment dont il était colonel propriétaire (1). Ce régiment faisait partie de l'in-

(1) Le régiment de Kaunitz, 38e d'infanterie aujourd'hui, fut organisé en 1725.

fanterie nationale belge, et tenait alors garnison à Mons. Cette circonstance mérite d'autant plus d'être mentionnée dans une vie de Kleber, que c'est près de cette place que, commandant l'aile gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse (1794), il battit trois fois le prince d'Orange et une fois le général Kaunitz, son maître et son protecteur.

Enseigne au bout de huit semaines de service, sous-lieutenant six mois après, il n'eut point d'occasion de se signaler pendant cette période.

A la mort de l'électeur de Bavière (1777), on s'attendait à une nouvelle conflagration en Allemagne. La jeunesse se crut un moment aux beaux jours de la guerre de Sept ans ; mais, suivant la prédiction de Frédéric II, ce ne fut qu'une « guerre de plume ». Tout rentra bientôt dans le silence.

Le régiment de Kaunitz avait été envoyé en garnison à Luxembourg, puis à Malines. L'inaction et le dégoût d'un service dans lequel l'avancement n'était accordé qu'à la naissance poussèrent Kleber à donner sa démission. Le prince de Wurtemberg avait succédé comme colonel propriétaire au prince de Kaunitz; il fit tous ses efforts pour retenir un officier dont il appréciait le mérite. Kleber refusa et partit, le 22 février 1783, pour retourner à Strasbourg : résolution heureuse pour la France, qui aurait pu trouver plus tard un terrible adversaire dans cet officier alsacien.

Kleber reçut un certificat qui constatait ses bons et loyaux services.

« Nous, Albert, vicomte de Dam, chambellan, colonel commandant le régiment de S. A. le prince Ferdinand de Wurtemberg, au service de S. M. l'empereur et roi,

« Certifions que Jean-Baptiste Kleber a servi au régiment de Kaunitz, actuellement prince de Wurtemberg infanterie, pendant sept ans et quatre mois (1), en qualité de cadet, d'enseigne

époque à laquelle furent formées, par l'Autriche, les troupes nationales en Belgique. Le nouveau régiment de Kaunitz eut donc son recrutement en Belgique. Après la guerre de Sept ans (1763(, il tint garnison à Luxembourg et à Mons, jusqu'en 1782. Un bataillon et ses grenadiers furent par exception envoyés en Bohême et mis sous les ordres du général Loudon pendant les années 1778 et 1779 : mais, à la paix, conclue en 1779, le bataillon et les grenadiers retournèrent en Belgique.

(1) Les historiens et les biographes ne s'accordent point sur la durée du service

et de sous-lieutenant, avec autant de zèle que d'activité. Il a mérité non-seulement notre estime, mais encore celle de ses supérieurs, égaux et inférieurs.

« De quoi nous ayant demandé un certificat, à sa sortie dudit régiment, qu'il a quitté avec l'agrément de la cour, le 22 février de la présente année, nous lui avons donné le présent.

« A Malines, 13 juin 1783. »

Devenu général de division dans l'armée française, Kleber battit son ancien colonel du régiment autrichien, le prince de Wurtemberg, à Altenkirchen, le 4 juin 1796.

Je n'ai point l'intention de reproduire ici les anecdotes se rapportant à son passage dans l'armée autrichienne. On assure la vérité des faits racontés par un sieur Krafft, employé autrefois à l'école des ponts et chaussées, qui avait passé avec lui une partie de sa jeunesse. Le général Dessolle dit avoir vu à Osnabruck un ancien capitaine sous les ordres duquel Kleber avait servi. Enfin le général Morlot affirme avoir causé, à Thionville, avec Kleber portant l'uniforme de Kaunitz : ce régiment était alors en garnison à Luxembourg.

Les biographes ne s'accordent ni sur la date précise de son entrée au service de l'Autriche, ni sur les faits relatifs à cette période de son existence. Des pièces manuscrites, entre autres une note de son frère utérin, aux Archives de la Guerre, expliquent cet épisode de sa vie d'une façon beaucoup plus dramatique. D'après ces documents, d'une valeur très-contestable, Kleber n'entre pas au service de l'Autriche dans le dernier rang des officiers, il n'en sort point par suite d'un passe-droit général dans tous les pays, à cette époque.

« C'est l'impératrice Marie-Thérèse, dont il attire les regards, qui l'élève en un instant au poste de capitaine de sa garde et au grade de général.

« La mort seule de cette souveraine l'arrache aux hautes chances de fortune et de gloire qui l'attendaient. »

Ce qui a donné lieu sans doute à ces inventions romanesques, c'est que Kleber était un des plus beaux hommes de son temps. Sa taille de six pieds parfaitement proportionnée, ses yeux

de Kleber en Autriche. On donne les chiffres de onze ans, neuf ans, huit ans, sept ans. Ce certificat, trouvé par hasard, semble devoir trancher la question.

d'une grandeur moyenne mais d'une expression extraordinaire, sa figure ouverte où se peignaient les impressions de son âme ardente, constituaient un ensemble à la fois imposant et très-sympathique. Le son de sa voix, d'ordinaire très-agréable, avait, dans la colère, l'éclat du tonnerre. L'extrême blancheur de ses dents accusait le soin qu'il en prenait, comme de toute sa personne. Toujours bien mis, mais de la manière la plus simple, il était recherché, quoiqu'il semblât prendre à tâche de se tenir à l'écart. C'est à ces avantages naturels qu'il attribuait la plupart des événements agréables ou malheureux de sa vie.

Aux dons extérieurs qui attirent les regards il joignait les qualités morales qui gagnent les cœurs. Il sut partout et toujours se concilier, malgré son esprit caustique, l'amitié de ses camarades et de ses chefs. Ceux qui ne l'ont pas aimé n'ont pu lui refuser leur estime et leur admiration.

Il est curieux d'observer combien il en coûte à certaines personnes, et aux membres de sa famille surtout, d'avouer que Kleber n'était que le fils d'un simple ouvrier, et de voir par quels artifices ils s'efforcent de dissimuler l'obscurité de sa naissance. Pour lui, avant comme après son élévation, il aimait à répéter qu'il avait *taillé la pierre*.

Rentré à Strasbourg au commencement de 1783, Kleber dut songer, pour se créer des moyens d'existence, à exercer son métier d'architecte. Son ancien colonel lui écrivit plusieurs fois, l'engageant à revenir, et lui promettant de le nommer capitaine d'une compagnie de grenadiers. L'aversion de sa mère pour cette carrière et le dégoût que lui inspirait alors à lui-même le service à l'étranger le déterminèrent à refuser ces offres séduisantes. Comme sa mère lui avait ménagé près de M. de la Galaisière, intendant d'Alsace, une place en rapport avec ses aptitudes, il fut nommé inspecteur des bâtiments publics de la haute Alsace, avec Belfort pour résidence. Pour un homme qui avait peu d'ordre dans ses finances, et qui venait de vivre dans l'opulence et dans la familiarité de grands seigneurs, c'était un emploi bien modeste. Il chercha philosophiquement à tirer le meilleur parti de sa situation, et, pendant les années qu'il passa à Belfort (1783-1789), il vécut assez tranquille, sans se corriger cependant de sa prodigieuse imprévoyance.

Son emploi ne lui prenant pas tout son temps, il fit bâtir, en qualité d'architecte, le château de Grandvillars, l'hôpital de Thann et la maison des chanoinesses de Massevaux. On voit encore des dessins de lui au musée de Strasbourg. Le prince de Condé l'avait également chargé, à la recommandation du cardinal de Rohan, de l'inspection spéciale de ses terres et bâtiments.

A Belfort, sa résidence habituelle, il habitait, non loin des remparts, un pavillon qu'il s'était bâti lui-même, et qui subsiste encore. Il se trouvait ainsi amené naturellement à étudier le système de Vauban, accolé à des vestiges importants de l'architecture militaire du moyen âge.

Ce temps de repos lui fut très-profitable. Il se perfectionna dans son art et se livra à la lecture des bons auteurs; et la culture de son esprit donna une nouvelle force à ses systèmes philosophiques.

Parmi les relations qu'il se créa à Belfort, il faut citer MM. Lubert, du village d'Héricourt, avec lesquels il se lia intimement. Aussi quand, plus tard, il commanda en chef, il attacha l'un des deux frères à sa personne, en qualité de médecin; l'autre a écrit en 1801 la vie de Kleber.

La Révolution le surprit dans ces paisibles occupations. La philosophie provoquait la destruction des préjugés : le moment des réformes commandées par la raison et l'intérêt public était arrivé pour la France. Kleber avait alors trente-six ans. Il se déclara l'ami de la liberté, et ne vit dans la convocation des états généraux que le moyen de fonder le gouvernement représentatif et d'appeler les hommes honnêtes à sauver la patrie.

Sa tête était ardente, ses principes parfois exagérés; mais la droiture de ses intentions et son amour du bien public lui firent un devoir, au moment même où il proclamait son libéralisme, de déclarer hautement qu'il n'avait rien de commun avec les exaltés du moment.

Le 21 octobre 1790, Belfort fut le théâtre d'une imitation du souper des gardes du corps à Versailles. Des officiers et des soldats de la garnison parcoururent la ville, un peu égayés par le vin, en criant : *Vive le roi! au diable la nation!* M. de Bouillé, qui commandait, ne put se dispenser de désapprouver officiellement cette manifestation. De leur côté, les patriotes de Belfort se crurent insultés. Après quelques engagements partiels, les troupes

de la garnison marchèrent en armes contre les officiers municipaux, protégés par leurs seules écharpes. Du milieu de la foule, Kleber s'élance le sabre au poing, fait un rempart de son corps aux magistrats, et appelle en combat singulier les colonels des régiments en révolte.

Kleber était sincèrement attaché aux idées nouvelles; mais il dédaignait les démonstrations populaires, et refusa de se mêler à la multitude qui croyait faire du patriotisme en arborant tumultuairement la cocarde tricolore. Cette modération ou, pour parler le langage du temps, ce *modérantisme,* qui contrastait trop avec l'effervescence du moment, lui suscita des difficultés : peu s'en fallut qu'il ne fût maltraité par la populace de Belfort. Il revint à Strasbourg.

La Révolution française vit bientôt se former contre elle une redoutable coalition. Menacée dans ses institutions et dans son unité, la France dut songer à se défendre. Le 22 avril 1791, l'Assemblée constituante décréta une conscription de 300,000 hommes de gardes nationales, qui devaient être organisés sur-le-champ en compagnies et en bataillons. Un décret du 4 juin prescrivit une nouvelle levée de 100,000 soldats auxiliaires, destinés à remplacer les milices provinciales. Enfin un autre décret du 21 juin ordonna la mobilisation de 45 bataillons de volontaires, pris dans les départements frontières. Alors s'ouvrit pour Kleber sa vraie carrière militaire.

Grenadier dans la garde nationale de Belfort depuis juillet 1789, il entra, dans les premiers jours de 1792, au 4e bataillon de volontaires du Haut-Rhin. Pressé par ses amis de faire des démarches pour obtenir le commandement d'un des corps de volontaires qui s'organisaient, il se refusa à toute sollicitation. Cependant, comme il n'avait jamais pu ou su mettre de l'ordre dans ses finances, et que les dettes s'accumulaient, quelques personnes influentes du département s'adressèrent au général Wimpfen, qui commandait à Brisach. Par l'influence de cet officier supérieur, Kleber obtint (8 janvier 1792) une place d'adjudant-major, emploi réservé aux officiers des troupes de ligne. Il rejoignit le 4e bataillon du Haut-Rhin à Ribeauvillers, à deux lieues de Colmar. C'est là qu'il fit la connaissance de Rewbel, alors procureur général syndic du département du Haut-Rhin.

Kleber trouva le bataillon formé, mais mal organisé et dans le plus grand désordre. Il était commandé par le vieux et respectable Guittard, ancien officier, alors presque octogénaire. Trop âgé pour établir ou maintenir la discipline dans un corps où les hommes, enrôlés volontairement, n'étaient que trop disposés à s'affranchir de toute règle, Guittard vit aussitôt le parti qu'il pouvait tirer du caractère ardent de Kleber, qui fut nommé lieutenant-colonel en second du bataillon (20 mai 1792) et y exerça bientôt toute l'autorité. Son affabilité, la sincérité de son libéralisme et de ses sentiments patriotiques lui gagnèrent promptement la confiance des officiers et des soldats. Il se distingua par des soins incessants donnés à l'instruction des recrues et à toutes les manœuvres de bataillon, organisant les nouveaux soldats qui devaient lui faire honneur au siége de Mayence. Le 4e bataillon du Haut-Rhin devint bientôt un des meilleurs. Après environ six mois passés à Ribeauvillers, il quitta son cantonnement pour aller dans le département de l'Ain.

Kleber laissa à Ribeauvillers et dans les environs de nombreux amis. *C'était* le temps où les questions soulevées par la constitution civile du clergé agitaient le plus les esprits. Le département du Haut-Rhin prenait une part très-active à ces querelles religieuses. On y persécutait non-seulement les prêtres, sans distinction, mais encore leurs adhérents. Kleber se comporta de manière à s'attirer l'estime de tous les partis. Ennemi de la persécution, il pensait que le plus sage était de ne point s'occuper des disputes du clergé. Dans la suite, devenu général, il ne permit jamais qu'on maltraitât un seul des prêtres réfractaires qu'on arrêtait, et qu'on lui amenait parfois. S'il pouvait les faire évader, il les renvoyait avec quelques secours.

Le 4e bataillon du Haut-Rhin ne séjourna pas longtemps dans le département de l'Ain : il fut dirigé vers l'armée de Custine sur Mayence. Pour s'y rendre, il fallait passer à Belfort, et y demeurer une journée. En quittant cette ville, Kleber y avait laissé quelques dettes. Ne pouvant satisfaire ses créanciers, en ce moment du moins, il s'arrêta à Héricourt, et rejoignit son bataillon à quelques journées de Belfort.

C'est peut-être à ces embarras pécuniaires qu'il faut attribuer la détermination qu'il prit alors d'aller à Porentruy solliciter une

place d'aide de camp auprès du général Ferrière (1), qui y commandait. Il espérait sans doute obtenir, en entrant dans un état-major, un avancement plus rapide que s'il restait au bataillon, où il avait cependant été élu, le 20 mai, à l'unanimité des voix, commandant en second. Le général Ferrière l'accueillit avec bienveillance, mais lui refusa sa demande. Kleber continua sa route vers Mayence. Le siége de cette place allait lui fournir l'occasion de montrer sa bravoure et de déployer ses talents militaires.

Pendant que les alliés, sous la conduite du duc de Brunswick, franchissaient les défilés de l'Argonne et s'avançaient dans la Champagne, Custine avait pu, sans trop d'efforts, s'emparer de Spire (30 septembre 1792), de Worms (5 octobre), de Mayence (21 octobre) et de Francfort (22 octobre). Cette pointe téméraire en Allemagne aurait été une heureuse hardiesse, si elle eût servi à fermer aux Prussiens, battus à Valmy (20 septembre), le retour dans leur pays. Mais le commandant en chef de l'*armée des Vosges* ne sut pas apprécier l'avantage immense d'occuper la ligne de retraite des alliés. Le 27 octobre, il se rendit de sa personne à Francfort pour y répandre les idées révolutionnaires. Il fut très-mal accueilli, et dut rentrer, le 31, à Mayence. Cependant, l'armée prussienne, réunie à Coblenz le 4 novembre, se disposait à mettre un terme aux excursions fiscales des corps français sur la rive droite du Rhin. Custine comprit alors le danger qui le menaçait. Il envoya Munnier et Houchard pour disputer à l'ennemi le passage de la Lahn. Ces deux corps, formant tout au plus un effectif de 7 à 8,000 hommes, ne pouvaient suffire à garder nos positions de la rive droite du Rhin et à protéger efficacement Francfort et Königstein. Pour les renforcer, Custine sortit de Mayence le 8 novembre, avec le général Neuwinger et environ 12,000 hommes, et alla s'établir en avant de Königstein. Le 13 novembre, le général Van-Helden arriva à Mayence, amenant 12,000 hommes de l'armée

(1) Ferrière (Nicolas), fils d'un avocat de Belfort, servait depuis longtemps, avant la Révolution, dans les régiments de Bouillon et de Soubise. Maréchal de camp, il fit en 1791 et 1793 la guerre d'Alsace. Custine étant allé prendre le commandement de l'armée du Nord, Ferrière l'y suivit. Nommé chef de l'armée de la Moselle, que quittait Houchard, le général Ferrière, s'étant laissé battre par les émigrés, fut disgracié et rayé des cadres de l'armée.

de Biron. Dans cet effectif se trouvait le 4e bataillon du Haut-Rhin, que Kleber commandait en second.

Avec ce renfort, Custine aurait pu prendre l'offensive contre les Prussiens, qui n'avaient point encore rassemblé toutes leurs forces à Montabaur et ne se liaient qu'imparfaitement aux Hessois à Giessen. Il aima mieux se rapprocher de Mayence et attendre que l'ennemi vînt à lui. Le 17 novembre, il rétrograda d'Usingen à Homburg, et fit venir le corps du colonel Houchard de Limburg à Weilburg, d'où il devait continuer sa retraite sur Usingen.

L'armée prussienne se mit en mouvement le 25 novembre. Francfort fut pris le 2 décembre. Le 3, Custine et tous ses corps se replièrent sur Mayence, abandonnant ainsi la rive droite du Rhin sans avoir livré bataille. On conservait seulement Königstein, où la garnison avait ordre de se défendre jusqu'à la dernière extrémité; Hochheim, Kostheim et Castel, qui doivent être considérés comme les postes avancés de Mayence.

Le premier soin de Custine en rentrant dans cette place, après sa malheureuse expédition sur Francfort, fut de renforcer les postes de la rive gauche du Rhin, de Bingen à Frankenthal; il y employa la plus grande partie de ses forces, ne laissant que 12,000 hommes environ pour Mayence et pour Castel. Il craignait outre mesure de voir l'ennemi franchir le Rhin à Oppenheim et lui barrer le chemin de l'Alsace. Les Prussiens ne songeaient point encore à nous enlever nos communications; ils voulaient d'abord débarrasser complétement la rive droite. Le 8 décembre, ils attaquèrent sans succès la forteresse de Königstein; mais le 14 ils parvinrent à s'emparer du poste de Hochheim et nous obligèrent à nous resserrer encore plus près de Castel. Là se bornèrent pour le moment les efforts du roi de Prusse. L'armée ennemie prit ses cantonnements d'hiver aux environs de Hoecht, Francfort, Darmstadt; ils étaient couverts par le corps du prince de Hohenlohe-Ingelfingen, qui resta en observation.

Vers la fin de décembre le lieutenant-colonel Kleber commandait le poste de Budenheim, sur la rive gauche du Rhin. Non content de se tenir toujours prêt à repousser toute attaque, il cherchait, ainsi que le prouvent les pièces suivantes, tous les moyens de faire du mal à l'ennemi.

Budenheim, le 23 décembre 1792.

Kleber, lieutenant-colonel du 4e bataillon du Haut-Rhin, au général Custine.

« Je viens d'apprendre qu'il était arrivé au parc d'artillerie de Mayence quantité de pièces de 4 de l'arsenal de Strasbourg. Vous vous rappellerez peut-être, mon général, que déjà plusieurs fois j'ai insisté pour que l'on me changeât les deux pièces allemandes que l'on m'a confiées, contre deux pièces françaises. Et que pourrais-je faire, en effet, en cas d'attaque, avec ces deux pièces de 6, dont les roues sont dérangées et pourries, que, par un mécanisme absurde, il est impossible de pointer, et dont on m'a retiré les avant-trains, les chevaux et les caissons? Elles me mettraient dans le plus grand embarras. Je viens donc, mon général, vous réitérer mes instantes prières de vouloir bien ordonner au commandant du parc d'artillerie de Mayence de faire retirer du poste de Budenheim ces deux pièces, ci-devant électorales, et de les faire remplacer par deux pièces de 4 républicaines, avec les avant-trains, chevaux, bricoles et tout ce qui est relatif à leur service et à leur manœuvre. Je vous promets, mon général, d'en tirer le plus grand parti, dans la circonstance.»

Budenheim, le 28 décembre 1792.

Kleber au général Custine.

« Hier soir et ce matin sont venus me voir Joseph Rau, son beau-père et un nommé Mayer; les deux derniers, venant directement d'Ellfeldt, m'assurent qu'il n'y a que 30 hommes d'infanterie et 8 hussards en cette ville, qui emploient, à la vérité, tous les moyens de surveillance, tant au dehors qu'au dedans de la ville. Les bourgeois ou habitants du lieu sont obligés de coopérer à cette surveillance; mais, par contre, ils m'assurent aussi qu'il n'y a plus de troupes ni à Neudorff ni dans les autres lieux les plus circonvoisins, à l'exception de Weisbaden, qui est à 2 lieues d'Ellfeldt, et de Presberg, qui en est à 3 lieues. Il serait essentiel de savoir s'il y a des ennemis à Schierstein; s'il n'y en avait pas, je pense, mon général, que ce serait se borner à trop peu de chose que de n'enlever que les trois bateaux; si on faisait tant que de passer le Rhin, il faudrait enlever tout le poste d'Ellfeldt; mais ceci ne pourra se faire

que par force ouverte, vu que l'ennemi a des gardes au dehors de la ville. Sitôt que je me serai assuré de la situation de Schierstein, je me rendrai à Mayence pour avoir l'honneur de vous proposer verbalement mes moyens de réussite. Si vous les agréez, *je serai très-flatté de me mettre à la tête de cette petite entreprise.*

« *P. S.* Mayer se charge de la reconnaissance de Schierstein, et il m'en rendra compte ce soir. »

Budenheim, le 30 décembre 1792.

Kleber à l'aide de camp du général Custine.

« Hier soir à 7 heures, j'ai rencontré Mayer et Rau sur le chemin de Budenheim; ils venaient de Mayence pour vous parler, et, ne vous ayant pas trouvé, ils voulurent me rendre compte de leur message.

« Il n'est point arrivé de renfort à Ellfeldt; il y a toujours 34 hommes d'infanterie et 8 ou 10 hussards; mais à Schierstein il y a des troupes, et Schierstein n'est qu'à une lieue et demie d'Ellfeldt, de sorte qu'il nous faudra aller lestement en besogne; d'ailleurs un coup de canon nous instruirait du secours qui pourrait arriver à nos ennemis, et nous aurions toujours assez de temps pour plier bagage. N'oubliez pas de faire mettre sur un des bateaux appelés *Spilzschiff* une petite pièce de 4 avec 6 ou 8 canonniers de ligne pour être débarqués à l'île vis-à-vis d'Ellfeldt. Si l'officier prussien s'opiniâtrait à rester et à se défendre dans la maison, cette pièce les délogerait à l'instant. Je vous répète donc encore une fois la leçon : une pièce de 4 et les canonniers nécessaires, le tout chargé sur un bateau pour être directement conduit à l'île; il faut qu'elle soit rendue ici à 7 heures du soir. 4 ou 6 sapeurs, 16 ou 20 bateliers. Réflexion faite, différez encore de me faire relever les chasseurs républicains; ce mouvement serait aperçu de l'ennemi et pourrait être pour lui un motif de se tenir sur ses gardes. J'ai assez de troupes. Que les canonniers et bateliers observent le plus grand silence, et que l'eau soit le moins agitée possible. A 8 heures tout ce monde doit être rendu à Budenheim; faites filer les bateaux l'un après l'autre; ils seront moins aperçus. »

CHAPITRE II.

DANS MAYENCE (1793).

Kleber occupe le camp retranché. — Sortie sur Monbach. — Entrevue de Boos et Doyré. — Sortie sur Marienborn. — Bombardement. — Souffrances et courage de la garnison. — Capitulation.

Au 1er janvier 1793, l'*armée de Custine*, forte d'environ 45,000 hommes, occupait : sur la rive droite du Rhin, Königstein, Kostheim et Castel; sur la rive gauche, l'espace compris entre Bingen, la Nahe jusqu'à Kreuznach et la route qui de cette ville mène à Spire par Alzey et Frankenthal.

Le 2 janvier, Custine fit occuper le village de Hochheim, que l'ennemi gardait à peine. Surpris par les Prussiens dans la nuit du 5 au 6, Sédillot perdit plus de 300 hommes et son artillerie. Les alliés prirent alors définitivement leurs quartiers d'hiver, non sans que le roi de Prusse eût tenté contre Königstein de nouvelles attaques, que le capitaine Meynier repoussa victorieusement.

Au 7 janvier Kleber commandait à Monbach (1).

A mesure que le printemps approchait, les affaires prenaient de jour en jour une tournure plus favorable pour les alliés; de nombreux renforts leur arrivaient, et il était facile de prévoir qu'ils allaient faire tous leurs efforts pour nous enlever Mayence, principal rempart de leurs possessions sur le Rhin.

Après la reprise de Hochheim par l'ennemi et sa tentative infructueuse contre Königstein, les mois de janvier et de février ne furent troublés par aucun événement de guerre. Mais, au commencement de mars, la forteresse de Königstein fut de nouveau

(1) 7 janvier.

Au général Custine.

« J'ai l'honneur de vous prévenir que le lieutenant-colonel Kleber vient de m'écrire qu'il commande à Monbach et a en conséquence changé les dispositions que j'avais faites, par un ordre qu'il a envoyé à l'infanterie. Cette nouvelle disposition n'a porté que sur le nombre d'hommes; je vous prie, mon général, de me marquer si c'est votre intention et si je dois lui rendre des comptes.

« Le colonel du 2e régiment de chasseurs à cheval,

« LA BOISSIÈRE. »

attaquée; et la garnison, après une vigoureuse résistance, dut capituler; elle sortit du fort le 9, prisonnière de guerre. Le roi de Prusse résolut de franchir le Rhin, pour rejeter Custine en Alsace et compléter l'investissement de Mayence. Afin de résister aux dispositions de l'ennemi, Custine avait établi la division Neuwinger à Bingen et celle du général Houchard derrière la Nahe et à Kreuznach; le reste de son armée était échelonné entre cette dernière ville, Mayence et Worms.

Les Prussiens passèrent le Rhin entre Bacharach et Coblenz et attaquèrent, le 26 mars, Waldalgesheim. Après un premier succès, les Français furent cernés; quelques bataillons parvinrent à se dégager; les autres, avec le général Neuwinger, furent faits prisonniers. Par suite de cet échec, notre centre et notre gauche quittèrent Kreuznach et la Nahe; notre droite se replia vers Mayence. Après la prise de Bingen par l'armée prusienne le 28, Custine concentra à Alzey les troupes qu'il voulait garder sous ses ordres, et résolut d'abandonner Mayence à ses propres forces, avec une garnison de 15,000 hommes, que commanderaient les généraux Doyré et Munnier.

Au quartier général de Bretzenheim, le 28 mars 1793.

Le général Custine au général de brigade Doyré.

« Neuwinger commandait à Bingen; il s'est opiniâtré à tenir une position que je voulais qu'il quittât; il n'a pas occupé celle que je lui avais indiquée; il a été blessé et pris, et cet événement a fait reculer les troupes qui occupaient la position de Bingen.

« Je me retire sur Alzey; vous ferez rentrer dans Mayence Kleber, et vous ordonnerez à Mainoni et à sa brigade de camper sur les hauteurs qui conduisent à Oppenheim, en ordonnant au général Leblond de prendre le commandement de ce corps; ils empêcheront un passage du Rhin à Kälberdeich et Gernsheim, et, dans cette position, ils recevront incessamment des ordres. J'ai trop d'occupation pour leur en adresser de directs; je vous charge de leur en donner. Je vous recommande la défense de Mayence; si vous y êtes attaqué, vous serez certainement parfaitement secondé par Dubayet et Munnier. »

CUSTINE.

Custine s'était retiré rapidement, le 29 mars, à Worms ; le 31, à Neustadt ; le 1er avril, à Landau ; le 2, derrière la Queich, et le 4, dans les lignes de la Lauter.

Pendant ces différents mouvements, le général Würmser avait passé le Rhin à Ketsch, près de Schwetzingen, avec les forces réunies sur les deux rives du Neckar ; il les avait cantonnées entre Spire et Neustadt, poussant ses troupes à Ediekhoffen, à une lieue de Landau. Cette disposition coupait toute communication de Mayence avec l'Alsace.

Le roi de Prusse, jugeant qu'il n'avait plus rien à craindre de l'armée de Custine et de l'armée de la Moselle, ordonna de compléter l'investissement de la place. Sur la rive droite, le général Schonfeld cerna Castel avec 10,000 Hessois. Sur la rive gauche, les Autrichiens et les Prussiens réunis firent le blocus de Mayence. Les Autrichiens tenaient la droite des assiégeants. Les Prussiens formaient le centre, à Marienborn, et la gauche, en face du Haupstein et du fossé inondé par les eaux du Zahlbach. L'armée de siége s'élevait à 50,000 hommes, sous la direction générale de Kalkreuth. Brunswick et Würmser protégeaient l'opération.

La garnison de Mayence, après le combat de Bingen, était de 15,000 hommes. Cet effectif s'accrut des 7,000 hommes chargés d'escorter des attirails de campagne qui devaient suivre Custine. Ce petit corps, conduit par les généraux Schaal et Leblond, avait trouvé le chemin coupé par les Prussiens. Trop faible pour se faire jour, il avait été obligé de retourner sur ses pas et de rentrer dans la place. Ces 22,000 hommes étaient sous le commandement supérieur des généraux Doyré et Munnier.

Mayence, située sur la rive gauche du Rhin, vis-à-vis l'embouchure du Mayn, est une des plus fortes places de l'Europe. Son enceinte présente la forme d'un demi-cercle, dont le Rhin peut être considéré comme la corde. A l'époque où Custine s'en était emparé, le faubourg de Castel, jeté sur la rive droite, n'offrait pour toute défense qu'une tête de pont à peine en état de résister. Au 31 mars, date où les communications avec l'extérieur cessèrent complétement, l'activité et les soins de Doyré et de Munnier avaient déjà mis la place dans une situation défensive assez respectable. La muraille en briques et les tours bastionnées qui la flanquaient du côté du fleuve étaient en mauvais état ; mais

on avait fortifié Castel et l'île du Vieux-Mayn, où se trouvaient l'ouvrage à cornes de *Mars* et quelques ouvrages s'étendant jusqu'à la pointe de Kostheim; des retranchements s'élevaient encore à la pointe du Mayn et dans les îles de Mars et de Bley; enfin on avait assuré la défense des îles Saint-Pierre et d'Ingelheim, d'où les assiégeants auraient pu prendre à revers les ouvrages de Castel, le grand pont de bateaux et les écluses du Zahlbach.

Sur la rive gauche, la place présentait quatorze bastions. Au nord, le premier front, établi sur le Gardenfeld, comprenait cinq bastions et dominait un terrain bas et facile à inonder; il était inattaquable, flanqué par le fort Haupstein et l'île Saint-Pierre. A l'ouest, le deuxième front, de la porte de Munster à celle de Gau, se composait de quatre bastions à fossés secs; car le terrain s'élève sensiblement. Au sud, le troisième front, de la porte de Gau au cours supérieur du Rhin, comportait la citadelle et cinq bastions. Devant les fronts ouest et sud se trouvait une ligne de forts (Haupstein, Joseph ou Linsenberg, Philippe, Élisabeth, Italien ou Welsch, et Saint-Charles), reliés entre eux par une enceinte bastionnée.

Munnier fut chargé de défendre Castel et les postes de la rive droite; Doyré dirigeait les travaux dans le corps de place; Dubayet et Kleber commandaient les troupes. Dans les forts, dans les bastions et sur les remparts, la garnison fut répartie avec intelligence. Comme son effectif avait été augmenté de 7,000 hommes par la rentrée des brigades Schaal et Leblond, le conseil de défense résolut de faire occuper, en dehors du corps de place, les villages de Weissenau et de Zahlbach, où l'on élèverait des retranchements, afin de gêner l'ouverture et l'approche des parallèles. Les troupes étaient animées de la plus grande ardeur, et sous les ordres de chefs tels que Munnier, Doyré, Dubayet et Kleber, on pouvait tout attendre de leur dévouement.

Malheureusement, les vivres n'étaient pas proportionnés à l'effectif de la garnison; l'artillerie et les approvisionnements de poudre étaient insuffisants. Néanmoins rien de ce qui pouvait prolonger la résistance ne fut négligé.

Le 1er avril, Doyré décide que neuf bataillons et 100 cavaliers, commandés par Kleber, occuperont le camp retranché. Le 2, le prince de Hohenlohe propose un échange de prisonniers, qui s'ef-

fectue le 7. Le 3, l'ennemi, qui, deux jours auparavant, avait fait des démonstrations près du fort Saint-Philippe et du côté de Monbach, continue à fortifier ses camps de la rive droite.

Dans la nuit du 5 au 6, Kleber se porte avec un fort détachement sur Monbach, pour enlever des bestiaux; il pousse jusqu'à Gudenheim, et rentre, à la pointe du jour, avec 120 vaches, vingt voitures de paille et de grains. A la suite de cette heureuse expédition, il est promu au grade de chef de brigade.

Informé que le corps du général Schonfeld, d'environ 10,000 hommes, tenait une position trop étendue, Doyré résolut de mettre à profit cette faute de l'ennemi, pour surprendre les Hessois et enlever une grande partie de l'artillerie de siége qui venait d'arriver de Flörsheim et de Russelsheim. Il fit sortir de Castel, le 10 avril à minuit, trois colonnes, fortes d'environ 14,000 combattants. Tandis que Munnier, avec 4,000 hommes, dirigeait une fausse attaque sur l'aile gauche des ennemis, les deux autres colonnes marchèrent jusqu'au delà de la redoute de Mosbach : celle de droite, aux ordres du général Schaal, suivait la chaussée de Wiesbaden; celle de gauche, conduite par Dubayet, prit la route de Biebrich. On fut arrêté par une fusillade très-vive d'une colonne sur l'autre. Les efforts de Dubayet et de Kleber ne purent rétablir l'ordre. Dans la crainte de plus grands malheurs, on se mit en retraite. Avec le 1er grenadiers et une partie du 3e, Kleber contint les troupes de Hesse-Cassel, descendues de leurs positions pour changer notre retraite en déroute. Quand la colonne de Schaal, dans son mouvement rétrograde, lui eut laissé le 57e et le 82e de ligne, il reprit l'offensive, repoussa les Hessois jusque dans leurs campements et donna aux troupes françaises le temps de rentrer à Castel. Ainsi se termina cette entreprise. Le succès eût été certain, si la discipline et l'instruction des soldats avaient répondu à la valeur des chefs.

Le lendemain de cette affaire eut lieu un incident dont Kleber nous a laissé le récit :

« Le vendredi, 12 avril, le général Doyré reçut, entre 11 heures et midi, un paquet porté par un trompette prussien, dans lequel se trouvaient : 1° une lettre du citoyen Boos, commandant des deux compagnies de chasseurs du 96e régiment, portant qu'il était chargé, de la part du général Custine, de s'aboucher avec lui, qu'il en avait

obtenu l'agrément du roi de Prusse, à condition que cela se ferait en présence d'un officier de son armée; 2° une autre lettre, du major de Zastroff, par laquelle il annonçait au général Doyré que le roi de Prusse avait bien voulu consentir à l'entrevue demandée par l'officier de notre armée Boos, sous condition qu'elle se ferait en présence de lui major de Zastroff et du major de Kleist.

« Le conseil de guerre, à qui le général Doyré fit part de ces deux lettres, pensa qu'on ne pouvait se refuser à cette entrevue, et comme il paraissait que son objet devait être important, il délibéra que le général Doyré se rendrait à l'heure qu'il fixerait (4 heures), qu'il serait accompagné de deux officiers supérieurs et qu'un commissaire de la Convention y serait présent en cette qualité. Le citoyen Rewbel, commissaire de la Convention nationale, le général Doyré, le citoyen Dazincourt, chef de brigade du 14e régiment de cavalerie, et Kleber, adjudant général commandant les postes extérieurs de Mayence, se rendirent en conséquence à quelque distance des vignes qui sont en avant du village de Hechstheim; ils furent joints, à l'heure convenue, par le citoyen Boos et par les majors de Zastroff et de Kleist. Le citoyen Boos en ouvrant la conférence déclara que les échecs qu'avait essuyés l'armée de Dumouriez et la conduite de ce général faisaient désirer au général Custine de voir renforcer son armée de la garnison de Mayence; que ce général nous invitait à tâcher de prendre nos mesures, pour cet effet, le mieux que nous pourrions. Comme cette proposition étrange se faisait en présence des majors prussiens, le citoyen Rewbel ne put se dispenser de répondre que nous avions des lois qui réglaient notre conduite en cas de siége, qu'en qualité de commissaire de la Convention nationale, son devoir lui commandait impérieusement d'en requérir l'exécution; que si cependant il y avait matière à une négociation générale, il était prêt à entrer en conférence avec le roi de Prusse, et que, plein de confiance dans sa loyauté, il se rendrait dans tous les lieux qui lui seraient indiqués pour cet effet.

« Le général Doyré ajouta : « Pour moi, je suis soldat, je ne « puis qu'obéir à la loi et me défendre; j'ai une brave garnison, et « j'espère que nous nous comporterons de manière à mériter « l'estime même de nos ennemis. »

« Les citoyens Rewbel et Doyré ayant fait part, le même soir,

au conseil de guerre de ce qui s'était passé à l'entrevue, il y fut décidé unanimement que c'était le cas de passer à l'ordre du jour.

« Le samedi, 13 avril, le citoyen Rewbel reçut par la voie d'un trompette prussien, en présence du général Doyré, une lettre du même major Zastroff, aide de camp du roi de Prusse, par laquelle il l'engageait à venir dans l'après-dîner à Oppenheim, où le lieutenant général Kalkreuth se trouverait au nom du roi de Prusse pour entrer en matière avec lui. Le citoyen Merlin, son collègue, et les généraux Doyré et Dubayet, ayant pris communication de cette lettre, en firent un rapport au conseil de guerre, qui décida que le citoyen Rewbel se rendrait à Oppenheim, accompagné de deux officiers supérieurs, les citoyens Dieudeville et Beaupuy. »

Cette entrevue n'eut aucun résultat : on se sépara sans avoir rien conclu.

Quelques jours après, le 16, les généraux ennemis essayèrent d'enlever le poste de Weissenau, qui, placé près du Rhin et à la droite de leur attaque, les inquiétait. Le village fut incendié. Les Français se retranchèrent dans un cimetière, et par des prodiges de valeur ils conservèrent le poste.

Le 26 avril, le général Kalkreuth envoya à Doyré un officier français qui lui apportait, de la part de Custine, l'ordre de rendre la place et d'aller le rejoindre avec toute la garnison. Le conseil de défense, assemblé pour recevoir communication de la dépêche, refusa d'obtempérer à cet ordre du général en chef. Au moment où Custine faisait savoir aux défenseurs de Mayence qu'ils n'avaient à compter sur aucun secours prochain, son armée se trouvait disposée parallèlement à celle de Würmser. Le général Ferrière, avec 10,000 hommes, formait la droite entre Lauterburg et le moulin de Bienwald; Houchard, à la tête de 16,000 hommes, était au centre, à Weissenburg et à Roth; le général Falck, à l'aile gauche, couvrait les gorges des Vosges. L'armée de la Moselle, alors commandée par Daboville, occupait Deux-Ponts, Homburg, Hornbach, Bitche et Forbach. Il semblait possible, avec des forces relativement considérables, d'entreprendre quelque chose pour essayer de dégager Mayence. Custine n'osa rien tenter; il demanda même sa mise à la retraite. Le conseil exécutif le nomma au commandement de l'armée de Dumouriez, et le remplaça à l'armée du

Rhin par le général Beauharnais, qui montra beaucoup d'indécision et ne secourut point les assiégés.

A Mayence les mois d'avril et de mai se passèrent en escarmouches. Le roi de Prusse voulut faire enlever le poste de Kostheim, sur la rive droite, vis-à-vis de Castel. L'attaque, tentée le 3 mai et recommencée le 8 avec une grande vigueur, fut repoussée par Munnier, qui, de son côté, essaya de s'emparer des îles placées à l'embouchure du Mayn. Il les prit, mais ne put les conserver.

Le 30 mai, les assiégés résolurent une sortie générale sur Marienborn, où se trouvait alors Frédéric-Guillaume II. Favorisé par la nuit, Kleber, à la tête des plus braves volontaires de la garnison, pénétra à travers la ligne ennemie, s'empara des retranchements et arriva jusqu'au quartier général. Le roi de Prusse faillit être pris. Mais bientôt, à la pointe du jour, assaillis par des forces supérieures et repoussés, les Français laissèrent un millier d'hommes sur le théâtre de la lutte. Le lendemain, Frédéric-Guillaume, furieux du danger qu'il avait couru, couvrit la place de feux. Le même jour, Munnier fut blessé au genou, dans une nouvelle tentative sur l'une des îles du Mayn. Il mourut de sa blessure le 13 juin. Toute la garnison assista à ses funérailles. Le roi de Prusse fit suspendre le feu pendant qu'on lui rendait les derniers honneurs. Son corps fut transporté à Castel et enterré à la pointe du bastion du centre.

Le 16 juin, après deux mois et demi de blocus, les Prussiens se décident enfin à commencer un siége en règle. Ils ouvrent la tranchée à 800 mètres de la place, dans le vallon traversé par la route de Marienborn. Dans une sortie, que Doyré dirige le 18, tous leurs travaux sont bouleversés.

Le roi de Prusse fit alors ouvrir une autre parallèle, mais à 1,500 mètres de la place, à une distance où il était facile de construire et d'armer de nombreuses batteries.

Pour faire taire le feu des assiégeants, qui causait de grands dommages aux assiégés, Kleber exécuta une vigoureuse sortie, dans la nuit du 24 au 25, en débouchant de Weissenau. Il culbuta l'ennemi et encloua la batterie située à gauche de Bretzenheim. Ce hardi coup de main attira l'attention de Kalkreuth sur

Weissenau, qui fut enlevé aux Français le 28. Le général Leblond fut tué, et remplacé par le général Vimeux.

Cependant le bombardement redouble d'activité. Des batteries flottantes, placées sur le Rhin, couvrent la ville d'obus incendiaires. La prévôté, le couvent des Dominicains, le magasin à fourrage et le château renfermant les blessés sont en feu. Le couvent des Récollets, où étaient les malades, est entièrement brûlé. Si l'on ajoute aux souffrances résultant de la famine et du bombardement les messages officieux exagérant les convulsions intérieures de la France, les fausses nouvelles, les fausses lettres, les faux *Moniteurs*, que les Prussiens ne manquent jamais de répandre à profusion quand le moment psychologique est venu, on conviendra qu'il fallait une grande force d'âme pour rester inébranlable dans le devoir.

Le 6 juillet, les Français sont délogés de la redoute de Zahlbach. Dans la nuit du 11 au 12, l'ennemi débouche à la sape volante sur trois points, pour ouvrir la seconde parallèle, établie à 400 pas de la première. Kleber se multiplie; il s'attache à toutes les défenses. Malgré sa bravoure et son entrain, son exemple et celui des autres chefs n'ont plus d'influence sur les hommes, épuisés de fatigues, abattus par les privations, ne conservant plus l'espoir de la délivrance, et n'ayant d'autre perspective que la mort ou la captivité. La viande, même de cheval, manquait. Les soldats mangeaient des rats, et il fallut placer des gardes au bord du Rhin pour les empêcher de se nourrir des chevaux morts que le fleuve entraînait. On n'avait presque plus de blé, et la destruction des moulins rendait la mouture impossible. Les médicaments faisaient absolument défaut. La détresse était au comble; la famine apparaissait avec toutes ses horreurs.

Cependant, malgré les obstacles de tout genre que le désespoir des assiégés leur suscitait, les Prussiens poussaient le siége avec vigueur. Les deux parallèles, sans compter la première, étaient achevées; vingt batteries, armées de 207 pièces, tiraient jour et nuit.

Le 18 juillet, les représentants et les généraux enfermés dans Mayence délibérèrent sur les moyens de la défense. Après avoir pesé les avantages et les inconvénients d'une prolongation de ré-

sistance, ils se résignèrent à des pourparlers pour la reddition. Le conseil de guerre partagea cet avis et chargea le général en chef d'ouvrir les négociations. Le roi de Prusse accorda la sortie avec armes et bagages, et n'imposa qu'une condition, c'est que la garnison ne servirait pas d'une année contre les coalisés.

La capitulation fut signée le 23, et l'évacuation eut lieu le 25. Kleber et ses héroïques compagnons subirent la capitulation sans y prendre part. La convention qui conservait cette armée à la France équivalait presque à une victoire. Les troupes dont se composait la garnison de Mayence étaient, à cette époque, l'élite de l'armée; non-seulement elle était formée, en grande partie, de vieux soldats, mais elle comptait des officiers expérimentés, dont plusieurs avaient obtenu leurs grades avant la Révolution.

Le défilé de la garnison devant le roi de Prusse fut presque une marche triomphale.

« Je vis sortir de la place cette troupe épuisée, n'ayant plus de ressources, ayant subi jusqu'à la dernière extrémité les rigueurs de la détresse et ne pensant à capituler qu'après avoir perdu toute espérance d'être secourue.

« Une soixantaine de cavaliers formant le dépôt du régiment que je commandais étaient de ce nombre. Plusieurs vinrent me témoigner le plaisir qu'ils avaient de me revoir, s'expliquant très-hautement sur le regret qu'ils éprouvaient de me voir enchaîné à ma cause.

« L'audace paraissait peinte sur le visage de ces soldats, à la tête desquels, Merlin, avocat de Thionville, commissaire de la Convention, marchait, vêtu en habit de hussard.

« Plusieurs de ces soldats portaient de petits bonnets rouges, joints à leur cocarde tricolore; d'autres en avaient de pareils au bout de leurs fusils. » (Marquis d'Ecquevilly, *Campagne du prince de Condé*, t. I, p. 97.)

C'est au siége de Mayence que Kleber se révéla tout entier. « J'y vécus, dit-il, quatre mois sous une voûte de feu; j'assistais à toutes les sorties, je résistais à toutes les attaques, ignorant pendant ces quatre mois si la France existait encore. »

La garnison, qui s'élevait à 22,000 hommes au 1er avril, se trouvait, au 25 juillet, réduite à 16,000 hommes : elle avait perdu plus du quart de son effectif. Ces 16,000 hommes furent formés en

deux colonnes. La première se dirigea sur Metz par Alzey et la Sarre ; la seconde fut portée sur l'Alsace, par Oppenheim, Worms et Landau.

La nouvelle de la reddition de Mayence fut transmise à Paris par les représentants du peuple qui se trouvaient à l'armée de la Moselle. D'après eux, la capitulation était infâme. La Convention, ne doutant pas que l'on n'eût pu faire lever le siége, si la garnison avait tenu quatre ou cinq jours de plus, décréta d'accusation tous les chefs militaires, et fit sommer Doyré, Dubayet, Kleber et l'état-major de comparaître à sa barre le 29 juillet. Il entrait dans les vues du comité de salut public d'affecter la surprise et l'indignation au sujet de la reddition d'une place sur laquelle l'Europe avait les yeux. Mais les arrêts de la Convention causèrent une grande irritation. Il y eut une scène théâtrale préparée avec le comité. Quand Dubayet parut à la barre au nom des officiers, il fut couvert d'applaudissements.

Telle était la mobilité des esprits que, le 4 août, la Convention revint sur son premier jugement et décréta : « L'armée de Mayence a bien mérité de la patrie. Les officiers en état d'arrestation seront mis sur-le-champ en liberté. Le présent décret sera envoyé par des courriers extraordinaires aux départements et aux armées. » Merlin et Rewbel se rendirent à Nancy pour le notifier aux *Mayençais*, que le blâme infligé tout d'abord à leur conduite avait vivement irrités. L'indignation de ces braves soldats avait été telle quand l'état-major fut arrêté à Sarrelouis, qu'ils voulurent attaquer la ville et délivrer leurs officiers.

De Nancy, les troupes de Mayence furent transportées en poste dans la Vendée, où l'on attendait leur arrivée pour commencer les hostilités sur une grande échelle.

Au moment où Kleber rentrait en France à la tête des colonnes, il avait été arrêté à Nancy et conduit sous escorte jusqu'à Paris. Le ministre de la guerre le fit aussitôt mettre en liberté.

Cette rébabilitation n'avait pas suffi pour calmer l'indignation de Kleber. L'imposant et impétueux adjudant général, dont l'air martial, le grand cœur, le beau génie, relevaient sans cesse l'esprit des troupes, était resté peu satisfait de la justice rendue à ses services.

Nommé général de brigade le 17 août, il rejoignit l'armée de Mayence.

Custine porta sa tête sur l'échafaud le 28 août. Il fallait une victime pour satisfaire la vengeance publique; et, cependant, appelé à l'armée du Nord, il avait laissé à Beauharnais l'ordre de marcher au secours de Mayence. La capitulation avait empêché l'exécution de cet ordre, bien tardif d'ailleurs. La guerre a cela de souverainement injuste, dit Tacite, que chacun revendique le succès, et que les revers sont imputés à un seul (1).

La garnison de Mayence, après les privations qu'elle avait endurées, pouvait-elle tenir encore quelques jours? En prolongeant la résistance jusqu'au moment suprême, avait-elle lieu d'espérer que le secours viendrait à temps pour lui épargner la catastrophe finale? La résolution de rendre la ville en sauvant l'armée fut-elle prématurée? Questions terribles et complexes, qu'il serait présomptueux de vouloir résoudre d'une manière absolue; tristes situations de la guerre, que l'esprit militaire doit apprécier sans en tirer des conséquences fâcheuses pour ceux qui ont rempli leur devoir.

(1) « Iniquissima hæc bellorum conditio est : prospera omnes sibi vindicant, adversa uni imputantur. » (Tacite, *Agricola*, XXVII.)

CHAPITRE III.

GUERRE DE VENDÉE (10 mars — 23 décembre 1793).

Description du théâtre de la guerre. — Événements militaires jusqu'à l'arrivée de Kleber. — Kleber entre en campagne. — Prise de Montaigu (16 sept.). — Combat de Torfou (19 sept.). — Combats de Treize-Septiers, de Saint-Christophe et de la Tremblaye (15 oct.). — Bataille de Cholet (17 oct.). — Combat de Laval (27 oct.). — Déroute d'Antrain (22 nov.). — Bataille de Savenay (23 décembre).

De toutes les résistances que la Révolution souleva à l'intérieur, la plus grave, la plus persistante, fut sans contredit l'insurrection vendéenne. Le pays compris entre Nantes, Saumur, les Sables-d'Olonne, Luçon, Fontenay, Niort, qui fut le premier théâtre de cette fameuse guerre, se divise en trois régions : le *Loroux*, le *Bocage* et le *Marais*.

Le Loroux est cette partie de la rive gauche de la Loire qui la borde immédiatement dans les départements de la Loire-Inférieure et de Maine-et-Loire.

Le Bocage (département de la Vendée et partie des Deux-Sèvres) est un pays très-inégal, quoiqu'il n'y ait pas de montagnes, et très-couvert, quoiqu'il y ait peu de grandes forêts; les bois y sont nombreux et peu étendus.

Sans grandes rivières, il est très-coupé de collines, de vallons, de ravins, de ruisseaux. Toutes les propriétés sont divisées en petits clos environnés de fossés, de fortes haies, plantées quelquefois d'arbres, formant palissades. Ce qui contribue à rendre le pays très-couvert, c'est que la terre y est très-forte, très-fertile, que les bruyères, les landes, les genêts, les épines, y atteignent une grandeur demesurée.

Le Marais est cette partie du bas Poitou qui touche à la mer. C'est un pays plat, très-découvert, mais dont les issues sont impraticables l'hiver, et très-difficiles pendant les autres saisons. Il est coupé par une multitude de petits canaux ou marais qui le rendent inabordable. On y trouve peu de chemins qui aient la voie charretière; la plupart ne sont que des sentiers disposés en dos d'âne et pratiqués entre deux canaux ou deux haies.

Il y avait peu de grandes villes dans ces contrées. On n'y trouvait

que des gros bourgs de 2 à 3,000 âmes. Entre les deux routes de Tours à Poitiers et de Nantes à la Rochelle, s'étendait un espace de trente lieues de largeur où ne régnaient que des chemins de traverse, aboutissant à des villages et à des hameaux.

Dans ce pays, pour ainsi dire fermé, on avait conservé la simplicité et la pureté des mœurs. Le château, le presbytère et la ferme vivaient en bonne intelligence. Le peuple aimait ses nobles et ses prêtres, parce qu'il n'y avait ni oppression, ni scandale. La Révolution causa dans ces paisibles contrées un trouble profond. La constitution civile du clergé irrita les esprits. L'attentat du 21 janvier mit le comble à l'indignation.

Enfin la levée de 300,000 hommes décrétée par la Convention excita, au commencement de mars 1793, une insurrection générale. Obligés de prendre les armes, les paysans du Loroux, du Bocage et du Marais, que la République violentait dans leurs habitudes et froissait dans leurs affections, aimèrent mieux s'armer contre elle que pour elle. Du moment que le drapeau blanc fut déployé dans la Vendée (10 mars 1793), la révolte y éclata de toutes parts. Les habitants des campagnes se précipitèrent sur les villes et les bourgs, où ils n'éprouvèrent pas de résistance. Dans le haut Bocage, le voiturier Cathelineau et le garde-chasse Stofflet s'emparèrent de Cholet; dans le Marais, le perruquier Gaston se rendit maître de Challans et de Machecoul; enfin dans le département de la Vendée, Chantonnay fut pris et pillé, et le général Marcé, battu le 18 mars à Saint-Fulgent, perdit son artillerie, ses munitions et ses armes. Ces succès, plus marqués dans le midi du théâtre du soulèvement, valurent aux insurgés le nom de *Vendéens*, que l'histoire leur a conservé, quoique la lutte ait été bien plus active en dehors de la Vendée.

Au mois d'avril l'insurrection s'étendait sur tout le pays compris entre Nantes, Pornic, l'île de Noirmoutier, les Sables, Luçon, Fontenay, Niort, Airvault, Thouars, Doué, Saint-Florent et la Loire. Les paysans forcèrent alors les nobles à se mettre à leur tête. Tout le Marais voulut être commandé par Charette (1); le

(1) Charette de la Contrie, né le 21 avril 1763, à Couffé près d'Ancenis (Loire-Inférieure), était lieutenant de vaisseau à la Révolution. Ayant quitté les émigrés de Coblenz, il se jeta dans la Vendée, et y acquit une grande célébrité comme chef de partisans. Après le désastre de Quiberon, arrêté près de la Chabottière, il fut

Bocage choisit Bonchamp, d'Elbée (1) et de La Rochejaquelein. Sous la conduite de ces trois derniers chefs, auxquels se joignirent Cathelineau et Stofflet, les Vendéens enlevèrent Bressuire et Thouars au général Quétineau (4 mai). De La Rochejaquelein et de Lescure, qui avait été délivré par la prise de Bressuire, se portèrent ensuite vers le sud (16 mai), s'emparèrent de Fontenay et rejetèrent en désordre sur Niort les généraux Chalbos et Sandos.

La cause des succès prodigieux des Vendéens était dans la configuration du pays, dans leur manière de combattre, dans leur adresse et leur courage, enfin dans l'inexpérience ou l'indécision des troupes républicaines. Jamais pays ne fut plus défavorable à l'attaque: La nature semblait y avoir accumulé tous les moyens de résistance. Dans une contrée coupée, boisée, presque sans routes pavées, comment régulariser les mouvements des colonnes, conserver de l'ordre, de l'ensemble dans la marche? Comment exécuter des manœuvres, des déploiements, des dispositions d'attaque ou de retraite? Comment, au milieu des obstacles que l'on rencontrait à chaque pas, donner à l'artillerie et à la cavalerie tout le jeu, toute l'action que comportent ces deux armes? Les Vendéens, au contraire, favorisés par tous ces accidents naturels, forts de la supériorité que leur assurent la connaissance des lieux, leur manière de combattre et leur adresse dans l'usage des armes à

fusillé à Nantes, le 29 mars 1796. Il avait sur ses troupes l'ascendant que donne une valeur brillante. Inébranlable dans le danger, il s'efforçait de relever les courages abattus, et poursuivit toujours le triomphe de la cause qu'il avait embrassée.

Un petit-neveu du chef vendéen, le baron Athanase Charles-Marie Charette, s'est distingué : en 1860 (capitaine au bataillon des zouaves pontificaux) à Castelfidardo; en 1867 (lieutenant-colonel), aux combats du Transtevere, de Viterbe, de Mentana. En 1870, il quitta les États Romains et Pie IX pour venir, avec ses volontaires de l'Ouest, au secours de la France envahie. Ce n'est que le 13 août 1871 que le héros de Patay et de Loigny se sépara de ses braves officiers et soldats, avec le grade de général, après avoir donné un grand exemple de foi, de dévouement et d'abnégation.

(1) A un physique agréable et distingué d'Elbée joignait le caractère et les talents nécessaires à un chef de parti. Militaire, son but avait été de former les Vendéens à une tactique en rapport avec leur génie et la configuration de leur pays. Il avait le don de la parole, s'exprimait avec grâce et facilité; son éloquence était douce et persuasive. Blessé à l'affaire de Cholet, il s'était réfugié dans l'île de Noirmoutier. Le chagrin et le peu de soin qu'il avait pris de sa blessure l'avaient rendue mortelle. Il fut fusillé par jugement de la commission militaire. D'Elbée avait alors quarante-deux ans.

feu, harcèlent les colonnes en marche, connaissent toujours leur position et ne se laissent jamais surprendre. Après avoir ébranlé les troupes par un feu très-meurtrier, ils se précipitent sur elles en poussant de grands cris. Si vous résistez à leur attaque, s'ils sont forcés de reculer, ils font leur retraite si rapidement qu'il est très-difficile de les atteindre, les bois et les clôtures ne permettant presque jamais l'emploi de la cavalerie; ils se dispersent, vous échappent à travers champs, connaissant tous les sentiers, les défilés. Si vous êtes obligés de céder à leur choc, vous avez grand'peine à effectuer votre retraite; très-souvent, l'artillerie, les convois, les fusils que les soldats jettent pour fuir plus vite, tombent en leur pouvoir. C'est ainsi que les Vendéens, qui avaient commencé la guerre avec des fourches et des bâtons, se procurèrent toujours des armes et des munitions. Leurs défaites ne laissaient rien aux républicains; chacune de leurs victoires leur valait un matériel de guerre considérable.

A ces hommes intrépides et infatigables, qui combattaient avec un courage héroïque pour la défense de la religion et de la royauté, la Convention n'opposa d'abord que des forces insuffisantes en nombre et en valeur. On avait réuni des bataillons de gardes nationales; on en tira des officiers supérieurs, qui, doutant tous de la République, incertains des suites du mouvement insurrectionnel, attendirent les événements. Les chefs de la force armée, devenus généraux d'un jour à l'autre, avec des troupes formées à la hâte, n'étant ni disciplinées, ni aguerries, ni manœuvrières, furent constamment battus.

Le peu de consistance de nos forces dans l'Ouest, l'espoir d'entraîner au parti royaliste les premiers généraux employés par la République dans la Vendée, la désertion fréquente de soldats de ligne, même de fractions de corps envoyés sur les rives de la Loire, furent de grands motifs d'espérance et d'encouragement pour les Vendéens. Telle était la confiance des chefs du parti royaliste dans leurs forces, leurs moyens, leurs ressources, qu'ils dédaignèrent, dans le moment de leur prospérité, de demander du secours à l'étranger.

Ces défenseurs de leurs anciens droits, voyant augmenter journellement leurs partisans, sentirent la nécessité d'établir un gouvernement, pour régulariser la marche de ce nouvel État. Ils

formèrent un conseil souverain, composé de : d'Elbée, de Lescure, des Essarts, Stofflet, Fleuriot, de Bonchamp. Bernard de Marigny le présidait. Ce conseil, qui se tenait à Châtillon, faisait de fréquentes proclamations pour entretenir la haine de la République et l'attachement à la religion catholique et à la royauté.

On allait au combat comme à une fête : femmes, vieillards,

> Ne, pueri, ne tanta animis assuescite bella :
> Neu patriæ validas in viscera vertite vires.
> (VIRGILE, *Énéide*, lib. VI, v. 832, 833.)

prêtres, enfants même. On distinguait, parmi les chefs, d'Elbée, élu généralissime, de Bonchamp, de Lescure, Bernard de Marigny, Pyron Domanie (qui fut tué au siége de Saumur), le prince de Talmont, d'Autichamp, Stofflet, de La Rochejaquelein, les chevaliers de Turpin, des Essarts, d'Argône, deux Fleuriot, deux de Bruc, Lagrenière, Lahaye des Ormes, Saint-Hilaire, d'Auterive, Cathelineau, Charette, La Cathelinière, Joly, Sapineau, Baudry, La Roberie, etc. Tous poursuivaient le même but : le rétablissement de la religion catholique et de la royauté.

La Vendée était partagée en deux arrondissements; chaque armée avait le sien. Celle de Charette occupait les districts de Challans, de Machecoul, de la Roche-sur-Yon, les Sables, une partie des districts de Paimbœuf, Clisson, Montaigu. L'armée du haut Poitou comprenait les districts de Saint-Florent, Vihiers, Cholet, Châtillon, la Châtaigneraie, une grande partie des districts de Clisson, Montaigu, Thouars, Parthenay et Fontenay.

La prise de Fontenay avait ému la Convention. La République organisa ses troupes de l'Ouest. Saumur, Niort, les Sables, composèrent l'armée dite des Côtes de la Rochelle, qui fut placée sous les ordres de Biron ; Angers, Nantes et la Loire-Inférieure formèrent l'armée dite des Côtes de Brest, qui fut confiée à Canclaux (1).

(1) Canclaux (Jean-Baptiste-Camille de), né à Paris en 1740, était d'une famille du Roussillon. A quinze ans, il entrait au service et assistait pour ses débuts, en 1757, à la bataille de Hastenbeck, gagnée par le maréchal d'Estrées. Après la guerre de Sept ans, il passa dans le régiment de Condé, puis dans le régiment de Dragons-Conti. Canclaux traduisit de l'allemand plusieurs ouvrages de tactique, et s'acquit

Les Vendéens se réunirent le 1er juin. Le 7 ils entrèrent à Doué, et arrivèrent le 9 devant Saumur, qui fut emporté malgré les efforts héroïques du général Coustard et de ses cuirassiers. Après avoir menacé Tours et le Mans, ils prirent Angers, et se disposèrent à marcher sur Nantes, que Charette, qui venait de s'emparer de Machecoul, menaçait de son côté. Sous le commandement supérieur de Cathelineau, ils quittèrent Angers le 27 et se portèrent à la vue de Nantes le 28. Attaquée le 29 sur la rive droite par Cathelineau, sur la rive gauche par Charette, et défendue par 5,000 hommes de troupes régulières et autant de gardes nationales, la ville opposa une vive résistance. La mort de Cathelineau arrêta l'élan des Vendéens. Après dix-huit heures de combat, ils se dispersèrent. On dut le salut de Nantes au général Canclaux, qui y commandait, à l'activité du général Bonvoust, qui dirigeait l'artillerie.

Westermann, parti de Niort avec quelques bonnes troupes, avait pris Parthenay, Amailloux, brûlé le château de Clisson et pénétré jusqu'à Châtillon vers les premiers jours de juillet. Mais, surpris par les royalistes le 5 juillet, il avait essuyé une déroute complète. La colonne sortie de Tours avec les *bataillons d'Orléans* avait eu le même sort. Ainsi, à la fin de juillet, les Vendéens dominaient dans toute l'étendue du pays. Biron venait d'être enlevé à l'armée des Côtes de la Rochelle; Canclaux restait à Nantes. Les agents ministériels dénonçaient comme aristocrates les généraux qui voulaient maintenir ou rétablir la discipline; les généraux, de leur côté, se plaignaient des désorganisateurs envoyés par le ministère et les jacobins.

comme major et colonel la réputation d'un des officiers les plus distingués. En 1788 brigadier de dragons, en 1792 lieutenant général envoyé en Bretagne, il fut appelé, en avril 1793, au commandement en chef de l'armée des Côtes de Brest. La défense de Nantes est le fait capital de sa carrière militaire. Kleber, placé sous ses ordres, le représente, après des combats acharnés, « plein de calme, de sang-froid et montrant une décision qui fait le plus grand éloge de ses talents militaires. »

Après la Terreur, rappelé en octobre 1794, il est désigné pour commander l'armée des Côtes de l'Ouest. Ambassadeur en Sicile en 1796, en 1801 il organise l'armée des Grisons. Sénateur en 1805, inspecteur de cavalerie en 1811, il mourut à Paris le 27 septembre 1817, à l'âge de soixante et dix-sept ans. Le général de division Auguste Colbert, né en 1777, volontaire en 1793, tué en Espagne le 3 janvier 1809, avait épousé une fille de Canclaux.

Le 1er août la Convention lança un décret d'extermination contre la Vendée. « Les forêts, était-il dit, seront abattues, les repaires « des brigands seront détruits, les récoltes seront coupées, les « bestiaux seront saisis, et le tout transporté hors du pays. » Rossignol fut nommé général en chef de l'armée des Côtes de la Rochelle. L'agent Ronsin lui fut adjoint, avec tous les pouvoirs du ministre, pour présider à l'exécution de ce nouveau système de guerre. En même temps on ordonna que la garnison de Mayence serait transportée en poste dans l'Ouest.

Pendant que, dans le haut pays, les colonnes républicaines se réorganisaient à Angers, à Saumur, les Vendéens, qui venaient de s'emparer des Ponts-de-Cé, se portèrent contre la colonne de Luçon et des Sables. Ils furent battus près de Luçon le 14 août.

Lorsque Kleber rejoignit l'armée de Mayence, le 22 août, elle était à Tours depuis quelques jours seulement, sous les ordres du général de brigade Aubert-Dubayet; deux représentants du peuple, Merlin et Rewbel, y étaient attachés. Elle devait rester intacte et garder le nom d'armée de Mayence.

Plusieurs généraux de l'armée des Côtes de la Rochelle, Menou, Santerre et Joly, et le représentant Philipeaux, de l'armée des Côtes de Brest, se trouvaient à Tours. La réunion dans la même ville de ces hommes appartenant aux trois armées donna lieu à plusieurs conférences, dans lesquelles on discuta les deux questions suivantes :

1° L'armée de Mayence devait-elle se réunir à l'armée des Côtes de la Rochelle, sous les ordres de Rossignol?

2° L'armée de Mayence devait-elle, conformément à l'arrêté du comité de salut public, suivre sa destination et aller se joindre à celle des Côtes de Brest sous Canclaux? Ce qui revenait à dire : Attaquerait-on par Saumur pour serrer l'ennemi contre la mer en descendant la Loire? Ou bien l'attaquerait-on par Saumur et du côté de la mer en même temps, pour le détruire au centre du pays révolté, entre Mortagne et Cholet? Dans cette dernière hypothèse, l'armée de Mayence se joindrait à celle de Canclaux afin que ce général eût assez de forces pour agir offensivement. Comme on ne parvenait point à s'entendre, il fut décidé que les généraux de division des deux armées des Côtes de la Rochelle et des Côtes

de Brest se trouveraient ensemble à Saumur pour y tenir conseil de guerre en présence des représentants du peuple.

L'armée de Mayence reçut l'ordre de partir de Tours le 27, pour se rendre à Saumur. L'avant-garde (2,400 hommes d'infanterie, 60 chasseurs à cheval, 4 pièces de campagne), sous les ordres de Kleber, arriva dans cette ville le 28. Choudieu et Tichard, représentants du peuple, Santerre, Joly, Thareau, généraux de l'armée des Côtes de la Rochelle, tous à cheval et entourés d'un nombreux état-major, vinrent à sa rencontre. Les autorités de Saumur l'attendaient avec des couronnes civiques. Ils saluèrent dans la personne du général Kleber toute l'armée de Mayence, et lui exprimèrent la confiance qu'elle leur inspirait. Kleber reçut les couronnes décernées aux Mayençais, en souvenir de leur résistance mémorable, et les fit attacher aux drapeaux des différents bataillons qui composaient son avant-garde.

Kleber était le 29 à Saint-Mathurin, le 30 à Angers. Il trouva dans cette place le général Canclaux, qui se rendait à Saumur. Le commandant de l'armée des Côtes de Brest passa en revue l'avant-garde mayençaise; il en fut très-satisfait; il remarqua surtout les deux bataillons de tirailleurs dits *Chasseurs de Castel* et *Légion des Francs*.

Le conseil de guerre tenu le 2 septembre à Saumur fut d'avis d'attaquer par Nantes. Cette décision fut accueillie avec plaisir par l'armée de Mayence, où l'on préférait l'armée de Brest à celle de la Rochelle, et où chacun se félicitait d'avoir à combattre avec des soldats signalés par des faits glorieux et sous les ordres d'un chef estimé. Le comité de salut public, toujours inquiet des projets de l'Angleterre sur l'Ouest, approuva l'idée de porter les principales forces vers les côtes.

Le 1er septembre, l'avant-garde, partie d'Angers, coucha à Ingrande, et arriva le 2 à Ancenis. Là Kleber reçut l'ordre de quitter la grande route de Nantes, rendue très-difficile, à Oudon, par une batterie vendéenne établie à Champtoceaux, sur la rive gauche de la Loire, et de prendre un chemin de traverse, pour aller à Saint-Mars-du-Désert. Cet ordre déplut aux soldats; ils protestèrent contre cette précaution, qu'ils prirent pour de la défiance; mais Canclaux, passant le même jour par Ancenis, persista dans sa décision. L'avant-garde de l'armée de Mayence logea le 3 à Saint-

Mars-du-Désert. Le logement fut très-mauvais : les hommes étaient dispersés et manquaient de tout. A 10 heures du soir, Kleber reçut une lettre datée de Nantes, signée du général Vergues, chef d'état-major de Canclaux. Cette lettre disait que Nantes venait d'être attaqué par les insurgés; que les républicains les avaient repoussés; mais qu'on craignait une attaque dès le lendemain. Elle ordonnait à Kleber de se mettre immédiatement en marche pour Nantes. Kleber, qui avait fait loger les tambours près de lui, les envoya battre la générale; sa brigade fut rassemblée à minuit. Il la mit en marche, et, laissant le commandement à un adjudant général, se rendit isolément à cheval à Nantes, où tout était dans le plus grand calme. Il se reposa quelques heures et alla au-devant de sa brigade, qu'il amena dans la ville. Canclaux et les autorités lui firent une véritable ovation.

Le corps d'armée suivit son avant-garde, et arriva à Nantes le 5.

Le lendemain 6, toute l'armée fut conduite par Canclaux dans une vaste prairie aux portes de la ville, sur la rive droite et très-près de la Loire, de manière à être bien aperçue par les postes vendéens de la rive gauche. Là les généraux haranguèrent les soldats, qui répondirent par des acclamations. L'armée rentra ensuite à Nantes, où elle devait rester quelques jours. Après la revue, Merlin proposa d'aller reconnaître un poste vendéen établi sur la rive gauche près de Saint-Sébastien. Plusieurs représentants et généraux voulurent l'accompagner. Les Vendéens leur envoyèrent des coups de fusil; la canonnière qui défendait le passage de la Loire répondit par quelques boulets; puis on se retira.

Il y avait alors à Nantes deux armées : celle des Côtes de Brest et celle de Mayence. Les généraux de l'armée de Brest étaient : Canclaux, commandant en chef, Beysser et Grouchy, généraux de brigade.

Beysser commandait le camp des Naudières (6,000 hommes), à une lieue de Nantes, sur la rive droite de la Loire.

Grouchy avait sous ses ordres le camp des Sorinières, fort d'environ 2,000 hommes. C'est lui qui avait repoussé l'attaque du 3 septembre. Grouchy avait été colonel de dragons; il avait, outre ses qualités militaires, une belle éducation et un grand usage du monde. Beysser était peu estimé et peu estimable.

L'armée de Mayence (12,000 hommes), sous les ordres d'Aubert-

Dubayet, était divisée en quatre brigades. Kleber commandait l'avant-garde; Vimeux, la 1re brigade; Beaupuy (1), la 2e brigade; Haxo, la réserve.

L'armée des Côtes de la Rochelle, à l'arrivée des Mayençais, venait d'être confiée à Rossignol (2). On l'avait répartie en quatre divisions principales : 1° celle de Saumur, commandée par Santerre; 2° celle de Niort, par Beaufranchet, Dayac et Chalbos; 3° celle des Sables, par Mierzkowski, puis par Dutruy; 4° celle de Luçon, par Tunck, puis successivement par Lecomte, Baar et Marceau.

Telle était, au moment d'entrer en campagne, la situation des trois armées destinées à réprimer l'insurrection vendéenne.

Au conseil de guerre du 2 septembre, il avait été décidé par 9 voix contre 8 que les opérations commenceraient par Nantes, et que l'armée de Mayence se réunirait à l'armée des Côtes de Brest. Cette décision avait eu l'approbation du comité de salut public.

Il semblait, en effet, plus rationnel d'envoyer une armée de 18 à 20,000 hommes sur les côtes de la Vendée pour priver les Vendéens de leurs communications avec l'Angleterre et les refouler

(1) Beaupuy (Michel), né à Mussidan (département de la Dordogne), partit en 1793 pour la défense des frontières. Worms, Spire, Mayence, furent les premiers théâtres de sa bravoure. Ses remarques sur la guerre, son style, prouvent ses connaissances littéraires. Il se distingua le 8 mai 1793 à Kostheim; fut nommé chef de brigade et commanda Castel; après la reddition de Mayence, il fut envoyé en Vendée. Il se signala, le 15 octobre 1793, au combat de Saint-Christophe, à la journée de la lande de Cholet, au pont d'Entrammes, près Laval, le 27 octobre, où il fut atteint de deux balles, l'une à la main, l'autre à la poitrine. En mai 1795, général de division à l'armée de Rhin-et-Moselle; en 1796, meurt enlevé par un boulet au combat d'Emandinghen

(2) Rossignol, général de division des armées de la République, était ouvrier orfévre. Lieutenant-colonel de la 3e légion de gendarmerie après la prise de la Bastille, il fut porté aux grades les plus élevés sans avoir jamais servi et malgré son incapacité, sa cruauté et ses brigandages, toujours soutenu par le club des Cordeliers et la faction des terroristes, sans talents, sans esprit, de mœurs dépravées, grossier, dépourvu même de courage personnel. Arrêté le 2 août 1794, amnistié le 22 octobre 1795. Compris dans le complot de Drouet et Babeuf, condamné à la déportation dans une des îles de l'Archipel indien, il y mourut en 1803. Toute sa fortune venait de son dévouement à Ronsin, qui disait, dans une lettre du 1er août 1793, adressée à Vincent, secrétaire du ministre Bouchotte : « Tu as fait tomber Custine; j'ai contribué à la chute de Biron; achève sur Beauharnais une proscription si nécessaire au maintien de la République. »

vers Mortagne, que d'attaquer par Saumur en envoyant les colonnes isolées de l'armée de la Rochelle se faire battre séparément, comme cela était arrivé déjà. Les armées de Brest et de Mayence, attaquant par l'ouest, auraient de plus l'avantage de recueillir les colonnes rochelloises, à mesure qu'elles arriveraient à leur hauteur, et d'augmenter ainsi leur effectif au moment où de nouvelles difficultés surgiraient. De plus l'armée de Mayence, qui manquait de canon et qui avait 4,000 fusils à changer, pouvait, si elle attaquait par Nantes, compléter son armement dans les arsenaux de cette ville et se trouver prête à entrer de suite en action. Enfin il fallait compter avec le découragement des divisions de la Rochelle, successivement battues, et dont le concours pourrait manquer à l'armée de Mayence, si on lui faisait commencer l'attaque par Saumur.

Conformément au vote de ce conseil, le plan des opérations fut arrêté par les généraux Canclaux et Rossignol.

Les armées de Mayence et de Brest devaient s'emparer de Port-Saint-Père et Machecoul, puis marcher par Villeneuve et Pont-Jame sur Légé, que l'on attaquerait de trois côtés à la fois, pendant que la garde nationale de Nantes et la légion Nantaise feraient une diversion sur Saint-Sébastien. Le corps d'armée prendrait alors la route de la Rochelle et se diviserait en deux colonnes pour marcher : celle de droite par Montaigu, celle de gauche par Clisson, sur Mortagne.

L'armée des Côtes de la Rochelle devait rester dans une défensive active et se joindre successivement par colonne à l'armée de Mayence. La division des Sables (Mierzkowski) commencerait le mouvement. Elle devait se mettre en marche lorsque l'armée de Mayence entrerait dans Machecoul, arriver le 13 à Saint-Fulgent, le 14 aux Herbiers, et se trouver le 16 avec Canclaux à Mortagne. La division de Luçon (Beffroy) devait balayer toute la côte entre Chantonnay et la Roche-sur-Yon, puis occuper les postes de Mouilleron et Bazoges, en se reliant par sa gauche à la division des Sables. La division de Niort (Chalbos) occuperait la Châtaigneraie; la division Rey s'avancerait jusqu'à Bressuire. La division de Saumur (Santerre) enverrait une colonne à Argenton, au Breuil, et occuperait Vihiers et les hauteurs environnantes. La division d'Angers Duhoux) garderait les Ponts-de-Cé, les hauteurs de Beaulieu, le

pont de Barré et celui de Bésignon. Le quartier général devait être installé à Doué.

Le plan arrêté, il s'agissait de le mettre à exécution.

L'armée de Mayence était arrivée à Nantes le 5. Le 8 la brigade de Kleber alla remplacer, au camp des Naudières, le corps de Beysser, parti pour Paimbœuf. Kleber quitta ce camp le 10, avec ordre de prendre position à Saint-Léger, afin de soutenir l'attaque que Beysser devait diriger, le lendemain, contre Port-Saint-Père. Merlin, Canclaux et Grouchy, qui étaient sortis dans le but de visiter le camp des Sorinières, voulurent accompagner l'avant-garde jusqu'à Saint-Léger, à quatre lieues de Nantes. A une demi-lieue du village, les éclaireurs de Kleber furent attaqués par quarante cavaliers vendéens. C'était une grand'garde ennemie. Marigny les chargea avec une compagnie de chasseurs à cheval et les refoula jusqu'à la rivière du Tenu. Une partie passa l'eau dans des barques, le reste fut sabré. L'avant-garde légère arriva à son tour, en même temps qu'un obusier et une pièce de 8, amenés par Merlin. On ne pouvait qu'échanger des coups de canon. Le chef de bataillon Targes et quelques chasseurs de sa légion traversent le Tenu à la nage et reviennent avec les bacs qui étaient amarrés à la rive opposée : la brigade Marigny passe alors la rivière, charge et met en fuite les Vendéens les plus braves, qui laissent 7 bouches à feu et des drapeaux.

Le reste de la brigade Kleber arriva le soir et bivouaqua la droite à Port-Saint-Père, la gauche à Saint-Léger; la brigade Marigny, le bataillon de chasseurs de Castel et la légion des Francs prirent position au delà de la rivière.

C'est ainsi que, dans la même journée, les deux villages de Saint-Léger et de Port-Saint-Père furent enlevés. Beysser eut ordre de se rendre directement à Machecoul. Canclaux et Grouchy repartirent le soir pour Nantes.

Kleber séjourna le 11 dans ses positions entre Saint-Léger et Port-Saint-Père. Il installa son quartier général dans une vieille ferme, où il apprit qu'il venait de repousser environ 8,000 hommes. Le chef vendéen La Cathelinière avait été blessé d'un éclat d'obus. Vers la fin de la journée, Kleber reçut l'ordre de se porter sur Saint-Philbert. Il quitta son camp de Port-Saint-Père, le 12, de bonne heure; il y fut remplacé par le commandant La Ronde, avec une

colonne du corps Beysser. Sa brigade passa le Tenu à Port-Saint-Père, remonta le cours de la rivière, la franchit de nouveau, partie à gué, partie en bacs, auprès du village de Saint-Mars-de-Coutais, traversa Sainte-Lumine et arriva à 8 heures du soir à Saint-Philbert. Les Vendéens, au nombre de 10 à 12,000 hommes, avaient quitté la ville le matin. Une centaine seulement étaient restés entre Sainte-Lumine et Saint-Philbert; ils furent chargés et repoussés par Buquet, aide de camp de Kleber, qui était parti en avant, avec un détachement de chasseurs à cheval, pour faire le logement.

La troupe bivouaqua dans un champ entouré d'un fossé et fut gardée par la brigade légère, qui occupa toutes les avenues. Kleber, aussi humain qu'héroïque, faisait camper ses troupes hors des villages, afin d'empêcher les dévastations. « En passant, dit-il, devant le beau lac de Grand-Lieu, nous avions des paysages charmants, et des échappées de vue aussi agréables que multipliées. Sur une prairie immense erraient au hasard de nombreux troupeaux, abandonnés à eux-mêmes. Je ne pus m'empêcher de gémir sur le sort de ces infortunés habitants, qui, égarés et fanatisés par leurs prêtres, repoussaient les bienfaits d'un nouvel ordre de choses pour courir à une destruction certaine. »

Kleber partit de bonne heure, le 13, de Saint-Philbert et s'avança sur Saint-Étienne-de-Corcoué, grande route de Nantes aux Sables.

Marigny était chargé, avec sa cavalerie et quelques chasseurs à pied, de s'emparer des hauteurs en face de celles où Kleber devait s'établir, et de reconnaître le pays au delà. Le reste de l'infanterie fut disposé en échelons sur la côte de Saint-Jean-de-Corcoué. Marigny fit rendre compte qu'il était attaqué par environ 1,800 hommes, dont 200 cavaliers. Kleber prit ses dispositions pour le soutenir, et envoya demander à Dubayet, à Villeneuve, une demi-brigade de renfort. Marigny put, avec ses seules forces, repousser et disperser les Vendéens. Dubayet arriva le soir avec toute sa division : « C'est ainsi, dit-il à Kleber, que je te porterai du secours toutes les fois que tu m'en demanderas. »

Le 14, Kleber quitta Saint-Étienne-de-Corcoué et se porta sur Légé. Avec son avant-garde, il devait attaquer du côté de Saint-Étienne. La cavalerie fut placée en bataille devant Légé, et l'in

fanterie s'embusqua dans les bois, de chaque côté de la route. On vit quelques troupes de cavalerie ennemie sortir de la ville, puis y rentrer après avoir défilé à portée de vue des républicains. Kleber fit alors prendre les dispositions nécessaires pour l'attaque, pendant qu'il envoyait Buquet et Decaen reconnaître les positions de l'ennemi. Mais les Vendéens avaient commencé dès la veille à évacuer le village, et les cavaliers que Kleber avait vus étaient les derniers détachements, chargés de protéger la retraite. Il fit prévenir Beysser, qui arrivait par la route de Machecoul, et on entra dans Légé sans coup férir.

Kleber coucha à la Grolle, et Beysser à Rocheservière.

Le 15, Dubayet vint remplacer l'avant-garde à la Grolle et envoya la brigade Beaupuy à Vieille-Vigne. Kleber marcha sur Rémouillé, pour attaquer Montaigu le lendemain 16. Marigny composait son avant-garde, avec sa cavalerie et un détachement d'infanterie légère. A Rémouillé il fut assailli par 400 hommes, qu'il rejeta vers Saint-Hilaire-de-Loulay.

Dans l'attaque de Montaigu, Kleber devait former la colonne de gauche. Il partit de Rémouillé, le 16, à 7 heures du matin.

En sortant de ce village, il fallait traverser un défilé profond. La colonne de Kleber s'y engagea. La première pièce perdit son avant-train, encombra le passage et retarda la marche.

Beysser, qui venait avec ses 6,000 hommes par la route de Mormaison, formait la colonne de droite. Dubayet, au centre, arrivant par la route de Rocheservière, donna le signal de l'action.

Kleber était à un quart de lieue de Montaigu au moment de l'attaque. Il envoie Marigny avec sa cavalerie au galop sur les hauteurs, avec ordre d'appuyer à gauche pour couper la retraite aux royalistes, ou tout au moins pour les charger sur les flancs et en queue. Il le fait soutenir par les huit compagnies d'un des deux bataillons légers, qui marchent vers la gauche par échelons. L'autre bataillon léger est envoyé fouiller un château et des fermes sur la droite. Lui-même entre dans Montaigu au pas de charge avec le gros de sa colonne.

Après la prise de Montaigu, les soldats se livrèrent au pillage, et Beysser aux orgies les plus obscènes. Kleber rentra le soir avec sa colonne à Rémouillé.

Des altercations s'élevèrent entre son avant-garde légère et le

reste de sa colonne, ce qui le détermina à les faire camper séparément sur les deux flancs d'un ravin, dont il leur interdit le passage. Il parvint ensuite, par sa présence et ses paroles, à rétablir le calme et l'union.

Si l'armée de Mayence avait jusque-là accompli la tâche qui lui avait été confiée dans l'exécution du plan de campagne arrêté à Saumur, l'armée des Côtes de la Rochelle avait été moins heureuse ou moins vaillante. La division de Luçon, qui avait commencé la première son mouvement, avait été battue à Chantonnay, et rejetée pêle-mêle sur Luçon, après avoir perdu ses bagages et son artillerie. A la nouvelle de cet échec, Rossignol avait, par crainte ou pour tout autre motif, fait rentrer dans leurs premiers postes les colonnes de Niort, des Sables et de Luçon. Ce mouvement rétrograde de l'armée des Côtes de la Rochelle mettait Canclaux dans le plus grand embarras. Les Vendéens étaient environ 100,000 sous les armes. Si les colonnes de Saumur et d'Angers avaient devant elles, du côté de Vihiers et de Chemillé, des masses imposantes, un nombre plus considérable encore de royalistes se trouvait, du côté de Clisson et de Mortagne, sur les bras de Canclaux.

Le plan primitif d'opérations devenant irréalisable, d'autres projets furent présentés. Le premier proposait de profiter de l'effet moral produit par la prise de Montaigu et de se porter rapidement sur Mortagne. Un deuxième voulait qu'on attendît, pour marcher sur Mortagne, l'approche de l'armée de la Rochelle, et qu'on employât ce temps d'arrêt à occuper la route de Clisson à Nantes et à balayer la rive gauche de la Loire; ce qui permettrait à la réserve laissée au camp des Naudières de renforcer plus promptement les divisions engagées dans le pays insurgé. Le plan suivant, proposé par Canclaux, réunissait les avantages des deux premiers.

« La colonne de droite (Beysser) se porterait à Tiffauges; l'avant-garde de Kleber, passant la Sèvre, se porterait en avant de Clisson sur le chemin de Poitiers, d'abord à la hauteur de Boussay, puis jusqu'à Torfou, d'où elle pourrait communiquer avec la colonne de droite par le pont qui est à Tiffauges.

« Le corps d'armée marcherait sur Clisson; la 1re division serait détachée sur la gauche pour balayer, de concert avec la réserve,

la route de Clisson à Nantes. Dans ce but elle se porterait d'abord au Pallet, et de là sur la Croix-Moriceau, lieu principal du rassemblement des brigands, qu'elle attaquerait avec l'avantage des hauteurs qui dominent ce point, en venant de Clisson; elle pousserait de suite jusqu'à la Louée, autre lieu de rassemblement, pour prendre ce poste par derrière, tandis que la réserve l'attaquerait de front, ainsi que Vertou.

« La 2e division se porterait au Pallet, qui n'est distant de Clisson que d'une lieue et demie, et la réserve camperait au Hallay, ayant un poste en arrière à la Louée, et un autre en avant au-dessus de la Chapelle-Heulin. Son front serait couvert par les marais, et ses derrières par la légion Nantaise, et un corps de grenadiers marcherait sur la basse et la haute Goulaine.

« Cette position, quelque étendue qu'elle soit, se soutient tellement que l'ennemi pourrait difficilement entreprendre contre elle quelque chose, ou chercher à la percer sans prêter le flanc lorsqu'il ferait une trouée. Elle serait en même temps menaçante et pourrait, par un rapprochement inopiné, donner facilité de surprendre Mortagne ou, au moins, de le brûler. Ce coup fait, le détail des rassemblements tombe, et le nettoiement se fait en répandant la force, la terreur ou la persuasion, par l'exécution de ce plan, qui, s'il est adopté, doit être exécuté sans retard. »

On s'arrêta à ce troisième plan et l'ordre suivant fut rédigé par Canclaux :

« Ordre du 18 septembre 1793. — Le 19, l'avant-garde, aux ordres de Kleber, se portera à la hauteur de Boussay sur le chemin de Poitiers, et de suite reconnaîtra le chemin pour se porter à Torfou et établir une communication avec Tiffauges, où la colonne de droite se portera sitôt que l'avant-garde sera placée à Torfou.

« Le 19, la 1re division se portera de Rémouillé et Aigrefeuille à Clisson. Il ne restera à Aigrefeuille que le bataillon de la Haute-Saône, qui a été placé sur la forêt de Touffou. Les trois bataillons de grenadiers qui sont à Aigrefeuille se rendront de même à Clisson demain, mais en faisant une tournée entre les rivières de Maine et de Sèvre, passant à Châteauthébaud, à l'effet de purger cet intervalle des brigands qui l'infestent.

« Le 19, la 2e division se portera à Clisson, au Pallet, pour être en mesure d'attaquer, le 20, la Croix-Moriceau et la Louée, en prenant ces deux postes par derrière, en même temps que la réserve, aux ordres du général Grouchy, attaquera de front. Cette division reviendra le même jour au Pallet, pour être à portée de se joindre à la 1re division lorsqu'elle marchera.

Le 20, la réserve, ayant levé son camp des Naudières à l'entrée de la nuit, viendra passer par le faubourg Saint-Jacques de Nantes, où elle bivouaquera et recevra l'eau-de-vie pour se porter par la route de Clisson sur le poste de la Louée, qu'elle attaquera, et de là sur celui de la Croix-Moriceau. Elle s'établira au Hallay, carrefour de la route de Clisson et de celle de Vallet, ayant un poste en arrière de sa gauche à la Louée, et un au-dessus de la Chapelle-Heulin, un peu en avant de sa droite.

« La colonne de droite, ainsi qu'il est dit ci-dessus, ne se portera à Tiffauges que quand il sera ordonné.

« Le 20, la légion Nantaise et un corps de grenadiers nantais se porteront sur la basse et la haute Goulaine, sous les ordres de l'adjudant général Laval, et y prendront poste jusqu'à nouvel ordre. »

Après la prise de Montaigu, Kleber était retourné à Rémouillé. Apprenant qu'une des brigades de Dubayet, commandée par Beaupuy, était à Aigrefeuille, il obtint du général Canclaux qu'elle se joindrait à lui dans l'attaque de Clisson. Toute la colonne, sous son commandement, se mit en marche le 17. Mais la ville de Clisson avait été évacuée. On y entra le jour même et on y installa les troupes. Canclaux y arriva dans la soirée. Le corps d'armée de Dubayet y rejoignit son avant-garde le lendemain. Kleber partit de Clisson le 19, conformément à l'ordre du 18 septembre, et se dirigea, par Gétigné et Boussay, sur Torfou. Après avoir dépassé Gétigné, il envoya quelques chasseurs à cheval sur sa droite pour observer si une autre colonne (Beysser) ne marchait pas parallèlement à la sienne. Marigny, qui commandait l'avant-garde, composée de cavalerie et de l'infanterie légère, rencontra les Vendéens à Boussay, et les en chassa. Ils se retirèrent vers Torfou. Informé de ce petit combat d'avant-garde, Kleber ordonna à Marigny de l'attendre. Il se porta en avant avec toute

sa colonne. Parvenu à Boussay, Kleber avait devant lui deux routes conduisant à Torfou. Il fait prendre celle de droite à Marigny avec son avant-garde, et lui, avec le gros de sa colonne, prend celle de gauche. Il gagne les devants avec Merlin et quelques officiers de son état-major; et il arrive à hauteur d'un poste de cavalerie, qui lui envoie quelques coups de carabine. Kleber fait aussitôt avancer les chasseurs à cheval (une trentaine) et fait charger cette grand'-garde, avec ordre de se porter sur la hauteur de Torfou et de s'y maintenir le temps nécessaire pour que l'infanterie puisse y arriver. Ces cavaliers sont obligés de reculer. Cependant on sonne la charge; cinq bataillons d'infanterie, trois à droite, deux à gauche, gravissent la hauteur.

Alors une lutte acharnée s'engage. Les Vendéens ne fuient point; la présence de leurs femmes dans leurs rangs enflamme leur fureur. Les républicains se battent à la baïonnette, et Kleber les fait soutenir par deux pièces d'artillerie, une à la droite où commandait Marigny, l'autre à la gauche avec Merlin. L'ennemi recule, mais ne se débande pas. Il se rallie au delà d'un ravin, sa gauche à Tiffauges, sa droite au delà de Torfou.

Kleber juge alors de la supériorité de ses adversaires, et voit que les Vendéens peuvent facilement le tourner, à moins que Beysser ne les attaque par la gauche pour couvrir la route de Boussay. Afin d'empêcher ce mouvement tournant, il place les bataillons de Targes sur la route de Boussay, et envoie Chevardin, chef de bataillon des chasseurs, occuper un bois sur sa gauche. Mais deux bataillons de la gauche reculent, et une fusillade qui s'engage sur les derrières fait croire à bon nombre de soldats qu'ils sont tournés. Kleber n'épargne rien pour les ramener. Il paye de sa personne, se porte à tous les points de sa ligne et soutient un instant l'ardeur de ses soldats. Mais l'ennemi est maître du village, et nos troupes plient de nouveau. Blessé d'une balle à l'épaule, Kleber ne cesse de commander. Il donne le signal de la retraite, dans le but de se rallier à Boussay. Il fait filer son artillerie; un caisson se brise dans un ravin et quatre pièces restent aux mains des royalistes. Kleber envoie demander du secours à Canclaux et à Dubayet, et se retire sur Gétigné. Là, il rencontre les secours. L'arrivée de ces renforts ranime le courage des soldats. Kleber s'arrête et se forme en bataille entre la Sèvre et la Maine. Vimeux, à la tête

des troupes de renfort et d'une partie de la brigade Kleber, tombe sur l'ennemi, déconcerté par cette attaque imprévue, et le met en fuite.

Pendant l'affaire de Torfou, Kleber aurait pu être tourné, par la faute de Beysser, qui devait marcher sur Tiffauges et qui aurait fait diversion sur la gauche de l'ennemi. Beysser écrivit à ce sujet à Canclaux, « qu'à moins d'un second ordre, il n'avait pas cru devoir se porter sur Tiffauges, parce que des gens du pays lui avaient assuré que les chemins étaient impraticables et le poste inattaquable de ce côté. »

L'inaction de la colonne de Beysser ne fut pas la seule cause de l'échec de Kleber : deux colonnes de l'armée de Saumur avaient ordre de se porter sur Mortagne et d'inquiéter l'ennemi sur ses derrières. Non-seulement ces deux colonnes ne marchèrent point, mais elles rétrogradèrent de plus de huit lieues (1). Pendant que Kleber luttait seul contre un ennemi dix fois plus fort (2), Grouchy et Haxo furent victorieux du côté de la Louée et prirent aux rebelles deux pièces de canon. L'échec de Torfou fut compensé par ce succès, et comme Vimeux repoussa les vainqueurs de Kleber, le résultat définitif fut un avantage pour les armes républicaines.

C'est à la suite de ce combat que Kleber écrivit au général Beysser :

« J'ai été très-sensible, mon cher, à l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à mon malheur : ma blessure est sans danger. Si j'avais été victorieux, je serais resté quelques jours pour la soigner; j'ai été battu, je m'empresse à rechercher ma revanche.

« Vous m'aiderez à l'obtenir. Par mon rapport, vous verrez que Torfou et toutes les hauteurs étaient à moi, malgré l'opiniâtreté que l'ennemi mit à les soutenir, et c'est seulement par suite d'une terreur panique que j'ai perdu tous ces avantages.

(1) Voir la lettre de Westermann à Robespierre à ce sujet.

(2) Après la prise de l'île de Noirmoutier, d'Elbée, qui y fut fusillé, parla des différents combats qu'il avait soutenus ou livrés, et notamment de celui de Torfou. Il y commandait en chef, et son corps était de 20 à 22,000 hommes. Il estimait celui du général Kleber à peu près de la même force. Lorsqu'on lui dit qu'il n'avait été que de 2,000 hommes, il ne voulait pas le croire, et il ajouta : « Si j'avais eu à mes ordres 10,000 hommes de pareille audace, je crois que nos affaires ne seraient pas aussi dérangées. »

« Du triomphe à la chute il n'est souvent qu'un pas.
« Je vous embrasse. »

Le 21 septembre, il adressait à Canclaux la lettre suivante :

« Mon général,

« Je viens de lire le supplément du 20 de l'*Armée des Côtes de Brest*. Il contient une espèce de relation de l'affaire de Torfou. Le rédacteur y dit : « Trop d'ardeur et de confiance avaient « emporté l'avant-garde plus loin qu'elle n'aurait dû aller. » Ce reproche ne peut tomber que sur moi. Comment ai-je pu le mériter, puisque je n'ai fait que suivre l'ordre qui m'avait été donné, et dont voici la teneur : « Le 19 septembre l'avant-garde se portera « à la hauteur de Boussay, d'où elle enverra une reconnaissance sur « Torfou pour s'y porter. » Vous m'avez dit depuis que votre intention avait été que je ne m'y portasse que le 20 ; et, vous ayant fait voir mon ordre, vous ajoutâtes que c'était une erreur du copiste. Le rédacteur dit ensuite : « Elle était (l'avant-garde) entre Boussay et « Torfou dans la plus grande et la plus trompeuse sécurité : tout à « coup l'ennemi a paru avec des forces considérables. Le premier « choc nous a été funeste par la perte de quelques hommes... » Comment ai-je pu marcher dans une grande et parfaite sécurité, puisque déjà à Boussay l'avant-garde légère a rencontré 400 brigands, qu'elle a chassés et poursuivis ; que dès lors Marigny avec 500 hommes me flanquait sur ma droite, et Chevardin, avec 250 chasseurs à pied, sur ma gauche ; que j'ai été moi-même plus d'un demi-quart de lieue en avant de la colonne, avec Merlin, des officiers de l'état-major et quelques ordonnances, pour reconnaître dans le plus grand détail le poste que j'étais certain de devoir attaquer, si je voulais m'en mettre en possession?

« D'ailleurs ne dirait-on pas, d'après le rédacteur du journal, que le combat s'est engagé entre Boussay et Torfou, tandis que j'ai été attaqué à Torfou même, que j'en ai chassé l'ennemi, que je me suis emparé de toutes les hauteurs et que je n'ai enfin abandonné ce poste qu'après un combat corps à corps qui a duré près de deux heures. Si quelqu'un a été surpris, c'est sans doute l'ennemi, qui pouvait difficilement calculer une attaque aussi vive qu'audacieuse. Enfin, j'ai fourni mon rapport ; je l'ai dicté pendant qu'on pansait ma blessure, au sortir du combat. Il n'a point

le mérite de l'éloquence, mais il a celui de la véracité, et tous les chefs de l'armée sont prêts à en attester les faits. Cependant les rapports et le supplément du 20 septembre sont absolument contradictoires. J'attends de votre justice, mon général, que vous voudrez bien faire imprimer ma lettre, afin que ceux qui auraient pu concevoir quelque idée défavorable sur ma manière de faire dans cette journée soient détrompés. Tout général peut être battu, et il peut n'y avoir point de sa faute; mais rien n'excuse une surprise, surtout dans un pays qui, par sa nature, indique si impérieusement combien il est nécessaire d'être éclairé dans sa marche. »

L'avant-garde de Kleber bivouaqua, la nuit du 19 au 20 et toute la journée du 20, dans la position où elle s'était ralliée, entre la Sèvre et la Maine. Le général se rendit à Clisson pour se faire panser. Rewbel vint le voir. « Ah, mon ami, lui dit le vaincu de Torfou, que n'es-tu venu un jour plus tôt, tu m'aurais embrassé victorieux! »

Après l'affaire de Torfou, Kleber pria Canclaux de ne pas lui donner d'artillerie jusqu'à ce qu'il eût repris à l'ennemi l'équivalent de ce que celui-ci lui avait enlevé le 19.

Le 21 l'armée reçut l'ordre suivant :

Clisson, le 21 septembre 1793.

« La colonne de Beysser partira de Montaigu, après avoir fait filer ses pièces de canon et son bagage sur Clisson, d'où ils le rejoindront à Boussay, où la colonne se rendra en droiture de Montaigu par le chemin de traverse, et s'établira en s'étendant par sa droite jusqu'à la rivière de Sèvre.

« L'avant-garde de Kleber se portera en avant à la hauteur de Boussay, y appuyant sa droite, et prenant la position la plus avantageuse qui se présentera, sans passer le ruisseau qui se trouve en avant et qui sépare Boussay et Torfou.

« La 1re division de l'armée, après avoir mangé la soupe dans son camp actuel, se tiendra prête à marcher en avant pour aller prendre la position que l'avant-garde a occupée cette nuit, et y bivouaquera.

« La 2e division, aux ordres de Beaupuy, qui est au Pallet, viendra à Clisson sitôt cet ordre reçu et en gardera les faubourgs et l'inté-

rieur, pour mettre en sûreté les établissements qui y sont et qui s'y formeront, particulièrement ceux pour le pain, qui devront y être transportés de Nantes. »

Kleber, avec son avant-garde, partit de Gétigné le 21 et parvint à Boussay à la nuit tombante. Toutes les patrouilles envoyées sur sa droite à la recherche de la colonne de Beysser, qui devait arriver par la route de Montaigu, revinrent sans aucun renseignement.

Seul et à quatre lieues de son corps d'armée, il passa la nuit en plein air, sa troupe de 1,800 hommes formée en carré et appuyée au cimetière de Boussay. Il planta un drapeau au milieu d'un pré et y établit son quartier général, gardé par 60 chasseurs à cheval et 40 chasseurs à pied du 7e bataillon d'infanterie légère. Pour tromper l'ennemi sur l'effectif de son détachement, il fit allumer un grand nombre de feux.

A 1 heure du matin, il fut averti que la colonne Beysser avait été surprise à Montaigu, et repoussée de cette position. Elle se retirait sur Nantes. Saint-James et Lavalette, aides de camp de Canclaux, qui apportèrent cette nouvelle à Kleber, lui transmirent en même temps l'ordre du général en chef de se replier à Clisson. Il partit aussitôt, dans le plus grand silence, et arriva au point du jour dans cette ville, où Canclaux le mit au courant des événements militaires.

En apprenant les succès de l'armée de Brest, Rossignol avait contremandé ses premiers ordres de retraite, et enjoint à ses colonnes de se porter en avant. Les colonnes de Saumur et d'Angers, placées à sa portée, s'étaient mises en mouvement les premières et avaient escarmouché l'une à Doué, l'autre aux Ponts-de-Cé. Les avantages avaient d'abord été balancés. Le 18 septembre, celle de Saumur, commandée par Santerre, avait voulu s'avancer de Vihiers sur Coron. Entourés et pressés dans les rues de ce village, les républicains s'étaient enfuis en désordre de Coron à Vihiers, à Doué, à Saumur. Le 19, le chevalier Duhoux, avec ses royalistes, s'était porté contre la division d'Angers, commandée par son frère, l'avait battue à Saint-Lambert et avait repris les Ponts-de-Cé. Le 21, les Vendéens, après avoir défait la colonne de Mierzkowski (armée des Sables) près de Saint-Fulgent, s'étaient jetés sur Montaigu, où le corps de Beysser fut surpris. Il n'eut pas le temps de prendre position pour résister, et rétrograda aussitôt

sur Nantes. Il perdit beaucoup de monde, son artillerie et ses bagages. Sa retraite se fût changée en une affreuse déroute sans la valeur des 79e et 109e régiments.

« Quant à notre armée, dit Canclaux à Kleber, elle ne peut se soutenir dans le pays ainsi en flèche : je vais donc ordonner la retraite sur Nantes, où nous combinerons un nouveau plan de campagne. »

A 9 heures, l'armée reçut l'ordre suivant. « La 1re division partira sur-le-champ, suivie de l'avant-garde, pour aller occuper un bivouac à la lande Plée, au-dessus de la Louée. La 2e division (général Beaupuy), aussitôt après l'évacuation des effets de l'armée, se mettra en route pour occuper une position dans la même lande, faisant l'arrière-garde avec toutes les précautions nécessaires. La réserve, qui occupe le poste du Pallet, aussitôt après avoir vu filer la 2e division, la suivra immédiatement. »

Ce mouvement rétrograde était nécessaire. Car dès que l'ennemi se fut emparé de Montaigu, il jeta une partie de ses forces entre Rémouillé et Aigrefeuille, une partie sur Torfou et une autre sur Vallet et la Chapelle-Heulin. Dans quelques heures, l'armée pouvait être attaquée et enveloppée à Clisson sans espoir de retraite.

La colonne se mit en marche dans l'ordre prescrit, ayant la Sèvre à sa gauche, et précédée de l'ambulance, qu'escortaient deux bataillons soutenus par la 1re division.

Le 22, à la hauteur du Pallet, les républicains sont assaillis par les Vendéens. Pendant que Dubayet s'efforce de culbuter les premiers agresseurs, l'ennemi essaye d'isoler la colonne de Kleber, et dans ce bût l'aborde en tête et en flanc. Targes est chargé de défendre la tête; Patris, de couvrir les flancs. L'attaque est très-vive, mais elle échoue. L'ennemi se porte alors contre l'arrière-garde de Kleber pour la couper des divisions qui suivent. Les bataillons d'infanterie légère arrêtent les royalistes, les repoussent et les poursuivent dans les bois en leur tuant beaucoup de monde. Kleber, s'attendant à un nouvel effort des Vendéens sur le même point, se forme en bataille près de la route, laisse filer les équipages, et ne se remet en marche qu'à l'arrivée de la division Beaupuy. Il ordonne à son infanterie légère de laisser passer la division Beaupuy et la réserve Haxo, et de faire l'arrière-garde de toute la colonne.

Après avoir séjourné le 23 au camp de la Louée et de la lande Plée, l'armée alla, le 24, camper aux Naudières, excepté l'avant-garde de Kleber, qui devait prendre poste aux Sorinières. Les troupes arrivèrent tard à leurs destinations respectives, après avoir passé à Vertou, que les royalistes venaient de défendre et qui ne présentait que des ruines encore fumantes.

Canclaux ne s'était rapproché de Nantes, par suite des défaites des colonnes de Saumur, d'Angers et de Luçon, et de la reprise de Montaigu par les Vendéens, que pour se réorganiser et préparer un nouveau mouvement offensif. L'armée de Mayence était déjà réduite, par la guerre et les maladies, à 9 ou 10,000 hommes; la division de Brest, battue à Montaigu, était presque désorganisée. Canclaux n'en résolut pas moins de reprendre l'exécution du plan qui consistait à enfermer l'insurrection dans un cercle de troupes républicaines, et qui avait échoué par l'incapacité ou le mauvais vouloir de Rossignol et de son état-major. Laissant Beysser se refaire à Nantes, il se prépara à marcher avec l'armée de Grouchy et de Blosse. En même temps il pria Rossignol de le seconder.

Le 25, l'armée s'établit à Aigrefeuille et Rémouillé. Elle resta quelques jours dans ces positions, pour donner au convoi qui la suivait le temps d'arriver. Canclaux emmenait avec lui un matériel considérable et de grands approvisionnements, dans le but de faire des établissements en divers endroits, selon les circonstances.

Le 27, Kleber campait entre Saint-Hilaire et Montaigu. Sa droite s'appuyait au château de la Lande; un redan défendu par deux bataillons de grenadiers couvrait sa gauche. L'avant-garde légère avait été envoyée à Montaigu. Ses troupes furent alors renforcées du 4e bataillon du Haut-Rhin, d'un bataillon de grenadiers de la garnison de Mayence (Ageron), du 32e régiment et de dix-sept compagnies de grenadiers, ce qui éleva leur effectif à 3,000 hommes.

Le 1er octobre, Canclaux porta son armée à Montaigu et l'établit : l'avant-garde (Kleber) devant Montaigu, depuis le pont sur la Maine jusqu'à Saint-Georges; la 1re division, à l'est et au sud-est de la ville, la droite à la route de la Rochelle, la gauche à celle de Clisson; la réserve (Haxo) au nord de Montaigu, la gauche à la route de la Rochelle, la droite à celle de Clisson. La droite de la

route de la Rochelle était suffisamment garantie par le ravin et les bords escarpés de la Maine. Deux bataillons de grenadiers occupèrent Montaigu, qui fut mis en état de défense par le chef de bataillon du génie Verrine. L'avant-garde légère était à Saint-Georges; le gros de la colonne de Kleber près de Montaigu, à 600 mètres du pont, que gardaient les grenadiers aux ordres de Blosse, avec deux pièces de canon. Le 2, Targes, qui était à l'avant-garde légère, fit prévenir Kleber de l'approche des avant-postes ennemis. Kleber se transporta alors à Saint-Georges et fit attaquer ces postes, qui se replièrent. Il rendit compte de cette escarmouche à Canclaux, et tous deux, dans l'après-midi, firent une reconnaissance au delà de Saint-Georges. Le 3, Marigny, commandant l'avant-garde légère, eut ordre de repousser tout ce qui se trouvait devant lui jusqu'à Saint-Fulgent. Canclaux et Beaupuy l'accompagnèrent jusqu'au château de la Chardière près de Chavagnes et retournèrent à Montaigu. Kleber et Merlin allèrent avec lui jusqu'à Saint-Fulgent, d'où il chassa les derniers cavaliers ennemis. De là l'avant-garde légère revint à Saint-Georges avec Kleber et Merlin, ramenant quantité de bétail. Marigny, avec trente chasseurs à cheval, continua sa reconnaissance par Chantonnay et Sainte-Hermine. Le lendemain soir un brigadier et deux chasseurs apportèrent au camp la nouvelle que Marigny avait rencontré à Mouilleron l'armée de Luçon.

Au moment où l'armée de Brest prenait position à Montaigu, Rossignol avait tenu un conseil de guerre à Saumur, le 2 octobre. On y avait décidé que les colonnes de Saumur, de Thouars et de la Châtaigneraie se réuniraient à Bressuire le 7 et marcheraient de là sur Châtillon, pour faire concourir leur attaque avec celle de Canclaux. Les colonnes de Luçon et des Sables devaient garder la défensive.

Le 5, l'armée resta au camp de Montaigu. A minuit, Kleber reçut du général Canclaux l'ordre suivant :

« L'avant-garde, aux ordres de Kleber, partira à minuit précis pour se porter sur Tiffauges; ce général la disposera ainsi qu'il le jugera convenable pour le projet d'attaque. S'il réussit, il enverra immédiatement avertir le général en chef, et se postera militairement. Si non, il fera sa retraite sur le corps qu'il aura laissé en arrière et sur l'échelon de la grande armée. »

Kleber partit à l'heure prescrite, et disposa ses troupes en trois colonnes : *première colonne* (Targes) : chasseurs de Castel, légion des Francs, chasseurs de la Côte-d'Or; *deuxième colonne* (Blosse) : dix-sept compagnies de grenadiers de l'armée de Brest, chasseurs de la Charente; *troisième colonne* (Kleber) : une compagnie du 7e bataillon d'infanterie légère, bataillon des grenadiers-réunis, une demi-brigade (aux ordres de Travot), une compagnie de la légion Nantaise.

Canclaux et Merlin lui amenèrent 1,200 hommes, aux ordres du commandant Scherb, qui, avec deux pièces d'artillerie volante, devaient former sa réserve.

La première colonne arriva au petit jour à Treize-Septiers, village à une lieue de Montaigu. Là Targes rendit compte qu'il venait de repousser les avant-postes des ennemis, et qu'il avait aperçu toute leur armée, qui lui paraissait fort considérable. Kleber fit prendre position à Targes. Blosse avait prévenu l'ordre et s'était déployé à la droite de ce dernier. La troisième colonne arrive en ligne et s'établit au centre. Kleber forme huit compagnies de grenadiers en bataille, appuyant leur gauche à un bois par où nous pouvions être tournés. Au début, l'infanterie légère de Targes plie, mais la confiance renaît bientôt, et ses chasseurs se portent en avant. Rien ne les arrête. Kleber les soutient avec ses grenadiers, et fait déployer le reste de ses bataillons pour déborder la gauche de l'ennemi. Canclaux, présent avec la réserve, envoie à notre gauche deux bataillons, qui mettent en fuite l'aile droite des royalistes; mais leur aile gauche résiste encore. Après des efforts prodigieux, Blosse parvient à occuper une hauteur qui doit lui donner l'avantage. Kleber porte alors en avant toute la ligne de bataille : on sonne la charge. « Elle s'exécute à travers les haies et les fossés. Attaque partielle, attaque générale de front, par les flancs; mouvements audacieux de cavalerie : tout fut employé à propos. » Merlin fait tirer quelques coups de canon; les Vendéens fuient; on les poursuit. La colonne de Targes, secondée par des grenadiers du 9e régiment, enleva à l'ennemi deux pièces de canon.

« Nous trouvâmes, dit Kleber, un officier du bataillon des Vosges, qui avait été fait prisonnier à l'affaire de Torfou, et que les Vendéens avaient forcé de suivre leur armée; il nous dit que celle que

nous venions de combattre était, à quelques renforts près, celle avec laquelle nous avions eu affaire à Torfou; qu'elle était commandée par d'Elbée et forte de 32,000 hommes. »

Après le combat, Kleber rassembla sa troupe à Saint-Symphorien, dans l'intention de se porter sur Tiffauges. Sa colonne était déjà en marche lorsqu'un ordre de Canclaux l'arrêta. Dubayet, qui, le 3, avait refoulé les avant-postes ennemis jusqu'à Treize-Septiers, venait d'écrire au général en chef qu'il craignait d'être attaqué par l'armée de Charette, réunie à Légé. Kleber revint alors à Montaigu, et envoya Blosse et Targes, avec 1,500 hommes, reconnaître Tiffauges : ils devaient y entrer et y prendre position, si ce poste était évacué par l'ennemi, et, dans le cas contraire, se replier sur Montaigu. Ces deux officiers se portèrent très-près de Tiffauges, et, y voyant une grande partie des vaincus de Treize-Septiers qui se reformaient, ils rentrèrent à Montaigu.

C'est au moment où l'armée venait d'obtenir les avantages dus au plan conçu par Canclaux, que ce général reçut du ministre de la guerre l'ordre de cesser ses fonctions et de les remettre à Rossignol. « Le succès de la reconnaissance poussée jusqu'à Tiffauges sur la Sèvre, d'où les royalistes furent obligés de se retirer précipitamment au delà de Saint-Fulgent, fut dû aux sages dispositions de Canclaux, dit Kleber. Sa bravoure, sa prudence, ont dirigé les opérations; je n'ai eu d'autre mérite que de les avoir exécutées. »

Dubayet et Grouchy, également rappelés, se rendirent le soir même (6 octobre) à Nantes. Le décret qui destituait Canclaux et Dubayet excita dans l'armée un vif mécontentement. Les représentants Philipeaux, Gillet, Merlin et Rewbel réclamèrent : mais il fallait obéir.

Le commandement en chef revenait, par droit d'ancienneté, au général Vimeux; il s'excusa sur son âge. Officiers, soldats, représentants, désignèrent Kleber, auquel la conduite des opérations fut déférée par l'arrêté suivant :

« Nantes, le 7 octobre 1793.

« Kleber, général en chef par intérim de l'armée des Côtes de Brest, mettra à l'ordre du jour ce qui suit :

« 1° Il est ordonné à Kleber de prendre le commandement en chef provisoire de l'armée des Côtes de Brest, et de se faire reconnaître à l'instant en cette qualité.

« 2° Il est ordonné à Beaupuy de prendre le commandement provisoire de l'avant-garde et de toutes les troupes jusqu'aujourd'hui sous les ordres de Kleber, et de se faire reconnaître de suite en cette qualité.

« 3° Il est ordonné à Scherb, chef de brigade, de prendre le commandement provisoire de la 2e division de l'armée, ci-devant sous les ordres de Beaupuy, et de se faire reconnaître de suite ;

« 4° Au chef de brigade Blosse d'aller prendre le commandement provisoire des troupes au bivouac près Rémouillé, de les faire camper, de s'y garder militairement et d'y attendre les ordres du géneral en chef;

« 5° A Dusirat, adjudant général, de se rendre à Nantes, et d'y prendre le commandement amovible en second de cette place, et, en conséquence, de se faire remettre les instructions relatives à son service par Laval, et de correspondre avec le général en chef;

« 6° A Besson de remplir les fonctions d'adjudant général près de Beaupuy;

« 7° A Lefaivre jeune de remplir les fonctions d'adjoint aux adjudants généraux auprès de Besson;

« 8° A Dutheil de remplir les fonctions d'adjudant général à la colonne de Scherb.

« Les représentants du peuple,
« MERLIN et TURREAU. »

Le 7 et le 8, Kleber envoya un grand nombre de petits partis qui ramenèrent quantité de bestiaux. L'un d'eux cependant se laissa prendre dans une embuscade et perdit 2 chasseurs et 13 mulets.

Pendant les mouvements de l'armée de Brest et de celle de Mayence depuis le 2 jusqu'au 21 septembre, les colonnes de Rossignol avaient été constamment repoussées et battues. Dans un conseil de guerre tenu le 4 octobre, il avait fait décider que l'armée de la Rochelle ne serait plus tenue de manœuvrer de concert avec celle de Brest; qu'elle pourrait agir isolément, selon les circonstances et le bien du service.

Mais le comité de salut public, qui voulait faire cesser ce défaut d'unité, décréta que les deux armées de Brest et de la Rochelle seraient réunies en une seule, désignée sous le nom

d'*armée de l'Ouest*, et dont le commandement en chef fut donné à Léchelle, général de brigade dans la division de Luçon. Rossignol reçut le commandement du corps destiné à garder les côtes de l'Océan depuis Cherbourg jusqu'à Saint-Nazaire et les départements de la Sarthe, de la Mayenne, des Côtes-du-Nord, du Morbihan et du Finistère. Il établit son quartier général à Rennes.

La Convention avait fixé en même temps le jour auquel la guerre de la Vendée devrait être terminée : c'était le 20 octobre. Voici la proclamation qui accompagnait le décret de fusion des deux armées.

« La Convention nationale à l'armée de l'Ouest.

« Soldats de la liberté, il faut que les brigands de la Vendée soient exterminés avant la fin du mois d'octobre ! Le salut de la patrie l'exige; l'impatience du peuple français le commande; son courage doit l'accomplir. La reconnaissance nationale attend à cette époque tous ceux dont la valeur et le patriotisme auront affermi sans retour la liberté et la république. »

Léchelle arriva le 8 au soir à Montaigu, avec Dembarrère, général de brigade, et Carrier, représentant du peuple. On se réunit immédiatement en conseil de guerre. C'est en vain que Kleber voulut démontrer sur la carte, au nouveau général en chef, les mesures qui devaient assurer la réussite des opérations. Léchelle, sans même regarder, répondait invariablement qu'il fallait « marcher à l'ennemi majestueusement et en masse. » Il fut impossible d'en tirer autre chose. On convint que Kleber continuerait de diriger les opérations. Léchelle profita de cette situation pour ne paraître sur aucun champ de bataille.

Le 9, l'armée prit les armes et fut passée en revue par Léchelle et Carrier. Le 10, à minuit, Haxo fut envoyé, avec 3,000 hommes d'élite choisis par Kleber, sur Légé, contre les troupes de Charette, qui s'y étaient réunies, et dont les avant-postes s'étaient avancés tout près de Montaigu. Haxo trouva la ville de Légé évacuée, et rentra au camp le 12 au matin. La division de Charette s'était portée vers Noirmoutier, dont elle s'était emparée.

Le 11, on tint un conseil de guerre, dans lequel il fut décidé que l'on suivrait le plan de Canclaux. Kleber eut le commandement de l'armée de Mayence, portée à 8,000 hommes par l'adjonction de trois bataillons de l'ancienne colonne Beysser, qui étaient établis

à Rémouillé. Toutes ces forces devaient être réunies le 13 à Montaigu, pour marcher le 14 sur Tiffauges.

L'adjudant général Blosse, qui commandait les troupes de Rémouillé, reçut l'ordre de se mettre à la tête de ses dix-sept compagnies de grenadiers et de se porter, le 12, à Saint-Fulgent pour se réunir à la colonne venant de Luçon et des Sables, qui devait y arriver le même jour, « et, dans le cas où ce corps excéderait 5,000 hommes, de revenir avec ses grenadiers et de prendre de la colonne de Luçon deux pièces de 12 et un obusier avec leurs caissons. Cette colonne devait se porter le 13 aux Herbiers, y attaquer l'ennemi, et, sans s'arrêter, s'emparer de la montagne des Allouettes, y prendre poste, et le lendemain 14 se diriger sur Mortagne. »

Le 14, le gros de l'armée se mit en mouvement. En arrivant sur les hauteurs qui dominent Tiffauges du côté de Montaigu, Kleber disposa sa troupe en bataille, et fit avancer les ailes de façon à former un demi-cercle autour de la ville. Les Vendéens, à son approche, passèrent la Sèvre et allèrent se rallier à d'autres groupes, établis sur une hauteur voisine. Après leur avoir envoyé quelques boulets, Kleber lança contre eux un détachement de chasseurs à cheval, soutenu par de l'infanterie légère. Les femmes qui se trouvaient à Tiffauges dirent que les royalistes n'étaient que 1,500 hommes.

Les troupes de Kleber couchèrent sur une position que ce général avait choisie, de concert avec Dembarrère, général de brigade, Damas, adjudant général, Verrine et Boisgérard, officiers du génie.

Le soir de la prise de Tiffauges, Kleber avait reçu l'ordre d'envoyer 600 hommes d'infanterie et 15 chasseurs à cheval au village de Saint-Denys, pour y enlever quelques insurgés. Il fit observer que les circonstances ne permettaient pas d'employer un pareil détachement à un objet si peu important. L'ordre ne fut pas exécuté.

Toute l'armée devait se porter, le lendemain 15, sur Mortagne. L'ordre de marche fut rédigé d'après les données de Savary (1), qui avait une parfaite connaissance du pays.

(1) Savary connaissait parfaitement le théâtre de la guerre de Vendée, et était tout dévoué à la cause républicaine. Canclaux l'avait déterminé, peu de jours avant son rappel, à suivre l'armée des Côtes de Brest, comme attaché au général

Ordre de marche. « De Tiffauges à Beauséjour. De Beauséjour, prendre à droite, en laissant à droite à peu de distance le bois de Longeron; continuer la route en laissant le bourg de Saint-Christophe sur la gauche. On fera une halte à Beauséjour, jusqu'à ce que tout soit arrivé. Parvenu à une lande d'où l'on découvre Mortagne et l'abbaye de la Haye, faire partir un détachement de la Romagne sur la gauche pour inquiéter l'ennemi sur la route de Montfaucon jusqu'à Roussay, où il se montrera.

« Faire partir un 2e détachement de Beauséjour sur la route de Cholet jusqu'à la Bégaudière, entre la Séguinière et la Romagne, d'où l'on découvre les environs de Cholet. Un 3e détachement fouillera Saint-Christophe, qui se trouve sur la gauche, et se portera sur la hauteur vis-à-vis la Tremblaye. »

On se mit en marche à 7 heures du matin. Après avoir chassé un poste de Vendéens près de la Romagne, l'armée fouilla le bois de Longeron et envoya des reconnaissances sur Roussay et Montigné. Au retour de ces partis, qui ne signalèrent rien, Kleber fit continuer à la colonne sa route entre le bois de Longeron et le bourg de Saint-Christophe. Il la forma en bataille dans une lande d'où l'on voit Mortagne, et alla lui-même, avec quelques officiers d'état-major, reconnaître la ville. Elle était évacuée. Kleber fit faire une halte de deux heures à ses troupes pour leur donner un peu de repos, mais il ne leur permit pas d'entrer dans la ville. La colonne de Luçon, arrivant à Mortagne, reçut l'ordre de se diriger immédiatement sur Cholet. Beaupuy, avec l'avant-garde, se mit en route à sa suite.

Après avoir marché un kilomètre à peine, Beaupuy entend une vive fusillade en avant. Il juge que la colonne de Luçon doit être attaquée, et lui envoie le bataillon des chasseurs de Castel (commandant Tiran); il fait occuper par Targes, avec la légion des Francs, la hauteur de Saint-Christophe, et reste au centre avec un bataillon. Notre artillerie commence le feu et ébranle les Ven-

en chef, auquel ses connaissances de la topographie du pays seraient constamment de la plus grande utilité.

« Il n'avait alors, dit Kleber, aucun grade militaire; mais, plein de zèle, d'honnêteté et de complaisance, il rendit en tout temps les plus grands services au succès de nos armes. » Savary fut promu quelque temps après au grade d'adjudant chef de brigade, et depuis il passa à la législature.

déens, qui déjà reculent. Kleber arrive avec le corps de bataille, et soutient l'avant-garde. Il voit des troupes s'avancer sur sa gauche. Au moment où il se dispose à envoyer contre elles quelques grenadiers, il apprend que c'est l'adjudant général Dubreton, qui achève son mouvement tournant.

Menacés d'être cernés, les Vendéens reculent. Alors toutes les troupes républicaines s'avancent. Kleber à gauche, Beaupuy au centre et Marceau à droite repoussent l'ennemi, qui fuit en désordre à Cholet et se hâte de passer le Moine, après avoir perdu 1,200 à 1,500 hommes et quatre pièces de canon.

Après ce succès, qui leur avait coûté 500 hommes, tués ou blessés, les troupes de Kleber, fatiguées par huit lieues de marche et quatre heures de combats et de manœuvres à travers les haies et les fossés, se trouvaient un peu pêle-mêle et avaient grand besoin de repos. A ce moment Léchelle arriva, criant qu'il n'avait vu que des lâches. « On ne voit jamais les braves à la queue des colonnes, » répondit le représentant Turreau. Il alla ensuite trouver Kleber, et lui dit qu'il venait de ranger en bataille une partie de l'armée, et qu'il lui laissait le soin de disposer le reste. A force de chercher, Kleber finit par découvrir 400 hommes postés dans un ravin (c'était la *partie de l'armée* que Léchelle venait de mettre en position). Il les réunit aux autres troupes, et plaça tout ce qu'il trouva en bataille sur deux lignes, sans distinction de compagnie ou de bataillon, sur des hauteurs dominant Cholet. Les pièces y furent établies en batterie. Les Vendéens s'étaient retirés sur la rive droite du Moine. Targes fut chargé de garder le pont avec l'infanterie légère.

Vers minuit, un officier apporta, de la part de Léchelle, l'ordre de bombarder la ville. Kleber répondit que ses hommes étaient rangés en bataille sans distinction de bataillon, que, s'il tirait sur Cholet, il fallait replier Targes, et que si, dans cette situation, l'ennemi faisait une sortie, la confusion serait à son comble. « Au surplus, ajouta-t-il, dites à Léchelle que demain matin à 8 heures nous serons dans Cholet, et peut-être sans coup férir. » L'officier partit. La nuit fut assez calme : il n'y eut que des coups de fusils échangés entre les avant-postes des républicains et des royalistes.

Le lendemain matin, 16, l'ennemi nous tira quelques coups de

canon d'une pièce établie sur l'esplanade du château. Kleber répondit par toute son artillerie. Il fit prendre position à Targes et à Blosse, et organisa les compagnies, les bataillons et les brigades, qu'il forma en bataille sur deux lignes. Les Vendéens évacuèrent Cholet et se replièrent sur Beaupreau. Après que Targes et Blosse, en se portant sur les hauteurs qui sont au delà et en occupant toutes les issues, se furent rendus maîtres de la ville, Kleber partit avec Savary pour reconnaître les environs de Cholet, sur la rive droite du Moine. D'après l'inspection des lieux et les renseignements qu'il recueillit, il fit occuper à ses troupes un arc de cercle dont les deux châteaux de Bois-Groleau et de la Treille formeraient les points extrêmes; les quatre grands chemins de Chemillé, de Saint-Macaire, de Trémentines et du May, les points intermédiaires, et Cholet, le centre. Le bois de Cholet, à gauche, qui était très-considérable, devait être garni de beaucoup d'infanterie. Le pays plus ouvert qui se trouve en avant de ce bois, sur la route du May, fut désigné pour l'avant-garde. L'avant-garde légère devait être poussée jusqu'au May.

Damas établit les troupes dans ces différentes positions :

La réserve du général Haxo sur la gauche; chargée de la défense de la route de Saint-Macaire et du bois de Cholet, elle devait aussi soutenir l'avant-garde ;

La brigade de Luçon au centre, défendant les débouchés de Chemillé par la traverse de Trémentines;

Les brigades de Scherb et de Vimeux à la droite de celle de Luçon, pour la couvrir et la soutenir en cas de besoin. Elles avaient à défendre la route de Cholet aux Ponts-de-Cé.

L'artillerie était placée à tous les débouchés.

Ces positions furent occupées à 3 heures de l'après-midi. « Le grand défaut de cette disposition, dit Kleber, était de n'avoir qu'une ligne de retraite, le pont de pierre du Moine à Cholet. » Mais : 1° il croyait que les Vendéens n'attaqueraient pas le même jour, et que son armée partirait le lendemain pour Beaupreau; 2° il tenait absolument à séparer l'armée de Mayence de la colonne de Chalbos, qui allait arriver et qu'il voulait placer en deçà de Cholet; 3° il avait grande confiance dans la valeur de ses hommes.

« On sera peut-être étonné, dit-il, de voir que, dans toutes ces dispositions, il n'est pas question de Léchelle; mais j'observerai

que déjà sa nullité avait engagé les représentants du peuple à le mettre en tutelle, et qu'ils avaient cru convenable de jeter les yeux sur moi pour la conduite des opérations, dont je devais toutefois rendre compte à ce général avec tous les égards d'usage..... Je dois ajouter que, depuis son arrivée, on avait encore adopté l'usage de discuter toute opération importante dans un conseil de guerre; mais la position du jour pour l'armée ne pouvant être soumise à l'exécution de cette mesure, je dus la déterminer seul et de ma propre autorité..... Je lui rendis compte de ce que je venais de faire..... il approuva le tout et se borna à me recommander de faire *marcher en ordre en masse et majestueusement.* »

Les colonnes de l'armée de la Rochelle, qui devaient se réunir à Bressuire le 7 octobre, avaient été exactes au rendez-vous. Elles étaient arrivées le 10 à Châtillon. Chassé de cette ville le 11, Chalbos y était rentré le 14, pendant que les chefs vendéens d'Elbée, de Lescure, Bonchamp et de La Rochejaquelein concentraient leurs forces entre Mortagne et Cholet. Trouvant la route ouverte par la marche victorieuse de l'armée de Nantes, Chalbos arriva devant Cholet, dans la nuit du 16 au 17, vers minuit. La division de Luçon avait rejoint à Mortagne. La réunion de tous les corps d'armée se trouvait ainsi accomplie.

Kleber établit la colonne de Chalbos dans les positions que lui-même avait occupées la nuit précédente.

Dans la matinée du 17, les généraux avec les représentants du peuple se réunirent à Cholet, chez Léçhelle, en conseil de guerre.

Kleber proposa de faire marcher immédiatement toutes les troupes dans la direction de Beaupreau, sur trois colonnes :

1° Celle de droite par Jallais, d'où il serait facile de tourner Beaupreau, si l'ennemi voulait s'y établir, ou de l'attaquer en queue à Saint-Florent, s'il cherchait à passer la Loire;

2° Celle du centre sur Beaupreau par le May;

3° Celle de gauche sur Gesté par Saint-Macaire, pour arrêter les Vendéens et les couper, en cas de retraite par Vallet vers Nantes.

Ces trois colonnes pourraient se soutenir mutuellement, ou se réunir à Montrevault, pour marcher sur Saint-Florent, si l'ennemi s'y était porté lui-même.

Les généraux de l'armée de Mayence, Marceau, Merlin, furent

de cet avis. Mais la majorité du conseil trouva la colonne de Chalbos trop fatiguée pour entreprendre cette marche, et ne crut pas d'ailleurs à l'intention des royalistes de passer la Loire. On pensait qu'ils étaient à Beaupreau même, et l'on décida qu'il fallait, après une journée de repos, s'y porter ensemble et en masse.

Pendant que l'on discutait, l'ennemi agissait.

Vers 6 heures du matin, une reconnaissance de 50 chasseurs à cheval, commandée par le capitaine Hauteville et appuyée par de l'infanterie légère, tirailla avec ses avant-postes, qu'elle rencontra au delà du May. Après avoir soutenu un petit combat, qui lui permit de se rendre compte des positions et des forces des Vendéens, cette patrouille rentra au camp. Sur le rapport du capitaine, il fut ordonné d'envoyer de nombreuses reconnaissances, et de tenir les troupes prêtes à combattre.

A 2 heures, l'avant-garde est attaquée et les postes se replient. On bat la générale. Kleber se porte à la gauche, qui est le point le plus menacé, à cause du bois de Cholet, permettant de tourner notre position. Il voit quelques bataillons marcher au secours de l'avant-garde de Beaupuy, et les fait rentrer. Beaupuy demande de nouveau du renfort à Kleber, qui persiste à lui en refuser, ne voulant pas se dégarnir avant de connaître la direction et le nombre des attaques; mais il envoie Damas chercher une division de la colonne Chalbos, pour renforcer l'avant-garde.

La canonnade et la fusillade redoublent; l'avant-garde recule. L'ennemi s'empare du bois de Cholet. Kleber se porte aux bataillons de la gauche, ranime le courage des plus démoralisés et ramène au feu plusieurs bataillons de Haxo, entre autres celui du 109e, musique en tête. Les autres ne veulent pas être moins vaillants et suivent son exemple. L'ennemi prend la fuite. L'avant-garde pendant ce temps se rallie, et poursuit les rebelles. La gauche est victorieuse.

Vimeux, qui commande à droite, a une bonne position; Dembarrère est près de lui : Kleber n'en est pas inquiet.

Au centre, la colonne de Luçon, commandée par Marceau, est parfaitement couverte et montre la même valeur que les jours précédents.

Pendant ce temps, la division Müller, de la colonne Chalbos, arrive pour renforcer l'armée de Mayence; mais, avant d'avoir

gravi les hauteurs que cette armée défend, la panique s'empare des soldats, qui fuient en jetant leurs armes, et rentrent à Cholet, où ils répandent l'épouvante et la confusion.

La droite ennemie, étonnée de la résistance de Beaupuy et Haxo, a lâché pied. Beaupuy la poursuit et sabre ceux qu'il atteint. Mais au centre la canonnade redouble. Kleber s'y transporte avec Damas. C'est une colonne vendéenne qui se reforme et se prépare à une vigoureuse attaque. Marceau fait amener son artillerie, qu'il a soin de masquer, et quand les Vendéens n'en sont plus éloignés que d'une portée de fusil, il démasque ses pièces. L'ennemi s'arrête, s'ébranle et recule. Kleber et Marceau le poursuivent. Mais Kleber a soin d'échelonner des bataillons, à mesure qu'il avance, pour protéger sa retraite, en cas d'échec. La poursuite continue jusqu'à 4 lieues de Cholet. « Quantité d'insurgés, cachés dans les châteaux, fermes et hameaux environnant la route, ayant refusé de se rendre, devinrent, ainsi que leurs repaires, la proie des flammes. » Cependant, la nuit, l'absence de tout guide, le manque de vivres, déterminent Kleber à s'arrêter. Damas, qui revient de chez Léchelle, lui apporte l'ordre de faire rentrer les troupes au camp.

Telle fut la sanglante journée de Cholet (1), qui joncha de cadavres les environs de cette ville, et désorganisa, sans la détruire, l'insurrection vendéenne. Beaupuy, Blosse et ses grenadiers, Buquet, Targes, Saint-Sauveur, Dubreton, Merlin, s'y distinguèrent; Patris et Ageron y furent tués. « J'ai perdu dans cette journée (17 octobre), dit Kleber, et dans celle du 15, de ma division seule, quatorze chefs de brigade, chefs de bataillon ou officiers de mon état-major, tous mes amis et compagnons d'armes de Mayence. » Léchelle ne parut point sur le champ de bataille. Il se tint presque seul hors de portée des balles.

La colonne de gauche (Beaupuy, Haxo et Westermann), qui, dans sa poursuite, se trouvait sur la route de Beaupreau, que

(1) « Une femme chez qui j'avais mis pied à terre, et qui paraissait être initiée dans les pensées les plus secrètes des chefs vendéens, me prévint de toute la manœuvre que l'ennemi se proposait de faire, et m'assura que nous serions attaqués à Cholet même avant deux fois vingt-quatre heures. J'en rendis compte; mais personne ne voulut ajouter foi à cette assertion. » (Kleber.)

toute l'armée devait suivre le lendemain, ne rentra point à Cholet. Elle continua sa marche, arriva à Beaupreau, et eut facilement raison des 8,000 hommes qui défendaient la ville; mais la fatigue et l'obscurité l'empêchèrent de poursuivre l'ennemi, qui s'enfuit sur Saint-Florent.

« A Beaupreau, raconte Kleber, on trouva à l'hôpital 400 blessés, qui furent immolés à la vengeance et en représailles d'un pareil nombre de républicains égorgés sur les chariots de l'ambulance, à la retraite de Clisson. »

Le lendemain 18, les troupes restées à Cholet en partirent à 8 heures, et se dirigèrent sur Beaupreau. 2,000 hommes furent laissés pour garder l'ambulance et le parc d'artillerie, que l'on devait évacuer sur Nantes.

Sur la route l'armée rencontra plus de 4,000 prisonniers républicains, qui accouraient vers leurs camarades en criant : *Vive Bonchamp! vive la République!* « Bonchamp, près d'expirer d'un coup de feu dans le bas-ventre, avait demandé la vie de 4,000 prisonniers que les Vendéens avaient jusque-là traînés à leur suite, et qu'ils voulaient fusiller; il l'avait obtenue, et ils rejoignaient l'armée républicaine. » (Thiers.)

Les troupes arrivèrent à 5 heures du soir à Beaupreau.

Dans la marche, une injustice donna la tête à la colonne de Chalbos. Celle de Kleber venait après, puis celle de Luçon.

En arrivant près de Beaupreau, Kleber trouva les bataillons qui l'avaient précédé campés chacun dans l'endroit qu'il avait choisi. Il fut obligé, ne recevant aucun ordre, de chercher un emplacement pour y établir sa colonne. Il entra ensuite dans la ville, qui était dans la consternation. La malveillance avait mis le feu aux matières combustibles, salpêtre, soufre, charbon, etc., que les Vendéens avaient laissées dans le château. Personne ne s'occupait d'empêcher le désordre et d'arrêter l'incendie. Kleber fit éteindre le feu et rétablit le calme.

A Beaupreau, Kleber fut nommé général de division, et Marceau et Blosse, généraux de brigade, par les représentants du peuple Merlin, Carrier, Turreau, Bourbotte, Choudieu, Fayot et Bellegarde. Ces promotions portaient la date de la bataille de Cholet (17 octobre 1793).

Un conseil de guerre, réuni le soir, envoya le capitaine Haute-

ville, avec 50 chasseurs à cheval, du côté de Saint-Florent, pour reconnaître la direction qu'avaient suivie les royalistes. Il devait surtout s'assurer s'ils avaient passé la Loire.

Hauteville, arrivé le 19 à 3 heures du matin, expédia aussitôt les renseignements suivants. Il avait trouvé à Saint-Florent des pièces de canon, des caissons, des grains et des vivres. La troupe vendéenne, forte de 100,000 individus, hommes, femmes et enfants, venait de franchir la Loire, tant à gué que dans des barques, et beaucoup étaient encore dans les îles que forme ce fleuve.

Dès le jour, Hauteville fit tirer quelques coups de canon sur ces îles. Les Vendéens qui s'y trouvaient traversèrent l'autre bras de la Loire à gué, en poussant de grands cris.

A la nouvelle du passage de la Loire par les Vendéens, « Merlin et ses collègues, toujours outrés dans leurs appréciations, écrivirent au comité de salut public et à la Convention : *Vive la République! La guerre de Vendée est finie..... Il n'est plus de Brigands...* Hélas! (ajoute Kleber), la guerre n'avait fait que changer de théâtre... »

Malgré l'échec de Saint-Christophe, où de Lescure avait été blessé d'une balle au front, malgré le désastre de Cholet, où d'Elbée et Bonchamp avaient été frappés mortellement, les royalistes ne désespérèrent pas de leur cause. Avec de La Rochejaquelein, qui restait seul de tous les chefs, ils traversèrent la Loire, résolus à continuer la lutte sur la rive droite. Ils avaient choisi Saint-Florent pour y effectuer le passage : 1° parce que ce poste domine la rive opposée, et qu'à cet endroit le fleuve est guéable, même aux piétons; 2° parce qu'il y a en face une grande île, qui pouvait leur servir d'entrepôt pour leurs magasins, et faciliter le transport de leur artillerie; 3° parce qu'ils espéraient se rendre maîtres du poste de Varades, ce qui arriva en effet, et par là s'emparer de tous les bateaux de la rive droite.

Avant la bataille de Cholet, 15,000 Vendéens avaient marché sur Saint-Florent et occupé Varades. Les vaincus du 17 octobre, dans leur retraite et leur fuite, allèrent les rejoindre, et à eux tous formèrent un effectif de 60,000 combattants, plus 40,000 prêtres, femmes et enfants. Cette troupe se dirigea ensuite sur Candé et de là sur Laval. Elle était suivie de 32 pièces de canon, de caissons, et fut grossie par tous les mécontents de la rive droite.

A la réception des renseignements transmis par le capitaine Hauteville, les généraux républicains se réunirent à Beaupreau, et là on résolut de se diviser, et de se rendre, partie à Nantes, partie à Angers, pour empêcher un coup de main sur ces deux villes. Beaupuy, avec l'avant-garde, et Canuel, avec la colonne de Luçon, reçurent l'ordre de se porter à Saint-Florent. Canuel devait y passer la Loire et suivre les Vendéens. Beaupuy traverserait le fleuve aux Ponts-de-Cé et couvrirait Angers. Ces troupes partirent immédiatement.

Haxo, laissé à Beaupreau, fut chargé de recueillir ce que les Vendéens y avaient abandonné et d'envoyer tout ce matériel à Nantes. Il devait, avec sa colonne, achever la destruction de ce qui restait d'insurgés sur la rive gauche, faire tête à Charette dans la basse Vendée et reprendre Noirmoutier.

Le gros de l'armée marcha sur la Chapelle-Heulin et bivouaqua sur la route. Blosse et ses grenadiers, avec quelques chasseurs et gendarmes, se séparèrent alors de la colonne principale et se dirigèrent vers le Loroux, pour de là se porter sur la haute et la basse Goulaine, puis côtoyer la rive gauche jusqu'à Champtoceaux, et même jusqu'aux Ponts-de-Cé, s'ils ne pouvaient passer la Loire à Champtoceaux.

Bientôt on apprit la marche des royalistes sur Candé, Château-Gontier et Laval. On résolut de les poursuivre sur-le-champ, avant qu'ils pussent mettre la Bretagne en feu et s'emparer de quelque grande ville ou d'un port de l'Océan. Beaupuy et Canuel étaient déjà sur leurs traces. La portion principale de l'armée de l'Ouest se disposa à prendre la même direction. Elle était nominativement sous les ordres de Léchelle, mais ce général laissait ordonner les mouvements par Kleber, qui avait la confiance des officiers et l'admiration des soldats. Quatre représentants l'accompagnaient, ainsi que Prieur (de la Marne), envoyé par le comité de salut public. Le 20 octobre, après avoir traversé Nantes, dont la défense fut confiée au général Vimeux, l'armée vint occuper le camp de Saint-Georges, où elle séjourna le 21. Elle campa le 22 à Oudon, le 23 près d'Ancenis, le 24 au delà de Candé. Westermann et Beaupuy formaient l'avant-garde; Chalbos, Kleber et Canuel commandaient chacun une division. Le 25, les deux corps de Westermann et de Beaupuy se trouvèrent réunis, à

5 heures du soir, à Château-Gontier. Le gros des forces était à une journée en arrière. Westermann (1), le plus ancien, prit le commandement des deux corps; il voulut profiter de cette situation pour faire un coup d'éclat, et, malgré les observations de Beaupuy sur la fatigue des troupes, sur l'approche de la nuit et sur la distance à parcourir (six lieues), il s'avança vers Laval, occupé par l'ennemi. Arrivé à la Croix-de-Bataille, il envoya le capitaine Hauteville, de la légion des Francs, reconnaître les abords de Laval. Cet officier culbute les avant-postes, qui répandent l'alarme dans la ville. On sonne le tocsin, et les Vendéens accourent. Il était minuit lorsque leur attaque commença. Les républicains se conduisirent fort bien, et le succès eût été certain si la cavalerie de Westermann n'avait rétrogradé en désordre. Westermann fut obligé de se replier sur Château-Gontier. Le combat avait eu lieu à Entrammes.

Le 26, le gros des forces arriva aussi à Château-Gontier.

Kleber, qui avait précédé l'armée, décida que l'on ne ferait que traverser cette ville, pour se porter sur Villiers, à trois lieues plus loin, à *mi-route* de Laval. Les adjudants généraux reçurent l'ordre de reconnaître la position et d'assigner à chaque division son emplacement. Westermann voulait que l'on allât à Entrammes, et y conduisit même l'avant-garde de Danican; mais Kleber, à cause de la fatigue des troupes et de la négligence de Léchelle, qui n'avait pas assuré les distributions, s'opposa à l'exécution du plan proposé par Westermann, et décida qu'on resterait à Villiers. Il fit rebrousser chemin à Danican.

Après l'installation de sa division près de Villiers, Kleber ren-

(1) Westermann (François-Joseph), né à Molsheim en 1764, était au service de France lorsque la Révolution éclata. Adjudant général sous Dumouriez, il justifia son avancement par sa bravoure. Général de brigade en Vendée sous les ordres de Biron, il eut d'abord des succès à Parthenay et à Châtillon; mais le revers qu'il éprouva le 5 juillet 1793 le fit destituer et traduire à la barre de la Convention. Justifié devant le tribunal, il repartit pour la Vendée. Traduit une seconde fois à la barre de la Convention, puis au tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort le 5 avril 1794. La Révolution n'a pas eu de charlatan qui eût aussi peu de talents et autant d'impudence que Westermann. De toutes les qualités nécessaires à un officier général, il avait la bravoure; il ne dut jamais ses quelques succès qu'à l'intrépidité des volontaires sacrifiés inutilement. Il fut longtemps un objet de scandale, en donnant l'exemple de l'indiscipline et de la désobéissance.

tra à son quartier général. Westermann, Marceau, Savary et Danican vinrent souper avec lui. On causa de la bataille qui allait être livrée. Savary, qui connaissait Laval, donna de nombreux renseignements sur la topographie du pays. Kleber pensait qu'il fallait reculer l'attaque d'un ou même de deux jours, afin de laisser à une colonne de 4,000 hommes, alors à Vitré, le temps d'arriver, de façon à engager l'action par les deux rives de la Mayenne. Cet avis fut adopté. Dembarrère, s'y rangea également; et Marceau, qui remplissait les fonctions de chef d'état-major (en l'absence de Robert, resté à Nantes sous prétexte d'indisposition), soumit ce projet à Léchelle. Le lendemain 27, Savary lui en parla de nouveau. Léchelle consentit à remettre à deux jours l'attaqne de l'ennemi, alors à Laval; mais lorsque Beaupuy, venant de Château-Gontier, alla prendre ses ordres, il le dirigea sur Villiers, et fit battre la générale. Kleber reçut l'ordre suivant : « L'armée va se mettre en marche; l'avant-garde, commandée par Beaupuy, sera éclairée dans sa marche par les tirailleurs. Les généraux de division auront soin de faire tenir l'ordre dans la marche. Arrivés à la Croix-de-Bataille, les officiers d'infanterie mettront pied à terre et enverront leurs chevaux à la queue de l'armée. Arrivé au champ de bataille, on enverra un parti de cavalerie pour reconnaître l'ennemi. »

L'armée se mit en mouvement : Beaupuy en tête, puis Kleber, puis Chalbos. Westermann fut chargé de présenter à Léchelle les observations des généraux sur les dangers qu'offrait la disposition de l'armée en une seule colonne ; il ne fut pas écouté.

L'ennemi occupait les hauteurs d'Entrammes. Beaupuy est attaqué. Marceau vient donner ces renseignements à Kleber, qui fait avancer sa division, déploie ses bataillons à droite et à gauche de la route, et ne néglige rien pour soutenir l'avant-garde.

Léchelle ne se montre point où l'on se bat. Il arrête la 2e division, qui se portait sur le champ de bataille. Savary et Dembarrère viennent la chercher. Alors Léchelle perd la tête, fait sonner la retraite et prend la fuite. La division Chalbos, le voyant fuir, se débande et fuit également. La division Kleber seule est engagée ; elle ne peut plus être soutenue par celle de Chalbos, qui se sauve. Kleber envoie deux bataillons occuper un pont derrière l'armée, pour s'assurer une ligne de retraite. « Mais le soldat, qui toujours

a un œil sur le dos, dit Kleber, s'aperçoit que la 2e division est en fuite; aussitôt il s'ébranle pour la suivre; cris, exhortations, menaces sont vainement employés; le désordre est au comble, et, pour la première fois, je vois fuir les soldats de Mayence. »

Cependant l'ennemi s'empare des canons de Kleber et les tourne contre les fuyards. Blosse, recevant à midi l'ordre de se porter sur Villiers, sortait de Château-Gontier à l'instant où arrivait en déroute la division Chalbos, Léchelle en tête. Il veut leur barrer le passage avec ses grenadiers, mais il ne peut y réussir et est entraîné au delà de la ville.

La fuite se prolonge jusque près du Lion-d'Angers, dans un désordre inexprimable, augmenté par les boulets et la mitraille que l'ennemi tirait, enfilant la route de retraite; une partie de l'armée fuit jusqu'à Angers.

Le pont de Château-Gontier sur la Mayenne fut un des points où les braves luttèrent avec le plus d'acharnement. L'adjudant-major des Francs, Kuhn, le défendit d'abord avec une vingtaine d'hommes. Kleber vint le renforcer avec une centaine, qu'il put réunir. Enfin les grenadiers de Blosse s'y firent tous tuer ou blesser. Blosse, resta le dernier et ne quitta la place qu'après avoir reçu un coup de feu.

Merlin et Turreau avaient occupé l'esplanade du château et tiraient le canon sur les Vendéens. Une colonne ennemie tourna la position et en chassa les républicains.

Alors on se rallia et l'on se compta. On avait éprouvé des pertes énormes (4,000 hommes). Beaupuy avait été grièvement blessé. Léchelle, qui était déjà au Lion-d'Angers, envoya à Kleber l'ordre de s'y rendre le lendemain matin.

Le 28, l'armée traversa le Lion-d'Angers et prit position au delà de l'Oudon. Les soldats étaient dans la plus grande misère. L'armée, de 20,000 hommes, se trouvait réduite à 7,000. Il y avait des bataillons qui ne comptaient plus au drapeau que 50, 30, 20 et même 16 hommes. Mais Angers regorgeait de fuyards (9,000). Léchelle voulut passer les troupes en revue. Accueilli par les cris : *A bas Léchelle ! Qu'on nous rende Dubayet ! Vive Kleber !* il n'osa continuer et s'échappa pour porter plainte aux représentants. Après cet incident, on offrit à Kleber le commandement en chef. Il refusa, et proposa Chalbos. On décida que l'on engagerait Léchelle à

demander un congé; et Chalbos commanda par intérim, avec Nouvion, général de brigade, pour chef d'état-major.

Léchelle soupa avec les autres généraux. Il voulut insinuer que la défaite de Laval n'était due qu'à l'or de Pitt, qui avait influencé l'armée de Mayence. « Mais, ajouta-t-il, malheur aux traîtres ! » Kleber voulut répondre, et commençait à s'emporter. On le contint, et chacun témoigna assez par son attitude combien était désapprouvée l'indigne menace de l'inepte Léchelle (1), qui le soir même s'enfuit à Nantes.

Le 29, un conseil de guerre fut tenu pour décider si l'on garderait la position du Lion-d'Angers, ou si l'on se porterait à Château-Gontier pour attaquer de nouveau l'ennemi à Laval. Merlin, Turreau, Dembarrère et quelques autres membres du conseil opinèrent pour une action immédiate. Kleber, voyant l'armée dans un état pitoyable physiquement et moralement, dispersée partie à Angers, partie au Lion-d'Angers, proposa de la réunir tout entière à Angers même, afin de la reposer et de la réorganiser. Cet avis prévalut.

Le même jour on fut informé que les Vendéens allaient passer la Mayenne à Neuville ou à Juigné, pour attaquer les républicains

(1) Léchelle, en 1789, était maître d'armes à Saintes. Il s'enrôla dans les gardes nationales de la Charente-Inférieure; il dut à la faveur du ministre Bouchotte de prendre, le 30 septembre 1793, le commandement en chef de l'armée en Vendée. Après la défaite de Laval, le 27 octobre, il se retira à Nantes, où le représentant Merlin le fit incarcérer, par ordre de la Convention. Il mourut de chagrin (d'autres disent de poison) dans sa prison, peu de jours après. « Léchelle était ignorant et lâche, héros de clubs, que les démagogues avaient élevé au commandement. » (Thiers.)

« Le comité de salut public annonça Léchelle comme réunissant l'audace et les talents nécessaires pour finir cette trop longue et trop cruelle guerre; mais voici, sans exagération, le témoignage que lui doivent ceux qui l'ont connu et apprécié : il était le plus lâche des soldats, le plus mauvais des officiers et le plus ignorant des chefs qu'on eût jamais vu. Il ne connaissait pas la carte, savait à peine écrire son nom, et ne s'est pas une seule fois approché à portée de canon des Vendéens. En un mot, rien ne pouvait être comparé à sa poltronnerie et à son ineptie, que son arrogance, sa brutalité et son entêtement... Léchelle, en fuyant sur Château-Gontier, tandis qu'on se battait encore à Entrammes, s'écria : *Qu'ai-je donc fait pour commander à de pareils lâches!* Un soldat de l'armée de Mayence lui répondit : *Qu'avons-nous fait pour être commandés par un pareil j... f.....* » (Kleber.)

par derrière, tandis que d'autres colonnes les attaqueraient de front et en flanc. Marceau et Kleber furent chargés de reconnaître le cours de la Mayenne; Marigny, qui avait rejoint l'armée au Lion-d'Angers avec les troupes de Nantes, dut éclairer le front, sur la route de Château-Gontier. C'était une fausse alerte.

Le 30 octobre, les troupes se mirent en marche de grand matin, et arrivèrent le même jour à Angers, où elles séjournèrent jusqu'au 5 novembre. Ce temps fut employé à habiller et équiper le soldat, et à réorganiser l'armée, qui, d'après un arrêté du comité de salut public, devait être complétement amalgamée, de sorte que l'armée de Mayence ne fît plus un corps à part. Cet ordre avait évidemment été provoqué par les rapports calomnieux de Léchelle sur les Mayençais; mais les généraux comprirent l'utilité de cette mesure, et espérèrent que son exécution mettrait un terme aux jalousies du soldat. Le 4 novembre, Nouvion, chef d'état-major de Chalbos, annonça l'achèvement de l'amalgame.

Les 16,000 hommes qui constituaient l'armée de l'Ouest furent répartis en deux divisions à peu près d'égale force (7,000 hommes environ) et une réserve de 1,500 hommes. Kleber avait eu soin de former la tête de chaque brigade avec des bataillons de Mayence. Il s'était réservé le commandement de la 1re division, ayant sous ses ordres Marigny à l'avant-garde légère (1,600 chasseurs à pied et 100 à cheval), Marceau, qui remplaçait Beaupuy, à l'avant-garde de la 1re division (3,000 hommes), et Canuel à la 2e brigade (3,000 hommes environ). Müller commandait la 2e division; Klinger, la réserve. Le 5, chaque général passa la revue de sa division.

C'est aux premiers jours de novembre 1793 que je crois devoir rapporter un fait qui prouve (si l'on avait encore besoin de preuves) à combien peu de chose tenaient, à cette époque, la situation et la vie des meilleurs généraux. Je laisse la parole à Kleber.

« Le représentant du peuple Turreau me prit à part, et, s'enfermant avec moi, me donna lecture d'une lettre du comité de salut public, qui lui avait été adressée ainsi qu'à ses collègues Bourbotte, Prieur (de la Marne) et Framastel; il y était question de la déroute de Laval. Après quelques réflexions sur cette affaire, le comité engageait ces représentants à se défier de moi et de Haxo,

comme de deux royalistes, ou au moins à nous observer de très-près, et nous mettre hors d'état de nuire à la chose publique. Il me lut aussi de suite la réponse qu'ils avaient faite à ce même comité, dans laquelle ils mettaient en opposition la conduite des deux généraux prétendus royalistes et des deux prétendus républicains. Les premiers avaient entre eux deux remporté vingt victoires depuis quatre mois, tandis que les deux autres ne s'étaient signalés jusqu'ici que par autant de défaites. »

Kleber et Haxo échappèrent pour cette fois à la destitution, aux fers, aux traitements atroces et à la guillotine.

Kleber fut employé ainsi à une guerre où les destitutions, les échafauds et les fureurs du fanatisme l'environnèrent de dangers qu'on n'apprend pas à braver et à vaincre dans les batailles. Ignorant si les superstitions se répandent et triomphent par le fanatisme, les militaires n'y obtiennent qu'une confiance toujours inquiète, par le fait d'être relevée et convertie en une accusation.

On avait envoyé en Vendée, avec le titre et l'autorité de général en chef, des hommes qui n'avaient jamais eu aucun grade avant d'avoir le premier de tous, dont les noms, étrangers aux armées, n'avaient été signalés que dans les clubs, les comités et les sociétés populaires; de ces généraux, soi-disant patriotes, qui veulent toujours exterminer les rebelles et qui ne savent jamais les battre; n'ayant jamais eu le patriotisme d'avouer leur incapacité et de se démettre de tous les titres de commandement, sous prétexte qu'ils ne prétendaient qu'à l'honneur de défendre la patrie.

Pendant le séjour à Angers, les représentants, plusieurs fois réunis en conseil de guerre, n'avaient pu parvenir à arrêter un plan, parce qu'ils ne connaissaient pas la marche de l'ennemi. Une dépêche de Rossignol mit fin à leur incertitude. Craignant pour Rennes, Rossignol proposa la jonction en cette ville des armées de l'Ouest et des Côtes de Brest, sous les ordres d'un seul chef.

L'ingénieur Verrine et l'adjudant général Nattes furent envoyés à Rennes, pour se concerter avec Rossignol sur la manière d'effectuer la réunion proposée.

Après avoir couché à Château-Gontier dans la nuit du 27 au 28 octobre, l'armée vendéenne se porta sur Craon, où elle culbuta une colonne de 3,000 hommes de l'armée de Brest, puis

elle rentra à Laval. Après de longues hésitations, elle se dirigea sur Fougères.

Les généraux républicains de l'armée de l'Ouest, voyant dans cette marche l'exécution d'un plan consistant à s'emparer d'un port pour avoir des communications avec les Anglais, ou pour fuir, hâtèrent le départ d'Angers afin de se réunir à l'armée des Côtes de Brest.

L'avant-garde légère (Marigny) et l'avant-garde (Marceau) couchèrent le 6 à Durtal, le 7 à la Flèche. Le 8, la division Kleber (Marigny, Marceau, Canuel) arriva à Sablé; la division Müller, au Lion-d'Angers; la réserve, à la Membrolle. Toute l'armée se trouva réunie, le 10, à Laval. Dans un conseil de guerre, tenu le 11, il fut décidé qu'on marcherait sur Rennes.

Les Vendéens étaient parvenus à Dol le 10. Les habitants du Morbihan n'attendaient que leur arrivée pour se soulever. Les généraux républicains voulaient prévenir cette réunion en occupant Rennes.

Dans le même but le général Tribout avait reçu l'ordre de se rendre de Brest à Dinan; il y arriva le 13 avec 4,000 hommes et une nombreuse artillerie.

Le 12, toute l'armée de l'Ouest est à Vitré, où les 3,000 hommes de l'armée de Brest qui avaient été repoussés de Craon par les royalistes se joignent à elle. Le 14, l'avant-garde légère arrive à Rennes; les brigades Marceau et Canuel, à Noyal; la division Müller, à Saint-Mélaine; la réserve, à Saint-Jean. Toute l'armée est réunie à Rennes, le 15. On y tient un conseil de guerre, et l'on arrête les mesures pour atteindre la colonne vendéenne. Chalbos, malade, obtient la permission de se retirer sur les derrières. Rossignol reçoit des représentants le commandement en chef des armées de l'Ouest et de Brest.

Dans la journée du 16, Vergues, chef d'état-major de Rossignol, régla la manière dont les différentes divisions devaient s'enchevêtrer. Ensuite on réquisitionna tous les souliers des habitants de la ville. « Cette mesure ne produisit que peu d'effet, quoiqu'on y mît, écrit Kleber, la tyrannie la plus révoltante. »

L'armée quitta Rennes le 17, vers 4 heures du soir, et se porta près de Saint-Aubin-d'Aubigné, dans la lande de ce nom. La troupe légère fut placée en échelons à droite et à gauche de la

route. Kleber prit son quartier général dans un château isolé, en avant de toutes ses troupes.

Le 18, l'armée s'avança vers Antrain et fut disposée de la manière suivante : l'avant-garde légère (Marigny), la cavalerie à Montanel, l'infanterie à Saint-Ouen-de-la-Rouërie; l'avant-garde (Marceau), à Tremblay; la brigade Canuel, toute la division Müller, les brigades Bonnet et Amey, à Antrain; l'avant-garde de l'armée de Brest (Chambertin), à Sacé.

Pendant ce temps, les Vendéens avaient marché de Fougères sur Dol (10 novembre), et s'étaient portés sur Avranches (12 novembre). Le 14, ils s'étaient dirigés vers Granville, laissant à Avranches la moitié de leur monde et tous leurs bagages. Ils avaient essayé de s'emparer du port de Granville. Repoussés, ils s'étaient repliés sur Avranches. Comme on craignait un mouvement de leur colonne sur Saint-James et de là sur Fougères, on envoya dans cette dernière ville les généraux Canuel et Amey.

On sut par des transfuges de l'armée des royalistes que leurs chefs n'étaient pas d'accord sur les opérations ultérieures, et que la désertion faisait de nombreux vides dans leurs rangs.

Le même jour (18 novembre), on apprit un succès remporté au Pont-au-Bau par le capitaine Maillot et 25 chasseurs à cheval de l'avant-garde légère de Marigny (division Kleber). Ce ne fut qu'une escarmouche, où Maillot, en faisant la reconnaissance du village, sabra plus de 80 Vendéens. Le général Tribout (1), de l'armée de Brest, qui gardait le poste de Dinan, venait de se porter, avec 4,000 hommes et 10 pièces de canon, à Pontorson, pour défendre le pont sur le Couesnon, défilé de 18 pieds de largeur et qu'il était impossible de tourner. Il prit position près du village de Logé, fut battu et perdit 300 hommes et 5 pièces de canon. « Si Tribout s'était contenté de défendre ce défilé, écrit Kleber, il aurait arrêté l'ennemi, nous eût donné le temps de nous mettre en mesure avec lui, et l'armée catholique n'avait plus pour retraite que la grève du Mont-Saint-Michel. »

La nouvelle de l'échec de Tribout à Pontorson fit modifier les dispositions prises pour la défense d'Antrain. L'avant-garde de

(1) Tribout avait été élevé d'emblée du grade de tambour-major à celui de général de division.

Marceau fut établie aux Quatre-Chemins (jonction des deux routes de Rennes à Avranches et de Fougères à Dol). La division Müller occupa deux ponts sur le Couesnon, l'un sur la route de Dol, l'autre sur celle d'Avranches.

Le 19, à 3 heures du matin, l'avant-garde légère, aux ordres de Marigny, prit position sur la droite, près des Quatre-Chemins, pour couvrir notre flanc. On s'occupa ensuite d'augmenter les moyens de défense de la position d'Antrain par des abatis, coupures, etc.

Le 20, Westermann envoya Marigny, avec une colonne composée de 400 cavaliers et 3,000 hommes d'infanterie, avec un obusier et 3 pièces de canon, à la poursuite de l'ennemi, qui évacuait Pontorson et se retirait sur Dol. Marigny le talonna jusqu'à Dol, et le chargea dans cette ville avec une compagnie de chasseurs francs. Malgré l'intrépidité de ses troupes, il ne put s'y maintenir; il revint sur ses pas jusqu'à Baguer-Pican, à une lieue de Dol.

Westermann avait rendu compte de la retraite des Vendéens. Kleber, qui dirigeait toujours l'armée par ses conseils, proposa de bloquer la colonne vendéenne dans Dol et de la laisser périr de faim, de maladie et de misère. Il fit alors rédiger son plan d'attaque et le soumit le soir même au conseil de guerre. Il s'agissait d'envoyer Marigny et Westermann, à la tête chacun de 3,000 hommes (infanterie légère et cavalerie), battre le pays, le premier de Pontorson à Hédé, le second de Hédé à Dinan. Chacune de ces trois localités serait retranchée, et les Vendéens se trouveraient comme enfermés dans Dol. Alors on les attaquerait par quatre colonnes. Si l'attaque réussissait, les Vendéens seraient jetés à la mer; si elle échouait, on se retirerait dans les postes dont il vient d'être question, et l'on éviterait les funestes effets d'une déroute de vingt lieues. Ce plan fut adopté, et l'on prit aussitôt les mesures d'exécution. Dembarrère fut chargé des travaux relatifs à la destruction des chemins, ponts, etc. Verrine devait fortifier Antrain; un autre ingénieur, Pontorson; Tribout, Dinan. L'adjudant général Klinger allait se porter à Hédé avec 1,500 hommes, en attendant qu'on pût le renforcer. Canuel, qui était à Fougères, fut rappelé à Antrain.

« Chacun, écrit Kleber, est satisfait d'entrevoir enfin les moyens

de terminer cette guerre, lorsqu'une belle étourderie de Westermann vient détruire en un instant les avantages que l'on espérait et nous entraîne de nouveau dans la plus épouvantable déroute. » Westermann annonce aux représentants et aux généraux qu'il partira à minuit pour aller attaquer les Vendéens à Dol. Il prendra la route de Pontorson à Dol. Il ajoute que, si l'on fait marcher une autre colonne par la route d'Antrain, il est certain du succès. Sans avoir égard aux mesures que l'on vient d'arrêter, on adopte d'emblée le projet de Westermann. Marceau reçoit l'ordre de se porter sur Dol.

Le 20 novembre, à minuit, Westermann et Marigny se mirent en mouvement. Westermann attaqua sans s'assurer si la colonne de Marceau, qui devait venir d'Antrain, était arrivée sur le champ de bataille : il fut repoussé, et rétrograda à Pontorson. Sa troupe fut alors ralliée et mise en bataille sur la route d'Antrain. A l'arrivée de Marceau le combat recommence; mais Westermann a déjà été battu, et Marceau a sur les bras toute l'armée des Vendéens. Il reste néanmoins maître du champ de bataille, et va poursuivre les royalistes dans Dol, lorsque paraît Müller. Ce dernier est complétement ivre, ainsi que tout son état-major, et comme il doit prendre le commandement, son arrivée met les troupes dans la plus grande confusion. Marceau informe de sa situation Rossignol et Kleber, qui se transportent immédiatement auprès de lui. Kleber conseille de prendre une position rétrograde, mais très-forte, aux environs de Trans. On hésite. La présence des tirailleurs vendéens fait reculer les troupes, qui se débandent. On les rallie bientôt sur la position indiquée par Kleber. Le front est protégé par un ravin; le flanc gauche par un marais; la droite permet de se relier à la colonne de Westermann. Kleber reproduit alors le plan qu'il a proposé la veille et qui consiste à fortifier Antrain, Pontorson et Dinan. On y adhère, mais on refuse de retourner à Antrain; on veut rester à Trans et s'y fortifier, afin d'être plus près de Dol. On rappelle même les troupes qui sont à Antrain; on n'y laisse que quelques bataillons à la garde du parc d'artillerie et de la caisse.

Pendant la nuit du 21 au 22, toute l'armée bivouaqua en avant du bois de Trans, sauf la brigade Marceau, qui resta dans la lande qu'elle avait occupée le matin.

Bientôt, avec la mobilité qui présidait à toutes les déterminations, on changea d'avis : on se résolut de nouveau à l'offensive. On envoya un renfort à Westermann, en lui ordonnant d'attaquer de son côté, tandis que l'armée principale attaquerait du côté de Trans.

« Prieur (de la Marne), dont la fraîcheur de la nuit avait calmé l'exaltation, me demanda, raconte Kleber, si je présumais que l'attaque ordonnée à Westermann dût avoir un succès complet. Je lui dis que je craignais que le moral du soldat, encore frappé de la défaite de la veille, n'ajoutât à l'abattement où le mettaient ses souffrances physiques, et ne permît pas d'obtenir les avantages que l'on espérait..... Pressé de conclure, je déclarai que, si j'en étais le maître, je me renfermerais strictement dans le plan arrêté au conseil de guerre (du 20 novembre). Le général en chef dit qu'il pensait comme moi, et peu après, les représentants se rangèrent à cet avis. En conséquence, on envoya trois ordonnances à Westermann, par des routes différentes, avec ordre de se tenir sur la défensive et d'attendre de nouveaux ordres. Alors on changea de nouveau tout le système, et l'on décida que le matin l'armée rentrerait à Antrain. »

Le lendemain 22, Westermann et Marigny furent assaillis par l'ennemi. Leurs troupes, quoique soutenues par un renfort, se débandèrent. La gauche, qui marchait au hasard, sans aucun plan arrêté, ne fut pas plus heureuse.

« Voyant enfin, continue Kleber, qu'on ne se disposait pas davantage, de ce côté, à donner suite à ce qui avait été arrêté pendant la nuit, c'est-à-dire à faire rentrer les troupes pour reprendre la position d'Antrain, derrière le Couesnon, le cœur navré, et ne pouvant deviner ce que cela allait devenir, je proposai à Marceau une reconnaissance sur Dol. Prêts à partir, les représentants du peuple Prieur (de la Marne) et Bourbotte annoncèrent qu'ils allaient nous suivre. Je commandai une escorte de 60 hussards, et nous nous mîmes en route ; il était 10 heures du matin.

« A peine avions-nous parcouru le champ de bataille entre les villages de la Boussac et de Vieuxviel, où s'était donné le combat sanglant de Marceau dans la nuit du 30 brumaire au 1er frimaire (20 au 21 novembre), que de la grand' route nous aperçûmes sur la hauteur l'avant-garde des brigands, qui nous salua aussitôt de quelques coups de canon. Leur armée la suivait.

« Le pays étant extrêmement coupé, et la route impraticable, même pour la cavalerie, j'ordonnai à notre escorte de se retirer au pas, et je détachai sur-le-champ un officier d'état-major pour amener l'avant-garde aux ordres de l'adjudant général Chambertin. Cette avant-garde était exclusivement composée de troupes de l'armée de Brest, les mêmes qui, en partant de Rennes, s'étaient fait tant remarquer par leur tenue et leur propreté. Le régiment ci-devant *de la Reine* marchait en tête : on le fit aussitôt déployer à droite et à gauche derrière les haies et les fossés; et quoiqu'on lui ait ordonné de faire feu, on ne put jamais parvenir à lui faire brûler une seule amorce, ni même à le faire rester en position. Il prit lâchement la fuite, et son exemple fut suivi par le reste de l'avant-garde. L'adjudant général Nattes, que j'avais envoyé sur la droite avec quelques compagnies du même régiment pour déborder la gauche de l'ennemi, en fut également abandonné. Il eut son cheval tué sous lui d'un coup de fusil, et allait tomber entre les mains de l'ennemi, sans une de ses ordonnances, qui le força à prendre son cheval, tandis qu'elle courait à toutes jambes rejoindre l'infanterie. M'apercevant alors qu'on ne pouvait rien espérer de ces belles troupes, j'envoyai quelques-uns des officiers de mon état-major pour en chercher d'autres, en leur recommandant de m'amener préférablement quelques bataillons de l'armée de Mayence. Toute l'avant-garde de Chambertin était déjà en pleine déroute. Je formai l'arrière-garde avec le général Marceau et les officiers d'état-major qui nous avaient accompagnés, et nous cheminâmes ainsi ensemble au pas, jusqu'à la rencontre des troupes que j'avais fait demander.

« C'était, heureusement, la brigade aux ordres du général Canuel, en partie composée d'excellents bataillons mayençais; celui des grenadiers-réunis était à leur tête. Je le mis moi-même en bataille derrière quelques levées de terre, et lui ordonnai de tenir ferme, pour me donner le temps de disposer le reste de l'armée. D'autres troupes succédèrent encore à celles-là, et tous les généraux arrivèrent avec elles. On déploya successivement les colonnes, et on chercha à déborder les ailes de l'ennemi. Mais les brigands qui avaient poursuivi Westermann jusqu'à Pontorson se présentaient sur notre flanc droit, et menaçaient nos derrières. Alors il fallut ordonner un mouvement rétrograde à quelques

bataillons, et ce mouvement fut bientôt suivi par les autres, déjà découragés par l'exemple de la fuite de l'avant-garde de Chambertin. Les grenadiers seuls furent inébranlables; rien ne put les engager à quitter le poste qui leur avait été confié, et qu'ils défendaient depuis trois heures.

« Nos flancs en l'air, nos derrières découverts et la plus grande partie des troupes en pleine fuite, Rossignol ordonna la retraite. Elle s'effectua assez lentement, mais en désordre. »

Ce fut une déroute complète jusqu'à Rennes, lorsque Marceau fut obligé d'abandonner le pont d'Antrain. C'est alors qu'on put sentir la sagesse des avis de Kleber. Rossignol offrit sa démission; Prieur (de la Marne) ne voulut pas l'accepter. Le général Nouvion, à qui on attribua, à tort, cette déroute, fut destitué.

Le 24, l'armée fut mise en bataille sur une position reconnue par Dembarrère, pour couvrir Rennes. Elle avait la droite à la Vilaine, la gauche à l'Ille, et son front était protégé par un chemin creux.

Le 25, Kleber se rendit chez les représentants du peuple « pour leur proposer quelques mesures que je regardais, écrit-il, dans cet état de crise, comme indispensables. J'eus le bonheur d'être écouté. — Nous adopterons très-volontiers tes propositions, me dirent-ils; il n'y a que dans le choix des individus que nous ne serons peut-être pas d'accord. Tu peux, au surplus, présenter ton plan au conseil qui doit se réunir ce matin. Le conseil s'assembla en effet sur le midi. J'y fis sentir la nécessité d'arrêter un plan général d'organisation et d'opérations, dont l'exécution serait confiée à des chefs capables d'en faire espérer le succès : 1° un général commandant toutes les troupes; 2° un général commandant la cavalerie; 3° un général commandant l'artillerie; 4° un commandant temporaire qui ne fût occupé que de la police intérieure de la place et du commandement de la garnison... Cette idée fut adoptée. Je proposai donc pour le commandement des troupes le général Marceau, le général Westermann pour commander la cavalerie, et l'adjudant général Debilly pour commander l'artillerie. J'allais proposer le commandant de la place, lorsque Prieur (de la Marne) me dit qu'il y pourvoirait, qu'il connaissait dans la ville un ancien militaire, brave sans-culotte, qui en remplirait les fonctions avec autant de talents que de zèle, et à l'instant il fit appeler son homme. C'était

un tailleur, qui, en cette qualité, avait fait un congé dans un régiment de ligne. On lui fit part de l'emploi qu'on voulait lui confier; mais cet honnête citoyen en sentit l'importance, et eut le bon esprit de le refuser avec opiniâtreté, malgré toutes les instances de Prieur. Je fis terminer ces débats, en observant que, dans les circonstances actuelles, les fonctions de commandant de la ville étaient assez importantes pour qu'on les déférât à un officier général et à l'instant, je proposai le général Damas, qui avait été promu à ce grade à Antrain. Après quelques discussions, mon plan fut adopté à l'unanimité, et les arrêtés pris en conséquence..... Cette organisation terminée, je me sentis allégé d'un grand fardeau. J'étais l'ami de Marceau; j'étais certain qu'il n'entreprendrait rien sans s'être concerté avec moi. Il était jeune, actif, plein d'intelligence, de courage et d'audace. Plus froid que lui, j'étais là pour contenir sa vivacité, si elle l'avait entraîné au delà des bornes. Nous prîmes ensemble l'engagement de ne point nous quitter jusqu'à ce que nous eussions ramené la victoire sous nos drapeaux. »

Marceau régla alors le rang des troupes. Celle de Bonnet fut placée à la droite, celles de Legros et Canuel au centre, celle de Kleber à la gauche.

Le 26 novembre, les représentants haranguèrent les soldats. On apprit ce jour-là que les Vendéens avaient quitté Dol et Antrain et marchaient par Fougères sur Laval. Comme on connaissait leur désir de repasser la Loire, on envoya des troupes à Angers. Danican, alors à Sablé, eut ordre de se rendre dans cette ville. La brigade Bonnet quitta l'armée à Rennes le 27 pour la même destination. Ce qui faisait 4,000 hommes à Angers.

Le 28, le conseil de guerre décida, sur la proposition de Kleber, que l'armée se porterait sur Châteaubriant, d'où elle pourrait se diriger sur le point que menaceraient les Vendéens. Il fut décidé en outre que le général Tribout quitterait Dinan et viendrait occuper Rennes, dont le commandement resterait au général Damas. La colonne de Cherbourg, grossie des troupes de Westermann, qui s'étaient retirées à Avranches après la défaite d'Antrain, devait rejoindre l'armée à Châteaubriant. Les forces aux ordres de Marceau quittèrent Rennes le 29, et se trouvèrent réunies le lendemain à Châteaubriant.

Instruit alors que les Vendéens marchaient sur Angers, Marceau expédia immédiatement un courrier à Rossignol, à Rennes, pour l'informer de cette nouvelle et lui demander s'il fallait se porter à Angers. Rossignol ne répondit pas. Le 2 décembre, Marceau envoya une seconde ordonnance. Rossignol fit savoir qu'il serait à Châteaubriant le lendemain. Il y arriva, en effet, le 3, accompagné de Robert, son chef d'état-major, et des représentants Prieur (de la Marne), Bourbotte et Turreau. A leur arrivée, les représentants reçurent une lettre de leurs collègues d'Angers, les pressant d'envoyer des troupes en cette ville. Ils demandèrent à Rossignol « pourquoi ce n'était pas encore fait, et Rossignol en rejeta la faute sur Marceau.

« Robert, l'ennemi juré de Marceau et le mien, dit Kleber, étaya cette impudence en donnant à entendre que, Châteaubriant offrant des agréments, on n'avait pas été fâché d'y prendre quelque séjour. Marceau fut appelé ; la scène qu'il eut fut très-vive, et quoiqu'il se justifiât évidemment, en rapportant ce qui s'était passé entre lui et le général en chef, on feignit de ne point vouloir l'écouter. Rossignol, sous le prétexte d'une incommodité, prit le lit, et laissa ce jeune général seul aux prises avec ces hommes farouches et intraitables. Enfin, après avoir beaucoup crié, Prieur finit par dire à Marceau : *Au surplus, c'est moins ta faute que celle de Kleber; c'est lui qui t'a conseillé, et dès demain nous établirons un tribunal exprès pour le faire guillotiner*. Marceau revint au logement, ému de douleur; il me raconta ce qui venait de lui arriver, et ne me cacha point ce qui me concernait particulièrement. Il était alors 11 heures du soir. Je ne voulais ni me mettre en marche, ni prendre du repos avant d'avoir eu une explication avec ces messieurs. Je me rendis donc chez eux; je les trouvai couchés chacun sur un lit, et hormis Turreau, qui me donna le bonsoir, personne ne proféra une parole. Enveloppé dans mon manteau, je me promenai pendant dix minutes dans la chambre sans mot dire, lorsque tout à coup Prieur (de la Marne), élevant la voix, s'écria : Eh bien, Kleber, que penses-tu d'Angers ? Je lui répondis froidement : Ce que j'en ai pensé il y a trois jours, lorsqu'au conseil de guerre je vous ai proposé la brigade de Bonnet. Je vous ai dit alors, et tous étaient de cet avis, qu'avec 4,000 hommes de garnison, la sûreté de cette ville, qui par ses murs est à l'abri d'un coup de main,

n'était pas compromise. — Mais sais-tu, me répliqua-t-il, que deux représentants du peuple y sont enfermés? — Je l'ignore, mais je sais bien qu'il y a 4,000 hommes de garnison et une population considérable. — Tu crois donc qu'il n'y a rien à craindre? — Non, à moins que la trahison ne mette cette ville au pouvoir des Vendéens; et vous ne le craignez pas plus que moi. — Allons, Kleber, il faut marcher; on partira à minuit, et si Rossignol s'était expliqué, s'il l'avait voulu, depuis deux jours on serait devant Angers. — Ce n'était donc ni à moi, ni à Marceau qu'il fallait s'en prendre, si nous nous trouvons encore ici; et Rossignol seul doit être responsable des événements fâcheux que le retard de notre marche pourrait occasionner. — Allons, Kleber, allons, *vive la République!* — Elle vit toujours dans mon cœur, répliquai-je, et je sortis pour me porter à la tête de ma troupe, qui allait se mettre en marche. C'est ainsi que finit une scène qu'un seul mot aurait pu conduire à la plus terrible catastrophe, si ma présence et mon sang-froid n'avaient contenu ces hommes violents et injustes, et ne les avaient fait renoncer à leurs projets sanguinaires, dont ils pouvaient être les premières victimes. »

On partit dans la nuit du 3 au 4. Le froid était si intense, que l'on fut obligé d'allumer de grands feux sur la route, et de laisser la tête de colonne se chauffer pendant que la queue suivait.

L'armée arriva à Angers le 4. Les Vendéens n'avaient point, à vrai dire, cherché à y entrer. Ils s'étaient jetés, le 3, dans les faubourgs, et avaient commencé à tirailler sur le front de la place. Ils en occupaient les abords du côté de la Flèche, des Ponts-de-Cé et de Saumur. Leurs derrières étaient mal gardés par quelques cavaliers vers le village de la Pellouailles, sur la route de la Flèche. Marigny (avant-garde de Westermann) tombant, le 4, sur la queue de leur armée, pendant que Kleber les refoulait par la route de Châteaubriant, ils crurent qu'ils étaient enveloppés devant Angers. Ils quittèrent leur position. Marigny, avec 150 cavaliers, chargea une colonne de 5,000 hommes et en fit un horrible carnage. Mais il fut tué, avec quelques hussards, dans les environs de Durtal (1).

(1) « Un boulet de canon le frappa au bas-ventre et trancha ses jours. *Chasseurs, achevez-moi!* furent ses dernières paroles... Sa destitution devait lui être notifiée

Le 5, toute l'armée républicaine se trouva réunie à Angers, par suite de l'arrivée en cette ville de la colonne de Cherbourg et des troupes de Westermann.

Les Vendéens se retirèrent sur Baugé; de là ils marchèrent sur Longué, près de Saumur. Comme il était à craindre qu'ils ne passassent la Loire en cette dernière ville, le représentant Turreau s'y rendit, et prit, avec le général Comère, qui y commandait, les mesures convenables pour la sûreté de la place.

A cette date du 5 décembre, Rossignol reçut du ministre Bouchotte la destitution de Kleber et celles de Marigny et de Haxo. Ce dernier avait été laissé sur la rive gauche. Le représentant Carrier, qui s'était constamment intéressé à lui, ne permit pas que sa destitution lui fût notifiée.

« L'arrêté qui prononçait la mienne, dit Kleber, ne me fut point remis, probablement dans la crainte que cela ne fît une trop grande sensation dans les soldats de l'armée de Mayence, ou parce que les représentants du peuple, ayant pris vivement ma défense dans une lettre au comité de salut public, ne voulurent point éprouver une pareille contrariété de la part du ministre.

« *J'entends*, à midi, battre la générale. Étonné de n'avoir reçu aucun ordre ou instruction concernant le mouvement des troupes, j'envoyai un officier à l'état-major général. Il n'y trouva que le général Doutil, ci-devant de l'armée de Mayence, mais que sa lâcheté avait depuis longtemps fait déclarer faux frère. Le général en chef était au conseil de guerre, et Doutil éludait de répondre catégoriquement. Enfin, pressé par mon officier, il lui dit : Kleber n'a point dû et ne doit point être instruit du mouvement à faire par la troupe, puisque, sa destitution étant arrivée au général en chef, il n'a plus de commandement. — Avez-vous la certitude de ce que vous dites? lui demanda l'officier, surpris de ce qu'il avait entendu. — Je le sais si bien, répondit Doutil, qu'elle a été lue ce matin au bureau.

« L'officier étant venu me rendre compte de sa conversation avec Doutil, et ma destitution ne m'ayant pas été notifiée, je me déci-

à son arrivée à Angers. Une mort glorieuse prévint l'injustice des gouvernants. » (Kleber.) Marigny avait fait avec distinction les premières campagnes de la Révolution, et venait d'être nommé général de brigade.

dai sur-le-champ à me rendre au conseil de guerre, quoique je n'y eusse point été appelé. Chemin faisant, on me remit cependant ma lettre de convocation. J'y arrivai, et, trouvant tous les généraux réunis, je ne fus pas sans remarquer sur certains visages du froid et de l'embarras; mais, quoique je ne doutasse point de la vérité du rapport qui m'avait été fait, je donnai mon avis à mon tour.... Marceau, qui voulait être attaché à ma colonne, sortit avec moi; Verrine nous accompagnait. Je leur fis part de ce que j'avais appris sur ma destitution; ils en furent frappés et voulurent en avoir l'assurance de Rossignol lui-même. Ils se rendirent chez lui, et ne le quittèrent qu'après qu'il leur eut donné sa parole d'honneur qu'il ne l'avait pas reçue. Ils vinrent me le dire; mais je n'en demeurai pas moins convaincu du contraire. »

Par un arrêté du même jour, Marceau fut nommé général de division et maintenu dans son commandement en chef par intérim de l'armée de l'Ouest, en attendant l'arrivée de Turreau, à ce moment à l'armée des Pyrénées. L'armée de l'Ouest devait continuer seule la poursuite des Vendéens. Rossignol fut relégué dans son commandement de Brest pour garder les côtes et s'opposer aux Chouans.

Le 7, il y eut conseil de guerre. A 4 heures après midi, l'armée se mit en marche. Le gros de la colonne commandée par Kleber arriva le soir même à Saint-Mathurin; la queue campa à la Daguenière. La division Müller et les troupes de Westermann se portèrent à Durtal.

Le 8, Kleber fit avancer la queue de sa colonne à Saint-Mathurin, en attendant des renseignements ou des ordres pour un mouvement ultérieur. Deux lettres, une de Turreau et l'autre du général Comère, le déterminèrent à marcher le lendemain sur Saumur. Il rencontra en route le chef de l'état-major, Robert, qui lui remit l'ordre de conduire sa colonne à Baugé. Il apprit par cet officier que Westermann devait harceler les royalistes du côté de la Flèche, que Müller appuierait Westermann et que la division de Tilly se portait à Suette, sur la route d'Angers à la Flèche.

Kleber était presque arrivé aux faubourgs de Saumur. Il y trouva Turreau, qui paraissait regretter de l'avoir fait marcher sur cette ville. Kleber consentit à conduire sa colonne à Longué, pourvu que

Turreau se chargeât d'y faire transporter les vivres que l'on devait distribuer le lendemain. Il promit de s'en occuper.

La marche de Kleber d'Angers à Saumur avait forcé les Vendéens à s'éloigner de la Loire et à se rejeter de nouveau en Bretagne. Traversant la Flèche, l'armée royaliste se dirigea vers le Mans, où elle espérait trouver des subsistances. Elle n'avait plus ni vivres, ni voitures, ni souliers. Une épidémie la décimait, et de nombreuses désertions l'affaiblissaient de jour en jour.

En arrivant à Baugé le 10, Kleber y trouva Marceau, ainsi que les représentants Prieur et Bourbotte. Il fut convenu qu'il continuerait sa marche vers le Mans. Le 11, il se porta à la Flèche, et son avant-garde occupa Clermont et Mareuil.

C'est le 11 décembre que les représentants donnèrent à Marceau le commandement des trois divisions, qui formèrent une petite armée indépendante de celle de Rossignol, avec ordre de poursuivre sans relâche les Vendéens. Marceau se défendit d'accepter une mission aussi importante, alléguant sa jeunesse et son inexpérience; il obéit cependant aux ordres des commissaires, mais à la condition que Kleber dirigerait les opérations de la campagne.

« Je garde pour moi, dit-il à Kleber en particulier, toute la responsabilité, et je ne demande que le commandement de l'avant-garde au moment du danger. Je te laisserai à toi le commandement véritable et les moyens de sauver l'armée. — Sois tranquille, mon ami, répondit Kleber, nous nous battrons et nous nous ferons guillotiner ensemble. » Cet arrangement établit entre eux une confraternité digne des temps de la chevalerie : ils acceptaient une mutuelle responsabilité et contre le feu de l'ennemi et contre le couteau de la guillotine.

Le 12 décembre, Kleber se porta jusqu'au village et au château des Perrières, où il trouva une excellente position, d'où l'on défendait très-bien la route du Mans. Il l'occupa militairement et prit son quartier général dans le château. Les représentants du peuple restèrent à Foulletourte.

L'avant-garde de Westermann arriva le même jour au Mans et chargea aussitôt les Vendéens. La confusion se mit d'abord parmi eux; mais quelques braves, conduits par de La Rochejaquelein,

se rangèrent en avant de la ville et obligèrent Westermann à se replier sur Marceau, qui accourait avec une division. Kleber était en arrière, aux Perrières, avec le reste de l'armée. Entraîné par Westermann et par sa bouillante ardeur (1), Marceau attaque le Mans, refoule les Vendéens jusqu'à la grande place de la ville et envoie à Kleber l'ordre de venir le rejoindre. En même temps qu'il reçut cet avis, Kleber apprit que la division Müller fuyait sur la route du Mans à Foulletourte et à la Flèche. Il ne voulait pas avancer à travers les fuyards, ce qui pouvait ébranler la confiance de ses soldats. Il se décida à rallier d'abord la division en déroute, et voici le stratagème qu'il employa :

« Comme il faisait très-froid, dit-il, et qu'il pleuvait abondamment, je crus que rien ne serait plus capable d'arrêter les fuyards que de faire allumer un grand nombre de feux dans les positions que je désirais leur faire occuper à ma gauche; ce qui fut aussitôt exécuté. J'avais commandé de petits détachements de cavalerie, pour, conjointement avec les officiers de mon état-major, les rallier autour de ces feux. Les premières personnes que j'aperçus furent les généraux Müller et Legros, avec leur état-major. Quoique étonné de les trouver là, je leur fis part des précautions que j'avais prises pour rallier leurs soldats, et les engageai à se réu-

(1) Marceau était doué à un haut degré d'admiration pour les talents supérieurs, attribut inséparable d'une âme jeune et destinée elle-même à de grandes choses. Marchant un jour à la tête de sa division, Marceau s'en était séparé pour voir Kleber, et pour aller à quelque distance rendre ses hommages à un homme qu'il ne connaissait encore que par la renommée. Kleber écoute Marceau d'un air froid et sévère et lui demande où est la troupe qu'il commande. — « Elle est à une lieue d'ici, répond Marceau. — Eh bien! dit Kleber, allez vous remettre à sa tête, dont vous n'auriez pas dû vous éloigner. Nous aurons le temps de nous voir, après avoir vu l'ennemi. » Une autre fois, emporté par une ardeur de jeune homme, dont il ne savait pas toujours se rendre maître, il s'était éloigné de trois à quatre lieues du corps d'armée, en poursuivant l'ennemi dans les faubourgs du Mans. S'étant aperçu que sa retraite devenait impossible, il écrit à Kleber d'empêcher que l'ennemi ne le tourne. « Marceau est un enfant, dit Kleber d'une voix haute ; après avoir perdu la tête, il ne suffit pas qu'il reconnaisse sa faute, il faut qu'il la sente. » Il prit promptement des mesures pour que cette faute n'eût pas de conséquences funestes, mais il les prit de manière à lui laisser de vives inquiétudes sur les dangers qu'elle lui avait fait courir. Marceau commandait alors (12 décembre 1793) une armée ; Kleber, une division. Marceau comprit la leçon ; il en profita sans se plaindre : tant est grand l'empire qu'exerce une raison supérieure.

nir aux officiers de mon état-major pour y parvenir. Mais ce que l'on croira difficilement, c'est que ces généraux continuèrent leur route pour aller occuper le gros bourg de Foulletourte... »

Kleber partit à minuit, et arriva avant le jour au Mans. Le plus grand nombre des Vendéens avaient fui ; il ne restait que les plus braves pour protéger la retraite. Lorsque le jour parut, Kleber, après avoir prévenu Marceau, fit sonner la charge et, avec ses grenadiers, refoula les derniers Vendéens. Westermann, avec sa cavalerie et des pièces d'artillerie légère, poursuivit les fugitifs jusqu'à Sainte-Suzanne, sur la route du Mans à Laval, qui fut jonchée de cadavres. Marceau fit prendre position à la division Kleber et à celle de Cherbourg à hauteur du château de Samson. On y resta jusqu'à 4 heures, le temps de faire les distributions; puis ces deux divisions s'établirent près de Chassillé.

Un officier du génie, que les Vendéens avaient fait prisonnier à Fougères et qui avait été délivré par l'entrée des républicains au Mans, rendit compte que l'armée vendéenne, quoique ayant perdu beaucoup de monde par suite des désertions et des maladies, comptait encore environ 40,000 hommes armés, avec 12 pièces de canon. Ce qui devait causer leur perte, c'est que la mésintelligence régnait parmi les chefs, et l'indiscipline parmi les soldats. D'après ce rapport, Marceau décida qu'on poursuivrait les Vendéens à grandes journées. Le 14, l'armée quitta Chassillé et se porta sur Vaiges; le 15, elle se rendit à Laval; le 16, elle marcha sur Craon, par Cossé. On apprit ce jour-là que les royalistes avaient fait trente-six lieues en vingt-quatre heures, dans le but de passer la Loire à Ancenis. Westermann et Decaen eurent ordre de s'attacher à leurs pas et de s'opposer à leur embarquement.

Le 17, l'armée quitta Craon, et se rendit à Châteaubriant par Pouancé. Westermann et Decaen firent savoir que La Rochejaquelein et Stofflet, avec 500 à 600 Vendéens, avaient passé la Loire; qu'un autre convoi s'était noyé, et qu'ils harcelaient les bandes royalistes avec la cavalerie et l'artillerie. En conséquence, Marceau envoya l'avant-garde, commandée par Scherb, sur Ancenis. Elle partit le 18. Parvenue à Saint-Mars-la-Jaille, à sept lieues de Châteaubriant, elle reçut l'ordre de rétrograder et de venir rejoindre l'armée, qui était arrivée le même jour à Saint-Julien-de-Vouvantes. L'armée royaliste avait évacué Ancenis.

Après le désastre du Mans, les Vendéens, ne sachant où fuir, étaient rentrés dans Laval pour la troisième fois; ils en étaient sortis aussitôt pour se reporter vers la Loire. Ils voulurent la repasser à Ancenis. La Rochejaquelein et Stofflet se jetèrent sur la rive gauche pour aller chercher des barques. Ils ne purent revenir sur la rive droite. Privée de l'appui de ces deux chefs, la colonne vendéenne continua de descendre la Loire, toujours poursuivie et cherchant vainement un passage. Enfin, désespérée, elle résolut de fuir vers la pointe de Bretagne, dans le Morbihan, et se porta sur Blain, d'où elle repoussa, le 20, l'infanterie légère de Westermann.

L'armée républicaine, qui s'était réunie à Châteaubriant le 19, arriva, le 20, dans les environs de Derval. L'avant-garde de Scherb bivouaqua sur les hauteurs de Guennic-Painsant. Westermann, après l'échec subi par son infanterie, se retira à quatre lieues de Blain.

Le 21, l'armée s'avança en plusieurs colonnes. Dans la marche de Derval sur Blain, on s'arrêta pour laisser le temps de faire les distributions. Pendant cette halte, Kleber se porta vers Blain, afin de reconnaître cette position, où l'on croyait rencontrer l'ennemi. Il n'était accompagné que de ses aides de camp, de plusieurs ordonnances et de deux ou trois habitants de Nozay. Il s'approcha jusqu'à une demi-portée de fusil des avant-postes ennemis, qui ne tirèrent point. « La position que les Vendéens occupaient était très-bonne; mais comme Blain était accessible par plusieurs chemins, je voulus les reconnaître tous (1). »

Prévenu par une femme du pays que l'armée royaliste était rangée en bataille dans un pré et s'attendait à être attaquée, Kleber en avertit Marceau par un billet, qui lui fut remis alors que toute l'armée avançait à grands pas. Lorsque sa division arriva, il la forma en bataille, et harangua ses soldats, qui jurèrent de vaincre.

La division de Cherbourg devait tourner Blain par la droite; mais elle arriva une heure seulement après nuit close. Une forte pluie avait retardé sa marche.

On envoya de suite à Westermann l'ordre de marcher sur Blain par la route de Nantes.

Blain devait être attaqué par ces trois colonnes le lendemain

(1) Les passages donnés sans indication de nom d'auteur sont tirés des manuscrits de Kleber.

matin 22 décembre, et alors l'armée vendéenne, si elle était battue, n'avait d'autre moyen de fuir que de se porter par Savenay à l'embouchure de la Loire, et de la franchir à Paimbœuf, si elle en avait le temps. « On passa la nuit dans la plus grande surveillance, et je crus ne devoir me permettre aucun abri, malgré la pluie qui continuait. Dès la pointe du jour, j'envoyai une patrouille de hussards en reconnaissance, et, la suivant de près avec un gros détachement, j'arrivai à Blain, que, au dire des habitants, l'ennemi avait évacué pendant la nuit, se dirigeant sur Savenay. J'en fis prévenir Marceau et tous les généraux, et aussitôt l'armée se mit en marche à la poursuite des rebelles. »

Il fallut passer l'Isac, qui coule près de Blain. Grossi par les pluies des jours précédents, il ne présentait plus qu'un seul gué, où les hommes avaient de l'eau jusqu'aux épaules. Comme on prévoyait qu'une victoire allait terminer la guerre, on prit une résolution des plus hardies. « Les hommes à cheval passèrent à la nage; les caissons furent vidés, et les cartouches et gargousses qu'ils renfermaient furent portées par des soldats sur la tête et dans des sacs de peau; au delà de la rivière, elles furent rechargées dès que les caissons parurent assez secs pour les recevoir.

« Westermann poursuivit les brigands avec sa cavalerie, et les contint de manière qu'ils n'osèrent sortir des deux bouquets de bois en avant de Savenay.

« La marche fut extrêmement pénible à la troupe par les mauvais chemins et les défilés qu'elle avait à passer sans cesse. Marceau et moi prîmes les devants, et nous allâmes rejoindre Westermann. L'avant-garde de ma division, aux ordres de Scherb, nous suivit de près. A sa tête se trouvaient une partie des grenadiers de Blosse et une pièce de 8 de l'artillerie légère. A la vue de ces troupes, les cavaliers de Westermann et une vingtaine de hussards, commandés par mon aide de camp Beurmann, inquiétèrent tellement l'ennemi, que celui-ci prit le parti de sortir en force du bois pour repousser cette cavalerie au delà du ravin. Je sentis alors qu'il n'y avait pas à délibérer, et que, pour attaquer avec avantage le lendemain, il fallait absolument rester maître des hauteurs occupées par notre cavalerie (1). Je fis donc avancer

(1) « Savenay avait la Loire à gauche, des marais à droite, un bois en avant. Kleber sentit l'importance de ce bois, et l'occupa le jour même. » (Thiers.)

300 grenadiers de Blosse, ainsi que la pièce de 8, et, les partageant en deux corps, je chargeai le chef de bataillon Duverger d'attaquer de front, tandis que, me mettant à la tête des autres, je tournai le bois que l'ennemi venait d'abandonner. »

Les Vendéens furent refoulés dans Savenay ; les républicains eurent quelques tués et beaucoup de blessés. Les autres corps de la division Kleber, à mesure qu'ils rejoignaient, étaient mis en bataille de manière à occuper tous les débouchés. « Il faisait nuit ; la fusillade et la canonnade ne cessaient pas. Alors arrivèrent Prieur (de la Marne), Bourbotte et Turreau : ils trouvèrent l'avant-garde en position et parurent très-étonnés qu'on n'attaquât pas. *Allons, camarades, en avant! en avant!* fut bientôt le cri général de ces proconsuls, et je vis l'instant où, par trop de précipitation et faute de mesure, la victoire allait encore nous échapper. Je dis à Marceau : Si tu ne prends sur toi d'arrêter ces criailleries de Prieur et de ses collègues, demain nous serons à Nantes, et l'ennemi nous y suivra. — Ce n'est pas ici votre place, dit Marceau aux représentants, et, sans que votre présence puisse être d'aucune utilité, vous vous exposez fort mal à propos à recevoir un coup de fusil ou de la mitraille. Comme ils trouvèrent dans cette apostrophe quelque chose qui flattait leur amour-propre, ils prirent le parti de se retirer. »

La division Kleber se trouva en position à minuit ; la division de Cherbourg fut établie à deux heures du matin.

« La ligne qu'occupaient toutes ces troupes avait la forme d'un croissant et enveloppait la ville sur toutes les parties où elle se trouvait dominée. Les représentants du peuple et les généraux se rendirent à la poste, qui se trouve située sur la grande route de Nantes... C'est là que Westermann proposa d'attaquer pendant la nuit et s'offrit à se charger de tout. Je lui répondis que je croyais avoir trop bien commencé cette affaire pour la laisser terminer par un autre. Marceau m'approuva, et les représentants du peuple parurent approuver cette émulation ; mais ils en profitèrent pour m'aiguillonner à attaquer sur-le-champ. Marceau parut y consentir un instant ; mais je restai inflexible et ne répondis plus à aucune provocation.

« A la pointe du jour, lorsque tout le monde sommeillait encore, montai à cheval, avec Westermann et le général Canuel. Je

fis avec ces généraux une reconnaissance autour de la ville, et j'indiquai à chacun le chemin qu'il devait prendre pour l'attaque. Ceci fait, j'entends le canon et la fusillade redoubler. »

Désespérés et bien résolus à ne point survivre à cette journée, les Vendéens s'étaient précipités sur les républicains. « Je me porte vers l'avant-garde, et je trouve le chef de bataillon Duverger et ses grenadiers en fuite. Duverger parut pétrifié en ma présence, et, ne sachant comment justifier sa démarche, il s'écrie : Général, nous n'avons plus de cartouches ! — Eh ! me suis-je écrié, ne sommes-nous pas convenus hier que nous les tuerions à coups de crosse? — Allons, grenadiers, retournez à la charge, je vous ferai soutenir. » En effet Kleber fit avancer un bataillon de la division de Cherbourg et l'ennemi fut repoussé sur ce point.

Canuel achève son mouvement tournant pour attaquer par la gauche. Kleber avertit Marceau qu'il est temps d'engager l'action, et le prie de se charger du centre. Il envoie son aide de camp Buquet auprès de la division de Cherbourg pour la porter en avant par la droite.

« Le pas de charge se fait entendre partout. Canuel culbute l'ennemi à gauche, Marceau sur le centre, et moi sur la droite. Le cri de *Vive la République!* retentit dans les airs : les insurgés fuient et tombent sous le fer des républicains. Les canonniers ennemis sont égorgés sur leurs pièces. » Après les avoir refoulés dans un désordre inexprimable, « chaque colonne prend une direction différente à la poursuite des insurgés. » Tout ce qu'il y a de cavalerie est lancé sur les masses fugitives. Comme la Loire et les marais interdisent toute retraite, « le carnage devient horrible : on ne voit partout que des piles de cadavres. » Un grand nombre de ces infortunés se noyèrent dans les marais de Montoir. D'autres furent pris. « Les représentants du peuple les firent juger par des tribunaux révolutionnaires, et la France et l'Europe savent toutes les atrocités que l'on a exercées sur ces malheureux. La ville de Nantes a particulièrement servi de théâtre à ces scènes sanglantes. » Quelques-uns seulement parvinrent à se sauver.

Le 22 décembre, Marceau avait écrit à Turreau : « Je suis devant Savenay. Demain, de grand matin, j'attaquerai l'ennemi, qui sera détruit. Si tu veux être témoin de la fin de la guerre, accours promptement. »

L'espérance et les prévisions de Marceau s'étaient réalisées. L'armée vendéenne était détruite, et la grande guerre de la Vendée véritablement finie. Et ce succès décisif devait être attribué à Kleber, qui, dans les trois derniers jours surtout, avait dirigé les mouvements de l'armée républicaine. Les injustes défiances, les odieuses dénonciations, les menaces sanguinaires n'avaient pas abattu son courage; « l'injustice des gouvernants » n'avait point refroidi son patriotisme.

Le lendemain du combat, Kleber et Marceau, entrant à Nantes, y reçurent une véritable ovation. La Société populaire leur donna une fête brillante, dans laquelle il y eut, comme dans toutes les fêtes de ce genre, des discours, des bouquets, des couronnes. La réunion eut lieu dans l'église Sainte-Croix. Les discours et les bouquets ne soulevèrent que des applaudissements. Mais quand la couronne civique fut décernée à Kleber, une voix étouffée par la colère demanda la parole : c'était le représentant Turreau. « Les couronnes, s'écria-t-il, ne sont pas dues aux généraux; elles sont dues aux soldats, qui seuls gagnent les batailles. » Il ajouta que « les honneurs rendus à des généraux chargés de broderies lui semblaient *puer à plein nez l'ancien régime.* » Kleber était habitué à d'autres combats que ceux de la tribune. Contenant son indignation, il demanda la parole. « Ce ne sont pas, dit-il (tenant la couronne à la main), les généraux républicains, ayant presque tous, comme moi, commencé par être grenadiers, qui ignorent que ce sont les soldats qui gagnent les batailles; mais ce ne sont pas non plus les soldats de la République, puisque tous peuvent espérer d'arriver au commandement, qui ignorent que des milliers de bras ne remportent des victoires que lorsqu'ils sont dirigés par une seule tête. Ce sont les armées, c'est-à-dire les officiers et les soldats, qui font triompher la république. Marceau et moi, nous n'acceptons cette couronne que pour l'offrir à nos camarades et l'attacher à leur drapeau. » Peu de faits mettent si bien en relief les caractères de cette époque.

Il est difficile de se faire une idée de la fatigue que nos troupes éprouvèrent en Vendée, des maladies qui en furent la suite, du dégoût et du découragement que causa cette guerre. Après la journée de Savenay et la dispersion des royalistes sur la rive droite, les divisions rejoignirent leurs armées respectives, celles de l'Ouest,

des Côtes de Brest et de Cherbourg. Elles étaient exténuées, considérablement diminuées par les marches forcées qu'elles faisaient depuis trois mois. Sur les 50,000 hommes que comptait l'armée de l'Ouest, 12,000 remplissaient les hôpitaux, les dépôts. Les deux tiers des 9 ou 10,000 hommes restés au drapeau étaient rongés par la gale, presque tous sans souliers et armés de mauvais fusils.

Les généraux vendéens avaient certainement autant de talent, d'expérience et plus d'autorité que la plupart des hommes à qui la République confia le commandement. L'enthousiasme, la plus haute moralité et une soumission aveugle dominaient les Vendéens. L'anarchie politique et militaire, la misère, le manque de vivres, de munitions, de matériel, affaiblissaient l'armée républicaine. Tous les éléments d'une grande guerre étaient donc en faveur des Vendéens. C'est l'arrivée de meilleurs généraux, comme Kleber, de troupes aguerries, comme l'armée de Mayence, et les divisions royalistes, qui changèrent les chances.

Le dévouement des premiers chefs vendéens fut-il inspiré seulement par leur attachement au culte catholique et à la dynastie des Bourbons? N'eut-il point aussi comme motif, inavoué peut-être, leur aversion naturelle pour le nouvel état de choses, qui détruisait leurs priviléges? Il ne faut pas oublier cependant que l'insurrection commença par les paysans, qui tirèrent les châtelains de leurs châteaux ou des prisons de la République pour les mettre à leur tête. On doit aussi louer les nobles vendéens de n'avoir point, comme ceux qui émigrèrent, abandonné la famille royale, et d'avoir lutté contre le gouvernement qui les dépouillait et les proscrivait, avec leurs seules ressources, sans aller chercher l'assistance des souverains étrangers. « La guerre de la Vendée a revêtu d'une splendeur incomparable quelques pages de notre histoire. On n'a vu nulle part ailleurs tant de noble vaillance et une pareille unanimité de dévouement. » (Général Foy, *Histoire des guerres de la Péninsule*, t. I, p. 182.)

Le 26 décembre, Turreau prit le commandement, et relégua Marceau dans une sorte d'exil à Châteaubriant. Kleber resta quelques jours à Nantes. Le nouveau général en chef ne le consulta point sur la suite des opérations et ne lui fit rien connaître de ses projets. Kleber apprit des représentants que Turreau voulait faire

rentrer les troupes dans la haute Vendée par Angers et Saumur. C'était rallumer la guerre dans un pays soumis, que l'on aurait dû se borner à surveiller. Pour prévenir les suites d'une pareille détermination, il rédigea, avec l'adjudant Savary, le plan suivant, qu'il se proposait de soumettre aux représentants ainsi qu'au général en chef.

« *Aperçu de nos forces dans la Vendée.* — De l'armée de l'Ouest aux ordres de Haxo et Dutruy, 6,000 hommes ; de l'armée du Nord aux ordres de Bonnaire, 8,000; à Montaigu, 1,200; à Mortagne et aux Herbiers, 3,000; à Saint-Florent, 2,000 ; à Cholet, 3,000 ; à Beaupreau, 1,800; à Champtoceaux, 800; à Chemillé, 800; à Jallais, 1,500. Total, 28,100 hommes.

« On ne comprend point dans cet état les troupes de l'armée des côtes de Cherbourg, ni les forces destinées à la garde des villes environnantes, non plus que la division des Pyrénées qui se dirige sur la Vendée, et que l'on porte à 10,000 hommes.

« *Rassemblements de rebelles.* — Il n'en existe plus que deux sur la rive gauche de la Sèvre. Le premier, commandé par Charette, peut être de 3,000 hommes; le second, commandé par La Cathelinière, de 2,000. Il n'existe plus sur la rive droite de la Sèvre de rassemblement connu : seulement quelques bandes de gens, la plupart étrangers au pays, parcourent les campagnes pour piller. Supposons-les de 1,200 hommes : total, 6,200 hommes.

« Il paraît que les rebelles n'ont plus de canons et très-peu de munitions. On ne doit plus les considérer comme formant un corps d'armée contre lequel il soit besoin d'employer de grandes opérations militaires, qui, pour les lenteurs que nécessitent les dispositions ordinaires, ne serviraient qu'à prolonger la guerre.

« On doit considérer les rebelles, dans ce moment, comme des hommes qui n'ont d'autre intention que d'échapper, aussi longtemps qu'ils le pourront, à la poursuite de nos troupes, et qui pillent pour vivre.

« *Moyens à employer pour terminer cette guerre.* — La première réflexion qui se présente est d'éviter, avec le plus grand soin, que nos munitions ne tombent entre les mains des rebelles. L'expérience ne nous a que trop appris qu'en confiant à de petits postes de l'artillerie et des munitions, l'ennemi s'est approvisionné à nos dépens.

« Une seconde réflexion, c'est que l'ennemi ne tiendra dans aucun poste et qu'il cherchera seulement à enlever nos convois. Connaissant parfaitement tous les sentiers, toutes les issues du terrain qu'il occupe, il se débandera à l'approche de nos troupes pour se réunir à quelque distance de là : c'est ainsi qu'en paraissant et disparaissant tour à tour, il échappera au moment où l'on croira le tenir, et pourra encore longtemps inquiéter le territoire de la Vendée. En général, moins il pourra entreprendre, plus il sera difficile de l'atteindre.

« Ces réflexions, si elles paraissent justes, indiquent assez la nécessité de circonscrire l'ennemi dans un espace donné, de l'envelopper, de le resserrer de manière à ce qu'il ne puisse échapper, ou se rassembler lorsqu'il sera séparé.

« Un autre objet essentiel est encore de chercher à couper les vivres à l'ennemi, en l'inquiétant et en le harcelant sans cesse ; mais il faut surtout gagner la confiance des habitants des campagnes par une exacte discipline des troupes.

« Cela posé, voici comment on conçoit l'exécution :

« 1° Commencer par occuper les postes de Montaigu, Saint-Fulgent, Saint-Florent, la Roche-sur-Yon et la Mothe-Achard, ce qui formerait une enceinte assez étendue autour de Charette et de La Cathelinière. Ces postes auraient de petits détachements de cavalerie pour éclairer le pays et parcourir différentes communes.

« 2° Donner au corps d'armée de Haxo et Dutruy deux corps de cavalerie, l'un destiné à marcher sur La Cathelinière et l'autre sur Charette. On attacherait à chacun de ces corps quatre à cinq cents tirailleurs, qui, se tenant continuellement sur les derrières ou sur les flancs de l'ennemi, lui couperaient les vivres, l'inquiéteraient sans cesse et pourraient avertir de tous ses mouvements.

« Ces dispositions prises, on se mettrait en mouvement avec des baïonnettes et des cartouches.

« Les différents postes, en marchant vers les lieux de rassemblement de l'ennemi, se trouveraient très-rapprochés, de manière à se porter des secours au besoin, tandis que les troupes de Haxo et Dutruy attaqueraient vigoureusement les rebelles.

« Sept à huit mille hommes suffiraient pour une semblable expédition ; mais comme il est essentiel d'épargner le sang et les

fatigues des troupes, on pourrait employer des moyens plus étendus pour terminer cette guerre cruelle : il existe assez de forces pour cela.

« Ce que l'on vient de dire des moyens à employer sur la rive gauche de la Sèvre peut s'appliquer aux petits rassemblements qui pourraient se former sur la rive droite; mais pour assigner des postes aux troupes dans cette partie, il est nécessaire de connaître auparavant les principaux points de ces rassemblements. C'est à Cholet qu'il faut déterminer ces mesures. En parcourant les différentes communes de la Vendée, il serait bon d'enlever les armes qui peuvent y rester. »

Ces réflexions furent communiquées le 7 janvier au général Turreau. Après y avoir jeté un coup d'œil, il dit froidement à Savary, qui lui avait apporté le travail : « Ce n'est pas là mon plan. »

La question était trop importante pour que le patriotisme de Kleber se laissât rebuter par cette fin de non-recevoir. De nouvelles considérations furent soumises le lendemain au général en chef et au représentant Gillet.

« Le besoin de terminer promptement la guerre de la Vendée, la saison rigoureuse où nous nous trouvons, les fatigues qu'ont éprouvées nos troupes, la nécessité de leur procurer du repos, les maladies qui les menacent si la guerre se prolonge, la supériorité de nos forces sur celles de l'ennemi, la surveillance que l'on doit exercer sur les projets du gouvernement anglais et des émigrés qui semblent menacer nos côtes, tout nous impose la loi de marcher à l'ennemi par la direction la plus courte, et de veiller en même temps à la sûreté de nos côtes.

« Je suppose maintenant qu'il existe deux partis dans la Vendée, l'un sur les bords de la mer, du côté de Machecoul, Beauvoir, les Sables, etc., et l'autre sur la rive droite de la Sèvre du côté de Châtillon.

« Il n'est pas douteux que c'est d'abord du côté de la mer qu'il faut porter ses principales forces; car, si les Anglais tentaient une descente sur cette partie, les rebelles en deviendraient plus entreprenants, plus audacieux. Il faudrait accourir de loin avec de

nouvelles forces, et peut-être la guerre ne serait-elle pas terminée de longtemps.

« Il est encore une autre considération importante : c'est que, s'il existe, en effet, un rassemblement de quelques centaines d'hommes du côté de Châtillon, il faut empêcher qu'il ne se réunisse à l'armée de Charette, dans l'intention, peut-être, de favoriser une descente sur nos côtes.

« Il s'agirait donc de déterminer la direction d'une forte colonne qui pût réunir tous les avantages à la fois, savoir :

« 1° Concourir à la destruction de Charette ;

« 2° Porter des secours sur les côtes, en cas d'attaque ;

« 3° Empêcher les rassemblements de la rive droite de la Sèvre de se réunir à Charette, et se porter promptement à Mortagne, Cholet, Châtillon, s'il est nécessaire.

« Cette direction est celle de Montaigu et Saint-Fulgent, ainsi qu'on l'a déjà dit. Cette position intermédiaire entre les rassemblements des Vendéens semble offrir les plus grands avantages dans la circonstance. Deux journées de marche suffisent pour se porter sur les côtes de la mer, ou sur la rive droite de la Sèvre, à Cholet et à Châtillon. Une colonne placée dans cette position importante peut être considérée comme une réserve destinée à poursuivre l'ennemi attaqué par les forces de Haxo ou par celles de Cholet, et à lui couper la retraite.

« Il semble que l'on a de grands moyens pour exécuter ce plan :

« 1° La division du nord pourrait se porter à Montaigu.

« 2° Le poste de Chantonnay, supposé de 4 à 5,000 hommes, s'avancerait à Saint-Fulgent, à l'embranchement des deux grandes routes des Herbiers aux Sables, et de Chantonnay à Nantes, poste appelé le Camp-de-l'Oie.

« 3° Si la division des Pyrénées est à Niort, elle serait dirigée sur Saint-Fulgent.

« Mais dans tous les cas possibles, il serait à propos de placer la division du nord à Montaigu, et de le faire promptement.

« Dans l'état actuel des choses, il faut aller attaquer l'ennemi directement où il est, et placer des forces actives dans des points intermédiaires, de manière à l'empêcher de parcourir toute la Vendée, en fuyant devant les troupes qui l'attaqueront.

« Il ne faut pas croire que l'on puisse réussir à terminer cette guerre en dirigeant les mouvements aux deux extrémités de la Vendée. Il est impossible d'embrasser avec nos forces la vaste enceinte de ce territoire : il n'en résulterait qu'une perte de temps considérable et des marches inutiles. Il en résulterait peut-être encore que l'on forcerait tous les paysans de l'intérieur, qui ne demandent plus que la paix, à se réunir en masse, et l'on verrait une nouvelle armée se former dans la Vendée. Attaquons promptement les rassemblements connus ; détruisons-les, protégeons le pays, et tout rentrera dans l'ordre. »

Ces réflexions eurent auprès du général en chef le sort des premières. Kleber se rendit, avec Savary, chez le représentant Gillet, et là, en présence de Carrier, il s'expliqua franchement sur les avantages qu'offrait le plan proposé au général en chef, et sur les maux incalculables qui pouvaient résulter du renouvellement d'une guerre générale. Il alla jusqu'à dire que, si on le laissait maître de diriger les opérations, il répondait sur sa tête de la prompte pacification de ces malheureuses contrées. Qu'eût dit Kleber s'il eût su alors que le but de Turreau était, non de pacifier la Vendée, mais de la détruire de fond en comble, d'y promener partout le fer et la flamme, et d'en faire, selon ses expressions, une grande illumination? Les représentants parurent persuadés de la vérité des observations de Kleber. Mais les dernières instructions du comité de salut public leur interdisaient absolument toute immixtion dans les mouvements de l'armée. Les événements ne donnèrent que trop vite et trop pleinement raison à Kleber. On en trouve la preuve dans le passage suivant du mémoire justificatif de l'adjudant général Legros :

« Turreau a apporté dans la Vendée le brandon qui a allumé la seconde guerre vendéenne. A son arrivée dans la Vendée tout commençait à jouir d'une paix profonde. Je partis moi-même de Nantes pour Cholet, vers la fin de novembre 1793, avec quatre ordonnances seulement. Tout était peuplé d'allants et de venants sur la route. Les chemins de Cholet à Saumur, Clisson, Saint-Florent, Mortagne et Montaigu étaient également sûrs. L'ordre de marche de douze colonnes, le fer et la flamme à la main, a excité une commotion générale dans toute la Vendée, et forcé à la révolte ceux mêmes qui n'avaient pris aucune part à la première guerre. »

Après avoir inutilement insisté, auprès de Turreau et des représentants du peuple, sur l'adoption des mesures qui auraient épargné à la République une nouvelle guerre civile et à la Vendée d'irrémédiables malheurs, Kleber quitta Nantes dans le courant de janvier 1794 et alla rejoindre Marceau à Châteaubriant. Il dut ensuite se rendre à Beauvoir.

Au mois de mars, nous le retrouvons à Châteaubriant, où il remplaçait Marceau, tombé malade de fatigue et de dégoût. Il resta quelque temps dans cette inaction.

« C'est un grand mal qu'une nation viole ses propres lois, dit Montesquieu, mais c'est un plus grand mal encore quand elle se laisse imposer des lois qui violent sa conscience. » Comme la Vendée, la Bretagne et le Maine s'étaient soulevés pour repousser cette honte, que la Révolution prétendait leur imposer. Au printemps de 1794, les bandes de *Jean Chouan* (Jean Cottereau), de *Jambe-d'Argent* (Jean-Louis Treton) et de *Saint-Paul* (Louis Courtillé) devenaient de plus en plus redoutables.

Le 16 mars, le général Chabot, adjoint au général Beaufort, demandait au comité de salut public l'envoi de nouvelles troupes. « Cette misérable guerre de Chouans, écrivait-il, n'est pas tenable. On nous tue et nous ne voyons pas même un canon de fusil... Il est impossible de faire marcher la garde nationale : ces gaillards-là ne sont bons qu'à des repas civiques. Les Chouans ont le fanatisme de la noblesse et du clergé : la garde nationale n'a pas même celui de sa défense. »

Le ministre de la guerre s'émut de cette situation, et ordonna au général en chef Rossignol de tirer Kleber de l'exil où les victoires de Cholet, du Mans et de Savenay l'avaient relégué à Châteaubriant. On lui donna 2,500 hommes et on le dirigea sur Laval. La lettre suivante, qu'il adressait de Vitré à Rossignol, le 16 avril 1794, prouve qu'il connaissait bien la situation de la Bretagne à cette époque et les moyens de mettre un terme à la Chouannerie, qui désolait cette province.

« Le noyau des Chouans, réuni d'abord dans la forêt du Pertre, s'est augmenté successivement des débris de l'armée catholique dispersée dans les affaires du Mans et à Savenay, des réquisitionnaires de trente et une communes de la Mayenne et d'Ille-et-Vilaine,

enfin des déserteurs des communes du Morbihan, des Côtes-du-Nord, etc.

« Ils forment dans ces contrées deux hordes, de quatre à cinq cents hommes chacune, armés de fusils, connaissant parfaitement le pays, qui est coupé de fossés, de haies et de bois, au point de ne présenter au premier aspect qu'une vaste forêt; évitant nos troupes quand ils s'imaginent avoir sur elles cet avantage. Ce sont ces hordes qui ont été battues le 11, près Bourgon et Boisblin.

« L'autre partie, disséminée çà et là sur une grande surface, mendie ou travaille le jour, se livre la nuit au brigandage, forme pour ainsi dire toute la population du territoire, vit en s'emparant dans les métairies du pain et des vivres de toute espèce qui s'y trouvent, se munit de passe-ports délivrés par la malveillance ou arrachés par la force, et évite ainsi les recherches les plus exactes.

« En général, le pays offre aujourd'hui le même aspect que la Vendée. Les villages sont déserts, quoique remplis de subsistances, les maisons sont fermées, et les hommes qui, comme je l'ai dit, semblent travailler le jour au labourage, se réunissent la nuit aux brigands.

« Au surplus, partout des autorités constituées, malveillantes ou faibles, laissent prendre à la révolte un caractère alarmant; partout le fanatisme, poussé à son comble, lui donne à la fois l'énergie qui se bat et l'entêtement qui ne se corrige jamais. On sent assez que des prêtres et des nobles dirigent eux seuls tous ces mouvements.

« D'après cela, il est évident qu'on ne terminera pas cette guerre sans de vastes mesures sagement combinées. Ce ne serait pas aux moyens d'incendie qu'il faudrait recourir, parce que le spectacle des villages en cendres ne pourrait qu'ajouter à l'aigreur des esprits déjà agités, et que d'ailleurs ce serait, dans l'état actuel des choses, une perte réelle pour la République que celle de la récolte d'un aussi vaste pays.

« Quant aux dispositions qui tiennent à la guerre et qui sont du ressort des généraux, des cantonnements distribués avec art et intelligence, une force sans cesse agissante, des patrouilles fréquentes et nombreuses, un désarmement complet, des communications à établir, des perquisitions simultanées, des attaques dirigées avec un grand ensemble, sont celles que j'ai employées

jusqu'ici avec succès, et qui peuvent seules finir une malheureuse guerre pour laquelle il n'y a pas un moment à perdre, tant à cause de l'accroissement qu'elle peut prendre et de l'importance qu'elle peut acquérir, que de la difficulté qu'elle présenterait si les blés devenaient assez élevés pour ajouter à l'aspérité du pays, et pour y multiplier les abris à l'aide desquels les brigands se défendent ou attaquent ».

Kleber n'eut avec les Chouans que deux ou trois rencontres dont il rendait ainsi compte au comité de salut public (23 avril 1794) : « Je vous adresse aujourd'hui, 4 floréal an II, quelques rapports qui n'ont aucune importance. S'ils passaient par les mains de Rossignol, il en ferait des victoires ; il n'en serait rien, et les Chouans se riraient de notre jactance. J'ai reçu d'eux beaucoup de coups de fusil qui ont porté. J'ai riposté, et je n'ai pas eu le bonheur de venger nos frères morts. On ne voit les Chouans qu'à leur loisir.... La guerre des frontières est un jeu auprès de celle des Chouans. »

Kleber se disposait à créer des colonnes mobiles pour battre le pays et traquer de forêt en forêt les bandes insurgées, lorsqu'il reçut, à la fin d'avril, après la confirmation de son grade de général divisionnaire, l'ordre de se rendre à l'armée du Nord. C'était celle dont allait principalement dépendre le salut du pays.

A partir de ce moment, Kleber devient étranger à la guerre civile, et c'est contre les ennemis du dehors qu'il va déployer ses éminentes facultés militaires.

En le voyant quitter le théâtre de ses derniers exploits, on ne peut qu'exprimer le regret que ses conseils, si sages, si humains, n'aient pas été suivis pour la pacification de la Vendée, et de la Bretagne.

Dans cette répression de l'insurrection vendéenne et de la Chouannerie, où furent commises tant d'horreurs qui feraient honte à la barbarie elle-même, Kleber sut conserver intact son honneur d'homme et de soldat. Ce n'est pas la moindre de ses gloires.

CHAPITRE IV.

CAMPAGNE DE 1794.

Bataille de Fleurus (27 juin 1794). — Combat de la Montagne de Fer, près de Louvain (15 juillet). — Kleber s'établit sur la petite Geete (21 juillet). — Prise de Tongres (27 juillet). — Kleber exécute une fausse attaque contre Maëstricht (17 septembre). — Bataille de la Roër (2 octobre). — Siége de Maestricht. — Cette place capitule (4 novembre).

Au 1er janvier 1794, 800,000 Français étaient sous les armes pour repousser l'attaque de 400,000 Anglais, Hollandais, Autrichiens, Allemands, Prussiens, Piémontais et Espagnols, prêts à fondre sur la France républicaine. Avant le printemps, la campagne s'ouvrait sur les Pyrénées et les Alpes, tandis que, au nord, 500,000 hommes allaient se heurter entre les Vosges et la mer. Pichegru (armée du Nord), Jourdan (armée de la Moselle) et Michaud (armée du Rhin) devaient avoir à supporter le principal effort de la coalition.

Aux termes de la capitulation de Mayence, les officiers de la garnison ne pouvaient servir d'un an contre les alliés. Le gouvernement révolutionnaire n'attendit point ce délai pour rendre Kleber à la grande guerre, son véritable élément. Vers la fin d'avril, le vainqueur de Savenay reçut l'ordre de se rendre sans retard à l'armée du Nord. Il devait remettre le commandement de sa division entre les mains de l'officier en qui il aurait le plus de confiance, en attendant l'arrivée du général Vachot.

Lorsque Kleber arriva à Coursolre, près Maubeuge, vers le milieu de mai, les hostilités étaient déjà commencées depuis longtemps. Dès la fin de mars, le prince de Cobourg, généralissime des alliés, avait fait avancer son centre, pendant que ses ailes suivaient le mouvement. Il voulait, en s'appuyant sur Condé, Valenciennes et le Quesnoy, qui étaient en son pouvoir, s'emparer de Landrecies et marcher ensuite sur Paris. Les divisions françaises disséminées sur cette frontière avaient été repoussées avec perte. Les alliés s'étaient installés sans obstacles sérieux au-

tour de Landrecies. Pichegru avait essayé de réunir des forces imposantes pour attaquer en masse les troupes de Cobourg. La concentration n'avait pu s'effectuer et les divisions du centre avaient été battues isolément. Heureusement, l'aile gauche, commandée par Moreau, avait obtenu quelques succès. Alors Pichegru changea de plan : il se porta, avec la plus grande partie de ses forces, au secours de son aile gauche, qu'il voulait pousser en avant, et il laissa les divisions de son extrême droite se réunir à l'armée des Ardennes, qui occupait toujours Maubeuge. Au moment où l'aile gauche de l'armée du Nord investissait Ypres et s'efforçait d'attirer les Autrichiens au combat, Jourdan, à la tête de 45,000 hommes, détachés des armées du Rhin et de la Moselle, s'emparait de Dinant et opérait sa jonction (3 juin) avec l'armée des Ardennes et l'extrême droite de l'armée du Nord, qui venaient (9 et 22 mai) d'être repoussées, et forcées, malgré les courageux efforts de Kleber et de Marceau, de lever le siége de Charleroi.

Toutes ces troupes, dont l'effectif s'élevait à près de 100,000 hommes, prirent alors le nom d'*armée de Sambre-et-Meuse*, sous les ordres de Jourdan, subordonné lui-même à Pichegru. Le 4 juin Kleber fut mis à la tête de la division Fromentin, qui occupait la gauche du camp de la Tombe. Tandis que Pichegru poursuivait sa marche victorieuse sur la Lys et l'Escaut, Jourdan, avec 70,000 hommes, se préparait à franchir la Sambre, laissant la division Scherer, de 15,000 hommes, sur la rive droite de cette rivière, entre Thuin et Maubeuge. Dès que la plus grande partie de l'armée de Sambre-et-Meuse se fut avancée vers Charleroi, le siége de cette place fut repris pour la troisième fois.

Le prince d'Orange, parti le 15 de Nivelles, pour faire lever le siége de la place, eut ses avant-postes repoussés; mais il ne se décida pas moins à attaquer Jourdan sur quatre colonnes. La 3e colonne autrichienne, sous le prince de Reuss, marchait contre la droite des Français, où se trouvait la division de Marceau, à Lambusart; la 2e (Alvinzi) contre Championnet, Lefebvre et Morlot, qui formaient le centre et occupaient Ronsart, Grosselies et Courcelles. Kleber et Montaigu, établis entre Landelies et la rive gauche de la Sambre et Fontaine-l'Évêque, se joignaient par leur droite avec la gauche du général Morlot. La droite des Français fut repoussée; leur centre, remis en partie sur le plateau de Jumet, fut

attaqué de nouveau par Alvinzi, qui s'était joint à Beaulieu. Une terreur panique s'empara de quelques bataillons, répandit le désordre et nécessita la retraite des trois divisions. Ainsi les Autrichiens se trouvaient vainqueurs à la gauche et au centre. Ils n'avaient pas eu le même succès à leur droite, où Kleber avait obligé Wartensleben à se replier avec perte sur Haisne-Saint-Paul et Nivelles, et était resté maître du champ de bataille : mais, instruit que la droite et le centre avaient repassé la Sambre, il se trouva obligé de suivre leur mouvement rétrograde dans la nuit du 16 au 17. L'ennemi se retira sur Nivelles, par le chemin de Namur.

Quelques jours après, Jourdan passa de nouveau la Sambre et reprit ses positions du 16. Le 20, il y eut des escarmouches assez vives entre les postes avancés ennemis et ceux de la division Kleber (1). Le bombardement de Charleroi fut poussé avec tant de vigueur, que la place se rendit le 26 juin. Lorsque Cobourg se présenta, le 27, pour la secourir, il n'était plus temps. Jourdan, qui disposait de toutes ses forces, engagea la bataille de Fleurus dans des conditions avantageuses. L'armée française resta maîtresse du champ de bataille. Cobourg ordonna la retraite, et prescrivit à Clairfayt et au duc d'York de se replier sur Bruxelles et de venir le joindre sur la Meuse.

Après la victoire de Fleurus, la droite de l'armée de Sambre-et-Meuse fut dirigée vers Gembloux, et le centre vers Genappe, tandis que l'aile gauche, portée à Mons, devait donner la main à Pichegru. Cette aile gauche, qui était sous les ordres de Kleber, comptait alors trois divisions. La première, que Kleber commandait directement, forte de 15,000 hommes, était formée des brigades Duhesme, Fusier et Bernadotte ; la deuxième, sous les ordres de Montaigu, de 13,500 hommes, comprenait les brigades Richard, Poncet et Boisset ; les brigades Ransonnet et Chevalier formaient la troisième, de 14,000 hommes, commandée par Müller. C'était, en y ajoutant la brigade de réserve du général Daurier (3,000 hommes), un corps d'armée de 47,500 fantassins, sans compter la

(1) Le 21, Kleber écrivait, de Fontaine-l'Evêque, au capitaine Pajol : « Ci-joint, mon ami, un ordre pour venir me joindre à l'armée du Nord. S'il est vrai que tu désires encore servir la République avec moi, mets-toi en route le plus tôt possible ; mais amène au moins deux chevaux avec toi ; car ils sont très-rares ici. Je t'attends avec impatience. »

cavalerie de réserve du général Alexis Dubois, placée provisoirement sous les ordres de Kleber.

Par quelques démonstrations exécutées avec sa droite, Jourdan acquit la conviction qu'il rencontrerait de ce côté une résistance considérable. Il immobilisa donc son aile droite aux environs de Fleurus et dirigea son aile gauche sur l'arc de cercle qui, partant de Mons, passerait à Bruxelles, Louvain, Tirlemont et Maëstricht. Le mouvement de cette aile serait favorisé par sa jonction avec l'armée du Nord. Kleber devait chercher d'abord à se lier avec l'extrême droite de Pichegru, sans perdre ses communications avec le centre de l'armée de Sambre-et-Meuse. Le 2 juillet, il adresse à Jourdan son rapport sur la prise de Mons.

« J'ai gravi hier le mont Palisel; j'en ai chassé l'ennemi et je suis entré dans la ville. L'attaque fut dirigée, du côté dont j'étais chargé, par trois colonnes d'infanterie, soutenues par deux de cavalerie, marchant sur leurs flancs, avec ordre de reconnaître la marche de l'ennemi. J'attendis avec impatience, depuis quatre heures du matin jusqu'à deux heures de l'après-midi, la colonne du général Lefebvre, qui était exténuée de fatigues, et qu'un guide ignorant avait conduite dans un long défilé. Cependant la canonnade qu'elle eut avec l'ennemi m'annonça qu'elle ne tarderait pas à paraître sur les hauteurs en avant de Mons. Enfin arrivés, nous nous mîmes en route. Bientôt la division Duhesme, soutenue par deux régiments de cavalerie aux ordres de Dubois, qui porta sa cavalerie sur l'ennemi, où il la mit en bataille, força les Autrichiens à abandonner les hauteurs de Bracquignies et à céder le champ de bataille. Scherer avançait vers le mont Palisel, qui devait nous assurer la victoire. Montaigu suivait son mouvement avec rapidité, après avoir débusqué à la baïonnette les ennemis, en sorte que vers les 6 heures les trois colonnes se trouvèrent à la même hauteur.

« Il s'agissait de traverser le bois d'Havré, dont l'entrée, infiniment étroite, était défendue par plusieurs pièces de gros calibre, qui tiraient à mitraille sur nous et qui étaient soutenues par plus de 2,000 hommes d'infanterie. La charge battit, et tous ces obstacles furent enlevés à la baïonnette; deux pièces ennemies de gros calibre tombèrent en notre pouvoir, et les canonniers qui les servaient furent tués dessus.

« *P. S.* Le général Férand tourna l'ennemi et s'empara de la ville de Mons; l'ennemi, attaqué de tous les points, prit la fuite, et la déroute fut complète. »

Le 3, il lui écrit de Marchiennes-au-Pont :

« Je suis arrivé dans la nuit du 1er au 2 juillet. Par conséquent impossible de prendre toutes les mesures dans la distribution de l'armée. L'ennemi est en force à Breuves. La ville d'Ath est bien occupée. Les avant-postes de l'ennemi dans cette direction sont poussés jusqu'à Jurbise et les Masnuy-Saint-Jean et Saint-Pierre.

« Je reçois à l'instant, 6 heures, ton ordre d'Ernouf, concernant les 15,000 hommes que je dois fournir pour se porter sur la gauche, vers l'armée du Nord. Je t'assure que mon étonnement est grand, et qu'alors il me devient impossible de couvrir Mons avec les troupes qui me restent. J'attends donc une instruction détaillée. »

Kleber s'occupa néanmoins de préparer les mouvements indiqués par le général en chef. Les trois divisions de l'aile gauche avaient pris une position oblique à la grande route de Bruxelles à Mons : leur droite s'appuyait à Hennuières; leur gauche était au Petit-Rœulx, se prolongeant jusqu'à Hoves et Soignies. Elles faisaient ainsi face à tout ce qui pourrait venir de Hal, Bruxelles et Ath, mais elles n'avaient pas une liaison directe avec l'armée de Pichegru, qui débouchait seulement de Tournay. Pour effectuer la jonction, Kleber se voyait forcé de porter la division Müller jusqu'à Lens, tandis que sa droite s'étendait jusqu'à Nivelles, où arrivaient les avant-postes de Lefebvre. Le 7, il écrivait de Braine-le-Comte à Jourdan :

« Selon tes ordres, je porte la division de Müller à Lens. Je te ferai observer que la ligne de Nivelles à Lens, pour un corps de 27 à 28,000 hommes, est bien considérable, et que la correspondance de l'une à l'autre division sera plus que pénible. Tu sais combien je suis pauvre en cavalerie. Mes avant-postes ont été attaqués ce matin sur la route de Hal; on a poursuivi les attaquants jusqu'à Oisquercq.

« Il se fait un grand mouvement sur Namur par la route de Louvain. Fais-moi connaître la position de la division aux ordres de Lefebvre, afin de diriger ma droite. Je ne commencerai mon mouvement sur Lens qu'après une seconde lettre de toi : Qui trop embrasse, mal étreint. L'armée de Tournay est d'ailleurs bien à

même de remplir l'objet d'interceptation, en portant simplement deux corps à Leuze et à Barry, avec une réserve en avant du bois de Barry. Pardonne mes réflexions. Mais ordonne, et tu seras ponctuellement obéi. »

Jourdan, qui avait appris les mouvements de l'ennemi sur Namur, maintint ses premières instructions. Dès le lendemain, 8, Kleber se rendit, avec la division Müller, à Enghien et Ath, qui furent occupés sans obstacle. Il établit ensuite le gros de cette division dans une position intermédiaire entre ces deux villes. Les communications se trouvaient désormais assurées avec l'armée de Pichegru. Le 9, de grand matin, Kleber revint de sa personne à Braine-le-Comte. J'ai raconté ailleurs (*Pajol*, t. I, p. 85-86) comment, grâce à l'amitié de Pajol et à la judicieuse bienveillance de Kleber, ce trajet de Braine-le-Comte à Ath avait décidé de l'avenir militaire de Ney. Le 9, le commandant de l'aile gauche porta la division Montaigu à Hal, où la division Müller devait la suivre. Le lendemain, il lançait Ney, avec 200 chevaux, dans la direction de Bruxelles, en le faisant soutenir par la demi-brigade Leval et par de l'infanterie légère, chargée de fouiller la forêt de Soignies. En arrivant aux portes de Bruxelles, les détachements français reçurent des magistrats les clefs de la ville. Les divisions Müller et Montaigu entrèrent, le 10, à Bruxelles, en même temps que l'avant-garde de Pichegru. Le 11, l'armée du Nord, venant d'Assche, campa derrière le canal de Wilvorde, au nord de la ville, où Pichegru établit son quartier général.

Le 13, l'armée du Nord se porta sur Malines, à la poursuite des Anglais et des Hollandais; et Jourdan, continuant son mouvement de conversion, fit avancer son aile droite vers Namur, son centre vers Jodoigne et son aile gauche vers Louvain. Le général Montaigu resta comme gouverneur de Bruxelles. Kleber quitta cette ville de grand matin et avec ses trois divisions marcha sur Louvain par Tervueren. A Berdhem, son avant-garde signala l'ennemi en position sur les terrains accidentés de la Montagne de Fer. C'était l'arrière-garde de Cobourg, qui, toujours en communication avec le prince d'Orange, occupant Malines, interceptait les deux routes qui conduisent de Bruxelles à Louvain. Nos soldats escaladèrent les pentes ardues de la Montagne de Fer et rejetèrent l'ennemi dans Louvain, où ils entrèrent derrière lui. La

lutte recommença dans la ville, que les Autrichiens durent enfin nous abandonner pour rejoindre à Tirlemont le gros de l'armée impériale.

Le 16 juillet, Kleber poussa son avant-garde à Lovenjoul, avec ordre de surveiller Tirlemont et de chercher à connaître exactement la position des Impériaux. Il envoya en même temps une forte reconnaissance sur Diest pour déjouer les tentatives que le prince d'Orange aurait pu diriger contre lui. Il apprit que l'armée de Cobourg, dont l'arrière-garde occupait Tirlemont, était campée depuis Nerwinden jusqu'à Saint-Trond, et que le prince d'Orange ne songeait qu'à se retirer devant Pichegru, qui débouchait de Malines. Le 19, Kleber achemina ses trois divisions sur Tirlemont, que la tête de colonne attaqua vigoureusement. L'ennemi se défendit avec une grande bravoure. Pour l'obliger à céder, il fallut tourner la ville. Pris entre deux feux, les Impériaux tentèrent vainement de se faire jour : beaucoup furent tués dans les rues de Tirlemont, 300 furent pris. Laissant dans Tirlemont la division qui s'en était emparée, Kleber établit les deux autres en arrière, au camp de Cumptich, et prit son quartier général à Roosbek. L'avant-garde fut portée à Hackendoven, en face d'Overhespen, où se trouvait celle des Impériaux, dont l'armée tout entière était déployée sur les hauteurs de Nerwinden à Landen. Les progrès de l'aile droite, qui s'empara de Huy le 21, obligèrent Cobourg à se retirer sur la Meuse, qu'il franchit à Liége et à Maëstricht. Kleber s'avança jusqu'à la petite Geete, ayant son avant-garde à Dormael, et même à Saint-Trond, où le général Boyé entra le 21. Le 23, les divisions du centre de l'armée de Sambre-et-Meuse étaient arrivées à Rumsdorp, Landen; l'aile droite s'établit aux environs de Huy, et l'aile gauche à Saint-Trond. Au 27 juillet, Kleber s'était emparé de Tongres, Hatry de Liége, et le centre avait pris position sur la route de Tongres à Liége. Les Impériaux avaient retiré tous leurs corps sur la rive droite de la Meuse, et ne montraient plus sur la rive gauche que des patrouilles ou des reconnaissances.

Le 2 août, de son quartier général, établi au château de Hex, le commandant de l'aile gauche rendit compte de sa position au général en chef.

« La division de droite est appuyée à une redoute construite sur la hauteur du Ticton, qui plane sur tout le pays jusqu'à Tongres; sa

gauche s'étend en avant de Hex, et va gagner la droite de la division du centre, dont la gauche est appuyée à Beerling. Celle de gauche appuie sa gauche à Hemelsveldt, et sa droite au même Beerling. Tout ce front, un peu étendu, à la vérité, va être complétement retranché sur deux points, et la position est inaccessible pour la cavalerie sur toute la partie gauche et du centre. La division de gauche fournit une petite avant-garde à Wummertinghen, qui poussera des patrouilles continuelles sur Hasselt et sur Bilsen. Indépendamment de cela, les postes de Hërten, Wellen, Aleken, Herck et Sterwoordt, sont occupés par de l'infanterie légère. La division de droite fournit une petite avant-garde à Alwegge, qui communique par les patrouilles avec le général Morlot et avec l'avant-garde du général Boyé, en avant de Tongres. Tu as vu par toi-même que l'avant-garde de Boyé surveille et tient en respect Bilsen et tout ce qui pourrait venir de Maëstricht et de Visé. Les ravins, bois, gorges et taillis devant le pont de la division de droite, ainsi que ceux de la division de gauche sont également gardés. Le 13e régiment de cavalerie est en ligne sur la droite près du village de Wechmael et a ses chevaux au piquet.

« *Telle* est ma position; j'y ai confiance; j'en aurais davantage si j'avais six ou huit bataillons de plus. »

Dans ces positions les divisions de Kleber furent inspectées, le 2 août, par Gillet, qui écrivait, le 3, au comité de salut public : « J'ai passé hier la revue de l'aile gauche. J'ai été, en général, satisfait de la bonne tenue et de la discipline de la division commandée par Duhesme. Celle du général Montaigu est également bien. Mais la troisième faisait un contraste frappant avec les deux premières. Le service s'y fait mal; les soldats sont ignorants; point de précautions prises contre l'ennemi. J'ai donc destitué le général de division Müller et le général de brigade Ransonnet, que j'envoie en arrière dans une place. » La division Müller présentait, en effet, une désorganisation telle que Kleber avait dû s'en plaindre aux représentants et au général en chef. Le même jour, Gillet nomma Friant général de brigade. « Tu seras, lui mandait-il, sous les ordres de Kleber; tu seras heureux et charmé de connaître ce brave républicain. Apprends à apprécier la force de son génie. Tu remplaceras le général Chevalier, que j'ai destitué pour son peu d'ardeur. »

Après ces mesures rigoureuses, mais nécessaires, Gillet profita du temps d'arrêt qui se produisait dans la marche de l'armée de Sambre-et-Meuse pour compléter l'embrigadement de l'infanterie, conformément au décret du 5 février 1794. Cette nouvelle formation de l'infanterie fut mise par Kleber à l'ordre de l'aile gauche le 15 août; le 16, la fusion des corps s'effectua sous la direction et la surveillance des généraux de division et de brigade.

L'étendue des positions de l'aile gauche et la proximité de l'ennemi commandaient une surveillance incessante. Kleber prescrivait aux officiers sous ses ordres de maintenir les hommes à leur poste et d'empêcher les dilapidations.

« Château de Hex, 15 août 1794.

« Kleber est instruit que les soldats abandonnent le camp et se portent jusqu'à deux lieues sur le derrière pour s'y livrer au pillage. Il en est d'autant moins étonné qu'il a parcouru hier lui-même tout le derrière de la division Müller, et qu'il est arrivé aux gorges même des batteries sans avoir été reconnu par aucun poste. Cette négligence dans l'exécution des ordres qu'il a donnés pour l'établissement des postes sur le derrière des camps est des plus coupables, et il manquerait lui-même à son devoir s'il ne le faisait connaître au général en chef. Il veut bien encore, mais pour la dernière fois, prévenir les généraux de ce défaut de surveillance, et il espère que cet avis ne sera point négligé, et qu'on ne le forcera pas à se plaindre de l'insouciance qu'ils apporteraient à exécuter un ordre aussi essentiel, et de demander le changement de ceux qui enfin ne s'y seraient pas conformés.

« Goury, chef de brigade, et le commandant du bataillon du 17e régiment ont été mis aux arrêts de rigueur pour n'avoir point fait exécuter les ordres sur l'établissement et les positions des faisceaux d'armes et des feux de cuisines; cette négligence a occasionné la perte de toutes les armes et d'une quantité d'équipement de ce bataillon, qui ont été détruits par le feu. »

« Château de Hex, 18 août 1794.

« Les généraux sont prévenus que les grains et avoines, tant récoltés que sur pied, dans toutes les parties du pays occupé par les armées de la République, sont en réquisition pour le service militaire; qu'afin de rendre cette mesure efficace, il est urgent de prendre

tous les moyens nécessaires pour en prévenir la dilapidation. En conséquence, j'ordonne de faire lire à l'ordre, pendant trois jours consécutifs, qu'il est sévèrement défendu à tous militaires et charretiers de couper et enlever aucun grain et avoine sur les champs et dans les greniers du pays, de laisser pâturer les chevaux dans la partie de la campagne non récoltée, et d'y causer le moindre dégât; que ceux qui seront rencontrés en contravention aux ordres, par les postes ou par les sentinelles qui seront spécialement chargés d'y veiller sous la responsabilité particulière du chef du poste, seront arrêtés et conduits aux prisons du quartier général, pour être livrés à la commission militaire et y être jugés comme dilapidateurs des subsistances de la République et ennemis de la nation française. »

« Château de Hex, 27 août 1794.

« Kleber a appris avec beaucoup d'étonnement que les militaires des postes Haelen, Herck et autres villes ou villages, ne sont point au bivouac, mais qu'ils se sont logés chez les habitants de ces lieux.

« Considérant qu'un pareil désordre est non-seulement préjudiciable à la célérité du rassemblement des troupes et à la discipline de l'armée entière, par l'influence que cet exemple peut exercer sur elle, mais encore compromet leur sûreté et celle de l'armée qu'elles sont chargées de couvrir, ordonne au commandant du camp de Diest de faire retirer sur-le-champ les militaires qui se sont logés dans Haelen, Herck et autres lieux, et de les mettre au bivouac, en avant ou derrière ces villages ou villes; défend à tous officiers généraux, chefs de brigade ou commandants de bataillon ou postes des trois divisions sous ses ordres, de permettre à quelque poste ou militaire que ce soit de loger dans les villes ou villages, même d'y entrer sans besoin urgent et une permission expresse du commandant.

« Les officiers qui contreviendront au présent ordre ou ne surveilleront pas rigoureusement son exécution seront punis sévèrement.

« Les postes de Haelen, Herck et tous les autres, en avant ou derrière les villes ou villages, seront relevés très-souvent, tous les cinq jours au plus, pour que les militaires ne contractent point l'habitude et le goût de l'inertie.

« Toutes les patrouilles seront poussées plus loin qu'on ne l'a fait jusqu'ici; celles des postes de Haelen, Herck et lieux voisins s'avanceront jusqu'à trois et quatre lieues dans l'intérieur du pays. »

En vue d'une reprise prochaine des hostilités, Kleber fit, le 28, une nouvelle répartition de ses forces : il les partagea en quatre divisions, dont il donna le commandement aux généraux Bernadotte (*avant-garde,* 11,877 hommes), Duhesme (*division de droite,* 10,951 hommes), Friant (*division du centre,* 12,022 hommes) et Richard (*division de gauche,* 14,438 hommes).

A la fin d'août, Jourdan se décida à rapprocher ses troupes de la Meuse, afin d'être prêt à reprendre l'offensive dès que les divisions de Scherer, qui avaient été détachées pour enlever à la coalition Condé, Valenciennes, le Quesnoy et Landrecies, seraient venues le rejoindre. Il porta les divisions Marceau et Meyer à Stree et à Huy, en avant de Namur; Hatry au-dessus de Liége, à Aus; Championnet vers Voteme; Lefebvre en avant-garde à Houarin et Villiers-Saint-Simon, où il était appuyé par la cavalerie de réserve de Dubois.

L'aile gauche dut se conformer à ce mouvement et s'établir entre Rixinghen et Bilsen. Ce changement de position s'effectua le 31 août. L'avant-garde de Bernadotte, mise sous les armes dès trois heures du matin, se déploya en bataille en avant de Tongres, pour masquer le mouvement des autres divisions, et vint s'installer ensuite sur les hauteurs de Bilsen, entre Leeten et Munster-Bilsen. La division Duhesme établit sa droite à Rixinghen, tandis que sa gauche se prolongeait, par la crête des hauteurs, vers Cruys-Linde. La division Friant, s'avançant par Rulickhoven, Geurslew, Schalckoven, appuya sa droite à Cruys-Linde, et poussa son extrême gauche jusqu'à Groën-Straët, pour se lier à la droite de Richard, dont la gauche était à Laër. La division Duhesme occupa Beysch, Housselt, Chaelebrock et Ryckhove; Friant et Richard firent garder tous les passages aboutissant à leurs camps. Kleber porta alors son quartier général à Schalckoven. Le général Boisset, envoyé avec 6,000 hommes à Hasselt, couvrait le flanc gauche de Kleber et maintenait les communications de l'armée de Sambre-et-Meuse avec l'armée du Nord.

Au 1er septembre, le mouvement de l'aile gauche se trouvait

terminé. Les divisions qui la composaient étaient déployées en ligne presque droite de Rixinghen à Laër, sauf la division Bernadotte, destinée à surveiller de plus près Maëstricht et les corps autrichiens abrités sous le canon de la place.

Le moment approchait de sortir de l'inaction. Le 11 septembre, Scherer arriva à Namur, avec vingt-quatre bataillons et dix escadrons dans le meilleur état. Le 13 au soir, Jourdan se rendit au-devant de lui à Huy, afin de l'investir du commandement de l'aile droite et pour lui faire exécuter sous ses yeux l'attaque projetée contre l'aile gauche des Impériaux. Kleber eut ordre de porter son quartier général à Tongres. Il devait prendre, en cas d'événement, le commandement de toutes les troupes destinées à rester sur la rive gauche de la Meuse. C'étaient, outre les trois divisions de l'aile gauche, les divisions Morlot, Lefebvre, Championnet et Dubois, formant ensemble environ 100,000 hommes. Le 14, l'aile droite (60,000 hommes) franchit l'Ourthe à Comblain-au-Pont; le 16, elle vint border l'Amblève, de Sougnez à son embouchure, en face des hauteurs de la rive droite, où l'ennemi, solidement établi à Sprimont et à Esneux, paraissait résolu à opposer une vive résistance. Kleber devait exécuter, le 17, une attaque générale, afin d'attirer sur lui l'attention de Clairfayt, qui avait remplacé Cobourg (28 août), et de l'obliger à dégarnir l'aile gauche des Autrichiens. Dès le 16, il prit ses mesures pour remplir les intentions du général en chef. Il prescrivit à Boisset d'envoyer un fort détachement à Maseych, un autre vers Stockheim; à Bernadotte de lancer une reconnaissance de cavalerie sur Soetendale, Reckheim et Neer-Haren, tandis que, avec le reste de ses troupes, il marcherait sur Gillich, Lonaken et Weldtwezelt. Une brigade de la division Richard seconderait ce mouvement. La division Friant, tout entière sous les armes en avant de Housselt, était destinée à servir de réserve générale. Une brigade de la division Duhesme se porterait, avec deux escadrons, à Wlentingen, et agirait de concert avec une brigade de la division Morlot, dirigée vers les hauteurs de Rympst. La cavalerie de réserve de Dubois, déployée à la droite de cette brigade de Morlot, attaquerait Rympst et Montenaken, avec l'appui de la division Lefebvre, qui, se glissant entre Jaar et Meuse, tâcherait de gagner Eben et Emal.

Maëstricht était le point objectif de toutes ces marches conver-

gentes. Le 17 à 7 heures du matin, les troupes de Kleber se mirent en mouvement. Partout l'ennemi fut refoulé. Ney arriva jusque sous les murs de Maseyck; Bonamy parvint près de Stockheim; Bernadotte rejeta dans Maëstricht les avant-postes autrichiens. Les brigades d'attaque des autres divisions, après des engagements très-vifs, occupèrent les emplacements qui leur avaient été assignés.

Obligé de ramener son corps sous le canon de Maëstricht, Kray demanda du secours à Clairfayt, qui envoya des renforts considérables, avec lesquels Kray put, avant la chute du jour, reprendre l'offensive. Le but de Kleber était atteint. Nos colonnes résistèrent juste assez pour empêcher les Autrichiens de s'avancer au delà de leurs anciennes positions, et, à la nuit, rentrèrent dans leurs camps. Kleber avait envoyé immédiatement le capitaine Pajol pour faire connaître à Jourdan les résultats de l'attaque du 17. Le succès de l'aile droite fut complet. Les Autrichiens furent chassés de Sprimont et d'Esneux. Dans la nuit du 18, Pajol, qui avait pris part à la bataille et enlevé un drapeau à l'ennemi, vint annoncer à Kleber la victoire de l'Aywaille. Le commandant de l'aile gauche porta ce nouveau succès à la connaissance de ses troupes, et les prévint de se tenir prêtes à avancer.

Dès que Clairfayt connut la retraite de son aile gauche, il leva le camp de Robermont et se porta avec toutes ses forces vers Hervé, prescrivant à Kray de rentrer dans Maëstricht et d'envoyer sur la Roër tout ce qui ne serait pas indispensable à la défense de la place.

Les divisions de Kleber se mirent en marche le 20 au matin pour se rapprocher de Maëstricht. Duhesme se porta sur Wonck; Friant traversa Mumercken et se plaça à la suite de Duhesme, sa droite à Herderen et sa gauche à Groot-Spauwen. La division Richard traversa Bilsen et prit position à gauche de la division Friant. Elle appuya sa droite à Groot-Spauwen, tandis que sa gauche s'installa près de Bilsen, dans le camp évacué par les troupes de Bernadotte, dont le quartier général fut porté à Zangary. Dès que les mouvements de ses divisions furent terminés, Kleber établit son quartier général à Seren-Elderen.

Le 22 septembre l'aile gauche s'avança plus près de Maëstricht. La division Richard s'approcha de Gillich; Friant s'installa près

de Weldtwezelt; Duhesme amena sa gauche à Rympst. L'avant-garde de Bernadotte, envoyée contre Stockheim, occupa les villages de Wucht, Leuth, Molenweld, Stockheim, Lanklaar et Dilsen. L'ennemi disparut dès lors de cette partie de la rive gauche de la Meuse, où s'établit, le 23, le corps du général Boisset, arrivant de Hasselt.

Au lieu de pousser activement le siége de Maëstricht, comme l'aurait voulu le comité de salut public, Jourdan se décida à déloger l'armée de Clairfayt de ses lignes de la Roër. Il prescrivit à Kleber de resserrer l'investissement de Maëstricht sur la rive gauche, afin d'être prêt, au premier signal, à venir le rejoindre avec tout ce qui ne serait pas absolument indispensable devant la place. Jourdan avait poussé le gros de l'armée de Sambre-et-Meuse à peu de distance de la Roër, où l'ennemi paraissait résolu à l'attendre.

Au 25 septembre, les divisions françaises se trouvaient : Lefebvre (environ 12,000 hommes), en avant-garde à Rolduc; Meyer et Hacquin (ensemble 18,000 hommes), à Cornely-Munster; Marceau (9,000 hommes), à Eschweiler; Hatry, Morlot et Championnet (26,000 hommes), à Aix-la-Chapelle; la réserve de cavalerie de Dubois (4,000 chevaux), à Fouron-le-Comte.

En face et à peu de distance de ces huit divisions françaises, l'armée de Clairfayt occupait sur la Roër des positions choisies à l'avance et fortifiées : le corps de Werneck (14,000 hommes), à Vlodrop et Ruremonde; celui de Kray (16,000 hommes), à Juliers, Kirchberg et Linnich; le corps de bataille, aux ordres directs de Clairfayt (16,000 hommes), à Aldenhoven et Juliers; le corps de Latour (23,000 hommes), à Düren, détachant la brigade Naddick à Niedeggen.

Dès le 23 septembre le commandant de l'aile gauche avait été prévenu de se tenir prêt à se porter avec 30,000 hommes sur la Roër. En conséquence, le 24, il fit passer sur la rive droite de la Meuse l'infanterie de Bernadotte. Le 25, après une série de petits combats assez vifs, l'avant-garde française s'établit à Keer et Bemelen. La brigade Bernadotte resta le 26 dans ces positions, qui complétaient l'investissement de Maëstricht sur la rive droite. Le 27, elle occupa Houtem, Fauquemont et Heek. Kleber était dès lors en mesure de marcher vers la Roër avec les divisions Friant et Richard. Le 28, à 1 heure du matin, le mouvement com-

mença. La division Friant, marchant par sa droite, se dirigea sur Rympst, franchit le Jaar à Wonck, la Meuse à Visé, et s'installa le soir entre Fouron-le-Comte et Merchault. La division Richard suivit et prit position entre la gauche de Friant et la Meuse. Kleber, qui avait dirigé lui-même cette marche importante, établit son quartier général à Mouland, puis au château d'Eysden. Après avoir fait reconnaître les routes conduisant vers la Roër dans la direction de Heinsberg, il continua son mouvement le 29, avant le jour. Les divisions Friant et Richard, formant une seule colonne, qu'encadraient, comme la veille, le 22e et le 13e de cavalerie, suivirent la route ouverte par Bernadotte et s'installèrent le soir à Sittard, derrière la petite rivière de Geleen, la droite appuyée à Munster-Geleen et la gauche à Limbricht. Quelques postes en avant de Sittard lièrent cette ligne de bataille à l'avant-garde, dont la tête était déjà à Heinsberg. Le 30, à 4 heures du matin, Friant et Richard traversèrent Sittard et s'arrêtèrent à une demi-lieue au delà de Gangelt, et prirent position entre Breeberen et Birgden; la division de droite porta un fort piquet d'infanterie et de cavalerie à Gilrath, afin de correspondre par des patrouilles avec la gauche de la division Lefebvre, qui s'appuyait à Geilenkirchen.

L'installation de l'aile gauche terminée, Kleber, dont le quartier général fut établi à Gangelt, partit, avec un adjudant général et son aide de camp Pajol, pour Geilenkirchen, où Jourdan lui avait donné rendez-vous afin d'arrêter les dispositions à prendre pour le passage de la Roër.

A ce moment, l'armée de Sambre-et-Meuse, à l'exception des 15,000 hommes laissés devant Maëstricht, se trouvait tout entière en ligne en face de l'ennemi. L'aile droite, commandée par Scherer, était à Eschweiler; le centre, à Saint-Joëris et Kellersberg; la division Lefebvre, à Baësweiler et Geilenkirchen, et l'aile gauche, de Geilenkirchen à Heinsberg.

Le plan qui fut arrêté à Geilenkirchen entre Jourdan, Kleber et Lefebvre peut se résumer ainsi : Scherer (*aile droite*) attaquerait Düren; Kleber (*aile gauche*) forcerait le passage devant Ratheim; l'avant-garde, sous Lefebvre, marcherait sur Linnich; enfin, le centre, conduit par Jourdan en personne, culbuterait le camp d'Aldenhoven, pour se diriger ensuite vers Juliers. L'effort principal devait porter sur Düren et Aldenhoven.

Kleber revint le soir même à Gangelt.

Le 1er octobre, il se rendit, avec toutes ses forces, à Heinsberg, prenant ses dispositions pour la bataille, que Jourdan avait fixée au lendemain. Le 2, à 5 heures du matin, l'armée de Sambre-et-Meuse s'ébranla de la droite à la gauche. En moins de deux heures le centre enleva les hauteurs d'Aldenhoven, malgré le feu meurtrier des redoutes qui les garnissaient. A l'aile droite, Scherer parvint, un peu plus tard, après des efforts héroïques, à forcer le passage à Düren. Lefebvre attaqua vigoureusement Linnich, que les Autrichiens abandonnèrent dans la soirée. A l'aile gauche, Kleber eut à surmonter des obstacles qui l'arrêtèrent plus longtemps. Lorsque la brigade d'avant-garde (Bernadotte) arriva dans l'île que forme la Roër entre Heinsberg et Ratheim, elle fut accueillie par un feu épouvantable d'artillerie et de mousqueterie. Les gués ayant été détruits par l'ennemi et le pont que l'on avait apporté de Heinsberg se trouvant trop court, la 71e demi-brigade et quatre compagnies de grenadiers franchirent la Roër à la nage, se jetèrent sur les batteries autrichiennes et parvinrent à se maintenir sur la rive droite. La nuit fut employée à la construction des ponts.

Le 3 octobre de grand matin, Jourdan entrait à Juliers sans trouver de résistance, et dirigeait ses divisions du centre vers Kerpen, où Scherer arrivait, venant de Düren; dans le même temps, Lefebvre débouchait de Linnich. Kleber ne pouvait porter ses troupes en avant qu'un peu plus tard. Ce fut seulement vers dix heures du matin que, les ponts des divisions étant achevés, Bernadotte fit reconnaître les hauteurs de Ratheim et éclairer le pays entre Wassenberg et Linnich. Dès que cette reconnaissance eut rendu compte que l'ennemi avait disparu, Kleber lança sur les routes de Neuss les 2e et 4e hussards, et prescrivit à Ney, qui les commandait, de chercher à atteindre l'arrière-garde de Werneck. Le 7e dragons appuyait les hussards et leur servait de réserve. Toute l'infanterie de Bernadotte fut poussée sur la route d'Erkelenz et établie au delà de cette ville, de manière à pouvoir secourir Ney et observer à la fois ce qui arriverait de Juliers et de Ruremonde. Les divisions Friant et Richard passèrent ensuite la Roër. La première dirigea sa tête de colonne vers Linnich, pour se lier avec Lefebvre, qui occupait déjà en grande partie les hauteurs de Ge-

venich. Richard disposa sa division à la gauche de celle de Friant, qui venait jusqu'à Klein-Gladbach, et prolongea sa gauche vers Wassenberg, où Kleber installa son quartier général dans l'après-midi du 3 octobre.

Le centre et la droite de l'armée de Sambre-et-Meuse marchaient rapidement vers le Rhin. L'aile gauche devait suivre le mouvement. Devançant les prescriptions de Jourdan, Kleber fit partir, le 4 à 7 heures du matin, l'avant-garde de Bernadotte; cette brigade, après avoir dépassé Gierath, rejoignit Ney, qui, avec ses six escadrons de hussards, éclaira la marche. La division Friant, sortie de Ratheim à 6 heures, avait laissé Erkelenz à un quart de lieue sur sa gauche, et s'était établie en avant du quartier général de Kleber, près de Priesterath. La division Richard, mise en mouvement à la même heure, passa à un kilomètre à gauche d'Erkelenz, prit ensuite la direction de Neuss, par Venloo et Neukirchen, et s'arrêta un peu au delà de cette dernière ville, à hauteur de la division Friant.

Le 5, la marche vers le Rhin continua : l'avant-garde de Bernadotte entra dans Neuss, malgré la résistance de la garnison autrichienne, qui fut reconduite jusqu'à Düsseldorf. La division Richard, suivant les traces de Bernadotte, s'établit aux environs de Büttgen, tandis que la division Friant vint se placer vis-à-vis de Neuenhausen, sur l'Erft, dont elle borda la rive gauche, sans cesser de se lier avec Lefebvre, qui appuyait sa gauche à Grevenbroich. Friant devait franchir l'Erft et se porter sur le Rhin dès que Jourdan et Scherer seraient arrivés à Cologne.

Kleber, installé le 6 octobre à Dyck, près Saint-Nicolas, dicta au capitaine Pajol un ordre sévère pour empêcher le pillage et retenir les hommes à leur poste.

« Les généraux de division enverront de très-fréquentes patrouilles, commandées par des officiers, dans les villages et campagnes situés jusqu'à deux lieues de leur position respective, avec ordre d'arrêter tous les pillards et traîneurs et de les conduire au quartier général, pour de là être traduits devant le tribunal militaire.

« Il est recommandé à ces officiers de mettre à exécution l'ordre du général en chef relativement à la chaîne de sentinelles à établir en avant et en arrière du camp pour empêcher les soldats d'en

sortir. Il sera fait trois appels par jour, auxquels les généraux de brigade assisteront et feront assister les officiers supérieurs.

« Le général prévient qu'il fera un exemple terrible contre ceux qui contreviendraient au présent ordre. »

Düsseldorf avait tiré sur les troupes de Ney et de Bernadotte, qui poursuivaient la garnison de Neuss. Kleber se porta, le 7, avec la division Richard, devant cette place, contre laquelle il fit ouvrir un feu très-violent. Düsseldorf se rendit et paya un million de contribution de guerre.

Pendant ce hardi coup de main, la division Friant avait franchi l'Erft et était arrivée le 7 sur les bords du Rhin. Elle y fut disséminée dans des cantonnements jusqu'à la gauche de Lefebvre à Dormagen.

L'expédition de Düsseldorf et celles de Ney à Neuss et aux environs avaient produit des prises considérables, qui furent envoyées à Jourdan, alors à Cologne, pour les soustraire au pillage. Kleber ne conserva que les objets d'habillement nécessaires à ses troupes et le matériel de guerre indispensable au siége de Maëstricht, dont il était chargé.

Jourdan, en effet, avait déjà prescrit à Lefebvre de relever les troupes de l'aile gauche dans leurs positions le long du Rhin, à Neuss et à Düsseldorf.

Les corps de l'armée de Sambre-et-Meuse allaient se trouver ainsi répartis : 45,000 hommes sous Maëstricht; 10,000 devant Bonn; 20,000 à Cologne; 20,000 à Düsseldorf, et 10,000 à Ruremonde.

Le 13 octobre, toutes les troupes aux ordres de Kleber, sauf la cavalerie de Ney, laissée à Neuss, étaient réunies autour de Maëstricht.

A son départ pour la Roër, le 28 septembre, avec l'avant-garde de Bernadotte et les divisions Friant et Richard, Kleber avait laissé devant Maëstricht, pour en former l'investissement, la division Duhesme, portée à 15,000 hommes d'infanterie. La brigade Hardy (4,000 hommes) et la brigade Barjonet (3,000) passèrent, le 29, sur la rive droite de la Meuse, afin d'occuper autour de Wyck les positions abandonnées par les troupes qui marchaient vers la Roër. La brigade Daurier (5,000 hommes) et la brigade Poncet

(3,000) restèrent sur la rive gauche. Les 32e et 34e divisions de gendarmerie à pied gardaient les ponts établis sur la Meuse, tandis que la cavalerie du général Boisset, composée des 3e et 12e chasseurs et de divers détachements d'autres régiments, tenait la campagne afin d'assurer les communications entre les camps, tout en laissant quelques escadrons à portée des lignes d'investissement pour aider à repousser les sorties.

Jusqu'au 10 octobre, la garnison de Maëstricht s'était contentée de diriger, du haut de ses remparts, un feu d'artillerie, quelquefois assez vif, sur nos travailleurs, sur nos vedettes ou sur nos camps. Le 10 elle fit une sortie, qui, d'abord heureuse, aboutit finalement à un échec.

Le 12, après avoir conféré avec le général du génie Marescot et le général d'artillerie Bollémont, Kleber décida que Maëstricht serait attaqué de trois côtés à la fois : 1° par la porte de Bois-le-Duc; 2° par Wyck; 3° par le fort Saint-Pierre. En vue de ce système d'attaque, il partagea ses troupes en trois corps. Le premier, commandé par Duhesme et chargé de l'attaque de la porte de Bois-le-Duc, qui était la principale, fut porté à 19,000 hommes et réparti autour de Maëstricht depuis Smermaes, sur la Meuse, jusqu'à Neder-Kanne, sur le Jaar. La ligne de ses camps passait par Cauwenbergh, la redoute *Républicaine*, la ferme de Dicke-Paul et Wilre. Les seize bataillons (12,700 hommes) qui formèrent le deuxième corps, sous les ordres de Bernadotte, furent placés autour de Wyck, sur une ligne à peu près circulaire, dont les deux extrémités s'appuyaient à la Meuse, l'une à Borgharen, l'autre à Heugen. Outre l'attaque de Wyck, dont il était chargé, Bernadotte devait garder les ponts et communications au-dessous de Maëstricht, entre Reckheim et Borgharen. Le troisième corps (7,500 hommes), commandé par le général Poncet, fut désigné pour l'attaque du fort Saint-Pierre. Indépendamment de ces trois corps, qui avaient chacun leur destination particulière, Kleber réunit sous le commandement du général Boisset toute la cavalerie, tant celle qui était sous les murs de la place que celle qui fut envoyée à Ruremonde et le long de la Meuse.

Cette armée, forte d'environ 40,000 hommes d'infanterie et 3,000 chevaux, prit, à dater du 13 octobre, le nom d'*armée sous Maëstricht*.

Les travaux du siége furent confiés aux chefs de bataillon du génie : Chasseloup, pour la première attaque ; Duché, à la deuxième ; Boisgérard, à la troisième.

Le quartier général fut installé à Petersheim, village situé en arrière de l'attaque principale, et Kleber s'y établit, dans un château, avec le représentant du peuple Gillet.

Une dernière sommation, faite le 14 au prince de Hesse, gouverneur de la place, n'amena aucun résultat : on dut procéder à un siége en règle. Le 15, les officiers du génie commencèrent sur les points désignés les reconnaissances et tracés préliminaires.

Pour entreprendre les tranchées, il fallait avoir l'artillerie nécessaire à l'armement des batteries. Plusieurs fois déjà Kleber et Gillet l'avaient demandée avec instance ; rien n'arrivait. Impatienté de ces retards, qui pouvaient compromettre le succès de l'opération, à cause de l'approche de la mauvaise saison, Gillet partit le 18, et amena de Namur, le 23, un parc de siége composé de 200 pièces de canon. A l'entrée de la nuit du 23 au 24, les troupes de Duhesme et de Bernadotte prirent les armes ou fournirent des travailleurs pour l'exécution de la première parallèle. A l'attaque principale, 6,000 mètres de tranchée, y compris les communications, furent ouverts, sans coûter plus d'un tué et cinq blessés. Seulement, à la gauche de la parallèle, la débandade d'un bataillon de garde amena une solution de continuité qui retarda de vingt-quatre heures l'établissement des batteries. A l'attaque de Wyck, la première parallèle et ses communications furent ouvertes sur un développement de 4,000 mètres, sans la moindre erreur et sans aucune perte d'homme, quoique l'ennemi lançât une grande quantité de pots à feu. Dans la journée on perfectionna les travaux de la nuit, et l'on disposa les emplacements des batteries. La nuit suivante on creusa de nouvelles tranchées, et comme le temps tournait à la pluie, le lendemain 25, on fit couper des arbres dans le bois de Petersheim, afin d'en garnir le sol des tranchées, pour les conserver praticables aux troupes et à l'artillerie. Pendant la nuit du 25 au 26, la tranchée fut ouverte à l'attaque du fort Saint-Pierre, d'une manière aussi heureuse que hardie. Les jours suivants, les boyaux de communication, les parallèles et les batteries furent perfectionnés ou augmentés avec d'autant plus d'activité que, dès le 27, la pluie, ayant commencé à tomber en abondance, menaçait de détériorer

les travaux s'ils n'étaient promptement consolidés. Le 29, le temps devint tout à fait mauvais.

Devant les trois attaques, le feu de la place nous causait plus de mal : il fallait se hâter d'en finir. Le 30, on déboucha sur la deuxième parallèle. Le 31, après le retour du parlementaire que Kleber avait envoyé au bourgmestre de Maëstricht pour le prévenir du bombardement, les batteries de l'attaque de Wyck et de l'attaque du fort Saint-Pierre ouvrirent le feu. Le 4 novembre Kleber écrivait de Petersheim au général Ernouf : « Nous avons travaillé comme des forçats, toute la nuit, à rédiger la capitulation de Maëstricht. C'en est fait : cette importante place est au pouvoir de la République. La garnison, faite prisonnière de guerre, est renvoyée chez elle. Tu dois comprendre notre joie, la mienne particulièrement. » Ainsi, après onze jours de tranchée ouverte et quatre jours de bombardement, Maëstricht tomba au pouvoir des Français, qui y trouvèrent 351 bouches à feu, 400 milliers de poudre, 20,000 fusils et une quantité considérable de provisions de toutes sortes. Cette conquête avait coûté à l'armée de Kleber 300 hommes environ, tant tués que blessés.

Les Impériaux sortirent de Maëstricht le 7 novembre et déposèrent les armes devant les troupes françaises, qui avaient pris position, dès 6 heures du matin, sur les glacis de la place, la division Bernadotte près de la porte de Wyck, les divisions Montaigu, Duhesme et Chapsal, ainsi que la cavalerie de Boisset, près de la porte de Bruxelles. Lorsque la garnison autrichienne eut défilé, nos troupes rentrèrent au camp, mais elles ne repassèrent pas le Jaar. Montaigu porta sa gauche à Smermaes; Duhesme appuya sa droite à Kanne, et la division Chapsal occupa l'intervalle qui les séparait. Bernadotte, nommé gouverneur de Maëstricht, entra dans la place avec deux brigades. La division Duhesme, mise en marche le 8, arriva le 12 à Cologne, dont elle allait former la garnison. La division Chapsal quitta le même jour la rive gauche de la Meuse, et parvint, le 10, à Bedburg et sur l'Erft, d'où elle devait plus tard se porter sur la rive gauche du Rhin.

A partir du 12 novembre, le corps de Kleber, réduit aux deux divisions d'infanterie Duhesme et Chapsal et à la brigade de cavalerie de Boisset, se trouva placé à peu près au centre de l'armée de Sambre-et-Meuse, prêt à border le Rhin de Cologne à Zons. Ce

corps était arrivé dans une détresse affreuse, à ses nouveaux emplacements, où tout manquait même le pain; et le pays sur lequel il devait s'établir ne présentait que peu de ressources. Kleber se plaignit amèrement de cet état de choses, et sollicita de Jourdan les ordres les plus formels pour le faire cesser; car l'insubordination commençait à se manifester parmi les soldats, mécontents d'être ainsi traités après les grands travaux qu'ils venaient d'accomplir à Maëstricht. Jourdan fit droit à ces réclamations. Le corps de Kleber fut chargé de garder la rive gauche du Rhin d'Immendorf à Zons. Par l'ordre suivant, du 16 novembre, Kleber réglait minutieusement l'installation de ses troupes dans leurs nouvelles positions :

« Les cantonnements seront pris demain 17.

« La journée d'aujourd'hui sera particulièrement employée à établir et à lier les postes le long du Rhin; les généraux de brigade se concerteront ensemble sur cet objet et les placeront eux-mêmes. Les troupes ne pourront entrer dans leur cantonnement qu'après que ce travail préliminaire sera complétement terminé.

« On mettra la plus grande méthode dans la distribution du logement, afin que le capitaine se trouve, autant que possible, au centre de sa compagnie; le chef de bataillon, au centre de son bataillon, et le chef de brigade, au centre de sa brigade.

« Il y aura régulièrement deux appels par jour, l'un à midi, l'autre une demi-heure après la retraite; ils seront toujours faits en présence d'un officier de la compagnie, et les hommes qui ne se trouveront pas présents à ces appels seront rigoureusement punis.

« Les gardes seront relevées à midi, l'inspection des nouvelles gardes se fera à 10 heures du matin par le capitaine, assisté de tous les officiers, et les anciennes gardes rentreront dans le meilleur ordre à leurs quartiers respectifs.

« On établira les corps de garde dans les maisons isolées le plus près possible de la rive du Rhin. Les consignes de chaque poste seront données par écrit et collées au dedans de la porte de la maison destinée pour corps de garde ; au cas où il n'y aurait pas de maison assez voisine, il sera fait une baraque en planches ou en terre pour servir à cet effet; la baraque du commandant du poste renfermera également la consigne de ce poste.

« L'objet de ces postes sera d'observer attentivement l'ennemi

sur la rive droite du Rhin, de le surveiller dans tous les mouvements qu'il pourrait faire, de prêter la plus grande attention au rassemblement de ses troupes et des bateaux qui pourraient être à sa disposition sur ce fleuve, afin d'en rendre compte sur-le-champ au général commandant le corps d'armée.

« Tous les bateaux existant sur la rive gauche seront soigneusement rassemblés, enchaînés en avant de chaque poste et fixés par des cadenas. Il y sera établi une sentinelle pour les garder jusqu'à ce que le général Kleber ait pris des dispositions pour les retirer et les mettre à couvert.

« Chaque général de division fera son rapport au général Kleber sur le nombre et l'espèce de bateaux qui se trouveront sur l'étendue de son front.

« Boisset, commandant la cavalerie, donnera des ordres pour qu'il soit attaché à chaque poste principal un petit piquet de troupes à cheval afin de porter légèrement les nouvelles d'un poste à l'autre.

« Chaque lieu de cantonnement aura sa garde de police; elle sera assez considérable pour fournir aux patrouilles qui doivent être faites dans son arrondissement et pour, en cas de besoin, prêter main-forte pour la sûreté des personnes et des propriétés.

Le service des postes se faisant avec autant de négligence que d'ignorance, il y aura une école de théorie relativement à ce service et, après l'inspection des gardes, on répétera chaque fois aux soldats ce qu'ils ont à faire à l'aspect d'une troupe, d'un représentant du peuple, des officiers généraux de visite, des patrouilles et des rondes.

« Le service des patrouilles sur la rive gauche du Rhin sera organisé de manière que de demi-heure en demi-heure il en sorte une, et qu'elles se croisent continuellement. Les généraux adopteront à cet effet le système des marrons; ils donneront à cet égard une instruction particulière détaillée et positive; ils en feront surveiller l'exécution par les officiers supérieurs, qui seront commandés tant de jour que de nuit; en un mot, ils ne négligeront rien pour prévenir les entreprises que pourrait faire l'ennemi et le bien recevoir s'il avait la témérité d'en tenter quelqu'une.

« Il y aura également théorie par tiers de brigade pour les officiers et sous-officiers relativement aux manœuvres et maniement

d'armes; la surveillance de ces différentes écoles est plus particulièrement recommandée aux généraux de brigade. Il sera déterminé dans chaque lieu de cantonnement un local propre à l'exercice des recrues. Ces dernières y seront rassemblées et exercées tous les jours. Les généraux de brigade profiteront aussi des jours sereins pour faire faire des promenades militaires et des évolutions générales à leurs brigades respectives. Les généraux se rendront avec leurs chefs de brigade, chefs de bataillon et adjudants-majors, sur les lieux où doivent se rassembler les troupes sous leurs ordres, en cas d'alerte, et ils auront soin de faire jalonner le terrain qu'occupera, dans ce cas, la troupe en bataille; les jalons seront formés de manière à être perceptibles dans la nuit.

« Ils parcourront avec les mêmes officiers non-seulement le terrain qui leur est immédiatement confié, mais encore celui des divisions à leur droite et à leur gauche, afin qu'en se le rendant familier, ils puissent prévenir toutes les confusions qu'entraîneraient les manœuvres qu'ils pourraient avoir à faire la nuit pour s'opposer à quelque entreprise de l'ennemi.

« La chasse sera sévèrement défendue à tout militaire; leur amour pour la patrie doit leur inspirer suffisamment combien ils doivent être avares des moyens qui contribuent à assurer nos succès. Ils doivent sentir que la poudre est uniquement destinée à détruire nos ennemis. Les chasseurs civils qui ne seront pas munis de permissions des officiers généraux pour chasser sur les derrières seront arrêtés, désarmés et conduits dans les prisons de Cologne.

« Kleber a vu avec surprise que dans quelques bataillons il est un tiers des soldats qui manquent de baïonnettes; cette négligence l'affecte d'autant plus que déjà, devant Maëstricht, il a fourni à chaque bataillon les moyens de compléter son armement, et il réitère cet avis aujourd'hui. Il compte assez sur le zèle des officiers généraux et sur les sentiments des officiers des bataillons pour penser qu'ils veilleront avec la plus grande attention à ce qu'aucun soldat ne perde sa baïonnette, et pour la lui faire plus particulièrement soigner, il sera fait à chacun de ceux qui l'auront perdue la retenue du prix sur son prêt.

« Il recommande également aux officiers supérieurs de faire munir chaque tambour d'une caisse en cuivre avec les baguettes.

Il répète aux conseils d'administration des demi-brigades de se procurer, autant qu'il est en eux, la chaussure et l'habillement dont ils peuvent avoir besoin, de former des demandes à leurs généraux de brigade pour les fonds qui leur sont nécessaires; que ces demandes, envoyées aux généraux de divisions, seront par eux adressées à Kleber, qui mettra tout en œuvre pour les leur faire obtenir. Il faut enfin que les officiers généraux et les conseils d'administration concourent ensemble et ne négligent aucun moyen pour mettre les troupes en état de commencer la campagne prochaine avec l'habillement, l'équipement et les armes dont chaque soldat doit être pourvu; de son côté, Kleber prend des mesures pour tirer des magasins des envois d'habillement et de chaussure, qu'il fera distribuer dans les divisions, dès qu'ils lui seront arrivés. »

Le 20 novembre, le commissaire des armées Pille adressait au général en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse les félicitations du gouvernement. « Il est bien doux pour moi, mon cher général, écrivait-il de Bedburg à Jourdan, de te transmettre ce gage de la satisfaction nationale. Toute la France répète avec la Convention que l'armée de Sambre-et-Meuse ne cesse de bien mériter de la patrie. Je te félicite de tout mon cœur, ainsi que tous nos frères d'armes, d'avoir si bien réussi dans toutes les entreprises d'une campagne dont les fastes militaires n'ont jamais offert l'exemple. » La meilleure part de ces succès inouïs revenait sans contredit au commandant de l'aile gauche. Le comité de salut public ne l'ignorait pas; aussi, prévoyant que l'armée de Jourdan ne tenterait aucune opération sérieuse pendant l'hiver, il appela le conquérant de Düsseldorf et de Maëstricht au commandement des divisions françaises chargées du siége de Mayence. Au moment donc où Kleber prenait les dispositions nécessaires pour assurer le bien-être et la sécurité de ses troupes et la garde efficace de la rive gauche du Rhin sur l'espace qu'elles occupaient, il reçut l'ordre de les quitter. La dépêche du comité de salut public qui lui enjoignait de se rendre immédiatement à l'armée du Rhin lui fut remise le 21 novembre à Cologne. Elle avait été apportée de Paris par le capitaine Pajol, qui, après la prise de Maëstricht, avait été chargé de déposer à la barre de la Convention les drapeaux enlevés aux coalisés par l'armée de Sambre-et-Meuse depuis l'ouverture de la campagne.

En apprenant qu'on le plaçait à un poste qu'il ne désirait point, Kleber fut vivement contrarié.

« La vie extraordinairement active que j'avais menée depuis le commencement de la guerre avait altéré ma santé, et, l'armée de Sambre-et-Meuse étant sur le point de prendre ses quartiers d'hiver, je crus pouvoir demander au gouvernement un congé de deux mois pour me rétablir. Mais, au lieu de ce congé, je reçus du représentant Gillet l'ordre de me rendre sur-le-champ à l'armée du Rhin. Ce coup inattendu me fut sensible. D'un côté, je quittais une armée qui venait de se couvrir de gloire, un chef qui était à la fois et mon ami et mon maître, et des camarades dont la bonne harmonie ne pouvait faire rêver que des succès; de l'autre, j'entrevoyais d'avance que je serais chargé d'une expédition que le concours des saisons et des circonstances rendait impossible et même absurde. »

Il fit part de son chagrin à Jourdan, auquel il écrivait de Cologne le jour même :

« Il faudrait, cher camarade, que tu connusses toute l'estime et le sincère attachement que je t'ai voués, pour comprendre la peine que j'ai ressentie en recevant l'ordre de quitter l'armée victorieuse que tu commandes. Pourquoi te le dissimulerais-je? j'en ai pleuré comme un enfant. Le tribut payé à l'amitié et à la sensibilité de mon âme, que des gens sans entrailles appelleraient faiblesse, j'ai sans doute dû prendre mon parti, et je pars après-demain matin.

« Je te demande deux faveurs : la première de m'accorder la permission d'emmener Ney avec moi, jusqu'au rétablissement de Buquet; la seconde, d'apostiller le mémoire que j'envoie à Gillet, relativement à l'avancement de mes jeunes gens, et qu'il te communiquera. Je t'en serai à jamais reconnaissant.

« Je pense qu'on me chargera de l'expédition de Mayence à cause des connaissances locales que j'ai acquises pendant le dernier siége de cette place. Je ferai, comme partout ailleurs, tout ce qui dépendra de moi. Si j'ai le bonheur de réussir, je ne demande d'autre récompense que celle de rentrer sous tes ordres; c'est là le terme de toute mon ambition.....

« Adieu, je t'embrasse; ne m'oublie jamais, pas même dans mes revers, si le ciel m'en prépare. »

Après ces nobles paroles d'adieu à son chef, il exprima avec simplicité et affection aux troupes placées sous ses ordres la peine qu'il ressentait en se séparant d'elles. « Je te prie, écrivait-il à Friant le lendemain, 22, de témoigner à mes frères d'armes de la brigade sous tes ordres les regrets que j'éprouve de les quitter. Leurs vertus républicaines, qui les ont familiarisés avec la victoire, m'ont inspiré l'attachement inviolable que je leur porte, et je me séparerais de ces braves avec plus de douleur, si je ne savais leur valeur dirigée par des officiers généraux qui, à tous égards, méritent leur confiance.

« Je te demande particulièrement, mon cher camarade, une place dans ton souvenir, et je t'assure en retour des regrets d'amitié que j'ai en m'éloignant de toi; satisfait, si j'emporte ton estime. »

« Je vois partir Kleber avec regret, mandait Gillet à Jourdan; c'est une perte pour nous : je le regrette comme ami, comme général. » C'était le sentiment de tous, généraux, officiers et soldats, à l'armée de Sambre-et-Meuse. Il est vrai que les représentants du peuple à l'armée du Rhin demandaient avec la plus vive instance le général Kleber. Les officiers et les soldats ne voyaient que le vainqueur de Maëstricht qui pût leur ouvrir promptement les portes de Mayence.

Kleber partit de Cologne le 23, pour se rendre à petites journées à Alzey, où il devait trouver le représentant du peuple Merlin. Il emmenait avec lui Ney et ses aides de camp : Damas, Strolz, Beurmann et Pajol.

CHAPITRE V.

DEVANT MAYENCE (1794-1795).

Arrivée de Kleber à Ober-Olm, près Mayence (30 novembre 1794). — Il réorganise les cinq divisions formant l'investissement de la place. — Conseil de guerre chez Kleber (11 décembre). — Deuxième conseil de guerre, tenu chez Merlin (31 décembre). — Kleber quitte l'armée du Rhin, par raison de santé (13 février 1795). — Il se rend à Strasbourg. — Nommé commandant intérimaire de l'armée du Rhin, il arrive devant Mayence (10 avril). — Il se rend à l'armée de Sambre-et-Meuse (mai 1795).

La marche victorieuse de l'armée de Sambre-et-Meuse depuis l'Ourthe jusqu'au Rhin et son installation sur la rive gauche de ce fleuve avaient singulièrement facilité les opérations de l'armée de la Moselle, commandée par Moreaux, et de l'armée du Rhin, aux ordres de Michaud. Les Prussiens et les Impériaux qui avaient jusqu'alors combattu ces armées, inquiets de l'arrivée de Jourdan à Cologne, avaient d'abord abandonné le Palatinat, puis la rive gauche du Rhin. Poursuivant son mouvement, Moreaux était entré le 20 octobre dans Bingen, d'où il avait envoyé sur Rheinfels un fort détachement, qui s'en rendit maître le 2 novembre, tandis qu'il portait devant Mayence les trois divisions Renaud, Tugnot et Desbureaux. Pendant ce temps, Michaud avait dirigé le centre et l'aile droite de l'armée du Rhin sur Worms, qui fut occupé le 10 octobre, sur Frankenthal et sur Mannheim; d'un autre côté, il avait lancé contre Mayence sa gauche, composée des divisions Desaix et Saint-Cyr, qui devaient, avec les trois divisions de Moreaux, faire le siége de cette place, ordonné par le comité de salut public. C'étaient ces cinq divisions que Kleber allait commander.

Avec le commandement des forces devant Mayence, Kleber avait reçu l'ordre de pousser vigoureusement le siége de la place. « Accoutumé à voir tout céder à la valeur des troupes, le gouvernement se persuadait qu'il dépendait uniquement de l'armée de mettre la France en possession de Mayence, enviée depuis longtemps. Il se contenta d'intimer l'ordre de s'en emparer, et négligea, comme par le passé, de fournir aux troupes les moyens propres à les seconder. »

Kleber ne voulait pas compromettre sa réputation militaire, en se chargeant aveuglément d'une expédition qu'un excès d'enthousiasme ou d'ignorance pouvait seul faire croire d'une exécution peu difficile. Il s'empressa d'adresser au comité de gouvernement un mémoire, dans lequel il démontrait avec autant de clarté que de précision qu'il n'était pas en son pouvoir de surmonter les difficultés que présentait cette opération. « Ce mémoire, envoyé à Jourdan, ne put détromper le comité de salut public, même discuté à Paris par Jourdan. Les têtes étaient si montées, on croyait la conquête de Mayence si facile, que Jourdan ne put les convaincre que Mayence était imprenable, si l'on ne faisait passer sur la rive droite du Rhin un corps de troupes qui pût opérer l'investissement de la place. »

Parvenu à Bonn le 24 novembre, Kleber reçut un courrier extraordinaire, qui lui apportait, de la part de Merlin, une dépêche ainsi conçue : « Arrive, crève tes chevaux ; on ne commencera rien sans toi. Nous sommes maîtres du plateau de Monbach. » — « Je vis alors, dit-il dans ses notes, que je ne m'étais pas trompé, et qu'il était vraiment question d'une entreprise contre Mayence. Quelle pouvait être cette entreprise, la place n'étant pas investie, mais soutenue, au contraire, indépendamment de la nombreuse garnison qui la défendait, par l'armée prussienne (de plus de 100,000 hommes) fraîche et intacte?

« Je me perdais en conjectures ; cependant, comme nous vivions en temps de miracles et d'événements extraordinaires, mon cœur s'ouvrit.

« A Simmern (27 novembre) j'entendis parler de négociations avec la Prusse, et j'aimais à caresser l'idée que nous pourrions très-bien contracter alliance avec elle, et, dans ce cas, je voyais le passage du Rhin comme très-aisé, et conséquemment Mayence investi. »

Kleber regardait, en effet, l'investissement de Mayence sur la rive droite du Rhin comme une condition indispensable au succès de l'opération dont il était chargé.

Le comité de salut public ne raisonnait pas de la même manière : il songeait trop à la campagne de 1792, pendant laquelle Custine, grâce aux intelligences qu'il s'était menagées dans la place, s'en était rendu maître d'une façon inespérée et sans coup férir. Kleber n'avait ni les mêmes moyens ni les mêmes idées : il

comptait plus sur les ressources de l'art de la guerre et sur la bravoure des soldats que sur les menées subversives de la politique révolutionnaire.

En arrivant à Alzey, le 29 novembre, « je trouvai, dit-il, Merlin de Thionville, avec son collègue Neveu, au milieu d'une suite aussi nombreuse que dégoûtante et bizarre. Ils avaient réuni autour d'eux les clubistes et propagandistes de toute la Germanie. Chacun de ces intrigants venait offrir ses secours, ses services, et faisait entrevoir comme la chose du monde la plus facile la prise d'une des meilleures places de l'Europe. Déjà l'on désignait les emplacements des batteries incendiaires, pour battre telle ou telle rue, suivant la petite vengeance particulière que chacun de ces misérables avait à exercer. On m'entourait, on me pressait pour sonder mon opinion. L'émettre devant toutes ces canailles eût été non-seulement me compromettre, mais engager une lutte au lieu d'une discussion.

« Nous partîmes le lendemain d'Alzey pour nous rendre à Ober-Olm. Le général Gouvion-Saint-Cyr vint nous y voir; il me proposa pour le lendemain l'attaque de la redoute de Zahlbach... pour tenir, disait-il, le soldat en haleine. Quoique je ne visse aucune utilité à cette attaque, je crus néanmoins ne pas devoir m'y opposer, sur l'assurance qu'il me donna qu'il ne compromettrait en rien le reste de la ligne, et qu'il garantissait le succès de l'opération.

« Le lendemain au matin, le général en chef Michaud se rendit chez le représentant Merlin. Dès que je sus son arrivée, j'allai l'y rejoindre. Après quelques civilités, Merlin lui fit connaître que l'intention du comité de salut public était de me donner le commandement du corps d'armée sous Mayence. Il m'en expédia l'ordre sur-le-champ. Il me communiqua ensuite l'arrêté du même comité par lequel il lui était ordonné de prendre les têtes de pont de Mannheim et de Mayence. Par les réflexions auxquelles donna lieu cet arrêté, je vis bien que le général Michaud entrevoyait aussi bien que moi l'impossiblité de le mettre à exécution. Mais juger impossible ce que le comité, dans sa sagesse, avait ordonné, était s'attirer l'anathème révolutionnaire, et Michaud n'avait garde de s'y exposer. Merlin, d'ailleurs, était plein d'ivresse dans ce projet, dont il était sans doute l'auteur. En le heurtant de front, on n'aurait rien obtenu ; il fallait donc le convaincre.

« Merlin, Michaud et moi, nous nous rendîmes aussitôt au camp, pour être témoins de l'attaque de la redoute de Zahlbach.

« L'affaire était en bon train lorsque nous arrivâmes, et déjà l'ennemi avait été repoussé, et la redoute prise, avec 4 pièces de canon et un obusier, ainsi qu'environ 60 prisonniers. Le feu était terrible, et la troupe républicaine avait la meilleure contenance et la plus grande ardeur de combattre. »

A l'arrivée de Kleber devant Mayence (30 novembre), les cinq divisions qui formaient depuis près d'un mois le blocus de la place sur la rive gauche étaient établies de la manière suivante :

1° L'infanterie de la division Desaix (environ 7,700 hommes) entre Laubenheim et Hechtsheim ; la cavalerie (1,600 hommes) et l'artillerie à Laubenheim, Bubenheim et Lörzweiler; quartier général, Bubenheim;

2° L'infanterie de la division Saint-Cyr (10,000 hommes) de Hechtsheim à la gauche de Marienborn ; sa cavalerie (2,500 hommes) et son artillerie à Hechtsheim et Nieder-Olm ; le quartier général à la ferme Sorgenloch ;

3° L'infanterie de la division Renaud (environ 8,000 hommes) entre Marienborn et Drais ; la cavalerie (400 hommes) à Ober-Olm, où était le quartier général ; l'artillerie à Essenheim ;

4° L'infanterie de la division Tugnot (environ 6,500 hommes) entre Drais et Gonsenheim ; sa cavalerie (400 hommes) à Kreuznach et sur les bords du Rhin ; quartier général à Findtheim ;

5° L'infanterie de la division Desbureaux (6,600 hommes) partie sur le Rhin, de Heidesheim à Bingen, partie à Budesheim et Monbach; sa cavalerie (450 hommes) était, avec le quartier général, à Heidesheim.

Les quatre premières divisions occupaient les crêtes des hauteurs, la division Desaix à 3,000 mètres environ des ouvrages extérieurs, et les trois autres à un peu plus de 4,000 mètres. Elles formaient une ligne d'investissement assez éloignée et, par conséquent, très-développée. Les troupes de la division Desbureaux, qui se trouvaient dans la plaine et dans les bois entre Gonsenheim et Monbach, étaient à 2,000 mètres au plus.

Le 1er décembre Kleber installa son quartier général à Ober-Ingelheim. C'est de là qu'il partit, avec Michaud et Merlin, pour assister à l'attaque de la redoute de Zahlbach par Saint-Cyr. Cet

ouvrage fut deux fois enlevé par nous et deux fois repris par l'ennemi.

L'approche de la nuit, la fatigue des soldats, l'impossibilité de conserver le terrain conquis, engagèrent le général Saint-Cyr, ainsi que les généraux Renaud et Tugnot, qui l'avaient appuyé, à ordonner la retraite.

Kleber fut satisfait de la bravoure des troupes qui prirent part à cette action; il rentra à son quartier général plein d'espoir, et s'occupa immédiatement d'établir dans l'*armée devant Mayence* l'organisation solide qui avait assuré les succès de l'*armée devant Maëstricht*. Dès le soir même il fit connaître par un ordre général la distribution nouvelle des troupes d'investissement sur la rive gauche du Rhin.

« Ober-Ingelheim, 1er décembre 1794.

« Le général en chef de l'armée du Rhin ayant déféré à Kleber le commandement de l'armée devant Mayence et de la rive gauche du Rhin depuis Nierstein jusqu'à Bingen, avec la faculté d'organiser et de distribuer les troupes qui composent cette armée ainsi que le bien du service pourra l'exiger, Kleber ordonne :

« Les troupes devant Mayence seront subdivisées en trois parties, sous les dénominations d'*attaque de droite*, *attaque du centre* et *attaque de gauche*. L'attaque de droite sera commandée par Desaix, et composée de la division actuellement sous ses ordres et de celle de Tugnot. L'attaque du centre sera commandée par Saint-Cyr, et composée de sa seule division, jusqu'à l'arrivée de quelques autres troupes de renfort. L'attaque de gauche sera sous Desbureaux, et composée de la division actuellement sous ses ordres et de celle de Renaud.

« Les généraux d'attaque correspondront directement avec Kleber; chacun d'eux aura un état-major particulier, qui correspondra immédiatement avec l'état-major de ce général pour tout ce qui concerne le détail. Les états faits à dater du 11 de ce mois seront adressés à l'état-major de Kleber.

« Il y aura à chaque attaque une administration et une ambulance; les officiers du génie et les canonniers de l'artillerie de siége seront répartis par attaque et prendront leurs subsistances dans les administrations de leur attaque respective.

« Les généraux d'attaque feront choisir derrière le centre de la ligne de leur front, par les commissaires ayant la police de leurs divisions et un officier d'état-major, un local propre à l'établissement des ambulances ; on fera dans ces dernières les premiers pansements ; les malades et les blessés n'y resteront que jusqu'à ce qu'il soit possible de les évacuer sur les derrières.

« Il est à désirer que les commissaires des guerres se concertent avec le commissaire ordonnateur général à Alzey pour former derrière chaque attaque un magasin de fourrage ; cet objet étant de la plus grande importance, les généraux doivent y donner toute leur attention.

« Chaque attaque aura son parc de réserve, que Kleber se propose d'organiser dès qu'il lui sera arrivé des officiers supérieurs d'artillerie ; en attendant, les divisions qui auront des approvisionnements et munitions en fourniront à celles qui en seront dépourvues, sur la demande par écrit du général de division. Les généraux d'attaque désigneront un emplacement au centre de leur attaque respective, pour y ramasser et emmagasiner tous les outils relatifs au siége, et ils en donneront la surveillance à un officier d'état-major, qu'ils détermineront particulièrement à cet effet. Cet objet est de la plus haute importance.

« Un des soins des généraux doit être aussi d'établir dans leurs camps la propreté et la discipline la plus rigoureuse ; c'est dans une ligne de contrevallation principalement que doit régner le plus grand ordre possible, parce que, ayant à craindre les sorties de nuit, le soldat doit être familier avec son camp, sa baraque, son faisceau d'armes et tout ce qui l'entoure ; ce qui ne pourrait exister dans la confusion.

« En conséquence, Kleber ordonne que les premiers rangs des baraques soient scrupuleusement alignés, ainsi que le faisceau d'armes devant le front de bandière ; les accidents qui peuvent en résulter exigent particulièrement qu'il ne soit pas souffert que le soldat repose son arme dans les baraques ; les généraux ne toléreront pas non plus que les vivandières ou autres s'établissent devant le front de bandière, et toutes les baraques qui s'y trouveront seront sur-le-champ démolies pour être rétablies sur le derrière.

« Kleber renvoie les généraux, pour la police intérieure du camp et pour tout ce qui n'est point prévu par le présent ordre,

au règlement concernant le service en campagne, et les prévient qu'il ne recevra aucune demande, aucune réclamation d'aucun individu de l'armée sans qu'au préalable elle ait été signée ou visée, soit en refus, soit en admission, par les généraux sous les ordres immédiats duquel il se trouve; en un mot, il entend que la hiérarchie militaire soit strictement observée.

« Il sera fourni tous les jours un rapport par attaque des événements qui se seront passés dans les vingt-quatre heures. Ces rapports doivent parvenir au quartier général avant midi.

« Les généraux d'attaque feront jalonner les chemins conduisant de leur quartier général respectif à celui de Kleber à Ober-Ingelheim. Les jalons seront établis de manière qu'ils soient perceptibles de nuit et que les ordonnances puissent facilement les reconnaître. »

Le 3 décembre Kleber convoqua chez lui pour le 5 les officiers généraux et le commissaire ordonnateur, dans le but de se concerter sur ce qu'exigeait le bien du service, relativement aux opérations du siége. A cette époque l'armée n'était pas organisée pour former un ensemble : les divisions s'adressaient encore aux administrations des armées dont elles venaient de faire partie. Le 4, fut mis à l'ordre du jour l'arrêté des représentants près les armées de la Moselle et du Rhin qui donnait aux troupes réunies sous Mayence (divisions Renaud, Desbureaux et Tugnot, de l'armée de la Moselle; Desaix et Saint-Cyr, de l'armée du Rhin) la dénomination d'*armée de Mayence*. Les ordres du comité de salut public conféraient à Kleber la direction du siége, tout en le subordonnant au commandant de l'armée du Rhin, Michaud, auquel il rendait ainsi compte, le 5 décembre, des dispositions qu'il venait de prendre.

« Je t'envoie ci-joint, mon camarade, l'ordre que j'ai donné relativement à l'organisation de l'armée devant Mayence. J'ai voulu faire exécuter aujourd'hui les mouvements; mais les différentes considérations qui m'ont été présentées par les généraux de division, que j'ai réunis près de moi, me les ont ait ajourner d'ici à deux ou trois jours.

« Le commissaire ordonnateur Lasserre, s'étant aussi rendu hier ici à mon invitation, a fait de suite avec Merlin le travail sur

l'organisation des administrations qui doivent être attachées à chacune des attaques. Ce matin il sera choisi des localités derrière chaque attaque pour l'établissement des fours et ambulances; je te parlerais bien aussi des entrepôts de fourrage, si nous avions quelque chose à y mettre.

« Reste à présent à organiser un état-major du génie et un d'artillerie et à distribuer dans les trois attaques le nombre d'individus nécessaires de ces deux armes. Ceci fait, mon cher camarade, j'estime que, à quelques escarmouches près, pour tenir le soldat en haleine, il est de notre jeu de rester tranquilles jusqu'à ce que nous soyons entourés de nos grands moyens, je veux dire de notre artillerie de siége, des fascines, gabions et clayonnages nécessaires à ce grand œuvre; car, dès que notre intérêt exigera de déloger l'ennemi de ses ouvrages extérieurs, ce ne sera jamais que l'affaire de deux heures; mais alors il faudra pouvoir s'établir sur-le-champ d'une manière solide, afin de lui ôter l'idée d'y revenir.

« Tu me parles, mon camarade, de ma retraite, en cas d'échec. Je te dirai là-dessus que, tant que l'ennemi ne passera pas le Rhin, je n'en admets aucune, surtout quand notre ligne de contrevallation sera liée par un plus grand nombre de redoutes et autres ouvrages semblables. Mais si, au contraire, l'ennemi venait à passer le Rhin, je crois qu'Alzey serait le seul point par où je devrais l'effectuer, en occupant et défendant successivement les différentes positions qui y conduisent. Si tu voulais à cet égard avoir plus de détails, il faudrait nécessairement que nous nous concertassions ensemble. En attendant, la ligne de contrevallation sera ce à quoi je m'attacherai principalement.

« Je dois te dire, mon camarade, que, lorsqu'il sera une fois sérieusement question d'attaquer la place, il me faudra ici un renfort de 30,000 hommes au moins, car ce n'est point une garnison que nous attaquons, c'est une armée retranchée derrière une place et des troupes toujours fraîches. Joins à cela le grand nombre d'hommes qu'il nous faudra pour pousser les travaux avec une certaine vigueur dans la saison où nous nous trouvons.

« Je ne puis te rien dire encore de consolant ni de positif relativement au fourrage et aux moyens de transport; je crains

même fort qu'on ne se fasse illusion sur ces objets pour l'avenir; cependant, ne désespérons jamais de rien. »

Les mouvements ordonnés par Kleber s'exécutèrent le 7. Dès le 8, l'investissement se trouva formé : 1° par la division Desaix, de Laubenheim à Hechtsheim ; par la division Tugnot, appuyant sa droite à Hechtsheim et prolongeant sa gauche dans la direction de Marienborn (*attaque de droite*); 2° par la division Saint-Cyr, qui s'était rapprochée de Drais et Marienborn (*attaque du centre*); 3° par la division Renaud, entre Drais et Gonsenheim, et par la portion de la division Desbureaux restée entre Gonsenheim, Monbach et Bodenheim (*attaque de gauche*). La ligne des avant-postes fut établie à environ 800 mètres des fronts de bandière des camps; celle des vedettes, placée à 1,000 mètres des petits postes, se trouvait à 300 mètres au plus des vedettes ennemies.

Comme il l'avait mandé au général Michaud, le commandant de l'armée de Mayence, en attendant l'arrivée et l'organisation des moyens d'attaque, voulait se borner à compléter et fortifier sa ligne de contrevallation, sans rien tenter contre le corps de place. Mais le comité de salut public et Carnot lui-même réclamaient à tout prix la conquête de Mayence. Ils n'ignoraient point que l'armée manquait des ressources nécessaires; ils supposaient que le génie de Kleber suppléerait à tout. Ces exigences déraisonnables, jointes aux embarras d'une réorganisation à peine commencée, aux lenteurs des transports et à l'insuffisance des approvisionnements de toutes sortes, fatiguaient Kleber. Dans la lettre suivante il ne dissimulait point à Gillet son découragement :

« Ober-Ingelheim, 7 décembre 1794.

« Je jugeais, mon cher ami, par la manière pressante avec laquelle on m'appelait devant Mayence, que tout était prêt, et qu'il ne s'agissait plus que d'ouvrir la tranchée. Mais combien je me trompais ! Voilà près de huit jours que je suis ici, et il n'y a point encore d'état-major d'artillerie, pas une seule pièce de siége, et l'on ne sait encore positivement d'où l'on en tirera. Hier seulement a été organisé l'état-major du génie; la ligne de contrevallation n'est point liée, et il n'existe pas un gabion, ni une fascine. Cependant la saison devient mauvaise et très-rigoureuse. Juge, mon cher Gillet, des obstacles que nous avons à vaincre. Ceux-ci

ne m'effrayent pas encore, et s'il ne faut que de la constance et de l'audace, je me promets de les surmonter avec le soldat. Mais joins à tout cela que les subsistances nous manquent, que le pain ne se distribue pas régulièrement et que, malgré le peu de chevaux que nous avons jusqu'ici, on ne délivre aujourd'hui qu'un demi-boisseau d'avoine et dix livres de paille par cheval; demain, de la paille et point d'avoine, et après, cinq livres de foin, sans paille ni avoine. Voilà cependant notre situation, et il faut avec cela faire le siége d'une place qui n'est point complétement investie.

« Tu te rappelles sans doute que je t'ai dit que je m'apercevais d'un commencement de maladie de peau. Depuis peu, les boutons se multiplient sur mon corps, et je ne puis plus douter que je ne l'aie complétement. Je suis déterminé à me retirer dans une des villes voisines pour me guérir, dès que la chose sera tout à fait organisée; autrement je ne serai pas certain de pouvoir participer à la gloire et aux travaux du siége; tandis que, si je quitte dans quelques jours, je reviendrai assez à temps pour le commencement des opérations.

« Tu me crois Ney inutile, mon cher Gillet; il le serait, en effet, pour un siége; mais ici l'ennemi occupe une demi-lieue de terrain en avant de la place, et tous les jours il y a des escarmouches assez fortes. Mon arrivée même a été célébrée par une attaque (1), où nous avons enlevé sept bouches à feu à l'ennemi et fait près de cent prisonniers. Ney est donc essentiel ici. Je te promets cependant qu'il ne restera pas à cette armée; car je compte, pour le printemps prochain, retourner avec lui à celle de Sambre-et-Meuse. Je le demanderai vivement au comité de salut public, comme la récompense due à mes travaux.

« Présente de ma part à Jourdan tous mes témoignages d'attachement et d'amitié.

« Tu ne m'as rien répondu relativement au mémoire que je t'ai adressé pour les officiers de mon état-major (2); dis-moi, pour me tranquilliser, si tu l'as fait passer au comité de salut public et si tu as bien voulu l'appuyer, ainsi que Jourdan.

« Damas arrive ce matin; j'attends avec impatience l'arrivée

(1) Attaque de la redoute de Zahlbach, le 1er décembre, voir page 132.
(2) Voir ci-dessus, page 127.

de Boisgérard, et si Verrine pouvait venir aussi, cela me rendrait bien aise. Je ne compte pas sur Marescot, non plus que sur les autres en congé; quand on a quelque chose, on le tient. »

Le 8, il écrivait à Bourcier, chef de l'état-major général de l'armée du Rhin : « Je te prie de m'envoyer la série des mots d'ordre, car celui que tu me fais passer journellement ne m'arrive quelquefois qu'à 8 heures du soir. »

Le lendemain, il l'informait qu'il avait choisi l'adjudant général Duvignau pour chef d'état-major, et qu'il plaçait entre la Nahe et la Selz la division Taponnier. Cette division venait de l'armée de la Moselle, qu'elle rejoignit sous Luxembourg vers le 20 décembre.

« Je te prie de demander au comité de salut public, écrivait-il le 11 à Merlin, l'ordre de faire venir à l'armée de siége devant Mayence des compagnies de canonniers qui sont à l'armée des Côtes de Brest, qui en a un excédant considérable, et dont celle-ci manque absolument. Je demande surtout celles qui sont sous les ordres du chef de bataillon d'artillerie Debilly; ce sont les plus instruites et les plus exercées, par conséquent les plus capables de rendre des services essentiels. L'organisation en bataillon de ces compagnies, qui ont toujours été attachées au service des parcs, a été demandée aux comités militaire et de salut public. Elles ne rendent aucun service dans leurs armes, puisqu'on les emploie comme fusiliers volontaires à monter la garde. Elles seraient ici de la plus grande utilité pour le service de l'armée de siége. »

Cependant l'organisation de l'armée devant Mayence se complétait peu à peu. Le général Saint-Hilliers, commandant le génie, s'occupait activement des travaux de fortification, et il avait placé un officier de son arme à chaque attaque. Les ambulances s'établissaient. Malheureusement la situation des troupes qui formaient l'investissement était déplorable, tant sous le rapport de l'installation que de l'approvisionnement. Dans un conseil de guerre réuni le 11 décembre à Ober-Ingelheim, où se trouvaient Michaud, le général d'artillerie Dorsner, les généraux du génie Saint-Hilliers et Clémencet, le chef d'état-major Duvignau, le chef de bataillon d'artillerie Vaux-Morel et le chef de bataillon du génie Bizot-

Charmoy, Kleber proposa de retirer les troupes beaucoup plus en arrière, dans de bons cantonnements, plus à portée des arrivages de vivres. Comme les représentants du peuple étaient opposés à cet avis si sage, on décida que l'armée resterait dans les positions occupées; seulement on compléterait les ouvrages défensifs pour garantir les camps des attaques de l'ennemi; on multiplierait les abris pour préserver les hommes des intempéries. Le conseil se sépara après avoir pris quelques mesures de détail au sujet des transports, qui ne se firent pas plus régulièrement que par le passé.

Malgré les efforts de Kleber pour assurer les vivres, les hommes n'avaient même pas toujours du pain. Les chevaux manquaient de fourrages. « Il en meurt des vingtaines tous les jours, mandait, le 22 décembre, Vaux-Morel, chef de bataillon commandant provisoirement l'artillerie à Nieder-Ingelheim; s'il fallait faire un mouvement, on ne pourrait les atteler. » Les chevaux des officiers et même des généraux ne furent pas plus épargnés par la disette.

La température, de jour en jour plus rigoureuse, ajoutait encore aux souffrances de l'armée. Le bois, surtout à l'attaque de droite, était très-rare. Les soldats étaient obligés de faire plusieurs lieues, portant sur leurs épaules quelques bûches de bois vert, pour cuire leur maigre nourriture. Quand la terre fut gelée, les grand'-gardes et les bivouacs ne purent avoir de feu. Les sentinelles mouraient de froid. Aux attaques de gauche et du centre, les troupes avaient un peu plus de ressources pour la cuisson des aliments et le chauffage : elles coupaient la forêt de Monbach, qui fut abattue entièrement pendant le blocus, les arbres fruitiers et les vignes. Elles en vinrent même à démolir les maisons, construites en bois. On avertit un jour Féraud (1), représentant du peuple à l'armée devant Mayence, que des soldats détruisaient une de ces maisons, sans qu'il fût possible aux officiers de les en empêcher. Sur-le-champ, Féraud met son grand casque, monte à cheval et court à l'endroit indiqué. Ses remontrances sont aussi impuissantes que celles des officiers. Il s'emporte alors et menace de faire fu-

(1) Féraud, député des Hautes-Alpes, fut massacré, le 20 mai 1795, par la populace envahissant la Convention. Sa tête, plantée au bout d'une pique, fut présentée à Boissy d'Anglas, qui présidait.

siller les récalcitrants. « Autant mourir d'une balle que de froid, » répondrient les soldats, et ils continuèrent la démolition.

Vers le 22 décembre, le général Bourcier prévint Kleber que l'ennemi semblait se préparer à un mouvement contre ses lignes. En effet, les Prussiens avaient réoccupé et réarmé une redoute en arrière de la tuilerie de Monbach. L'adjudant Ney et le général Argout parvinrent à s'emparer de cette fortification, mais ne purent la raser. Ney fut blessé, et l'on dut battre en retraite.

Le commandant de l'armée de siége se voyait de plus en plus réduit à l'impuissance contre la place. « Je te sais bien bon gré, ainsi qu'au général en chef, écrit-il à Bourcier le 23 décembre, de la bonne nouvelle que vous me faites passer relativement au pont rompu de Mannheim. Le pont de Mayence a eu le même sort : mais il a été levé par l'ennemi. Si vous êtes en mesure, commencez votre feu, pour soutenir la sommation que vous venez d'envoyer au gouverneur. Je ne doute pas que la tête de pont ne tombe incessamment en votre pouvoir. Je désirerais qu'on me prescrivît la conduite que je dois tenir à l'égard de Mayence; car ma position est bien différente de la vôtre, et je n'ai malheureusement aucun moyen pour soutenir les menaces que je pourrais faire au gouverneur. »

Découragé et malade, Kleber demanda, le 24 décembre, au comité de salut public, un congé de six semaines, pour aller se rétablir dans sa famille à Strasbourg. L'inaction de l'armée devant Mayence ne pouvait que se prolonger au delà de ce temps. Mais à peine avait-il envoyé sa demande, qu'il changea de résolution. « Je vais soigner ici ma santé presque délabrée, écrivait-il à Gillet : l'amitié de Merlin m'a déterminé à ne point profiter de mon congé. »

A cette même date, 24, la tête de pont de Mannheim capitulait. Les forces employées sur ce point se trouvant disponibles, Kleber reçut avis que les troupes à ses ordres allaient être augmentées des divisions Vincent et Schaal, qui devaient remplacer la division Taponnier, envoyée à Luxembourg.

La gelée avait interrompu les travaux des assiégeants, et jusqu'au 28 décembre l'ennemi ne bougea pas. Le 29, les lignes françaises furent assaillies de tous côtés. Les généraux Argout (*attaque de gauche*) et Saint-Cyr (*attaque du centre*) parvinrent à

repousser les assaillants. L'état d'épuisement des soldats ne permettait pas de faire davantage.

Cependant le comité de salut public avait fini par comprendre l'impossibilité de s'emparer de Mayence dans de pareilles conditions. Par une lettre du 19 décembre, il prescrivait à Merlin d'examiner, avec les généraux compétents, s'il ne vaudrait pas mieux retirer les troupes dans de bons quartiers d'hiver. On se bornerait à contenir l'ennemi dans Mayence, et l'on préparerait les moyens d'entreprendre le siége au printemps.

Un conseil de guerre se réunit le 31, à Ober-Ingelheim, chez Merlin, qui, contrairement à l'avis de Kleber et de la plupart des officiers, fit rédiger par Duvignau un procès-verbal de la séance concluant au maintien des troupes dans leurs lignes de contrevallation. Cette décision devait coûter la vie à bien des hommes, qui périrent de froid, de misère et de maladie.

Dans les derniers jours de décembre, le Rhin gela si fortement, qu'une armée entière aurait pu le traverser sur la glace, avec cavalerie et artillerie. Favorable pour Kleber, s'il avait été en mesure de prendre l'offensive, cette circonstance lui créait, au contraire, dans l'état matériel et moral où se trouvait son armée, un danger des plus sérieux. Il était à craindre que l'ennemi, passant le Rhin sur la glace, ne vînt prendre à revers ses lignes de contrevallation soit vers Laubenheim, soit vers Monbach. Il convoqua à son quartier général, pour le 2 janvier, Desaix, Saint-Cyr et Desbureaux, afin de concerter les mesures que commandait la prudence.

Dans de pareilles circonstances, nous devions nous estimer heureux de l'inaction de l'ennemi; le provoquer, c'était folie. Pourtant les représentants du peuple, et Michaud lui-même, sans s'inquiéter de la faiblesse numérique du corps d'investissement et de l'épuisement amené chez les soldats par le froid et les privations, demandaient instamment que l'on profitât de la glace pour tenter un coup de main contre Mayence. Les officiers du génie Le Grand, Boisgérard et Chevalot avaient reçu l'ordre de préparer un projet d'attaque de vive force contre la place et de le soumettre à Kleber.

Après avoir travaillé toute la nuit, ils présentèrent, le 2 janvier au matin, au commandant de l'armée devant Mayence, un plan de trois attaques simultanées, deux réelles et une feinte, qui

seraient tentées trois heures avant le jour. Lorsque Le Grand, Boisgérard et Chevalot eurent expliqué leur projet, Kleber, qui se trouvait avec le général Damas, leur répondit : « Si j'avais mes petits *Philistins* (c'est ainsi qu'il appelait les soldats de l'armée de Sambre-et-Meuse), je tenterais le coup, au risque de perdre 10,000 hommes, car il en périra le double en restant ici en panne ; mais, de cette armée, je ne connais ni soldats, ni généraux ; à peine en suis-je connu. Il faudrait d'ailleurs un autre moral que celui qui règne ici. Si je ne réussis pas, c'est sur moi que retombera la responsabilité d'un insuccès dont une gaucherie de quelque imbécile sera la cause. » Et il congédia les officiers du génie. Bientôt après, les généraux commandant les attaques arrivèrent pour le conseil. On s'occupa des moyens de résister à une tentative éventuelle de l'ennemi. Comme on ne pouvait se soustraire à ce danger qu'en retirant l'armée tout entière derrière la Nahe, ce qui était contraire aux ordres de Merlin et de Michaud et à la prétendue décision du conseil de guerre du 31 décembre, on décida que chaque matin les troupes seraient sous les armes de cinq à dix heures. Par cette mesure Kleber voulait surtout montrer à ses adversaires qu'il se gardait avec soin, et il tenait d'autant plus à les convaincre de l'impossibilité de le surprendre, qu'il se sentait moins en état de leur résister. Car en même temps il renvoyait sur les derrières une partie des gros équipages et ordonnait que les caissons des états-majors fussent toujours chargés et prêts à marcher au premier signal.

Avant de congédier ses généraux, Kleber leur fit part du projet qui venait de lui être soumis, d'après l'ordre des représentants du peuple, par les officiers du génie. Les trois chefs d'attaque objectèrent que, quand bien même la nature des fortifications de la place et la force de la garnison permettraient de considérer cette expédition comme exécutable, le dénûment absolu de l'armée et le découragement du soldat la rendaient impossible. Le procès-verbal de la délibération, rédigé par le capitaine Pajol et signé par Desaix, Saint-Cyr et Desbureaux, fut envoyé à Merlin, avec une lettre explicative du commandant en chef.

Merlin répondit, non sans ironie, à Kleber : « Je ne sais pas comment tu raisonnes ; je recevrais avec plaisir de tes leçons, mais je n'accepte pas tes observations trop modestes. » Il le suppliait

de reprendre courage et de poursuivre le but assigné à ses talents et à ses efforts, la prise de Mayence. Merlin fondait ses encouragements sur la prochaine arrivée de deux divisions que Michaud envoyait de Mannheim et sur le prolongement des postes de Marceau (*armée de Sambre-et-Meuse*) jusqu'à Boppart. La division Vincent arriva seule devant Mayence (4 janvier); Michaud avait laissé la division Schaal sur les bords du Rhin, de Frankenthal à Oppenheim.

Au 4 janvier 1795, Kleber avait donc sous ses ordres les cinq divisions : Desaix (*attaque de droite*), Gouvion-Saint-Cyr (*attaque du centre*), Renaud et Desbureaux (*attaque de gauche*), Vincent (*réserve*). Le nombre des divisions était le même qu'au 1er décembre 1794. Mais les maladies, le froid et les privations avaient fait bien des vides; de plus, les hommes présents se trouvaient dans un tel état d'engourdissement qu'ils étaient à peine capables de tenir leur fusil. Kleber s'inquiétait de plus en plus de cette situation déplorable, qu'une attaque soudaine de l'ennemi pouvait rendre désastreuse. Les ineptes exigences des représentants du peuple, les souffrances et les dangers auxquels leur tyrannique volonté exposait inutilement les troupes, n'étaient point d'ailleurs les seuls ennuis que Kleber eût à subir. L'armée qu'il commandait portait le nom d'armée de Mayence. Se croyant indépendant, il ne correspondait qu'avec le ministre de la guerre. Michaud le trouva mauvais; il prétendit que les divisions dont il avait cédé le commandement appartenaient toujours à l'armée du Rhin et que Kleber lui devait compte de leurs opérations. Pour faire diversion à ces difficultés et à ces tiraillements, le commandant du siége de Mayence aimait à tourner ses pensées vers l'armée de Sambre-et-Meuse.

« J'ai reçu, mon cher camarade, de tes nouvelles avec bien du plaisir, écrivait-il, le 4 janvier, au général Barbou. Continue, si tu m'aimes, à m'en donner souvent; j'y trouverai un dédommagement aux inquiétudes et aux tourments d'esprit que me donne notre misérable siége, si on peut appeler ainsi la position dans laquelle nous nous trouvons, dénués de tout. L'espoir de retourner à l'armée de Sambre-et-Meuse ne m'étant pas tout à fait enlevé, je me complais à me nourrir de l'idée que j'y retrouverai mes amis, et tu n'y tiens pas la dernière place. »

Jusqu'à la fin de janvier, il ne se produisit aucun fait extraordinaire. Les troupes françaises prenaient les armes chaque matin, sans être attaquées par l'ennemi, qu'elles se gardaient bien de provoquer. Kleber réunissait souvent les commandants d'attaques, Desaix, Saint-Cyr et Desbureaux, pour concerter avec eux les changements que l'excessive rigueur du froid et la congélation du Rhin pouvaient apporter à la position de l'armée. Le 28 janvier, le dégel paraissant prochain, il prescrivit aux généraux de préparer leurs troupes à reprendre les travaux sur la ligne de contrevallation. Dans ses instructions il insistait sur ce point que c'était un devoir pour les chefs de forcer les hommes au travail, parce que dans cette saison l'inaction était fatale à la santé des troupes. Le seul moyen de prévenir les maladies était de tenir les soldats dans une activité continuelle.

Le dégel n'étant pas encore complet dans les premiers jours de février, les représentants du peuple revinrent à leur idée de profiter de la glace pour franchir le Rhin. Ce n'était plus l'armée de Mayence qu'ils voulaient lancer sur la rive droite; c'était l'armée du Rhin qui devait exécuter le passage, soit à Philippsburg, soit à Kehl. Ils espéraient produire ainsi une diversion favorable aux opérations des armées du Nord et de Sambre-et-Meuse, et permettre à Jourdan de franchir le Rhin pour compléter l'investissement de Mayence et donner à Kleber la possibilité d'agir efficacement sur la rive gauche. Le 7 février Merlin et Cavaignac prirent un arrêté dans ce sens. Par suite de la fonte des glaces, ce projet ne reçut pas même un commencement d'exécution.

L'armée devant Mayence se trouvait donc encore pour longtemps condamnée à l'inaction. Avec le dégel, la misère s'accrut, les maladies se multiplièrent, la mortalité prit des proportions effrayantes. Lassé d'être le spectateur impuissant de maux qu'on ne lui avait pas permis de prévenir et auxquels on lui défendait d'apporter le seul remède efficace, bien que tardif, l'évacuation du camp devant Mayence pour de bons cantonnements en arrière; affecté par les contrariétés que lui suscitaient les représentants du peuple et le général Michaud; fatigué par la maladie de peau dont il souffrait depuis longtemps, Kleber obtint, le 13 février, la permission de se retirer pour soigner sa santé. Après avoir assuré aux officiers attachés à sa personne des positions avantageu-

ses, il se rendit à Strasbourg, d'où il écrivait, le 18, au général Barbou :

« Dans un mois au plus tard, mon cher camarade, je serai près de vous, de retour à l'armée de Sambre-et-Meuse. Vous connaissez les regrets que j'ai éprouvés en la quittant; ils sont la mesure de la satisfaction que j'éprouve en y rentrant.

« Faites-moi le plaisir, mon cher Barbou, de remettre à Guyau, hussard du 4e régiment, qui doit être convalescent à Cologne, un assignat de 400 francs; 4 louis en or au citoyen Bamberger (1), officier de la 93e demi-brigade. Je vous remboursera l'une et l'autre somme, en pareille monnaie, à mon retour. »

Kleber venait d'apprendre par le représentant Gillet que Jourdan voulait demander son retour à l'armée de Sambre-et-Meuse, lorsqu'un courrier extraordinaire du comité de salut public lui remit le décret suivant, en date du 10 mars :

« *Le comité de salut public de la Convention nationale au général de division Kleber, actuellement à Strasbourg.*

« Citoyen général, Jourdan étant malade, il est nécessaire que tu te rendes sans aucun délai auprès de lui, pour prendre le commandement pendant le temps qu'il ne pourra commander en personne. Nous te dépêchons un courrier extraordinaire; tu voudras bien partir de suite.

« CHAZAL, LACOMBE (du Tarn), SIEYÈS, FOURCROY,
« REWBEL, MERLIN, RICARD. »

Kleber répondit, le 17 mars, que sa santé exigeait des soins immédiats, et que l'affection dartreuse dont il souffrait ne lui permettrait pas de monter à cheval avant quinze jours. Il ajoutait : « Le sentiment de mes forces et mon amour pour la chose publique me font craindre d'accepter un commandement en chef; mais je ne négligerai rien pour hâter mon retour à l'armée de Sambre-et-Meuse et me mettre en état de reprendre mes premières fonctions. » Le 19 il écrivait à Jourdan : « Tu vois, mon bon camarade, que j'ai été meilleur prophète que toi; il me serait difficile de t'exprimer la joie que j'ai ressentie en recevant la lettre du comité de salut public, dont je t'envoie copie; mais l'idée de te

(1) Guyau était de Colmar, et Bamberger, de Strasbourg.

trouver malade m'afflige. J'aime à croire pourtant que cela ne sera rien, et que tu seras bientôt rendu et à l'armée et à tes amis. J'allégerai tes travaux et te seconderai de toutes mes facultés. »

A l'armée du Rhin, la situation était mauvaise. Le commandement de l'armée de Mayence, que Desaix avait refusé, avait été confié à Schaal. Le pain ayant manqué trois jours de suite, le 14 février, on craignit une insurrection. Desaix, Saint-Cyr et quelques autres généraux aimés des troupes se transportèrent sur la ligne, parlèrent aux soldats des sacrifices qu'ils avaient déjà faits pour la patrie, de ce qu'elle attendait encore de leur courage, de leur patience, et parvinrent à rétablir l'ordre. Le général Michaud, très-souffrant et de plus en plus découragé, demandait à être relevé de son commandement, offrant, quand il serait guéri de ses blessures, de se mettre à la tête d'une division, sous les ordres du général qui le remplacerait. Il quitta l'armée le 26 mars. Le comité de salut public se décida à faire passer Pichegru de l'armée du Nord à celle du Rhin, et lui prescrivit de venir immédiatement à Paris prendre des instructions. Quand il y arriva, les complications les plus graves semblaient menacer la Convention, que des agitateurs voulaient renverser au nom de principes soit réactionnaires, soit terroristes (journées des 1er et 2 avril 1795). Le comité de salut public retint Pichegru à Paris et, sur les instances de Merlin, le remplaça provisoirement à l'armée du Rhin par Kleber.

« 2 avril 1795.

« *Le comité de salut public de la Convention nationale au général en chef Kleber.*

« Le général en chef Pichegru, citoyen général, ayant été momentanément nommé au commandement des forces de Paris, nous conseillons à nos collègues de te nommer provisoirement, étant possible que l'ennemi tente quelque chose contre nous, dans l'espérance que les manœuvres de Pitt dans l'intérieur auront réussi; nous t'engageons, en conséquence, pour peu que ta santé te le permette, de te rendre à l'armée.

« Salut et fraternité.

« LACOMBE, SIEYÈS, MERLIN. »

Kleber se mit en route le 6 avril et arriva le 9 à Alzey. Il écrivit

aussitôt à Jourdan : « On me dit que tu es à Coblenz avec les représentants du peuple Gillet et Cavaignac. Eh bien, profite, si tu m'aimes, de cette circonstance pour me demander, sans quoi je resterai encore accroché à l'armée du Rhin. Cette armée, excellente au fond, mais détruite, dénuée par ineptie, ne demande point un commandement provisoire, mais un chef doué de tous les talents, de toute l'énergie possibles, et Kleber n'est peut-être pas l'homme qu'il lui faut. Tire-moi donc d'ici, je t'en conjure, et non-seulement tu me rendras service, mais tu serviras encore la chose publique. »

A son arrivée, le 10, à Ober-Ingelheim, les représentants Féraud et Cavaignac firent mettre à l'ordre l'arrêté qui l'instituait commandant en chef par intérim de l'armée du Rhin et de celle de la Moselle.

« Je suis pris, mon ami, mandait-il à Jourdan, et, bon gré, mal gré, je commande par intérim l'armée de Rhin-et-Moselle. Ce qui me console, c'est que j'espère trouver Pichegru à Strasbourg, où je serai rendu le 13. Je m'occupe en ce moment à répartir sur le Rhin les troupes devant arriver de Luxembourg. Je les ferai camper en quatre différents corps, qui en peu de temps seront à même de se prêter secours, en cas que l'ennemi voulût tenter un passage; ce qui, après la paix avec la Prusse, me paraît bien difficile pour lui. Quel événement heureux que cette paix, mon ami! Mais enfin que ferons-nous, où irons-nous, où nous arrêterons-nous? Tu peux bien compter que je vivrai toujours avec toi, non-seulement en bon voisin, en bon camarade, mais en ami chaud, cordial et sincère.

« Je me suis aperçu comme toi que l'armée de Sambre-et-Meuse rompait en visière, et j'ai déjà à ce sujet fait deux violentes sorties. J'espère que cela cessera. »

La paix avait été signée avec le roi de Prusse, le 5 avril, à Bâle, par M. de Barthélemy, pour la France, et par le baron de Hardenberg, pour la Prusse, qui nous avait fait la guerre dans des vues de conquête et de partage, beaucoup plus que dans l'intérêt de la royauté et de l'émigration. Le même mobile avait armé l'Autriche; mais il existait cette différence dans la situation des deux cours, que le cabinet de Berlin, n'ayant rien perdu dans la lutte, avait pu traiter sans faire ni demander le moindre sacrifice.

De nouvelles dispositions allaient résulter de cet « heureux événement ». La gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse, qui avait jusque-là prêté son concours à l'armée du Nord, remonta d'Arnheim sur Deutz et Cologne, et Jourdan put étendre sa droite jusqu'à Luxembourg. Trois divisions, aux ordres de Hatry, devaient relever, sous cette place, l'armée de la Moselle, alors commandée par le général Ambert, et qui se dirigerait vers le Rhin pour se fusionner avec l'armée du Rhin.

Après avoir inspecté les lignes d'investissement de Mayence, où il recommanda de ne rien changer aux dispositions arrêtées par Michaud et surtout de ne pas attaquer, Kleber se mit en route le 11 avril, avec le représentant Cavaignac et le commissaire ordonnateur, pour préparer les cantonnements que devraient occuper sur le Rhin les 25,000 hommes venant de Luxembourg. Sa tournée ne fut pas longue. Pichegru arriva le 16 avril devant Mayence, et prit, le jour même, le commandement de l'armée du Rhin. Kleber se rendit auprès de Jourdan, et dans les premiers jours de mai il appartenait de nouveau à l'armée de Sambre-et-Meuse.

CHAPITRE VI.

CAMPAGNE DE 1795.

Kleber commande l'aile gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse. — Son départ pour Crefeld (21 juin). — Mouvements des divisions de l'aile gauche dans la nuit du 17 au 18 août. — Passage du Rhin (5-6 septembre). — Marche de Düsseldorf à Mayence. — Kleber est chargé du commandement de l'armée destinée à faire le siége de Mayence. — L'armée de Sambre-et-Meuse repasse le Rhin. — Kleber refuse le commandement de l'armée de Rhin-et-Moselle.

La campagne de 1795 fut marquée par une des plus grandes opérations qu'eussent accomplies jusqu'alors les armées de la république française, le passage du Rhin en présence de l'ennemi.

Au commencement de mai, Jourdan ignorait encore le plan du gouvernement pour la reprise des hostilités. Mais aux armées de Sambre-et-Meuse et de Rhin-et-Moselle on savait qu'il faudrait porter la lutte sur la rive droite du Rhin et par conséquent passer ce fleuve de vive force. On s'était déjà occupé de réunir, aux endroits qui semblaient désignés pour le passage, le matériel nécessaire à la construction de plusieurs ponts. Le travail n'était guère avancé, à cause de la difficulté de trouver des bateaux et de les transporter. Pour faciliter et activer les opérations, Jourdan avait partagé son armée en plusieurs corps. Il confia à Kleber le commandement du centre, qui comprenait au 6 mai : 1° la cinquième division (BERNADOTTE), quartier général Metternich; 2° la neuvième division (CHAMPIONNET), q. g. Abtei-Laach; 3° la dixième division (GRENIER), q. g. Karlich; 4° la cavalerie du général Tilly, q. g. Mayen.

Kleber organisa sur-le-champ son corps d'armée; il avait déjà choisi pour chef de son état-major l'adjudant général Debilly, lorsque cet officier d'artillerie, qui venait d'être promu général de brigade, reçut l'ordre de rejoindre l'armée du Rhin. Contrarié de cette décision, Kleber écrivit de Cologne, le 9 mai, à Gillet, pour le prier de la faire rapporter :

« Je suis arrivé à Simmern vingt-quatre heures après ton départ. Toi qui me connais, tu peux seul juger des regrets que j'ai éprouvés encore une fois de n'avoir pu épancher mon cœur dans

le tien avant que de nouveaux travaux t'appelassent aux rênes du gouvernement (1). J'ai beaucoup de satisfaction de te voir à ce poste, et pour la confiance qui t'y a porté et pour les services que tes veilles vont encore rendre à la patrie; mais pour toi, mon cher Gillet, pour l'armée de Sambre-et-Meuse et pour moi, j'aurais désiré que tu restasses avec nous.

« Je m'étais attaché en qualité de chef de mon état-major l'adjudant général Debilly. Une lettre du comité de salut public s'oppose à ce choix, par la promotion de cet officier au grade de général de brigade. Debilly désirerait cependant continuer la campagne sous mes ordres. Tu lui rendrais service et tu m'obligerais beaucoup, si tu voulais bien lever tous les obstacles que le comité m'a présentés, et faire renvoyer Debilly à l'armée de Sambre-et-Meuse, qu'il quitte, conformément à la lettre du comité, pour se rendre à celle du Rhin.

« Je te recommande cette affaire tout particulièrement; tu ne saurais te persuader combien elle nous tient à cœur à l'un et à l'autre. Le bien du service d'ailleurs n'en souffrira pas, puisque l'armée du Rhin réunit aujourd'hui les officiers les plus distingués dans l'arme de l'artillerie.

« Je ne connais pas le nouveau travail du gouvernement sur l'organisation des états-majors; on me fait craindre qu'il ne puisse porter quelque préjudice aux braves jeunes gens qui sont avec moi et qui ont rendu des services dans la campagne passée. Il m'en coûterait de les voir s'éloigner de moi, pour retourner à leurs corps. Veuille bien, mon cher ami, avoir égard à la demande que je t'ai faite pour eux et aplanir les difficultés qu'ils peuvent rencontrer à servir avec moi. Je les rappelle à ton souvenir. Toi et le général en chef m'avez déjà témoigné votre satisfaction de leur conduite. »

Kleber partit le 10 mai de Cologne et se rendit à Andernach, quartier général de Jourdan, et de là à Bassenheim, où il s'installa, au centre de la fraction la plus considérable de ses quatre divisions, échelonnées de Coblenz à Sinzig.

Vers la fin de mai, le gouvernement communiqua son plan de campagne, qui allait être exécuté sans attendre la reddition de Luxembourg : pour empêcher l'ennemi de prendre l'offensive, il

(1) Gillet venait d'être appelé à faire partie du comité de salut public.

fallait le forcer à défendre son propre territoire. Deux grandes attaques devaient avoir lieu : l'une par l'armée de Rhin-et-Moselle, entre Huningue et Brisach ; l'autre dans le duché de Berg, par l'armée de Sambre-et-Meuse.

Jourdan s'occupa immédiatement d'organiser son aile gauche, qui, renforcée de troupes prises à l'armée du Nord, devrait franchir le Rhin entre Wesel et Düsseldorf, s'emparer de cette place et remonter ensuite le long de la rive droite pour faciliter le passage des autres divisions de l'armée de Sambre-et-Meuse, à Cologne, Bonn et Neuwied. Par suite des dispositions adoptées par le gouvernement, l'armée de Sambre-et-Meuse allait être divisée pendant assez longtemps en deux corps. Le plus considérable resterait sous la direction de Jourdan. Le comité de salut public avait désigné Kleber pour commander l'aile gauche, destinée à agir d'abord isolément. Instruit, dans les derniers jours de mai, des intentions du gouvernement, Kleber dut songer à se mettre en mesure de les remplir. Comme il avait perdu ses chevaux au siége de Mayence, il envoya le capitaine Pajol en Hollande pour en choisir dans nos dépôts de cavalerie. Cet officier trouva auprès du commandant en chef de l'armée du Nord un accueil très-bienveillant, qui facilita l'accomplissement de sa mission, et dont Kleber remerciait Moreau par la lettre suivante :

« Bassenheim, 6 juin 1795.

« Mon aide de camp m'a rendu compte, citoyen général, des bonnes dispositions que vous lui avez témoignées en ma faveur et de l'offre que vous avez bien voulu lui faire de deux chevaux à prendre, sur un bon de votre part, dans les dépôts de notre cavalerie en Hollande. Je suis infiniment sensible à cette attention; elle m'intéresse d'autant plus que j'ai perdu devant Mayence une partie de mes chevaux par la grande pénurie de fourrage, pendant l'hiver passé, et que je serais revenu absolument démonté à l'armée de Sambre-et-Meuse, si je n'avais eu la précaution d'envoyer trois chevaux à Strasbourg. Mon état-major, la cavalerie et l'artillerie de l'armée du Rhin se sont ressentis de cette disette d'une manière bien cruelle. J'envoie à Utrecht un officier de confiance pour y chercher un cheval, que le représentant du peuple Richard me fait espérer : mais il m'en manquerait encore deux. Si

vous vouliez me les faire obtenir, cet officier les ramènerait avec le premier, et je vous aurais, mon cher camarade, une infinité d'obligations.

« Je désirerais que les circonstances me rapprochassent de vous. Votre réputation militaire n'est pas la seule cause qui me fasse désirer de faire votre connaissance ; de très-honnêtes citoyens de la Bretagne m'ont encore parlé de vous personnellement de manière à faire rechercher votre estime et votre amitié.

« Recevez mes salutations cordiales et fraternelles. »

Ces souhaits ne devaient pas tarder à se réaliser; car l'expédition dans le duché de Berg allait mettre Kleber en rapports directs avec Moreau.

Le passage du Rhin nécessitait de grands travaux et présentait de sérieux dangers : le futur commandant de l'aile gauche sentit le besoin de s'entourer d'officiers dont il connût la valeur et l'expérience. C'est dans ce but qu'il écrit encore à Gillet :

« Bassenheim, 7 juin 1795.

« Je te félicite de tout mon cœur, mon cher ami, que ton destin ait veillé à ta conservation dans les premiers jours de prairial (1er prairial, 20 mai), au milieu des assassins de la Convention, au fer desquels tu as été plus particulièrement exposé par la nature des fonctions que tu as à remplir. Si tous les bons citoyens ont frémi d'horreur en apprenant cet attentat, c'est avec joie et satisfaction qu'ils ont considéré la victoire que vous avez remportée sur les terroristes. Profitez de vos succès pour les anéantir. Mais il faut aussi des mesures répressives contre les royalistes, qui se démasquent impudemment dans tous les départements. Pourrions-nous consentir, mon ami, après une révolution aussi étonnante que celle à laquelle nous travaillons depuis sept ans, après quatre campagnes de fatigues, de privations, mais de gloire, à reprendre un maître ? Nos sacrifices, nos maux, presque autant que les principes, doivent nous attacher à la liberté.

« Si je suis destiné à passer le Rhin, mon cher Gillet, pour entrer dans le duché de Berg, ainsi que cela paraît être décidé, nous n'aurons dans nos marches qu'une langue étroite de terrain qui ne soit pas neutralisée. Tout ce que nous pourrions en tirer serait insuffisant pour faire subsister le corps d'armée chargé de cette

expédition, et les inconvénients à s'approvisionner dans les pays neutres ne sont pas de peu d'importance. Il faudrait à la suite des trésors en numéraire, ou un agent du gouvernement avec chaque colonne, pour traiter des achats nécessaires et même des indemnités à accorder aux particuliers, dans le cas où il faille passer dans ces pays.

« Comme ce corps d'armée doit être à mes ordres, il est nécessaire pour le succès des opérations que je m'entoure d'officiers instruits et de confiance. C'est à toi, mon cher Gillet, que je m'adresse pour les obtenir du comité de salut public. Je lui demande le général de brigade Damas, qui est à l'armée du Rhin et que je destine à être mon chef d'état-major; le général de brigade Debilly, également à cette armée, qui demeurerait avec moi; et le chef de brigade d'artillerie Saint-Laurent, qui est à celle de Cherbourg, Brest ou Ouest, et que tu connais sûrement. Ces officiers d'artillerie sont infiniment précieux pour les ponts que nous aurons à jeter dans un pays coupé de rivières, car, malgré le zèle et l'activité du général Bonnard, on ne peut pas se dissimuler qu'il n'a pas tous les moyens de théorie qu'on pourrait désirer. Je demande encore au comité Verrine. Je ne sais ce qu'il est devenu; mais il peut m'être plus qu'essentiel dans sa partie. Donne, je t'en conjure, tes soins à tout cela et fais-les-moi venir en poste.

« Je vais à présent, pour la première fois, mon cher Gillet, te parler de moi. J'ai été nommé général de division par sept représentants du peuple à la Vendée, au nombre desquels est Merlin, qui en a parfaite connaissance, après la grande bataille de Cholet, le 17 octobre 1793; je commandais déjà à cette époque une division, quoique je ne fusse que général de brigade. Le brevet que la commission m'a envoyé ne date que du 9 floréal suivant (28 avril 1794), conséquemment près de six mois après ma nomination. C'est sûrement une erreur qui a été commise. Je te prie de vouloir bien t'entendre avec le commissaire Pille, pour la rectifier et me faire parvenir un autre brevet. J'ai remis à ce dernier en mains propres la commission que les représentants ci-dessus m'ont donnée.

« Tu m'as fait espérer que tu viendras à cette armée; mais je crains bien que ta présence ne soit jugée trop nécessaire à Paris; j'aurais cependant vivement désiré que tu pusses m'accompagner dans l'expédition d'outre-Rhin, où tu rendrais de très-grands ser-

vices à la chose publique. Ne néglige rien pour me donner en particulier cette satisfaction, et crois-moi pour jamais le meilleur et le plus fidèle de tes amis.

« *P. S.* La jeunesse qui m'entoure est infiniment sensible aux soins officieux que tu me promets pour elle; elle se recommande à ton souvenir.

« Ci-joint les pièces de Bruxelles, que l'on a omis de t'adresser, et deux mémoires que m'a fait passer le général Bernadotte pour deux officiers de son état-major. Tu lui as promis ainsi qu'à moi de faire quelque chose pour eux. Excuse-moi toutes mes importunités, mais je pense qu'il faut récompenser ceux qui ont bien servi. »

Après le passage du Rhin, l'armée expéditionnaire aurait à manœuvrer sur l'étroit espace de territoire qui n'avait pas été neutralisé. Pour éviter les complications que pouvait entraîner la violation de la neutralité, il importait d'habituer les troupes à une rigoureuse discipline. Dans une lettre à Ernouf, Kleber se plaint de la mollesse du tribunal militaire et engage ce général à le faire remplacer par une commission plus énergique :

« Bassenheim, 7 juin 1795.

« Depuis un mois, mon cher camarade, que j'ai l'honneur de commander les quatre divisions du centre, il m'est parvenu des plaintes fréquentes, et des chefs de corps, et des capitaines, et de compagnies entières, sur la légèreté avec laquelle le tribunal militaire avait habitude d'acquitter les prévenus de délits qui lui étaient adressés. On me dénonçait même que des militaires convaincus d'assassinats ou de vols manifestes étaient renvoyés absous à leurs corps respectifs ; que, leurs camarades refusant de les recevoir parmi eux, ils étaient de nouveau conduits au tribunal, et derechef renvoyés par celui-ci à leurs corps, qui s'obstinaient toujours à ne point les accueillir. Dans ce cas se trouve un dragon présentement en prison à Andernach, et dont on ne sait que faire. Je t'ai successivement fait passer, mon camarade, ces réclamations, dont la justice m'a frappé; et je t'ai rappelé que, depuis l'existence de l'armée, le tribunal militaire n'avait jamais été composé d'individus moins estimables. Sans la punition prompte et exemplaire d'un délit constaté, le délit se répète, la

discipline est perdue, et sans discipline point d'armée. Tu sens cependant, mon camarade, combien serait essentiel, au cas où l'on dût passer le Rhin, qu'il existât dans la troupe infiniment d'ordre, de discipline et de subordination, surtout dans les pays neutres qu'elle serait obligée de traverser. Je t'invite, en conséquence, à demander aux représentants du peuple à l'armée, ou au gouvernement, s'il le faut, le remplacement du tribunal existant, par une institution plus énergique et plus propre à maintenir le soldat dans le cercle de ses devoirs. Il me semble que les commissions militaires attachées à chaque division, telles qu'elles ont été organisées par un arrêté du représentant du peuple Gillet, atteindraient ce but. »

Luxembourg capitula le 7 juin. Le corps chargé du siége de cette place allait rentrer à l'armée de Sambre-et-Meuse, dont l'organisation se trouva, par suite, arrêtée de la manière suivante. L'aile gauche, sous les ordres de Kleber, serait formée des quatre divisions Lefebvre, Morlot, Championnet et Tilly. Le centre, commandé par Hatry, comprendrait les divisions Desjardins et Montaigu, ramenées de Luxembourg, plus celle de Bernadotte. L'aile droite, aux ordres de Marceau, se composerait de la division de ce général et de la division Poncet. Ces trois corps d'armée, portés à des effectifs respectables par l'arrivée prochaine des 20,000 hommes enlevés à Moreau, devaient prendre position : l'aile gauche, de Büderich à Cologne ; le centre, de Cologne à Coblenz ; l'aile droite, de Coblenz à Mayence.

Avant de se rendre à son nouveau poste, Kleber demanda des instructions à Jourdan :

« Bassenheim, 16 juin 1795.

« J'ai reçu d'Ernouf hier au soir, mon cher camarade, l'ordre de prendre le commandement de l'aile gauche de l'armée. J'attends de toi une instruction détaillée sur la mission que tu me confies, et je te prie, indépendamment, de vouloir bien m'indiquer le jour où je pourrai conférer plus amplement avec toi.

« Permets-moi de t'observer qu'il serait urgent que j'eusse avec moi quelques ingénieurs habiles ; la privation absolue dans laquelle je me trouvai, la campagne passée, des officiers de cette arme, m'en a fait sentir vivement le besoin. Je crois qu'une demande à cet effet au comité de salut public souffrira d'autant

moins de difficultés que l'armée de Mayence regorge d'ingénieurs, et que, de l'avis de Chasseloup et de Bizot, qui viennent de passer chez moi, il y en a au moins vingt de trop à cette armée. Comme tu sais qu'il est un grand choix parmi ces messieurs, je t'invite à demander préférablement et entre autres ce même Chasseloup, Boisgérard et un nommé Arnold. Ce dernier est un jeune officier d'une activité rare, et le seul que je connaisse parfaitement capable pour la construction des radeaux, dont nous avons parlé, puisqu'avant d'entrer dans le corps du génie, il était maître charpentier à Strasbourg, mais de ces charpentiers connaissant parfaitement le dessin.

« Avons-nous, mon cher camarade, des officiers d'artillerie bien habiles pour jeter des ponts, et, dans le cas contraire, ne crois-tu pas qu'il serait également essentiel d'en demander au comité?

« Ne penses-tu pas aussi que nous tirerions grand parti de quelques mémoires du pays entre la Lippe et la Lahn et d'un autre sur la place de Düsseldorf? Vois s'il ne serait pas à propos d'en faire la demande au bureau de la guerre : je sais qu'il en existe, car j'ai vu la copie de celui sur Düsseldorf entre les mains de Marescot. Je crois que notre ami Gillet arrangerait tout cela, à ta simple invitation.

« Enfin, comme tu sais que les partis que nous avons envoyés sur notre gauche, pendant la campagne passée, nous ont avantageusement servis, ma gauche aura pareillement besoin d'être fortement éclairée, au cas que je doive passer le Rhin.

« Ney, encore retenu aux eaux d'Aix-la-Chapelle, ne pourra pas de longtemps faire le métier pénible de partisan; il est cependant essentiel que celui qui le remplacera dans cette mission sache parfaitement la langue allemande. Je te propose donc et te demande même comme une faveur Schwarz, chef d'escadron au 2e régiment de hussards, de sa personne seulement, ou bien, si tu n'y trouves pas d'inconvénients, avec un escadron ou un demi-escadron de son régiment. Cette troupe rentrerait à son corps lorsque, arrivée à la hauteur de Neuwied, l'armée effectuerait aussi son passage. »

Les instructions demandées furent immédiatement envoyées; elles portaient en substance : 1° faire d'abord arriver sur le Rhin,

près d'Uerdingen, les bateaux achetés ou rassemblés à Venloo et autres villes de la Meuse, pour la construction des ponts ; 2° s'emparer de l'île du Rhin près de Budberg, où trois bataillons, solidement retranchés, élèveront des batteries pour détruire celles de l'ennemi sur la rive droite ; 3° tout étant prêt pour le passage du Rhin, rapprocher les diverses divisions des points où elles devront jeter leurs ponts; 4° commencer le passage par la division Lefebvre, qui, transportée au moyen de bateaux, protégera la construction des ponts des autres divisions ; 5° faire opérer la division Championnet contre Düsseldorf, si cette ville refuse de se rendre à la première sommation ; 6° enfin, toute l'aile gauche étant réunie sur la rive droite, la porter sur Mülheim, vis-à-vis de Cologne, afin de faciliter et de protéger le passage du reste de l'armée.

Kleber arriva le 24 juin, au soir, à Crefeld, où il installa son quartier général, à peu près au centre de ses quatre divisions, qui avaient été amenées entre Cologne et Büderich. Il touchait, par sa gauche, à l'armée du Nord, par sa droite, à la division Grenier. Les divisions Lefebvre (quartier général Uerdingen), Morlot (q. g. Neuss) et Championnet (q. g. Cologne) bordaient le Rhin. La division Tilly (q. g. Gladbach), formée de corps venant de l'armée du Nord, s'organisait en arrière du centre de cette ligne.

Le corps de Kleber comprenait, au 25 juin, un effectif de plus de 41,000 hommes présents sous les armes, presque la moitié de l'armée entière, dont la force ne dépassait pas 91,000 hommes. C'était aussi le commandement le plus important au point de vue des positions occupées et des opérations à exécuter. Les lettres du 26 et du 29 à Gillet prouvent que le commandant de l'aile gauche ne négligeait rien de ce qui pouvait assurer le succès de l'entreprise.

« Crefeld, 26 juin 1795.

« Que de douces obligations tu m'imposes, mon cher ami! tu as donc accueilli mes demandes : Damas, Debilly et Saint-Laurent passent à l'armée de Sambre-et-Meuse. Veuille bien mettre le comble à mes désirs en autorisant Ney à rester à la même armée. Je ne sais par quelle erreur il a été porté sur le tableau des adjudants généraux de celle du Rhin; il est en ce moment aux eaux d'Aix-la-Chapelle pour achever la guérison de sa blessure, et il serait inconsolable si on le séparait de nous, lui qui n'a refusé le grade

de général de brigade, que Merlin disait lui avoir fait obtenir, que pour pouvoir quitter l'armée du Rhin. Tu te rappelles d'ailleurs, mon cher ami, de quelle utilité nous ont été, la campagne dernière, les partis envoyés dans le pays : eh bien, ce genre de guerre ne sera pas moins essentiel lorsque nous aurons passé le fleuve. Le bien du service réclame Ney ; et puis, pourquoi accumuler comme on paraît le faire tous les moyens à l'armée du Rhin, tandis qu'il est probablement décidé que la nôtre agira la première et frappera les grands coups?

« Veut-on continuer la guerre? Il faut passer le Rhin. Veut-on une paix prompte et avantageuse? Il faut encore passer le Rhin. 60,000 hommes sur la rive droite rendront MM. les princes d'Allemagne tellement souples, qu'ils passeront par-dessus bien des formalités. Mais comment se fait-il qu'on ne se soit pas occupé plus tôt des moyens de passage? Il n'est ici pas un bateau, pas un câble de prêt ; on est encore à savoir où l'on prendra le premier des agrès; il nous manque d'ailleurs 3,800 chevaux ; d'où les tirer? Il serait important que tu pusses accompagner Saint-Laurent pour te rendre un instant sur les lieux afin de graisser les rouages de la machine. Quant à moi, mon cher ami, quant aux chefs et soldats sous mes ordres, nous brûlons tous de guerroyer au delà du fleuve : les vainqueurs de Fleurus, un peu calomniés par l'envie, sont jaloux de vous faire connaître qu'ils n'ont point dégénéré, et que jamais ils ne démériteront de la patrie.

« Tu me parles de mon plan. Jourdan m'a communiqué le sien ; il ne reste rien à y ajouter. Mais les moyens d'exécution nous manquent, et ne nous manqueraient pas si tu étais resté avec nous. Quand une armée doit faire refluer ses moyens sur une autre armée, elle ne s'y prête que de mauvaise grâce et avec lenteur ; et s'il n'est pas là un homme d'une activité plus qu'humaine, cela ne va pas. L'armée du Nord, par exemple, ne nous a point ou peu envoyé de chevaux, et nous n'avons encore aucune notion certaine sur le pont qui doit être construit en Hollande. Encore une fois, ne pourrais-tu pas faire une absence de quinze jours? Cela ferait sûrement du bien aux affaires et peut-être à ta santé.

« Comme, malgré tous nos efforts, nous ne pourrons jamais réunir ici plus d'un pont, Jourdan désirerait faire construire des radeaux, et il a raison; mais pour effectuer cette construction, il

nous faudrait un homme capable. Cet homme, je le connais. C'est un ingénieur nommé Arnold, qui n'a rien à faire devant Mayence et qui, ayant été charpentier avant d'entrer dans le corps du génie, joint à l'activité les talents nécessaires. Les radeaux faits, on le renverra à l'armée du Rhin.

« Je suis à Crefeld depuis avant-hier; c'est ici que j'ai reçu ta lettre. La Gueldre prussienne te bénit, et partout on parle de toi comme je voudrais entendre parler de tous ceux qui représentent la plus belle et la plus fière nation du monde, mais hélas !..... Pour moi, je ne te dis rien de mon attachement, il ne peut être égalé que par mon dévouement à la chose publique.

« N'oublie pas mes jeunes gens; Beurmann l'aîné, Strolz et Reisel sont sans appointements depuis la dernière loi. J'en suis désolé; tu sais comme je les fais servir et comme ils servent.

« Qu'as-tu fait des cartes que le citoyen Leprestre t'a remises pour moi? Elles me seraient bien utiles.

« Encore un mot sur l'expédition projetée. Il faudrait que les généraux qui passeront le Rhin aient une instruction particulière du gouvernement relativement à la conduite à tenir dans les pays neutres (1); mais que cette instruction soit basée sur les choses pos-

(1) Le premier article du traité de Bâle portait : « La ligne de neutralité comprendra l'Ost-Frise, et descendra le long de l'Ems et de l'Alpha jusqu'à Munster; prenant ensuite sa direction sur Kœsfeld, Borken, Bocholt, elle joindra la frontière du duché de Clèves près d'Isselburg, suivra cette frontière jusqu'à la Nouvelle-Yssel, remontera le Rhin jusqu'à Duisburg; puis elle se dirigera, en longeant la frontière du comté de la Mark, sur Werden, Gemark; elle suivra alors la Wüpper, passera à Altenkirchen, Limburg sur la Lahn, remontera cette dernière rivière et la Wors jusqu'à Idstein, se dirigera ensuite vers Eppstein, Höchst sur le Mayn, de là sur Mannheim, le long du Landgraben, sur Dornheim, et, suivant le ruisseau qui traverse cette ville, gagnera la frontière du Palatinat, pour longer, après, celle du pays de Darmstadt et celle du cercle de Franconie; cette ligne ira ensuite à Eberbach sur le Neckar, suivra le cours de ce fleuve jusqu'à Wimpfen, ville libre de l'Empire, et prendra de là sur Lowenstein, Murrhardt, Hohenstatt, Nordlingen, ville libre de l'Empire, et Holzkirchen sur la Wernitz; elle renfermera le comté de Pappenheim, tout le cercle de Franconie et celui de la haute Saxe; elle longera enfin la Bavière, le haut Palatinat, et la Bohême jusqu'aux frontières de Silésie. »

Le roi de Prusse s'était engagé à empêcher qu'aucune troupe ennemie de la France ne franchît cette ligne de démarcation et ne sortît des pays qui s'y trouvaient compris. Il avait été seulement stipulé que le passage des troupes, soit de la République française, soit de l'empire d'Autriche, pourrait avoir lieu par les routes conduisant, sur la rive droite du Mayn, de Francfort : 1° sur Königstein et Limburg,

sibles. Je crains fort que les hussards et les chasseurs ne veuillent jamais insérer dans leur vocabulaire le mot *neutre*, surtout si nous n'avons pas d'autres moyens de répression que nos pitoyables, absurdes et abominables tribunaux militaires.

« Tu sais sans doute combien nous sommes misérables ici avec nos assignats, qui sont conspués. La Convention devrait bien nous en dédommager, non pas en augmentant notre solde, mais par un supplément dans les distributions de pain et de viande, qui sont à peine suffisantes pour nourrir nos domestiques, et en autorisant les commissaires des guerres à nous délivrer de temps en temps quelques veaux ou moutons.

« Je suis, moi, plus particulièrement malheureux, parce qu'il me répugne d'être à charge à des hôtes, et que, comme tu sais, je suis accoutumé à vivre avec mon état-major. Je te jure que, si, pendant mon séjour à Strasbourg, je n'avais point vendu ma pauvre petite maison, je serais à présent aux plus désagréables expédients. »

« Crefeld, 29 juin 1795.

« J'avais obtenu Pradel, mon cher ami, en qualité de commissaire ordonnateur attaché au corps d'armée sous mes ordres, et déjà il était arrivé à Crefeld lorsqu'il reçut du commissaire général l'avis que, par le nouveau travail, il n'avait point été conservé comme ordonnateur, et qu'il rentrait dans la classe des commissaires ordinaires. Tu n'as sûrement point oublié les services essentiels que Pradel nous a rendus la campagne passée et combien il a déployé, dans les plus grandes crises, de zèle, d'activité et d'intelligence. Je suis étonné que toi, qui sais si bien apprécier les hommes, tu n'aies pas fait ton possible pour conserver à celui-ci l'emploi dont il s'est honorablement acquitté. Il vient encore dans ce moment-ci de remplir les fonctions de commissaire général de l'armée, et il l'a fait de manière à mériter l'estime et la confiance. Je te prie donc, mon cher ami, de lui obtenir, s'il est encore possible, son ancien titre d'ordonnateur, afin qu'il puisse rester avec moi et me suivre dans l'expédition délicate et importante qui

vers Cologne; 2° sur Friedberg, Wetzlar et Siegen, vers Cologne; 3° sur Hattersheim, Wiesbaden et Nassau, à Coblenz; 4° enfin, sur Hattersheim, à Mayence. L'ouverture de ces quatre routes aux armées belligérantes étendait un peu le cercle de leur action.

m'est confiée ; car, sur quelque ordonnateur de l'armée que je jette les yeux, je n'en vois pas un qui soit dans le cas de le remplacer efficacement. Pardon, mon cher Gillet, si je t'importune encore, mais les sujets sont si rares que je crois du devoir d'un bon citoyen de proposer et de réclamer ceux qu'il connaît capables. S'il n'était plus en ton pouvoir de rendre à Pradel son titre d'ordonnateur, je te prie de vouloir bien le faire envoyer en qualité de commissaire de 1re classe à Valenciennes, afin qu'il puisse donner suite à un établissement projeté qui le rendrait indépendant du service.

« J'ai observé cette différence, entre Pradel et les autres ordonnateurs, que ceux-ci sont toujours à cheval sur leurs registres, et que le premier l'est réellement pour courir et agir.

« *P. S.* Je présume, d'après ce que m'a dit Pradel, que la commission a fait des changements à la liste qui lui a été remise et sur laquelle il était porté comme ordonnateur. Veuille bien t'en faire rendre compte. »

Persuadé que les communications à établir entre les divisions qu'il commandait devaient être le premier objet de ses soins, il donnait, le 27 juin, de longues instructions à ses généraux pour activer la réparation des chemins. Ces instructions sont un chef-d'œuvre de détails de mouvements : elles embrassent l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie, le génie et l'administration.

Cependant l'ennemi avait connu très-exactement les mouvements exécutés par les diverses divisions de l'armée de Sambre-et-Meuse; il en avait conclu la reprise prochaine des hostilités. A la fin de juin, l'armée autrichienne se trouvait répartie, sur la rive droite du Rhin : la gauche, comme les années précédentes, entre Mannheim et Kehl, avec un cordon jusqu'à Bâle ; le centre devant Mayence et Mannheim, sous le commandement du général Clairfayt; l'aile droite ou armée du bas Rhin, aux ordres du général Werneck, s'étendait jusqu'à Duisburg et s'appuyait à la ligne de neutralité déterminée par le traité de Bâle.

Malgré l'activité que déployaient Kleber et les troupes sous ses ordres, les préparatifs pour le passage du Rhin avançaient lentement. Les bateaux indispensables à la construction des ponts

étaient devenus introuvables ou les propriétaires en demandaient des prix exorbitants. Irrité des obstacles apportés à l'exécution de ses projets par le mauvais vouloir des habitants ou la pénurie des caisses de l'armée, le comité de salut public fit partir de Paris, le 12 juillet, le représentant Gillet, qui, peu de jours après, arrivait auprès de Kleber à Crefeld, muni de pleins pouvoirs pour lever toutes les difficultés. Comme le passage du Rhin par l'aile gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse constituait la première opération de la campagne, c'était naturellement de ce côté que devaient être dirigés d'abord tous les moyens dont on pouvait disposer. Il importait d'éviter ou de dérober les mouvements des divisions, pour ne pas éveiller l'attention des Autrichiens, et de presser la construction des ponts, afin de pouvoir franchir le Rhin avant que l'ennemi eût le temps d'élever des ouvrages et d'amener des renforts en face des points de débarquement.

Vers le 20 juillet, on était enfin parvenu à rassembler à Arnheim le pont tiré de la Hollande ; on travaillait activement à l'ajuster, pour le diriger ensuite sur Uerdingen, où il ne pouvait point arriver avant le 10 ou le 12 août. Un autre pont volant, préparé à Nimègue, devait être amené, le 2 août, à hauteur de Wesel. Des pontons et des bateaux réunis à Venloo étaient transportés, par terre, à Uerdingen, afin de servir au passage des premiers détachements. Dans les derniers jours de juillet, le Rhin, grossi par les pluies, devint fort impétueux. La violence du courant et les vents contraires empêchaient les arrivages d'Arnheim et de Wesel. Les convois de pontons et de bateaux, qui venaient par terre, purent seuls gagner Crefeld et, de là, les bords du fleuve. Ces contre-temps impatientaient Kleber; il allait souvent s'assurer par lui-même de l'état du Rhin, surveillait l'aménagement et la réparation des bateaux amenés de la Meuse, et informait Jourdan de tout ce qui se passait à l'aile gauche.

« Crefeld, 30 juillet 1795.

« Bonnard et le chef de brigade Lagastine ont été hier à Venloo; tout est au gré de leurs désirs, et ils comptent que, pour le 7 ou le 9 août, tous nos moyens de la Meuse seront rassemblés à Uerdingen.

« Lagastine a fait, il y a trois jours, une reconnaissance le long du Rhin. Hier un autre officier du génie en fit une nouvelle. Il en

résulte que l'ennemi travaille avec activité, et qu'il vient de faire construire un petit camp retranché vis-à-vis d'Uerdingen. Le rapport d'un agent secret, que je t'ai adressé hier, et qui m'a été remis par le général Lefebvre, assure que l'ennemi ne se renforce pas sur ce point, tandis que d'autres rapports, qui m'ont été faits directement, annoncent positivement le contraire. Quoi qu'il en soit, quelques bataillons de plus ou de moins ne nous empêcheront pas de réaliser nos espérances.

« Il est encore passé cette nuit à Crefeld quatorze haquets chargés de pontons et suivis de voitures d'agrès.

« Fais-moi connaître où tu en es de ton côté et pour quelle époque à peu près tu comptes être en mesure. »

« Crefeld, 31 juillet 1795.

« J'ai été hier sur le Rhin; il était terrible et désespérant : la Rühr est débordée, une de ses digues enlevée, et le vent est contraire à l'arrivée de notre convoi de Hollande. Aujourd'hui on m'annonce la décrue du Rhin, et il paraît que le beau temps va enfin succéder à la pluie.

« L'ennemi n'a pas perdu de temps, depuis que nous avons multiplié nos reconnaissances de Düsseldorf. Partout il a élevé et élève encore des ouvrages vis-à-vis ceux que nous avons construits, et, avant-hier, il les a démasqués, en faisant abattre les haies et arbres qui les avaient dérobés à nos regards. Si l'intention de MM. les Autrichiens est d'armer et d'occuper sérieusement tous ces ouvrages, ils ne laisseront pas de nous inquiéter beaucoup dans nos opérations.

« J'ai eu la consolation de voir arriver hier à Uerdingen même quatorze haquets, chargés chacun d'un ponton et suivis d'une vingtaine de voitures chargées de cordages et d'ancres et d'autres agrès, de sorte que notre chantier commence à prendre la meilleure tournure possible, et si le temps veut être des nôtres, il n'y a pas de doute que nous serons en mesure au jour que j'ai indiqué dans ma lettre d'hier.

« Je me conformerai au changement que tu as apporté à mon instruction par rapport aux 10,000 hommes que tu es obligé d'envoyer à l'armée de Rhin-et-Moselle, et j'ai conféré avec Pradel concernant la distribution des biscuits.

« Rochefort m'a fait passer 25 louis en numéraire et 3,000 livres en assignats, conformément à tes ordres. Ce sont, mon cher, ces commissions centrales qui nous causent la pénurie que nous éprouvons dans nos moyens de transport; il n'est sorte d'entraves que partout elles ne fassent naître.

« Le décret concernant les deux sols de supplément de paye en numéraire est un grand motif de consolation pour nous.

« Je te salue et te souhaite moins de désagrément que tu comptes en trouver à Coblenz. »

« Crefeld, 1er août 1795.

« Je t'envoie, mon cher camarade, copie d'un rapport de la reconnaissance particulière qu'a faite hier sur le Rhin le chef de bataillon du génie Léry. Tu y verras ce que je t'ai déjà dit des dispositions de l'ennemi, et si sa défense répond aux ouvrages multipliés dont il se couvre et aux mouvements qu'il se donne, le passage du Rhin sera bien une attaque de vive force. Tout cela m'engagera à te prier de faire de grandes démonstrations sur la droite, pour attirer de ce côté l'attention de l'ennemi.

« Je suis fort aise que tu ne regardes que comme moyens secondaires ce qui nous arrive de la Meuse, et que ton intention soit d'attendre, avant de rien entreprendre, l'arrivée du pont de Hollande. Je pense, comme toi, qu'il ne faut rien donner au hasard, et quoique la hausse des eaux, qui n'ont point encore diminué, occasionnera quelque retard dans nos opérations, il vaut mieux, je crois, agir un peu plus tard et plus sûrement.

« Bollémont m'a tranquillisé sur l'approvisionnement qu'il me destine; il sera suffisant pour le passage du Rhin, mais il ne me parle pas du parc de réserve; il est cependant urgent d'y songer sérieusement.

« Je me tiendrai toute la journée sur le Rhin pour voir les choses par moi-même.

« Je viens de donner ordre à Championnet, puisque tu y persistes, d'envoyer un de ses régiments de dragons à Tilly; mais je t'observe que le régiment qui lui reste est faible et écrasé de service, particulièrement pour la réunion des moyens de transport qu'il faut arracher de force des villages, afin de fournir à la subsistance de l'armée. »

« Crefeld, 3 août 1795.

« Tout va aussi bien qu'il est possible de le désirer; nos travaux se continuent avec activité, et le rassemblement de nos moyens de la Meuse se fait avec vigueur; la crue des eaux, seule, me désespère, puisqu'elle tient en arrêt tout ce qui nous vient de la Hollande. »

« Crefeld, 5 août 1795.

« J'ai reçu cette nuit ta lettre par laquelle tu m'annonces que définitivement tu effectueras ton passage sur la droite; rien n'aurait pu me faire plus de plaisir que cette résolution de ta part.

« Il n'y a point de doute que je ne sois prêt d'ici au 12, pour tout ce qui concerne la réunion des moyens mécaniques; mais, je te le répète, si le temps ne se remet au beau, et si les eaux ne décroissent au moins de 5 ou 6 pieds, il est impossible de songer à rien entreprendre, et cette décrue ne peut avoir lieu, à moins d'un miracle, d'ici au 12, d'après les riverains du pays. Aussi, quand tous nos moyens seront réunis, il faudra attendre; dans tous les cas, je pourrai toujours te prévenir deux jours avant d'agir.

« Le pont volant de Nimègue est toujours à la hauteur de Clèves sans pouvoir avancer d'un pas, et c'est cependant sur ce pont que je dois essentiellement compter pour jeter des troupes sur la rive droite, car ce qui se trouve de bateaux à Essenberg ne pourrait suffire.

« Pour te donner une idée de la hausse des eaux, il faut te figurer que tout le terrain sur lequel on faisait des reconnaissances est absolument inondé, que l'île que nous devions occuper est en partie inondée et en partie à fleur d'eau, que Uerdingen même est tourné par les eaux du Rhin.

« J'ai examiné hier les pontons que l'on a transportés de la Meuse ici; on ne peut rien imaginer de plus défectueux que leur construction et, quoi qu'en disent Bonnard et Lagastine, je ne croirai jamais que l'on puisse passer dessus avec une pièce de canon; les anneaux et généralement tout le ferrage sont même d'une telle faiblesse, que nous aurons à craindre des accidents, pour peu que le courant soit rapide. Ce sont là autant de raisons qui doivent nous faire persister à ne regarder ce pont que comme

secondaire. Au reste, tout est dans la plus grande activité, et tu peux compter qu'on ne manque ici ni de zèle, ni de bonne volonté; que même l'appareil défensif de l'ennemi n'étonne et n'effraye personne.

« Comme je n'ai rien appris sur le pont volant de Spick, je vais envoyer un courrier à Dejean pour en avoir des nouvelles.

« *P. S.* Quoique je sois persuadé que l'ennemi ne pourra armer toutes les batteries qu'il a construites et démasquées, je regarde, cependant, ainsi que les officiers du génie, comme indispensable de multiplier les pièces de siége au moyen desquelles nous pourrions ricocher tous ses ouvrages. Je te prie donc de vouloir bien mander à Bollémont de me faire passer deux pièces de siége de plus et, s'il est possible, deux mortiers. »

« Crefeld, 7 août 1795.

« La tête de convoi du pont de Hollande, composée de 25 bateaux, est enfin arrivée à Essenberg. J'ai eu bonne envie de faire sonner les cloches du pays. J'en attends 69 autres, attardés par la crue du fleuve et les vents contraires. Les eaux du Rhin ont baissé de trois pouces depuis hier. Tu sens bien que ce n'est encore que très-peu de chose. Il paraît certain qu'avant le 17 nous ne pourrons agir. »

« Crefeld, 13 août 1795.

« J'ai reçu les 4,000 francs en numéraire que tu m'as envoyés et je les ai distribués sur-le-champ entre Lefebvre et l'adjudant général Sarrazin. Ce dernier est chargé de la négociation pour le louage des bateaux plats de la Rühr; il s'est rendu, à cet effet, hier à Duisburg; je n'en ai pas encore reçu de nouvelles.

« J'ai été hier visiter les travaux, de la droite à la gauche; tout va aussi bien que le temps l'a permis jusqu'ici. A Essenberg, j'ai trouvé 68 bateaux, bien arrangés par brigades; il ne manque plus pour ce premier pont qu'un ou deux bateaux chargés d'agrès, que nous attendons d'un moment à l'autre. Nous sommes moins heureux avec les bateaux de transport venant de la Meuse; il n'en est arrivé jusqu'ici que cinq, dont l'un est hors de service. Enfin, nous remuerons ciel et terre pour être prêts au moment indiqué par ta dernière lettre (17 août), et si nous devions éprouver quel-

que retard, tu me rendras, je pense, ainsi qu'à mes coopérateurs, la justice de croire qu'il n'y aura point eu de notre faute.

« Demain, j'enverrai l'ordre aux divisions de se rapprocher des points qu'elles devront occuper au moment du passage. Ce qui me désole ce sont les chevaux d'artillerie, disséminés aux quatre coins de la terre, soit pour chercher des bateaux, soit pour chercher des vivres; ce sera une mer à boire que de les réunir. Nous ferons tous pour le mieux, et nous n'aurons au moins pas à nous reprocher le défaut de zèle et d'activité.

« Les forces vis-à-vis de moi s'augmentent de jour en jour; avant-hier soir encore, il est arrivé un gros corps de troupes, tant en infanterie qu'en cavalerie, et hier dans la journée, un fort convoi d'artillerie. Tout est hérissé de redoutes et d'ouvrages sur la rive droite. Ce qui me console, c'est de penser que plus je trouverai de résistance de mon côté, moins tu en rencontreras du tien; car j'attache plus d'intérêt à la réussite de ton passage que du mien, persuadé que, dès que tu auras un seul bataillon sur la rive droite, ce qu'il y a par ici sera singulièrement ébranlé.

« Il faut encore que les eaux du Rhin baissent de quatre pieds pour nous permettre le passage; car, au dire des gens du pays, il serait impraticable de jeter l'ancre dans son état actuel.

« L'opération dont tu m'as chargé me paraît bien grande, et si j'avais le choix entre un siége et une expédition de cette nature, je n'hésiterais pas un instant à me décider pour le premier. »

L'activité la plus grande régnait dans le port d'Essenberg, où les arrivages de la Hollande se concentraient. Ce mouvement éveilla l'attention des Prussiens cantonnés sur la rive droite du Rhin, dans les pays neutres. Le 12 août, le colonel Eschirschky, commandant à Wesel, écrivit à Kleber une longue lettre, dans laquelle il lui représentait que les rassemblements de bateaux à Essenberg pouvaient faire supposer que l'armée française se préparait à jeter un pont vis-à-vis de Rührort, ce qui serait une violation de la ligne de neutralité. Kleber répondit, le 14 août :

« De ce que quelques bateaux se trouvent à la hauteur d'Essenberg, vous concluez, M. le colonel, que mon intention est de jeter un pont sur Rührort. Ce soupçon a lieu de m'étonner, et je dois ici vous rappeler, M. le colonel, que la nation prussienne, lors même qu'elle était notre ennemie, a été, plus que toute autre,

dans le cas de juger de la loyauté et de la générosité française. »

Le moment décisif approchait. Kleber inspecta, le 14 août, tous les travaux des bords du Rhin, depuis Uerdingen jusqu'à Essenberg. Les bateaux rassemblés sur ce dernier point suffisaient pour jeter un premier pont, dès que les agrès seraient arrivés. Mais les bateaux amenés par terre de Venloo à Uerdingen étaient en si mauvais état, qu'il fallut songer à s'en procurer d'autres. L'adjudant général Sarrazin fut envoyé, le même jour, avec 4,000 francs en numéraire, à Duisburg, pour y louer les bateaux plats de la Rühr.

Les rapports quotidiens de Kleber à Jourdan nous permettent de suivre toutes les péripéties de cette grande et périlleuse entreprise du passage du Rhin :

« Crefeld, 14 août 1795.

« L'ennemi portant toute son attention et toutes ses forces du côté d'Angerort et d'Uerdingen, mon cher camarade, je change quelque chose aux dispositions de l'instruction que tu m'as laissée. Voici ce que je viens te proposer. Je réunirai le plus de barques qu'il me sera possible dans l'Erft, afin de pouvoir jeter trois bataillons sur la partie de la rive droite du Rhin vis-à-vis l'embouchure de la rivière. Cette pointe est peu gardée, et n'a qu'une mauvaise batterie pour sa défense; le bois qui la couvre offre d'ailleurs à l'infanterie une retraite assurée contre la cavalerie. Lorsqu'une fois trois bataillons auront passé, il n'y a plus de raison pour m'empêcher de les faire suivre par trois autres, et c'est avec ces troupes que je compte tourner Düsseldorf, qu'avant tout je ferai bombarder, si le commandant refuse de la rendre à la première sommation. Mais comme, d'après le supplément de ton instruction, je n'aurai que six bataillons de la division Championnet devant cette place, j'en ajouterai à ceux-ci trois autres de celle de Morlot. Tu comprends aisément que, si ce passage me réussit à demi seulement, l'ennemi, craignant d'être coupé, dégarnira aussitôt sa droite pour renforcer sa gauche, et nous, nous serons prêts sur notre gauche à agir immédiatement après que l'attaque sur notre droite dont il est question aura commencé.

« Comme l'ennemi paraît décidé à nous attendre de pied ferme et qu'il a pris à cet effet toutes ses précautions, il me semble que, de notre côté, nous ne devons rien donner au hasard, et attendre

plutôt quelques jours de plus pour être en mesure d'agir plus sûrement.

« On me propose aussi de faire occuper d'abord l'île au-dessus d'Uerdingen, afin d'y construire le plus rapidement possible les retranchements et batteries nécessaires pour battre l'anse d'Uerdingen; dès lors l'ennemi pensera que notre véritable attaque est celle d'Uerdingen; tout cela réuni pourra peut-être lui donner quelque sécurité sur le point d'Angerort. Ce sera l'affaire de trois jours pour rassembler les barques sur l'Erft.

« La reconnaissance du tout a été faite avec les officiers du génie et le général Bonnard.

« J'arrive au chapitre principal : il m'est de toute impossibilité de te renvoyer les haquets, car comment sans eux réunirais-je les bateaux de Cologne sur l'Erft? Comment sans eux Bonnard pourra-t-il lancer à l'eau les pontons de la Meuse? Cependant, si tu insistes sur cet envoi, il faudra bien t'en faire passer la moitié, dès que les bateaux de Cologne seront arrivés dans la rivière de l'Erft; quant à l'autre moitié, il faudra que tu y renonces de toute nécessité.

« Sarrazin ne s'est pas bien acquitté de sa commission pour le louage des bateaux de la Rühr; je vais me rendre aujourd'hui encore une fois à Essenberg, pour finir cette interminable affaire; je crains que, n'ayant point eu de fonds en main, nous n'ayons laissé échapper cette occasion, car la Prusse a singulièrement l'oreille en l'air. Le commandant de Wesel a député, hier au soir, vers moi, le major de Duisburg avec une lettre de quatre pages, dans laquelle il exprime ses craintes que nous n'ayons envie de jeter un pont sur Rührort.

« Je compte faire exécuter le mouvement des troupes le 17 seulement, car, d'après le rapport, les officiers du génie et d'artillerie ne seront guère en mesure que le 19 ou le 20 août. Les moyens de transport nous manquent aussi bien qu'à toi, et, je te le répète, chacun tombe sur les pauvres chevaux d'artillerie; ils sont disséminés partout. Ce qui me console cependant de tout, c'est que je vois une grande volonté de bien-faire dans mes coopérateurs.

« Je ne te dis rien de Lefebvre; c'est un homme malade qu'il faut cajoler du matin au soir.

« *P. S.* J'écris aussi aujourd'hui à Salm pour qu'il fasse relever mes troupes sur ma gauche. »

« Crefeld, 15 août 1795.

« J'ai été hier à Essenberg, à l'effet d'avoir le résultat du marché dont je t'ai parlé. L'entrepreneur demande par jour pour chaque bateau 36 francs, et pour les bateliers qui accompagneront chacun d'eux, et sans lesquels les bateaux ne seront point délivrés, 18 francs également par jour. Indépendamment de cela, l'entrepreneur exige qu'il soit déposé entre ses mains ou en main tierce, pourvu que ce soit un individu de la rive droite dans les États prussiens, pour chaque bateau, une somme de 3,600 francs en cautionnement. D'après ce calcul, il est évident que nous devons être pourvus d'au moins 150,000 francs en numéraire, en supposant que nous louïons seulement trente bateaux, nombre qui nous est indispensablement nécessaire.

« Comme Dejean m'a plusieurs fois offert des fonds pour le passage du Rhin, je lui avais envoyé un courrier pour l'engager à se rendre ici; mais cette demande étant au-dessus de ses moyens, le représentant Gillet a de suite envoyé à Aix-la-Chapelle pour demander cette somme au receveur des contributions, et nous attendons demain la réponse. Si l'argent arrive et que nous puissions faire l'acquisition de ces bateaux, notre passage s'exécutera par trois attaques différentes, savoir : l'une sur Angerort, la seconde par l'île, et la troisième sur Düsseldorf. Le renfort considérable des ennemis, les précautions qu'ils ont prises et les moyens qu'ils développent nécessitent impérieusement cette mesure.

« Je t'enverrai demain le canevas du plan que j'ai arrêté ce matin, me faisant assister de Dejean, de Lagastine et de Dufalga, chef de bataillon du génie, homme d'un rare mérite.

« D'après l'avis de tous mes coopérateurs, on ne peut effectuer le passage avant huit ou dix jours, à moins de s'exposer à faire manquer l'affaire.

« Ceci me détermine donc à te demander une entrevue à Cologne, avant cette époque. Je ne t'engage pas à venir jusqu'ici, dans la crainte que tu n'éveilles encore une fois l'attention de l'ennemi, qui connaît et sait tout ce qui se passe.

« Si tu voyais le résultat de nos travaux et ceux de l'ennemi, tu t'apercevrais aisément que nous n'avons pas perdu de temps. »

« Crefeld, 16 août 1795.

« J'ai reçu hier soir, vers les dix heures, ta lettre par laquelle

tu m'annonces que tu as vu arriver un renfort du côté de Neuwied, et que tu estimes le camp de l'ennemi sur ce point à 20,000 hommes. Deux heures après est arrivé l'agent de Rochefort, qui a assuré tout le contraire, ainsi que tu le verras par le rapport que te fera passer cet adjudant général. Je crois, moi, que cet homme n'a rien vu de son voyage, qu'il s'est contenté de passer le Rhin pour nous endormir d'un rapport vague, et d'autant plus incertain que j'ai d'un autre côté l'assurance d'une plus grande force vis-à-vis de moi. A présent, mon cher ami, je te dirai que, lorsqu'une fois je serai encadré dans mes moyens de passage sur les points que je t'ai indiqués par ma lettre d'hier, je n'hésiterai plus un instant à exécuter mon projet, et à les attaquer, fussent-ils 30,000 hommes, car ce qui me rassure singulièrement, c'est qu'ils ont fait très-peu d'ouvrages sur les derrières, et que, pour peu que mon premier débarquement réussisse sur la droite et sur la gauche, j'aurai tourné en un instant ces immenses lignes et ces batteries formidables qu'ils ont construites et construisent sans cesse sur les bords du Rhin.

« Ce qui me rassure encore, c'est qu'ils ne peuvent pas se retirer par les montagnes, et qu'ayant deux rivières à passer, la Wüpper et la Sieg, pour gagner une bonne position, cela doit les engager à faire de sérieuses réflexions, dès l'instant qu'ils seront attaqués vigoureusement, comme je me propose de le faire; mais pour tout cela je suis bien déterminé, à moins que tu ne me forces la main, à attendre jusqu'à ce que je sois parfaitement en mesure de toute part, et tout ne tient plus qu'au rassemblement d'une vingtaine de bateaux à l'embouchure de l'Erft et d'un pareil nombre au-dessus d'Essenberg. Quant au passage depuis l'île, nous avons déjà ce qu'il nous faut.

« Ah! mon ami, si une autre fois tu es encore chargé d'une opération de cette importance, demande des montagnes d'or; l'or seul, dans des cas aussi pressants, aplanit tout, accélère tout. Gillet se désespère de ce que ça ne va pas plus vite; mais il est loin de nous en attribuer la faute; il la rejette et sur Lacombe (du Tarn) et sur Richard. Le premier, dit-il, savait bien qu'il fallait passer le Rhin, mais il ne croyait pas que pour cela il fallût un pont; le second a perdu un mois entier en tergiversant, avant d'empoigner la chose par le bon bout.

« Quant à toi, mon cher camarade, je pense que tu feras fort bien de faire force démonstrations devant Neuwied, et de partir un beau jour ou une belle nuit pour effectuer un passage quelconque dans l'anse entre Bonn et Cologne; mais comme tu manques de moyens de transport, cette manœuvre me paraît bien difficile, car si elle n'est faite lestement, elle est manquée. Je voudrais m'entretenir avec toi seulement une heure, soit à Bonn, soit à Cologne; vois si cela est possible.

« Tu me proposes du renfort; je l'accepte avec plaisir, si à sa tête tu veux me mettre un homme occupé de son métier, et qui entende mon langage, sur lequel je puisse compter avec une parfaite sécurité, et qui soit capable enfin de transmettre à ses troupes le feu électrique que je ferais passer dans son âme. Cet homme, avec ses troupes, je le chargerais de l'embarquement et de l'attaque de vive force des postes vis-à-vis de l'Erft, pour tourner ensuite Düsseldorf; je mettrais avec lui les officiers du génie qui me sont arrivés de l'armée du Nord et dont l'un, très au fait des embarquements et débarquements, réunit beaucoup de talent au plus grand courage.

« Tu comprends bien que c'est de Bernadotte que je veux parler; c'est lui, mon cher Jourdan, que je te demande avec six bataillons de sa division et la moitié du régiment de Chamborant; sitôt le Rhin passé, je te le rends. Ceci n'empêchera pas Championnet de s'établir devant Düsseldorf et d'être chargé du bombardement, ainsi que le veut ton instruction. »

Kleber avait aussi communiqué au général en chef le projet des divers mouvements préparatoires que devaient exécuter ses divisions.

« Le 15 août Championnet tirera de sa brigade de gauche et de sa brigade de droite un bataillon par brigade; il fera partir de suite celui de la brigade de gauche pour Worringen, où il restera jusqu'au lendemain.

« Le 16, ce bataillon sera dispersé, depuis Worringen exclusivement jusqu'à Düsseldorf, en différents postes, qui seront chargés de la garde du Rhin dans tout cet espace de terrain. Le même jour le bataillon de la brigade de droite sera également dispersé sur les bords du Rhin depuis Cologne jusqu'à Worringen inclusivement, et chargé de la surveillance d'un de ces points à l'autre.

« Pour que ces postes, qui ne seront pas aussi multipliés que ceux qui existent aujourd'hui, soient répartis avec l'intelligence et l'exactitude qui conviennent, Championnet fera reconnaître le terrain depuis Cologne jusqu'à Düsseldorf par un officier de son état-major, qui sera chargé de l'établissement de ces postes.

« Les postes de la 2e division établis sur le Rhin rentreront à leurs corps respectifs, à mesure qu'ils seront relevés par ceux des bataillons dont il vient d'être parlé. Ces deux bataillons, une fois placés, ne bougeront plus dans le mouvement qui se fera pendant la nuit et celle du lendemain.

« Le 16 août à 9 heures du soir, Championnet fera sortir de leurs cantonnements les cinq autres bataillons de sa brigade de gauche et les réunira en arrière du village de Holsten, appuyant leur gauche à la rivière de l'Erft; il s'établira de manière à se cacher aux yeux de l'ennemi. Trois escadrons du 1er régiment de dragons et la compagnie d'artillerie légère suivront le mouvement. Les trois autres escadrons de ce régiment, les pièces de position et les cinq autres bataillons de la brigade de droite resteront à Cologne jusqu'à nouvel ordre.

« Le même jour et à la même heure, Morlot tirera de ses cantonnements sa brigade de droite, dont tous les postes auront été relevés dans le jour; il la réunira dans les bois de Burich, la droite appuyée vers Neuss; il tâchera de dérober la position de sa troupe à l'ennemi. La brigade de gauche de Championnet et celle de droite de Morlot garderont leur position pendant la journée du 17.

« Le 17 à 10 heures du soir, Championnet quittera sa position de Holsten, marchera par sa gauche et viendra occuper, dans la nuit, avec les cinq bataillons de sa brigade de gauche, le camp de Morlot devant Düsseldorf; il placera sa cavalerie et son artillerie en arrière, selon la nature du terrain. Cette position prise, Championnet fera relever lestement les postes de Morlot devant Düsseldorf, jusqu'à la droite d'Uerdingen; il n'occupera cette distance de son camp à Uerdingen que par de petits corps d'observation.

« Morlot, dans son instruction à ses troupes, indiquera à ses détachements le point sur lequel ils devront se porter à mesure qu'ils seront relevés.

« Le 17 à 10 heures du soir, Morlot, qui, dès le 16, aura rapproché sa cavalerie et son artillerie, lèvera son camp de Düsseldorf,

son bivouac des bois de Burich, marchera sur deux colonnes et viendra occuper avec toute sa division le revers du bois taillis sur la route de Meurs, en arrière de Budberg, appuyant sa droite à la hauteur de ces bois; il se dirigera par Linn, Bockum, passera par la gauche de l'ancien camp de Lefebvre et arrivera à sa position, où il s'établira.

« A minuit précis, Lefebvre marchera par sa gauche; il appuiera sa droite à Friemersheim, mettant ce village en avant de lui. Ses postes à la droite d'Uerdingen, aussitôt relevés par un de Championnet, rentreront à leurs corps respectifs, d'après l'instruction que leur donnera Lefebvre. Ses postes à la gauche d'Uerdingen ne seront retirés que lorsque Morlot et Tilly auront pris leur position.

« Morlot gardera par ses postes le front de son camp, à prendre depuis la droite du village de Friemersheim jusqu'à la hauteur des bois et taillis en arrière de Budberg.

« Tilly gardera depuis la droite de ces bois jusqu'à la gauche de Championnet; il occupera Uerdingen.

« Les postes de la gauche de Lefebvre ne se relieront que lorsqu'ils auront été relevés par les troupes de l'armée du Nord; dans tous les cas, Lefebvre gardera jusqu'à Essenberg inclusivement.

« Le 16, Tilly donnera l'ordre à la 23e demi-brigade, au 12e régiment de dragons et à son artillerie de sortir de leurs cantonnements et de venir bivouaquer en seconde ligne de la demi-brigade de l'Yonne dans la plaine en arrière de Bockum. Dans la journée du 17 il réunira dans cette plaine toute sa division.

« Une heure avant que Lefebvre lève son camp, il en instruira Tilly, qui de suite se mettra en marche pour l'aller occuper; position qu'il gardera.

« Les divisions, arrivées sur le terrain qui leur est destiné, camperont sur deux lignes dans le meilleur ordre possible; elles ne prendront pas plus de développement que l'étendue de leur front.

« Les généraux de division donneront leurs ordres pour que personne ne quitte son poste avant le parfait établissement de la troupe; ils feront exécuter le mouvement dans le plus grand silence et travailler de suite à établir entre les divisions les communications nécessaires; ils feront également ouvrir sur leur front, dans la direction du Rhin, toutes celles qu'une marche en avant peut exiger.

« Les généraux de division sont autorisés à prendre, dans les villages de leurs arrondissements les chevaux nécessaires au transport de leur artillerie.

« La cavalerie bivouaquera le plus possible à portée du camp.

« Salm [de l'armée du Nord] relèvera les postes de Lefebvre jusqu'à Essenberg exclusivement. La droite de la brigade sera établie depuis ce dernier endroit jusqu'à Xanten. »

Ces divers mouvements s'exécutèrent comme ils avaient été ordonnés et, le 18 août, les quatre divisions de l'aile gauche occupaient les emplacements qui leur avaient été assignés : la division de Championnet était établie entre Nierst et Cologne; celle de Tilly, au camp de Linn et jusqu'à Rath; celle de Morlot, au camp de Budberg; celle de Lefebvre, entre Friemersheim et Essenberg.

Au moment de passer à l'exécution du plan de campagne tracé par le comité de salut public, Jourdan réunit à Cologne, le 18 août, les généraux commandant ses corps d'armée, Kleber, Hatry et Marceau, pour leur communiquer de vive voix ses dernières instructions; les représentants Gillet et Dubois assistaient à ce conseil de guerre.

Le 20 août, Kleber, de retour à Crefeld, rassembla dans la plaine en arrière de Bockum tous les officiers généraux sous ses ordres, leur transmit les instructions qu'il avait reçues, et leur annonça que le moment était arrivé de déployer toute l'énergie dont ils étaient capables.

Pour répondre aux dispositions défensives que l'ennemi prenait sur la rive droite, Kleber avait fait armer toutes les batteries construites sur la rive gauche, de Gellep à Angerort.

« Je désirerais bien, mandait-il à Jourdan, le 21, que tu pusses m'envoyer encore une compagnie d'artillerie légère; car si les bateliers manquent, ce n'est que par une grande supériorité de feu que je pourrai réussir dans mon entreprise. Au cas que tu pusses m'en indiquer une, je te prie dans ton ordre de lui faire donner la désignation d'Uerdingen. » 104 bouches à feu, dont une batterie ambulante à cheval, de 6 pièces, devaient protéger l'opération. Le même jour, accompagné de tous les officiers de son état-major, le commandant de l'aile gauche parcourut les ateliers de construction des ponts, encourageant les hommes et leur promettant, comme récompense de leur peine, le succès de l'entreprise. Il passa en

revue les compagnies d'artillerie; enfin il inspecta les quatre compagnies de grenadiers et la cavalerie du général Lefebvre, qui devaient, dès le début de l'action, être jetées seules sur la rive droite du Rhin. « A tous il a dit le mot qu'il fallait dire, et cette troupe, qu'on peut regarder comme l'élite de l'aile gauche, est parfaitement disposée à marcher à la gloire. » (Ernouf, *Rapport au Comité.*) Dans la nuit, 600 hommes d'infanterie légère, sous les ordres du général Jacopin, s'emparèrent de l'île au-dessous d'Uerdingen, où ils élevèrent des retranchements et des batteries.

Tout semblait prêt lorsque, le 25 août, au moment où les bateaux loués à Duisburg allaient sortir de la Rühr, le commandant prussien signifia qu'il ne pouvait les laisser passer, s'ils n'étaient chargés de marchandises. Cette condition lui paraissait indispensable, pour que l'Autriche ne vît pas de la part de la Prusse une violation de la neutralité. Le chef de bataillon du génie Verrine et le capitaine Pajol, envoyés par Kleber, trouvèrent l'officier prussien inflexible : ils durent acheter de la houille, dont on chargea les bateaux.

« La Rühr est enfin libre, mandait Kleber à Jourdan, le 29 août, mais il faut que les bateaux en sortent chargés; il en résulte encore du retard, et puis les particuliers ne rougissent pas de demander 10,000 francs pour un bateau. La chose est cependant en bon train, mais je ne puis encore te déterminer le jour où tout sera prêt. Je crois que nous serons en mesure de tous côtés lorsque j'aurai un rassemblement de bateaux capable de jeter sur la rive droite un débarquement de 5 à 6,000 hommes de la division Lefebvre. Je te préviendrai à temps pour que tu puisses être témoin de nos premières tentatives.

« On me rapporte que l'ennemi s'est encore renforcé; on assure aussi que Clairfayt a passé à l'aile droite. Je pense que tu feras l'impossible pour fixer l'attention de ces messieurs de ton côté. »

« Crefeld, 30 août 1795

« Tout est ici dans la plus grande activité; mais la Rühr ayant été fermée, et les bateaux que nous en tirons aujourd'hui devant y être déchargés sur notre rive, cela nous prendra du temps; tout cependant s'accorde à faire croire positivement que nous serons

prêts pour le 4 septembre. Je te ferai connaître le moment précis où nous agirons.

« Ta prise de possession de l'île [de Neuwied] me fait le plus grand plaisir. »

Plus on approchait du moment décisif, plus il importait de détourner l'attention de l'ennemi. Aussi Jourdan se donnait-il beaucoup de mouvement du côté de Coblenz et de Neuwied, afin de faire oublier ou négliger Uerdingen. Le 2 septembre, il fit passer sous le feu d'Ehrenbreistein un pont volant construit dans la Moselle, qui arriva heureusement derrière l'île de Neuwied (1).

A l'aile gauche on était plein d'ardeur et d'espoir. Le 2 septembre, Gillet écrivait de Crefeld au comité de salut public : « Kleber, qui commande cette expédition, a la plus grande confiance et la regarde comme infaillible. »

Le 3, Kleber mandait à Jourdan :

« Enfin, mon cher camarade, il est bien certain que nous passerons le Rhin dans la nuit du 5 au 6 : impossible de le passer dans celle du 4 au 5, par la grande difficulté que l'on éprouve à faire remonter à la rame ces grands bateaux de transport, dont une partie ne sera réparée que demain soir. Nous n'avons plus aucun renfort ennemi à redouter; il ne faut donc pas, pour un jour, faire manquer une expédition aussi importante qu'unique dans son genre.

« Je te prie de lire les instructions que j'ai données à chacun; elles te mettront au fait des détails de la pièce à jouer. Le succès est certain. »

Les instructions dont il est ici parlé, et qui furent adressées le 3 septembre aux généraux Lefebvre, Grenier (qui avait remplacé Morlot le 27 août), Tilly, Championnet, Debelle et Bonnard, sont admirables de prévoyance, de clarté et de précision. Pas un détail n'est oublié; chacun a sa marche indiquée heure par heure. Kleber, de sa personne, se trouvera au centre de toutes les attaques, à l'anse d'Uerdingen, où il attirera sur lui l'attention de l'ennemi par le feu de ses batteries.

(1) Quatre divisions seulement de l'armée de Clairfayt se trouvaient opposées à l'armée de Sambre-et-Meuse : la division du général comte d'Erbach (11,000 combattants), la division du prince de Wurtemberg (9,000 hommes), la division du général Wartensleben (14,000 hommes) et une division de 7,700 hommes.

Jourdan arriva le 5 vers 2 heures de l'après-midi. Il voulait être témoin de cette brillante opération. Aussitôt Kleber donna l'ordre du jour suivant :

« Crefeld, 5 septembre 1795.

« Aujourd'hui, mes camarades, nous passons le Rhin. Depuis longtemps, vous attendiez ce signal, avec l'impatience du courage. Il est donné; volez à la victoire.

« Dans cette belle entreprise, j'attends tout de votre valeur; familiarisés avec la gloire et les périls, cette expédition est digne de vous.

« Audacieux dans l'attaque, intrépides dans le combat, emportant tout à la baïonnette, tel est le caractère des Français, tel est le caractère que vous saurez soutenir.

« Le général Jourdan est parmi vous; il vient partager et vos dangers et vos triomphes. »

L'opération la plus importante était celle de la division de gauche. Jourdan et Kleber se rendirent sur les bords du Rhin, vis-à-vis d'Eichelskamp, où la division Lefebvre devait effectuer le passage. A 9 heures du soir l'embarquement commença : quatre bataillons de grenadiers, quelques compagnies de carabiniers, un peu d'infanterie légère, la 10e et la 13e demi-brigades d'infanterie, 100 hommes de cavalerie, une pièce de 8 et un obusier, formèrent le premier convoi, que commandait le général Damas. Pendant que l'on procédait à l'embarquement, le général Lefebvre traversa le fleuve, accompagné des officiers de son état-major Drouet et Viron; il fit retirer le poste prussien d'Eichelskamp et prit des renseignements sur la nature des chemins qui conduisaient à la tête du bois de Duisburg. Lorsque les troupes du premier convoi furen installées dans les bateaux, notre artillerie ouvrit le feu sur toute la ligne des ouvrages, pour détourner l'attention de l'ennemi. La traversée ne fut pas inquiétée; les hommes débarquèrent avec la plus grande facilité. L'avant-garde, formée en deux colonnes, sous les ordres des généraux Damas et Jacopin, s'avança dans la direction de Spick, où elle éprouva une résistance telle qu'il fallut tourner le village pour en déloger les Autrichiens. Spick tombé au pouvoir de l'avant-garde française, rien ne pou-

vait contrarier le passage des autres troupes de la division qui arrivèrent bientôt sur ce point.

Lefebvre organisa immédiatement sa marche pour aller prendre la position que Kleber lui avait indiquée, entre Angermünde et Wittlaer. Il se porta lui-même sur Angermünde par Rham, tandis que Jacopin marchait par la route de Kaiserswerth. Leval devait, après avoir traversé Spick, passer à Ehingen, et se rabattre ensuite, par Serm et Bockum, sur Wittlaer. La colonne du général Lefebvre chassa l'ennemi d'Angermünde et du camp de Kaiserswerth. Jacopin, après de sérieux engagements, enleva Haus-Bockum, Kesselsberg et Winkelhausen. Leval balaya l'anse d'Uerdingen. Le 6 septembre, vers midi, toute la division se trouva déployée entre Wittlaer et Angermünde; le corps autrichien qui devait l'empêcher de franchir le Rhin était en retraite sur Eberfeld.

A Uerdingen, c'est-à-dire au centre des positions de Kleber sur la rive gauche, le passage du Rhin s'était effectué avec moins de bonheur qu'à Eichelskamp. Le 5, à 9 heures du soir, une demi-brigade, commandée par le général Grenier en personne, fut embarquée dans les bateaux réunis un peu au-dessous d'Uerdingen. Ce convoi arrivait, malgré les feux soutenus des ouvrages ennemis, près du point de débarquement, lorsque les bateaux s'engravèrent. Une seconde tentative rencontra le même obstacle. Le général Grenier choisit alors un autre point de passage, à 200 mètres environ en amont du premier. L'ennemi, qui suivait tous ses mouvements, parvint à empêcher l'embarquement. Ce ne fut que le 6, vers 9 heures du matin, que la retraite des Autrichiens, à l'approche de la colonne Leval, permit à Grenier de transporter ses troupes sur la rive droite.

La division Tilly avait passé le fleuve vis-à-vis d'Eichelskamp, à la suite de Lefebvre, et se trouvait, le 6 vers midi, entre Spick et Kaiserswerth, au moment où la division Grenier arrivait en avant de Mündelheim.

A la droite de Kleber, Championnet avait eu autant de succès que Lefebvre à l'aile gauche, bien qu'il eût rencontré dans son opération des difficultés sérieuses. D'après les instructions qu'il avait reçues, le passage de sa division devait s'effectuer sur cinq bateaux et trente nacelles, pouvant contenir 800 hommes, en débouchant de l'Erft et en se dirigeant, sur la rive droite du Rhin,

vers le haut de l'anse de Hamm. Un sondage qu'il fit prudemment exécuter, le 3 au soir, par un habile nageur, le convainquit de l'impossibilité de débarquer sur le point assigné : un banc de sable de plus d'un kilomètre barrerait la route aux cinq grands bateaux. Pendant la nuit du 4 au 5, Championnet transporta toute sa division, dans le plus grand silence, au-dessus de l'endroit où il l'avait d'abord réunie. Le 5, vers 8 heures du soir, les bateaux débouchèrent de l'Erft et furent halés à la file sur un câble disposé à l'avance. La division allait tenter la traversée à plus de 1,500 mètres en amont du point où l'attendait l'ennemi. L'embarquement des dix compagnies de grenadiers désignées pour former le premier convoi se fit avec ordre, et, vers minuit, le général Legrand donna à la flottille le signal du départ. Mais l'ennemi commençait à reconnaître son erreur : les bateaux de Championnet étaient à peine au tiers de leur trajet, qu'ils furent assaillis par une grêle de boulets et de mitraille. Le convoi se trouva désuni, et deux bateaux seulement abordèrent ensemble. Les quatre-vingts braves qui les montaient fondirent à la baïonnette sur les Autrichiens qui gardaient la rive droite et les obligèrent à reculer. L'audace de ce faible détachement et le feu de nos batteries de la rive gauche facilitèrent le débarquement du reste des dix compagnies de grenadiers (1).

Bientôt tous les postes ennemis furent chassés de l'anse de Hamm. Dès que le jour se fit, Championnet, déjà passé sur la rive droite, porta sur Neustadt ses grenadiers, qui y entrèrent au pas de charge, malgré une vive fusillade. A 7 heures Düsseldorf ouvrait ses portes.

Le passage des autres troupes de la division s'était effectué sans incident. Championnet les établit, dans la journée du 6, la gauche à Neustadt et Nieder-Bilk, la droite à Flehe ; à Düsseldorf restaient les deux bataillons venus d'Ober-Kassel et une partie des grenadiers du général Legrand.

(1) « La lune, levée depuis longtemps, laissa apercevoir notre mouvement à l'ennemi : mais cet incident, qui aurait pu enlever à d'autres qu'à des Français une victoire qui paraissait pouvoir n'être fondée que sur une surprise, n'a servi qu'à relever le courage des grenadiers et à éclairer leur triomphe. Malgré le feu des batteries ennemies, les grenadiers atteignent le rivage ; le général Legrand se jette à l'eau : « Camarades, suivez-moi. » (*Notes de Kleber.*)

Toute l'infanterie de l'aile gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse se trouvait donc transportée sur la rive droite du Rhin.

Kleber avait fait exécuter le passage à ses quatre divisions en présence de la division du général comte d'Erbach (11,000 hommes), qui depuis huit mois élevait sur tous les points attaquables de nombreux ouvrages de fortification. Pour faciliter l'opération, Hatry, par des démonstrations habiles, avait retenu dans la plaine de Neuwied le général Wartensleben.

Le 7, Kleber porta son infanterie en avant de Düsseldorf, où l'artillerie et la cavalerie rejoignirent leurs divisions respectives. L'aile gauche se mit en marche le 9 au matin, passa la Wüpper le 10, la Sieg le 13 et arriva le 14 à la hauteur de Neuwied. Ces mouvements avaient précipité la retraite de Wartensleben, et, dans la journée du 15, l'aile droite et le centre de l'armée de Sambre-et-Meuse purent franchir le Rhin. Jourdan avait son armée réunie. Il décida qu'on s'avancerait vers la Lahn par cinq colonnes : la première, sur Wetzlar; la deuxième, sur Weilburg; la troisième, sur Limburg; la quatrième, sur Diez; la cinquième, sur Nassau. Malgré le manque de vivres, les divisions de Kleber se mirent en mouvement le 16 et se trouvaient le 20 sur la rive gauche de la Lahn, après un violent engagement de Championnet à Limburg. La retraite des Autrichiens sur le Mayn détermina Jourdan à se porter sans retard à hauteur de Mayence, pour en former l'investissement sur la rive droite du Rhin. Il prit des dispositions nouvelles, afin de diriger son aile droite vers Castel par Wiesbaden, son centre sur Höchst par Königstein, et son aile gauche vers Francfort. Il donna le commandement de l'aile droite et du centre (divisions Bernadotte, Poncet, Championnet et Grenier) à Kleber; Hatry fut mis à la tête de l'aile gauche (divisions Lefebvre et Tilly).

Le 26 septembre, Mayence se trouva complétement investie : sur la rive gauche du Rhin, par les troupes du général Schaal; sur la rive droite par trois divisions de Kleber (Bernadotte, Poncet et Championnet). Les autres divisions de l'armée de Sambre-et-Meuse étaient : Lefebvre et Tilly à Vilbel; Grenier entre Königstein et Höchst, reliant l'aile droite à l'aile gauche. Le même jour Championnet occupa Kostheim, malgré une vive résistance et deux retours offensifs des Autrichiens. Ayant appris que l'ennemi s'était considérablement renforcé au delà du Mayn, Jourdan tira du blo

de Mayence la division Poncet, pour fortifier sa ligne de bataille entre Höchst et Wickert.

Tandis que l'armée de Sambre-et-Meuse chassait devant elle les corps du comte d'Erbach, du prince de Wurtemberg et de Wartensleben, l'armée de Rhin-et-Moselle était restée immobile sur la rive gauche du Rhin. Dès que Pichegru fut instruit que Clairfayt marchait au secours de son aile droite et laissait à Quasdanowich la garde du Neckar jusqu'à l'arrivée de Würmser, qui devait amener les troupes du haut Rhin, il se mit en mouvement. Après la prise de Mannheim (20 septembre), si l'armée de Rhin-et-Moselle avait débouché en masse entre le Neckar et le Mayn, elle aurait pu battre Quasdanowich et se porter sur les derrières de Clairfayt, que Jourdan aurait attaqué de front. Pichegru se contenta d'envoyer, par les deux rives du Neckar, deux divisions contre Heidelberg. Elles furent successivement battues par Quasdanowich, et Clairfayt, rassuré sur ses communications, s'avança contre l'armée de Sambre-et-Meuse.

Kleber, que le comité de salut public venait de féliciter du succès de sa marche de la Wüpper au Mayn, n'avait plus sous ses ordres, au 30 septembre, pour le blocus de Mayence et le siége de Castel, que les deux divisions Bernadotte et Championnet (18,000 hommes). Bernadotte avait sa droite vers Biebrich, et sa gauche appuyée à la droite de Championnet, qui s'étendait jusqu'à Hochheim. Le 3 octobre, à la pointe du jour, les avant-postes de la gauche de Championnet furent assaillis par des forces supérieures et ramenés dans Kostheim, qu'une colonne ennemie, sortie de la place avec 75 pièces de canon, aborda de front et par la droite. Le fort de Castel, secondant cette attaque par un feu très-vif, qui paralysait tout mouvement des Français, protégea la marche de cinq chaloupes canonnières, entrées dans le Mayn pour venir mitrailler la gauche du village. En même temps, une colonne de trois escadrons de cavalerie, de deux bataillons d'infanterie et de trois pièces de canon, enlevait Bischofsheim aux faibles détachements français qui l'occupaient. A Kostheim l'action fut très-vive; nos soldats n'abandonnèrent le village que lorsque l'incendie allumé par les obus les y contraignit. Vers 8 heures du matin, Kleber, accouru sur le lieu du combat, retira ses troupes un peu en arrière, et réunit l'artillerie des divisions Poncet, Championnet et Bernadotte, qu'il éta-

blit en batterie de manière à prendre d'écharpe les canons et les colonnes de l'ennemi. La canonnade devint alors épouvantable de part et d'autre. Mais notre artillerie se trouva bientôt tout à fait sur le flanc des Autrichiens, qui battirent en retraite. A 3 heures de l'après-midi Championnet rentrait dans Kostheim.

Le lendemain de ce combat (4 octobre), l'entrevue demandée par Jourdan à Pichegru eut lieu à Ober-Ingelheim. Les représentants du peuple Rewbell, Joubert, Rivaud et Merlin y assistèrent. Jourdan voulait que, malgré l'insuccès de Heidelberg, l'armée de Rhin-et-Moselle débouchât par Mannheim et cherchât à faire sa jonction avec l'armée de Sambre-et-Meuse. Sa proposition ne fut pas adoptée. On résolut de solliciter de nouveaux ordres du comité de salut public. En attendant, Jourdan resterait sur le Mayn et assiégerait Mayence; Pichegru inquiéterait l'ennemi par Mannheim et ferait une tentative par Kehl sur le haut Rhin. Ainsi l'armée de Sambre-et-Meuse, déjà aux prises avec la famine, allait rester seule exposée aux coups des Autrichiens.

Jourdan revint sur le Mayn, le désespoir dans l'âme. Il organisa, comme le lui avait prescrit Pichegru (auquel le subordonnaient les instructions du comité de salut public), le corps destiné au siége de Mayence. Il en donna le commandement supérieur à Kleber, qui eut dès lors sous ses ordres les 8e, 9e et 11e divisions de l'armée de Rhin-et-Moselle, réunies provisoirement à l'armée de Sambre-et-Meuse, et ses deux anciennes divisions Bernadotte et Championnet. Le général Dejean commanda le génie, et le général Bollémont, l'artillerie. D'après cette nouvelle disposition, Schaal, qui était depuis huit mois à la tête des divisions devant Mayence, se trouvait subordonné à Kleber. Dans une lettre écrite de Wiesbaden (6 octobre) le nouveau commandant de l'armée de siége appelait l'attention de Jourdan sur cette circonstance : « Quelque pénible que soit la tâche dont tu viens de me charger, je ferai les plus grands efforts pour répondre à ta confiance; mais il répugne à mon cœur de prendre Schaal sous mes ordres. Je te prie de retirer cet officier de ce corps d'armée, et de ménager ainsi sa délicatesse et la mienne. » Le même jour, il se rendit à Winkel, où il reçut de son prédécesseur tous les renseignements relatifs aux troupes d'investissement de la rive gauche.

« J'ai été hier à Winkel, mandait-il à Jourdan, le 7, pour confé-

rer avec Schaal et prendre de lui les renseignements convenables sur le commandement qu'il me remet; il résulte de cette entrevue que les quatre divisions sur la rive gauche du Rhin forment un effectif, y compris l'artillerie et la cavalerie, de 27,000 hommes à peu près, dont on peut compter 21,000 combattants; que le total de l'artillerie destinée au bombardement est de 35 bouches à feu; qu'il y a 170 pièces environ en position dans les différentes batteries de la ligne de contrevallation, y compris les pièces de bataillon. Or ces 35 bouches à feu, quelque bien approvisionnées qu'elles puissent être, ne peuvent suffire au bombardement de la place, eu égard à son étendue, aux forts et camps retranchés qui l'enveloppent.

« Je sais encore qu'il y a peu ou point de roches à feu et que l'on est parvenu à ne réunir que 5,000 outils au plus. Comme cette quantité est insuffisante et que les réquisitions dans les villages ne peuvent plus en produire, au dire même des généraux qui ont fait rassembler les premiers, il faudrait en tirer 12 à 15,000 de l'arsenal de Strasbourg. Telle est notre situation sur la rive gauche du Rhin, en ajoutant que toutes les pièces de position et de bataille sont, ainsi que je les ai laissées l'hiver dernier, sans attelage.

« D'après tout cela, je pense que nous ne devons entreprendre aucune attaque, soit tranchée ou bombardement, avant que Mayence soit complétement investie et que nos troupes soient établies d'une manière respectable sur la rive gauche du Mayn; car quelle terreur peut-on inspirer au commandant d'une place qui communique à son gré avec les siens, et qui est à même de recevoir toutes les nuits des renforts en hommes et en subsistances, avec l'espérance d'être bientôt secouru ?

« Nous serons encore dans un état bien précaire tant que nous n'aurons pas deux ponts sur le Rhin, l'un au-dessus et l'autre au-dessous de Mayence. Voilà, ce me semble, les opérations préliminaires à tout dessein sur la place; et pendant qu'elles se feront, il faudra travailler avec zèle à réunir les moyens qui nous manquent en artillerie, roches à feu, affûts, outils, etc.; mais les deux ponts sur le Mayn et sur le Rhin ne peuvent être établis qu'avec de l'argent, et en organisant des compagnies de sapeurs et de bateliers. Je me rendrai ce soir à Wiesbaden pour en conférer avec toi; si tu devais en partir, je te prie de me laisser à

peu près tes vues sur ces objets, les plus essentiels de tous. »

Ainsi, avant de tenter une attaque, il fallait resserrer la garnison de la place et lui couper toute communication avec le pays de Darmstadt; avant de commencer le bombardement, on devait rassembler des moyens en rapport avec l'étendue des points à battre. Or il était difficile de compléter l'investissement de Mayence du côté de Bischofsheim, en présence de l'armée de Clairfayt. Pour comble de malheur, la ligne de neutralité gênait les mouvements de l'armée de Sambre-et-Meuse, et le traité de Bâle ne lui permettait pas de tirer des subsistances des pays neutralisés. Pour faire venir de Strasbourg, de Metz et de Thionville le matériel de siége indispensable, il fallait du temps. La résistance d'Ehrenbreitstein, la difficulté de la navigation sur le Rhin et sur la Moselle créaient des obstacles dont la volonté de fer du nouveau commandant ne pouvait triompher en quelques jours. Les rapports suivants adressés à Jourdan prouvent d'ailleurs que Kleber éprouvait d'autres ennuis.

« Nieder-Walluf, 10 octobre 1795.

« Tu sais, mon cher camarade, que, depuis que je sers sous tes ordres, j'ai toujours commandé un corps de troupes assez considérable, et depuis longtemps j'ai mon état-major formé et complet; les officiers qui le composent ayant ma confiance, je n'ai pu le dissoudre pour le remplacer par celui du corps d'armée devant Mayence.

« Ernouf a donc donné ordre à Aubertin de remettre à Bonamy toutes les pièces concernant les quatre divisions de Rhin-et-Moselle qui ont passé sous mes ordres. Aujourd'hui, ce même Aubertin, à qui j'ai offert de venir partager les travaux de mon état-major, mande à Ernouf qu'il a reçu un ordre exprès de demeurer à la tête de l'ancien état-major de Schaal à Ober-Ingelheim. Comme je ne me sens la force que de combattre et non de lutter tous les jours contre des tracasseries aussi dégoûtantes, je te prie d'accepter ma démission pour ce commandement, ou de déterminer enfin que je ne recevrai des ordres que de toi, et que ceux que je pourrai donner en conséquence des tiens soient exécutés, sans que ni les représentants du peuple Merlin et Rivaud, ni Pichegru, puissent y mettre le moindre obstacle. »

« Nieder-Walluf, 10 octobre 1795.

« Je t'adresse différentes lettres qui viennent d'être envoyées à Bonamy par les adjudants généraux des quatre divisions de la rive gauche. Je puis t'assurer, mon cher camarade, que c'est par amitié pour toi que j'ai accepté le triste et pitoyable commandement que tu m'as confié, et parce que j'espérais que, sous tes ordres, je n'éprouverais pas de ces misérables tracasseries, que nous ne connûmes jamais dans ton armée. Trompé dans mon attente, je viens te déclarer que, dussé-je être arrêté, lié, garrotté et même guillotiné, je ne continuerai pas à commander les quatre divisions de l'armée de Rhin-et-Moselle.

« Veuille donc me faire remplacer sur-le-champ et me donner une autre destination. »

« Nieder-Walluf, 11 octobre 1795.

« Ce matin, fausse alerte; l'ennemi ayant tiré quelques coups de canon de très-grand matin, toute la ligne a pris les armes. Les corps se sont portés aux points qui leur avaient été indiqués; le mouvement s'est exécuté avec tant d'ordre, qu'on a été rassuré de suite sur l'issue des tentatives de l'ennemi. On dit que nous serons attaqués sous peu de jours. Les Autrichiens auraient passé le Mayn à Seligenstadt. Lefebvre a détaché une reconnaissance sur ce point; l'armée comptera une victoire de plus. »

« Demain, nous serons attaqués sur le Mayn, mandait-il le même jour à Gouvion-Saint-Cyr; en conséquence, le général Jourdan vient de me donner l'ordre de faire passer une division sur la rive droite; les trois autres restent chargées de l'investissement de Mayence. Vous prendrez donc le commandement de ces trois divisions. Vous connaissez le terrain sur lequel vous êtes appelé à agir, et je ne doute pas de vos talents, de votre zèle en cette circonstance, comme toujours. »

Clairfayt avait franchi le Mayn, le 10 octobre, avec toutes ses forces, à Seligenstadt et à Offenbach. Le 11, il passait la Nidda à Vilbel, et accusait mieux son mouvement tournant, sans se préoccuper de la ligne de neutralité. A la nouvelle de la marche de son adversaire, Jourdan assembla un conseil de guerre, dans lequel la retraite sur la Lahn fut décidée. En conséquence, le 12 octobre à 7 heures du soir, après avoir allumé de grands feux en avant de

leurs bivouacs, les troupes de l'armée de Sambre-et-Meuse abandonnèrent la rive droite du Mayn.

Kleber fit d'abord repasser sur la rive gauche du Rhin la division qu'il avait amenée la veille sur la rive droite; puis il dirigea, à 7 heures du soir, la division Bernadotte sur Langen-Schwalbach, et celle de Championnet sur Neuhof. L'armée de Sambre-et-Meuse était tout entière, le 14, derrière la Lahn. Le 17, tandis que la colonne du général Hatry (div. Lefebvre et Tilly) arrivait aux environs de Hachenburg, et celle de Grenier (div. Grenier et Poncet), près de Hähn, Kleber établissait la division Championnet en arrière de Montabaur, la droite à Dernbach, le centre à Staudt et la gauche à Leuterod. Bernadotte s'installa un peu en avant de Simern. Le 18, la retraite continua. Les colonnes de Hatry et de Grenier se placèrent en arrière d'Altenkirchen. Les trois divisions Championnet, Bernadotte et Marceau, réunies dès ce moment sous les ordres de Kleber, se mirent en route, à 7 heures du soir, pour se rendre à Neuwied, où elles devaient passer le Rhin et occuper ensuite sur la rive gauche, conformément à l'ordre de Jourdan du 16 octobre, les anciens camps de Metternich, Kärlich et Andernach. On trouve dans les rapports de Kleber à Jourdan le récit émouvant de ce passage du Rhin.

« Montabaur, 17 octobre 1795.

« La marche des divisions sous mes ordres s'est exécutée sans qu'elles aient été beaucoup inquiétées; mais les chemins étaient tellement horribles que le soldat avait de la boue jusqu'au-dessus des genoux. Championnet occupe une fort belle position derrière Montabaur; celle de Bernadotte couvre le blocus de Marceau (1). J'ai mis en relation ces deux généraux et leur ai donné, à chacun, une petite instruction sur leurs mouvements combinés et respectifs, soit que la division Marceau passe la première ou la dernière sur la rive gauche du Rhin. Les troupes de Championnet et de Bernadotte se mettront en marche ce soir entre sept et huit heures, pour faciliter les mouvements de Marceau.

« Je me trouverai demain de bonne heure vers Neuwied; tu peux compter que je donnerai au passage des troupes le plus grand ordre et le meilleur ton possible.

(1) Marceau bloquait la forteresse d'Ehrbreitstein.

« Deux demi-brigades de la division Poncet marchent à la débandade; je tâche de les recueillir pour les annexer à la division Championnet.

« J'ai trouvé aussi des blessés presque abandonnés dans différents villages; de concert avec le chirurgien en chef, nous les faisons enlever, et ce sont les officiers de mon état-major qui sont obligés de faire, dans cette circonstance, les fonctions de commissaires des guerres. Ces administrateurs et quelques personnes de notre robe, dont je te parlerai en temps et lieux, ont, dans cette retraite, infiniment de choses à se reprocher; car, pour ce qui concerne le chapitre *troupes*, cela va au mieux, malgré la profonde disette qu'elles éprouvent. »

« Engers, 18 octobre 1795.

« J'avais conduit assez heureusement ma colonne jusqu'à la hauteur de Bendorf, et je m'étais rendu de ma personne, avant la chute du jour, pour reconnaître le terrain entre ce village et Neuwied, afin d'y faire prendre position aux divisions de droite, au cas où l'ennemi voulût nous attaquer, comme je le préjugeais, sachant, par les rapports des prisonniers et déserteurs, qu'il arrivait en force par la route de Nassau. J'ai été infiniment satisfait de la nature de ce terrain.

« A 9 heures du soir, j'ai vu paraître sur le Rhin un brûlot à hauteur d'Engers; j'ai sur-le-champ dépêché un officier à Neuwied pour en donner connaissance au capitaine Tirlet, au commandant de Neuwied et à Bonamy, que j'avais envoyé pour activer le passage de l'artillerie et des équipages. J'ai ordonné à ces officiers de prendre les mesures capables d'empêcher l'approche du pont à ce brûlot, et je leur ai recommandé la plus grande surveillance pendant la nuit et les moyens répressifs contre tout accident. Je ne doutai pas un instant que ce brûlot n'eût été lancé par l'ennemi, et que plusieurs autres ne dussent lui succéder. Effectivement, peu après, je les voyais arriver par dix, par vingt, par trente, et ainsi toute la nuit. Les deux ponts de Neuwied n'ont pu y résister, et en ce moment je n'ai plus de communications sur la rive gauche du Rhin. Dès qu'il fera jour, Tirlet va s'occuper de la formation d'un nouveau pont avec les débris des anciens; s'il ne peut y réussir, je ferai réunir des moyens d'embarquement

le plus possible, et j'essayerai ainsi de passer les trois divisions; en ce cas, je prendrai position aujourd'hui. Si ce moyen échouait encore, je marcherais sur Bonn; mais là probablement je trouverais aussi le pont rompu.

« Ce qui t'étonnera, c'est que ce n'est point l'ennemi qui a envoyé ces brûlots; ils nous sont arrivés par un ordre inconsidéré, mal exécuté peut-être, du pauvre Marceau, qui a fait brûler tous les bateaux qui se trouvaient sur la rive droite, au lieu de les faire passer sur la gauche. Il en est désespéré, et s'il ne meurt pas sur le champ de bataille, il est déterminé à ne point survivre aux malheurs qu'il aura occasionnés et à ne jamais entendre les reproches qu'on pourrait lui faire.

« Si le pont de Bonn n'était point détruit, je te prierais de faire toujours fortement occuper la tête de pont, et d'envoyer un petit corps au-devant d'un autre que je dirigerai sur Linz pour me conserver ce débouché.

« Avoue, mon ami, qu'il est difficile de se trouver dans une position plus pénible; mais compte sur mon courage. »

« Neuwied, 19 octobre 1795.

« La débâcle est bientôt réparée; au lieu de trouver de l'abattement, j'ai trouvé partout de l'énergie; avec cela tous les revers seront bientôt réparés.

« Championnet est établi entre Schloss-Engers et le château de Sayn, ayant devant son front la rivière de Saynbach. Quatre régiments de cavalerie, aux ordres de Marceau, sont en seconde ligne derrière les intervalles des bataillons, et en plaine. L'infanterie de Bernadotte est en troisième ligne; elle occupe les gorges des montagnes de même que la communication de Neuwied à Bonn par le chemin du Rhin.

« Le soldat, qui a reçu du pain, est grandement disposé à se battre, et, notre position étant excellente, nous n'avons absolument rien à craindre. Nous passerons le Rhin cette nuit, et je tiendrai la tête de pont autant que possible. L'infanterie de Marceau garde cette tête ainsi que les îles.

« Marceau est au désespoir de cette aventure, mais bien décidé à la réparer si l'ennemi osait se présenter.

« *P. S.* Bernadotte a obtenu un avantage sur l'ennemi. »

« Neuwied, 20 octobre 1795.

« Nous n'avons pas été inquiétés hier ; on n'a fait qu'échanger quelques coups de pistolet, et l'ennemi a cru devoir nous respecter dans notre position. La retraite sur la rive gauche du Rhin s'est effectuée dans le meilleur ordre; toutes les îles sont occupées, et chacun prendra dans une heure ou deux la position qui lui est prescrite. J'ai laissé dans la tête de pont une demi-brigade de Championnet et 19 pièces de position, que j'y ai trouvées de la division Marceau. Cette tête de pont n'est cependant point à l'abri d'un coup de main. Les îles et les batteries de la rive gauche sont pareillement armées.

« *P. S.* Ne penses-tu pas qu'un corps d'armée qui, poursuivi par l'ennemi et au moment de passer un grand fleuve, voit ses ponts rompus; qui, sans se laisser atterrer par cet accident, prend une position imposante pour couvrir son échec et fait occuper sur ses derrières les seuls défilés qui peuvent assurer sa communication avec un autre corps d'armée, exposé peut-être aux mêmes dangers par les mêmes causes; qui déploie une énergie extraordinaire et une activité infatigable pour le rétablissement de ses moyens de passage; ne crois-tu pas, mon cher camarade, qu'un tel corps ait acquis des droits au tribut de l'histoire, et qu'une opération semblable mérite d'être placée sur la ligne des victoires?

« Tirlet est l'homme de mon cœur; je te demande pour lui le grade de chef de bataillon dans l'arme de l'artillerie; si tu ne peux le lui faire obtenir, je crierai à jamais à l'injustice. Il fallait voir non-seulement son énergie et son activité, mais encore son sang-froid, lorsqu'il lui est arrivé, parmi plusieurs brûlots, quatorze bateaux enflammés et amarrés les uns aux autres. »

Par suite de la rupture des ponts, Kleber s'était trouvé acculé au Rhin avec les deux divisions et demie qu'il commandait. Dans cette situation critique, son sang-froid sauva l'armée d'un désastre et Marceau du désespoir. Le passage s'effectua le 20 octobre. La division Marceau se rendit près de Coblenz, aux anciens camps de la Chartreuse et de Moselweiss; la division Bernadotte occupa les camps de Metternich et de Bubenheim; celle de Championnet prit position dans ceux de Kärlich et d'Andernach; elle avait laissé une demi-brigade dans la tête de pont de Neuwied et un bataillon

dans l'île de Weissenthurn. Pendant ce temps, la colonne du général Grenier passa le Rhin à Bonn, et s'établit, sur la rive gauche, entre Cologne et Sinzig. Tilly franchit le fleuve à Cologne et s'installa entre cette ville et Rondorf; enfin la division Lefebvre se retira dans le camp retranché de Düsseldorf, qu'elle était chargée de défendre. Par suite de ces divers mouvements, toute l'armée de Sambre-et-Meuse était retirée, le 21 octobre, sur la rive gauche du Rhin; elle ne possédait plus sur l'autre rive que le camp retranché de Düsseldorf et la tête de pont de Neuwied. Tous les fruits de l'activité et du génie de Kleber avaient été compromis par l'inaction de Pichegru.

Kleber s'installa de sa personne, le 21, à Bassenheim. Jusqu'à la fin d'octobre, il ne se produisit rien d'extraordinaire à l'armée de Sambre-et-Meuse, qui put, sans être inquiétée, prendre ses cantonnements.

Le comité de salut public, ayant connu presque en même temps la retraite de Jourdan et les revers éprouvés par Pichegru, comprit que la campagne était perdue si l'on ne prenait des mesures énergiques. Pensant que la saison avancée et l'état des troupes ne permettraient pas à Jourdan de rentrer dans le duché de Berg, il voulait que Pichegru et Jourdan employassent tous les moyens à leur disposition pour conserver les passages de Düsseldorf, Neuwied et Mannheim, et pour empêcher l'ennemi de déboucher par Mayence sur le territoire français. Pichegru dirigerait exclusivement les attaques contre Huningue et Kehl; les opérations sur Mannheim seraient confiées à un nouveau corps. Jourdan donnerait 20,000 hommes à Kleber, qui les conduirait à Mannheim, pour les réunir aux 12,000 hommes qui se trouvaient déjà sur ce point. Cette nouvelle armée de 32,000 hommes, commandée en chef par Kleber, et en second par Desaix, déboucherait sur le Neckar, afin de couper les communications entre Clairfayt et Würmser. Pour laisser toute liberté d'action à Kleber, Jourdan avait ordre d'envoyer encore à Mannheim 8,000 hommes, qui en formeraient la garnison. Quand ces instructions parvinrent à Jourdan et à Pichegru, les revers éprouvés par l'armée de Rhin-et-Moselle ne permettaient plus de les exécuter.

Le 29 octobre, Clairfayt, débouchant par Mayence, força les lignes du général Schaal, dont les troupes battirent en retraite

dans le plus grand désordre, pendant que Würmser refoulait dans Mannheim les deux divisions françaises qui tenaient encore les dehors de la place. Dans la nuit du 31 octobre au 1er novembre, le général Boros, qui commandait les forces autrichiennes en face de Kleber, ayant surpris l'île de Niederwerth, il n'était plus possible de laisser subsister le pont de Neuwied; Jourdan ordonna de le replier, après avoir évacué et brûlé la tête de pont. Le 2 et le 3 novembre, Kleber concentra ses trois divisions (Bernadotte, Championnet et Grenier), dans la crainte que l'ennemi ne tentât un débarquement entre Coblenz et l'île de Weissenthurn. Pendant ce temps, Clairfayt avait réuni toute son armée en dehors de Mayence, et il se disposait à marcher contre Pichegru, qui s'était retiré derrière la Pfrim; il voulait le forcer à découvrir Mannheim et à chercher un refuge derrière la Queich. Le gouvernement décida que Kleber se rendrait sur-le-champ à Mannheim, pour prendre momentanément le commandement de l'armée de Rhin-et-Moselle, tandis que Pichegru viendrait à Paris recevoir de nouvelles instructions.

Cette décision parvint le 12 à Kleber, qui se trouvait à Coblenz; il répondit immédiatement :

« J'ai reçu aujourd'hui, à 7 heures du soir, la lettre que vous m'adressez, en date du 3 novembre. L'officier qui me l'a remise m'a trouvé malade; mais lors même que mon état ne s'y serait point opposé, ma délicatesse et mon devoir me défendaient rigoureusement de me charger d'un fardeau qui, abstraction faite de toute modestie, est au-dessus de mes forces, et je dois vous dire avec franchise que je regrette de ne pouvoir, dans cette circonstance, répondre à la confiance du gouvernement. »

Voyant la position critique de Pichegru, Jourdan résolut de se porter, avec la plus grande partie de ses forces, sur les derrières de Clairfayt. Laissant à Hatry (*aile gauche*) et à Kleber (*centre*) la garde du Rhin entre Cologne et Oberwesel, il partit de Simmern le 27 novembre, avec 40,000 hommes, et le 28 il débouchait sur la Nahe vers Bingen, Kreuznach et Kirn. Marceau, qui formait l'avant-garde, traversa, le même jour, la Nahe sur le pont de Kirn et marcha jusqu'à Lauterecken. Sur ces entrefaites on apprit que Würmser avait obligé la garnison de Mannheim à capituler (21 novembre). L'expédition de Jourdan n'avait plus de but. Du reste,

Würmser passa immédiatement sur la rive gauche du Rhin, marcha vers la Queich, et permit à Clairfayt de se retourner du côté de la Nahe. En dépassant la ligne de la Nahe, Jourdan risquait de se compromettre. Il fit part de sa situation à Kleber, qu'il consultait dans les circonstances difficiles. Kleber, qui connaissait parfaitement le pays où l'armée de Sambre-et-Meuse était engagée, lui fit parvenir, le 1er décembre, quelques avis (1) sur la route à suivre pour se tirer de ce mauvais pas.

Jourdan exécuta la retraite telle qu'elle lui était indiquée.

La marche de Clairfayt vers la Nahe permit au duc de Wurtemberg de s'éloigner davantage de Mayence, et de porter son corps d'armée, qui venait de recevoir des renforts considérables, vers la Wüpper, tout en prenant contre Coblenz une attitude plus menaçante. Les ouvrages élevés au Thal, près du fort d'Ehrenbreitstein, les allées et venues de ce côté, pouvaient faire croire que l'ennemi avait le dessein de passer le Rhin près de l'île de Niederwerth ou devant Bacharach. La plus active surveillance fut, dès lors, recommandée par Kleber, au point que les troupes ne devaient même plus se déshabiller pendant la nuit. A ce pénible service imposé aux divisions Colaud et Bonnard étaient venues se joindre la famine et la misère. Les lettres suivantes de Kleber à Jourdan font connaître la gravité de la situation et l'étendue des besoins des divisions du centre.

« Coblenz, 10 décembre 1795.

« Rien ne prend une tournure plus sérieuse, mon cher camarade, que les préparatifs de l'ennemi pour un passage du Rhin sur l'un des points de Coblenz. Je t'ai mandé avant-hier qu'il avait

(1) « Défendre opiniâtrément le pont de Kirn ; la position est très-belle sur le pont de l'Hahne. On défendrait la route de Kirchberg et celle de Sulzbach. De Kirn à Oberstein, il est peu de chose à craindre ; un poste d'observation à Fischbach suffirait. Le passage d'Oberstein se défend par les hauteurs d'Idar. Les passages du Rhaunen et Laufersweiler sont à garder ; de Kirn à Kirchberg, les hauteurs en avant de Wöpperath, le pont de Wöpperath, même Wöpperath. Il faut laisser Kirchberg à droite ; défendre les débouchés de Rhaunen, arriver ainsi sur les hauteurs d'Irmenach, et de là se jeter à gauche dans le camp retranché de Trarbach. De Kirn à Sulzbach défendre Hohe-Waldchen. Aile gauche, de Bingen à Daxweiler, Ober-Heimbach, Diebach et Rheimbellen, qui se lie à Bacharach. »

dégagé son pont volant, et aujourd'hui l'on remarque bien distinctement une culée faite pour ce pont. Il ramasse aussi quantité de bateaux derrière les îles de Niederwerth et Vallendar; je crois même qu'on y a débarqué, cette nuit, des agrès et des troupes; car de 3 à 5 heures on y a entendu du bruit et du tumulte; il a été, peu avant, lancé deux fusées en signaux. A 5 heures, tout a été tranquille. Il se fait toutes les nuits beaucoup de mouvements au Thal, et Colaud m'a dit hier qu'il tenait d'un homme affidé que toutes les petites villes sur la Lahn fourmillaient de troupes, et que quantité de bateaux se trouvaient réunis sur cette rivière. On estime à 30,000 hommes le corps de Wurtemberg, celui de Haddick et un troisième qui s'y est réuni. Ces différents indices ne permettent presque plus de douter que l'ennemi n'ait véritablement l'intention de tenter quelque chose sur nous; car si ses manœuvres n'étaient que démonstrations, il les ferait plus ostensiblement. J'ai établi ici la plus grande surveillance, et chacun est sur pied jour et nuit. Tu conçois bien que j'ai assez de troupes pour m'opposer à quelque entreprise de simple débarquement; mais si l'ennemi voulait tenter un passage en règle et avec une force un peu respectable, tu sens aussi que vingt-cinq bataillons gardant une étendue de seize lieues pourraient ne pas réussir à l'empêcher. Cependant tu peux compter sur moi; je ne négligerai rien pour déjouer les projets de ces messieurs; mais je te prie seulement de me donner une instruction sur la retraite que j'aurais à faire, en cas d'événements.

« J'avais sollicité de toi la rentrée des détachements du 19e chasseurs qui sont restés sur la gauche de l'armée; comme tu ne m'en parles pas, je présume que tu n'en as pas donné l'ordre. Cependant ce régiment a à peine 150 hommes sous les armes, et les régiments de dragons et de chasseurs de la division de Colaud sont si affaiblis par les détachements continuels qu'ils sont obligés de fournir aux administrations, que je n'ai pas 900 hommes de cavalerie à opposer à l'ennemi.

« J'avais fait entrer dans des cantonnements l'infanterie des camps de Metternich, Kärlich et Andernach; mais, depuis hier, toutes ces troupes sont rentrées dans leurs camps respectifs.

« La misère est vraiment grande, et le mécontentement universel. Le soldat ne reçoit toujours qu'une livre de pain par jour;

je n'ai pas une goutte d'eau-de-vie à lui distribuer, et avec cela, il est pieds nus et sans capote. Les officiers sont on ne peut plus découragés, et il est à craindre qu'ils n'accroissent encore le mécontentement général. Je t'invite à mettre sous les yeux du gouvernement le tableau fidèle de l'état de l'armée, afin qu'il se hâte de prendre des mesures efficaces, s'il veut prévenir sa désorganisation.

« Les capotes et souliers qui étaient ici sont partis pour la droite; veuille bien donner des ordres pour qu'il m'arrive un pareil convoi, pour les divisions du centre. Je t'envoie ici des demandes extraordinairement fondées; veuille bien y faire droit.

« Depuis un mois les troupes n'ont pas reçu leur solde en numéraire; je ne sais où cela tient. Ne pourrais-tu pas ordonner que les 30,000 francs de contributions mis en dépôt chez le payeur principal à Gulz soient, en attendant, employés à cette solde? »

« Coblenz, 11 décembre 1795.

« Je te fais passer ci-joint, mon cher camarade, copie de la lettre que m'écrit le commissaire des guerres Chapotot. Le tableau qu'elle présente n'est point exagéré; mais il est vrai que, si la cavalerie ne s'approvisionnait pas par des réquisitions qu'elle fait elle-même, ni l'administration d'arrondissement, ni celle de l'armée ne seraient dans le cas de l'alimenter. D'un autre côté, cette mesure a l'inconvénient de détruire en peu de jours des moyens de subsistance qu'une sage économie aurait su prolonger, et par là l'état des ressources de ce pays est tel aujourd'hui, que je suis obligé de te déclarer que, dans vingt jours, il n'y aura plus un fétu de paille, ni de foin pour les chevaux. La crise est grande, et je ne vois pas qu'on y porte remède. Cette réflexion m'avait déterminé à envoyer ma démission au ministre de la guerre; il ne l'a point acceptée. Malgré cela, je ne te dissimule pas que je suis décidé à me retirer incessamment. Tu me connais assez pour ne point croire que ce soient les menaces et les mouvements de l'ennemi qui m'y engagent; le dégoût seul, que je dévore à plein vase, a commandé cette résolution. Hier encore, en faisant une ronde, je trouvai, à un des postes de la porte, un officier en guenilles et couvert d'un bonnet gras. Je lui demandai s'il n'avait point de chapeau; il me répondit que tous ses effets avaient été brûlés

au camp par un accident, et qu'il n'avait point les moyens, en numéraire, de les remplacer. Je l'ai fait venir chez moi ce matin, je lui ai donné un chapeau et tout ce qu'il m'a été possible d'y ajouter. Mille autres se trouvent dans le même cas. C'est cependant des officiers, de leur tenue, de leur indépendance du soldat et de la considération que le gouvernement a pour eux, que dépend la discipline, et de cette dernière, le sort de l'armée. Le gouvernement ne veut point le comprendre, puisque, dernièrement encore, il vient de les ravaler en leur donnant la gratification d'une paire de souliers. Aussi leurs cœurs sont-ils ulcérés, au point qu'ils excitent eux-mêmes le découragement. Je t'écris cela confidentiellement; mais il me paraît qu'après les services importants que tu as rendus à notre patrie, le plus important que tu pourrais lui rendre encore serait de dessiller les yeux sur notre situation actuelle. Les petites mesures indiquées par les circulaires du ministre de la guerre ne sont que de misérables palliatifs, desquels nous ne pourrons jamais espérer le mieux.

« Il n'y a eu rien de nouveau cette nuit; mais, l'avant-dernière, l'ennemi avait tenté de nous enlever sur le point d'Urmitz différents bateaux et barques qui se trouvent sur la rive gauche. Il a été repoussé par une vigoureuse fusillade.

« *P. S.* J'avais lu, il y a deux jours, dans la gazette de Cologne, que l'ennemi portait des forces du côté de Düsseldorf; aujourd'hui le général Boyer, qui loge à la porte, à Coblenz, et qui voit conséquemment toutes sortes de voyageurs, a appris les mêmes mouvements. Il me paraît assez naturel que le dessein de ces messieurs doit tendre à nous déloger entièrement de la rive droite du Rhin, et si le camp de Hamm n'est que de 8,000 hommes, je pense qu'ils n'auront pas grand'peine à le faire évacuer. Düsseldorf pourra toutefois se soutenir, s'il est approvisionné. »

Le Directoire (1), ne prenant aucune mesure sérieusement efficace, la désertion faisait des progrès effrayants. Les hommes abandonnaient en masse les drapeaux, sollicités par leurs familles, qui leur

(1) La constitution de l'an III plaçait le pouvoir législatif dans deux conseils, celui des *Cinq-Cents*, qui proposait la loi, et celui des *Anciens*, qui l'adoptait ou la rejetait. Le pouvoir exécutif était confié à une commission de cinq membres, nommée *Directoire*. La première séance des deux conseils eut lieu le 28 octobre 1795, et la formation du Directoire, le 1er novembre.

écrivaient de France de rentrer dans leurs foyers. Degoûté d'un si triste état de choses, Kleber avait déjà demandé, le 8 décembre, l'autorisation de quitter son commandement pour soigner sa santé. Le gouvernement ne lui répondit pas : cependant on avait écrit, à Paris, en marge de sa demande :

« Kleber, employé à l'armée de Sambre-et-Meuse. Vu le mauvais état de sa santé, le ministre est prié de lui assigner une destination dans une division militaire de l'intérieur, s'il juge que cette position soit avantageuse au bien du service. Rhin ou Moselle, particulièrement à Strasbourg. »

Le duc de Wurtemberg, informé du dénûment et du découragement des troupes françaises réparties le long du Rhin, multipliait chaque jour ses attaques contre leurs postes sur la rive gauche. Ces tentatives, les préparatifs faits au Thal, les rapports des espions, ne laissaient aucun doute sur les intentions de l'ennemi de passer le fleuve. Alors Jourdan, qui n'avait pas encore effectué complétement son mouvement de retraite vers la Moselle, et qui pensait à résister le plus longtemps possible dans les montagnes du Soonwald, prescrivit aux divisions Colaud et Bonnard de venir le rejoindre par les routes de Kirchberg et Simmern, après avoir détruit tous les bateaux qui se trouveraient sur le Rhin à leur portée. Ces mouvements commençaient, le 12, lorsque Jourdan envoya un officier à Kleber pour lui ordonner de rester dans ses positions du Rhin. Kleber lui écrivait le 13 de Coblenz :

« Les troupes étaient déjà en marche pour se porter sur Trarbach ; lorsque j'ai reçu ton ordre, un officier est parti sur-le champ pour les arrêter et les ramener.

« Je ne te dis rien sur la position où tu te trouves ; depuis longtemps je l'ai tacitement prévue. A bien envisager notre situation, je crois que nous serions plus à notre place derrière la Meuse qu'ici ; mais je suis bien de ton avis, qu'il faut disputer le terrain à l'ennemi pied à pied. Cependant que deviendrons-nous incessamment, mon cher camarade, si le gouvernement n'a point pris des mesures efficaces pour approvisionner les places de la Meuse et de la Belgique ? Que deviendrons-nous si incessamment les fournisseurs de l'armée et les officiers ne sont point payés en argent ?

« J'ai la presque certitude que Wurtemberg a un équipage de

pont dans le bas Rhin, et que Beaulieu en a un autre dans la Lahn. Tu avoueras que ma position ne sera pas fort agréable, lorsque tu seras derrière la Moselle; j'aurai l'ennemi en tête, en flanc et sur les derrières. Sois toutefois assuré que je ne négligerai rien pour bien remplir tes intentions.

« L'ennemi établit une nouvelle batterie vis-à-vis Sebastian. »

Les divisions de Bonnard et de Colaud étaient tenues dans une alerte continuelle. Les batteries ou les canonnières ennemies tiraient sur nos convois ou sur les points de rassemblement des bataillons de garde. Dans la nuit du 17 au 18, les Impériaux lancèrent une barque chargée de bombes et d'obus, dans l'espérance de détruire le pont que nous avions conservé entre la rive gauche et l'île de Neuwied. A Bacharach, ils essayèrent de débarquer. Les grenadiers de la 27e demi-brigade les reçurent à la baïonnette et les forcèrent à rebrousser chemin. Cependant la lassitude était générale. « Depuis deux jours, écrivait Kleber à Jourdan le 20 décembre, plus de 400 soldats des 23e et 27e demi-brigades ont abandonné leurs drapeaux. » Heureusement, un succès de Marceau à Sulzbach (17 décembre) fut suivi d'un armistice, commun à Jourdan et à Pichegru, d'une part, à Clairfayt et à Würmser, de l'autre. Kleber convint, avec le général Haddick, que la navigation sur le Rhin, tant pour les armées que pour les habitants, serait libre jusqu'à Coblenz, chacun sur sa rive, l'artillerie et les munitions de guerre exceptées. C'était un grand avantage pour le commerce.

Ainsi se termina la campagne de 1795. L'Autriche avait repris la rive gauche du Rhin entre la Queich, la Blies et la Nahe.

CHAPITRE VII.

CAMPAGNE DE 1796.

Kleber remplace Jourdan du 19 janvier au 28 février. — Il est placé à l'aile gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse (23 mai). — Kleber franchit la Wüpper (31 mai). — Victoire d'Altenkirchen (4 juin). — Combat d'Uckerath (19 juin). — Retraite sur Düsseldorf (22 juin). — Kleber reprend l'offensive (28 juin). — Bataille de Friedberg (10 juillet). — Kleber franchit la Kinzig (18 juillet). — Il s'empare de Bamberg (4 août). — Difficultés entre Jourdan et Kleber. — Kleber quitte l'armée. — Beurnonville est nommé au commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse. — Kleber accepte le commandement de l'aile droite. — Kleber refuse le commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse. — Sa démission.

En acceptant la suspension d'armes proposée par l'ennemi, Jourdan avait maintenu dans des positions très-importantes nos armées désorganisées et démoralisées par les derniers revers. Le Directoire exécutif désapprouva d'abord l'armistice, sous le prétexte que, aux termes de la Constitution, il ne pouvait être signé sans son assentiment. Bientôt, mieux instruit des avantages de cette convention, il envoya un délégué qui ratifia ce que Jourdan avait fait. Le 10 janvier, toutes les formalités étant remplies, l'armistice reçut son entière exécution. Il fut signé pour un mois, avec faculté de le renouveler; les hostilités ne pourraient recommencer que dix jours après la dénonciation.

L'armée de Sambre-et-Meuse prit ses quartiers d'hiver sous les ordres de Kleber, ayant : à l'aile droite, Poncet, Marceau, Bernadotte; au centre, Grenier, Championnet, Bonnard; à l'aile gauche, Colaud, Lefebvre, et la division Hatry, qui retourna, le 20 janvier, à l'armée du Nord. Kleber avait installé son quartier général à Abtei-Laach, d'où il écrivait, le 21, à Moreau :

« Je vous préviens, citoyen général, que, des raisons de santé ayant forcé le général en chef Jourdan de s'éloigner momentanément de l'armée, il m'en a remis le commandement par intérim. Ma tâche militaire sera peu importante durant l'armistice; mais, si les circonstances venaient à changer avant mon remplacement, j'ai la confiance qu'en combinant nos efforts communs nous saurons soutenir la gloire des armes de la République. »

Pendant son intérim, Kleber déploya la plus grande activité. Indépendamment du travail de réorganisation des troupes, il s'occupa des ouvrages de fortification. Le camp retranché de Düsseldorf fut terminé; Trarbach, Treis et Alcken furent couverts par des têtes de pont; enfin il mit en état de défense les hauteurs de la Chartreuse, près de Coblenz, celles de Trarbach et de Trèves.

Prévenu que l'on appréhendait un mouvement insurrectionnel dans le duché de Luxembourg, il en avisa le général Friant, qui commandait le territoire :

« Coblenz, 24 février 1796.

« Je vous fais passer copie, mon camarade, de la lettre du général Chabert et de celle du commissaire du gouvernement Joubert, que vient de me transmettre le général Ernouf. Vous y verrez qu'il est question de rassemblements projetés ou formés dans les forêts de Saint-Hubert. Avant que je prenne un parti à cet égard, il est nécessaire que vous vous assuriez par les informations les plus scrupuleuses de la réalité de l'existence de ces rassemblements, et que vous m'en fassiez sans délai le rapport le plus minutieux et le plus positif. Veuillez bien, en me faisant réponse aussitôt que possible, me mettre à même d'arrêter, avec le général commandant les neuf départements réunis, les mesures convenables à assurer la tranquillité publique dans ce pays, en étouffant la révolte dès sa naissance. »

Le 28 février, Jourdan revint de Paris; l'intérim de Kleber cessa le 29. Les mois de mars et d'avril se passèrent en mouvements peu importants. Les armées de la France et de l'Autriche se préparaient à la reprise des hostilités. A Vienne, on avait fixé au 1er juin la rupture de l'armistice; à Paris, on désirait devancer les Impériaux.

Le Directoire exécutif avait accepté la démission de Pichegru et donné le commandement de l'armée de Rhin-et-Moselle à Moreau, qui avait pour successeur à l'armée du Nord le général de Beurnonville. L'Autriche avait aussi fait des changements parmi ses généraux : Clairfayt, disgracié pour avoir conclu un armistice jugé désavantageux, fut remplacé, à l'armée du bas Rhin, par l'archiduc Charles; Würmser resta à la tête de l'armée du haut Rhin. Ces différents corps autrichiens comptaient alors 176,000 hommes.

Par suite de la nouvelle organisation de l'armée de Sambre-et-

Meuse (24 mars), Kleber se trouva sans commandement et resta près de Jourdan à Coblenz. Le 23 mai, il fut de nouveau placé à la tête de l'aile gauche, composée de la division d'avant-garde du général Lefebvre et de la division Colaud. Avec 21,000 hommes, il gardait le camp retranché de Düsseldorf, le duché de Berg sur la rive droite du Rhin, jusqu'à la Wüpper, et la rive gauche entre Crefeld et Cologne.

L'aile gauche ne devait pas rester longtemps immobile dans ses positions. Le 21 mai l'archiduc Charles avait dénoncé l'armistice, et Jourdan décida que le corps de Kleber se mettrait en mouvement le 31, pour se porter sur la Sieg et la Lahn. On espérait par cette marche faciliter à l'armée de Moreau le passage du Rhin et obliger l'archiduc Charles à évacuer la rive gauche.

Avant de quitter Crefeld pour se rendre à Düsseldorf, Kleber adressa à « ses frères d'armes » la proclamation suivante :

« Crefeld, 25 mai 1796.

« L'orgueil et l'opiniâtreté ont empêché nos ennemis de profiter des dispositions pacifiques que leur avait manifestées le Directoire exécutif. Ils vous préparent, mes camarades, de nouveaux lauriers à cueillir; vos triomphes dans la Belgique, sur le Rhin, doivent être à la République un sûr garant de ceux que vous allez obtenir. Bientôt vous combattrez encore ces armées que vous avez vues si souvent fuir devant vous; en les rencontrant dans les plaines, vous vous rappellerez Fleurus; en les attaquant sur les montagnes, vos victoires de Jemmapes, de Louvain, du Limbourg, se retraceront à votre mémoire; le passage des rivières vous mettra sous les yeux vos succès sur la Sambre, la Roër et le Rhin. Partout donc où vous pourrez trouver l'ennemi, d'agréables souvenirs porteront dans vos âmes la conviction que rien n'est impossible à votre courage. Dignes de vous-mêmes, vous fournirez de nouveaux traits à l'étonnement de l'Europe, attentive à vos marches, et de nouvelles actions à la reconnaissance de vos concitoyens. Les brillants exploits de vos frères d'Italie (1) allumeront dans vos cœurs

(1) L'armée d'Italie, sous les ordres de Bonaparte, venait de remporter les victoires de Montenotte (11 avril), de Millesimo (14 avril) et de Mondovi (25 avril).

la noble ambition de rivaliser de gloire avec eux. Mais le courage ne doit pas être la seule vertu qui doit vous caractériser : un amour ardent de vos devoirs me répond de la discipline que vous observerez dans le pays que vous allez conquérir. Les propriétés des paisibles habitants des campagnes seront donc respectées; vous ne souffrirez pas que des hommes ennemis de votre gloire, de votre honneur, ternissent vos victoires par des actions indignes de l'humanité, se portent partout au pillage et ne présentent aux malheureux paysans que l'horrible spectacle de ces hordes du Nord qui, jadis, ne quittaient leur pays que pour porter chez leurs voisins le fer, la flamme et tous les crimes qui accompagnent l'anarchie et la licence. Le soldat français traite en frères ceux qui ne sont pas armés contre lui; les chaumières surtout, où reposent l'innocence et la paix, seront toujours un asile assuré pour ces vertus. Par votre conduite, vous inspirerez, mes camarades, la plus grande confiance aux habitants du pays; ils ne déserteront pas leurs maisons, vous les forcerez à vous estimer, vous parviendrez même peut-être à gagner leurs cœurs. Toutes les mesures sont prises pour que rien ne vous manque; mais si dans la rapidité de votre marche quelque service ne pouvait pas suivre, vous recueilleriez déjà le prix de votre bonne conduite dans l'empressement qu'apporteraient les gens du pays à vous procurer votre nécessaire; au lieu que, si vous jetiez la terreur ailleurs que dans l'armée ennemie, vous ne trouveriez plus qu'un désert, qui ne vous offrirait aucune ressource, qui vous laisserait en proie à la famine et à toutes ses horreurs. Votre propre intérêt vous fait donc un devoir d'observer une exacte discipline; je n'aurai pas la douleur de sévir contre ceux qui s'en écarteraient; car, je le déclare, je le ferais sans ménagements : un prompt jugement des coupables vengerait mes camarades et l'honneur de mon pays. Mais non ! je n'aurai à retracer au gouvernement que vos triomphes; vos frères des autres armées n'auront à s'entretenir que de vos exploits. Marchons; que l'ennemi en fuite sur le Rhin, comme en Italie, soit bientôt forcé d'implorer notre clémence; qu'il sache que des armées composées d'hommes aussi vertueux que braves n'ont jamais prêté en vain le serment de revenir victorieuses ! »

Le commandant de l'aile gauche arriva à Düsseldorf le 27 mai.

Le mieux que l'historien puisse faire ici est de laisser Kleber raconter lui-même, dans ses ordres aux troupes et dans ses rapports à Jourdan, la marche vers la Lahn.

« Düsseldorf, 28 mai 1796.

« ORDRE.

« L'avant-garde aux ordres de Lefebvre et la 2e division aux ordres de Colaud sortiront à 4 heures précises du matin du camp de Düsseldorf avec armes et bagages, pour occuper une position derrière la Wüpper. L'avant-garde prendra la gauche, la 2e division, la droite. Le général Lefebvre occupera Solingen et tous les débouchés aboutissant à cette ville, et il prendra toutes les mesures pour couvrir parfaitement son flanc gauche, ainsi que pour occuper tous les passages de la Wüpper dans l'étendue de son front. Il étendra son front jusque vers la route de Düsseldorf à Opladen.

« Colaud appuiera sa gauche à la même route et sa droite au Rhin : ses troupes seront chargées de la défense du débouché d'Opladen.

Il sera fait les défenses les plus sévères pour qu'aucun soldat, sous quelque prétexte que ce puisse être, passe la Wüpper. Les généraux de division enverront des officiers d'état-major pour reconnaître et marquer les camps.

« Colaud laissera un bataillon et un escadron de sa division en garnison dans la ville de Düsseldorf, et chargera aussi son chef d'état-major d'organiser une correspondance de Neuss à Cologne. »

« Düsseldorf, 30 mai 1796.

« ORDRE.

« Les divisions Lefebvre et Colaud se mettront en mouvement à minuit précis pour passer la Wüpper par le pont d'Opladen. La division Lefebvre précédera celle de Colaud et marchera la droite en tête ; elle formera une avant-garde composée de quatre escadrons de chasseurs, d'une demi-compagnie d'artillerie légère, d'une demi-brigade d'infanterie légère et d'un bataillon de grenadiers, qui soutiendra ces troupes. La division suivra immédiatement et viendra

camper, sa droite appuyée à Isenburg, et sa gauche se prolongera sur la direction de Gladbach, en arrière du ruisseau, sa cavalerie marchant à la droite de son infanterie. Aussitôt sa division déployée, il enverra un escadron et un bataillon occuper le poste de Bensberg; il donnera l'instruction au commandant de cette troupe d'envoyer, aussitôt qu'il aura pris possession de son poste, une patrouille de cavalerie qui, remontant la rive droite de l'Agger, se rendra au château d'Ereshoven, où il communiquera avec la cavalerie aux ordres du chef d'escadron Gardane. Il poussera ses piquets sur la rive droite de l'Agger depuis Honrath jusqu'à Burg.

« La division Colaud suivra celle de Lefebvre; sa cavalerie ouvrira la marche, et aussitôt qu'il aura passé la Wüpper, il fera précéder sa cavalerie d'une assez grande distance de son infanterie, qui, côtoyant le Rhin, viendra prendre position, sa droite appuyée en arrière de Deutz, et sa gauche se liera à la droite de Lefebvre, appuyée à Isenburg. Il poussera ses piquets et grand'gardes depuis Troisdorf jusqu'au confluent de la Sieg.

« Chacune des divisions aura en avant d'elle une petite avant-garde de cavalerie et d'infanterie, et en arrière, un petit corps de réserve en infanterie et cavalerie.

« La reconnaissance du terrain indiquera à chaque général la distribution plus particulière de ses troupes; mais comme il est probable que l'ennemi nous attend à la hauteur de Mülheim, les divisions marcheront dans le meilleur ordre possible, et seront toujours prêtes à combattre.

« Les généraux de division exigeront impérieusement que les généraux de brigade marchent à la tête de leurs brigades respectives, et les officiers de l'état-major seront répartis dans les colonnes de manière à pouvoir les surveiller efficacement. Il sera fait des exemples terribles, dans ces premiers jours de marche, de tous ceux qui quitteraient leurs rangs pour courir dans les campagnes et se livrer au pillage.

« Mon quartier général sera à Mülheim. Colaud pourrait établir le sien à Deutz, et Lefebvre à Gladbach ou environs.

« Le grand parc de réserve restera, jusqu'à nouvel ordre, à Grimlinghausen. Les parcs de réserve des divisions resteront au moins une demi-lieue en arrière de la ligne de bataille, et les officiers d'artillerie commandant ces parcs les établiront de ma-

dre poste en arrière de Honrath, d'où il fera partir une forte patrouille pour communiquer avec la cavalerie aux ordres du chef d'escadron Gardane à Ehreshoven. Lorsque cette jonction sera effectuée, ces deux détachements passeront également la rivière d'Agger et pourront prendre position entre Hosehrost et Eyscheid, en avant de Neunkirchen, sur la route de Siegen. Cette disposition n'est point de rigueur, les circonstances pouvant aisément en exiger d'autres.

La division Colaud passera la Sieg à gué, soit à Menden, soit à Meindorf; elle sera précédée par environ 400 hommes de cavalerie, quatre compagnies d'infanterie légère, d'une pièce de 8 et d'un obusier d'artillerie légère. Ces compagnies d'infanterie légère, si l'eau est trop haute, pourront passer en croupe. Sitôt que cette petite avant-garde aura passé à l'un des gués ci-dessus, l'infanterie tâchera de se rendre maîtresse du bois en arrière de Hangelar, tandis que la cavalerie balayera la plaine entre la Sieg et les montagnes, jusqu'à la hauteur de Bussdorf.

« Le commandant du génie Casal est chargé de faire construire un pont sur cette rivière, dès l'instant qu'on sera maître des deux rives. Colaud suivra ensuite, avec le surplus de la division, et prendra la position la plus militaire entre Bussdorf et Buschendorf, ayant soin de garder tous les débouchés sur sa droite, jusqu'au Rhin. Il occupera les différents villages sur son front à la hauteur de Henef et poussera des reconnaissances vers Uckerath. Le général Kleber s'en rapporte aux talents militaires de Colaud pour les changements que les circonstances pourraient apporter aux dispositions ci-dessus.

« Kleber se tiendra de sa personne dans les environs du village de Troisdorf. »

« Siegburg, 2 juin 1796.

A Jourdan.

« Le 31 mai le corps d'armée s'est porté dans la position entre Porz et le château de Bensberg; ce qui faisait sept grandes lieues de marche. Ce même jour, le général Lefebvre a eu deux petites affaires d'avant-postes : l'une aux environs de Bensberg, dans les montagnes; l'autre sur l'Agger, entre Troisdorf et Lohmar. Nous eûmes quelques blessés.

« Il m'est difficile de ne point exprimer la satisfaction que j'ai éprouvée en voyant le zèle et l'activité de chacun des généraux mes collaborateurs, l'ensemble qu'ils surent mettre dans les opérations dont ils étaient chargés, et l'ordre qu'ils firent régner partout dans leur colonne, même au milieu des combats.

« Les officiers d'état-major se sont pareillement distingués; partout ils ont donné l'exemple aux troupes. Le citoyen Viron, adjoint de l'adjudant général Cayla, avec dix ordonnances seulement, a fait prisonnier de guerre le poste entier de Lohmar, commandé par un capitaine.

« Uckerath, 3 juin 1796.

« *A Jourdan.*

« J'ai chargé Bonnard de passer le Rhin à Bonn, avec deux bataillons et un escadron, afin d'occuper les gorges et les débouchés des Sept-Montagnes et de contenir ainsi tout ce qui, de la part de l'ennemi, aurait été tenté de nous flairer les derrières. Cependant j'apprends qu'un escadron de Barko, coupé du corps d'armée dont il faisait partie, erre encore entre la Sieg et les montagnes; mais j'envoie aujourd'hui un parti contre lui pour le ramasser ou le faire disparaître.

« A présent, mon cher camarade, j'attends de toi une instruction plus positive sur la manière dont je dois occuper la Lahn avec le corps dont tu m'as confié le commandement. Tu n'entends pas sans doute que j'occupe cette rivière, ni depuis Limburg, ni même depuis Nassau, jusqu'au Rhin. Cette position, ce me semble, n'offrirait rien d'avantageux ni pour toi, ni pour moi. Je te propose donc de me laisser filer sur Limburg; je prendrai une position derrière l'Elms, d'où je menacerai en même temps tous les points de cette rivière, pouvant me porter aisément, soit sur Wetzlar, soit dans les plaines de Neuwied, par Montabaur. De cette manière, je resterai réuni, je serai toujours prêt à combattre et je n'aurai, pour m'éclairer sur les mouvements de l'ennemi, qu'à envoyer des partis, tantôt à droite, tantôt à gauche.

« Si j'appuie davantage sur le Rhin, j'aurai, en cas de retraite, des pays horribles à traverser, indépendamment que je serais obligé de défiler devant le fort d'Ehrenbreitstein.

« On m'assure que le prince de Wurtemberg tire des forces du

camp de Neuwied pour se renforcer contre moi; et comme il ne doit avoir ensemble que tout au plus 20,000 hommes, il me paraît que Grenier pourrait déjà passer le Rhin sur le pont volant de Bonn et venir me joindre à grandes journées, en passant par Dierdorf, Hahn et Walmeroth. Lorsque je saurai ton intention là-dessus, je lui enverrai un parti au-devant. Je suis surtout très-pressé de recevoir sa cavalerie, étant extrêmement inférieur à l'ennemi en cette arme. »

« Hachenburg, 4 juin 1796.

« *A Jourdan.*

« Ce matin, à 4 heures, l'avant-garde du général Lefebvre avait ordre de se mettre en mouvement et de diriger sa marche sur Altenkirchen; il était chargé d'attaquer cette position.

« La tête de la seconde division, aux ordres de Colaud, devait suivre à une demi-lieue la queue de Lefebvre et se mettre en bataille en seconde ligne dans la position en avant de Weyerbusch, dès que la première commencerait son attaque, afin de la soutenir.

« Lefebvre culbuta d'abord tous les avant-postes ennemis, et dès qu'il déboucha sur les hauteurs opposées à celles d'Altenkirchen, une canonnade des plus vives s'engagea de part et d'autre. Lefebvre, à qui la position ennemie était parfaitement connue, pour y avoir combattu l'année dernière, partage aussitôt sa troupe en trois colonnes, donne le commandement de celle de gauche à Soult, celui de celle de droite au chef de la 25e demi-brigade Brunet, et de sa personne reste à celle du centre avec le général de brigade Leval. Les deux colonnes de droite et de gauche avaient ordre de déborder les ailes de l'ennemi et de les tourner; la colonne du centre était chargée de l'attaquer de front. Toutes ces dispositions s'exécutent avec le plus grand ensemble; partout on entend battre la charge; partout on voit les colonnes gravir des hauteurs presque inabordables; partout enfin on voit déployer la plus grande audace et la plus grande intrépidité; l'ennemi oppose à cette attaque la plus vigoureuse résistance; mais enfin la baïonnette triomphe, et des charges de cavalerie, exécutées à propos et avec valeur, achèvent sa défaite, qui bientôt se change en déroute la plus complète.

« Trois mille prisonniers, parmi lesquels se trouvent les trois bataillons du régiment de Jordis en entier, avec leur colonel et tous les officiers, quatre drapeaux, douze pièces de canon, quantité de caissons d'artillerie, partie des équipages tombés en notre pouvoir, sont les trophées de cette éclatante journée.

« Le combat ne dura que deux heures, mais il fut d'autant plus vif et plus sanglant pour l'ennemi. On ne vit jamais infanterie marcher et attaquer avec plus d'ordre, et jamais cavalerie mépriser davantage la grande supériorité de son ennemi.

« D'Hautpoul, qui commandait la cavalerie (1er, 6e et 9e régiments de chasseurs), a été frappé d'une balle à l'épaule; Richepanse, chef d'escadron au 1er régiment de chasseurs, donna de nouvelles preuves de sa valeur, et partout où il se montra, il sut fixer la victoire; il reçut un coup de sabre au bras et eut son cheval tué. J'ai cru devoir l'élever provisoirement sur le champ de bataille au grade de général de brigade.

« Je ne puis rendre compte des morts et des blessés de l'ennemi; mais, de notre côté, je puis affirmer n'avoir pas plus de vingt hommes tués et cent blessés.

« Je viens d'apprendre à l'instant qu'on a trouvé à Hachenburg 12,000 rations de pain cuit, quantité de farine et de fourrage.

« Le général Bonnard, qui avait ordre de marcher à Linz par la route du Rhin, et de se porter sur la Wiedbach avec deux bataillons et un escadron, vient de m'apprendre qu'après avoir forcé des défilés fort étroits, malgré la résistance opiniâtre de l'ennemi, il est arrivé à sa destination. »

Hadamar, 7 juin 1796.

« *A Jourdan.*

« Par mon dernier rapport, je t'ai fait connaître que, tandis que l'avant-garde, aux ordres de Lefebvre, était chargée d'attaquer les hauteurs d'Altenkirchen, qu'elle emporta, la division Colaud, en bataille en seconde ligne, était chargée de soutenir cette avant-garde sur tous les points et de se diriger ensuite, le même jour, sur Dierdorf, pendant que Lefebvre, poursuivant ses succès, devait se diriger sur Hachenburg. La division Colaud était précédée d'une avant-garde commandée par Ney, parti d'Uckerath dès les cinq heures du matin, de manière qu'il avait passé la Wied-

bach et se trouvait sur le flanc et les derrières de l'ennemi, lorsqu'il se défendait encore à Altenkirchen. Ce mouvement fit d'abord replier avec précipitation tous les flanqueurs de gauche que l'ennemi avait jetés jusqu'au delà de Schomberg; mais comme le pays était montueux et coupé, et que l'ennemi avait un très-grand nombre de troupes légères, Ney eut à combattre pendant deux heures sur son front, son flanc et ses derrières. Cependant il continua sa marche jusqu'à une demi-lieue en deçà de Dierdorf, où il trouva un détachement d'infanterie et de hussards; il l'attaqua aussitôt avec impétuosité et contraignit le premier poste, composé d'infanterie, à mettre bas les armes; les hussards se replièrent sur la ville, où, après une faible résistance, ils abandonnèrent le poste, laissant en notre pouvoir un magasin contenant 600 sacs d'avoine, 150,000 rations de foin, une grande quantité de farine et de pain.

Colaud arrive quelques heures après, prend position à Dierdorf et se trouve ainsi sur les derrières de l'ennemi dans son camp de Neuwied, que celui-ci songe aussitôt à évacuer. C'était là l'unique objet que je m'étais proposé dans cette marche. Après avoir laissé un détachement pour garder le magasin de Dierdorf, Colaud dirigea (le 5) la petite avant-garde de Ney sur Montabaur, pour flanquer sa droite, et, de son côté, il se dirigea sur Walmeroth. Ney repousse partout les avant-postes ennemis, arrive rapidement sur Montabaur et s'empare encore d'un magasin contenant 240 quintaux de farine, 400 sacs d'avoine et 200,000 rations de foin. La garnison d'Ehrenbreitstein fait une sortie pendant la nuit, dans l'intention d'incendier au moins ce qu'elle est contrainte d'abandonner. Ney, prévenu de la présence de l'ennemi, le force à se replier, après lui avoir fait treize prisonniers. De son côté, Colaud débouche sur Walmeroth, où il trouve l'ennemi occupé à établir son camp, et le prince de Wurtemberg, avec ses généraux, à prendre du repos au château de Molsberg. Quelques coups de canon suffisent pour leur faire prendre la fuite, et Colaud remplace le général autrichien au château de Molsberg.

« Ce même jour (5 juin), l'avant-garde de Lefebvre, quoiqu'elle eût fait, la veille, une marche de huit lieues et qu'elle eût eu un combat pénible à soutenir, devait se porter jusqu'à Ober-Hadamar; mais le chef d'escadron Gardanne, que j'ai envoyé sur Herborn à la tête d'un parti de cent chevaux pour éclairer notre gauche, me

fit prévenir que Herborn et Dillenburg étaient encore occupés par l'ennemi, qu'il l'aurait attaqué incontinent s'il n'avait trouvé sa cavalerie soutenue par beaucoup d'infanterie. Je fais alors arrêter toute l'avant-garde de Lefebvre dans la position en arrière de Rennerod, et j'envoie deux bataillons au chef d'escadron Gardanne; ils ne peuvent arriver que fort avant dans la nuit, dont l'ennemi profite pour se retirer sur Giessen et Marburg. Le prince de Wurtemberg profita du retard qu'occasionna cet accident pour effectuer totalement sa retraite derrière la Lahn. Si ma cavalerie n'eût pas été aussi harassée, et que j'eusse pu détacher un parti de 800 chevaux sur Limburg, sa défaite totale eût été certaine, vu la grande consternation dont était frappé son corps d'armée du revers qu'il avait éprouvé la veille. Le lendemain 6, la tête de l'avant-garde de Lefebvre regagna celle de la division Colaud; elles marchèrent ensemble sur deux colonnes, la première sur Limburg, la seconde sur Diez, où, après une escarmouche de deux ou trois heures et une légère canonnade, chacun prit la position qui lui avait été indiquée.

« Ce même jour, le général de brigade Soult, faisant une reconnaissance sur Weilburg, ramassa une patrouille de 20 dragons de Cobourg, entra dans la ville et y trouva encore des magasins de farine, d'avoine et de foin. Ces prises arrivent bien à propos, dans un pays désert, où les transports sont de la plus grande difficulté. »

« Hadamar, 8 juin 1796.

« *A Jourdan.*

« Je reçois à l'instant ta lettre du 6 juin, par laquelle tu me mandes que tu as appris indirectement le succès que nous avons eu à Altenkirchen. Je puis t'assurer avoir fait partir le lendemain de très-grand matin, de Hachenburg, un courrier extraordinaire, qui devait t'en porter la nouvelle officielle; tu l'auras sans doute reçue depuis; mais, dans l'incertitude, je t'en envoie un duplicata.

« Je t'ai encore envoyé un courrier le 7 d'Ober-Hadamar pour t'annoncer mon arrivée sur la Lahn, derrière laquelle l'ennemi s'est retiré, ayant reçu le même jour un gros renfort, tant infanterie que cavalerie. Ses principales forces sont entre Weilburg et

Limburg, ayant comme moi des détachements jusqu'au Rhin et des partis jusqu'à Wetzlar et au delà.

« D'après le bruit général, il doit se dégarnir fortement de ton côté pour se renforcer du mien, quoique dans le principe ils n'en voulussent qu'à toi et à l'armée du Rhin. Mais dès que Grenier et Championnet auront passé le Rhin et auront pu appuyer sur ma gauche, je serai en mesure de leur opposer une vigoureuse défense ou de recommencer l'offensive, suivant l'exigence des cas et les ordres que tu me donneras.

« Je t'envoie copie d'une instruction que je viens de donner à Ney, que j'envoie près le général Grenier, pour organiser une division au général Bonnard et faire avancer les 5e et 6e divisions, que, d'après ta dernière lettre, tu mets sous mon commandement.

« Tous les officiers du corps d'armée que je commande sont convaincus que, si j'avais eu 1,500 ou 2,000 hommes de cavalerie, le corps d'armée du prince de Wurtemberg eût été défait en entier, et lui-même de sa personne serait tombé en notre pouvoir. J'avais, dans mes marches, l'ennemi sur mes flancs et sur mes derrières; cela ne m'a cependant pas empêché de cheminer à grandes journées, mais jamais aussi vite que j'eusse pu le faire avec un corps de cavalerie un peu respectable.

« Nous avons trouvé de quoi nourrir l'armée abondamment pendant un mois. Eh bien! elle ne sera pas nourrie et vivra toujours assez misérablement. Pourquoi? Parce que nous n'avons aucun moyen de transport par nous-mêmes, et que le pays, partout désert, ne nous en fournit pas. Je ne puis cependant pas me plaindre jusqu'ici du commissaire ordonnateur; mais que peut-il?

« Ayant reconnu ce matin dans le plus grand détail le terrain que je voulais faire occuper aux divisions, les localités m'ont fait apporter quelques changements dans mon ordre de bataille. Celui que je t'envoie est définitif, à moins que tu ne retiennes quelques troupes de celles que tu m'as promises.

« On vient de m'assurer que l'ennemi se renforcera sur ce point de 18,000 hommes. Si cela est, je n'aurai rien de trop, surtout si je dois rester sur la défensive.

« Je t'envoie deux lettres intéressantes, trouvées parmi un très-grand nombre d'un courrier intercepté : l'une, par laquelle tu ver-

ras l'intention du prince de Wurtemberg, qui était de prendre dans la souricière la division de Lefebvre, qu'il croyait devoir agir seule sur la Sieg; l'autre pourra peut-être intéresser le gouvernement, en ce que l'on y entrevoit que la dernière conspiration de Paris était liée aux mouvements de nos ennemis du dehors.

« *P. S.* Si l'armée du Rhin ne peut agir offensivement, tout ce que nous faisons ne nous conduira pas à de grands résultats. Tu ne me dis plus rien du secours de l'armée du Nord. »

L'aile gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse était arrivée sur la Lahn. Le corps du duc de Wurtemberg s'était replié sur la rive gauche; la division Finck avait évacué le camp de Neuwied et s'était retirée à Nassau. Kleber avait repoussé partout l'ennemi, mais il ne l'avait pas détruit. L'archiduc Charles avait d'abord détaché six bataillons, puis douze escadrons, pour renforcer le corps du duc de Wurtemberg. Il passa le Rhin le 10, et il devait arriver le 14 entre Wetzlar et Limburg, avec trente-deux bataillons et quatre-vingts escadrons.

Jourdan comprit dans quelle dangereuse situation Kleber allait se trouver. Il songea aussitôt à lui faire passer des renforts par Neuwied, où le pont avait été rétabli le 5, après le départ des troupes de Finck.

Les deux divisions de l'aile gauche se développaient, le 10, sur la rive droite de la Lahn, entre Diez et Weilburg. En face d'elles, sur la rive gauche, de Nassau à Runkel, se trouvaient échelonnées les troupes du duc de Wurtemberg, dont les lignes se renforçaient sensiblement, et qui poussaient des patrouilles jusqu'à Wetzlar. La position de Kleber était inquiétante. Heureusement, dans les journées du 11 et du 12, les divisions Grenier, Bonnaud, Championnet et Bernadotte arrivèrent sur la Lahn. Le 13 au matin, Jourdan était à Ober-Hadamar, et Kleber lui remit le commandement. A ce moment, l'archiduc Charles n'avait pas encore fait sa jonction avec Wartensleben, successeur du duc de Wurtemberg, et il était possible au général français de déboucher par Limburg sur la rive gauche de la Lahn et de culbuter le corps autrichien, encore seul de ce côté. Mis à exécution sur-le-champ, ce plan offrait des chances de succès; renvoyé au 16, il devenait impraticable; car l'archiduc Charles arriva le 14 sur la Lahn, et prit ses dispositions pour attaquer l'aile gauche de l'armée française et la

déborder. Les têtes des colonnes autrichiennes, traversant Wetzlar le 15 au matin, se heurtèrent bientôt à l'avant-garde de Lefebvre. Après avoir résisté jusqu'à la nuit à des forces très-supérieures et sans cesse renouvelées, Lefebvre, craignant d'être coupé, rétrograda. Cet échec détermina Jourdan à la retraite. Kleber, avec ses deux divisions et la réserve de cavalerie, devait retourner à Düsseldorf; Grenier, Championnet et Bernadotte rentreraient à Coblenz par Neuwied.

Le 16, à 11 heures du soir, le mouvement commença sur toute la ligne française. Les divisions Colaud et Lefebvre prirent la route de Limburg à Altenkirchen, et arrivèrent, le 17 vers 9 heures du matin, au camp de Freilingen.

C'est là que Kleber reçut du Directoire une lettre de félicitations pour les succès obtenus sur la Sieg.

« Paris, 13 juin 1796.

« *Le Directoire exécutif à Kleber.*

« Nous vous adressons nos félicitations sur la manière dont vous avez ouvert la campagne, par de glorieux succès à Uckerath et Altenkirchen. Le général en chef Jourdan n'a pas laissé ignorer qu'ils sont dus à la sagesse, à l'activité de vos dispositions, à ce talent heureux et brillant qui vous caractérise. Les braves troupes sous votre commandement savent que vous les conduirez toujours à la victoire. Le Directoire a la même confiance, et recueille avec intérêt les titres que vous acquérez à l'estime nationale. »

Il répondit immédiatement :

« Freilingen, 17 juin 1796.

« Citoyens Directeurs,

« Guidé par un grand maître, secondé par le zèle infatigable des officiers généraux et la plus étonnante valeur des troupes sous mes ordres, il me restait peu de chose à faire pour obtenir les éclatants succès sur la Sieg et les hauteurs d'Altenkirchen : aussi, par ce même zèle, par cette même valeur et surtout par cet ardent amour pour notre patrie qui nous enflamme tous, j'ose vous promettre que les soldats de Sambre-et-Meuse seront toujours dignes

d'eux, toujours dignes des grands exemples qu'ils ont fournis à l'Europe ; et si des raisons militaires leur prescrivaient parfois un mouvement rétrograde, ils sauront encore lui donner le caractère d'audace qui les a distingués jusqu'ici.

« Recevez, citoyens Directeurs, les témoignages de ma plus vive reconnaissance des marques de satisfaction que vous avez bien voulu me donner. »

L'aile gauche partit du camp de Freilingen à 10 heures du soir, pour se porter vers la Sieg. Le 18, l'infanterie de Lefebvre fut établie entre Blankenberg et Birth; celle de Colaud, entre Birth et Uckerath. La cavalerie se plaça en avant des camps de l'infanterie. Les deux divisions occupaient ainsi tout le contre-fort compris entre Meissenbach, Blankenberg et Jungeroth.

Le lendemain Kleber mandait à Jourdan :

« Au camp d'Uckerath, 19 juin 1796.

« Il est 8 heures du matin, et je suis fortement attaqué sur mon front; si tu occupes encore les plaines de Neuwied, et que je n'aie pas à craindre d'être tourné par Stieldorf, je doute qu'ils osent tenter un coup de vive force.

Je saurai ce soir si tu t'es retiré ou non, et, dans ce dernier cas, je serai forcé de me retirer cette nuit derrière la Sieg, où je tiendrai encore tant que je pourrai, et jusqu'à ce que je sois menacé par mes flancs.

« Je ne puis t'en dire davantage : l'avant-garde est aux mains. »

« Sur le champ de bataille en avant d'Uckerath, 19 juin 1796.

« L'ennemi est venu à 2 heures du matin nous attaquer dans la position que j'occupais, avec une vivacité qui ne m'a pas permis de lui refuser la bataille. J'ai donc promptement pris toutes les mesures pour le devancer et me procurer l'avantage de l'offensive. Tandis que l'artillerie se canonnait de part et d'autre, j'ai vite disposé trois colonnes. J'ai donné le commandement de celle de gauche à Leval; celui de la droite à Bastoul; je me suis réservé de conduire celle du centre; Richepanse, secondé par l'adjudant général Ney, était à la tête de la cavalerie. J'avais

chargé Colaud de ma réserve, de manière à protéger efficacement ma retraite.

« Mon attaque a été brusque; l'ennemi en désordre m'a abandonné les hauteurs où il voulait s'établir et une pièce de 7 qu'il avait renversée. Bientôt des troupes fraîches se sont avancées; leur cavalerie s'est alors ralliée et se portait sur notre droite et notre gauche. J'ai cru prudent de ne point m'avancer davantage; j'ai ordonné la retraite. L'ennemi se portait sur moi avec des troupes que les rapports les plus modérés font monter à 40,000 hommes. Les bataillons de grenadiers hongrois, toute l'élite de leur infanterie et la colonne qui avait débouché sur Wetzlar renforçaient l'armée du prince de Wurtemberg. Sa cavalerie était innombrable. Les troupes sous mes ordres ont fait des prodiges de valeur; elles en ont imposé par leur contenance fière, puisqu'on me laisse tranquille dans la position que j'occupais, et où il m'a paru sage de revenir.

« Je ne puis te dissimuler que j'ai perdu du monde, et beaucoup; je te donnerai de plus grands détails au premier instant de repos.

« Tu sens déjà la nécessité d'un renfort considérable pour tenir à Düsseldorf. La cavalerie que je t'ai envoyée ne peut me servir dans un pays trop coupé pour les manœuvres qu'elle est habituée de faire. Si tu veux m'en donner, que ce soit de la légère. Mais tâche de me faire filer une division. Les forces que j'ai en tête consistent, d'après les déserteurs, en plus de 40 bataillons et dans une cavalerie de toutes couleurs, mais innombrable.

« J'espère que tu en aura moins en face de toi, et que tu pourras acquiescer à ma demande.

« Je n'ai jamais été plus content des troupes; leur intrépidité, leur sang-froid et leur audace n'ont jamais été plus grands.

« Je me retire, conformément à tes instructions, dans les lignes. Ma retraite se fera dans le meilleur ordre. J'attends le renfort que je te demande; je te le répète, j'ai perdu beaucoup de monde, quoique j'aie conservé ma position. La perte de l'ennemi est en proportion de son nombre, également très-forte. Aussi paraît-il disposé à se tenir tranquille. A la nuit close, je chemine, et sous peu je serai à Düsseldorf, d'où je t'écrirai.

« *P. S.* Quoique j'aie fait avancer notre artillerie légère à portée

de pistolet de l'ennemi, je n'ai rien perdu; plusieurs pièces ont été démontées, mais ramenées au camp.

« La bataille a fini à 3 heures après midi. »

Telle fut cette affaire d'Uckerath, si sanglante pour les deux partis, et dans laquelle les troupes françaises combattirent contre des forces bien supérieures, la division Kray et une partie du corps de Wartensleben, soit plus de trente bataillons d'infanterie et au moins sept régiments de cavalerie. Des auteurs, notamment Jomini, ont affirmé que le combat d'Uckerath avait été livré contrairement aux ordres formels et à la volonté expresse de Jourdan. J'ai réfuté ailleurs (1) ces assertions. Kleber, dans cette circonstance, se conforma à l'esprit des instructions de son général en chef et aux exigences de la situation. Serré de très-près, il valait mieux tenir tête à l'ennemi que de se laisser culbuter dans la Sieg, qu'il n'aurait pas eu le temps de franchir avant d'être attaqué.

Les troupes de Jourdan avaient repassé, dans la journée du 19, sur la rive gauche du Rhin. Le corps de Kleber restait encore isolé et exposé aux coups de l'archiduc Charles. Il se remit en marche à 10 heures du soir, pour se porter derrière la Wüpper et se retirer dans les lignes de Düsseldorf, où il arriva le 22. Les Autrichiens n'avaient que fort peu inquiété sa retraite depuis le 20; ils étaient restés sur la Sieg et s'étaient contentés de pousser des partis vers Mülheim.

Dès le 21 juin, l'archiduc Charles retournait vers le Neckar, avec une partie de son armée, laissant Wartensleben à la tête de 37,000 hommes, dont 10,000 de cavalerie, entre la Sieg et la Lahn, pour s'opposer aux entreprises des Français sur la rive droite du Rhin.

L'armée de Sambre-et-Meuse ne resta que quelques jours dans les positions qu'elle venait de prendre. Moreau ayant franchi le Rhin le 24 juin à Kehl, le corps de Kleber (divisions Lefebvre et Colaud) sortit du camp retranché de Düsseldorf le 28 à 3 heures du matin. Le lendemain, il alla occuper ses anciennes positions entre Porz et Mehrhausen, où il fut rejoint par la division Grenier. Le 30, « le camp de Porz s'est levé à 4 heures du

(1) *Pajol*, t. 1, p. 306.

matin; la division Lefebvre s'est dirigée sur Siegen, à travers les montagnes, suivant la route d'Urbach, Honrath, Aldenrath et Hattburg, la plus praticable pour la cavalerie et l'artillerie. Elle a pris position, la droite vers Wahn et la gauche se prolongeant sur Seelscheidt. Deux bataillons d'infanterie légère et les deux régiments de chasseurs ont bivouaqué à Zeith, Oberdorf, Hirtsiefen. Un autre bataillon d'infanterie légère et un escadron de chasseurs ont été détachés sur Neunkirchen.

« Le 11e régiment de dragons, qui était attaché à cette division, est passé à celle de Colaud, avec toutes les pièces de position, la moitié du parc et des équipages de Lefebvre.

« La division Colaud a marché sur Troisdorf, et celle de Grenier, sur Menden. Comme les rivières de l'Agger et de la Sieg n'étaient point praticables pour l'infanterie, les troupes se sont mises en bataille en attendant que les ponts fussent reconstruits. Pendant ce temps, Ney, commandant l'avant-garde de Colaud, passa de suite, avec le 6e régiment de chasseurs à cheval, l'Agger et la Sieg à gué. Ses tirailleurs trouvèrent l'ennemi occupé à détruire le pont au delà de Siegburg, et furent assez heureux pour l'empêcher de continuer ce travail. La place de Boissdorf était occupée par environ 600 uhlans, et autant de hussards de Berchiny, qui arrivaient pour les relever. Ney les attaqua avec 400 chevaux, les délogea de Nieder-Pleiss, les obligea à se jeter sur les hauteurs dites Garthen-Dambroich, où il les contint et les amusa afin de donner le temps à quelque infanterie légère d'arriver à son appui.

« Le 2e régiment de dragons traversa en même temps l'Agger à gué, prit en croupe une partie de la deuxième demi-brigade d'infanterie légère et, continuant sa route, passa pareillement à gué la rivière de Sieg, tandis que l'infanterie légère profitait, pour cet effet, du pont de Siegburg, déjà parfaitement réparé. Dès que les premières compagnies d'infanterie légère débouchèrent du pont, le général Kleber les envoya à Ney pour le soutenir, avec un escadron du 2e régiment de dragons; il dirigea les trois autres escadrons sur Hennef par la grande route, pour couper la retraite à l'ennemi, qui n'avait que ce débouché. Ce mouvement lui fut dérobé jusqu'à la hauteur de Zissendorf; mais dès qu'il l'aperçut, il voulut nous gagner de vitesse. Ce fut en vain, nous étions déjà maîtres du village, nous l'avions même dépassé, ce qui le déter-

mina à retourner promptement sur ses pas pour profiter du débouché que lui offrait le village de Geistingen, et se jeter dans les montagnes; mais Ney, qui avait suivi nos mouvements et ceux de l'ennemi, arrive en même temps que lui dans ce village, le met en désordre et en fait un grand carnage; plus de 200 hommes restèrent morts sur place.

« Voulant profiter de cette circonstance pour pousser une reconnaissance jusquà Uckerath, Kleber ordonna aux escadrons du 2e régiment de dragons, qu'il avait avec lui, de poursuivre leur route. Arrivé sur la dernière hauteur en deçà du village, l'ennemi paraissait vouloir faire quelque résistance, et les chevaux des dragons étant hors d'haleine par une charge qui avait duré près de trois heures, ils ne crurent pas devoir attaquer, d'autant moins qu'ils n'avaient pour retraite que la grande route, qui, pendant une lieue, forme un défilé tel, qu'on ne peut en déboucher ni à droite, ni à gauche. Ces escadrons se replièrent jusqu'en deçà du bois où était en réserve un escadron du 6e régiment de chasseurs et se mirent en bataille derrière lui. Celui-ci marche aussitôt en avant, poursuit l'ennemi à son tour, et le reconduit de nouveau jusque vers Uckerath, où il le contient jusqu'à l'établissement de l'avant-garde et de ses postes et piquets, indépendamment des hommes mis en défense dans le village de Geistingen. Nous avons encore fait dans cette affaire 60 prisonniers montés; nous n'avons eu que 7 ou 8 hommes mis hors de combat.

« Le 6e régiment de chasseurs a donné dans cette journée les plus grandes preuves de valeur et a mis la plus grande célérité dans ses mouvements.

« A 6 heures du soir, les ponts de Troisdorf et de Menden étant établis, la division Colaud, passant sur le premier, est venue prendre position à la hauteur de Boissdorf, sa gauche appuyée à la Sieg et sa droite au bois de Garthen-Dambroich; son avant-garde s'était déjà établie en avant de Hennef et de Warth. Grenier, ayant passé la Sieg à Menden, a pris position en seconde ligne en avant de Nieder-Pleiss. »

Le 2 juillet, pendant que Lefebvre prenait position à Crombach, Kleber établissait les divisions Grenier et Colaud dans l'ancien camp d'Uckerath, où il fut rejoint par la réserve d'infanterie du général Bonnard. Des reconnaissances, les rapports des gens du

pays, des déserteurs et des prisonniers, lui apprirent que Wartensleben concentrait toutes ses forces à Neukirch, derrière la Nister, sur le plateau où se réunissent les routes de Siegburg, de Siegen, de Limburg et de Wetzlar.

Le centre de l'armée de Sambre-et-Meuse (divis. Championnet, Bernadotte et Poncet) avait passé le Rhin le 1er et le 2 juillet. Le 3, la division Grenier et la réserve de cavalerie du général Bonnaud s'avancèrent jusqu'à Freilingen et passèrent sous les ordres de Jourdan. Colaud tourna Altenkirchen et s'établit à Hachenburg; la réserve d'infanterie du général Bonnard, un peu au delà d'Altenkirchen. La division Lefebvre, après avoir enlevé Siegen, se déploya en arrière de la Wiese, la droite appuyée à Siegen, la gauche à Breitenbach. Ignorant qu'il allait se trouver en présence du gros des forces ennemies, Kleber, après avoir prévenu Jourdan de son mouvement, prescrivit à ses divisions de continuer leur marche en avant. Colaud et Bonnard devaient aller à Herborn; Lefebvre à Dillenburg, dont Kray barrait la route. Les difficultés du terrain et le mauvais état des chemins ne permirent de commencer l'attaque qu'à trois heures de l'après-midi. Après une résistance énergique, Kray abandonna à Lefebvre ses positions et 600 prisonniers. La défaite de Kray découvrait le camp de Neukirch : Wartensleben se mit en retraite, pendant la nuit, sur Wetzlar.

Le 5, au matin, Kleber put continuer son mouvement, sans rencontrer d'obstacle. La division Colaud s'établit, la gauche à Herborn et la droite à Gontersdorf; la réserve d'infanterie de Bonnard prit position de Gontersdorf à Munchhausen; la division Lefebvre vint, par Dillenburg, se placer la droite à Herborn, la gauche à Eisenrath.

Le 7, Kleber leva le camp de Herborn à 8 heures du matin, et porta Lefebvre entre Rodheim et Hermannstein, Colaud en avant d'Altenstädten, Bonnard un peu au delà d'Altendorf. Les autres divisions de Jourdan se rapprochèrent en même temps de la Lahn, et Championnet s'empara de Runkel. Le 8, les divisions de Kleber resserrèrent leurs cantonnements. Lefebvre occupa Giessen; Colaud, Wetzlar; Bonnard, le pont de Leun. Le lendemain, à la pointe du jour, le centre et l'aile gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse franchirent la Lahn. L'armée de Wartensleben, qu'elle poursuivait, s'était partagée en deux fractions: l'une, sous Werneck, avait filé sur Königstein, tandis que la masse la plus

importante se portait à Francfort par Friedberg. C'est cette dernière que Kleber allait rencontrer.

Les divisions de l'aile gauche, mises en marche à 4 heures du matin, passèrent la Lahn, Lefebvre à Giessen, Colaud à Wetzlar, Bonnard à Leun, et se portèrent, Lefebvre vers Eberstadt, Colaud sur Butzbach, Bonnard sur Kleeberg. Ni Lefebvre ni Bonnard ne trouvèrent d'ennemis devant eux. L'avant-garde de Colaud, que commandait Ney, se heurta, près de Nieder-Mörlen, aux avant-postes de Kray, qui avait disposé le gros de ses forces sur les hauteurs du Johannsberg, près de Nauheim.

Après une lutte acharnée, qui dura jusque vers 10 heures du soir, Ney resta maître d'Ober-Mörlen; Kray avait conservé Nieder-Mörlen.

Le 10, Kleber s'avança avec la plus grande prudence, afin d'être prêt à livrer bataille à Nauheim, si Kray y restait, ou dans les plaines de Friedberg, si Wartensleben voulait nous y attendre. Lefebvre avait ordre de gagner Bauernheim et Ossenheim, où il franchirait la Wetter, pour prendre à revers la droite de Kray. Colaud, qui allait aborder de front la position de Nauheim, ne devait attaquer que lorsqu'il entendrait retentir à Ossenheim le canon français. Par la marche rapide de Lefebvre, Kray se vit forcé de se retirer à Friedberg d'abord, puis à Fauerbach, où Wartensleben lui amena en toute hâte des renforts d'Ober-Wöllstadt.

Ney et Jacopin arrivèrent en même temps devant Friedberg, que gardait un fort détachement ennemi. Les portes de la place sont aussitôt attaquées et enfoncées; on se bat avec acharnement dans les rues. Les Impériaux évacuent Friedberg; Ney les poursuit. Mais il est arrêté par les lignes autrichiennes, que Wartensleben avait déployées entre Fauerbach et Rossbach. Longtemps l'intrépide partisan lutte contre la mousqueterie, l'artillerie et les charges incessantes d'une cavalerie nombreuse. Peut-être allait-il être forcé de se replier, lorsque la réserve du général Bonnard arriva à son secours par Ockstadt.

Cependant Lefebvre avait, malgré l'ennemi, franchi la Wetter à Ossenheim, et déployé sa division entre ce point et Friedberg. Ayant ensuite formé ses colonnes d'attaque, il était parvenu à gravir la hauteur occupée par les lignes autrichiennes. A ce moment, la division Colaud débouchait de Friedberg, et toutes les

forces de Kleber se trouvaient en bataille, prêtes à une attaque générale. Menacé également par la division Grenier, qui arrivait à Homburg, Wartensleben battit en retraite vers Francfort. L'avant-garde française y arriva le 12 dans la soirée. Le 13 au matin toutes les troupes de l'aile gauche étaient réunies devant la place, dont les divisions du centre s'approchaient aussi. Le 14, au matin, Wartensleben capitula, aux conditions suivantes : armistice de quarante-huit heures, pendant lequel la ligne de démarcation entre les belligérants serait marquée par la Kinzig jusqu'à son embouchure dans le Mayn, et par le Mayn jusqu'à son embouchure dans le Rhin; entrée des Français à Francfort à l'expiration de l'armistice; sortie de la garnison autrichienne avec armes et bagages; les habitants remis à la générosité des Français.

A ce moment toutes les troupes de Jourdan destinées à entrer en Franconie (divis. Lefebvre, Colaud, Grenier, Championnet et Bernadotte, réserve d'infanterie du général Bonnard) se trouvaient autour de Francfort, depuis Bergen jusqu'à Hofheim.

A l'expiration de l'armistice, le 16 juillet à 7 heures du matin, les avant-gardes de Lefebvre et de Colaud franchirent la Kinzig : la première, pour éclairer le pays jusqu'aux rivières Jossa et Sinn; la seconde, pour avoir des nouvelles de l'ennemi du côté de Seligenstadt et d'Aschaffenburg. Le 18, quatre divisions de Jourdan passèrent la Kinzig : Lefebvre à Gelnhausen, Colaud à Meerholz, Grenier à Langenselbold, Championnet à Ruckingen. Lefebvre et Colaud se portèrent vers Gemünden, le premier par Wilbach, le second par Flörsbach. Les deux divisions de Kleber, engagées dans un pays de montagnes excessivement difficile, accablées par une chaleur extraordinaire, n'avancèrent que lentement, et durent camper : Lefebvre, un peu en arrière de Lettgenbrunn, Colaud, en avant de Flörsbach. La cavalerie du général Oswald fit l'avant-garde, gagna Ruppertshütten et poussa jusqu'à Framersbach une patrouille qui en chassa un poste autrichien. La division Grenier s'arrêta à Wiesen, sur la route de Lohr ; Championnet s'établit à Aschaffenburg, Heubach et Schweinheim. Jourdan marchait toutes ses forces réunies, car il savait que l'armée de Wartensleben se retirait en bon ordre sur Würzburg. Le 19, l'aile gauche continua sa marche; la division Lefebvre appuya sa gauche à la Sinn, et sa droite à la route de Gemünden; la division

Colaud vint se développer à droite de Lefebvre et couronna les bois et les hauteurs en arrière de Ruppertshütten. Kleber ne put, ce jour-là, s'établir plus près de Gemünden, à cause des bois qu'il fallait traverser avant d'arriver à cette ville. Il était resté, de sa personne, à Lohr-Haupten, afin de hâter la marche de son artillerie et de ses convois, qui ne pouvaient avancer qu'avec la plus grande peine dans ces chemins difficiles. C'était la première fois qu'on voyait des armées dans ce pays.

Le 21, la division Lefebvre, qui avait occupé la veille Gemünden, et la division Colaud se dirigèrent sur Arnstein. Pendant ce temps, Grenier se plaçait le long du Mayn, entre Gemünden et Lohr; Championnet occupait le camp de Wiesen; Bernadotte arrivait à Aschaffenburg. Le 23, Kleber s'approcha davantage de Schweinfurt, en établissant la droite de Lefebvre à Zeitsleben; Colaud vint se placer entre ce point et Arnstein, tandis que Grenier s'installait entre Arnstein et Mudesheim, et Championnet entre Mudesheim et Karlstadt. Dans ces positions, Jourdan faisait face à Würzburg, d'où Wartensleben pouvait déboucher à chaque instant. Une légère indisposition obligea Kleber de se reposer quelques jours à Schweinfurt. L'armée de Sambre-et-Meuse exécutait alors un mouvement de conversion à gauche qui devait l'établir, le 26, le long du Mayn, la droite à Kitzingen et la gauche au delà de Schweinfurt. Avant de continuer sa marche, Jourdan voulait se procurer des renseignements sur l'ennemi et avoir des nouvelles de l'armée de Rhin-et-Moselle. Par des reconnaissances il acquit la certitude que Wartensleben était à Zell, et non à Bamberg; et, le 27, un aide de camp de Moreau lui apprit que l'armée de Rhin-et-Moselle avait passé le Neckar, et qu'elle serait probablement le 30 juillet à Gmünd, prête à déboucher dans le bassin du Danube. Jourdan pouvait donc engager l'action à Zell, sans avoir rien à craindre de l'archiduc Charles. Il résolut de diriger la division Lefebvre sur le flanc droit de l'ennemi, et de l'attaquer sur son front avec la division Colaud, tandis que Grenier, Championnet, Bernadotte et la réserve de cavalerie passeraient le Mayn et marcheraient sur Bamberg. Le 30 juillet, les divisions se portèrent dans les positions qui devaient leur permettre d'exécuter le plan du général en chef.

Sur ces entrefaites, Jourdan, gravement indisposé, remit à

Kleber le commandement en chef. Il lui communiqua ses projets pour déloger l'ennemi de Zell. Kleber se chargea d'en assurer l'exécution, et fit immédiatement connaître à Moreau la position de l'armée de Sambre-et-Meuse :

« Schweinfurt, 1er août 1796.

« Une forte indisposition ayant contraint le général Jourdan de se retirer à Würzburg, pour quelques jours, il m'a remis le commandement de l'armée.

« Votre aide de camp Baudot vous aura sans doute rendu compte que, lorsqu'il est arrivé à Schweinfurt, l'armée de Sambre-et-Meuse appuyait sa gauche à cette ville et sa droite à Würzburg. Demain elle marchera vers le haut Mayn et la Regnitz, et s'établira entre Lauringen et Ober-Schwarzach; après-demain, nous attaquerons l'ennemi dans son camp de Hassfurth, et si nous obtenons le succès que j'ai lieu d'espérer, poursuivant notre marche, nous irons le chercher le lendemain à Bamberg. D'après ces dispositions, vous voyez, mon général, que, pour arriver à notre hauteur, l'armée que vous commandez pourrait se porter jusqu'à Nordlingen et Donauwörth. Je crois même présumer que cette lettre vous trouvera déjà à Nordlingen.

« L'armée devant nous est commandée par Wartensleben. Le corps de Werneck en fait partie, et ne l'a jamais quittée; c'est lui qui se trouvait derrière la Kinzig pour couvrir la retraite de Wartensleben par Aschaffenburg. Le corps des troupes saxonnes se retire; il a campé le 30 juillet à Grafenberg et doit se porter à grandes journées à Hoff, frontière de Saxe.

« Il est arrivé dans ces contrées quelques corps de cavalerie du haut Rhin; l'ennemi, dans cette arme, nous est infiniment supérieur; mais je crois que nous sommes plus forts que lui en infanterie.

« Voilà, général, tous les renseignements que je puis vous donner. Je vous prie de me faire connaître par où et comment vous désirez que la jonction des deux armées puisse s'opérer, et quels sont vos projets à cet égard. »

Pour les opérations contre Zell et Bamberg, il vaut mieux citer qu'analyser ses rapports au Directoire :

« Closter-Taral, 3 août 1796.

« *Au Directoire exécutif.*

« Citoyens Directeurs,

« Le général en chef Jourdan doit vous avoir instruit de son indisposition et de la remise qu'il m'a faite, le 31 juillet, du commandement de l'armée.

« Son intention était de faire marcher l'armée, le lendemain, pour attaquer l'ennemi, le 2 ou le 3 août, dans son camp de Zell, en arrière de Hassfurth. J'ai donné suite à ce projet, en même temps que j'ai fait porter une partie de la division aux ordres de Lefebvre sur Königshofen, afin de fermer cette place et l'obliger à capituler. C'est Lefebvre qui a commandé ce détachement; il m'annonce que, hier à midi, Königshofen a ouvert ses portes aux troupes de la République, et qu'il va m'envoyer incessamment la capitulation ainsi que l'inventaire des objets qu'on y a trouvés.

« La place de Königshofen, dont les ouvrages sont en très-bon état, forme un excellent point d'appui pour la gauche de l'armée, soit qu'elle reste en position dans le haut Mayn, soit qu'elle veuille se retirer derrière la Saale et se porter dans le pays de Fuld.

« L'armée a pris position hier, la gauche appuyée à Lauringen et la droite à Ober-Schwarzach. Ce mouvement, ainsi que celui sur Königshofen, a déterminé l'ennemi à passer le Mayn et la Regnitz et à prendre position en arrière de Bamberg. On estime sa force à 40,000 hommes, et le corps de Werneck, qui a constamment demeuré aux ordres de Wartensleben, fait encore partie de son armée.

« Aujourd'hui, l'armée prendra position entre Königsberg et Burg-Ebrach, les avant-postes seront poussés jusqu'au Mayn et la Regnitz, et j'aurai soin d'envoyer de forts partis sur Coburg et Forchheim, afin de menacer en même temps les deux flancs de l'ennemi. Toutes ces dispositions, conformes aux notes que m'a remises le général en chef, doivent nous conduire à d'heureux résultats. D'ailleurs j'attends le général d'ici quelques jours.

« Je communique avec l'armée de Rhin-et-Moselle par Heilbronn; elle était, le 30 juillet à la hauteur de Gmünd; je la présume aujourd'hui dans les environs de Nordlingen. Je vais également envoyer un parti à sa rencontre. »

« Zell, 4 août 1796.

« J'ai eu l'honneur de vous rendre compte, par ma lettre d'hier, que l'armée devait, ce même jour, prendre position entre Königsberg et Burg-Ebrach. La division Lefebvre partit, en conséquence, de son camp de Ballinghausen pour se rendre à Königsberg, où elle devait appuyer sa gauche; elle ne trouva point d'ennemis.

« Colaud partit à la même heure de Hesselbach, pour se diriger par Hassfurth à Zell, où il devait appuyer sa droite. Son avant-garde trouva environ 800 chevaux ennemis près de Zell, et quoique Ney, qui la commandait, n'eût environ que 400 hommes du 6e régiment de chasseurs et 14e de dragons, il n'hésita pas à ordonner la charge, et par sa manœuvre il parvint bientôt à culbuter l'ennemi; il a fait plusieurs prisonniers parmi lesquels se trouve un officier. L'ennemi s'enfuit en pleine déroute jusqu'au village d'Ebelsbach, où, protégé par de l'infanterie, il cherchait à se rallier; mais l'infanterie légère de Ney arrive, et sans lui donner le temps de se reconnaître, attaque et infanterie et cavalerie, et les oblige bientôt à repasser le Mayn. Le 6e régiment de chasseurs et le 14e de dragons ainsi que la 20e demi-brigade légère ont donné, dans cette attaque, des preuves réitérées de leur valeur.

« Grenier partit de Buch pour se porter en arrière d'Eltmann; son avant-garde, commandée par Cacate, trouva pareillement plusieurs escadrons de cavalerie soutenus par de l'infanterie dans les environs d'Eltmann; il les attaque, les poursuit, et va prendre position en avant de Rosstadt, village sur la rive gauche du Mayn; il fait aussi quelques prisonniers à l'ennemi.

« La division Championnet partit de Gerolzhofen pour se rendre à Trosenfurt; elle eut des chemins horribles à traverser; son avant-garde, commandée par le général Klein, trouva l'ennemi dans les environs de Donkenfeld, qui, après une vigoureuse escarmouche, se retira.

« Bernadotte, qui était parti d'Ober-Schwarzach et qui devait suivre la grande route de Bamberg pour se porter à Burg-Ebrach, rencontra le corps de Kray, qui, quelques jours auparavant, campait à Hassfurth, sur la rive opposée du Mayn. Ce corps était supérieur en nombre à la division Bernadotte, et le général ennemi paraissait vouloir profiter de sa supériorité. Bernadotte,

encore fortement inquiété sur son flanc droit par des partis que l'ennemi avait jetés sur Schlüsselfeld, poursuit sa route, fait charger et attaquer avec impétuosité tout ce qui se présente devant lui et force son adversaire à lui abandonner le terrain qu'il avait ordre d'occuper.

« L'adjudant général Mireur, commandant l'avant-garde de cette division, a déployé, dans cette journée, de grands talents militaires; son adjoint, Maurin, a reçu dans une charge plusieurs coups de sabre.

« Bonnaud, que j'avais, ce jour-là, envoyé vers la division Bernadotte pour lui servir de point d'appui, contribua aussi beaucoup au succès du combat.

« L'ennemi fut contraint de nous abandonner, sur le Mayn vers Eltmann, quatorze bateaux chargés de grains, dont nous tirerons bon parti.

« Aujourd'hui, les différentes divisions de l'armée pousseront jusqu'à la Regnitz, le haut Mayn et la rivière d'Itz.

« L'ennemi fait filer des troupes sur Nürnberg, et a porté un corps de 10,000 hommes sur Coburg.

« *P. S.* Au moment où j'allais fermer ma lettre, je reçois l'avis que les divisions sont arrivées sous les murs de Bamberg, et le magistrat de cette ville vient de m'adresser un acte de soumission aux armes de la République; j'y serai rendu dans deux heures. On peut assurer d'avance que nous y trouverons de grands débris des magasins autrichiens, surtout en subsistances. »

« Bamberg, 4 août 1796.

« J'ai l'honneur de vous adresser la capitulation de Königshofen.

« Jourdan ou moi nous vous adresserons incessamment des drapeaux pris sur les ennemis dans les affaires d'Altenkirchen, Hachenburg, Friedberg, ainsi que dans les forteresses de Würzburg, Marienburg et Königshofen. »

« Bamberg, 5 août 1796.

« Le courrier que j'avais intention de vous expédier hier n'ayant pu partir, je profite de ce retard pour vous donner les détails de la prise de Bamberg.

« L'avant-garde de Grenier, ayant moins de chemin à parcourir, s'y est présentée la première. La ville était encore occupée par un bataillon et plusieurs escadrons ennemis, qui firent mine de se replier à l'approche des troupes françaises, et les laissèrent entrer en partie. Alors sa cavalerie déboucha par plusieurs rues et enveloppa dans un instant ceux des nôtres qui s'étaient avancés avec trop de confiance ; le combat s'engage et devient terrible. D'un autre côté, Klein, à la tête d'une cinquantaine de dragons, entre pareillement dans la ville et avec d'autant plus de sécurité qu'il voyait des Français devant lui ; mais il fut de même entouré et contraint de se faire jour à travers l'ennemi, infiniment supérieur. Enfin, après une heure de combat opiniâtre, la valeur française triomphe et l'ennemi prend la fuite.

« Nous avons trouvé dans la ville de Bamberg 15,000 à 18,000 quintaux de grains ou de farines, un magasin considérable d'avoine.

« L'armée du général Wartensleben remonte la Regnitz pour se porter sur Nürnberg.

« L'avant-garde de Kray s'établit à Höchstadt, derrière la rivière d'Aisch. Un autre corps se réunit à Herzogen-Aurach. Ce mouvement de l'ennemi m'engage à appuyer sur la droite et à jeter un fort corps d'observation entre la Regnitz et Schüsselfeld, derrière la rivière dite Reiche-Ebrach, qu'il ne faut pas confondre avec celle de Rauhe-Ebrach, qui, parallèlement à cette première, se trouve plus en arrière. »

« Adelsdorf, 7 août 1796.

« Je vous ai rendu compte, citoyens Directeurs, par ma lettre du 3, que l'armée devait se porter le lendemain sur la Regnitz et le haut Mayn, et vous instruisais par celle du 4 de l'entrée des troupes républicaines dans Bamberg.

« Lefebvre, qui avait pris position derrière le haut Mayn et la rivière d'Itz, avait ordre d'envoyer de suite des partis sur Coburg et Lichtenfeds, à l'effet d'avoir des nouvelles certaines sur la colonne que l'ennemi avait fait filer sur ces points.

« Il m'apprit bientôt que ces troupes, après avoir séjourné quelque temps dans ces deux places, avaient continué leur route sur Egra. Ainsi, n'ayant rien à craindre de ce côté, je n'hésitai pas à

faire passer la Regnitz aux deux divisions de gauche, pour les diriger sur Forchheim et Ebermannstadt, tandis que les divisions de droite devaient s'établir derrière la rivière de Reiche-Ebrach. Ce mouvement s'exécuta le 6, et donna lieu à un combat sanglant entre la cavalerie ennemie et celle de Lefebvre.

« L'ennemi occupait un camp à Altendorf et poussait ses avant-postes jusqu'à Strullendorf, à une lieue et demie de Bamberg. La plaine au delà de ce village était immense et présentait le plus grand avantage à celui qui aurait la cavalerie la plus nombreuse à déployer; ainsi, sous ce rapport, l'ennemi avait lieu d'espérer de brillants succès.

« Cependant la cavalerie de Lefebvre arrive; elle était composée de trois escadrons du 1er régiment de chasseurs, de trois du 9e chasseurs et du 8e régiment de cuirassiers. A peine a-t-elle le temps de reprendre haleine, qu'on la forme en colonne, et qu'on lui donne le signal du combat. Elle passe avec impétuosité le village de Strullendorf, attaque et culbute les premiers postes ennemis, traverse le village de Hirschaid et se déploie dans la plaine en présence d'un ennemi quatre fois plus nombreux qu'elle. Ici la charge s'engage, et l'ennemi, ne pouvant résister au premier choc, se replie en désordre; mais, profitant bientôt de sa grande supériorité, il déborde notre gauche et menace notre flanc. Richepanse, qui s'en aperçoit, court avec quelques pelotons au-devant de lui; alors le combat devient furieux et la mêlée est au comble. Cependant chacun se rallie à la voix de ses chefs, et, de nouveau, on se trouve en présence.

« Une seconde charge s'engage; nos chasseurs, accablés par le nombre, ont peine à la soutenir; déjà quelques escadrons, mis en désordre, allaient gagner le village lorsque le capitaine Prud'homme, du 1er régiment de chasseurs, par sa voix, sa fermeté, sa contenance, sait arrêter ce mouvement rétrograde et les ramène au combat. Malgré l'étonnante valeur de nos troupes, l'ennemi, par une dernière tentative, allait peut-être fixer la victoire de son côté, si à l'instant le 8e régiment de cuirassiers ne s'était présenté. Il sort du village de Hirschaid avec une impétuosité inexprimable, ranime la confiance des chasseurs, fond sur l'ennemi, le repousse et le met en fuite. Les chasseurs reprennent aussitôt l'avantage qu'ils ont failli perdre un moment, et chacun se met à

la poursuite de l'ennemi, qui, pour arrêter nos progrès, fait sans distinction, sur les siens et sur les nôtres, un feu d'infanterie et d'artillerie qu'il avait eu soin, pour protéger sa retraite, de placer en avant et en arrière du village d'Altendorf.

« Lefebvre, qui avait atteint son but, fait cesser le combat et se contente, sous la protection de son feu d'artillerie, de faire prendre aux troupes de sa division, qui commençait à déboucher, la position qu'il avait ordre d'occuper.

« Pendant que ceci se passait, sur sa droite un corps d'infanterie et de cavalerie détaché de sa division tournait les montagnes et filait silencieusement vers Ebermannstadt, qu'il devait attaquer le lendemain.

« Colaud prit position en seconde ligne sous les murs de Bamberg.

« Les trois divisions de droite, Grenier, Championnet et Bernadotte, marchant sur leur droite, prirent position derrière la rivière de Reiche-Ebrach, la gauche appuyée à la Regnitz et la droite à Schlüsselfeld. L'ennemi avait jeté quelques bataillons et quelques escadrons dans les villages près de l'embouchure de la rivière de Rauhe-Ebrach. Grenier devait les en chasser pour occuper la position. Il en donne l'ordre au général de brigade Olivier, qui, après un combat opiniâtre de plus de trois heures, parvient enfin à débusquer l'ennemi et à le poursuivre jusqu'au bois de Zentzbeckhofen. Ces troupes combattirent avec la plus grande valeur.

« Championnet et Bernadotte trouvèrent aussi des ennemis devant leurs fronts; mais ils se contentèrent de leur faire donner la chasse par quelques escadrons de leur avant-garde.

« Lefebvre fit dans cette journée environ 60 prisonniers, parmi lesquels se trouve un officier; la perte de l'ennemi en tués et blessés doit être considérable.

« Le brave Richepanse, après avoir donné partout l'exemple de la plus grande intrépidité, reçut, dans une des charges, un coup de sabre sur le bras, qui le contraignit de se retirer. D'Hautpoul, guéri de sa blessure, vint heureusement le remplacer.

« Le chef de brigade Doré, commandant le 8e régiment de cuirassiers, qu'il conduisit si vaillamment au combat, a reçu à Altendorf un coup de biscaïen dont il est mort. Ce digne et brave offi-

cier emporte les regrets de toute l'armée. Indépendamment de ses grandes qualités militaires, il sut encore, par celles de son cœur, gagner l'affection de tous ses camarades.

« Prud'homme, du 1er régiment de chasseurs à cheval, se distingua particulièrement dans cette affaire; plusieurs fois il fut enveloppé avec les siens, et chaque fois il se fit un passage, non pour se retirer, mais pour revenir à la charge avec plus d'acharnement; il sortit de ce combat couvert de contusions, et sa conduite ayant excité l'admiration dans tout le régiment, j'ai cru devoir l'élever au grade de chef d'escadron, avec d'autant plus de raison qu'il y a quelques droits par son ancienneté.

« J'ai élevé également au grade de lieutenant Montbrun, sous-lieutenant au 1er régiment de chasseurs à cheval, faisant les fonctions d'aide de camp près de Richepanse. Ce brave jeune homme, voyant son général assailli de toutes parts et hors d'état, par sa blessure, de se défendre, le couvre de son corps, pare les coups qu'on lui porte et lui donne ainsi le temps de se retirer.

« Je vous prie, citoyens Directeurs, d'avoir égard à ces nominations et de vouloir bien les confirmer.

« L'adjudant général Mortier, qui remplaça, dans le commandement, le général Richepanse, donna dans cette journée, au milieu de la mêlée, des preuves d'un grand esprit de conduite et d'un grand sang-froid. Avec de pareils chefs, un général se dispense de compter le nombre de ses ennemis.

« L'ennemi a pris position sur la rive droite de la Regnitz, entre Ebermannstadt et Forchheim, et sur la rive gauche, entre Forchheim et Höchstadt. Aujourd'hui, l'armée l'attaquera sur tous les points, et le succès obtenu hier nous présage la victoire. »

« Altendorf, 8 août 1796.

« Par ma lettre d'hier, je vous prévenais que mon projet était d'attaquer ce même jour l'ennemi sur les deux rives de la Regnitz entre Ebermannstadt et Höchstadt. En conséquence, la division Lefebvre se dirigea sur la rivière de Wiesent et, après avoir chassé tout ce qui se trouvait sur la rive droite, elle prit position en avant de Drugendorf. Mais l'ennemi occupant avec 600 chevaux, 1,200 hommes d'infanterie et quelques pièces d'artillerie, le poste d'Ebermannstadt, Lefebvre y envoya Mortier, avec un bataillon, qua-

tre escadrons et deux bouches à feu, pour l'attaquer; ce qu'il exécuta avec tant de vivacité, qu'après une heure de combat l'ennemi fut contraint de le lui abandonner. Ce général, se trouvant ainsi maître des deux rives de la Wiesent, fut à même d'envoyer ce même jour des patrouilles sur les derrières de l'ennemi.

« Colaud avait ordre de quitter sa position sous Bamberg, de marcher sur Forchheim, d'attaquer et de culbuter tout ce qu'il trouverait en campagne pour couvrir cette place. L'ennemi était en force dans la plaine et sur les hauteurs, et le général Wartensleben y commandait en personne.

« L'avant-garde de Colaud, commandée par Ney, fut accueillie par une décharge de quatorze pièces de canon. Quoiqu'il n'en eût que deux à leur opposer, il ne perdit pas contenance et, unissant la ruse à la valeur, il parvint, après quelques charges, à débusquer l'ennemi de sa première position. Colaud amena alors à cet officier des renforts qui bientôt le mirent à même de faire rentrer les Autrichiens dans la place et de pousser ses postes jusqu'à la rivière.

« Colaud devait faire sommer le commandant de la place d'ouvrir ses portes aux troupes républicaines dès que celles-ci seraient arrivées à portée de canon. Il en charge Ney, qui, profitant de la consternation que devait avoir produite la retraite précipitée des Autrichiens, envoie aussitôt un parlementaire, auquel le commandant témoigne qu'il rendra la forteresse dès que les Impériaux en seront assez éloignés pour ne plus l'inquiéter. L'officier français insiste, et le commandant capitule.

« On a trouvé dans cette place soixante et dix bouches à feu en bronze, quantité d'armes et de munitions de guerre.

« Ney a donné, pendant cette campagne et les précédentes, des preuves multipliées de talent, de zèle et d'intrépidité; mais il s'est surtout surpassé dans la journée d'hier, où il eut encore deux chevaux tués sous lui. J'ai donc cru pouvoir l'élever, sur le champ de bataille, au grade de général de brigade, dont le brevet lui a déjà été envoyé il y a dix-huit mois, mais que sa modestie ne lui permit pas alors d'accepter. En confirmant cette nomination, citoyens Directeurs, vous donnerez un acte éclatant de votre justice.

« Grenier quitta son camp de Robersdorf, derrière la rivière de

Reiche-Ebrach, et, remontant la rive gauche de la Regnitz, il s'établit, après un combat court, mais vif, sur les hauteurs derrière la rivière d'Aisch.

« Un détachement, commandé par le citoyen Morin, adjudant major de la 16e demi-brigade d'infanterie, s'empara du village de Willersdorf, dans lequel il fit cent prisonniers, dont un officier.

« Championnet déboucha à peu près au même instant sur la rivière d'Aisch par Lauf. Tous les villages, sur les deux rives, étaient occupés par de l'infanterie hongroise et protégés par un grand nombre de bouches à feu établies sur les hauteurs. Ces villages furent attaqués avec impétuosité; mais la résistance de l'ennemi était opiniâtre, et quelques-uns de ses postes furent enlevés et abandonnés jusqu'à trois fois. Enfin, la baïonnette seule est employée, et l'ennemi prend la fuite après avoir essuyé une perte assez considérable.

« Kray, qui commandait ce corps d'armée, avait fixé toute son attention sur l'attaque et le déploiement de cette colonne, parce que le feu de l'artillerie et de la mousqueterie y étaient des plus vifs; mais pendant qu'il examinait sa manœuvre, la colonne obéissant à Bernadotte débouche sur Höchstadt, sans toutefois l'attaquer, afin de donner le temps à la cavalerie de Bonnaud, qui avait ordre de passer la rivière et de tourner l'ennemi par son flanc gauche, de se mettre en mesure d'agir. Tout cela s'exécuta avec autant d'intelligence que de précision, et le général ennemi qui ne s'attendait pas à cette manœuvre, devint, dès cet instant, indécis dans ses mouvements, indécision dont Bernadotte, Bonnaud et Championnet surent profiter pour le déterminer, après des charges réitérées de cavalerie et d'infanterie, à effectuer sa retraite. Il la fit protéger par un grand feu d'artillerie, auquel la nôtre répondit avec son efficacité ordinaire et de manière à mettre les Autrichiens dans le plus grand désordre.

« Les avant-gardes des trois divisions se mettent aussitôt à les poursuivre et, sans leur donner le temps de se reformer, les contraignent à passer la Regnitz, dont ils replient les ponts. Klein prit position au bord de cette rivière.

« L'ennemi, suivant les rapports des officiers généraux, avait un plus grand nombre de cavalerie; mais tous nos corps combattaient avec tant de valeur, les généraux et chefs de corps surent

tellement diriger et exécuter leur manœuvre, que tous les obstacles furent vaincus et que rien ne put leur résister.

« L'ennemi a perdu beaucoup de monde, tant en infanterie qu'en cavalerie, et on lui a fait encore une centaine de prisonniers, dont soixante montés, y compris un officier.

« Les avant-postes des différentes divisions furent portés au delà de la rivière d'Aisch, et les patrouilles et partis poussèrent jusqu'à celle d'Aurach.

« Suivant les rapports qui me sont parvenus, l'ennemi doit se retirer en grande hâte sur Nürnberg; les magasins qu'il avait à Forchheim et dans les environs d'Erlangen ont été vendus ou gaspillés.

« Lefebvre porte aujourd'hui un parti à Grafenberg.

« C'est dans cet état, citoyens Directeurs, que je viens à l'instant de rendre le commandement qui m'avait été confié au général en chef Jourdan, de retour à l'armée. »

En remettant le commandement à Jourdan, Kleber lui écrivait, le 7 août :

« Je suis d'autant plus aise de ton retour, mon cher camarade, que, succombant au malaise que j'éprouve, je me vois contraint de me retirer également pour quelques jours de l'armée : aussi je compte, dès demain, m'établir à Closter-Ebrach.

« Quant à l'armée, elle est réunie sur une ligne bien appuyée et couverte de rivières et enfin prête à se porter droit sur le Danube, auquel elle fait front. Espagne a tracé cette position sur sa carte, et te donnera tous les éclaircissements que tu pourrais désirer.

« Lefebvre a combattu l'ennemi hier à Hirschaid, et avec le plus grand avantage; aujourd'hui, toutes les divisions ont été obligées de combattre pour arriver à leurs positions, et plusieurs de ces combats ont été longs et opiniâtres; mais enfin, partout la valeur de nos troupes a triomphé. Je fais faire demain des reconnaissances sur tous les points, afin de savoir les nouveaux établissements que l'ennemi aurait pu prendre, surtout du côté de Herzogen-Aurach, c'est-à-dire derrière la rivière d'Aurach. Lefebvre a ordre d'envoyer un parti sur Grafenberg, afin d'inquiéter les derrières de l'ennemi. Il n'y a plus rien à Coburg ni à Lichtenfelds. Lefebvre a laissé un officier et quelques chasseurs au premier de ces endroits, pour être aux aguets de tout ce qui pourrait déboucher de ces côtés.

« Königshofen est occupé par un bataillon et vingt-cinq hommes à cheval; mais les fortifications exigeraient de grandes réparations, et il n'y a pas un approvisionnement assez considérable, ni en vivres, ni en munitions de guerre, ni en bouches à feu. Ceci demande ton attention. Je te le répète, Espagne t'en dira plus que je ne pourrais t'en écrire. »

Tandis que Kleber se rendait à Ebrach, l'armée de Sambre-et-Meuse marchait, le 9 août, par les deux rives de la Regnitz et prenait position à Erlangen, sur l'Aurach et sur la Schwabach. Après l'occupation de Bamberg, l'intention de Kleber était de pousser l'ennemi jusqu'à la Bohême, et, gardant les débouchés des montagnes par un corps d'observation, de marcher vers le Danube avec le reste de l'armée. S'il eût continué à diriger les mouvements, la fausse situation de Wartensleben occupant les deux rives de la Regnitz ne lui aurait pas échappé. Loin de profiter de la faute de son adversaire, Jourdan l'imita. L'armée française, en marchant par division sur diverses routes, s'ôtait les moyens d'accabler les Impériaux. Telle fut la cause de la victoire incomplète de Sulzbach (17 août) et de l'insuccès de Wolfering (20 août).

Le 21, nous étions maîtres de la Nab. Lefebvre occupait Wernberg et Nabburg; Colaud et Grenier, Schwartzenfeld; Championnet et la réserve de cavalerie, Schwandorf; Bernadotte, Deining, sur la Laber. Depuis la Lahn, Wartensleben avait exécuté une manœuvre rétrograde sans perdre une seule grande bataille. L'ennemi avait été refoulé, mais non détruit. Aussi la scène change tout à coup. L'archiduc Charles arrive au secours de son lieutenant, et fait payer cher à l'armée de Sambre-et-Meuse la trop grande docilité de Jourdan aux ordres du Directoire ou à l'impéritie de Carnot, qui voulait, du fond de son cabinet, diriger des armées combattant à plusieurs centaines de lieues.

Dans la nuit du 20 au 21, nous repassâmes sur la rive droite de la Nab, et Championnet, soutenu par Bonnaud, qui avait chassé la cavalerie ennemie postée en avant de Schwandorf et qui, franchissant la Nab à sa suite, avait poussé des partis sur la route de Ratisbonne, fut obligé de protéger la retraite. Le 21, les avant-postes de Bernadotte furent repoussés par l'avant-garde de l'archiduc et obligés de prendre position au village de Deining, derrière la Laber. Le 22, attaquée par le prince Charles avec tout le

corps qu'il amenait du Danube, cette division devait succomber, si, profitant de la nuit, elle ne se fût retirée sur Neumarkt, donnant à Jourdan le temps de prendre ses dispositions.

Cependant comme Moreau avait annoncé, la veille même, qu'il allait suivre sans relâche la marche de l'archiduc, le général Jourdan résolut de tenir sa position jusqu'à la dernière extrémité, pour ne point exposer le salut de l'armée de Rhin-et-Moselle. Cette générosité lui fit compromettre sa sûreté et le plaça dans une situation critique.

Apprenant le mouvement rétrograde de Bernadotte du 22, il sentit qu'il ne pouvait plus compter sur l'arrivée de Moreau, resté sur le Lech. Il ordonna immédiatement la retraite à ses différentes colonnes, et dirigea sur Sulzbach ses parcs et ses équipages.

A la nouvelle du danger que courait l'armée, Kleber oublia son mécontentement et ses fatigues, se rendit, le 23 août, à Lauf, et écrivit à Jourdan : « Je te préviens, mon cher camarade, qu'arrivé ce soir à Lauf, je compte demain coucher à Sulzbach, et qu'après-demain, de bonne heure, je serai à Amberg, où j'attendrai, par le retour de l'officier que je t'envoie, des ordres sur la destination que tu voudras bien me donner. »

Jourdan lui remit le commandement de l'aile gauche (div. Lefebvre et Colaud).

Lefebvre, qui avait quitté, le 23 à 10 heures du soir, ses positions de Nabburg et Wernberg, s'établit, le 24, en arrière de Hirschau, pour couvrir Hahnbach et Sulzbach. La division Colaud, retardée dans son mouvement par la division Grenier, engagée aussi sur la route de Schwartzenfeld à Amberg, ne parvint à franchir la Vils que dans la journée du 24, après avoir livré combat à la cavalerie de Wartensleben, qui la serrait de trop près. Au momoment où Kleber reprenait la direction de ces deux divisions, elles étaient placées : Lefebvre, près de Hahnbach; Colaud, à Eglsee.

Kleber arrivait juste pour la retraite. La situation de l'armée de Sambre-et-Meuse devenait à chaque instant plus critique. L'archiduc avait forcé Bernadotte à se retirer, le 25 août, à Forchheim. et, par ses coureurs et ses patrouilles, il avait pris possession de la grande route d'Amberg à Nürnberg. Jourdan se vit donc obligé de

se diriger sur Forchheim par Velden, sans savoir s'il trouverait des chemins praticables aux convois et à l'artillerie. Arrivée à Achtel, la colonne aux ordres de Jourdan (Grenier, Championnet, Bonnaud) fut arrêtée par les équipages de l'armée, qui, marchant en avant, n'avaient pu descendre directement sur Velden et devaient se jeter sur la gauche pour remonter la vallée étroite de la Pegnitz. Dans ces conjonctures, l'armée de Sambre-et-Meuse aurait pu être compromise, si l'archiduc n'était resté toute la journée du 25 à Sulzbach. Il n'y eut que des engagements de troupes légères. La nuit suivante la retraite continua. Le 26, vers 2 heures de l'après-midi, Kleber était à Pegnitz, et Jourdan à Betzenstein. Le 27, on rétrograda sur Ebermannstadt et Pretsfeld. Le 28, toute l'armée se trouva réunie en arrière de la Wiesent. Tourné sur sa droite par le corps de Hotze, fort de vingt-trois bataillons et de soixante escadrons, Jourdan se décida à reculer, afin d'aller passer la Regnitz à Seussling, pour battre le général Hotze, tandis que Kleber, étendant ses deux divisions d'Ebermannstadt à Forchheim, masquerait son mouvement et contiendrait l'archiduc Charles, en défendant la ligne de la Wiesent. Le 29, Kleber était en mesure de couvrir la manœuvre de Jourdan, qui, forcé de renoncer au passage à Seussling, à cause de l'insuffisance du pont, résolut de déboucher par Bamberg. Les changements apportés aux dispositions premières retardèrent les mouvements des divisions. Bernadotte se trouva assez promptement sur la rive gauche de la Regnitz et dans la direction de Burgebrach; mais il n'était pas soutenu par Championnet, qui ne traversa Bamberg que tard dans la soirée. Cependant l'ennemi fut attaqué et refoulé : la division Bernadotte s'établit ensuite en vue de Burgebrach; celle de Championnet, derrière elle; la division Grenier et une partie de la cavalerie de Bonnaud restèrent dans Bamberg.

Au moment où l'ordre de retraite sur Bamberg parvenait à Kleber, le 29 dans la journée, ses troupes prenaient position sur la Wiesent. Il les rassembla en toute hâte; puis, vers 2 heures de l'après-midi, il dirigea son parc d'artillerie et les équipages des deux divisions sur Altendorf, d'où, précédant la division Lefebvre, il devait se rendre, par la grande route qui suit la Regnitz, à Hallstadt. La division Colaud, réunie à 3 heures, arriva tard dans la soirée à Hallstadt. L'artillerie et les équipages

qui encombraient la route ralentirent la marche de la division Lefebvre. Parvenue à hauteur de Seussling, elle trouva le général Bonnaud aux prises avec les troupes de Starray, qui essayaient de forcer le gué. Quelques bataillons de Lefebvre engagèrent l'action et, pendant ce temps, toute la division fila vers Strullendorf, où elle s'installait à 10 heures du soir. Elle arriva à Hallstadt le 30 à 7 heures du matin. Jourdan porta les divisions Bernadotte et Championnet à Wiereth, où elles passèrent le Mayn, et les établit le soir à Zell. Kleber eut ordre de se rapprocher de cette ville. Le 31 août, Jourdan continua sa retraite sur Schweinfurt; il prescrivit à Kleber de se porter à Lauringen. Suivant les instructions qu'il avait reçues, le commandant de l'aile gauche se disposait à acheminer, le lendemain, 1er septembre, à deux heures du matin, ses deux divisions sur Kissingen, pour prendre position en arrière de la Saale, quand arriva un ordre de Jourdan qui lui enjoignait de venir à Schweinfurt, afin de concourir à un mouvement vers Würzburg.

Ce n'était pas le premier contre-ordre que recevait Kleber depuis le commencement de la retraite. Il entra dans une violente colère, et accusa Jourdan d'être la cause de la mauvaise tournure que prenait cette campagne. Tout allait mal, en effet, depuis qu'on avait quitté Amberg. Il semblait que Jourdan, trompé dans son attente par la direction des opérations de Moreau, ne songeait plus qu'à fuir au plus vite. Or Kleber improuvait cette précipitation et le peu de ménagement que l'on avait pour la santé et les forces des soldats. D'un caractère emporté, il présenta très-vivement ses observations à Jourdan, qui se vit dans la nécessité de le rappeler à l'ordre; on dit même qu'il le mit aux arrêts (1). Kleber résigna son commandement. Bernadotte et Colaud suivirent son exemple. Le premier cependant retourna le surlendemain à la tête de sa division. Les troupes qui composaient la division Colaud furent versées dans les divisions Lefebvre, Bernadotte et Grenier.

L'armée de Sambre-et-Meuse, réduite à quatre divisions d'infanterie et à une division de cavalerie, marcha vers Würzburg contre le général Hotze. Le corps de Hotze, renforcé, la veille du com-

(1) *Kleber*, par Lubert (d'Héricourt).

bat, par les troupes de l'archiduc, resta maître du champ de bataille (7 septembre), malgré la bravoure des soldats de Bernadotte, de Championnet et de Grenier.

La bataille de Würzburg, que Jourdan se crut obligé de livrer, est presque le seul événement de guerre remarquable dans cette retraite, qui fut conduite à terme beaucoup plus heureusement qu'on ne devait l'espérer. Si le prince Charles fit preuve de génie dans sa marche sur Neumarckt pour se réunir à son armée du Rhin, il montra ensuite trop de circonspection, trop de lenteur, et laissa échapper les occasions que la fortune et la faiblesse de son adversaire lui offrirent. La position de l'armée de Sambre-et-Meuse était cependant bien critique : l'archiduc pouvait marcher rapidement sur Francfort, rejeter au delà du Rhin Marceau, qui arrivait de Mayence, et se porter du côté de la Nidda.

Jourdan, inquiet, sans détermination, n'ayant plus les conseils de Kleber, s'était retiré à Arnstein le 4; il rallia la division Lefebvre et rétrograda sur la Lahn, où Marceau le rejoignit le 9.

Attaquée dans ses positions sur la Lahn, le 11, le 14, le 15 et le 16, l'armée de Sambre-et-Meuse fit bonne contenance et obligea l'ennemi à rester sur la rive gauche. Mais le 17, le général Castelverd, récemment arrivé de l'armée du Nord avec sa division, ayant quitté ses positions de la basse Lahn pour aller repasser le Rhin à Neuwied, Jourdan dut battre en retraite de tous côtes. Marceau, chargé de faire l'arrière-garde et de protéger la marche rétrograde, s'en acquittait avec sa bravoure accoutumée, lorsque, le 19 septembre, en soutenant les efforts de l'ennemi près d'Altenkirchen, pour donner à l'armée le temps de défiler, il fut blessé mortellement.

Le 21, la division Poncet passa le Rhin à Bonn; les divisions Championnet, Grenier, Bernadotte et Lefebvre s'établirent : la droite à Porz, le centre à Rath et la gauche à Bensberg. Les troupes légères couvrirent le front du camp, de manière à observer tout ce qui déboucherait de la Sieg et de l'Agger.

Moreau, lui aussi, était obligé de revenir du Lech sur le Rhin.

Ainsi finit cette double campagne, si mémorable, et dont les chances furent si variées. Son but ne fut pas rempli, et l'armée républicaine revenait à son point de départ. Le morcellement de la cavalerie, très-inégalement répartie dans les différentes divi-

sions, empêcha souvent d'obtenir des résultats plus avantageux, mais c'était le système d'alors; on n'était point encore arrivé à en réunir de fortes masses, qui, par leurs manœuvres, préparent le succès d'une campagne et par leurs chocs décident du sort des batailles.

Après la retraite sur Wetzlar et la levée du blocus de Mayence, le Directoire avait compris la nécessité d'accepter la démission de Jourdan et de lui donner promptement un successeur. L'entente qui existait entre Jourdan et Kleber avant le passage du Rhin était plus qu'affaiblie. Il régnait même entre eux de l'aigreur, dont on ne devait pas craindre l'influence devant l'ennemi, mais qui pouvait nuire au bien du service.

Le Directoire confia le commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse à Beurnonville, que Jourdan devait remplacer à l'armée du Nord (9 septembre).

Kleber était décidé à se retirer. Arrivé à Bonn le 14 septembre, il écrivit au ministre de la guerre :

« Des indispositions réitérées et des douleurs aiguës de poitrine me forçant de ralentir de zèle et d'activité dans le service, que je suis obligé de quitter de temps en temps, je vous prie, citoyen ministre, de vouloir bien accepter ma démission ou m'accorder un congé assez long pour rétablir ma santé, entièrement altérée. Rien ne pourra me faire varier dans l'une de ces deux demandes. Je suis obligé, dans ce moment, de me retirer derrière l'armée, où j'attendrai votre réponse.

« Ce qui me console dans ma retraite, c'est que, l'armée active étant réduite à quatre ou cinq divisions, mon absence ne peut être préjudiciable au bien du service. »

Le général Beurnonville, en voyant l'état dans lequel se trouvait l'armée de Sambre-et-Meuse, se sentit pris d'un profond découragement. Tout était à réorganiser : régiments, brigades, divisions, services des vivres, des fourrages, de l'habillement, des transports et des ambulances. Or Jourdan refusant de lui prêter son concours, Beurnonville songea à s'associer Kleber. Il demanda avec instances au Directoire la permission de se l'adjoindre le plus tôt possible.

« C'était le seul, mandait-il (21 septembre, de Cologne), qui se mît à sa disposition pour l'aider dans sa tâche si difficile, si ingrate. Le danger est grand : Ernouf est malade, Marceau blessé

mortellement, Debelle parti, Bollémont prisonnier, Bonnaud blessé : je ne crois pouvoir remplir vos intentions qu'en envoyant Bernadotte dans le Hundsrück, et Kleber, commandant la droite de l'armée, organiserait tout avec son activité ordinaire. » Joubert avait déjà écrit de Wetzlar au Directoire que « l'éloignement de Kleber privait l'armée d'un homme dans les talents duquel elle avait la plus extrême confiance, et surtout qu'une grande énergie rend précieux dans les circonstances difficiles; sans vouloir atténuer les torts personnels qu'on lui reproche envers Jourdan, je ne puis le voir s'éloigner de nous, pour le bien de la patrie, et dans ces moments critiques et décisifs. »

Kleber accepta le commandement de l'aile droite, bien plus pour sauver l'armée d'une dissolution complète que pour complaire au nouveau général en chef. On en trouve la preuve dans la lettre qu'il adressait de Cologne, le 21 septembre, au ministre de la guerre.

« La position critique où se trouve l'armée de Sambre-et-Meuse m'a fait accéder aux instances du général Beurnonville pour reprendre un commandement quelconque, malgré mes souffrances. Quelle que soit, en conséquence, la détermination que vous ayez prise sur la demande que je vous fis de ma démission, je resterai à l'armée jusqu'à ce que, de nouveau, elle se soit portée en avant dans une position respectable, demeurant au surplus toujours bien décidé à me retirer au commencement de l'hiver. »

Le Directoire vit avec joie cette résolution. Kleber pouvait rendre les plus grands services à Beurnonville, que sa rigueur excessive avait rendu impopulaire dans l'armée. Connu des officiers et des soldats, il semblait seul capable de faire accepter l'autorité du nouveau commandant en chef, de retenir les généraux à leurs postes et les soldats à leurs corps. Le ministre de la guerre, Petiet, crut devoir lui exprimer la satisfaction que causait au gouvernement sa détermination, dans l'espérance de le voir réorganiser l'armée de Sambre-et-Meuse et lui rendre sa réputation. Cette armée était couverte de haillons, découragée par la misère, sans vivres, sans moyens de transport. Les hommes étaient mal armés, un grand nombre de fusils sans baïonnettes; des régiments entiers n'avaient d'armes que celles prises à l'ennemi.

L'archiduc Charles n'avait point dépassé la Sieg; il avait établi, le 22 septembre : 1° le corps du général Haddick (9,000 hommes en avant-garde sur la Sieg et le long de la rive droite du Rhin, au-dessus de Bonn; 2° le corps de Kray (11,000 hommes) auprès de Neuwied; 3° le corps de Werneck (12,000 hommes) près d'Uckerath. Pour s'opposer aux tentatives possibles de l'armée ennemie, Beurnonville partagea ses forces en trois fractions : 1° l'aile gauche, que commandait Macdonald, s'établirait sur le Strundenbach; 2° le centre, sous les ordres directs de Kleber, couvrirait le Rhin de Bingen à Cologne; 3° l'aile droite garderait le Hundsrück et contiendrait les garnisons de Nauheim et de Mayence. A dater du 30 septembre, l'aile droite ; que le général Dumuy devait commander, releva aussi de Kleber, qui prit le titre de commandant de l'aile droite et du centre. Les mouvements que nécessitait cette nouvelle constitution de l'armée de Sambre-et-Meuse s'exécutèrent du 23 au 30.

Le 29, à 4 heures de l'après-midi, les avant-postes de Bernadotte sur la rive droite du Rhin furent attaqués. Trois fois Neuwied fut abandonnée par nos troupes, qui trois fois y rentrèrent. Le combat ne cessa qu'à la nuit. Le 30, Kray et Kleber convinrent de neutraliser Neuwied. Bernadotte ne conserva sur la rive droite que la tête de pont.

Chargé de garder la rive gauche du Rhin de Bingen à Cologne, le commandant de l'aile droite comprit que les Autrichiens chercheraient à déboucher par Neuwied, Mayence et Mannheim. Dès lors, il résolut de faire, des 41,000 hommes sous ses ordres, deux corps, dont l'un (divisions Championnet et Bernadotte) garderait la tête de pont de Neuwied et occuperait les camps retranchés de la Chartreuse et de Metternich; l'autre (divisions Hardy et Poncet) contiendrait Mayence et défendrait, au besoin, le Hundsrück et la Nahe. Toutes ces divisions se mirent en mouvement, le 1er octobre, pour aller prendre les positions dans lesquelles elles rempliraient ce double but. Mais le 5, des détachements autrichiens ayant menacé la Selz, Kleber modifia un peu ses premières dispositions; il porta dans le Hundsrück la plus grande partie de ses forces, tandis qu'une portion seulement de la division Championnet gardait Neuwied, où elle fut relevée le lendemain par la division Grenier, qui vint fortifier le centre de la ligne des canton-

nements. Le 6, des colonnes autrichiennes, parties de Mayence et de Mannheim, refoulèrent Poncet et Hardy.

Dès que Kleber eut acquis la certitude que l'ennemi menaçait le Hundsrück, il résolut de renforcer encore son aile droite de la division Championnet. Il ne laisserait à Neuwied que la division Grenier, tandis qu'il réunirait dans le Hundsrück les quatre divisions Poncet, Hardy, Bernadotte et Championnet. La prise de Bingen, le 8, et l'apparition de patrouilles autrichiennes sur l'Alsenz et sur le Moschel annonçaient clairement l'intention des Impériaux de reprendre les positions qu'ils avaient eues à la fin de l'année précédente. Informé de notre situation de ce côté, Beurnonville vint à Coblenz. Les deux généraux se rendirent à Kreuznach, où ils arrivèrent le 10 octobre; après avoir visité les positions occupées par nos troupes, ils confièrent la défense du Hundsrück au général Ligneville, sous les ordres duquel on mit, à cet effet, le corps de Becker, la division Hardy et la division Daurier (ancienne Poncet). Kleber conservait la direction générale des opérations, avec le commandement des divisions Grenier, Championnet et Bernadotte.

En rentrant à Coblenz le 17 octobre, il trouva l'arrêté suivant, en date du 12 :

« *Au général en chef Beurnonville.*

« Le Directoire exécutif nomme le général Kleber commandant en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse, et charge le général Beurnonville du commandement de celle du Nord. »

« *Au général Kleber,*
« *commandant en chef l'armée de Sambre-et-Meuse.*

« Le Directoire vous envoie l'arrêté qui vous confère le commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse; il n'insiste pas sur le mouvement offensif qu'il avait ordonné, mais vous charge de faire des entreprises partielles et audacieuses qui raniment le courage des troupes et fassent craindre à l'ennemi des tentatives plus sérieuses; vous recommande de veiller sur le Hundsrück, de réprimer le pillage, de rétablir la discipline, de déjouer les manœuvres des perfides qui répandent de faux bruits, et de vous concerter avec le commissaire du gouvernement. »

Kleber répondit sur-le-champ :

« J'ai reçu, citoyens Directeurs, avec la plus vive sensibilité, le témoignage de confiance que vous me donnez en me conférant le commandement en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse; j'y répondrais mal, si je pouvais me déterminer à l'accepter.

« Pénétré du plus ardent amour pour mon pays, prêt à verser pour lui jusqu'à la dernière goutte de mon sang, il n'est qu'un sacrifice que je me sente incapable de pouvoir jamais lui faire, c'est de compromettre ses intérêts en acceptant une place que je ne me trouverais pas en état de remplir entièrement. Celle de général en chef exige un homme qui réunisse aux talents d'un habile capitaine ceux d'un excellent administrateur, et, plus encore, dans les circonstances actuelles, un génie créateur. Je ne suis qu'un soldat.

« Pour mettre dans les opérations cette audace, cette intrépidité qui amènent quelquefois le succès, il suffit d'être sincèrement attaché à ses devoirs; mais pour les combiner, pour faire marcher de concert toutes les parties qui les rendent presque infaillibles, il faut être un grand homme, un homme vraiment privilégié de la nature; car ici, ni la volonté la mieux prononcée, ni les efforts de l'application la plus opiniâtre ne peuvent suppléer à ce qu'elle aurait refusé.

« Les raisons qui ne m'ont jamais permis de répondre, dans d'autres temps, à la même marque de confiance subsistent toujours; mes actions, mon langage furent et seront toujours les mêmes. Je redoute peu la responsabilité personnelle; que peut-elle avoir d'effrayant pour celui qui a fait à sa patrie tous les sacrifices qu'elle exige? Mon premier conseiller, celui dont je crains le plus la censure, c'est le sentiment de mes propres forces, c'est ma conscience. Je ne pourrais impunément la braver. Elle m'ordonne de ne pas compromettre les intérêts de la République en acceptant une place au-dessus de mes moyens.

« J'obéis à sa voix, et, quoi qu'il arrive, je ne la méconnaîtrai pas. Je ne puis mieux mériter et justifier vos bontés, citoyens Directeurs, qu'en sachant moi-même y mettre des bornes, en vous priant de reconnaître celles dans lesquelles la nature m'a renfermé, et que le bien de mon pays ne me permettra jamais d'outre-passer.

« A son arrivée à l'armée de Sambre-et-Meuse, le général Beurnonville l'a partagée en deux ailes; il m'a confié le commande-

ment de la droite, se réservant plus spécialement celui de la gauche. Je crois, dans cette place, pouvoir servir plus avantageusement la République que dans celle où m'appelait votre confiance. Veuillez donc me permettre, citoyens Directeurs, de ne pas la quitter. J'emploierai tous mes moyens pour seconder le général Beurnonville, dont les talents administratifs et les connaissances militaires doivent nous promettre les plus heureux succès. Nous travaillons sans relâche et de concert, et aussitôt que les subsistances et les effets d'habillement nous permettront de marcher en avant, l'armée nous donnera des preuves qu'elle n'a rien perdu du moral qui la caractérise. Ses revers ne peuvent être attribués aux batailles qu'elle a livrées; mais, nu et sans pain, que peut l'homme le plus brave? Quand le soldat verra que le gouvernement s'occupe de venir à son secours, qu'il aura de quoi se mettre à l'abri de l'intempérie des saisons, que les subsistances seront en partie assurées; alors, citoyens Directeurs, la République aura bientôt de nouveaux triomphes à célébrer. Les soldats de Sambre-et-Meuse sont encore les mêmes qui ont chassé les Autrichiens de la Belgique et les ont poussés jusqu'aux frontières de la Bohême. Dignes d'eux-mêmes et de la cause qu'ils défendent, ces enfants de la révolution en seront toujours les plus solides appuis.

« L'indiscipline et l'insubordination étaient venues de ce que les distributions ne se faisaient pas, de ce qu'il n'y avait plus dans les services aucune espèce d'organisation. Ces crimes et tous ceux qui en étaient découlés disparaîtront avec la cause qui les a produits. Aussitôt que tous ces maux seront réparés, nous reprendrons l'offensive; nous attaquerons l'ennemi partout où nous le rencontrerons, et la victoire, qui fut si longtemps fidèle à nos drapeaux, couronnera encore nos efforts. Les forces que nous avons devant nous ne peuvent nous en imposer; dès que nous aurons réuni quelques moyens de transport, que le soldat n'aura plus à craindre la faim et le froid, nous irons soutenir les brillants exploits de l'armée de Rhin-et-Moselle, et prendre part aux événements qui doivent nous donner une paix glorieuse, une paix qui nous fasse recueillir le fruit des travaux accomplis pour l'obtenir. »

Après avoir expédié cette lettre à Paris, Kleber se rendit à Cologne, où Beurnonville l'avait mandé. Le général en chef et le commissaire du gouvernement, Alexandre, insistent pour le faire

revenir sur son refus. Sa résolution est inébranlable (1). Beurnonville ne se tient pas pour battu; il s'adresse au Directoire et veut, à tout prix, que l'on mette à sa place Kleber, « ce brave officier dont on a mal à propos paralysé les talents militaires, qui, dans la retraite comme dans l'attaque, est le seul fait pour commander une armée, et qui sera revu à la tête de l'armée de Sambre-et-Meuse avec enthousiasme. » Il va jusqu'à craindre l'obstination dans le refus; mais le Directoire doit « le forcer à accepter, dans l'intérêt de la patrie, car il ne connaît personne qui puisse le remplacer à la tête des troupes ».

Kleber commandait l'aile droite. Comme il s'attendait à une tentative prochaine de passage du Rhin de la part des Autrichiens, il garnissait de troupes et de canons les environs de Coblenz et de Neuwied. L'événement ne tarda pas à confirmer ses appréhensions et à récompenser sa prévoyance. Dans la nuit du 20 au 21 octobre, les Impériaux débarquèrent en même temps sur plusieurs points, à Neuendorf, à Engers-Sebastian, au confluent de la Nette, à Rhens. Grâce aux précautions prises par Kleber et à la valeur de ses troupes, ils furent partout repoussés, laissant des morts, des prisonniers, des chevaux et des bateaux. Les attaques furieuses de Kray contre la tête de pont de Neuwied échouèrent complétement. Si les Autrichiens parvinrent à s'emparer du fort Marceau, ils en furent bientôt chassés avec des pertes énormes. Cette affaire leur coûta plus de 4,000 hommes, tués, blessés ou prisonniers.

L'armée de Sambre-et-Meuse conservait un débouché important sur la rive droite du Rhin. Quelques jours après, le 26 octobre, Ligneville rejeta l'ennemi au delà de l'Apfel et d'Ockenheim; le corps de Poncet occupa Kaiserslautern. Informé de l'affaire de

(1) « Beurnonville insistait auprès de Kleber pour connaître les motifs de son refus. Celui-ci lui répondit avec sa causticité habituelle : « C'est que, pour être général en chef, il faut des qualités que je suis loin d'avoir; il faut réunir aux talents que demande la guerre ceux qu'exige l'administration, et je ne suis qu'un soldat. Pour combiner des manœuvres, pour faire marcher de concert ce qui en assure, ce qui en garantit le succès, il faut être un grand homme, un homme privilégié de la nature. » Beurnonville, d'abord un peu déconcerté par cette moqueuse allocution, n'avait pas tardé à se remettre. Il avait d'ailleurs la conviction de son insuffisance, et désirait par-dessus tout alléger le fardeau sous lequel il succombait. » (*Mémoires de Ney*, t. I, p. 234.)

Neuwied, le Directoire ordonna de reprendre l'offensive dès que le pont de Neuwied, qui avait été emporté par la crue, serait rétabli.

Dans une lettre qu'il écrivait, le 28 octobre, au général Moreau, Kleber montre les difficultés et les dangers que présentait alors, pour l'armée de Sambre-et-Meuse, une expédition au delà du Rhin.

« Le Directoire, ayant calculé mes talents sur quelques succès que je devais plutôt au zèle et à l'activité des officiers généraux, mes collaborateurs, et à la valeur des troupes sous mes ordres, qu'à mes lumières, m'avait nommé général en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse. J'ai cru devoir refuser, dans l'intérêt de mon pays. Le général Beurnonville commande toujours et l'armée du Nord et l'armée de Sambre-et-Meuse.

« Ce général avait reçu du Directoire l'ordre de se porter en avant, et on lui avait même prescrit d'être, le 10 novembre au plus tard, sur la Regnitz. C'est en vain qu'il expose l'état de délabrement où se trouve l'armée, et qu'il prouve jusqu'à l'évidence qu'avant de l'avoir ravitaillée, surtout en moyens de transport, il est impossible qu'elle fasse un pas à travers le désert qu'elle serait obligée de parcourir pour arriver jusqu'au Mayn. Le Directoire ne semble tenir aucun compte de ce défaut de moyens, et lorsqu'il savait que nous n'avions pas une charrette pour transporter nos blessés et à peine le quart des chevaux d'artillerie nécessaires au service, que nous n'avions pas un bateau de rechange pour nos communications sur la Moselle et le Rhin, il m'ordonna de souffler des marches à l'ennemi, de passer le Rhin à Oppenheim, d'attaquer de revers le corps de Werneck et de le jeter dans la Westphalie. Je sens combien cette opération eût été belle et hardie; mais tout projet qui n'est pas basé sur la moitié des moyens d'exécution est pour le moins absurde; et j'avoue franchement que je me serais senti incapable de pareils tours de force. Ce sont donc ces fautes de moyens et la nudité de l'armée qui sont cause de notre inaction. Car soyez certain, citoyen général, qu'autrement nous aurions volé à votre secours et que nous eussions fait les plus grands efforts pour vous faire recueillir complétement le fruit de l'une des plus belles opérations militaires qui se soient jamais faites. Je n'entrerai pas dans de plus grands détails; le général Beurnonville a dû vous écrire; il vous

aura dit où il en est, ce qu'il peut et ce qu'il entend faire. Nous serons toujours prêts à lui obéir, parce que nous savons qu'il n'exigera jamais de nous l'impossible. Il démontrera d'ailleurs que, dans l'hypothèse où nous nous porterions de nouveau en avant, après avoir laissé les garnisons nécessaires sur ses derrières, bloqué Ehrenbreitstein et Mayence, contenu par un corps la tête de pont de Mannheim, il ne lui restera que 16 à 18,000 hommes pour armée d'observation sur la rive droite. Que peut-il faire? Où peut-il aller?

« Quelques jours d'intérim de plus, lorsque j'étais sur la Regnitz, et je vous donnais des preuves du désir que j'ai de me rapprocher de vous; tous mes efforts y tendaient alors, l'armée entière le sait; mais le destin en avait ordonné autrement. »

Kleber n'était point insensible à l'honneur du commandement. S'il l'avait refusé, ce n'était pas seulement par défiance de ses propres forces, mais à cause de l'impossibilité où il se voyait de remplir les intentions du gouvernement. Jaloux de la gloire, dévoué à son pays comme il l'était, il fallait qu'il vît bien peu de chances de succès dans la marche en avant pour qu'il n'osât pas l'entreprendre. La tâche semblait, en effet, tellement difficile, que ses amis en étaient effrayés pour lui. « Les gazettes annoncent que vous êtes nommé enfin général en chef de l'armée, écrivait Colaud, de Luxembourg, le 30 octobre; c'est un grand bien pour notre patrie; mais je vous suis trop attaché pour vous en faire compliment. »

Kleber proposait de conserver l'intégrité de la rive gauche du Rhin depuis Düsseldorf jusqu'à Huningue, et d'attendre dans cette position offensive et défensive l'ouverture de la campagne prochaine.

L'armée de Sambre-et-Meuse était dans la plus déplorable situation. Dans les premiers jours de novembre Beurnonville communiquait au Directoire exécutif la lettre suivante, qu'il recevait de Kleber :

« Les privations commencent à plonger de nouveau l'armée dans un état affligeant; malgré tous mes soins, tout va nous manquer, faute de moyens de transport. La pénurie des fourrages est extrême; à l'instant, sort de chez moi l'inspecteur général de cette partie, qui, au lieu de me donner des espérances, me fait entrevoir disette et manque absolu. La désertion continue toujours dans les

corps, et ce qui est encore plus affligeant, c'est que les troupes s'expliquent formellement sur toutes les opérations d'outre-Rhin.

« Toutes les plaintes auxquelles j'ai à répondre me forcent à un travail auquel ma santé ne peut résister. Le général Ligneville, qui n'a cessé de harceler l'ennemi jusqu'à ce qu'il l'ait acculé sous Mayence et sous Mannheim, vient de faire une chute de cheval; sa santé est altérée; il demande à commander une place pour s'y reposer. Vous voyez où nous en sommes réduits. C'est au point que, si l'ennemi venait à nous attaquer, nous n'aurions ni cavalerie, ni canons à lui opposer, parce que tous les chevaux sont obligés de fourrager.

« Je vous prie de ne plus compter sur mes services, si l'on ne vient pas à notre secours, parce que je ne veux pas me déshonorer.

« Il n'y a pas de généraux qui n'éprouvent pareils dégoûts par l'impossibilité de seconder ma bonne volonté. Que faire alors? L'armistice me paraît le seul parti à prendre. »

Le général en chef ajoutait : « L'armée, qui a tant souffert depuis le Mayn jusqu'à la Sieg, sait tout ce qu'elle souffrirait pour y retourner; elle sait qu'il faudra qu'elle couche dans la boue, privée de paille, de bois et de toutes les subsistances, faute de transports. La nudité, les fatigues, le dégoût, le froid, le mauvais temps, le manque d'argent, tout me présage l'impossibilité de remplir vos vues d'offensive. J'avais donné vos instructions d'attaque aux généraux d'ailes, aussitôt la terre un peu affermie. Macdonald, qui commande la gauche, aussi brave que de bonne volonté, ne dissimule pas le danger de l'expédition. Je ne dis pas que l'armée refusera tout à fait de marcher, mais il y a tout à craindre avec son découragement. L'ennemi, ce matin, me fait faire une proposition..... Je vous soumets de conclure cet armistice. Cette proposition de l'ennemi n'est-elle pas propice? Si telle est votre intention, faites-le-moi connaître le plus tôt possible... Abandonné par mes généraux, je ne peux faire ce que vous désirez, surtout quand l'armée s'exprime aussi ouvertement et quand les moyens de la faire agir sont aussi nuls. » Ces lettres en disent assez sur l'état de l'armée de Sambre-et-Meuse. Découragement en haut, chez les généraux; misère et dégoût en bas, chez les soldats. Dans de pareilles conditions était-il possible de marcher sur la Lahn et de gagner la Regnitz?

En attendant la réponse du gouvernement à la proposition d'armistice faite par le baron Kray, Kleber devait se préparer à l'offensive, et réunir dans ce but tout ce qui pouvait être nécessaire aux troupes, en approvisionnements de vivres et de fourrages. Le mois de novembre s'écoula sans événement militaire. Les Impériaux n'attaquèrent point : l'échec du 21 octobre les avait rendus plus circonspects. Dégoûté de voir les troupes manquer de tout, poussé à bout par toutes les vexations qu'il éprouvait quand il réclamait, Kleber écrivit, le 28 novembre, au ministre de la guerre :

« On parle d'un armistice, en effet indispensable pour la conservation de l'armée, dont les chevaux d'artillerie et de cavalerie dépérissent tous les jours et sont dans un état de diminution alarmant.

« Si cet armistice doit avoir lieu, je vous prierai de vous rappeler que ma démission présentée au Directoire avait été acceptée, et que je n'ai repris du service que pour seconder un instant le général Beurnonville dans la fin de cette campagne; j'ai rempli cette tâche, et ma santé se délabrant tous les jours davantage, moins, à la vérité, par les fatigues que par les dégoûts et l'amertume dont on nous abreuve, je viens de nouveau réclamer ma retraite.

« On a cherché à me persuader que quelques membres du Directoire avaient résolu de faire arrêter tous les généraux démissionnaires de cette armée; je n'ai pu le croire; mais cette menace, lors même qu'elle existerait, ne changerait rien à ma détermination; le désagrément seul rejaillirait sur moi, mais non la honte, j'écarte cette idée, elle afflige trop mon âme.

« Veuillez avoir la bonté de m'annoncer bientôt que je suis libre de me retirer. C'est dans le département du Haut-Rhin que j'établirai mon domicile. Avec très-peu de biens, j'y vivrai de mes talents et de mon industrie; scrupuleux observateur des lois, j'y remplirai les devoirs d'un bon citoyen. »

En même temps (30 novembre) il se plaignait très-vivement à Beurnonville de l'inexécution de toutes les promesses d'Alexandre, le commissaire du gouvernement :

« Ci-joint, mon général, une lettre du commissaire Alexandre, dont était chargé l'ordonnateur Fères, de retour à Coblenz d'hier soir... Qu'a rapporté l'ordonnateur, en réponse à la mission pour

laquelle il avait été envoyé à Cologne et à Aix-la-Chapelle? Des arrêts de dépérissement pour le présent, de faibles espérances pour l'avenir. Les 4 millions réclamés, mangés à Paris; une légion de fournisseurs arrivant de toute part et tous porteurs de mandats sur la caisse du payeur, qui est vide. Les 200,000 livres qui ont dû être réparties à d'autres entrepreneurs, et notamment à celui de viande, n'existent pas plus que les 4 millions, et lorsque Fères est parti de Cologne, rien n'était encore fait à cet égard.

« Alexandre, ce grand homme, qui assurait au gouvernement que tout allait bien, que tout s'activait, que l'abondance allait renaître et avec elle le bon ordre, commence à battre de l'aile. Il n'a plus d'espoir et songe, je crois, à se retirer du mauvais pas comme il pourra.

« Rien n'est plus incertain que le quart des appointements puisse être payé le mois prochain. La viande manque depuis 17 jours, mais Alexandre *le grand* regarde sans doute aussi cette distribution comme une munificence nationale. Eh bien! qu'ils commandent donc, lui et tous les agents du système subversif, ces armées qui, seules encore, servent de bouclier à la République. Pour moi, qui, à la vérité, ne me suis jamais fait illusion sur ses belles promesses, mais que cet excès de misère a plongé dans un dégoût invincible, je ne me sens plus la force d'y tenir. Je dois vous prévenir, mon cher général, que j'ai, de nouveau, envoyé ma démission au ministre de la guerre, et je pense qu'on aura égard à mes instances, et qu'elle sera acceptée.

« Il vient de paraître un nouvel arrêté, relativement aux tables des généraux. Voilà trois mois qu'on nous traîne dans la boue avec cette soi-disant munificence; encore, le parti qu'on a pris définitivement n'est-il pas plus honorable que les précédents; et le style est toujours *alexandrin*.

« Les 36,000 capotes annoncées avec tant de faste n'arrivent pas plus que les bœufs de la Hollande; il faut espérer qu'elles nous arriveront à la canicule. »

Le 10 décembre, nouvelle lettre au ministre :

« L'ennemi venant de prendre ses quartiers d'hiver et le général en chef Beurnonville ayant profité de cette circonstance pour faire prendre les cantonnements à l'armée, je viens de nouveau vous prier de faire agréer ma démission par le Directoire

exécutif, ma santé ne me permettant pas de continuer mon service. » Petiet, qui voyait avec peine Kleber s'éloigner de l'armée, s'efforçait de le faire revenir sur sa détermination :

« C'est avec bien du regret, général, lui répondait-il le 13 décembre, que je vois, par votre lettre du 28 novembre, que vous êtes décidé à donner votre démission et à abandonner l'armée, au moment où elle a le plus besoin de vos lumières et de votre expérience.

« J'aime à croire qu'en réfléchissant davantage sur ce parti, votre amour pour la chose publique l'emportera sur quelques désagréments dont vous vous plaignez, et qui sont la suite des circonstances critiques dans lesquelles nous avons été entraînés. Je vous invite, à cet effet, à conférer avec le général Beurnonville, à qui vous devez cette déférence, comme chef de l'armée, et qui, sans doute, ne voit pas sans peine le départ d'un de ses coopérateurs les plus habiles et les plus zélés.

« Si cependant, général, malgré son exemple et contre mon attente, vous persistez à vouloir quitter le poste où vous avez justifié la confiance du gouvernement et où vous pouvez encore rendre les plus grands services, je soumettrai votre démission au Directoire et vous ferai connaître sa détermination. »

Sur ces entrefaites, Beurnonville fut assez sérieusement indisposé. Le 14, il remit le commandement à Kleber, qui, dans de pareilles circonstances, n'hésita pas à l'accepter. Il écrivit immédiatement au ministre :

« Le général Beurnonville, étant tombé malade, m'a remis le commandement en chef de l'armée, par intérim.

« Celle-ci n'est donc que pour vous prier de m'indiquer l'officier général auquel je dois remettre, à mon tour, le commandement provisoire, si, lors de l'arrivée de la permission de me retirer du service, que j'attends d'un moment à l'autre, le général Beurnonville n'était pas encore rétabli.

« Je vous prie, citoyen ministre, de vouloir m'annoncer bientôt que je suis libre de me retirer. Je vous en aurai une obligation toute particulière. »

« Coblenz, 21 décembre 1796.

« *Au ministre de la guerre.*

« J'ai reçu, citoyen ministre, votre lettre du 13. J'ai été on ne peut plus sensible à tout ce que vous avez bien voulu m'y dire d'obligeant. L'homme qui aime sincèrement ses devoirs, qui aime son pays et le sert de tous ses moyens, doit naturellement répondre à la confiance du gouvernement.

« Mon plus grand désir serait de pouvoir continuer à m'en rendre digne dans la carrière militaire; mais ma santé ne me le permet pas. Sans cette circonstance, j'aurais pu me rendre à vos conseils et rester à l'armée, bravant même tous les désagréments, tous les dégoûts dont on cherche à nous abreuver.

« Permettez donc que j'insiste dans ma demande et que je vous prie de vouloir bien faire agréer ma démission au Directoire exécutif.

« Le général Beurnonville est instruit de cette démarche.

« Je vous aurais volontiers parlé d'une retraite, d'une pension, mais je n'ai ni l'âge, ni les années de service nécessaires pour avoir quelques droits à la gratitude nationale. En me livrant à une branche d'industrie quelconque, j'espère trouver de quoi vivre et rendre toujours, quoique dans une carrière différente, des services à ma patrie. »

Pendant que le plus grand calme régnait à l'armée de Sambre-et-Meuse, le Directoire exécutif décidait, le 26 décembre, que la démission de Kleber serait acceptée. Ce général continua néanmoins à exercer le commandement.

« Je vais faire partir un certain nombre de troupes vers la Queich, mandait-il le 30 décembre à Moreau, et me rendre de ma personne dans le Hundsrück, afin d'être à même d'ordonner plus promptement le mouvement que vous pourriez me prescrire en conséquence du renfort à envoyer en Italie.

« Nous venons de recevoir l'agréable nouvelle que vous allez commander les deux armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse; c'est là le vrai moyen de donner à ces deux armées cette impulsion d'ensemble dont vous me parlez. Je regrette que ma santé ne me permette pas de partager vos travaux la campagne pro-

chaine. Ma démission a été acceptée; je ne quitterai pourtant l'armée que vers le 15 janvier, espérant vous y voir avant ce temps. Cela me fera d'autant plus de plaisir que rien n'égale l'empressement que j'ai de faire votre connaissance. »

Beurnonville cependant ne pouvait renoncer à l'espoir de le retenir à son poste. « Peut-être, si vous veniez promptement, écrivait-il de Bonn, le 30 décembre, à Moreau, nous parviendrions ensemble à conserver Kleber, quoique sa démission soit envoyée et acceptée. Il reprendrait l'armée de Sambre-et-Meuse; Desaix, Rhin-et-Moselle, et vous, le tout. Aidés d'hommes aussi célèbres, nous ne pourrions manquer de retrouver nos triomphes. »

CHAPITRE VIII.

1797.

Kleber continue à commander, par intérim, l'armée de Sambre-et-Meuse. — Nouvelle réorganisation de cette armée. — Il remet l'intérim à Championnet. — Se retire à Strasbourg, puis à Paris. — Révolution du 18 fructidor.

La fin de la campagne de 1796 et surtout la mort de Marceau avaient douloureusement affecté Kleber. Il avait fallu que le découragement, le dégoût et le deuil fussent bien profonds, pour l'emporter, chez lui, sur le dévouement au pays et l'amour de la gloire.

Le gouvernement n'avait manqué, à l'égard du commandant démissionnaire, ni de courtoisie, ni de justice : il l'avait chaleureusement remercié des services rendus à la patrie, et lui avait alloué le traitement d'un général en disponibilité. Kleber en fut flatté et satisfait.

« J'ai reçu, citoyens Directeurs, écrivait-il le 2 janvier 1797, votre lettre du 26 décembre par laquelle vous m'annoncez de la manière la plus affectueuse avoir autorisé le ministre de la guerre à accepter ma démission.

« Cette lettre sera pour moi un titre précieux du droit que j'ai acquis à votre estime, et votre sollicitude à m'accorder provisoirement le traitement d'officier général réformé m'engage envers vous à la plus vive reconnaissance. »

L'attachement pour ses troupes, les devoirs que lui imposait la conduite du Directoire, les instances du général Beurnonville, le retinrent encore quelque temps à l'armée de Sambre-et-Meuse, qui relevait provisoirement de Moreau. Il continua la réorganisation, et s'occupa de constituer une solide division, que, d'après les ordres de Moreau, il devait envoyer à l'armée d'Italie. Il en confia le commandement à Bernadotte, comme le plus énergique et le plus capable. Friant fut désigné pour commander l'une des brigades, et chargé de réunir, le 12 janvier au plus tard, quatre demi-brigades à Trèves, pour les conduire ensuite à Metz, d'où elles devaient être dirigées sur l'Italie. Il lui est recommandé de

« maintenir l'ordre en route et d'avoir partout une conduite qui démente les calomnies dont on a chargé l'armée de Sambre-et-Meuse. »

Kleber rendit compte à Moreau, le 7 janvier, des dispositions qu'il avait prises.

« Vous trouverez ci-joint, mon cher général, le tableau des troupes marchant en Italie; vous y verrez les jours de leur arrivée à Metz, d'après lesquels vous pourrez calculer leur arrivée à Chambéry.

« J'ai indiqué les officiers généraux qui se trouvent à la tête de ces troupes.

« Si tous les encadrements étaient au complet, cela ferait une belle armée d'à peu près 25,000 hommes; mais je ne dois pas vous dissimuler que les huit demi-brigades et les deux régiments de cavalerie ne forment au plus que 12,000 hommes. D'après cela j'aurais été très-embarrassé, si vous ne m'aviez point prescrit le nombre des demi-brigades à envoyer.

« J'ai fait choix de Bernadotte pour commander la grande division se dirigeant par Metz, parce que ce général attendait, d'un moment à l'autre, un congé du ministre de la guerre, dont il aurait profité pour demander son changement d'armée et à être employé dans un climat plus chaud que celui-ci, qui est nuisible à sa santé. Il m'a semblé d'ailleurs qu'il fallait à la tête d'une division aussi importante un officier ferme et capable de conduire et d'électriser une troupe. Vous n'ignorez pas, sans doute, que les étapes dans l'intérieur ne sont pourvues ni de viande ni de fourrages, et que les fournisseurs refusent d'en délivrer parce qu'ils ne sont pas payés.

« Beurnonville me mande qu'il est encore incommodé; que cependant il a ordre d'attendre votre arrivée à cette armée; il ne veut plus servir que de conseil; il veut partager avec moi l'intérimat. Je ne connais point tout ce langage; il faut, en affaire de service, que la porte soit ouverte ou fermée, et une armée conduite par des conseillers, par plusieurs chefs, est une armée perdue. Aussi arriva-t-il que, pendant qu'à Coblenz je donnais des ordres pour extraire la colonne pour l'Italie, on en donnait en même temps à Düsseldorf pour envoyer des corps contre les rebelles de la Belgique qui ont levé leur étendard. Cependant, il n'y

a pas de doute que, s'il arrivait un événement de guerre dans ces parages, je n'aie seul à en supporter la responsabilité, ce qui serait d'autant plus désagréable que j'ai reçu l'acceptation de ma démission. Tout ceci, mon cher général, doit vous engager à vous rendre le plus tôt possible à cette armée, à laquelle vous êtes désiré et qui vous obéira avec la plus grande satisfaction.

« Je quitterai l'armée vers le 14 ou le 19 de ce mois. Je serais fort aise, en conséquence, que vos affaires à l'armée du Rhin pussent vous permettre d'arriver à celle-ci avant cette époque.

« *P. S.* J'ai communiqué l'une de vos lettres au général Ligneville, parce qu'elle donnait des nouvelles de votre résistance dans la tête de pont de Kehl, et que vous parliez des six bataillons que ce général avait mis à votre disposition à sa droite. Vous disiez dans cette lettre que nos troupes avaient laissé échapper une belle occasion de s'emparer de la tête de pont de Mannheim, dont le pont avait été emporté par les glaces. Ce paragraphe, que je n'ai envisagé que comme une simple réflexion, a vivement affecté le général Ligneville, qui le regardait comme un reproche dirigé contre lui ou contre Grenier. Il m'en a écrit et doit vous en avoir écrit aussi. J'ai cherché à le calmer, en interprétant la chose ainsi que je la voyais, et que je devais la voir, d'après vos sentiments bien connus.

« Je vous observe, mon cher général, que les deux demi-brigades que l'on avait alors mises à votre disposition sont celles qui se réunissent à la colonne de votre armée, pour se rendre en Italie.

« J'ai été très-sensible aux souvenirs de Sainte-Suzanne et Decaen. »

Comme Beurnonville, Moreau faisait des instances et même des démarches pour le retenir à l'armée. Kleber lui répondait de Coblenz, le 13.

« J'ai reçu, mon cher général, ce matin, de très-bonne heure, votre lettre du 10 janvier, par laquelle vous m'annoncez la réception des miennes du 30 décembre 1796 et du 7 janvier 1797. Je suis touché et pénétré de tout ce que vous voulez bien me dire d'obligeant. Je pense, mon cher général, que vous êtes trop prévenu en faveur de mes talents et de mes services. Je n'ai fait que ce qu'une infinité d'autres auraient fait à ma place; mais, quoi qu'il

en soit, mon parti est irrévocablement pris. Je quitte l'armée le 20 janvier; ni ma santé ni les dégoûts qui remplissent mon âme ne me permettent plus de servir ma patrie dans la carrière militaire, et je verrais avec peine que le Directoire fît une démarche pour m'y retenir. Mes chevaux et tous mes équipages sont vendus, et j'ai un besoin absolu de repos. J'aurais désiré vivement vous voir arriver ici avant mon départ; je l'aurais désiré pour moi et pour la chose publique, car, servant depuis trois ans dans cette armée, j'aurais pu vous donner quelques renseignements de localités que vous vous procurerez difficilement ailleurs, et qui sont cependant nécessaires dans un début; mais je laisserai à Coblenz Buquet, qui vous remettra une note que je vous prie de brûler après en avoir pris connaissance. Je compte là-dessus sur votre loyauté si bien connue.

« Vous trouverez ci-joint, mon cher général, un projet d'organisation de cette armée en six divisions, dont une de cavalerie. Le Directoire exécutif avait recommandé à Beurnonville de rompre le système divisionnaire; mais j'ai remarqué qu'une armée sans magasins et sans établissements d'aucun genre ne pouvait guère se conduire autrement. On est d'ailleurs fait à cette allure, et le moment d'une guerre active n'est pas celui propre à la changer.

« Je vous préviens aussi, mon cher général, que Lefebvre, qui commandait la 1re division de l'armée, vient d'obtenir son changement pour celle de l'Ouest. Il jouissait de la plus entière confiance dans sa division, et si vous pouviez l'y faire revenir, vous rendriez un service à l'armée. J'ose même vous inviter à lui écrire particulièrement; il se rendra sans doute à cette démarche, parce qu'il chérit sa troupe, et qu'un mécontentement momentané a seul pu l'engager à demander son changement. Son adresse est rue Grétry, n° 2.

« Il serait bon que vous pussiez vous dispenser d'envoyer une demi-brigade de cette armée en Italie. Le général Beurnonville n'a envoyé, à la vérité, que de la cavalerie dans la Belgique; mais les troubles qui s'y manifestent ne permettent pas sans doute la marche de 5,000 hommes d'infanterie qui doivent nous être envoyés de l'armée du Nord. Il est d'ailleurs bien certain que, si les prisonniers et les hôpitaux rentraient aux huit demi-brigades parties pour l'Italie, ce renfort s'élèverait au delà de

20,000 hommes. J'attendrai donc là-dessus un nouvel ordre de votre part.

« Il ne me reste qu'à vous féliciter de votre glorieuse résistance dans la tête de pont de Kehl; c'est l'avoir vendu à un prix que l'ennemi ne peut avouer qu'à regret. Ce dernier fleuron est digne de la couronne que vous avez méritée par votre belle retraite d'Allemagne, qui vous a acquis autant de titres à la considération des vrais militaires que les plus grandes victoires. »

Le 23, Kleber porta à la connaissance de l'armée la nouvelle organisation qu'il venait de soumettre à Moreau. Ce fut son dernier acte de commandement. Il remit l'intérim au général Championnet, et informa de son départ le ministre de la guerre Petiet :

« Coblenz, 27 janvier 1797.

« Je suis encore à l'armée. Je suis d'abord resté jusqu'au 13 janvier, à l'invitation du général Beurnonville, et depuis le 13 jusqu'à ce jour, à la sollicitation du général Moreau, que j'attends d'un jour à l'autre.

« Mais, avant de quitter cette armée, j'ai encore un acte de justice à provoquer de votre part, en faveur d'un homme qui a fait avec moi toute la campagne dernière, et qui s'est acquitté de ses fonctions, non-seulement avec zèle et probité, mais encore avec infiniment d'intelligence, de talent et de tact. Cet homme est Fères, qui depuis deux ans remplit avec la plus grande distinction la place d'ordonnateur, et qui cependant n'est que commissaire des guerres ordinaire. Quand on trouve de tels sujets dans la foule, il faut se hâter de les mettre à leur rang, afin d'en obtenir de plus grands services.

« Le général Beurnonville, qui aura la satisfaction de vous voir incessamment à Paris, connaît cet administrateur, et je suis convaincu qu'il vous en dira pour le moins autant de bien que moi. Veuillez donc, je vous prie, citoyen Ministre, l'élever au grade de commissaire ordonnateur. Je suis persuadé même que, lorsqu'il sera plus particulièrement connu de vous, vous ne l'y laisserez point et l'élèverez à celui d'ordonnateur en chef. Je vous aurai, du reste, une obligation particulière pour ce que vous ferez pour ce brave et galant homme.

« Je pense que Moreau arrivera sous deux ou trois jours : je me

retirerai aussitôt de l'armée. Je ne sais pas encore quelle sera la chaumière qui m'abritera; mais quelle qu'elle puisse être, je ne cesserai d'y faire des vœux pour ma patrie et pour vous en particulier. »

Il lui en coûtait de s'éloigner de cette armée de Sambre-et-Meuse, dont il avait partagé les succès et les revers; c'était un grand regret que de l'abandonner au moment où il y avait encore des dangers à courir. Mais au point où en étaient les choses, il ne voulait et ne pouvait y rentrer que comme général en chef. La nomination de Hoche à ce commandement lui enleva cette espérance et hâta son départ.

Jusqu'à son arrivée à Strasbourg, à part une lettre à Pajol, son aide de camp, il n'écrit plus qu'à Moreau, pour l'engager à venir près de lui et pour l'entretenir de l'armée de Sambre-et-Meuse.

« Coblenz, 31 janvier 1797.

« *Au général Moreau.*

« Il y a aujourd'hui un mois que j'ai reçu l'acceptation de ma démission par le Directoire exécutif, et que j'étais le maître de me retirer. J'ai donc donné à la convenance tout ce qu'on peut exiger. Cependant, je vous aurais attendu encore, si je n'avais lu aujourd'hui dans les papiers publics que le Directoire vient de nommer le général Hoche au commandement de cette armée; ce qui me détermine à la quitter demain; et c'est à Strasbourg que je compte incessamment avoir le plaisir de faire votre connaissance et de vous assurer de vive voix des sentiments d'estime et d'admiration que vous m'avez inspirés. »

« Coblenz, 2 février 1797.

« *A Pajol, chef d'escadron au 4e régiment de hussards.*

« Je vous préviens, mon cher Pajol, que ma démission a été acceptée par le Directoire exécutif, et que je quitte l'armée aujourd'hui pour me retirer dans mes foyers. Vous ne comptez donc plus dès cet instant comme aide de camp, ni comme officier à la suite de mon état-major. En conséquence, vous voudrez bien vous ren-

dre le plus tôt possible à votre corps et y remplir les fonctions du grade que votre valeur et votre bonne conduite militaire vous ont fait obtenir.

En continuant, mon cher Pajol, à vous conduire ainsi que vous l'avez fait près de moi, vous ne manquerez jamais de mériter l'estime et l'amitié de tous ceux qui seront à même de vous connaître et la confiance la plus entière des troupes qui vous obéiront. »

« Crefeld, 22 février 1797.

« *Au général Moreau.*

« Lorsque vous recevrez cette lettre, mon cher général, la boutique sera remise au général Hoche, et vous nous tiendrez parole en venant nous revoir par ici pour aller à Maëstricht. Si vous vouliez commencer votre course sur la Meuse par Venloo, votre chemin serait de passer par ici, et c'est un point à voir, ainsi que Stephanswert et Ruremonde.

« Vous n'ignorez sans doute pas que la plupart des généraux autrichiens de l'armée du bas Mayn partent pour l'Italie avec beaucoup de troupes, ce qui jette les habitants entre la Sieg et le Mayn dans la plus grande consternation. Tout le monde fuit. Ce serait un beau moment de frapper si l'on était en mesure. On dit que le général Hoche amène de 20 à 25,000 hommes de son ancienne armée; s'il en tire une quinzaine de mille de celle du Nord, celle de Sambre-et-Meuse, forte alors de plus de 80,000 hommes, reprendrait son ancienne splendeur; mais encore n'y aura-t-il rien de trop, par rapport au blocus du fort d'Ehrenbreistein et de Mayence, qui absorberont toujours au moins 40,000 hommes. Pour moi, j'en reviens à mes moutons, et je dis que, tant que vous ne vous occuperez pas sérieusement de la conquête des quatre places sur le Rhin, savoir: Ehrenbreistein, Mayence, Mannheim et Philippsburg, tout ce que vous ferez en Allemagne ne ressemblera jamais qu'à une incursion de Tartares.

« Si vous restez quelques jours à Coblenz, vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir qu'en accordant deux séances, chacune d'une heure seulement, à mon petit peintre. Ne me refusez pas cette marque d'amitié, et Damas arrangera le reste. Je vous embrasse

de tout mon cœur, et compte sur le plaisir de vous revoir bientôt, soit dans le haut, soit dans le bas Rhin. »

« Crefeld, 8 mars 1797.

« *Au général Moreau.*

« Votre officier de correspondance est venu ce soir à 5 heures, soûl comme une grive, m'apporter votre lettre. Je regrette infiniment, ainsi que la famille de Layen, que les circonstances ne vous permettent pas de venir nous voir; nous y comptions, et nous nous en faisions un vrai plaisir. Je devine déjà, à votre lettre, que vous ne comptez pas infiniment sur la promesse que l'on vous a faite, mais j'espère, nonobstant cela, que vous obtiendrez de grands succès, et je vous les souhaite de cœur et d'âme, autant pour vous en particulier que pour la gloire de nos armes. Rien de mieux que la translation des deux divisions du Nord; mais Beurnonville fera l'impossible pour arrêter cette marche, et il est sur les lieux pour plaider sa cause, et les absents ont tort. Comme je compte vous suivre de près à Strasbourg, je ne m'étendrai pas davantage sur les opérations de la campagne prochaine; nous trouverons l'occasion de nous en entretenir amplement. Je m'en fais une fête, ainsi que de revoir Desaix, Sainte-Suzanne, etc. »

De Strasbourg Kleber se rendit à Paris, où son séjour fut inquiété par une grande surveillance. Les circonstances qui le rapprochaient du centre du gouvernement n'étaient point faites pour modifier son opinion à l'égard des gouvernants. Les membres du Directoire l'avaient déjà plusieurs fois fait avertir, même officiellement, de modérer ses critiques, ce qui naturellement n'avait contribué qu'à les rendre plus piquantes. Il avait été gracieusement accueilli par le ministre de la guerre, Petiet, qui, cherchant à faire prévaloir le mérite de Kleber, essaya de combattre la résolution où était ce général de ne paraître chez aucun des directeurs. Il le pressa tellement qu'enfin il le détermina à se laisser présenter à Barras. Ils le trouvèrent faisant une partie de piquet. Comme il jouait au moment où ils entrèrent, il se contenta de les saluer d'un signe de tête, et, sa partie finie, il se leva, aborda Kleber, lui demanda s'il avait connu tels ou tels généraux; après quoi, son tour étant revenu de se mettre au jeu, il le quitta.

Petiet et Kleber à peine hors de la maison, « comment, s'écria Kleber, c'est ainsi qu'on reçoit un homme qui croit avoir dignement rempli un poste important ! — Mais de quoi vous plaignez-vous, lui dit le ministre de la guerre ? Vous avez été bien accueilli, il vous a parlé. — Ah ! s'il en est ainsi, ne me proposez jamais d'en voir un autre ! »

A partir de ce moment, Kleber ne parut plus chez aucun des directeurs, et il continua à s'exprimer sur leur compte en des termes qui témoignaient encore moins de rancune que de mépris.

Se renfermant plus que jamais dans sa retraite, il ne voyait que peu d'amis, et cherchait dans l'étude l'oubli des turpitudes gouvernementales et la préservation des entraînements politiques.

Les préliminaires de Leoben (17 avril 1797) avaient amené une détente dans les relations extérieures. A l'intérieur, l'agitation des partis était plus profonde que jamais. Sous la conduite de Babeuf, les révolutionnaires organisèrent une formidable insurrection, qui fut étouffée le 24 mai 1797. Babeuf porta sa tête sur l'échafaud. Menacé plus sérieusement encore par les royalistes, qui, à la faveur des élections, étaient entrés en grand nombre dans les Conseils, le Directoire prit des mesures pour rester maître du pouvoir. Mais la division qui existait dans les corps législatifs et même jusque dans le sein du gouvernement détermina la majorité du Directoire à recourir à un coup d'État. Un chef militaire était indispensable. A Paris se trouvaient alors plusieurs généraux : Lemoine, Humbert, qui commandaient des divisions actives ; Lefebvre et Kleber, en congé ; Bernadotte, qui venait d'apporter les derniers drapeaux conquis par l'armée d'Italie. Quoique irrités contre les royalistes, les généraux n'étaient pas tous zélés partisans du Directoire. Kleber avait répondu aux directeurs : « Je tirerai sur vos ennemis ; mais, en leur faisant face, à eux, je vous tournerai le dos, à vous. » On choisit Augereau, commandant de la place de Paris, ami de Barras, et Hoche, tout dévoué aux idées républicaines. Dans cette journée du 4 septembre 1797, dont je n'ai point à retracer ici les événements, la nation vit sa constitution violée. La liberté civile succomba sous la force militaire. Le 18 brumaire devait achever ce qu'avait commencé le 18 fructidor.

Le directeur Barthélemy (Carnot réussit à s'évader) et cinquante-trois députés montagnards et royalistes furent déportés.

Cédant à de sages conseils, Kleber était resté étranger au coup d'État ; il faillit en être la victime. Il fut porté sur la liste de proscription comme royaliste. Si Kleber avait trop de mérite et d'indépendance de caractère pour n'avoir point paru dangereux, il était en même temps trop franchement républicain pour qu'il lui fût difficile de se disculper d'une accusation stupide. C'est le général Hoche, dit-on, qui avait demandé la proscription de son prédécesseur à l'armée de Sambre-et-Meuse ; il fut étrangement surpris qu'on l'eût épargné. Strolz, l'aide de camp de Kleber, assure avoir lu une lettre de Hoche au Directoire dans laquelle ce général s'exprimait ainsi : « Vous n'avez rien fait dès que vous avez laissé en France l'homme le plus dangereux à la République, cette langue de vipère qui a perverti la moitié des officiers de l'armée. » On cherche d'où pouvait provenir cette haine sauvage d'un collègue, et l'on s'étonne que, dans un moment où les actes tyranniques étaient aussi faciles que multipliés, Kleber ait pu échapper aux conséquences d'une dénonciation aussi formelle de la part d'un homme qui devait avoir alors tant de crédit. Un remords peut-être fit rayer son nom de la liste fatale.

L'injustice de l'inculpation de royalisme ressort clairement de ce fait, que, lors des élections de l'an VI, ses ennemis, dans le but de l'empêcher d'être nommé député, ne craignirent pas de l'accuser de jacobinisme. On doit chercher la vérité entre ces deux exagérations. Un des contemporains de Kleber a dit de lui : « C'est le seul vrai républicain que j'aie jamais connu. » Les jacobins et les communistes n'eurent point d'ennemi moins déguisé. Lors des élections, il déploya le plus grand zèle à faire dresser des listes raisonnables, à diriger le choix des assemblées électorales sur des hommes probes et énergiques, dignes de représenter le peuple français. Le grand tort de Kleber était de blesser sans nécessité. La pente de son caractère l'entraînait à juger trop facilement les pouvoirs dont il recevait les ordres. Ses jugements, justes au fond, devenaient piquants par la forme. Son esprit caustique lui fit des ennemis.

Le général habitait, sur la colline de Chaillot, à l'entrée de la rue dite depuis *des Batailles*, un petit pavillon isolé, qui fut plus tard occupé par le célèbre chanteur Delsarte. Il eut bientôt pour compagnon de retraite son illustre ami, le général Moreau. Ils

furent les tranquilles témoins de la manière dont le Directoire usa de son triomphe du 18 fructidor. La France, pour laquelle ils avaient tant de fois exposé leur vie, était livrée à la folie d'hommes qui redoutaient la paix extérieure comme une calamité, qui prenaient à tâche d'exciter la division à l'intérieur et d'établir la guerre civile dans la République. L'âme vraiment patriotique de Kleber souffrait de ce lamentable spectacle.

CHAPITRE IX.

EXPÉDITION D'ORIENT.

I. — *Conquête de l'Égypte.* — Préparatifs de l'expédition. — Départ de Toulon. Prise de Malte. — Kleber, blessé à la prise d'Alexandrie, est nommé commandant de cette ville. — Bataille d'Aboukir. — Mésintelligence avec Bonaparte.

II. — *Expédition de Syrie.* — Préparatifs. — Marche sur Gaza. — Siége de Saint-Jean-d'Acre. — Kleber quitte le camp d'Acre. — Combat de Sedjarra. — Bataille du Mont-Thabor. — Levée du siége de Saint-Jean-d'Acre. — Kleber forme l'arrière-garde. — Kleber à Damiette, à Rosette, au Caire.

III. — *L'Égypte sous Kleber.* — Bonaparte quitte l'Égypte, laissant le commandement à Kleber. — Rapport au Directoire sur la situation de l'armée. — Conférence avec Mahommed-Effendi. — Affaire de l'Esbet. — Insurrection à Qatyeh. — Attaque d'El-Arych. — Négociations. — Bataille d'Héliopolis. — Siége du Caire. — Kleber est assassiné.

I

La conclusion du traité de Campo-Formio (17 octobre 1797) mettait le Directoire dans un grand embarras. La gloire du jeune conquérant de l'Italie portait ombrage aux chefs du gouvernement. N'ayant pour eux-mêmes ni le prestige de la naissance ni la grandeur personnelle, ils se trouvaient éclipsés par le guerrier pacificateur; ils craignaient qu'il ne se servît de son ascendant sur l'armée et de l'enthousiasme que l'éclat de ses victoires inspirait à toutes les classes, pour s'immiscer aux affaires de l'État et lui dicter sa marche.

Le Directoire, du reste, ne pouvait se défendre d'une certaine inquiétude en voyant refluer dans l'intérieur de la France une partie des troupes que l'état de guerre avait occupées et entretenues sur le territoire étranger et aux besoins desquelles il fallait pourvoir avec des finances obérées et en désordre.

L'Angleterre seule restait armée. Plusieurs projets de campagne furent discutés pour l'année 1798. Le gouvernement s'arrêta au plan qui consistait à tenir dans des camps, sur les côtes de la Manche, 150,000 hommes, menaçant cette puissance d'une invasion imminente, mais en effet prêts à se porter sur le Rhin, pen-

dant que deux petites armées, chacune de 30,000 hommes, agiraient offensivement. L'une serait embarquée sur l'escadre de Brest et exécuterait une descente en Irlande, où 100,000 insurgés l'attendaient; l'autre opérerait dans l'Orient. Bonaparte parut nécessaire à l'armée d'Égypte. Sa présence inquiétait les Directeurs. N'ayant pu le déterminer à retourner au congrès de Rastadt, ils l'envoyaient au delà de la Méditerranée, si la flotte de Nelson ne le capturait pas dans la traversée. De son côté, le vainqueur de Rivoli se trouvait heureux de sortir de l'inaction, et de quitter Paris, où sa vie n'était point à l'abri de tout danger. D'ailleurs la grandeur de l'entreprise souriait à son imagination. L'Égypte pouvait devenir une colonie magnifique, qui nous dédommagerait de la perte de toutes les autres. Maîtres de la mer Rouge, nous menacerions l'Inde anglaise. Désireux d'assurer le succès de l'expédition, il voulut attacher à sa fortune Desaix et Kleber. Le premier vint s'offrir de lui-même; Caffarelli du Falga fut chargé d'aller chercher le second dans sa retraite de Chaillot. Kleber fut flatté d'un choix qui l'honorait d'autant plus qu'il était dans la défaveur; il éprouva une véritable joie en se voyant appelé à partager une nouvelle gloire de nos armes. Rappelé, le 30 janvier, comme général divisionnaire, à l'armée d'Angleterre, il passa, en mars, à l'armée de la Méditerranée. Un arrêté du Directoire en date du 12 avril statua que « le général de division Kleber serait employé, sous les ordres du général Bonaparte, dans l'expédition qu'on préparait à Toulon. » Dans les premiers jours d'avril il connaissait le secret de l'expédition, puisqu'il écrivit à Ernouf, pour le prier de « faire rechercher et de remettre, séance tenante, à son aide de camp Cazal, ce qu'il pouvait y avoir de plus intéressant au dépôt de la guerre en fait de mémoires et de cartes sur l'Inde, la Perse et l'Égypte. » Ce fut le fils du général Ernouf qui se chargea de porter ces mémoires à l'ermitage de la rue des *Batailles*. « Vêtu, suivant la mode du temps, d'une grande houppelande verte à collet et à brandebourgs, Kleber était profondément absorbé dans l'étude d'une carte d'Égypte; il n'avait pas entendu entrer le jeune officier; il suivait du doigt le cours du Nil, s'arrêtant, de distance en distance, aux champs de bataille probables. Au bout de quelques minutes, il releva brusquement la tête, et aperçut l'officier, qu'il reconnut tout d'abord. « Ah! ah! lui dit-il, tu es le fils de mon

camarade Ernouf; tu m'apportes les papiers que j'attendais? » Il lui fit quelques questions et parut satisfait de ses réponses. « Eh bien, lui dit-il enfin, je voudrais faire quelque chose pour un frère de Sambre-et-Meuse. Ton père n'est pas des nôtres; je le regrette, car il fera meilleur là-bas qu'ici. Mais toi, veux-tu venir avec moi comme aide de camp? Nous allons dans un beau pays, où nous ferons de grandes choses. » Le général Ernouf, auquel Kleber en parla le soir même, refusa absolument d'exposer son fils unique aux chances d'une telle expédition (1). L'ermite de la rue des Batailles avait aussi songé à son ancien aide de camp, Pajol; il lui écrivit de Chaillot; mais sa lettre ne parvint au chef d'escadron du 4e hussards qu'après le départ de Toulon.

Cependant Bonaparte craignait qu'au milieu des orages que la marche incertaine du gouvernement et l'hostilité de l'Angleterre accumulaient chaque jour sur la France, une entreprise en Orient ne fût devenue contraire aux vrais intérêts de la patrie. Les Directeurs, qui redoutaient son immixtion dans les affaires de l'État, n'en furent que plus ardents à presser l'expédition. Il offrit alors de laisser Kleber et Desaix : leurs talents pouvaient devenir utiles à la France. Le Directoire refusa : « La République, disait-il, n'en était pas à ces deux généraux près; il s'en trouverait une foule pour faire triompher la patrie, si elle était en danger. On manquerait plutôt de soldats que de généraux. » Les talents et le mérite offusquaient les gouvernants.

Dans les premiers jours de mars une suite d'arrêtés donnèrent à Bonaparte des pleins pouvoirs et concentrèrent dans une seule main tous les préparatifs de terre et de mer. Jamais le conquérant de l'Italie n'avait montré activité semblable. De son cabinet de la rue Chantereine partaient tous les ordres qui transformaient le littoral de la Méditerranée en un vaste camp, où s'assemblaient les troupes, où s'accumulait l'immense matériel nécessaire à une armée de 36,000 hommes allant planter le drapeau français à six cents lieues de la patrie.

Berthier était chef d'état-major général. Caffarelli du Falga commandait le génie; Dommartin, l'artillerie, ayant sous lui les généraux Songis et Faultrier. Les généraux de division étaient : Desaix,

(1) *Le général Kleber*, par le baron Ernouf, p. 160-161.

Kleber, Menou, Reynier, Bon et Dugua; les généraux de brigade : Murat, Lannes, Lanusse, Vial, Vaux, Rampon, Junot, Marmont, Dayoust, Friant, Belliard Leclerc, Verdier, Andréossy. Bonaparte emmenait aussi avec lui une commission de savants : Monge, Berthollet, Fourier, Costaz, Geoffroy Saint-Hilaire, Dolomieu, Jaubert, Cordier, Jomard, Conté, etc.

Kleber arriva à Toulon dans la première quinzaine d'avril. En attendant l'embarquement, il écrivit à quelques amis.

« 18 avril 1798.

Au général Moreau.

« Je ne pourrai vous écrire un peu au long, mon cher Moreau, que lorsque nous serons au large, et quand je serai débarrassé du détail et de l'embarras de l'embarquement. Je n'ai pas encore un moment de libre, et je change souvent quatre fois de linge par jour. Le vent, qui était favorable, a changé tout à coup, et on a profité de cette contrariété pour faire aussi quelques changements dans la disposition des troupes.... Vous devez être au fait du secret de notre expédition. J'ai ouï dire que vous la désapprouviez. J'en ai été fâché. J'aurais désiré que vous eussiez à cet égard moins de précipitation. Quand on fait la chose unique qui est à faire, l'opération est bonne, par cela même qu'on ne pourrait pas faire mieux. Mais, lorsqu'il y a au bout de tout cela de grands résultats à espérer, il faut, ce me semble, approuver. »

« 8 mai 1798.

« *A la comtesse* ***.

« Je me suis engagé dans cette expédition, toute légèrement calculée qu'elle me paraît être; ici, comme dans mille autres circonstances, l'imprévoyance sera suppléée par l'audace, et la fortune couronnera peut-être encore de succès des travaux que la froide raison n'aurait jamais osé entreprendre. »

« 11 mai 1798.

A la même.

« Je ne le (1) connais point encore; il parut si inopinément sur

(1) Bonaparte.

la scène; il s'entoura aussitôt de tant de prestige, et son ascension fut tellement rapide, qu'à la distance où je me trouvais placé il m'eût été impossible de l'observer et de le suivre. C'est donc au milieu des événements qui se préparent qu'il me faut l'examiner; là, de plus près, je tâcherai de saisir ses traits dans les moyens qu'il emploiera pour parvenir aux grands résultats qu'il espère, et sa physionomie dans les anecdotes qu'il ne manquera pas de fournir dans des conjonctures si extraordinaires. »

Tout était prêt quand l'incident de Bernadotte à Vienne fit craindre le renouvellement de la guerre continentale. Le départ de l'armée d'Égypte se trouva retardé de vingt jours; ce qui devait la compromettre. Le secret s'était divulgué, et tous les préparatifs faits en Italie avaient eu le temps d'être connus à Londres.

Bonaparte arriva le 9 mai à Toulon. Le 15, les troupes étaient embarquées dans cinq ports de la Méditerranée (Toulon, Marseille, Corse, Gênes, Cività-Vecchia). La flotte, sous les ordres du vice-amiral Brueys, comprenait 13 vaisseaux de ligne, 9 frégates, 11 corvettes ou avisos et 232 flûtes. L'armée de terre était composée de 15 demi-brigades d'infanterie, de 7 régiments de cavalerie, et de 28 compagnies d'artillerie, d'ouvriers, de sapeurs, de mineurs (1).

Le convoi de Marseille mouilla le 15 dans la rade de Toulon. Le 28, la croix des Sablettes signala des vaisseaux anglais; c'était la division légère de Nelson, de trois bâtiments.

Enfin, le 19, le vent qui retenait la flotte dans la rade de Toulon depuis quatre jours souffla tout à coup de l'Ouest; le vice-amiral Brueys fit signal à la deuxième division de l'escadre, dite *Bleue*, d'appareiller. *Le Franklin*, vaisseau de 80 canons, sur lequel était monté Kleber, faisait partie de cette division. Elle mit à la voile et sortit de la rade vers 5 heures du soir. Kleber adressait à ses soldats l'ordre suivant :

« 19 mai 1798.

« Le général Kleber prévient les troupes de terre embarquées sur *le Franklin* qu'il est à bord de ce vaisseau depuis hier. Il s'empresse de leur témoigner la satisfaction qu'il éprouve en

(1) Infanterie, 24,300 hommes; cavalerie, 4,000; artillerie, 3,000; non combattants, 1,000; total, 32,300 hommes.

entendant les officiers de marine donner des éloges à la bonne conduite des soldats des différentes armes, et surtout du zèle qu'ils mettent à s'exercer aux différentes manœuvres.

« Il vous restait, soldats républicains, à prouver à l'Europe qu'aucun élément ne saurait enchaîner votre courage, et que sur mer comme sur terre vous étiez prêts à donner de grands exemples.

« Au premier moment où le temps et les manœuvres le permettront, Kleber ira passer ses troupes en revue. »

Le 20 la flotte essuya un coup de vent. Le rendez-vous des convois de Gênes et de Cività-Vecchia était à la pointe de Cagliari. Le convoi de Gênes rejoignit le 22; celui de Corse, le 26, par le travers de Bonifacio. Mais celui de Cività-Vecchia, sur lequel était embarquée la division Desaix, ne paraissait pas. On continua la route, non sans appréhension qu'il ne fût pris par deux vaisseaux et une frégate anglais, qui avaient été vus près des bouches de Bonifacio. Le 31 on mit en panne : Bonaparte, qui était à bord de *l'Orient*, voulait attendre Desaix.

Le 1er juin, le corsaire *la Cisalpine*, expédié de Gênes pour aller croiser sur la Sardaigne, joignit l'escadre à la hauteur du cap Carbonara, et rendit compte que trois vaisseaux anglais, sous le commandement de Nelson, avaient relâché aux îles Saint-Pierre, et qu'ils en étaient repartis le 28 mai. Le vaisseau à bord duquel était monté Nelson avait été démâté de son mât de misaine.

Le 2, une frégate signala un vaisseau ennemi à l'Ouest. Aussitôt l'amiral ordonna de lui donner la chasse; cet ordre ne fut pas exécuté, à cause de l'approche de la nuit. Le lendemain, on s'attendait à rencontrer la flotte anglaise; elle ne parut pas, et l'on continua à croiser vers la hauteur de la pointe Est de la Sardaigne, pour attendre le convoi de Cività-Vecchia.

La frégate *la Justice*, envoyée en avant pour éclairer la marche de l'escadre, rallia le 3 juin, sur le cap Carbonara et fit savoir qu'elle avait été chassée par un vaisseau anglais à 15 lieues de San-Maretimo. Cette nouvelle redoubla l'inquiétude sur le convoi de Cività-Vecchia, qu'on attendit en vain pendant quatre jours.

Le 6, un bâtiment ragusain visité annonça que ce convoi avait passé la veille, se dirigeant à l'Est. On continua la route. L'escadre naviguait sur trois colonnes, deux de quatre vaisseaux, celle

du centre de cinq. Le capitaine de vaisseau Decrès éclairait la marche avec une escadre légère. Le 9 juin, à la pointe du jour, on signala Malte et le convoi de Cività-Vecchia. L'armée se trouva ainsi toute réunie.

Le général Reynier se mit en mouvement, avec le convoi de Marseille, pour débarquer, au point du jour, à l'île du Gozzo. Le général Desaix, avec le convoi de Cività-Vecchia, mouilla dans la rade de Marsa-Sirocco; le convoi de Gênes, dans la rade de Saint-Paul. Le 10, à 7 heures du matin, *l'Orient* donna le signal du débarquement. Bonaparte débarqua avec 3,000 hommes entre la Valette et la rade de Saint-Paul. Pendant que Reynier occupait l'île du Gozzo, Baraguey d'Hilliers s'emparait des rades de Saint-Paul et de Malte, et Desaix enlevait toutes les batteries de Marsa-Sirocco. A midi la Valette était cernée de tous côtés. Le 11 la place se rendit. Le lendemain, à 8 heures du matin, les portes et les forts de la Valette furent remis aux troupes françaises. Le 13, à la pointe du jour, l'escadre entra dans le port.

A la suite de la capitulation, qui fut signée le 12 à bord de *l'Orient*, et que Bonaparte en souriant appela *convention*, par ménagement pour l'honneur chevaleresque, le commandeur de Bosredon quitta Malte, avec seize chevaliers; quelques vieillards obtinrent de rester dans l'île; quarante-quatre chevaliers suivirent la fortune du jeune général; ils prirent du service dans l'armée républicaine et allèrent en Égypte; soixante-quatorze revinrent en France; cinq furent capturés en route par les Anglais. Cent cinquante chevaliers italiens, espagnols, portugais et allemands se dispersèrent en Europe. Ce n'était pas ainsi que les Hospitaliers avaient quitté Jérusalem, que les compagnons de Villiers de l'Ile-Adam avaient abandonné Rhodes.

Le général Vaubois eut le commandement de l'île, avec 4,000 hommes de garnison (1). Deux mille Maltais entrèrent dans l'armée expéditionnaire.

(1) Aussitôt après le départ de la flotte, des agents secrets vinrent attiser la colère des populations; des troubles éclatèrent, et quand le terrain fut suffisamment préparé, Nelson parut avec une escadre et bloqua l'île. Ce blocus réduisit à une horrible famine la garnison française, déjà décimée par une épidémie. Le général Vaubois, ne recevant pas de secours, fut contraint, après une longue résistance qui lui fit le plus grand honneur, de signer le 5 septembre 1800 une honorable ca-

Le 18, l'escadre quitta Malte pour se diriger vers Candie. Les opinions étaient partagées sur la destination ultérieure. Le contre-amiral Blanquet déclamait hautement à bord contre l'expédition d'Égypte, à laquelle il ne voulait pas croire. Il pensait à la Crimée; d'autres à la Morée; d'autres à la Turquie. A deux lieues de Malte, toute la flotte se tint en panne pour attendre le général en chef, resté à la Valette. Il vint le lendemain dans une galère maltaise, et le soir l'escadre se mit en route.

Un ordre général du 23 organisa l'armée en cinq divisions sous les ordres des généraux Kleber, Desaix, Menou, Bon et Reynier.

« DIVISION KLEBER. — Le général Damas commande la 2e légère; le général Verdier commande la 25e et la 75e de ligne; l'adjudant général Escale est chargé du détail de la division. »

Le 27 juin, Damas remplaça Escale; Verdier passa à la 2e légère; Lannes eut le commandement des 25e et 75e de bataille.

La flotte côtoya l'île de Candie, la laissant à gauche, ayant toujours vent arrière. Un cordon de montagnes apparut, dont plusieurs fort élevées et encore couvertes de neige. Candie était désignée pour point de ralliement général. Le 27, la frégate qui avait été détachée sur Naples rejoignit l'amiral, et rendit compte que Nelson, avec treize vaisseaux de 74, avait paru devant cette capitale le 20 juin, d'où il s'était dirigé sur Malte. Bonaparte ordonna de naviguer de manière à attaquer l'Afrique à trente lieues à l'Ouest, vers le cap Deris (El-Heyf), au vent d'Alexandrie, où une frégate fut envoyée pour avoir des nouvelles et prendre le consul français.

Le 28, l'ordre du jour enjoignit de se préparer au débarquement.

Le 1er juillet, dans la matinée, on vit se former à l'horizon, le long des flots, « une rive basse et désolée; par delà une vaste

pitulation. Il sortit de la place avec les honneurs de la guerre. La garnison fut transportée à Toulon. Malte, depuis cette époque, vit paisible sous la domination anglaise, qui a réprimé, non éteint, l'ardente nationalité des indigènes. Appartenant à la fois par leur caractère et leurs traits physiques à l'Europe et à l'Afrique, ardents et fiers comme les Arabes, industrieux et intéressés comme les Européens, ils s'expatrient pour vivre, mais il n'y a pas d'absence qui leur fasse oublier le rocher où Dieu les fit naître.

plaine de sable. Une haute colonne attira tous les regards (1). » C'était la colonne de Pompée; c'était l'Égypte.

Le consul de France fit connaître que l'escadre de Nelson (treize vaisseaux de 74 et une frégate) avait paru le 28 juin devant Alexandrie, annonçant qu'elle était à la recherche d'une armée française ; elle avait continué sa navigation pour se porter sur les côtes de Caramanie. Bonaparte voulut opérer le débarquement le soir même. Le convoi s'approcha de terre à la hauteur du Marabout.

Le général en chef donna ordre de mettre dans les embarcations les troupes des divisions Kleber et Bon et de les envoyer auprès de la galère *la Courageuse,* où il allait se rendre lui-même pour diriger les opérations.

Le vent était fort, la mer houleuse; malgré ces obstacles, la galère, suivie des embarcations, se porta à deux lieues environ au nord d'Alexandrie, où se trouve une crique formée par l'embouchure d'un petit cours d'eau. Les troupes mirent pied à terre sans être inquiétées.

Le général Menou débarqua le premier, à 9 heures du soir; le général en chef à 1 heure après minuit.

Enlever immédiatement Alexandrie, c'était assurer à l'armée un lieu de dépôt, une base d'opérations, procurer un refuge à la flotte et produire un grand effet moral. Laissant donc Reynier et Desaix garder le lieu de débarquement, organiser les troupes à mesure qu'elles prendraient terre, Bonaparte mit sa petite armée en marche sur Alexandrie par l'étroite langue de terre resserrée entre la Méditerranée et le lac Maréotis. Un corps de Mameluks et d'Arabes commença à escarmoucher avec nos avant-postes. Menou à gauche (1,800 hommes), Kleber au centre (900) et Bon à droite (1,200) se portèrent rapidement devant Alexandrie sur les différents points assignés à leurs corps. L'enceinte de la ville arabe était garnie d'une foule immense, qui paraissait disposée à la résistance.

Kleber partit de la colonne de Pompée, pour escalader les remparts, dans le même temps que Bon forçait la porte de Rosette, et que Menou, bloquant le fort Triangulaire avec une partie de sa division, franchissait avec le reste une autre partie de l'enceinte.

(1) Chateaubriand, *Les Martyrs*, l. XI.

Kleber, au pied de la muraille, désignait l'endroit où il voulait que ses grenadiers montassent à l'assaut, lorsqu'il reçut au front une balle qui le jeta par terre. Ses grenadiers, redoublant de courage, entrèrent dans la place. A midi le général en chef descendait au consulat de France.

La résistance avait été courte, mais assez vive. Nous eûmes 40 tués et 250 blessés.

Dans la soirée du 2 le convoi entra dans le Port-Vieux, les deux vaisseaux de 64 et les deux frégates d'escorte en tête. L'artillerie, le génie, l'administration, choisirent leurs magasins, leurs emplacements. On travailla toute la nuit à débarquer les chevaux, les bagages et le matériel. Desaix se porta à deux lieues en avant de la porte de Rosette, sur la route de Damanhour, la gauche appuyée au lac Madyeh. Les autres divisions partirent successivement.

Le 4, treize des principaux chefs arabes conclurent avec le général en chef un traité, par lequel ils s'engageaient à ne plus harceler nos colonnes et à nous donner tous les secours qui dépendraient d'eux. Bonaparte promettait de leur restituer, après la conquête de l'Égypte, des terres qui leur avaient été enlevées par les Mameluks. Cinq des tribus contractantes commencèrent les hostilités le 7.

Le 5, on signala une escadre anglaise, forte de seize vaisseaux et un brick. Nos vaisseaux reçurent ordre de décharger les effets et les passagers et de se tenir prêts à lever l'ancre. En même temps on annonçait la présence de douze autres vaisseaux de guerre anglais dans la Méditerranée.

Le général Dugua, parti pour Rosette le 5, arriva à l'embouchure du Nil le 6 et s'empara du fort Julien, en même temps que le contre-amiral Perrée, avec sa flottille, passait le boghâz et mouillait vis-à-vis de Rosette. Le général Menou eut le commandement de la province. Ses blessures exigeaient du repos. Les quatre autres divisions et la réserve marchèrent sur Damanhour. Desaix, qui s'était mis en mouvement le 4, arriva le 6. Reynier partit le 5; Bon, le 6; Vial, le 7. L'armée séjourna le 9 à Damanhour; le 10, le 11 et le 12 à El-Rahmânyeh. La flottille et la division Dugua la rejoignirent le 12. Les victoires de Chobrâkhyt (13 juillet) et des Pyramides (21) sur Mourad-Bey ouvrirent à l'armée française les portes du Caire, où Bonaparte entrait le 24 juillet.

Kleber avait été grièvement blessé à l'assaut d'Alexandrie. Sa division fut donnée au général Dugua, et il fut laissé comme commandant de la place et de la province. Il lui tardait de retourner à la tête de ses troupes; il écrivait, le 5, au général en chef :

« Je reçois à l'instant, général, votre instruction relative au commandement que vous avez bien voulu me conférer, pour diminuer la peine que j'éprouve de ne pouvoir vous suivre.

« Je remplirai vos intentions avec zèle et autant qu'il me sera possible de le faire de mon appartement, car dès les premiers moments où je pourrai prendre quelque exercice, permettez-moi, mon général, de les employer pour vous aller joindre et me mettre à la tête de ma division. Cet espoir d'un prompt départ me suggère naturellement la demande à qui, alors, je devrai remettre le commandement, dont l'importance peut varier suivant les circonstances. Veuillez me le faire connaître. »

En attendant son rétablissement, le général Dumuy devait l'aider dans ses fonctions.

Kleber s'occupa immédiatement de tous les détails administratifs, financiers et militaires. Il était resté avec le 69e régiment d'infanterie, 1,000 canonniers, sapeurs et ouvriers; 2,000 hommes des dépôts d'infanterie et de cavalerie; total 6,500 de la ligne, et 3,500 formant les équipages des bâtiments de transport, organisés en une sorte de garde nationale; ce qui formait, indépendamment de l'escadre, une garnison de neuf à dix mille hommes.

Livré à ses propres ressources, le commandant d'Alexandrie dut s'organiser et chercher tous les moyens d'amener des fonds dans les caisses du payeur. Il imposa d'abord les deux seuls bâtiments qui se trouvaient dans le port, l'un de Trieste, le second de Smyrne; ils procurèrent environ 8,000 francs.

Les ressources à venir étaient fondées sur les droits dus par quatre bâtiments en quarantaine, devant donner par approximation 16,000 francs; les autres bâtiments de commerce se trouvant dans le port étaient chargés : les uns de bois de construction, d'autres de bois de chauffage destinés à la troupe; les derniers, enfin, de froment, riz et autres denrées servant à la subsistance de nos braves soldats.

Les choses restant dans l'état où elles étaient, il n'y avait plus

d'autres moyens, pour alimenter les caisses, qu'un emprunt ou une contribution.

Plusieurs causes tendaient à atténuer les recettes de la douane. La première était l'embargo mis sur tous les bâtiments de commerce, le port d'Alexandrie n'étant qu'un entrepôt où momentanément se trouvaient déposées toutes les marchandises, qui y arrivent des divers ports de la Méditerranée; de là elles sont, par le Nil, distribuées sur toutes les parties de l'Égypte; le centre de cette circulation était le Caire. Alors toutes les ventes se trouvaient suspendues, les marchandises s'accumulaient dans les magasins des négociants, qui, privés, non-seulement des bénéfices, mais encore des capitaux que les retours leur procuraient, souffraient d'une extrême pénurie de numéraire. Les autres causes, enfin, étaient l'état de guerre, l'embargo mis, disait-on, dans les ports de la dépendance de la Porte, sur tous les bâtiments en destination de l'Égypte, et notre situation politique dans le pays que nous avions conquis.

Dans ces circonstances pénibles et difficiles, Kleber organisa une commission pour les subsistances des troupes de terre et de mer, composée du commissaire des guerres de la place, de l'agent des vivres et du commissaire de la marine. Le consul français (Magallon) et un musulman nommé par le schérif devaient assister aux délibérations, avec voix consultative.

Menou, qui commandait la province de Rosette, correspondait avec le gouverneur d'Alexandrie. Il mandait à Kleber qu'il trouvait en abondance du riz, du blé, des moutons et des buffles. Malheureusement les moyens de transport faisaient absolument défaut. Il fallait y suppléer par des djermes ou autres bâtiments du pays. Déjà très-préoccupé du soin d'amener à Alexandrie des fonds et des vivres, Kleber prenait en même temps des précautions pour en écarter la peste. Le 12 juillet, il prenait l'arrêté suivant :

« Le général-gouverneur, considérant que l'humanité réclame, pour éloigner la peste, l'emploi des moyens qu'une longue expérience a fait regarder comme seuls propres à prévenir ce fléau, ordonne ce qui suit :

« Art. 1er. Tout capitaine de navire ancré dans le port ayant encore des marchandises venant du Levant et surtout des toileries, laines, cotons et autres objets de fabrique, est tenu d'en faire la

déclaration dans les 24 heures par-devant l'administration sanitaire, et ne pourra en faire le débarquement sans le permis de cette administration.

« Art. 2. Sont assujettis à la même déclaration les marchands ou fripiers qui auraient acheté des marchandises venant du Levant, surtout pour celles restées en balles, sous peine d'être, lesdits marchands ou fripiers, poursuivis rigoureusement, s'il se manifestait dans leurs maisons quelque accident de peste ou s'ils négligeaient de faire la déclaration ci-dessus ordonnée. »

Le 14, il rend compte au général en chef d'une alerte qui pouvait avoir des suites graves :

« Hier, un Français, canonnier marin, a été assassiné, dans le moment même où, d'un autre côté, le domestique d'un officier du génie était jeté à la mer. On crie aux armes : Français et Arabes courent çà et là dans les rues, les uns pour se rendre à leur poste, les autres pour se renfermer chez eux. Le tumulte était à son comble; le canonnier, frappé d'un coup de sabre fort grave et de huit coups de stylet, est porté dans la maison que j'occupe. Je fais battre la générale... On prend les armes, les officiers d'état-major font eux-mêmes les patrouilles. Cent rapports plus alarmants les uns que les autres me sont faits par les Francs effrayés; je rassure tout le monde et convoque les chefs musulmans..... Je me plains de l'attentat qui vient de se commettre, je fais apporter sur un brancard le canonnier mourant, je demande justice et vengeance. Je leur mets sous les yeux les forces qui les environnent, je leur déclare ma résolution d'abîmer leur ville, dussé-je m'enterrer sous ses ruines, pour punir la moindre violence faite à un rançais.

« Quand Mourad-Bey serait à vos portes, leur ai-je dit, une marine formidable ne serait-elle pas là pour réduire vos maisons en cendres? » Je termine en ordonnant que les coupables soient recherchés et punis suivant toute la rigueur des lois du pays, et qu'on remette entre mes mains huit otages à mon choix. Les scheiks ayant osé me répondre qu'ils me livreraient le coupable si le peuple y consentait, je leur ai déclaré que je regarderais la réunion des musulmans à cet effet ou à tout autre comme une sédition, et que, si dans l'intervalle de cinq jours le meurtrier n'était pas puni, je ferais pendre un des otages au bout d'une vergue. »

L'assassin ne fut point retrouvé. On ordonna seulement que sa maison serait démolie. Comme le canonnier survécut à ses blessures, Kleber n'insista pas sur l'exécution de l'arrêt de démolition.

Cet événement lui fournit l'occasion de rappeler les troupes à l'ordre et à la discipline.

« Alexandrie, 14 juillet 1798.

« Soldats !

« Un de vos frères d'armes a été assassiné hier ; il a reçu huit coups de stylet et un coup de sabre. Un autre a été jeté à la mer. J'en ai demandé vengeance ; je l'obtiendrai, ou il sera impossible de découvrir les coupables.

« Soldats ! vous serez exposés à de pareils événements tant que vous ne vous conformerez pas aux ordres du général en chef ; c'est-à-dire tant que vous ne respecterez pas les propriétés des habitants, leurs usages, leur culte. Chargé de les protéger ainsi que je le suis de veiller à votre sûreté, j'ai cru, en calculant les suites de vos excès ou de vos désordres, devoir ordonner ce qui suit :

« Art. 1er. Celui qui s'introduirait dans le harem d'un musulman sera regardé comme provocateur de troubles et de meurtre, et puni de mort.

« Art. 2. Celui qui escaladerait le mur de la maison d'un musulman, ou tout autre, sous quelque prétexte que ce puisse être, sera regardé comme voleur et puni de mort.

« Art. 3. Celui qui, chassant dans l'intérieur de la ville, tirerait des coups de fusil sur des pigeons, au risque de tuer ou de blesser les habitants, ainsi que cela est arrivé, sera regardé comme assassin et puni de mort.

« Art. 4. Celui qui troublerait les musulmans, soit dans l'exercice de leur culte dans les mosquées, soit dans les bâtiments des bains, où ils font leurs ablutions, sera regardé comme provocateur de troubles et de meurtre, et puni de mort.

« Art. 5. Le présent ordre sera lu pendant trois jours consécutifs aux trois appels de toutes les troupes de la garnison, afin que personne n'en puisse prétexter cause d'ignorance.

« Art. 6. Sera pareillement lue pendant trois jours de suite la

proclamation du général en chef du 10 messidor concernant le viol et le pillage (1). »

Le même jour il annonçait à Menou le départ d'une ambulance pour Rosette :

« Mon cher général, il est parti d'ici pour Rosette une ambulance pour 300 malades, pourvue et armée de toutes pièces. Rien ne serait plus facile que de se procurer des moyens de transport pour me faire arriver ici des subsistances, si l'on n'avait pas oublié que, dans un pays où la politique empêche les réquisitions, il fallait de l'argent. Nous prendrons un peu de patience. Je m'occuperai incessamment de l'organisation de tout cela. Perceval me fait rire quand il nous demande des secours; j'avais envie de lui en demander à mon tour. Dites-lui, je vous prie, qu'un bon administrateur républicain doit d'un coup de baguette faire sortir de terre tous les moyens dont il a besoin : ce doit être un autre Moïse dans le désert.

« Je vous remercie des nouvelles que vous me donnez de l'armée. Mon aide de camp vous en donnera d'Alexandrie; veuillez ensuite lui fournir une occasion de continuer sa route. Le dénûment dans lequel se trouve la légion maltaise, le besoin que j'en ai dans ce moment critique, retardent un peu sa marche; d'ailleurs, si l'ennemi a été battu sur le Nil vous êtes sauvé. »

Mourad-Bey avait été défait la veille à Chobrâkhyt.

Menou avait demandé de l'artillerie et un officier de cette arme pour diriger l'établissement des batteries destinées à défendre l'entrée du Nil et les approches de Damiette.

Kleber lui répond le 17 :

« Tout ce que vous avez désiré, mon cher général, doit vous être enfin parvenu, ou se trouver en route pour vous rejoindre. Je n'ai pu seulement vous envoyer de commissaire des guerres; il n'y en a qu'un ici, et il est chargé du service de la place.

« Vous vous plaignez de n'avoir que 400 hommes de garnison; mais votre position présente tant d'avantages, vous avez affaire à de si bonnes gens, et l'armée vous couvre si efficacement, que, proportionnellement, vous êtes beaucoup plus fort que moi.

(1) « .... Dans tous les pays celui qui viole est un monstre. Le pillage n'enrichit qu'un petit nombre d'hommes; il nous déshonore, il détruit nos ressources .... »

(BONAPARTE, proclamation du 22 juin 1798.)

« Je vous préviens que Dumuy, devant faire incessamment apparition à Rosette, s'est chargé de vous faire conduire vos chevaux.

« A présent, mon cher général, j'ose espérer que vous voudrez bien profiter du retour de tous les bâtiments de transport que je vous adresse chargés d'artillerie et autres objets, pour me faire passer ici du riz, de l'orge, de l'avoine, des légumes et surtout du bois de chauffage; vous nous rendrez en cela un service fraternel, qui nous pénétrera tous de reconnaissance. Il est essentiel que vous me donniez avis de ce que vous m'enverrez, afin d'empêcher la marine de nous escamoter les convois. »

Menou se plaignait de ne pouvoir rassembler les subsistances et le chauffage réclamés par le gouverneur d'Alexandrie; Kleber, le 20, lui ordonne, s'il n'a pas d'argent, de ne point hésiter à faire des réquisitions, tout en fournissant des vivres à l'armée navale. Le 21, il recommande à Conté, chef de brigade des aérostiers, la construction de cinq télégraphes; il accueille avec intérêt les réclamations des officiers, qui pour la plupart n'ont point reçu la gratification équivalant à un mois d'appointements et leur solde due depuis trois mois. Sans cet argent, ils sont dans l'impossibilité de pourvoir à leur existence; et cependant, le 23, le payeur de la place l'informe « qu'il lui est impossible d'acquitter la solde. »

Kleber exposait, le 21, les embarras de la situation au général en chef :

« Un établissement au milieu d'un peuple nouveau est quelquefois accompagné de circonstances dont les moindres détails offrent de l'intérêt. Je ne crains donc pas, citoyen général, de vous fatiguer par ceux que je vous présente sans cesse.

« Les besoins multipliés que nous éprouvons m'ont mis dans la nécessité d'ouvrir, comme je vous l'ai écrit, un emprunt de 30,000 livres, à remplir par le commerce de cette ville, et qui devait être remboursé sur les premières rentrées de la douane. J'en parlai au schérif, qui, comme toujours, feignit d'entrer dans mes vues et dit même qu'il trouvait ce moyen aussi convenable qu'il était juste et doux.

« Les députés du commerce devaient en conséquence se rendre chez moi le 19, à 7 heures du matin. Les Francs et les neutres furent exacts au rendez-vous; quoique leurs moyens fussent, à l'égard de ceux des Turcs, dans la proportion de 1 à 25, ils

avaient été taxés par ceux-ci à payer la moitié de la somme, et ne réclamaient pas.

« A 8 heures, le schérif et les musulmans n'étaient pas encore rassemblés; j'envoyai chez le premier; on le trouva environné des siens; malgré mon invitation, ce ne fut qu'à 9 heures qu'il parut, suivi de ceux de sa nation. Je dis et fis interpréter, d'une manière circonstanciée, que ce n'était point une contribution que j'exigeais, que je me bornais à demander comme emprunt une somme de 30,000 francs, qui pouvait être remboursée dans la quinzaine; ensuite, pour déterminer un délai, j'invitai les négociants à la compter avant midi. J'étais à peine sorti de la salle de délibération, que le schérif demanda impérieusement que deux juifs, qu'il désigna, fussent réunis aux marchands musulmans. Ne voyez-vous pas, dirent à Baude ces hommes effrayés, que le schérif, en nous joignant à ceux de sa nation, veut d'abord nous taxer à payer la plus grande partie des 15,000 francs et nous obliger ensuite à faire l'avance du reste? Sur la plainte que m'en fit en leur nom Baude, indigné, je rentre dans la salle. Je dis au schérif que ces négociants étaient déjà compris dans une classe qui s'était chargée de la moitié de l'emprunt, que je les y maintenais, et que les musulmans seuls avanceraient l'autre moitié. Le schérif, blessé de ce refus, apostropha alors d'une manière injurieuse le citoyen Armand, Français, qui me servait d'interprète et que je fus obligé d'empêcher de sortir de la salle. Je commandai le silence et dis au schérif que ce mouvement de colère n'était pas convenable dans un homme revêtu de l'emploi qu'il occupait; que, toute difficulté cessante, je me contenterais, à titre d'emprunt, des 15,000 francs offerts par les marchands francs et neutres; mais que pour ce qui regardait les musulmans, qui n'appréciaient ni la clémence, ni la générosité de la nation française, je les taxais à une contribution militaire de 100,000 livres, payable dans les vingt-quatre heures; que quatre des principaux négociants là présents resteraient à cet effet en mon pouvoir. Je me retirai; on voulut me parler; je fis répondre que je n'écouterais rien jusqu'à ce que l'argent fût versé dans la caisse du payeur. On se sépara.

« Ce n'était pas de ce moment, général, que, sans me laisser influencer par la haine des Francs et même des musulmans pour

le schérif, je m'étais aperçu de ses menées sourdes. Tout en affectant le plus grand zèle pour la nation française, il travaillait en secret à entraver nos opérations, à aliéner de nous l'esprit des naturels du pays.

« Je me proposais cependant de dissimuler encore quelque temps, lorsque le bruit se répandit dans la ville que les Bédouins et les habitants de Damanhour avaient cerné le corps de troupes du général Dumuy, qui, le lendemain matin, nous confirma la nouvelle qu'il avait été attaqué.

« L'instant de cette affaire et celui où le bruit en vint jusqu'à nous coïncidaient assez pour que je visse clairement qu'avis avait été donné de la marche du détachement; il me paraissait alors évident que le schérif cherchait, en nous trahissant, à justifier auprès du gouvernement du Caire ses premières démarches en notre faveur, et un homme de son caractère devenant dangereux dès qu'il cessait de nous servir, je devais m'en débarrasser. En conséquence, je le fis conduire à bord du vaisseau *le Dubois* pour être de là transféré sur un des bâtiments de l'escadre devant Aboukir.

« Cela fait, je rassemble chez moi les scheiks, je mets sous leurs yeux, en opposition, la conduite ouverte et généreuse des Français et le peu de loyauté de celle du schérif; je les invite à me désigner un homme propre à remplir les fonctions de ce dernier, et ils m'indiquent Mohamed-Chorbagy el-Guriani, ennemi irréconciliable des beys, qui l'ont dépouillé de tous ses biens. Celui-ci me dit que le peuple d'Alexandrie était inquiet, séditieux, difficile à gouverner. — Un homme, lui répondis-je, qui prévoit et sent les difficultés d'un emploi, saura les surmonter, et je le détermine. Les scheiks me promettent d'assister ce nouveau commandant de leurs conseils et d'user de leur crédit sur leur nation pour l'affermir et le consolider dans son emploi. »

Profitant de ce coup d'État administratif, Kleber améliora la situation des classes inférieures de la population, par la suppression des droits vexatoires que percevait l'ancien schérif.

Le manque de nouvelles de l'armée et d'instructions du général en chef venait s'ajouter, pour le commandant d'Alexandrie, aux difficultés administratives et aux embarras financiers.

« Alexandrie, 21 juillet 1798.

« *Au général Menou.*

« Vous ne me donnez plus de vos nouvelles; vous devez cependant en recevoir de l'armée et savoir un peu ce qui se passe, tandis que je ne sais rien, et que je suis comme abandonné de toute la terre.

« Dumuy s'était rendu, avec sa colonne mobile, à Damanhour; mais il a été si mal accueilli par les Arabes-Bédouins et les habitants de la ville, qu'il s'est dépêché de revenir à Alexandrie, sans aller vous voir, ainsi qu'il se l'était proposé; il a perdu dans cette affaire 30 à 40 hommes.

« De mon côté, ayant été sans cesse entravé par le schérif et ayant eu lieu plus d'une fois de le suspecter de connivence avec nos ennemis, j'ai pris le parti de l'envoyer à bord d'un des bâtiments de l'escadre et d'organiser d'autres autorités.

« Veuillez, je vous prie, me dire ce que vous faites, comment vous vivez, si vous avez vu passer mon aide de camp Damas, porteur de dépêches pour le quartier général; si vous avez eu la bonté de lui fournir des moyens de remonter le Nil, ainsi qu'à un second courrier parti depuis; dans ce cas veuillez en faire autant pour celui qui vous remettra la présente; le secrétaire interprète qui l'accompagne est chargé de me rapporter la réponse. »

« Alexandrie, 25 juillet 1798.

« *Au général Menou.*

« Mon aide de camp est arrivé ce matin; il paraît l'avoir échappé belle. Je vois qu'il faudra encore renoncer pendant quelque temps à toute espèce de communication; je n'ose plus hasarder Dumuy en campagne, car, malgré son zèle et sa bonne volonté, il manque d'une qualité essentielle à un partisan : celle d'être heureux.

« D'après ce que vous me mandez, et que me dit Damas, il paraît qu'au milieu de tous les lingots et de toutes les caisses de l'armée, vous manquez d'argent, même pour le plus strict nécessaire de la troupe; ce qui assurément doit être contraire aux intentions du général en chef.

« Je vous envoie la lettre (1) que j'écris au payeur de l'armée pour le faire venir à Alexandrie, dans le plus bref délai possible. Je ne pense pas qu'après cette réquisition formelle, il puisse s'y refuser; mais si, pour mettre à couvert sa responsabilité, il avait besoin d'y être contraint par des baïonnettes, je vous prie de lui en fournir le nombre nécessaire, comme aussi les moyens d'embarcation les plus sûrs pour arriver à bon port.

« Vous avez reçu, depuis quelques jours, une lettre dans laquelle je vous instruis de tout ce qui se passe dans nos environs et des quelques nouvelles que j'ai eues de l'armée.

« Je vais faire partir un Arabe pour le Caire avec promesse d'une grande récompense à son retour; j'espère qu'enfin cela me réussira.

« Dites à Poussielgue qu'il donnerait une preuve de dévouement au bien de la chose publique s'il voulait accompagner le payeur; dites-lui encore que je pense qu'il pourrait, à présent, tirer un assez bon parti de ses lingots, parce que depuis son départ j'ai un peu soupçonné l'esprit des habitants. »

Apprenant par Menou la victoire des Pyramides (21 juillet), il écrit aussitôt à Bonaparte :

« Alexandrie, 31 juillet 1798.

« *Au général en chef.*

« Depuis qu'Abd-el-Koraïm est à bord de *l'Orient*, nous jouissons dans l'intérieur d'Alexandrie de la plus grande tranquillité. On n'entend plus de propos incendiaires; il ne se manifeste plus de ces terreurs paniques qui prouvaient l'inquiétude et l'irrésolution des habitants : chacun d'eux vaque maintenant à ses affaires et se livre à son industrie avec sécurité.

« Je n'ai reçu de vous, général, aucune nouvelle encore, et vo-

(1) *Au payeur.*

« Des raisons particulières et impérieuses me déterminent à vous requérir de vous rendre sans aucun délai, avec la caisse de l'armée, à Alexandrie. A votre arrivée je vous donnerai les détails qui regardent cette mesure.

« Je pense que vous ferez bien d'assurer le courant du service de la place de Rosette d'ici à la fin du mois. »

tre belle victoire du Caire ne m'est parvenue que par Menou. Nous l'avons célébrée, hier, avec toute la pompe dont Alexandrie est susceptible : décharges d'artillerie, le matin et le soir, tant sur terre que dans les deux ports, où tous les bâtiments étaient pavoisés.

« J'ai reçu la visite des corps diplomatiques et des négociants de toutes les nations, ainsi que celle des principaux musulmans de la ville. Tous ont protesté de leur dévouement, de leur fidélité à la nation française. Je leur ai répondu que je ne me réjouirais réellement de cette victoire si je n'étais intimement persuadé qu'elle dût contribuer efficacement au bonheur et au bien-être de tous. Ils m'ont dit en être également convaincus.

« Pendant la nuit, le marché, les boutiques et toutes les maisons ont été illuminés et ouverts. Les chefs musulmans se tenaient dans une grande salle, où les Français et les Turcs entraient également. Je m'y suis rendu un instant, et j'ai vu qu'on y distribuait largement et gratis des rafraîchissements à qui voulait en accepter. On y voyait quelques femmes d'officiers, et des négociants francs qui pour la première fois de leur vie se présentaient en ce lieu. En général, l'allégresse était commune et paraissait sincère.....

« Quoique ma plaie ne doive se cicatriser que dans un mois d'ici, rien ne m'empêchera de me rendre au Caire et d'aller rejoindre ma division. Je regarde Alexandrie comme un lieu d'exil, dont je sortirai le plus tôt possible. »

La marine était surtout, pour le commandant d'Alexandrie, une source d'ennuis et de préoccupations. Il avait à se plaindre de l'indiscipline des matelots qui descendaient à terre. Il s'inquiétait sérieusement des dangers que courait l'escadre; il pressait les sondages pour hâter l'entrée de nos vaisseaux dans le port. Le 14 juillet, sur les espérances qu'on lui avait fait concevoir, il avait annoncé au général en chef que notre flotte allait enfin être à l'abri des coups de l'ennemi. « C'est, avait-il écrit à Bonaparte, une des meilleures nouvelles que je puisse vous donner. »

Cependant, à la fin de juillet, l'escadre n'était pas encore entrée dans le port; elle tenait la mer. Les pilotes turcs s'étaient refusés à diriger les vaisseaux de 74 et à plus forte raison ceux de 80. Le capitaine Barré fut chargé de vérifier et de sonder les passes.

Mais l'escadre se trouvant encombrée d'une grande quantité d'artillerie et autres effets appartenant à l'armée, l'amiral désira aller mouiller dans la rade d'Aboukir pour se débarrasser et s'alléger. Il représenta qu'il lui faudrait huit jours pour le faire à la voile, tandis qu'il le ferait en trois jours au mouillage.

Nelson avait appris à Naples que l'armée française assiégeait Malte. Il fit voile pour Messine. Lorsqu'il fut informé que l'escadre française, après s'être emparée de Malte, en était partie et paraissait se diriger sur Candie, il passa le détroit de Messine le 22 juin, et se dirigea sur Alexandrie, où il arriva le 28, au moment même où la flotte française reconnaissait le cap d'Aras, à trente lieues à l'ouest et au vent. Ne trouvant à Alexandrie aucun renseignement, il se dirigea sur Alexandrette, reconnut les Dardanelles, l'entrée de la mer Adriatique, et mouilla, le 18 juillet, à Syracuse, pour y faire de l'eau, croyant que l'escadre française avait passé dans l'Océan. Cependant il se porta, le 24 juillet, à Coron dans la Morée. Il apprit d'un bâtiment grec venu d'Alexandrie que, trois jours après que l'escadre anglaise s'était présentée devant ce port, une flotte française y était arrivée, avait débarqué une armée nombreuse, qui, le 2 juillet, s'était emparée de la ville et depuis avait marché sur le Caire; que cette flotte était mouillée dans le Port-Vieux. Nelson fit voile pour les côtes d'Égypte.

Le 1er août, à deux heures et demie après midi, l'escadre anglaise apparut à l'horizon d'Aboukir, toutes voiles dehors. Il ventait grand frais nord-ouest. L'amiral Brueys était à table avec ses officiers. Une partie des équipages et des chaloupes étaient à Alexandrie, à Rosette ou à terre sur la plage d'Aboukir. Son premier signal fut d'ordonner le branle-bas; le second, ordre aux chaloupes qui étaient à Alexandrie, à Rosette et à terre, de rejoindre leurs vaisseaux; le troisième, ordre aux équipages des bâtiments de transport qui étaient à Alexandrie de se rendre par terre à bord de ses vaisseaux pour en renforcer les équipages; le quatrième, ordre de se tenir prêt à combattre; le cinquième, ordre de se tenir prêt à appareiller; le sixième, à cinq heures dix minutes, ordre de commencer le feu.

L'opinion générale, dans l'escadre française, était que la bataille serait remise au lendemain, si toutefois d'autres vaisseaux venaient renforcer l'ennemi dans la nuit, car il ne paraissait pas

possible que Nelson risquât une bataille avec ceux qu'il montrait.

Le désastre d'Aboukir est connu dans tous ses détails.

L'ordonnateur de la marine Leroy s'employa avec activité au sauvetage. Il sauva des pièces de canon, des boulets, des mâts, des pièces de bois. Le capitaine Ganteaume, chef d'état-major de la flotte, qui s'était jeté à l'eau lorsqu'il avait vu *l'Orient* en flammes, et avait gagné terre, fut nommé contre-amiral et prit le commandement de la marine.

1,000 hommes, soldats de marine ou matelots, sauvés de l'escadre, furent incorporés dans l'artillerie et l'infanterie de l'armée; 1,500 formèrent une légion maritime, composée de trois bataillons; 1,000 servirent à compléter les équipages des deux vaisseaux de 64, des sept frégates et des bricks, corvettes ou avisos qui se trouvaient dans Alexandrie.

L'amiral Brueys avait réparé autant qu'il avait été en lui, par son sang-froid et son intrépidité, les fautes dont il s'était rendu coupable : en désobéissant à l'ordre de son chef et en n'entrant pas dans le Port-Vieux d'Alexandrie, où il pouvait se réfugier dès le 8 juillet, en restant mouillé à Aboukir, sans prendre les précautions convenables. S'il eût tenu une escadre légère à la voile, il eût été prévenu à la pointe du jour de l'approche de l'ennemi, et n'aurait pas été surpris. Le branle-bas, dit-on, fut très-mal fait. Il paraît que l'amiral avait le projet d'appareiller, mais les matelots d'Alexandrie n'arrivèrent qu'à 9 heures du soir; ce retard n'aurait pu se produire si la discipline eût toujours été maintenue. Malgré toutes ces fautes, si *l'Orient* n'eût pas sauté, si Villeneuve eût agi, l'escadre anglaise, au lieu d'une victoire chèrement achetée, aurait peut-être trouvé une défaite.

Peu de jours après la bataille, Nelson abandonna les parages d'Égypte et cingla vers Naples. Il laissa devant Alexandrie une croisière de trois vaisseaux de guerre.

Notre flotte était détruite, l'amiral tué. Les Anglais étaient maîtres de la Méditerranée. Il n'y avait plus d'alternative, il fallait vaincre, vivre désormais sur le sol de l'Égypte, sans secours à attendre de France. Du haut de la tour du Phare, Kleber avait saisi, malgré la distance, les traits principaux de cette horrible scène.

Dans la nuit du 2 au 3 août, il fit partir un de ses aides de camp pour porter à Bonaparte la nouvelle de la catastrophe. Le rap-

port officiel du contre-amiral Ganteaume ne parvint que le 5.

Le désastre d'Aboukir avait relevé les espérances des Mameluks et des Arabes. Les négociations entamées avec Mourad-Bey et Ibrahim-Bey furent rompues. Les Anglais essayaient d'insurger les Arabes en leur envoyant de l'argent et des armes. Dans cette crise, la plus terrible, moralement et matériellement, qui se puisse imaginer, Kleber se montra toujours à la hauteur des circonstances. Sans relations avec la mère patrie, sans nouvelles certaines de Bonaparte, le commandant d'Alexandrie, par l'énergie de son attitude, raffermit le courage chancelant des siens, contint les espérances séditieuses et la joie insolente des ennemis de la France.

Si les troupes, en général, étaient admirables de bon esprit et de patriotisme, l'arrêté suivant atteste néanmoins l'existence d'infractions graves à la discipline :

« Kleber, ayant eu connaissance que des hommes à la solde de la République, mais indignes du nom français, dilapidaient les effets qu'ils recevaient des magasins et vendaient à des particuliers jusqu'à des armes, arrête ce qui suit :

« Art. 1er. Tout soldat ou matelot convaincu d'avoir vendu des effets d'habillement, d'équipement ou d'armement, sera puni de mort.

« Art. 2. Tout habitant de la ville d'Alexandrie convaincu d'avoir acheté d'un soldat ou d'un matelot, ou recélé chez lui des effets d'habillement, d'équipement ou d'armement, sera puni de mort (1). »

La défaite de l'escadre découvrait Alexandrie et l'exposait à un bombardement. Kleber, voulant établir un système d'ensemble dans la défense de cette place, et désirant y faire concourir, de la manière la plus avantageuse, la marine et l'armée de terre, convoque à cet effet, le 10 août, les chefs de chaque arme. Le contre-amiral Ganteaume, le commissaire des armées Dumanoir, l'ordonnateur Leroy, le commandant d'artillerie Faultrier, le chef de brigade du génie Crétin, le commandant de la place Recco et le

(1) Peu de temps après eut lieu l'exécution de Dimitri Pana, capitaine du navire *la Santa-Maria*, accusé d'avoir recélé quatre canons de 2 et un bout de câble, déposés à son bord par l'aspirant Coupier (de *l'Orient*), chargé de conduire du Port-Neuf au Port-Vieux un bâtiment turc, dont il avait détourné ces effets d'armement.

commissaire des guerres Colasse, appelé pour remplir les fonctions de secrétaire, se réunirent en conseil et arrêtèrent les dispositions suivantes :

« Art. 1er. La batterie des Figuiers sera renforcée de quatre pièces; celle du fort Triangulaire, dite *des Catacombes*, le sera de deux pièces. Cet armement se fera sans préjudice de celui du Phare et du Pharillon.

« Art. 2. Il sera établi sur-le-champ une batterie dans l'île de Pharos, si le nombre de bras nécessaires pour ce travail peut être fourni, par la marine, à l'artillerie et au génie; ces batteries, après les premiers travaux, seront successivement agrandies et améliorées tant que l'ennemi différera d'attaquer.

« Art. 3. Il sera fourni par le génie et l'artillerie à Conté toutes les facilités nécessaires à la construction des fourneaux à rougir les boulets.

« Art. 4. Il sera formé en arrière de la batterie des Figuiers et de celle des Catacombes une estacade de bâtiments de transport.

« Art. 5. Il sera fait au dedans de l'estacade une ligne de bâtiments de guerre.

« Art. 6. Tous les matelots excédant le nombre nécessaire pour l'armement des bâtiments restant de l'escadre seront mis en subsistance pour être ensuite formés en corps particulier, d'après le règlement provisoire qui en sera fait par le général Kleber.

« Art. 7. Kleber réglera également tout ce qui est relatif à la sûreté des différents bâtiments et à la police de la place.

« Art. 8. Le commissaire ordonnateur de la marine se concertera avec le commissaire des guerres de la place pour faire décharger le plus tôt possible tous les comestibles dans les magasins voisins du port. »

Il fallait une grande force de caractère pour ne rien laisser paraître des poignantes angoisses qui étreignaient son âme et que trahit sa correspondance, pendant les derniers jours où les communications avec Bonaparte restèrent interrompues. Il lui écrivait le 11 août.

« Les Anglais viendront nous bombarder dans nos ports; ils entreront sans hésiter dans ces passes que notre marine trouvait dangereuses et impraticables... Un autre point plus embarrassant, c'est de savoir si l'embargo peut être levé, et notamment pour les

bâtiments turcs... Enfin, il est instant que vous songiez à établir une communication par terre; car, indépendamment de la correspondance, il faut encore protéger l'arrivage des eaux du Nil. La colonne mobile de Dumuy est aussi insignifiante qu'insuffisante pour remplir cet objet.

« Nous avons ici une grande quantité de matelots; je vais en former une légion. C'est le seul moyen d'amener ces hommes à la discipline et à l'esprit d'ordre. Je destinerai particulièrement cette légion à la traversée du lac entre Rosette et Aboukir.

« J'ai recours à tous les expédients imaginables pour me procurer de l'argent. Je fais actuellement vendre du riz, afin de subvenir aux dépenses du mois prochain... Il est vrai que, si les Anglais bombardent le port, cette ressource sera détruite avec les autres.

« On m'assure, général, qu'un aide de camp que vous m'aviez envoyé a été pris (1). Je ne sais où celle-ci vous trouvera, et je suis encore à recevoir une lettre de vous depuis votre départ. Ma position cependant est extrêmement délicate; je ne connais ni votre secret, ni vos vues, et je dois agir, comme si j'en étais instruit.....

« J'ai sur votre santé, sur votre existence, des inquiétudes que beaucoup de personnes partagent. Comment se peut-il, en effet, que depuis trente-cinq jours je n'aie pas reçu un mot de vous?..... Il court sur l'armée différents bruits que je cherche à détruire, et qui cependant font quelque impression. Un mot de votre part rassurerait tout le monde, et votre présence, malgré nos malheurs, nous comblerait de joie. »

Le même jour, Magallon, consul; Ganteaume, contre-amiral; Dumanoir, commandant des armes; Leroy, ordonnateur de la marine; Faultrier, Crétin, Recco, commandant de la place, et Colasse, commissaire des guerres, appelé pour remplir les fonctions de secrétaire, étant réunis à 7 heures du soir, Kleber soumit les questions suivantes :

« S'il était convenable, dans la circonstance actuelle, de lever l'embargo mis sur les bâtiments étrangers, turcs et autres; dans le cas contraire, quel serait le moyen le plus efficace pour s'assurer de leur neutralité dans le port si les Anglais l'attaquaient?

(1) Cet aide de camp (Julien) avait été pris et massacré.

« Sur la première question, il a été décidé que, quoiqu'il eût été à désirer que l'embargo fût levé presque aussitôt notre entrée, les choses avaient tellement changé, que cette mesure devenait dangereuse dans le moment présent: 1° parce que les Anglais ne manqueraient pas de faire connaître aux capitaines de ces bâtiments les dispositions hostiles de la Porte à notre égard; 2° parce qu'ils prendraient d'eux, sur notre situation, tous les renseignements qui leur paraîtraient nécessaires : 3° parce qu'ils s'empareraient indubitablement des pilotes de ces mêmes vaisseaux pour se faire indiquer par eux les passes du port d'Alexandrie, dont ils ont une parfaite connaissance, s'ils avaient le projet d'y pénétrer; 4° que les Anglais respecteraient vraisemblablement le pavillon ottoman, qui pourrait ainsi servir de sauvegarde au convoi; qu'enfin ces bâtiments ne nuiraient aucunement dans l'intérieur du port, puisque pour peu qu'on fût pressé par les circonstances, il serait facile de s'assurer de leur neutralité.

« Sur la seconde question, il a été arrêté ce qui suit :

« Art. 1er. L'embargo ne sera point levé tant que l'ennemi sera en présence, à moins qu'un ordre formel du général en chef ne le prescrive.

« Art. 2. Le contre-amiral Ganteaume et le commandant des armes Dumanoir prendront, pour s'assurer de la neutralité de tous les bâtiments étrangers, les mesures convenables, soit en débarquant leurs canons ou leurs munitions de guerre, soit en faisant descendre à terre une portion de leurs équipages, qu'ils remplaceraient par des garnisons françaises; ces différents expédients semblent devoir être également efficaces; mais, comme l'intérêt de la République exige que l'on vive autant que possible en bonne intelligence avec la Porte, il a été arrêté, en outre, que le commandant des armes Dumanoir se transportera à bord de la caravelle, pour sonder les dispositions de ce capitaine sur celui de ces moyens qui répugnerait le moins aux usages de sa nation. »

« 14 août 1798.

« Kleber aurait craint de compromettre la délicatesse du contre-amiral Blanquet en le chargeant d'une lettre officielle pour le Directoire puisqu'il s'embarque sur un bâtiment anglais; mais il le prie de faire part au gouvernement que les affaires de terre, en

Égypte, vont aussi bien qu'on peut le désirer; que les Mameluks ont été défaits près du Caire en différents combats et que, maîtres de cette capitale, nous le sommes aussi de tout le Delta; que nos troupes ont donné partout des preuves de leur constante patience et de leur valeur; qu'aujourd'hui une partie de l'armée descend les deux branches du Nil; que Bonaparte marche sur Damiette. Toutes ces nouvelles parviennent à Kleber par des Arabes, avec quelques-uns desquels il vit en bonne intelligence, tandis que les autres, infestant le pays, pillent et massacrent tout, empêchent la communication avec l'armée. Blanquet voudra bien ajouter que, depuis le départ de Bonaparte d'Alexandrie, c'est-à-dire depuis le 7 juillet, Kleber, qui a pris le commandement de cette place par suite de la blessure reçue à l'assaut, n'a pas eu une seule lettre de lui. Blanquet ne manquera sans doute pas de faire sentir au gouvernement combien il est instant de nous envoyer des renforts en troupes et de faire passer dans cet établissement des artisans et des ouvriers de toute espèce.

« Kleber n'a pas besoin d'observer que l'Égypte serait une possession bien précaire, si l'on ne parvenait à rétablir incessamment la liberté du commerce dans la Méditerranée. Les liqueurs fermentées et le bois à brûler seront les premières denrées qui manqueront et dont la privation se fera le plus vivement sentir. Si pourtant nous conservons la bonne intelligence avec la Porte, les Échelles nous approvisionneront suffisamment en bois.

« Au moment où Kleber achève cette note, les Anglais, qui avaient pris un courrier de l'armée sur une djerme, ont renvoyé ici différentes lettres ouvertes qui, toutes, confirment ce qu'il a avancé plus haut relativement à nos succès dans le Delta. Un courrier était porteur de dépêches pour le Directoire et les ministres; il a eu le bon esprit de les jeter à la mer quand il s'est vu sur le point d'être fait prisonnier.

« Une lettre adressée à Kleber par le général en chef est tombée entre les mains des Anglais. »

« Alexandrie, 15 août 1798.

« *Au général Menou.*

« J'ai enfin reçu une de vos lettres et une autre du général en

chef. Je vois, par celle de ce dernier, que je ne me suis pas trompé sur le compte d'Abd-el-Koraïm et que cet homme a étrangement abusé de sa confiance en nous trahissant de la manière la plus détestable.

« Dumuy m'a envoyé copie de l'organisation provisoire de l'Égypte, qui vous a été adressée par le général en chef; comme je ne l'ai pas reçue directement, que je vois beaucoup de gens à salarier si l'on veut en être bien servi et que je n'ai point d'argent, je m'en tiendrai à l'état de choses actuel, jusqu'à mon remplacement, qui, je crois, ne tardera pas.

« Il faudra, mon cher général, renoncer à la communication par mer, jusqu'à ce que la flotte anglaise ait disparu, car les capitaines des djermes, ne nous étant pas très-dévoués, ne feraient qu'alimenter l'escadre avec les vivres qu'ils iraient chercher à Rosette. Tenez donc votre port clos, jusqu'à ce que la fortune nous amène des circonstances plus favorables.

« Je suis charmé de la mesure que vous avez prise pour notre communication par terre; seulement je vous observe que Dumuy va partir avec les Maltais pour se rendre à Rahmânyeh, et que je le ferai remplacer à Aboukir par un chef de bataillon, qui sera relevé tous les dix jours.

« Il faut que vous vous chargiez du poste entre Rosette et le lac, si vous croyez nécessaire d'en établir un, comme je me chargerai du poste intermédiaire entre Aboukir et Alexandrie; quant aux jours de notre communication, il restera convenu que ce sera le premier et le cinq de chaque décade.

« Nous nous attendons, ici, à être bombardés, et nous ne sommes pas encore, à cet égard, hors de crainte; au reste, nous sommes en mesure de répondre à l'attaque et peut-être avec un certain succès.

« Rassurez-vous sur les bouches à feu et munitions de guerre que vous croyiez tombées entre les mains des Anglais; tout cela est resté, partie à Aboukir, partie à Alexandrie.

« Je verrai avec Faultrier comment nous pourrons vous faire passer par terre ce dont vous avez le besoin le plus pressant, et notamment de la poudre. »

Malgré ses grandes démonstrations de dévouement à la France, le schérif Abd-el-Koraïm, convaincu, par des pièces trouvées au Caire, de complicité avec les Mameluks et les Bédouins et de rela-

tions avec la croisière anglaise, avait été transféré au Caire, où il fut condamné à mort et exécuté (1).

La proclamation suivante, du 16 août, se rattache à cette affaire :

« Tout habitant de la ville d'Alexandrie, musulman ou autre, convaincu d'avoir recélé des effets en registres de commerce, de correspondance ou états d'affaires, marchandises, meubles, armes, chevaux, chameaux, mulets, argent ou quelque autre objet que ce puisse être, appartenant à Seyd Hamed Abd-el-Koraïm, et qui, dans quarante-huit heures à compter de la publication de la présente proclamation, n'en aurait pas fait la déclaration fidèle à la commission administrative, séant dans le domicile du commandant de la place, sera déclaré complice de la trahison dudit Abd-el-Koraïm, ennemi de la République française et, comme tel, puni de mort. »

« Alexandrie, 16 août 1798.

« *Au général en chef.*

« Il faudrait, général, 300,000 livres par mois pour satisfaire à tous les services et solder la garnison, qui d'ailleurs prétend à un arriéré considérable; car tout est à faire ici et rien ne se fait qu'avec de l'argent. La communication entièrement interrompue et par terre et par mer met les affaires dans la plus grande stagnation, et la douane, qui était notre ressource unique, ne produit rien. Venez donc à notre secours, général.

« Les Arabes pacifiques ont repris confiance; ils amènent presque journellement des troupeaux à Alexandrie. La première fois qu'ils y vinrent fut un jour de fête pour les habitants de la ville, et il y avait au marché un concours prodigieux. Les chefs de ces tribus se sont présentés chez moi; je leur ai donné des encouragements en paroles et en espèces, et ils sont partis satisfaits; l'un d'eux va m'amener au premier jour une vingtaine de

(1) « Koraïm, qui, le premier, s'était soumis aux armes françaises et avait alors rendu des services importants, avait des correspondances avec le commandant de la croisière anglaise; il fut traduit devant une commission militaire, condamné à mort et exécuté. Pendant quelques jours le général en chef hésita : mais il sacrifia tout à l'urgence des circonstances, qui voulaient un exemple. » (*Commentaires de Napoléon Ier.*)

chameaux, dont nous avons un extrême besoin; je ne sais pas encore comment nous les payerons.

« Malgré toutes ces jérémiades, qu'il est de mon devoir de vous faire, il est bon que vous sachiez que tout le monde est plein de courage et de bonne volonté, que la journée du 1er août (1) n'a produit sur la troupe aucune espèce d'abattement, mais bien le sentiment de l'indignation et le désir ardent de la vengeance. La plus grande tranquillité règne parmi les habitants; ils ont même une sorte de résignation sur l'avenir dont ils n'ont encore conçu aucune idée bien nette.

« Veuillez, je vous prie, m'envoyer le plus tôt possible l'ordre de rejoindre ma division. »

« Alexandrie, 16 août 1798.

« *Proclamation.*

« Kleber, instruit par le divan de cette ville et par l'émir Ibrahim Chorbagy de Damanhour que le village de Berket-Rhitas, coalisé avec la tribu des Arabes Oulad-Ali, a constamment rejeté les propositions de paix qui lui ont été faites, et s'était engagé, par serment, avec elle, à saigner le Kalidj et à empêcher l'arrivage des eaux qui doivent approvisionner Alexandrie pour un an; sollicité par le divan et l'émir Ibrahim de Damanhour d'empêcher cette entreprise criminelle, a ordonné que le village serait détruit, qu'on ferait main basse sur ceux des habitants qui opposeraient aux troupes la moindre résistance, afin de donner un exemple terrible à tous les ennemis de la nation française.

« Cet ordre a été mis à exécution hier, et le village de Berket-Rhitas n'existe plus. Ceux des habitants qui n'ont point péri dans le combat ont été faits prisonniers et seront dispersés sur toute la surface de l'Égypte. Le même sort attend les Arabes des bourgs qui, se trouvant sur les bords du Kalidj, y feraient la moindre saignée ou retarderaient d'un moment l'arrivage des eaux, et, pour qu'ils ne puissent en prétexter cause d'ignorance, il sera envoyé à chacun des villages situés sur ce canal un exemplaire de cette proclamation traduite en arabe.

(1) Date de la bataille navale d'Aboukir.

« L'aga des janissaires demeure chargé de l'exécution de ce dernier ordre. »

« Alexandrie, 19 août 1798.

« *Au général Bonaparte.*

« Nous avons encore un moyen, général, de vous faire bénir, pour le moment, par les musulmans : il consiste à leur promettre le remboursement des 100,000 francs que j'ai exigés d'eux à titre de contribution militaire, en punition des difficultés qu'ils avaient apportées à remplir, dans le temps, l'emprunt de 15,000 francs pour lesquels ils avaient été sollicités (1). Ces difficultés n'ayant eu lieu qu'à la suggestion d'Abdel-Koraïm, aujourd'hui reconnu traître et déclaré tel, ils croient avoir quelques droits de réclamer cette faveur, et je leur ai promis d'intercéder auprès de vous pour la leur faire obtenir.

« J'ai remarqué que toute espèce d'imposition directe répugnait à ces hommes, tandis qu'ils semblent très-façonnés aux impôts indirects. »

« Alexandrie, 20 août 1798.

« *Au général Menou.*

« Je m'empresse de vous apprendre que les Anglais ont cherché à entamer une négociation avec les habitants d'Alexandrie. Heureusement que j'ai intercepté ces lettres, ou plutôt elles m'ont été apportées par les chefs mêmes auxquels elles étaient adressées. Comme il n'y a pas de doute qu'ils en agiront de même sur toute la côte, cet avis vous engagera à vous tenir sur vos gardes et à prévenir le général qui commande Damiette.

« Je suis toujours dans une grande pénurie d'argent, et cela dans une circonstance où il faudrait en dépenser à pleines mains.

« Je ne sais qui commande à Rahmânyeh; mais, si ce n'est pas un homme liant et actif, et si on a oublié de mettre des fonds à sa disposition, nous pourrions bien mourir de soif, l'année prochaine, à Alexandrie. »

(1) Voir ci-dessus, p. 284.

« Alexandrie, 21 août 1798.

« *Au général Menou.*

« Je vous envoie tout ce que j'ai ici de la 13e, de la 22e et de la 85e demi-brigades, hors les malades. Par ce moyen vous serez un peu plus au large. J'ai fait appeler Faultrier, commandant de l'artillerie; il dit absolument ignorer celle qui devait être envoyée à Rosette; veuillez donc nous l'indiquer, et nous nous hâterons de vous satisfaire. L'artillerie qui est restée si longtemps au boghâz n'était pas destinée pour vous, mais bien pour le Caire : *elle* est rentrée. Je vous envoie deux pièces de campagne pour Damiette; les chevaux qui les traînent sont employés au parc; vous voudrez donc bien donner les ordres les plus précis pour qu'on les fasse de suite retourner de Rosette. L'escouade d'ouvriers que vous demandez vous sera également envoyée.

« Je n'ai point vu vos Africains pèlerins de la Mecque; je crois bien que les Anglais les ont à bord de leurs vaisseaux, et que l'un d'eux a écrit les lettres aux chefs d'Alexandrie pour les engager, au nom du Dieu miséricordieux et de son grand prophète, à nous égorger. Pour contre-balancer ces intrigues, j'ai formé le divan et ai nommé président le scheik El-Messire, l'un de ceux auxquels les Anglais s'étaient adressés, et qui m'a apporté les lettres toutes cachetées. Je demande au général en chef l'autorisation de leur accorder un salaire honorable.

« Nous voilà bien hermétiquement bloqués dans Alexandrie, et ce commerce et cette douane, sur le produit desquels on avait fondé de si beaux calculs, sont frappés de nullité. Il n'y a que notre haute fortune et notre bon génie qui puissent nous tirer de cet état de misère.

« Je suis fâché de voir Mourad-Bey au Caire; je vous citerais ici des vers de la tragédie de *Zaïre* relativement à Lusignan, si je les savais par cœur; ce sera un autre Abdel-Koraïm que nous nourrissons dans notre sein.

« L'arrivée de la caravane est une fort bonne nouvelle.

« Je voudrais bien que nous puissions faire un chassé-croisé : j'aurais besoin de voir les beaux jardins de Rosette et ce Nil qui les fertilise, pour dissiper les tableaux trop affligeants que depuis

quelque temps j'ai sous les yeux; mais comme à ce changement il n'y aurait aucun avantage pour vous, je retire mes vœux.

« *P. S.* Je m'étais trompé sur le compte de vos pèlerins de la Mecque; ils sont arrivés hier et n'ont nullement l'air conspirateurs. »

« Alexandrie, 21 août 1798.

« Kleber,

« A ceux qui sont les plus probes et les plus intègres parmi les hommes, à ceux qui sont l'ornement de tous les savants, à ceux qui disposent et qui arrangent de la meilleure manière possible toutes les affaires concernant les habitants d'Alexandrie, à ceux qui savent terminer et définir tout ce qui peut être de plus intéressant pour les hommes, à ceux qui sont doués de toutes sortes de vertu et de bonnes qualités.

« Après quoi, sachez, mes très-honorés amis, qu'ayant pris en considération que les moments que vous donnez aux affaires publiques doivent naturellement être soustraits à vos affaires particulières, qu'il est conséquemment juste et équitable de vous en dédommager, j'ai arrêté qu'il vous sera payé, à la fin de chaque mois composé de 30 jours, savoir :

« Au scheik El Messire, président du Divan.....	5,400	medins (1).
« Au scheik Ibrahim Eboul Ibaïr, interprète des lois...	4,000	
« Au scheik Mustapha El Saran, *idem*.....	4,000	
« Au notable Hadj Hassan Abou Ef.....	1,400	
« Au notable Hadj Hamed Mazen Aglou.....	1,400	
« Au notable Hadj Cassem Zekekout.....	1,400	
« Au notable Hadj Mohamed Deab.....	1,400	
« Aux deux huissiers.....	1,848	

« En vertu du même pouvoir, il confirme dans son poste de commandant militaire des musulmans, sous la qualification d'aga, Mohamed-Chorbagy el-Guriani.

« Kleber se réserve de donner des instructions particulières à chacun des membres du Divan ainsi qu'à l'aga sur les fonctions qui leur sont particulièrement attribuées, ainsi que sur le lieu où ils établiront leurs séances.

(1) Le *medin* vaut 08,036m.

« Comme les honneurs militaires doivent être rendus tant aux membres du Divan qu'à l'aga, il est nécessaire qu'ils soient porteurs d'une marque distinctive; en conséquence, Kleber arrête que chaque fois qu'ils se montreront en public, ils seront revêtus et décorés d'une écharpe tricolore. »

Comme la saison des pluies approchait, l'arrêté suivant pourvoit au casernement des troupes :

« Alexandrie, 25 août 1798.

« Le général de division Kleber, commandant à Alexandrie, considérant que d'ici deux mois les pluies rendront la place d'Alexandrie impraticable; qu'alors il sera impossible à la troupe d'y demeurer campée; qu'il faut dès à présent s'occuper des moyens, non-seulement de l'abriter convenablement, mais encore de la réunir autant que faire se peut; considérant qu'aucune maison n'est plus propre à cette destination, tant pour la manière dont elle est distribuée que par sa situation, que celle d'Abdallah Bachy (1); après en avoir fait faire le levé par Norry, Protain et Peyre, architectes, et s'être fait présenter par les mêmes l'estimation approximative des dépenses à faire pour réparations indispensables, dont la somme monte à 17,399 livres, arrête :

« Norry, Protain et Peyre feront mettre à l'instant la main à l'œuvre pour rendre la maison d'Abdallah Bachy propre à loger la troupe. »

« Alexandrie, 25 août 1798.

« *Au général Menou.*

« Je vous prie de vouloir bien seconder Faultrier en tout ce qui dépendra de vous pour ce qui concerne le transport de l'artillerie et des munitions qu'il est chargé d'envoyer au Caire. Je crois qu'il serait essentiel de demander au général en chef une ou deux divisions de chameaux; car il faut bien se résoudre à ne plus communiquer que par terre, les Anglais nous ayant enlevé dans la nuit dernière un aviso à Aboukir.

(1) Convaincu d'entente avec les Mameluks, ce négociant avait été arrêté, et ses biens confisqués.

« Ganteaume se rend sur ce point avec Faultrier; je compte y être demain dans la nuit et y passer toute la journée du 27; si cette lettre vous arrivait à temps pour que vous pussiez venir me joindre, cela me ferait le plus grand plaisir; nous conférerions ensemble sur une infinité d'objets de service.

« J'ai été loin de trouver mauvais que vous vous soyez emparé des 15,000 francs, au passage du trésor; il n'en passerait pas ici impunément; je suis, ainsi que vous, assailli de besoins. »

« Alexandrie, 29 août 1798.

« *Au général Bonaparte.*

« Alexandrie est on ne peut plus tranquille; le Divan se conduit avec sagesse; l'aga, chaque fois qu'il entend le canon, se rend chez moi, où, sans me parler de rien, sans témoigner ni joie, ni inquiétude, il attend des ordres : lorsqu'au bout d'un quart d'heure on ne lui dit rien, il s'en retourne. Il tient beaucoup à avoir une pelisse et un cheval arabe harnaché à la turque, avec un peu de luxe. Comme je ne puis avoir ici ni l'un ni l'autre, je lui ai dit que je vous en écrirais, et que, s'il était possible de se procurer au Caire ce qu'il désirait, j'étais certain que vous le lui enverriez, en témoignage de notre satisfaction et de sa bonne conduite. Il serait fort sensible à ce présent; mais ce n'est pas la seule faveur qu'il aurait à vous demander : victime du gouvernement des Beys, il a été frustré de quelques-unes de ses propriétés et espère, de l'équité des Français et de la vôtre particulièrement, qu'il lui sera permis de rentrer dans ses biens. Cette restitution ferait ici une très-bonne sensation. »

« Alexandrie, 31 août 1798.

« *Au consul de la République près le Pacha de Tripoli.*

« La conquête de l'Égypte, citoyen consul, par les troupes de la République française, loin de porter des entraves dans nos relations politiques et commerciales avec les Puissances barbaresques, doit, au contraire, les vivifier et leur donner de l'extension. Les habitants de ces côtes trouveront toujours dans le gouvernement appui et protection; comme autrefois, le culte des musulmans

sera scrupuleusement respecté; mais aujourd'hui, plus qu'alors, leur fortune et leurs personnes n'éprouveront point cette infinité d'extorsions et de mauvais traitements que les Mameluks, avides et méchants, faisaient également essuyer aux pèlerins dans leurs voyages à la Mecque et à ceux qui, fixés ici, vivaient du produit de leur industrie et de leur commerce.

« Il vous sera facile de faire sentir au Pacha auprès duquel vous a placé le gouvernement l'importance de cette vérité et combien d'avantages doit produire, pour sa nation, ce nouvel ordre de choses. La considération personnelle dont vous jouissez donnera, j'en suis sûr, du poids à cette assurance, et notre conduite *ici*, en y mettant le sceau, établira dans nos communications respectives une confiance sans bornes et réciproquement utile. »

Kleber avait trop souffert de l'interruption des communications entre Alexandrie et l'armée et du désastre d'Aboukir pour n'en avoir point gardé, même inconsciemment, quelque rancune et contre Bonaparte et contre la marine. C'est peut-être là qu'il faut chercher la première cause du refroidissement qui se produisit, vers la fin d'août, entre le commandant d'Alexandrie et le vainqueur des Pyramides.

Kleber écrivait le 15 août au général Menou :

« Vous ne sauriez croire combien de désagrément me donne la marine; le capitaine Casabianca, qui a péri au combat avec son fils, me disait quelquefois : « C'est un cadavre infect, » et il ne se trompait pas; je plains quelques braves gens qui en font partie et qui doivent souffrir plus que moi encore de l'esprit de désordre et d'anarchie qui y règne. »

A une lettre où le commandant d'Alexandrie exprimait ses inquiétudes, Bonaparte avait répondu : « L'expédition que nous avons entreprise exige du courage de plus d'un genre. » (Lettre du 15 août.) Kleber vit dans cette phrase un reproche indirect et répondit vivement, le 23 août :

« Vous seriez injuste, général, si vous preniez pour une marque de faiblesse ou de découragement la véhémence avec laquelle je vous ai exposé nos besoins. Je vous l'ai déjà mandé, l'événement du 1er août n'a produit chez le soldat qu'indignation et désir de vengeance; quant à moi, il importe peu où je doive vivre, où je doive mourir, pourvu que je vive pour la gloire de nos armes et que je

meure ainsi que j'aurai vécu. Comptez sur moi dans tout concours de circonstances, ainsi que sur ceux à qui vous ordonnerez de m'obéir.

« J'ai pris, à la vérité, beaucoup d'humeur contre la marine, l'ayant vue sous ses rapports les plus dégoûtants : l'énormité de bagages que l'on a déchargés à Alexandrie, la sorte d'élégance que les officiers de mer étalent encore dans les rues, font bien voir que peu d'entre eux ont essuyé des pertes particulières; d'ailleurs les Anglais ont eu le désintéressement de tout rendre aux prisonniers et de ne point souffrir qu'il leur fût soustrait un iota. Il n'en a pas été de même à l'égard de nos officiers de terre; personne n'a plaidé leur cause, et trop fiers sans doute pour la plaider eux-mêmes dans cette circonstance, ils arrivèrent ici nus, et la plupart d'entre eux ont mieux aimé se jeter à la mer que de se rendre. »

Le ton de cette réponse est vif mais encore sans aigreur. Les questions financières aggravèrent la mésintelligence. Dans le courant d'août, le général en chef avait fait passer en deux envois 115,000 francs pour les premiers besoins de la marine. « Cette somme est arrivée au moment où il n'y avait pas un sou dans la caisse du payeur, où la solde ainsi que tous les genres de services eussent été suspendus faute de fonds; au moment où le nouveau divan m'annonçait l'arrivée de plusieurs députations des tribus arabes pour traiter d'une pacification générale dans la province de Bahireh, et où il eût été conséquemment très-impolitique de parler d'emprunt ou de réquisitions. » (Lettre du 28 août.)

A la suite des doléances de l'ordonnateur de la marine Leroy, Bonaparte, avant d'avoir pu recevoir ces explications, s'était laissé entraîner, dans sa lettre du 30 août, à des termes de nature à blesser un homme moins susceptible que Kleber. Le commandant d'Alexandrie répondit immédiatement (3 septembre):

« Je vous prie de me permettre de rejoindre ma division; je vois ma conduite trop en contradiction avec vos ordres, trop opposée au système d'administration qui paraît être adopté, pour n'être pas certain de vous déplaire. »

Le 5 septembre, il fit exécuter l'ordre du général en chef, du 30 juillet, qui frappait le commerce d'Alexandrie d'une contribution de 300,000 livres de France, pour subvenir à l'entretien de l'armée.

La dépêche de Bonaparte en date du 1er septembre ne pouvait qu'aggraver l'effet produit par celle du 30 août. Profondément blessé, Kleber lui écrivit, le 6, avec autant de vivacité que d'amertume :

« Je reçois à l'instant, général, votre lettre du 1er. Je devais m'attendre à votre improbation relativement aux 100,000 francs affectés à la marine, et dont j'ai disposé contre votre intention pour faire face aux différents services de la place, quoique je me trouvasse alors dans un moment extrêmement difficile et qui, peut-être, devait me justifier; mais j'étais loin de croire mériter aucun reproche sur l'administration des fonds.

« S'il est vrai qu'Alexandrie ait coûté le double du reste de l'armée, abstraction faite des réquisitions frappées ailleurs et qui n'ont jamais eu lieu ici, abstraction faite de ce qui a sans cesse été payé au génie, à l'artillerie et à la marine, on a droit de conclure qu'il y a eu une dilapidation infâme. L'ordonnateur en chef doit, en conséquence, faire juger rigoureusement le commissaire de la place et lui retirer, en attendant sa justification, sa confiance. Ma conduite même doit être examinée, et je vous en fais la demande formelle.

« Vous avez oublié, lorsque vous avez écrit cette lettre, que vous teniez en main le burin de l'histoire, et que vous écriviez à Kleber. Je ne présume pas pourtant que vous ayez eu la moindre arrière-pensée; on ne vous croirait pas.

« J'attends, général, par le retour du courrier, l'ordre de cesser mes fonctions, non-seulement dans la place d'Alexandrie, mais encore dans l'armée, jusqu'à ce que vous soyez un peu mieux instruit de ce qui se passe et de ce qui s'est passé ici. Je ne suis point venu en Égypte pour faire fortune; j'ai su, jusqu'ici, la dédaigner partout; mais je ne laisserai jamais non plus planer sur moi aucun soupçon. »

C'était une fière réponse : Kleber était peut-être de tous les généraux le seul capable de tenir à Bonaparte un parail langage.

Le général en chef regretta immédiatement d'avoir été si vif, en pensant au mal qu'il avait fait à Kleber, son seul et véritable auxiliaire; il répondit courrier par courrier :

« J'ai vu avec peine que vous donniez à ma lettre un sens qu'elle

n'a, ni n'a pu avoir. Si je tenais le burin de l'histoire, personne n'aurait moins à s'en plaindre que vous. »

Le 7 septembre, le commandant d'Alexandrie annonce à Menou le départ d'un secrétaire du grand vizir et l'envoi d'une proclamation.

« Je vous adresse un secrétaire du grand vizir qui se rend auprès du général en chef; je le recommande à vos soins, à votre courtoise hospitalité; après quoi, veuillez lui fournir une belle et bonne occasion pour continuer sa route avec sa suite. Donnez grains et riz; on vous envoie d'ici poudre et canons.

« *P. S.* Ci-joint, mon cher général, une petite proclamation aux habitants d'Alexandrie, d'après les ordres du général en chef, pour la liberté de la navigation entre Rosette, Damiette et cette place. Les Anglais en profiteront un peu; mais que faire? De deux maux il faut choisir le moindre. Veuillez faire part de cette disposition à Vial, commandant à Damiette. »

« *Aux habitants d'Alexandrie.*

« Le général commandant les troupes françaises à Alexandrie permet à tous les habitants de cette ville de naviguer librement de ce port à ceux de Rosette et de Damiette en départ et en retour. Tous les reys de djermes ou patrons d'embarcations de toute espèce se soumettront, toutefois, à la police du port relativement aux passe-ports. »

« Alexandrie, 11 septembre 1798.

« *Au général Menou.*

« Nous avons un besoin pressant de grains; le peuple d'Alexandrie en a un besoin plus grand encore, et vous savez ce que c'est qu'un peuple menacé de la famine. Il est donc urgent et des plus urgents que vous permettiez aux particuliers de Rosette de charger de grains quelques petits bateaux qui peuvent serrer la côte de fort près, ne courant aucun risque d'être pris par les Anglais. Il sera encore nécessaire de profiter de tous les retours des chameaux et autres bêtes de somme pour nous envoyer de cette denrée. Usez du canal qui bientôt va être navigable. Il n'y a pas un moment à

perdre; le peuple ne vit plus qu'au jour le jour et manifeste les plus grandes alarmes. Je compte sur votre sollicitude. »

« Alexandrie, 12 septembre 1798.

« Le général commandant à Alexandrie, considérant la lenteur et la mauvaise volonté que plusieurs habitants d'Alexandrie mettent à acquitter la contribution à laquelle ils ont été taxés, arrête ce qui suit :

« Art. 1er. La commission administrative se fera présenter le tableau des négociants qui ont payé leur contribution et prendra note de ceux qui ne l'ont pas encore acquittée.

« Art. 2. Ceux qui n'auront pas acquitté ladite contribution seront condamnés à payer dans les 48 heures une somme double de celle qu'ils devaient primitivement compter.

« Art. 3. Si le payement n'était pas entièrement fait dans l'intervalle prescrit de 48 heures, les contrevenants seraient à l'instant arrêtés et conduits au Caire pour y être jugés comme rebelles. »

« Alexandrie, 13 septembre 1798.

« *A l'adjudant général Jullien.*

« J'ai reçu votre lettre. Il ne serait pas mauvais d'envoyer, dans tous les cas, un bon poste au caravansérail; quand ce ne serait que pour chasser ces maudits Bédouins, qui infestent continuellement cette contrée, et pour abréger la trop forte course que le détachement d'Aboukir est obligé de faire pour aller jusqu'à Rosette.

« Le commandant d'Aboukir vous enverra un jeune esclave d'Abd-el-Koraïm auquel on paraît attacher, au Caire, le plus grand intérêt. Veuillez recommander à son égard la plus grande surveillance jusqu'à son arrivée dans cette ville, où on le conduira sur-le-champ au général Berthier (1). »

Cependant l'irritation de Kleber n'était point apaisée. Les trois lettres qui suivent le prouvent suffisamment.

(1) Ce jeune esclave était attaché à la personne d'Abd-el-Koraïm; après la mort de son maître, le général en chef pensa à le faire venir près de lui, au Caire.

« Alexandrie, 17 septembre 1798.

« *Au général Bonaparte.*

« Il paraît, général, que j'ai bien peu rempli vos intentions dans l'administration civile et militaire d'Alexandrie. J'attribue toutes ces gaucheries et les inadvertances que vous semblez me reprocher à l'état de ma santé. Ma plaie, à la vérité, est très-parfaitement cicatrisée, mais les douleurs de tête ne sont point passées, et des souffrances aiguës m'obligent souvent à m'enfermer dans ma chambre.

« On m'a prescrit un régime, je l'observe, et mon état ne s'améliore point.

« Je vous demande, en conséquence, la permission, général, non pas de rejoindre ma division, puisque vous ne le jugez pas convenable, mais de prendre quelque repos à Rosette et de changer d'air. »

« Alexandrie, 19 septembre 1798.

« *Au général Bonaparte.*

« Je viens de remettre le commandement d'Alexandrie au général Manscourt, ma santé ne me permettant pas en ce moment d'en demeurer chargé. Dans une lettre très-détaillée, je l'ai mis au fait de tous les services et un de mes aides de camp qui s'est occupé des détails est à ses ordres. Je lui ai pareillement communiqué vos dernières dépêches, afin qu'il mette à exécution les ordres qu'elles contiennent.

« Permettez-moi d'insister sur la demande que je vous ai faite d'aller à Rosette pour prendre quelque repos et changer d'air; j'ai le plus grand besoin de l'un et de l'autre. »

« Alexandrie, 22 septembre 1798.

« *Au général en chef.*

« Vous aviez chargé le général Caffarelli de me faire la proposition de vous accompagner à une expédition lointaine, et votre nom, et votre gloire, et la reconnaissance dont j'étais pénétré pour tout le bien que vous aviez bien voulu penser et dire de moi

sans me connaître, m'y engagèrent sans hésiter un instant. Aujourd'hui, que ma santé et la douleur que me causent les suites de ma blessure ne me permettent plus de vous suivre dans votre brillante carrière, je m'adresse pareillement au général Caffarelli pour obtenir de vous la permission de retourner en France.

« Veuillez accueillir favorablement ce qu'il va vous dire à ce sujet. »

En Égypte, comme partout, Kleber subissait les conséquences de deux dispositions de son esprit : le besoin de dire la vérité, l'impossibilité de dissimuler ses impressions.

Caffarelli, tout bienveillant, comprenait l'importance de ces deux hommes, et travaillait à leur bonne entente. Il avait pour Kleber la même admiration que pour Bonaparte, et il la traduisait quelquefois par ces mots expressifs, qui paraissent toujours exagérés, mais qui n'exagèrent pas le sentiment de celui qui parle : « Voyez-vous cet Hercule, disait-il en montrant Kleber à un de ses amis ! eh bien ! son génie le dévore et le tue; il y a de lui cent actions militaires magnifiques, et ce n'est rien en comparaison de ce qu'il est capable de concevoir et d'exécuter. »

Le résultat de la démarche de Caffarelli fut une lettre de Bonaparte invitant Kleber à venir le joindre au Caire :

« Je suis extrêmement fâché de votre indisposition, lui écrivait-il le 4 octobre. J'espère que l'air du Nil vous fera du bien, et, sortant des sables d'Alexandrie, vous trouverez peut-être notre Égypte moins mauvaise qu'on ne peut le croire d'abord. Ibrahim-Bey est à Gaza; il nous menace d'une invasion; il n'en fera rien; mais nous, qui ne menaçons pas, nous pourrions bien le déloger de là. Croyez au désir que j'ai de vous voir promptement rétabli, et au prix que j'attache à votre estime et à votre amitié. Je crains que nous ne soyons un peu brouillés : vous seriez injuste si vous doutiez de la peine que j'en éprouverais. Sur le sol de l'Égypte, les nuages, lorsqu'il y en a, passent en six heures; de mon côté, s'il y en avait, ils seraient passés dans trois : l'estime que j'ai pour vous est au moins égale à celle que vous m'avez témoignée quelquefois. J'espère vous voir sous peu de jours au Caire. »

Kleber repondait le 10 :

« Les circonstances ne vous paraissant point favorables pour m'accorder ma demande, le plus grand besoin que j'éprouve en

ce moment est de vous voir et de vous parler. Je vais donc m'arranger pour être rendu au Caire le plus tôt possible. »

Kleber partit d'Alexandrie le 18, laissant le commandement de la place au général Manscourt; il remonta le canal, et coucha le même soir au camp d'El-Ouah, chez le général Marmont. Il était à Boulâq le 21 à 11 heures du soir. Le Caire était en révolte; il n'y entra que le 22 au matin. La bataille continua jusqu'au soir; le général Dupuy, commandant la place, y fut tué d'un coup de lance sous l'aisselle, en chargeant les insurgés.

« Le 22 au matin, dit Kleber dans son journal, Caffarelli vint me trouver et me dit : Je viens vers vous pour savoir si vous seriez bien aise de commander dans l'expédition de Syrie. — Je pense que ce commandement me revient de droit, si le général en chef ne le prend pas lui-même, et, soit qu'il la commande ou non, je serai bien aise d'en être. — Je vais le dire au général, qui ne savait pas si votre santé vous permettrait d'agir; mais il faudra partir tout de suite. — Je suis prêt. — Passez donc chez le général et parlez-lui. — Je m'y rendrai ce soir. J'allai dîner chez le général (1), qui se préparait à partir pour Suez le lendemain : je fus tout étonné lorsqu'il me proposa de l'accompagner. — Mais Caffarelli m'a parlé ce matin de mon départ prochain pour Damiette et Qatyeh. — Il sera assez temps à notre retour. — J'accepte le voyage de Suez; puis, réfléchissant qu'il me restait plusieurs arrangements à prendre pour entrer en campagne, je le priai le lendemain de me laisser au Caire jusqu'à son retour. Il y consentit, et m'en donna le commandement pendant son absence (2).

(1) « Comme le scheik El-Sâdât baisait la main du général en chef, Kleber, qui arrivait d'Alexandrie, lui demanda quel était ce vieillard qui paraissait si interdit et dont les traits étaient si bouleversés. — C'est le chef de la révolte. — Eh quoi ! vous ne le faites pas fusiller? — Non, ce peuple est trop étranger à nous, à nos habitudes. Il lui faut des chefs; j'aime mieux qu'il ait des chefs d'une espèce pareille à celui-ci, qui ne peut ni monter à cheval, ni manier le sabre, que de lui en voir comme Mourad-Bey et Osman-Bey. La mort de ce vieillard impotent ne produirait aucun avantage et aurait pour nous des conséquences plus funestes que vous ne pensez. » (*Commentaires de Napoléon Ier.*) « C'est ce même scheik que, plus tard, Kleber fit bâtonner; ce qui fut une des principales causes de la mort de ce général. » (Note du général Bertrand.)

(2) « *Au général Kleber* — Quartier général, au Caire, le 24 décembre 1798. — Je donne l'ordre au commandant de la place et à l'adjudant général, chef de l'état-

« On se préparait à l'expédition de Syrie; on pensait, en général, que je la commanderais en chef; il en fut peut-être question un instant; mais Bonaparte, qui ne confie jamais à personne que ce que les circonstances ne lui permettent pas de faire lui-même, résolut enfin de la commander en personne. »

Le 30 décembre Kleber écrivait, du Caire, au général Menou :

« Je profite de l'occasion de Reboult pour vous prévenir que le général en chef est à Suez depuis quelques jours; mais qu'il sera probablement de retour dans les premiers jours de janvier. Tout est tranquille ici, et il ne nous parvient de nouvelles affligeantes que d'Alexandrie; mais nous espérons que vos mesures sages sauront les arrêter.

« *P. S.* N'oubliez pas vos notes concernant la Vendée (1). »

II

Bonaparte partit le 24 décembre pour Suez; le 7 janvier 1799 il était de retour au Caire. On savait le mouvement de Djezzar-Pacha sur l'Égypte. Le 20 décembre, Abdallah, général de Djezzar, avait campé à Gaza avec une armée de 12,000 hommes; le 2 janvier, il avait fait occuper El-Arych par 4,000 hommes. Bonaparte organisa définitivement ses forces. Les généraux Desaix, Friant, Belliard, Davoust, Lasalle, commandaient dans la haute Égypte; les généraux Dugua, Lanusse, Menou, Marmont, Almeras, dans la basse Égypte; les généraux Kleber, Bon, Reynier, Lannes, Murat, Dommartin, Caffarelli du Falga, Vial, Vaux, Junot, Verdier, Lagrange, faisaient partie de l'armée de Syrie.

major, qui reste au Caire, de vous faire le rapport de tout ce qui arriverait dans la ville du Caire, dans les provinces de Quelyoub, Atfyeh, Gyzeh, afin que vous puissiez donner vos ordres sur tous les événements qui pourraient survenir. — BONAPARTE. »

(1) Kléber parle à plusieurs reprises de ces notes sur la Vendée : ce qui me fait douter que celles réunies au Dépôt de la guerre sur cette campagne soient entièrement de lui. Elles doivent provenir de beaucoup d'autres officiers, aux souvenirs desquels il fait appel. Du reste, elles ne sont pas de son écriture; quelques passages seulement portent des rectifications de sa main.

Cette armée était composée de quatre divisions d'infanterie (Kleber, Reynier, Bon et Lannes), d'un corps de cavalerie, sous Murat; de génie, d'artillerie, de guides à pied et à cheval et d'un détachement de dromadaires. L'effectif s'élevait à 12,945 hommes.

C'est le 17 janvier que Kleber reçut l'ordre de se rendre à Damiette. Le lendemain il eut une longue conférence avec le général en chef, et partit le 19. Arrivé à Damiette le 22, il reprit le commandement de sa division (1), et le général Dugua se rendit au Caire.

Les jours suivants jusqu'au 28 furent employés à réunir sur le lac Menzaleh les barques nécessaires pour le transport des provisions de bouche et des munitions : elles devaient se rendre à Tyneh, et, de là, filer sur Qatyeh.

Kleber, ayant appris, le 30, qu'une portion du convoi, escortée par cent hommes, avait été attaquée par 300 Mameluks entre Tyneh et Qatyeh (2), que le chef de ce détachement avait été blessé et que, par suite, le désordre s'était mis dans le convoi, en instruisit à temps le général Lagrange, qui s'y porta et mit l'ennemi en fuite.

Le 3 février, il s'embarqua, avec sa division et le général Damas, pour se rendre à Tyneh, par le lac Menzaleh. Il laissait à Damiette le général Verdier et le chef de brigade Laugier, pour activer le départ du reste des troupes, de l'administraton et des munitions. Les eaux du lac étaient basses, les vents contraires. Kleber n'arriva que le 6 à Tyneh, où il donna ses instructions.

« Au mouillage de Tyneh, 6 février 1799.

« Il est ordonné à Damas de demeurer au mouillage de Tyneh jusqu'à nouvel ordre, avec le détachement de la 2e d'infanterie

(1) Division de Kleber. — Généraux de brigade : Verdier, Junot. Troupes : 2e demi-brigade d'infanterie légère; deux bataillons de la 25e de ligne; deux bataillons de la 75e, formant une force de 2,349 hommes.

(2) Je cherche à être réservé sur toutes les descriptions qui se rattachent à l'Égypte et à la Syrie, que je parcourus en 1835, ne me doutant pas de décrire pour la vie de Kleber ce que j'écrivais tout à fait au point de vue du voyageur et de l'intérêt de ce pays, dont je rêvais alors l'affranchissement. Un jour dans mes *Mémoires* je reproduirai mes longues conversations avec Mohammed-Aly, le grand régénérateur de l'Égypte, mes entretiens, au Caire, avec le maréchal duc de Raguse, dans l'intervalle de mes courses en Arabie, en Nubie et à Jérusalem.

légère, l'adjudant général Escale et son adjoint. Il fera charger de suite les chameaux qui se trouvent au convoi et les fera filer sur Qatyeh avec un détachement de la 25e, qui restera à cet effet. Il fera de suite décharger cent barques, tant de celles arrivées hier au mouillage, que de celles qui y étaient déjà ; il fera monter chacune d'elles par un soldat, officier ou sous-officier du détachement du 2e bataillon de la 25e d'infanterie de bataille commandé par le capitaine Robert, et si ce détachement ne suffisait pas, il y suppléerait par un nombre d'hommes de la 2e légère. Le chargement de ces cent barques sera réparti sur les autres barques excédant ce nombre, et il ne sera mis à terre que les munitions de guerre et les effets des différents corps pour être portés successivement à Qatyeh à dos de chameaux. Ces barques vides seront de suite envoyées à Damiette sous l'escorte des canges *la Corcyre* et *l'Albanie*.

« Les barques qui demeureront chargées resteront au mouillage de Tyneh jusqu'à nouvel ordre; elles seront gardées et surveillées par la cange *la Marseillaise*, et on mettra pareillement à bord de chacune d'elles un soldat de garde.

« Le capitaine de *la Marseillaise* désignera une ou deux barques pour aller faire de l'eau, et les vivres pour les équipages tant français qu'arabes seront pris sur l'un des bâtiments que Damas désignera. Il en sera de même pour la troupe qui restera au mouillage.

« Kleber aura soin d'envoyer de l'eau de Qatyeh par les chameaux de retour. »

« Qatyeh, 7 février 1799.

« *Au général Damas, au mouillage de Tyneh.*

« Reynier est parti ce matin de Qatyeh, et il a évacué, avec lui, tous les chameaux; nous ne pouvons donc compter que sur ceux arrivés de Damiette avec notre convoi; heureusement que j'ai reçu l'ordre de faire évacuer par mer et par terre tous les approvisionnements d'ici et ceux qui arriveraient de Damiette. Tu préviendras, en conséquence, le commandant de la cange *la Marseillaise* qu'il faut qu'il soit approvisionné pour quinze jours d'eau, d'ici à deux jours, afin de prendre de suite la mer et de suivre la côte jusqu'à

la hauteur d'El-Arych. Toutefois, tu nous enverras ici la moitié de l'approvisionnement d'orge et quelques autres biscuits, riz et huile. Agis à cet effet de concert avec le commissaire Tardieu, qui doit être avec toi, et n'oublie surtout point de nous envoyer toutes les outres, car il n'y en a pas une ici et elles seraient fort inutiles sur les barques. Dis au commandant de *la Marseillaise* que, s'il ne croit pas être assez fort, il peut garder avec lui *l'Albanie; la Corcyre,* seule, serait alors envoyée avec les barques de retour. Quant à toi, il faut que tu restes au mouillage jusqu'à ce que le convoi d'El-Arych en soit sorti, et que tu l'aies vu en mer. Quand le capitaine aura trouvé un mouillage, à la hauteur ci-dessus, il enverra un Arabe à terre, pour prévenir le commandant des troupes de son arrivée, ce que tu n'oublieras pas de mettre dans son instruction.

« *P. S.* Hâte-toi de renvoyer les cent barques à Damiette. »

« Qatyeh, 10 février 1799.

« Le général Damas se rendra, en trois jours de marche, à la tête du premier bataillon de la 2e à El-Arych. Ce bataillon sera pourvu de cinq jours de vivres, qui doivent lui en durer dix. Il fera marcher sa troupe dans l'ordre le plus rigoureux, afin d'être constamment à même de repousser l'ennemi, qui ne manquera pas de le harceler sur ses flancs.

« Je joins à cet ordre un croquis de la route de Qatyeh à El-Arych et des stations que doivent faire les troupes.

« Réunir à ce détachement celui de la 75e, rentré aujourd'hui à Tyneh. Le chef du génie Sanson partira aujourd'hui même avec un détachement de 302 hommes et une pièce de 3 pourvue de son coffret.

« Le commandant d'artillerie Grobert suivra ce détachement.

« Les troupes porteront des vivres pour quatre jours, avec lesquels elles tâcheront de subsister pendant six jours. J'affecte à cette colonne 19 chameaux, pour porter cinq jours de vivres et l'eau nécessaire aux hommes et aux chameaux. Faites jalonner la route, de manière à faciliter la marche de nuit pour demain. »

Le 8, Reynier s'était emparé du village d'El-Arych. Les Turcs s'étaient renfermés dans le fort. Abdallah accourut, le 11, au se-

cours de son avant-garde. La situation de Reynier devenait critique. Heureusement, le 12, arrive Kleber, qui bloque le fort d'El-Arych. Dans la nuit du 14 au 15, Reynier, après avoir obtenu son approbation, tourna le ravin qui couvrait le camp des Mameluks, le surprit, tua ou fit prisonnier tout ce qui ne fut pas assez prompt à fuir. Abdallah faillit être pris dans sa tente. Le général en chef y était le 15. Le fort capitula le 20.

Kleber, qui commandait l'avant-garde, partit d'El-Arych, le 22, avant le jour. Il devait coucher aux puits de Zâouy, pour se porter le lendemain à Khân-Younès. Bonaparte arrive à Zaôuy sans rencontrer son avant-garde, s'avance vers Khân-Younès et se trouve en présence des Turcs. Il rétrograde à la recherche de Kleber, qui a été égaré, et n'arrive à Zâouy qu'à midi, après une nuit très-pénible. «Mon guide, écrivait-il au général en chef, m'avait enfilé dans le chemin des Arabes, en m'assurant qu'il était plus court et très-praticable pour l'artillerie ! Je l'avais fait reconnaître par mes aides de camp, qui le trouvèrent en effet très-beau; mais, au bout de trois lieues de chemin, la scène changea, et il fallut, pour ne rien donner à l'incertitude, rebrousser une partie du chemin. Heureusement que nous fîmes une prise de 12 chameaux chargés d'orge, ce qui nous mettra à même de faire rafraîchir nos chevaux et de vous rejoindre dans la nuit.

« Vous seul faisiez l'objet de mes soucis, parce que je me suis imaginé que, comptant sur mon avant-garde, vous vous mettriez à la tête de vos guides pour nous rejoindre. Je vous ai donc de suite expédié un aide de camp en avant et en arrière, et j'espère que l'un d'eux vous aura rencontré, pour vous annoncer un événement qui fera crier la gent vulgaire et dans lequel Bonaparte ne verra qu'un accident commun à la guerre. Avec deux heures de jour de plus, cela ne me serait pas arrivé. »

Lannes prit l'avant-garde et coucha le soir même à Khân-Younès, qui est le premier village de Syrie. L'armée y séjourna le 24. Elle en partit le 25 avant le jour. A trois heures de l'après-midi, elle se trouva en présence de l'ennemi.

« L'armée marche sur Gaza. A deux lieues de cette place, on aperçoit sur la hauteur un corps de cavalerie ennemie. Bonaparte forme ses trois divisions chacune dans l'ordre carré; celle de Kleber, à gauche, a ordre de marcher sur Gaza; celle de Bon au cen-

tre; celle de Lannes gagnait les hauteurs de notre droite pour tourner celles où était la cavalerie ennemie.

« Notre cavalerie et 6 pièces d'artillerie commandées par Murat marchaient en avant se dirigeant vers la cavalerie ennemie.

« L'ennemi fait plusieurs mouvements, change de position, paraît indécis; enfin il s'ébranle pour venir à nous; mais il rétrograde aussitôt. Nous marchons à lui au pas de charge, il se retire. Kleber coupe et tue quelques-uns de ses tirailleurs; notre cavalerie manœuvre pour engager une affaire, mais elle ne peut y décider la cavalerie ennemie, qui disparaît à la fin du jour.

« Le quartier général est établi à Gaza et l'armée prend position sur les hauteurs du mont Hébron. »

Tel est le récit de Kleber. Bonaparte fait à son lieutenant une plus belle part dans cette affaire. « Kleber, dit-il dans ses *Commentaires,* donna tête baissée dans la vallée entre Gaza et la droite de l'ennemi, et se porta sur ses derrières. » L'armée se reposa quatre jours à Gaza, pour se refaire des fatigues du désert. Elle coucha le 1er mars à Esdoud, le 2 à Ramleh, après avoir passé à gué le torrent qui descend de Jérusalem et se jette dans la mer à Ascalon, ville célèbre par la victoire de Godefroy de Bouillon sur le soudan d'Égypte et chantée par le Tasse. Le 3, Kleber, formant l'avant-garde, marcha sur Jaffa. L'ennemi à son approche rentra dans l'enceinte de la place et le canonna pendant qu'il prenait position. A l'arrivée du gros de l'armée, la division Kleber et la cavalerie, pour couvrir le siége, se portèrent en avant sur la route de Saint-Jean-d'Acre, entre le Nahr-el-Aoudje et le Nahr-el-Hoya. Le 7 mars, après quatre jours de tranchée ouverte, la ville de Jaffa fut prise d'assaut et pillée. Plus de 4,000 hommes des troupes de Djezzar-Pacha furent passés au fil de l'épée. On trouva dans la place plus de quatre-vingts pièces d'une très-belle artillerie et beaucoup de munitions. La peste, qui nous suivait depuis le départ d'Égypte, commença à sévir avec une grande intensité.

Le lendemain de la prise de Jaffa, Kleber avança dans la forêt de Meski (1). Diverses reconnaissances qu'il envoya dans les montagnes eurent des rencontres assez vives. Dans l'une d'elles,

(1) C'est la forêt enchantée du Tasse.

le général Damas fut grièvement blessé. Le quartier général arriva à Meski le 14 mars. Le 15 l'ennemi se montra au delà du village de Qâqoun. Sa gauche, composée de Naplousains, était appuyée à un mamelon d'un accès difficile; les cavaliers étaient rangés à droite. Kleber se porta sur la cavalerie ennemie; Lannes attaqua la gauche; Murat déploya sa cavalerie au centre. Lannes rejeta l'ennemi dans les montagnes. Kleber mit en fuite les Naplousains et les poursuivit vivement. Ils prirent le chemin d'Acre.

L'armée française bivouaqua le soir à la tour de Zeitah. Le 16, elle campait à Sabbarin, au débouché des gorges du mont Carmel, sur la plaine d'Acre. Kleber marcha sur Caïffa, que l'ennemi avait abandonné à notre approche, et où il trouva environ 20,000 rations de biscuit et autant de riz. Deux vaisseaux anglais, une frégate et deux avisos étaient mouillés dans la rade de Caïffa. Ce port nous aurait été de la plus grande utilité si le fort eût été armé; mais l'ennemi avait évacué, avec ses troupes, toute l'artillerie et les munitions. Une partie de l'armée bivouaqua à El-Hartiyeh sur les bords du Keisoun.

A midi l'armée franchit le Keisoun sur deux ponts construits pendant la nuit, et se met en marche sur Saint-Jean-d'Acre. Elle arrive très-tard au moulin Kerdâm, sur le Naaman, qu'elle traverse le 18 au jour.

Le général en chef se porte sur une hauteur qui domine Saint-Jean-d'Acre, attaque l'ennemi qui est dans les jardins autour de la place et l'oblige à rentrer dans la ville.

L'armée campe sur le Toron, qui borde la mer parallèlement. Bonaparte fait occuper les châteaux de Safed, Nazareth, Chefâ-A'mr, pour éclairer les débouchés de la route de Damas.

Apprêts du siége, mise en batterie des pièces de campagne, dont le plus gros calibre est de 12, nos pièces de 24 ayant été prises par les Anglais près de Caïffa.

Le 19 mars, après une reconnaissance de la place par les généraux Dommartin et Caffarelli, attaque du front de l'angle saillant à l'est de la ville.

Le 21, ouverture de la tranchée à 150 toises de l'enceinte. Le 23, commencement du feu. La brèche paraissant praticable, le 25, l'assaut est tenté. La contrescarpe arrête les sapeurs. Djezzar-Pacha, qui s'est embarqué, rentre, le 26 au soir, dans la place.

Il faut trois jours pour creuser et charger la mine. Le 28, la contrescarpe saute, mais imparfaitement : le mineur ne s'est pas assez enfoncé. Néanmoins le capitaine Mailly avec une trentaine d'hommes monte dans le premier étage de la tour et grimpe jusque sur la plate-forme. Le bataillon de Laugier est arrêté par la profondeur du fossé. Mailly et Laugier sont tués. L'assaut échoue. Le 30, on repousse une sortie. Le 1er avril, on essaye de se loger dans la tour. Les précautions prises par l'ennemi rendent cette tentative infructueuse.

Le 7, à la pointe du jour, l'ennemi sort sur notre droite, notre gauche et notre centre; à la tête de chaque colonne de 1,500 hommes marchent des marins anglais; les batteries sont servies par des Anglais. Il veut surprendre nos premiers postes; il est aperçu; le feu de nos places d'armes et de nos parallèles le reçoit et tout ce qui paraît est tué ou blessé; il se retire, sauf la colonne du centre, conduite par le capitaine anglais Thomas Aldfied, qui s'élance avec quelques-uns des siens; ils combattent, mais ils sont tous tués ou mis en fuite. Thomas Aldfied y laisse la vie.

Quelques jours après l'assaut du 28 mars nos soldats avaient aperçu sur le rivage une grande quantité de sacs rejetés par la mer; les ayant ouverts, ils y avaient trouvé des malheureux attachés deux à deux. Les déserteurs turcs nous apprirent que plus de 400 chrétiens emprisonnés avaient été liés deux à deux, enfermés dans des sacs et jetés à l'eau par les ordres de Djezzar. Et le pavillon anglais flottait sur les remparts à côté de celui de Djezzar !

Ne voulant pas permettre aux patrouilles ennemies de pénétrer en deçà du Jourdain, Bonaparte forma quatre petits corps pour surveiller les rives de ce fleuve : le colonel Lambert observa le Carmel, la plaine d'Esdrelon, la plage de la mer, les routes de Naplouse; Junot occupa le fort de Nazareth, gardant le Jourdain au-dessous du lac de Tabaryeh; Murat, à Sâfed, surveillait le pont d'Yakoub et le fleuve au-dessus du lac de Tabaryeh; Vial observait les débouchés du mont Saron, poussant des postes jusqu'à Tyr.

L'armée du pacha de Damas arriva sur le Jourdain en deux colonnes; celle de droite, sous le commandement de son fils, forte de 8,000 hommes, occupa le 6 avril le pont d'Yakoub et envoya une avant-garde pour cerner le fort de Sâfed. Le pacha, avec

25,000 hommes, campa sur la rive gauche du Jourdain. Il posta son avant-garde sur les hauteurs de Loûbiâ, sur la rive droite. Les Naplousains campèrent dans la plaine d'Esdrelon. Junot, qui occupait Nazareth, marcha contre l'avant-garde du pacha, forte de 3,000 hommes, la rencontra dans la plaine de Kanaan et la contint avec ses 500 hommes.

Après la nouvelle du combat de Loûbiâ, le 9, Kleber reçut l'ordre de partir du camp d'Acre avec le reste de l'avant-garde pour rejoindre Junot. Il coucha à Bedaouyeh près de Saffouried, arriva le lendemain à Nazareth, d'où il écrivait au général en chef :

« Une partie des troupes sous mes ordres est arrivée la nuit dernière à Nazareth, et je suis resté avec les deux pièces de canon dans la position entre le village ruiné de Bethlehem et de Saffourieh. Ce qui m'y a déterminé sont les rapports reçus, chemin faisant, que les troupes de Djezzar s'étaient réunies à Cana de Galilée pour se rendre à Acre par la vallée d'O'bellyn : or cette position, découvrant sur une très-grande plaine, défend parfaitement l'entrée de cette vallée; cependant, ce matin, une heure après le jour, rien n'ayant confirmé cette nouvelle, j'ai laissé Verdier avec les deux bataillons de la 75e et les deux pièces de canon sur une hauteur en deçà de Saffourieh, d'où pouvant pareillement découvrir tout ce qui voudrait de Tabaryeh entrer dans cette vallée ou dans celle de Chefâ-A'mr, il pourrait se porter rapidement sur le flanc de l'ennemi.

« A Nazareth, j'ai appris que l'ennemi était toujours dans la même position où Junot l'avait trouvé et avait été par lui attaqué, et qu'il poussait, en effet, ses partis jusque vers Cana, c'est-à-dire à deux lieues de Saffourieh et à la même distance de Nazareth. Je compte demain l'y aller chercher, si les cartouches qui m'ont été promises arrivent ce soir, et si je puis avoir pour deux jours de vivres à mi-ration, je pousserai de suite jusqu'à Tabaryeh. »

Le 11 il se porta en avant. A peine était-il arrivé près de Sedjarra, à un kilomètre de Loûbiâ, que l'ennemi, descendant des hauteurs, déboucha dans la plaine et l'enveloppa avec 4,000 chevaux et 500 hommes à pied. Kleber emporta le village de Sedjarra. L'ennemi abandonna le champ de bataille et se retira vers le Jourdain; la division française ne put le poursuivre, faute de cartou-

ches, et reprit le 12 sa position sur les hauteurs de Nazareth. Voici sur cette affaire le rapport de Kleber à Bonaparte :

« Je me suis porté hier, avec 1,500 hommes, sur la route de Tabaryeh, en suivant la plaine. L'ennemi occupait une montagne qui semble la terminer, mais qui ne fait que masquer pour un instant une autre plaine, qui se prolonge à droite et qu'il faut traverser pour se rendre, d'un côté à Tabaryeh, et de l'autre à Baïssan. Cette montagne commande fortement le pays et les Turcs purent nous découvrir à plus d'une lieue; nous les aperçûmes à pareille distance. Indépendamment de cette hauteur, ils occupaient encore toutes les crêtes des montagnes à notre droite et nous débordèrent considérablement sur notre gauche.

« Nous les rencontrâmes à environ sept lieues d'Acre en ligne directe, et à trois lieues de Nazareth par le chemin que nous avons pris. En tirant une ligne droite de Sâfed au mont Thabor, on traverse le champ de bataille, d'où ce mont et ce fort se découvrent parfaitement. Ce champ de bataille est le même où combattit, dans la journée du 8, avec autant de valeur que de sang-froid, le général Junot.

« Ma troupe était partagée en deux carrés : le premier, composé de la 75e, était commandé par Verdier; il tenait la gauche et avait pour flanqueurs les trois compagnies de la 25e; le second était formé par la 2e légère et les trois compagnies de la 19e de bataille; il était flanqué par les trois compagnies de carabiniers. Les cent hommes de cavalerie marchaient au centre entre les deux carrés, qui leur servaient d'appui.

« A peine étions-nous à portée de canon, qu'avec la rapidité de l'éclair, environ 4,000 hommes à cheval et 500 fantassins fondirent sur nous et parvinrent à nous envelopper complétement en moins de la minute. Nous espérions alors qu'ils engageraient une mêlée, et nous comptions bien en tirer avantage; mais aucun mouvement de notre part ne put les déterminer à s'approcher plus près qu'à portée de fusil ou de pistolet; cependant, le feu de mousqueterie était vif, et le carré Junot, surtout les flanqueurs, en furent très-incommodés.

« Nous étions déjà aux prises depuis une heure, lorsque, voulant finir, j'ordonnai au carré de Junot de gagner successivement les hauteurs à notre droite pour tourner l'ennemi par sa gauche

et se mettre entre lui et Tabaryeh. Verdier devait couvrir les derrières de Junot et la cavalerie amuser l'ennemi par des tirailleurs. Ce mouvement décida les Musulmans à se retirer et à nous abandonner d'abord le champ de bataille, puis à continuer leur retraite, les uns vers Djenin, les autres sur Kafr-el-Sett, d'où probablement ils se dirigeront sur Tabaryeh. L'ennemi avait quatre petites pièces de canon portées à dos de chameaux.

« Les troupes sont rentrées dans leurs positions de Saffourieh et de Nazareth vers minuit. »

« 13 avril 1799.

« Le nombre d'ennemis que je déclare avoir combattus est, d'après mon opinion, d'une exactitude consciencieuse; nous eûmes affaire à des Mameluks, des janissaires, des Kabiecouls, des Ikrals, des Aouaras, des Kurdes, et aux Arabes de Djenin.

« Les nouvelles que je reçois aujourd'hui sont que l'ennemi a dû recevoir trois renforts différents, dont on n'a pu déterminer le nombre : tous viennent de Damas et ont dû, conséquemment, passer par les deux ponts d'Yakoub et d'Isr-Umzel-Kanatir. Un renfort de 25 à 30,000 cartouches et de 150 cavaliers me ferait le plus grand bien. »

« 14 avril 1799.

« Les ennemis se réunissent de nouveau dans leurs anciennes positions de Kafr-el-Sett, en même temps qu'un autre rassemblement se forme à Nazâr, plus à droite à notre égard. J'ose espérer qu'il m'arrivera des cartouches demain.

« Si vous pouviez envoyer Murat avec une forte partie de la cavalerie, pour deux jours seulement, il trouverait de quoi travailler dans la plaine. Sans le renfort de cette arme, nous resterons, à la vérité, toujours maîtres du champ de bataille, mais sans jamais pouvoir poursuivre nos avantages; et ce sera à recommencer tous les jours.

« Murat pourrait amener une ou deux pièces d'artillerie; il faut qu'il suive la vallée d'O'bellyn, laissant Chefâ-A'mr à sa droite, et qu'il se dirige droit sur Bedaouyeh, où il trouvera des troupes.

« L'ennemi, après s'être rassemblé à Ksad et à Nazâr, s'est porté de là dans la plaine de Djenin, au village d'Afouleh, à deux lieues de Nazareth et de Djenin.

« Junot est en mesure, autant qu'il peut l'être, pour tomber sur les flancs de l'ennemi dans le cas où il se porterait à Chefâ-A'mr; et il est difficile de l'attaquer sur les hauteurs qu'il occupe. Si vous m'envoyez, demain de grand matin, les deux pièces de canon et les 200 cavaliers que je vous ai demandés, je me porterai de suite sur les derrières de l'ennemi. Tout détachement fourni, il me reste à peine 1,200 baïonnettes. »

Après le combat de Sedjarra (11 avril), Kleber, pour attendre des cartouches, mais aussi dans la crainte d'être coupé de Saint-Jean-d'Acre, avait repris sa position de Nazareth. Le pacha de Damas fit réoccuper les hauteurs de Loûbiâ et, sous leur protection, s'avança, avec le reste de son armée, dans la plaine d'Esdrelon, où il se réunit à la division de Naplouse. Le 13 avril, Murat reçut ordre de partir du camp d'Acre, avec 1,000 hommes d'infanterie et un régiment de cavalerie, pour se porter à grandes journées sur le pont d'Yakoub, s'en emparer, prendre à revers l'ennemi qui bloquait Sâfed, et marcher ensuite pour rejoindre Kleber, qui allait se trouver en présence de forces considérables (40 ou 50,000 hommes, au dire des habitants du pays). Le 14, Kleber, qui avait reçu des munitions, quatre pièces de canon et un renfort de cavalerie, prévint le général en chef qu'il allait partir pour tourner l'ennemi dans sa position de Soulyn.

« Dès que j'ai su, dit-il dans son rapport du 17 à Bonaparte, que l'ennemi formait son rassemblement dans la vallée de Djenin et de Nazareth, j'ai cru devoir me porter entre lui et le Jourdain; c'était un point de votre instruction : la marche par Nâzar remplissait cet objet.

« Le 15 ma division fut réunie et, à 10 heures du soir, nous nous mîmes en mouvement, dans l'espoir d'arriver une heure avant le jour au camp ennemi et de le surprendre. Trois défilés et une distance beaucoup plus grande que celle annoncée par le guide du pays déçurent notre espérance : nous n'arrivâmes qu'à six heures, et l'ennemi, quoique en très-grande confusion d'abord, eut le temps de monter à cheval. Nous le culbutâmes des premières hauteurs et nous nous emparâmes d'un fort, où je jetais sur-le-champ une centaine d'hommes. Ce fort devait nous servir de point d'appui et, à tout événement, de point de retraite; il dominait la plaine et était inaccessible à la cavalerie. Je m'avançai

alors avec les deux carrés dans la plaine, et à l'instant le combat s'engagea de la manière la plus vive. Déjà 4,000 chevaux nous enveloppaient; ils furent bientôt suivis de 3,000 autres, et ceux-ci d'un pareil nombre encore. Indépendamment de cette nombreuse cavalerie, qui aurait pu étonner d'autres soldats que les nôtres, nous vîmes bientôt descendre des hauteurs, sur différentes colonnes, plus de 2,000 hommes à pied, qui, se mêlant aux cavaliers, engagèrent une vive fusillade avec nos tirailleurs.

« La cavalerie nous tâta de tous les côtés, tantôt par des charges partielles, tantôt par des charges générales et en poussant des cris horribles. La bonne contenance des troupes, le feu de la mousqueterie, celui de l'artillerie, les continrent chaque fois et les forcèrent sans cesse à s'en retourner plus vite qu'ils n'étaient venus. Cependant plusieurs de leurs braves moururent à peu de distance de nos rangs : l'un d'eux vint s'y précipiter.

« Il n'était encore que 7 heures du matin lorsque tout ceci se passa. Je fis faire successivement d'autres mouvements en avant, et enfin, à midi, je fis réunir les deux carrés, celui de Junot étant trop petit pour contenir les chevaux, caissons et autres équipages. Les choses en cet état, nous restâmes fermes et j'ordonnais qu'on ménageât le feu; mon intention était ou de recevoir leur charge ou d'attendre jusqu'au soleil couchant, parce qu'alors se dispersant pour se rendre dans leurs différents camps, j'eusse profité de ce mouvement rétrograde pour faire une tentative quelconque et achever la victoire à la faveur de la nuit, qu'ils redoutent pour combattre.

« Mais un coup de canon part! On juge par son calibre qu'il est français. Le soldat pousse un cri d'allégresse; j'en profite : Verdier marche avec quatre compagnies de grenadiers à un fort occupé par un très-grand nombre d'hommes à pied; j'envoie la cavalerie pour le seconder et charger ces fantassins. L'ennemi fuit de toutes parts; on le poursuit; dans la déroute on lui prend une pièce d'artillerie portée à dos de chameau, ainsi que ses coffrets. L'ennemi prend la route du Jourdain et le passe encore pendant la nuit au pont de Djesr-el-Medjame.

« Telle est la bataille dont votre présence précipita et détermina la victoire. »

Bonaparte avait écrit le 13 à Kleber : « Le mont Thabor est té-

moin de vos exploits. Si ces gens-là tiennent un peu, et que vous ayez une affaire un peu chaude, cela vous vaudra les clefs de Damas. Si vous trouvez moyen de vous mettre entre eux et le Jourdain, il ne faudrait pas être retenu par l'idée que cela les ferait marcher sur nous. » Prévenu de la manœuvre de son lieutenant pour tourner et surprendre l'armée du pacha de Damas, le général en chef avait compris les dangers que courait Kleber. Laissant devant Acre les divisions Reynier et Lannes, il était parti le 15 avec le reste de la cavalerie, la division Bon et huit pièces d'artillerie. Le 16, à 9 heures du matin, étant arrivé sur les hauteurs d'où l'on découvre la plaine d'Esdrelon, il aperçut au pied du mont Thabor la division Kleber aux prises avec l'ennemi, 2,000 Français se battant contre 20,000 hommes de cavalerie !

Kleber avait quitté le 15 son camp de Saffourieh et marché sur Nazâr, avec l'intention d'attaquer l'ennemi le 16 avant le jour. Il n'était arrivé que deux heures après le lever du soleil. Averti par ses avant-postes, l'ennemi avait eu le temps de monter à cheval. Kleber avait fait former deux carrés et occuper quelques ruines, où il avait placé son ambulance. Il essuya toute la journée des charges de cavalerie, qui furent repoussées avec la plus grande bravoure. Mais les Turcs avaient gagné tous les chaînons du mont Thabor et les monticules qui environnaient les Français. On songeait à enclouer les pièces et à se faire jour vers les hauteurs de Nazareth, lorsqu'une salve d'artillerie annonça l'arrivée de Bonaparte avec la division Bon.

Rampon marcha, avec la 32e demi-brigade, vers la division Kleber; Vial, avec la 18e, vers la montagne de Nourès, et les guides à pied se dirigèrent à toute course pour couper la retraite sur Djenin. Le désordre et l'épouvante devinrent extrêmes chez l'ennemi. Cette armée se sauva, partie sur Naplouse, partie sur le Jourdain. Plusieurs milliers d'hommes se noyèrent dans le fleuve, grossi par les pluies. « Général, vous êtes grand comme le monde, » s'écria Kleber en embrassant Bonaparte sur le champ de bataille. « En homme de cœur et de tête, Kleber fit tout ce qu'on pouvait attendre de lui, » a écrit Napoléon au sujet de cette victoire (1).

La nuit du 16 au 17, Kleber coucha dans la tente de Bonaparte.

(1) *Commentaires de Napoleon Ier*, t. III, p. 75.

Il partit à 2 heures du matin pour rejoindre sa division et continuer la poursuite. Les soldats firent de riches prises. Il campa, le 17, où il se trouva, et attendit de nouvelles instructions. Il reçut l'ordre de repasser le Jourdain et de rester en observation sur ce fleuve. Il établit son quartier général à Nazâr, d'où il adressa, le 20, un long rapport au général en chef :

« Je suis parti, le 18 au matin, pour Tabaryeh, où j'ai trouvé Murat, qui le lendemain s'est mis en marche pour se rendre devant Acre; il vous aura donné un état approximatif des magasins de subsistances que nous avons trouvés dans la première de ces places.

« Ayant acquis partout la confirmation de la retraite précipitée de nos ennemis au delà du Jourdain, j'ai pris les dispositions ci-après :

« Junot, avec le gros de la brigade, demeure campé sous Tabaryeh; il fournit 100 hommes à Sâfed et 100 autres au pont de Yakoub; 100 hommes d'infanterie, 25 chevaux et une pièce de 3 au pont de Medjame; il a ordre de correspondre fréquemment avec ces différents postes, et je lui ai laissé à cet effet la cavalerie nécessaire. Il a, indépendamment de la pièce de 3 ci-dessus, une pièce de 5 à Tabaryeh; toutes les troupes de sa brigade tireront leurs vivres des magasins de cette ville.

« Je lui ai recommandé d'envoyer des émissaires sur Damas pour avoir des nouvelles.

« Venoux, avec les trois compagnies de grenadiers de la 25e, se rend ce matin à Nazareth pour y prendre poste et éclairer la plaine de Djenin.

« Les deux bataillons de la 75e et environ 50 chevaux occupent le camp de Nazâr, sous le mont Thabor, et forment la réserve ou corps intermédiaire; j'y ai établi mon quartier général. On trouve dans ce camp de l'eau et du bois; mais toute la campagne depuis Nazareth jusqu'au Jourdain est déserte, les habitants ayant partout abandonné les villages.

« Il y a, du camp de Nazâr à Tabaryeh, 3 lieues et un chemin assez beau; de ce même camp au pont de Medjame, 5 lieues, à cause des détours qu'on est obligé de prendre et de la difficulté des chemins; il y a, enfin, de Nazâr à Nazareth, 2 lieues. Tabaryeh est à égale distance du pont de Medjame et de Sâfed, c'est-à-dire

à environ 4 lieues. J'ai ordonné que ces forts soient approvisionnés pour 15 jours.

« Si l'ennemi faisait un rassemblement à Djenin, je pourrais me porter dans la plaine par le même chemin que j'ai pris la dernière fois en tournant le mont Thabor, ou bien par celui de Safarieh en débouchant de la gorge de Djedda, chemin que vous avez pris le jour de la bataille.

« Le fort du pont de Medjame paraît très-ancien; c'est un carré flanqué d'une seule tour à l'une de ses faces; il est dominé à portée de pistolet de ce côté-ci du pont, mais, nonobstant cela, il remplit très-bien son objet dans la circonstance, ainsi que Tabaryeh, quoique pareillement dominé. Je ne connais pas encore Sâfed; je compte m'y rendre au premier jour.

« Je vous prie d'ordonner qu'il me soit envoyé des munitions de guerre; il me faut encore 65,000 cartouches d'infanterie, pour compléter à chaque homme le nombre de 45, et je n'ai plus que 20 à 25 coups à tirer par pièce de canon.

« Le premier pont que l'on rencontre en sortant de Tabaryeh est à environ une demi-lieue du lac; il est, ainsi que je vous l'avais précédemment mandé, entièrement ruiné, et ses décombres forment un gué lorsque les eaux sont basses; en ce moment même on n'aurait de l'eau que jusqu'à la ceinture. Ce pont se nomme Isr-Umzel-Kanatir. Il y a encore plusieurs autres gués, notamment près des moulins d'Abadieh. Le Jourdain, dans le vallon qu'il parcourt en se repliant dans tous les sens et formant différentes îles, ressemble à ces petits ruisseaux factices que l'on trouve dans nos jardins anglais; on a beau se rappeler tous les miracles dont il fut témoin, il n'impose pas davantage; ses eaux ont cependant le mérite d'être très-poissonneuses et sont d'une grande limpidité.

« Il me reste à vous parler du scheik Abbas Dâher; il me présenta, le soir de mon arrivée à Tabaryeh, la patente que vous lui avez donnée et en vertu de laquelle vous le nommez chef de cette province, en me priant de le faire reconnaître comme tel. J'en avais chargé Junot, en l'invitant à l'entourer de beaucoup de considération, afin que, respecté par les siens, il puisse plus facilement les ramener à l'ordre et à l'obéissance; ce scheik a de suite écrit des circulaires pour engager les habitants à rentrer dans leurs

foyers et à se soumettre à la domination française et à la sienne; il en espère beaucoup de succès. »

Bonaparte coucha le 18 au couvent de Nazareth, et rentra le lendemain au camp d'Acre.

Dans la première époque du siége (du 19 mars au 25 avril), les assiégeants avaient fait jouer deux mines, tenté deux logements et donné un assaut; les assiégés avaient fait six sorties, qui toutes leur avaient été funestes. Pendant l'absence du général en chef, l'artillerie de siége s'était accrue de deux pièces de 24, de quatre de 18 et de deux mortiers, que le contre-amiral Perrée avait débarqués à Tantourah le 15 avril. Il fallait profiter de ces nouveaux moyens d'action, ainsi que de l'effet moral produit par la victoire du mont Thabor. Le 25 avril, la mine joua sous la grosse tour. La moitié seulement fut renversée. Les pièces de 24 rasèrent le reste. Les assaillants se logèrent sur ces débris. Mais l'ennemi avait construit un retranchement derrière. Il fallut établir des batteries sur le logement pour détruire ce retranchement et ruiner les défenses du palais de Djezzar et de la mosquée, pendant que l'on battait en brèche la seconde tour du même front.

Le 4 mai, la brèche de cette seconde tour était praticable; la mine pour faire sauter la contrescarpe était terminée. Un assaut général devait avoir lieu le 5 au matin. Les assiégés éventèrent la mine et étouffèrent le mineur. Il fallait quatre jours pour creuser un nouveau puits. L'assaut fut remis au 9. Le 7 apparurent à l'horizon trente ou quarante bâtiments qui cinglaient vers la plage : c'était l'armée de secours que les assiégés attendaient de Rhodes. Bonaparte résolut d'enlever la ville avant l'arrivée de ces troupes. Le général Lannes forma trois colonnes : la première, sous les ordres du général Rambeaud, entra dans la place par la brèche de la courtine; la deuxième, conduite par l'adjudant général Escale, déboucha par la grosse tour; le général Lannes se mit à la tête de la troisième, formant la réserve. Mais les renforts étant débarqués pendant la nuit, il fallut abandonner la partie de la ville qu'on avait prise. Le général Rambeaud fut tué. A la pointe du jour, les Turcs, fiers de leur succès, firent une sortie, qui, d'abord heureuse, se termina par une perte de 6,000 hommes. Cet échec consterna les assiégés et excita l'ardeur des assiégeants, qui montèrent à l'assaut, s'emparèrent de toute la partie de la ville qu'ils avaient

déjà occupée et s'y barricadèrent. Quelques Français, qui s'étaient trop avancés, restèrent au pouvoir des Turcs. Le 10 à la pointe du jour, Kleber, arrivé la veille du camp de Nazareth, conduisit ses troupes à l'attaque. Elles montèrent à l'assaut avec courage et parvinrent au haut de la brèche, à niveau du terre-plein ; mais les feux terribles qui partaient du palais de Djezzar, des maisons crénelées vis-à-vis de la brèche, de plusieurs traverses pratiquées à droite et à gauche du terre-plein, de la partie de la seconde tour attenante à la grosse tour, d'une batterie placée en avant de la grande qui foudroyait tous ceux qui paraissaient; les feux à dos et en flanc qui venaient du phare, de la place d'armes de gauche et des lignes de contrescarpe qu'on avait attaquées inutilement au commencement de l'action; la difficulté de descendre dans la ville par une seule rampe dont les approches étaient défendues : tous ces obstacles rendirent l'assaut impossible. Après plus d'une heure d'attente sur la brèche et sur le talus, toujours sous le feu le plus vif, les troupes se retirèrent avec perte. A 11 heures l'assaut fut tenté de nouveau; mais, cette fois encore, avec moins de succès que de bravoure. Ce fut la dernière tentative. Le 15 et le 16, l'ennemi fit deux vigoureuses sorties, qui furent repoussées.

Les pertes éprouvées autour de Saint-Jean-d'Acre, les ravages de la peste et plus encore les nouvelles d'Europe déterminèrent Bonaparte à lever le siége. Cette résolution fut marquée par un redoublement de feu. A partir du 15 mai, toute l'artillerie de siége, mise en batterie, fit pleuvoir sur la ville tout ce qui restait de bombes et de boulets, afin de donner le change sur les préparatifs de retraite. Pendant ce temps, les blessés, les malades, les prisonniers et les gros bagages filaient sur Jaffa; les hôpitaux de Ramleh, de Gaza et d'El-Arych étaient évacués sur le Caire.

Le 20 mai, à 9 heures du soir, après soixante jours de tranchée ouverte, l'armée se mit en retraite. Kleber et la cavalerie prirent position : l'infanterie, en arrière du dépôt de la tranchée; la cavalerie, devant le pont de la rivière d'Acre. Reynier, dont la division était de tranchée, fit replier dans le plus grand silence ses postes sur les places d'armes, retourna à son camp et suivit le mouvement de l'armée. Lorsque la division Reynier eut passé le pont, Kleber partit aussi, couvert par la cavalerie. L'ennemi ne bougea pas. Le 21, à 8 heures du matin, l'avant-garde prit posi-

tion à Césarée; le corps d'armée, à Tantourah; l'arrière-garde, à Hayfâ. Le 24, l'armée coucha à Jaffa, d'où elle ne partit que le 28. Cinq jours furent employés à détruire les fortifications; car Kleber, qui formait l'arrière-garde, ne quitta la ville que le 29. Il reçut l'ordre de ne partir de Gaza qu'après s'être assuré que toutes les fortifications avaient sauté et que tous les magasins avaient été brûlés. Marchant à une journée en arrière, il arriva à Khân-Younès le 1er juin au soir, « après une journée mémorable par sa longueur et les fatigues que le soldat avait éprouvées. La distance de Khân-Younès à El-Arych est de dix heures de marche pour un homme à cheval. Quoique le pays qui sépare ces deux points présente quelques champs cultivés et soit assez abondamment garni d'arbustes, il est entièrement sablonneux, et l'on est obligé de marcher sur des sables mouvants, qui, cédant sous le pied, triplent le travail du piéton. Il fallait nécessairement franchir cet intervalle dans une journée, à moins de passer la nuit sans eau, inconvénient plus à redouter que les grandes fatigues. Dans cette marche, le soldat, indépendamment de ses armes et de son sac, portait son bidon plein d'eau et sa provision de vivres pour quatre jours.

« Lorsqu'on a passé El-Arych en venant du côté de l'Égypte, on entre dans le désert pur, c'est-à-dire dans d'immenses plaines sur lesquelles la vue se perd sans rencontrer autre chose qu'un sable aride et rarement quelques plantes d'une végétation misérable. Dans la saison actuelle, ce sable blesse les yeux par l'éclat de la lumière qu'il réfléchit, et sa chaleur brûle les pieds à travers la semelle des souliers (la chaleur du sable a été de 44 degrés Réaumur). Pour parvenir d'El-Arych à Sâlheyeh, qui est le premier point de l'Égypte cultivée, il faut parcourir 40 lieues environ. Qatyeh est placé sur cette route à 22 lieues d'El-Arych et à 18 de Sâlheyeh. L'armée s'est transportée en deux jours d'El-Arych à Qatyeh; elle a passé la nuit intermédiaire assez près de la position d'Ostracine, qui fut une des stations de Titus lorsqu'il vint d'Égypte en Judée pour y faire la guerre. »

L'armée séjourna à Qatyeh le 5 et le 6 juin. Le 7, les divisions Reynier, Lannes et Bon se mirent en route pour Sâlheyeh; les troupes sous le commandement de Kleber se disposèrent à se rendre à Damiette par cette langue étroite de sable qui sépare le lac Menzaleh de la mer.

Le 14, l'armée entrait au Caire; elle avait reçu l'ordre de mettre des branches de palmier aux chapeaux, excepté les grenadiers de la 69e demi-brigade, qui avaient lâché pied et refusé de marcher à une attaque.

Les tribus chrétiennes qui, en Syrie, avaient épousé notre cause et s'étaient compromises pour nous, avaient suivi notre retraite en Égypte. Dans la lettre suivante Kleber expose au général Bonaparte la situation de ces malheureux émigrants.

« Damiette, 4 juillet 1799.

« Les Syriens qui m'ont suivi, après être restés longtemps indécis sur le parti qu'ils voulaient prendre, se sont enfin déterminés à se fixer à l'Esbet, pour cultiver les terres des environs de cette place; mais comme ils sont absolument sans moyens, ils réclament une avance d'environ 2,000 pataques. Ne me croyant pas autorisé à leur délivrer ces fonds, ils m'ont demandé la permission de se rendre au Caire pour les solliciter directement près de vous; et je la leur ai accordée. »

III

Pendant l'expédition de Syrie, Desaix avait soumis la haute Égypte; Dugua avait maintenu la tranquillité dans la basse.

Exalté par la levée du siége de Saint-Jean-d'Acre et la retraite de l'armée française, Sidney-Smith persuada aux chefs de l'armée turque de compléter leur victoire en s'emparant d'Alexandrie pour forcer les Français à capituler. Les Mameluks et les Bédouins du désert eurent ordre de se réunir : Ibrahim-Bey et Elfy-Bey, avec les Arabes des déserts de la Thébaïde, des Ermites et de Suez, dans l'ouâdy de Tomâlat; Mourad-Bey, avec les Arabes des oasis de la Syrie, au lac Natroun. Le premier rassemblement fut dispersé par le général Lagrange; Mourad-Bey fut chassé du Fayoum par Murat. La marche de Mourad-Bey et les mouvements des Bédouins annonçaient le projet de protéger un débarquement à la Tour des Arabes ou à Aboukir. Bonaparte sortit du Caire, le 14 juillet, et se rendit au camp des Pyramides. Le lendemain, il apprit que treize vaisseaux de 80 et de 74, neuf frégates, trente chaloupes canonnières et quatre-vingt-dix bâtiments de transport

chargés de troupes turques avaient mouillé, le 12 au soir, en rade d'Aboukir. Desaix reçut l'ordre d'évacuer toute la haute Égypte et de se porter au Caire; Reynier, qui était à Belbeys, de laisser 300 hommes en observation à Sâlheyeh et de se diriger sur Rahmânyeh; Kleber, de faire un mouvement sur Rosette, en laissant les troupes nécessaires à la sûreté de Damiette et de la province. La division Lannes et la cavalerie se mirent en marche le 16 à une heure du matin. Le quartier général, en arrivant à Rahmânyeh le 19, apprit que Mustafa-Pacha avait débarqué le 14 et pris le fort d'Aboukir le 16. Bonaparte était le 23 à Alexandrie. Kleber, avec une partie de sa division et deux pièces de 8 attelées, se trouvait à Fouah, suivant le mouvement du général en chef. Le 25, avant le jour, l'armée se mit en mouvement. Murat formait l'avant-garde; Lannes, la droite; Lanusse, la réserve; Kleber, qui arrivait en toute hâte, l'arrière-garde. Les Turcs furent tués (2,000), pris (3,000) ou jetés à la mer (10,000). Le pacha fut fait prisonnier.

Le fort d'Aboukir capitula le 2 août.

Kleber était de retour à Damiette le 4. Sa correspondance nous le montre constamment préoccupé des moyens de défendre les provinces de Damiette et de Mansourah contre les attaques par terre et par mer.

« Damiette, 5 août 1799.

« *Au général en chef.*

« Dans une de vos dernières lettres, citoyen général, vous m'ordonnez de prendre un parti relativement au chebec. Je vous ai dit, depuis, à Aboukir, que le meilleur parti que l'on pourrait en tirer serait de l'embosser sans mâture, comme batterie et corps de garde, à l'entrée du boghâz; mais vous ayant observé en même temps qu'il en coûterait encore 10,000 livres pour le mettre en état de rendre ce service, vous semblâtes préférer d'y envoyer un autre bâtiment pour remplir cet objet; il ne reste donc plus qu'à le vendre ou à le dépecer. Mais le prix qu'on en offre payerait à peine le fer qui y est employé, et comme le magasin de la marine commence à manquer de cette matière et même de plusieurs échantillons de bois de construction, le commissaire de la marine me presse vivement

d'adopter ce dernier parti. Le dépècement et le transport au magasin coûteront une somme de 1,200 francs. Je vous prie de vouloir bien me faire connaître promptement vos intentions à ce sujet, comme aussi de donner vos ordres pour que le bâtiment que vous destinez à être embossé au boghâz arrive le plus tôt possible. »

« Damiette, 7 août 1799.

« *Au général Menou, à Rosette.*

« A peine, mon cher général, étais-je arrivé à Rahmânyeh, avec une partie de ma division, que, sans ordre aucun et de mon propre mouvement, je vous ai envoyé un bataillon de la 25e demi-brigade pour vous renforcer dans votre position. En ayant rendu compte au général en chef, il vous a, en ma présence, adressé l'ordre, après la bataille d'Aboukir, de me renvoyer ce bataillon à Damiette; et pourtant il n'est pas encore arrivé. Veuillez me le faire parvenir le plus tôt possible; et comme il doit se rendre à Mansourah, vous pourriez lui faire remonter le Nil jusqu'au Ventre-de-la-Vache, où il descendrait l'autre branche jusqu'à sa destination. Ce mouvement est d'autant plus pressant que la province de Mansourah est infestée de Mameluks, réunis à un chef de brigands nommé Lachkam, à la poursuite desquels j'ai envoyé le général Verdier. Je présume trop bien de votre attachement pour moi pour ne pas être persuadé que vous ne m'obligerez pas à revenir sur cet objet. »

« Damiette, 12 août 1799.

« *Au général Reynier.*

« Je ne vous déclarerai pas la guerre, mon cher général, pour avoir justement puni la conduite rebelle du village de Daremtas, mais bien pour avoir envoyé à un maudit fermier les 400 pataques qui doivent être versées dans la caisse du payeur de Damiette.

« Trois colonnes mobiles parcourent en ce moment la province de Mansourah, aux ordres de Verdier, et pour lever les impôts et pour donner la chasse aux Mameluks. Je tiens toujours ici, en arrestation, le scheik des Arabes Nourdi, et il ne sera relâché que lorsque

vous m'aurez annoncé que sa tribu a payé les 2,000 pataques dont elle vous reste redevable.

« Je désirerais bien que tous ces chenapans voulussent nous donner quelque répit, afin que nous puissions, tous deux, nous réunir au Caire, porter quelques toasts à l'heureux passage du détroit de Gibraltar et à l'entrée dans la rade de Toulon d'une escadre française sortie de Brest, et que nous ne manquerons pas de voir arriver cet hiver devant Alexandrie. »

« Damiette, 13 août 1799.

« *Au général en chef.*

« Ce matin, à la pointe du jour, trente-cinq à quarante bâtiments de guerre et de transport ont été aperçus devant le boghâz de Damiette. Il est 7 heures du matin, et les bâtiments de transport approchent de la côte, ce qui donne lieu de penser que l'ennemi tentera une descente. Toutes les troupes de ma division étant détachées et en course pour la levée des impôts, je leur envoie l'ordre de rentrer; mais elles ne pourront être réunies avant quatre et même cinq jours. En attendant, je suis réduit à la garnison de l'Esbet, qui est de 600 hommes; le bataillon de la 25e que j'avais envoyé à Rosette, lorsque je marchais sur Aboukir, n'est pas encore rentré; j'ai cependant écrit itérativement au général Menou à ce sujet.

« Les dernières nouvelle venues de la Syrie sont que Ibrahim-Bey s'y trouve à la tête de 2,000 Mameluks ou Arabes; que 1,000 Moghrebins envoyés par Djezzar-Pacha viennent d'y arriver; que Mohamed-Bey l'Elfy occupe Khân-Younès avec 1,000 Mameluks ou Arabes; que Osman-Bey Cherkoeni s'est réuni à lui, et qu'au moment où l'exprès a quitté Gaza, Djezzar avait fait passer l'ordre de rassembler tous les chameaux du pays et de les conduire à Acre; on ignorait la destination de ces chameaux.

« Mohamed-Bey l'Elfy se propose de tendre des embuscades aux Français qui pourraient aller en reconnaissance du côté d'El-Ouadé. »

« L'Esbet, 14 août 1799.

« *Au général en chef.*

« La flotte ennemie, composée de quatre bâtiments, caravelles

ou frégates, de quatre bricks anglais et de seize ou dix-sept bâtiments de transport ou canonnières, s'est ralliée, hier vers midi, vis-à-vis le boghâz, et a jeté aussitôt en mer vingt-deux embarcations chargées de monde. Ces embarcations ont employé tout le reste du jour à parcourir et raser la côte, et ont gagné le large sans qu'on les ait vues rejoindre leurs vaisseaux vers le soleil couchant.

« Ce matin nous trouvons la flotte dans la même position et toujours au mouillage, à l'exception d'un petit bâtiment qu'on aperçoit à la voile cinglant vers la Syrie. Quant aux embarcations, je ne sais encore ce qu'elles sont devenues, la découverte envoyée entre le boghâz et Dibeh n'étant pas rentrée et la longue-vue ne pouvant rien apercevoir, je présume, d'après cela, que cette flotte n'est qu'une avant-garde, et qu'elle attend le restant de l'escadre pour effectuer la descente. Je désire avec la plus grande impatience l'arrivée du bataillon que m'a retenu Menou à Rosette et celui de la 75e resté à Alexandrie; un renfort de cavalerie, car je n'ai en tout que 300 hommes, arriverait aussi bien à propos; mais je me flatte de l'espoir de vous voir arriver vous-même avec une partie de l'armée. Mes détachements épars et dans le désert et dans la province de Mansourah ne sauraient être réunis assurément que dans trois jours. »

« Damiette, 16 août 1799.

« *Au général en chef.*

« Je m'empresse de vous apprendre qu'aujourd'hui, à 7 heures du matin, l'escadre et la flottille mouillées devant le boghâz de Damiette ont mis sous voile par un vent d'ouest-nord-ouest.

« Cet appareillage, lent et successif, n'a été général qu'à onze heures du matin; tous les bâtiments ont serré le vent bâbord amures, pour s'élever dans le nord.

« Tous mes détachements étaient rentrés ce matin à 11 heures; j'avais environ 1,200 hommes armés, quatre pièces de canon disponibles; j'avais également réuni à Matarieh cent barques pour porter des troupes par le lac sur les points nécessaires.

« Chanaleilles, qui connaît parfaitement les constructions turques, ayant demeuré longtemps à Constantinople, est d'accord

avec les marins et assure que de tous les bâtiments qui composaient l'escadre il ne s'en trouvait pas un seul anglais. »

« Damiette, 18 août 1799.

« *Au général en chef.*

« Je reçois à l'instant votre lettre du 11, par laquelle vous m'annoncez votre retour au Caire. L'événement d'Aboukir est plus qu'une défaite pour les Turcs, c'est une calamité; si j'en avais connu plus tôt tous les détails, j'aurais eu un peu moins de sollicitude lors de l'apparition de la flotte devant Damiette, sans toutefois prendre moins de précautions.

« J'attendrai avec la plus vive impatience la gazette anglaise que vous voulez avoir la bonté de m'envoyer; mais quelles que soient les choses étranges que je pourrai y lire, je demeurerai, pour le coup, réconcilié avec le Gouvernement, puisqu'il paraît vrai qu'il a eu assez d'énergie pour faire passer de l'Océan dans la Méditerranée vingt-quatre bâtiments de guerre, dont j'espère voir arriver cet hiver au moins une partie à Alexandrie.

« Je vois dans l'ordre du jour que deux commissions de savants vont se rendre dans la haute Égypte; le bruit public annonce que vous-même, dans quelque temps, entreprendrez ce voyage. Je regarderais comme une faveur particulière si alors vous vouliez me permettre de vous accompagner; il me serait douloureux de quitter l'Égypte sans voir ces merveilles de l'antiquité, et comment trouver une circonstance plus belle et plus agréable? »

« Damiette, 20 août 1799.

« *Au général en chef.*

« J'ai reçu hier votre lettre du 17, par laquelle vous m'annoncez votre départ pour Menouf et m'ordonnez de réorganiser la 25e et la 75e. Le 1er bataillon de la première partait au moment où le 2e arrivait de Rosette, de manière que ce n'est qu'à leur arrivée à Mansourah, où je les fais réunir, qu'on pourra s'occuper de cette formation. On travaille ici à celle de la 75e.

« L'agha des janissaires de Damiette, ayant eu sous sa surveil-

lance 22 chameaux qui devaient être envoyés à Qatyeh, vient de les laisser s'évader, et comme il paraît certain qu'il ne l'a pas fait sans avoir reçu de l'argent, je vais le faire coffrer et remplacer; ce n'est pas d'ailleurs son coup d'essai. »

Ces dernières lettres de Kleber ne devaient plus trouver le général en chef dans la capitale de l'Égypte. Les nouvelles que Bonaparte reçut, après la victoire d'Aboukir, par Mustafa-Pacha et le commodore anglais Sidney-Smith, l'avaient déterminé à retourner en France. Sur l'avis de l'amiral Ganteaume (17 août) que les frégates *la Muiron* et *la Carrère* étaient prêtes et que la croisière anglaise s'était éloignée, il partit du Caire le 18 et s'embarqua dans la nuit du 22 au 23, laissant le commandement à Kleber. Par une lettre du 19, il avait ordonné à Kleber de se trouver le 24 à Rosette, où il « avait à conférer avec lui sur des affaires extrêmement importantes. » Il quitta l'Égypte le 22, soit que les circonstances précipitassent l'embarquement, soit qu'il voulût éviter avec le commandant de Damiette des explications peut-être désagréables. Son dernier ordre du jour à l'armée était conçu en ces termes :

« Alexandrie, 22 août 1799.

« Soldats,

« Les nouvelles d'Europe (1) m'ont décidé à partir pour la France. Je laisse le commandement de l'armée au général Kleber. L'armée aura bientôt de mes nouvelles. Je ne puis en dire davantage. Il m'en coûte de quitter les soldats auxquels je suis le plus attaché; mais cette absence ne sera que momentanée. Le chef que je vous laisse a la confiance du Gouvernement et la mienne. »

En désignant Kleber pour le remplacer, Bonaparte montrait la haute opinion qu'il avait des talents et du caractère de ce général. Ce choix, arrêté après mûres réflexions et malgré la mésintelligence qui pouvait exister entre ces deux hommes, honorait également

(1) La seconde coalition était victorieuse. Les armées de Russie et d'Autriche avaient battu Jourdan sur le Danube, Scherer sur l'Adige, Moreau sur l'Adda. La république Cisalpine était détruite, Mantoue assiégée. Les Cosaques étaient arrivés sur les frontières des Alpes. Masséna se soutenait avec peine dans les rochers de la Suisse.

celui qui le faisait et celui qui en était l'objet. Exact au rendez-vous, Kleber arriva le 24 à Rosette. Il trouva « l'oiseau déniché ». Sous le coup du mécontentement et du dépit, il écrivit la lettre suivante, que Menou livra plus tard à Bonaparte :

« Rosette, 25 août 1799.

« *Au général Menou.*

« Je reçois, le 22 au soir, une lettre du général en chef, dont voici l'extrait :

« Vous recevrez cette lettre le 20 ou 21. Partez sur-le-champ « pour vous rendre de votre personne à Rosette, si vous ne voyez « aucun inconvénient à votre absence de Damiette; sans quoi, vous « m'enverrez un de vos aides de camp; je désirerais qu'il pût ar- « river à Rosette dans la journée du 24. J'ai à conférer avec vous « sur des affaires extrêmement importantes. »

« Je traverse en deux jours le désert et le lac Bourlos; j'arrive à Rosette le 24 à 10 heures du soir; mais l'oiseau était déniché et n'avait pas même passé par ici. Je m'en retourne à Damiette.

« Vous avez déjà appris sans doute que la flotte qui avait paru devant Damiette était repartie de ce mouillage, le 16, faisant route vers la Syrie ou vers Chypre. Le bataillon de la 25e a rejoint. Veuillez me tenir au courant de ce qui se passe dans l'étendue de votre commandement; donnez-moi des détails sur le départ de notre héros et celui de ses dignes compagnons. »

Dans la journée il reçut de Menou la lettre qui lui annonçait sa nomination de commandant en chef.

« Alexandrie, 24 août 1799.

« *Le général de division Menou au général en chef Kleber.*

« Mon cher général, vous êtes nommé au commandement général de l'armée d'Égypte. Bonaparte est parti avant-hier dans la nuit pour la France, avec les généraux Berthier, Andréossy, Marmont, Lannes et Murat. Je n'entre point ici dans le détail des motifs qui ont déterminé Bonaparte; cette explication ne peut avoir lieu que verbalement. Le général Bonaparte m'a remis tous les papiers

et lettres relatifs à votre nomination; j'en charge Eyssotier, chef de brigade de la 69e; il a ordre de ne les remettre qu'à vous-même. Bonaparte m'a dit vous avoir donné rendez-vous à Rosette et, d'après son calcul, vous devez y arriver aujourd'hui ou demain; mais en supposant que votre voyage ait rencontré quelque obstacle, je donne ordre à l'adjudant général Valentin, commandant à Rosette, de faire partir sur-le-champ un exprès qui vous portera ma lettre à Damiette, mais non celles du général en chef, qui resteront constamment entre les mains du chef de brigade de la 69e jusqu'à ce qu'il puisse vous les remettre, ou que vous lui ayez donné des ordres pour vous les faire passer ou pour vous les porter; il attendra donc à Rosette, si vous n'y êtes pas rendu, que vous lui ayez dicté ce qu'il doit faire.

« Le général en chef m'a nommé au commandement du 2e arrondissement, qui comprend Alexandrie, Rosette et le Bahyreh; mais je n'ai accepté que provisoirement, parce que cela doit être à votre disposition.

« Vous devez croire, mon général, que je suis extrêmement satisfait d'être sous vos ordres; soyez assuré qu'en tout et partout vous ne trouverez personne de plus empressé que moi à exécuter ce que vous me prescrirez; je vous ai voué depuis longtemps estime et amitié.

« ABDALLAH MENOU. »

Cette lettre du commandant d'Alexandrie et la réception de la dépêche presque affectueuse qui contenait les dernières instructions de Bonaparte calmèrent l'esprit de Kleber. La lettre qu'il écrit à Menou dans l'après-midi du 25 se ressent déjà moins de sa première irritation :

« J'ai reçu le paquet que vous m'avez fait passer par le chef de la 69e. J'aurais bien désiré que vous vous fussiez rendu vous-même ici; ma présence me semble très-nécessaire au Caire; cependant je vous attendrai jusqu'au 27, 9 heures du matin. Hâtez-vous donc d'arriver, afin que nous puissions amplement conférer ensemble. Non-seulement je vous maintiendrai dans le commandement du 2e arrondissement, qui n'aurait jamais dû vous être ôté, mais je ferai encore et toujours tout ce qui pourra contribuer à votre satisfaction, persuadé que vous mettrez toujours en première ligne

le bien public, qui est notre bien commun, et d'où seulement peut découler le bien particulier.

« Si j'approuve le motif du départ de Bonaparte, du moins me reste-t-il quelque chose à dire sur la forme. »

Enfin, dans sa circulaire aux chefs de corps et dans sa proclamation aux troupes, le nouveau gouverneur d'Égypte présente sous son véritable jour la question du retour de Bonaparte en France.

« Rosette, 26 août 1799.

« *Aux généraux Menou, Belliard, Reynier, Samson, etc.*

« Le général en chef est parti, dans la nuit du 22 au 23 août, pour se rendre en Europe. Ceux qui connaissent, ainsi que vous, l'importance qu'il attachait à l'issue glorieuse de l'expédition d'Égypte, doivent apprécier combien ont dû être puissants les motifs qui l'ont déterminé à ce voyage; mais ils doivent se convaincre, en même temps, que, dans ses vastes projets comme dans toutes ses entreprises, nous serons sans cesse l'objet principal de sa sollicitude.

« L'intérêt de la patrie, me dit-il, sa gloire, l'obéissance, les événements extraordinaires qui viennent de s'y passer, me décident « seuls à passer au milieu des escadres ennemies pour me rendre « en Europe.

« Je serai, d'esprit et de cœur avec vous, et je regarderai comme « mal employés tous les jours de ma vie où je ne ferai pas quelque chose pour l'armée dont je vous laisse le commandement et « pour consolider le magnifique établissement dont les fondements viennent d'être jetés (1). »

« Ainsi nous devons nous féliciter de ce départ, plutôt que nous en affliger; cependant, le vide que l'absence de Bonaparte laisse et dans l'armée et dans l'opinion est considérable : comment le remplir? En redoublant de zèle et d'activité, en allégeant par de communs efforts le pénible fardeau dont son successeur demeure chargé. Vous les devez, ces efforts, à votre patrie, vous les devez à votre propre gloire, vous les devez à l'estime et à l'affection que je vous ai vouées.

« *P. S.* Vous m'adresserez vos dépêches au Caire, où je serai rendu dans trois jours. »

(1) Lettre du 22 août 1799.

« Le Caire, 30 août 1799.

« Soldats,

« Des motifs impérieux ont déterminé le général en chef Bonaparte à passer en France.

« Les dangers que présente une navigation entreprise dans une saison peu favorable, sur une mer étroite et couverte d'ennemis, n'ont pu l'arrêter : il s'agissait de votre bien-être.

« Soldats! un puissant secours va nous arriver, ou bien une paix glorieuse, une paix digne de vous et de vos travaux, va vous ramener dans votre patrie.

« En recevant le fardeau dont Bonaparte était chargé, j'en a senti l'importance et tout ce qu'il avait de pénible; mais, appréciant, d'un autre côté, votre valeur, tant de fois couronnée par les plus brillants succès; appréciant votre constante patience à braver tous les maux, à supporter toutes les privations; appréciant, enfin, tout ce qu'avec de tels soldats on peut faire ou entreprendre, je n'ai plus consulté que l'avantage d'être à votre tête, que l'honneur de vous commander, et mes forces se sont accrues.

Soldats, vous serez sans cesse l'objet de ma plus vive sollicitude. »

Les soldats aimaient Kleber. Sa belle prestance militaire, sa contenance dans les différents combats, l'opinion qu'en avaient les officiers qui avaient servi à l'armée de Sambre-et-Meuse, tout était propre à leur inspirer de la confiance.

Les scheiks étaient frappés de son beau physique; ils rendaient justice à son amour pour la discipline et n'étaient point insensibles à ses bonnes qualités. A sa première audience, il leur parla en ces termes :

« Ulemas, et vous tous qui m'écoutez! c'est par mes actions que je me propose de répondre et à vos demandes et à vos sollicitations; mais les actions sont lentes, et le peuple semble impatient de connaître le sort qui l'attend sous le nouveau chef qui vient de lui être donné. Eh bien! dites-lui que la République Française, en me conférant le gouvernement de l'Égypte, m'a spécialement chargé de veiller au bonheur du peuple égyptien, et c'est de tous les attributs de mon commandement le plus cher à mon cœur. Le

peuple de l'Égypte fonde particulièrement son bonheur sur sa religion; la faire respecter est donc l'un de mes principaux devoirs; je ferai plus, je l'honorerai et contribuerai autant qu'il est en mon pouvoir à sa splendeur et à sa gloire. Cet engagement pris, je crains peu les méchants. Les gens de bien les surveilleront, et me les feront connaître; là où l'homme juste et bon est protégé, le pervers doit trembler : le glaive est suspendu sur sa tête.

« Bonaparte, mon prédécesseur, a acquis des droits à l'affection des ulemas, des scheiks et des grands, par une conduite intègre et droite; je la tiendrai aussi cette conduite; je marcherai sur ses traces et j'obtiendrai ce que vous lui avez accordé. Retournez donc parmi les vôtres, réunissez-les autour de vous et dites-leur encore : « Rassurez-vous. Le gouvernement de l'Égypte a passé en « d'autres mains; mais tout ce qui peut être relatif à votre félicité, « à votre prospérité, sera constant et immuable. »

Kleber s'occupa immédiatement de son administration. Dès le 2 septembre, il ordonnait à Poussielgue de lui soumettre un travail général concernant tous les villages des diverses provinces de l'Égypte, afin de régulariser l'impôt; il recommandait à l'ordonnateur Blanc de ne négliger aucune des mesures propres à prévenir le fléau qui l'hiver précédent avait enlevé plusieurs soldats, et de lui envoyer un état approximatif des dépenses de l'administration sanitaire.

« Le Caire, 3 septembre, 1799.

« *Au général Rampon.*

« Je vous envoie un sabre que le général en chef Bonaparte vous a destiné; je ne puis y ajouter que les expressions de l'estime que commandent vos vertus militaires et les services signalés que vous avez rendus à votre patrie. »

« Le Caire, 4 septembre 1799.

« *Au général Menou.*

« Je vous envoie le brave Rampon pour remplacer Destaing, auquel vous donnerez l'ordre de se rendre sur-le-champ ici, pour y recevoir sa nouvelle destination.

« Rampon emmène avec lui le 1er bataillon de la 18e; je le ferai suivre par le second, et alors vous me renverrez les deux bataillons de la 61e. Vous aurez encore le 3e bataillon de la 18e, et ces troupes, avec celles déjà sous vos ordres, formeront à l'avenir votre division. »

« Le Caire, 4 septembre 1799.

« *Au général Junot.*

« Le sentiment de reconnaissance que vous savez si bien exprimer, et qui vous attache au général Bonaparte, ne peut qu'augmenter l'estime que je vous porte; vous partirez (1), général, et j'ai donné ordre à Damas de vous expédier sur-le-champ votre passeport, quoiqu'il me peine infiniment de ne pouvoir vous donner que de cette manière l'assurance de mon sincère et cordial attachement. »

« Le Caire. 5 septembre 1799.

« *Aux généraux Lanusse, Menou et Vial.*

« En prenant le commandement de l'armée, je n'ai pas trouvé un sol en caisse, et tous les services ont été et sont encore arrêtés. Vous voudrez donc mettre tout le zèle et toute l'activité au recouvrement de ce qui reste dû des contributions de votre province, et faire passer des fonds le plus tôt possible dans la caisse du payeur général. »

« *Au général Zajonchek, à Beni-Soueif.*

« Tâchez de faire rentrer dans la caisse, avant quinze jours, au moins 150,000 francs sur les 300,000 qui sont dus dans l'arrondissement que vous commandez. »

« *A l'administrateur des finances.*

« Je vous prie de faire prendre dans les magasins et de m'en-

(1) Junot avait demandé à rejoindre Bonaparte, qui l'avait élevé du rang de sous-officier au grade de général.

voyer douze pelisses, vingt béniches et autant de châles de cachemire, pour en faire des présents. »

Ordre.

« Le général en chef, étant informé que les payeurs des divisions et ceux des provinces se permettent de payer, sans autorisation spéciale et en contravention aux ordres généraux rendus à cet égard, des mois d'appointement à des officiers supérieurs et autres; voulant qu'à l'avenir il y ait une égalité parfaite dans le payement de la solde de l'armée, ordonne :

« Art. 1er. Le payeur de l'armée défendra sévèrement aux payeurs de division et de province de payer à aucun corps, à des officiers généraux et autres, aucun mois de solde ou d'appointement, sans y être autorisés par l'ordre du jour.

« Art. 2. Il ne sera fait à l'avenir par les commandants de province aucune distribution de fonds : les payeurs de division et de province recevront du payeur général seul les ordres de payement.

« Art. 3. Les payeurs sont personnellement responsables des sommes qu'ils acquitteront en contravention de l'article 1er; la contrainte même exercée par la force armée ne pourra couvrir leur responsabilité. »

« Le Caire, 6 septembre 1799.

« *Au général Friant.*

« Les services que sous mes yeux vous avez rendus à la patrie et dans la Belgique et en Allemagne, la manière distinguée dont vous vous êtes conduit depuis et en Italie et en Égypte, méritaient, mon cher général, un témoignage de satisfaction; je vous le donne en doublant votre tâche, en augmentant vos travaux. Votre zèle, votre activité, si bien connus, si bien exprimés par Desaix, le voulaient ainsi, et je suis charmé que, dans cette circonstance, mon affection particulière ait été parfaitement d'accord avec les intérêts de la République et avec la justice qui vous était due.

« Vous resterez sous les ordres de Desaix, pour tout ce qui concerne les mouvements et dispositions militaires. Les troupes nécessaires dans votre arrondissement vous seront fournies par ce

général. Vous vous établirez à Beni-Soueif, et vous aurez sous vos ordres le général Zajonchek et l'adjudant général Boyer. »

« Le Caire, 7 septembre 1799.

« *Au général Desaix.*

« Vous trouverez ci-jointe, citoyen général, la commission de Friant, que j'ai cru devoir, en toute justice, élever au grade de général de division.

« Bonaparte doit vous avoir demandé depuis longtemps l'escadron du 18e dragons, ainsi que l'un des bataillons de la 61e; il doit vous avoir demandé quelques centaines de chameaux ou dromadaires, et je pense bien qu'il comptait aussi sur vous pour avoir quelques fonds. Si vous pouviez, en effet, envoyer ici une somme de 300,000 francs et 3 ou 400 dromadaires, vous rendriez le plus grand service. Je ne vous en donne point l'ordre positif, parce que je ne connais pas assez votre situation; je m'en rapporte donc, à cet égard, uniquement à votre zèle.

« Lorsque vous aurez fait passer au Fayoum, avec Friant, l'escadron du 18e dragons et le bataillon de la 61e, je ferai de suite réunir ici tout ce qui appartient au 22e chasseurs à cheval et vous l'enverrai.

« Toute la Syrie est en mouvement. Youssef-Pacha est à Damas; 90,000 hommes doivent y être déjà réunis, et tout cela doit marcher droit au Caire. Ils trouveront, je crois, un terrible ennemi en route, la famine. »

« Le Caire, 8 septembre 1799.

« *Au général Verdier, à Damiette.*

« Je fais relever les troupes de Qatyeh et d'El-Arych par Reynier, et je fais venir ici la 75e demi-brigade. Damas vous donnera les ordres de détail à ce sujet. On fait de grands préparatifs en Syrie et je crois que nous aurons bientôt quelque chose à faire à Sâlheyeh.

« Ma confiance n'est pas tellement aveugle dans la conduite de Hassan-Tombar, que je ne pense qu'il faille le surveiller et le

suivre de près dans toutes ses démarches; mais seulement il faut le faire de manière à ce qu'il ne puisse s'en choquer et devenir de nouveau notre ennemi. Cette conduite est délicate, elle n'est pas impossible. Je lui ai alloué des fonds sur la caisse de Damiette; vous n'apporterez aucun obstacle à son payement.

« Dites à Sartelon qu'il mette la plus grande activité et la plus grande persévérance à l'approvisionnement d'El-Arych et de Qatyeh. J'ai lieu de présumer que Hassan-Tombar, profitant de ses caravanes, fait passer beaucoup de riz à nos ennemis; mais il est difficile d'empêcher cela, et puisqu'on ne peut l'empêcher, il vaut mieux n'en point parler.

« Vous continuerez de commander provisoirement l'arrondissement composé des provinces de Damiette et de Mansourah; si je me suis servi du mot *provisoire,* c'est que je compte incessamment m'occuper d'une nouvelle distribution de troupes et de provinces. Faites, en attendant, observer la plus exacte discipline aux troupes, afin qu'il ne me soit jamais porté plainte de leurs excès. Assurez le divan de Damiette de mon affection, et dites-lui que je serai toujours porté à faire tout ce qui pourra contribuer à sa satisfaction, chaque fois que ses demandes seront conciliables avec les intérêts du gouvernement.

« Donnez une forte impulsion pour que le restant des impositions soit recouvré et versé dans la caisse. Les chevaux seront envoyés au Caire et seront conduits par un officier, qui sera personnellement responsable de leur livraison au chef de l'état-major général. »

« Le Caire, 8 septembre 1799.

« *A Chanaleilles.*

« J'ai vu avec satisfaction que vous aviez parfaitement employé votre temps dans le recouvrement des impôts; mais, en affaires de finances et dans la situation où nous nous trouvons, il n'y a malheureusement rien de fait tant qu'il reste quelque chose à faire. Je compte donc assez sur votre zèle et sur vos talents, pour espérer que vous ferez bientôt rentrer dans la caisse tout ce qui reste dû des deux provinces de Mansourah et de Damiette.

« Croyez, mon cher Chanaleilles, que éloigné de moi je ne vous

perdrai jamais de vue, et, par toutes les qualités que je vous connais, je croirai toujours rendre service à la chose publique en vous procurant l'avancement que vous pourriez désirer. »

« Le Caire, 8 septembre 1799.

« *Au Père Bazile.*

« J'ai reçu vos différentes lettres, mon R. P. Bazile; elles m'ont fait plaisir, parce que j'y ai reconnu la droiture de votre cœur. Engagez Hassan-Tombar à servir toujours avec zèle les Français, qui l'ont traité avec tant de magnanimité; engagez-le à envoyer souvent des émissaires à l'ennemi, afin que nous en ayons sans cesse des nouvelles; et s'il voulait venir me voir, il peut être assuré que je le traiterai avec infiniment d'égards. Je serais même charmé que vos affaires vous permissent de l'accompagner.

« Écrivez-moi par le plus prochain courrier les noms des deux scheiks de religion de Damiette, en me soulignant le nom de celui qui vint me trouver à l'Esbet pendant que la flotte parut au boghâz; il n'a qu'un œil. »

« Le Caire, 12 septembre 1799.

« *Au général Desaix.*

« Clément, votre aide de camp, est venu me voir hier, et en me demandant de lui faire délivrer des meubles pour votre maison, il m'a fait connaître que vous désiriez descendre au Caire et y prendre quelque repos. Si vous étiez, citoyen général, dans cette intention, et si la situation de la haute Égypte était telle que votre absence ne pût apporter aucun préjudice, je vous engagerais moi-même à donner suite à ce voyage; mais alors il serait, je crois, nécessaire de laisser Friant à Syout et de donner le commandement de Beni-Soueif à Belliard. Je soumets tout cela à votre prudence et au concours des circonstances dans lesquelles vous pourriez vous trouver. En vous rendant ici, vous pourriez bien avoir la satisfaction de combattre contre le grand vizir et contre ses éléphants; je vous organiserais pour cela une belle division et, en attendant l'arrivée de cette armée formidable, vous vous reposeriez

dans ma maison, que je chercherai à vous rendre le plus agréable possible.

« J'ai fait Morand adjudant général; Clément, chef d'escadron, et je vous enverrai incessamment la commission de chef de bataillon pour le capitaine qui s'est distingué à Qoseyr (1), d'après le rapport de Donzelot.

« Dites à ces braves que je n'oublierai jamais en aucune circonstance leur manière de servir. »

« Le Caire, 14 septembre 1799.

« *A Grosbert, directeur d'artillerie.*

« Je viens de lire, citoyen commandant, le programme du feu d'artifice que vous m'avez envoyé; voilà les changements que vous ordonnerez.

« Au lieu de *bataille d'Esdrelon*, vous mettrez *bataille du mont Thabor*, parce que c'est sous ce nom que Bonaparte l'a fait connaître à l'armée et à l'Europe.

« Mon nom ne doit se trouver nulle part et rien de ce qui pourrait y être relatif; ainsi, au lieu de dire : *Kleber est le père à nous tous*, vous pourriez dire : *La patrie veille sur nous*, ou quelque autre chose de semblable, mais plus analogue à l'institution même de la fête, c'est-à-dire la fondation de la République. Il en sera de même de l'inscription : *Dieu donna le bonheur au courage et à la sagesse*, qui n'a rien de commun avec ou qui n'indique nullement le sujet de cette fête, qui pourtant doit être connu de tous.

« Le grand défaut qu'on pourrait reprocher à ce feu d'artifice est celui de ne paraître consacré qu'à quelques avantages remportés à Malte, en Égypte et en Syrie, et certes ces avantages sont bien accessoires à l'étonnant réveil d'une nation, en dépit de la coalition de l'Europe entière... »

« Le Caire, 15 septembre 1799.

« *Au général Menou.*

« On vous a monté la tête contre moi, mon cher Menou, ou vous êtes malade de zèle et d'envie de bien faire. Pensez, avant de vous

(1) Voir ci-après le rapport du 22 septembre.

déterminer, à tout ce que je vous ai dit de vive voix, puis alors seulement agissez. Il serait, ce me semble, aussi ridicule que vous quittassiez votre commandement, qu'il serait ridicule que deux hommes de notre âge et de notre caractère et façon de penser ne pussent vivre ensemble (1).

Vous recevrez par le prochain courrier une instruction particulière sur votre arrondissement (2); j'en agirai de même à l'égard de Desaix; le reste subira la loi commune et indispensablement nécessaire. En attendant, tirez le diable par la queue. »

« Le Caire, 16 septembre 1799.

« *Au général Menou.*

« Je vous envoie l'adjudant général Morand pour servir sous vos ordres, soit comme chef d'état-major, soit d'une manière plus active, suivant que vous le jugerez convenable. Je le déclare propre à tout et surtout plein d'honneur, de délicatesse et de probité; c'est un de mes anciens enfants de l'armée de Sambre-et-Meuse, que je crois ne pouvoir mieux placer qu'avec vous. »

(1) On a peine à s'expliquer le mécontentement de Menou contre Kleber, après la lettre suivante, qu'il écrivait de Rosette le 11 septembre à Poussielgue :

« Depuis longtemps je connais le général Kleber; depuis longtemps je l'aime et l'estime; ainsi que Bonaparte, il a bien servi la République et la servira bien encore; j'en suis convaincu. Kleber est excellent militaire; sa tête est tout à la fois froide et énergique, son cœur franc, droit et loyal. Je servirai sous ses ordres avec le même empressement que sous ceux de Bonaparte. Ce que j'en dis est du plus profond de mon cœur. Depuis que j'existe, je n'ai jamais dit que ce que je pensais; je sais que ce n'est presque jamais le moyen de plaire; mais peu m'importe. Quand je descends dans ma conscience et que je suis assuré de pouvoir dormir sur mes deux oreilles, je ne m'inquiète plus de rien. — MENOU. »

(2) Par un ordre en date du 14 septembre, Kleber avait divisé l'Égypte en huit arrondissements, dont les chef-lieux étaient : 1er arrond. (provinces de Thèbes et et de Girgeh), Syout; 2e arr. (prov. de Minyeh et Fayoum), Beni-Soueif; 3e arr. (prov. du Caire, comprenant les provinces de Gyzeh, de Qelyoub et d'Atfyeh), le Caire; 4e arr. (prov. d'El-Karaich, d'El-Arych et de Suez), Belbeys; 5e arr. (prov. d'Alexandrie, comprenant le territoire d'Alexandrie, la province de Rosette et celle de Bahyreh), Alexandrie; 6e arr. (prov. de Damiette et Mansourah), Damiette; 7e arr. (prov. Gharbyeh), Semenoud; 8e arr. (prov. Menouf.), Menouf.

« Le Caire, 16 septembre 1799.

« *Au général Vial.*

« J'ai reçu vos différentes lettres; l'article le plus pressant est celui relatif au blé et autres grains que pourrait requérir le commissaire des guerres Sartelon, pour les places de Damiette, Qatyeh et El-Arych. Il faut, à cet égard, non-seulement déférer à ses réquisitions, mais le seconder de tous vos moyens et de tout votre pouvoir. Cet objet est on ne peut plus important et doit fixer toute votre sollicitude.

« Il faudra tâcher de punir le village de Zarca d'une manière ou d'une autre; je m'en remets, à cet égard, à votre prudence. Il faut aussi vigoureusement étriller le village de Bichbyeh, qui vous a mis dans le cas de marcher contre lui, et le condamner à une plus forte amende. »

« Le Caire, 16 septembre 1799.

« *Au directeur général des finances.*

« Vous êtes autorisé à terminer définitivement l'affaire du scheick Sâdât. Tout lui sera restitué, à l'exception seulement de trois barques, sur lesquelles il sera mis sursis jusqu'à ce que j'aie pu connaître si elles ne sont pas indispensablement nécessaires pour le rétablissement du pont.

« En général, mon intention est de respecter toutes les fondations pieuses relatives à l'entretien des mosquées et de leurs scheicks; ainsi toutes les réclamations pour de pareilles restitutions seront toujours favorablement accueillies. »

« Le Caire, 17 septembre 1799.

« *Au général Verdier, à Damiette.*

« El-Arych et Qatyeh font actuellement partie de l'arrondissement de Reynier; déjà il a envoyé des troupes pour relever celles de Qatyeh; l'adjudant général Martinet part demain pour relever également à ce poste le général Leclerc; il part enfin demain d'ici des troupes pour relever celles d'El-Arych.

« Les commandants d'El-Arych et de Qatyeh recevront leurs instructions de Reynier, et vous n'aurez plus, à l'avenir, avec ce dernier poste, que des relations relatives aux convois qu'on pourrait y faire passer et aux nouvelles que vous voudrez en recevoir.

« Le chef de l'état-major vous enverra aujourd'hui duplicata de l'ordre qu'il vous a adressé pour faire venir au Caire la compagnie d'artillerie légère et la 75e demi-brigade. Dès que le bataillon de la 2e légère sera arrivé de Qatyeh à Damiette, vous enverrez un bataillon de ce corps à Mansourah; vous en enverrez un autre à Damiette et le 3e formera la garnison de l'Esbet.

« Vous donnerez ordre à la 25e demi-brigade de se rendre également au Caire, avec l'artillerie qui lui est affectée.

« Je vous prie de ne pas perdre un moment pour l'exécution de tous ces mouvements. Comme d'ici à six mois il n'y a point de débarquements considérables à craindre, vous avez assez de troupes pour contenir le pays et recouvrer les impôts, et je serai en mesure ici pour marcher contre tout ce qui pourrait arriver par terre de la Syrie.

« J'ai donné les ordres les plus positifs à Vial pour qu'il seconde efficacement les réquisitions en grains.

« Comme je mets des fonds à la disposition du général [Samson] commandant le génie pour tous les travaux à faire dans toute l'Égypte, d'après les plans et estimations que je viens d'arrêter avec lui, vous ne ferez à l'avenir délivrer aucun fonds pour tout ce qui est relatif à ces travaux, et, comme je réglerai pareillement tous les autres services d'ici à quelques jours, les payeurs seront instruits à temps de ce qu'ils auront à délivrer pour chacun d'eux. C'est un soin dont je décharge les commandants d'arrondissements.

« Continuez de faire envoyer de temps en temps, par Hassan-Tombar, des émissaires en Syrie; on ne saurait, dans ce genre, avoir trop de nouvelles. »

Kleber apprenait, en effet, de tous côtés, que l'armée turque faisait des préparatifs, qu'on réparait les fortifications de Jaffa, et qu'on attendait des troupes à Saint-Jean-d'Acre et à Gaza.

Dès son débarquement à Alexandrie, Bonaparte avait entamé des négociations avec la Porte. En octobre 1798, il avait écrit directement au grand vizir; le lendemain de la bataille du mont Thabor, il lui avait expédié de Nazareth un effendi de Damas; enfin, le

17 août, il lui avait envoyé une lettre par Mehemet-Effendi, qui avait été fait prisonnier à la bataille d'Aboukir.

Suivant la conduite politique de son prédécesseur, Kleber écrivit aussi le 17 septembre :

« *Au grand vizir, généralissime des armées ottomanes.*

« Le général en chef Bonaparte a écrit à Votre Excellence il y a trente jours; comme il y a lieu de craindre que cette dépêche n'ait été interceptée par les bâtiments qui croisent dans la Méditerranée, je crois devoir en envoyer un duplicata à Votre Excellence; il est joint à la présente lettre.

« Vous y trouverez sans doute tout ce que vous pensez vous-même, car la nécessité d'une parfaite union entre la Sublime Porte et la France n'a jamais été un problème pour aucun politique, et il n'est pas un habitant de l'empire Ottoman, comme il n'est pas un seul Français qui n'ait la conviction intime de ce qui convient aux intérêts des deux nations.

« Les Français, en venant en Égypte, n'avaient d'autre but que de faire trembler les Anglais pour leurs possessions et leur commerce dans l'Inde, et de les forcer à la paix.

« En même temps, les Français se vengeaient des outrages multipliés qu'ils avaient reçus des Mameluks; ils délivraient l'Égypte de leur domination et rendaient au Grand Seigneur la jouissance entière de ce beau pays, que depuis un siècle il ne pouvait plus compter réellement au nombre de ses provinces, puisqu'il n'en retirait aucun fruit.

« La conduite des Français a été conséquente à ces principes : arrivés en Égypte, les caravelles et le pavillon du Grand Seigneur ont été respectés et honorés; il a été fait une guerre à outrance aux Mameluks; leurs propriétés ont été séquestrées, et, au contraire, les sujets du Sultan ont été maintenus dans leurs propriétés, ils ont été rappelés dans leurs habitations. Les odgiakis et les milices du Grand Seigneur ont été conservés dans leurs droits et dans leurs jouissances; les kadis ont été confirmés et les lois turques suivies. L'administration civile du pays a été confiée aux ulemas et aux grands du Caire; la charge si importante de prince de la caravane de la Mecke a été donnée à un Osmanlis, kiâya du Pacha, et s'il n'a-

vait pas trahi ses devoirs, cette caravane serait partie suivant l'usage; enfin la religion musulmane a été protégée et honorée.

« Malgré la déclaration de guerre de la Sublime Porte, les Français n'ont pas cessé de tenir cette conduite franche et loyale; ils ont été contraints, malgré leurs vœux, malgré leurs intérêts, à se battre, en Syrie et à Aboukir, contre les armées qui venaient les attaquer, et au milieu de leurs victoires, au milieu de la guerre, ils n'ont rien diminué des égards et des sentiments d'affection qu'ils avaient témoignés aux Osmanlis, tant ils sentaient l'absurdité de cette guerre, et tant ils étaient persuadés qu'il fallait arriver à une prompte réconciliation.

« Que l'expédition d'Égypte ait été faite sans la participation formelle de la Sublime Porte, c'est ce que j'ignore; mais il est évident que cette expédition, pour réussir par rapport aux Anglais, exigeait la plus grande activité et surtout le plus profond secret.

« La France, sûre des sentiments d'amitié de la Sublime Porte, sûre qu'elle ne pouvait blâmer une expédition dont elle retirait le principal avantage, puisqu'il en résultait l'affranchissement de l'une de ses plus belles provinces, devait croire qu'elle serait toujours à temps de justifier l'entreprise à ses yeux, surtout en appuyant ses motifs de sa conduite même en Égypte.

« Mais, après le malheureux combat naval d'Aboukir, le général Bonaparte se trouva privé des moyens de faire connaître toutes ces vérités à la Sublime Porte, et nos ennemis communs y virent l'occasion d'un double triomphe contre nous et contre vous : ils n'eurent pas de peine à persuader tout ce qu'ils voulurent, et à donner à notre entreprise les couleurs les plus odieuses, quand ils eurent le grand avantage d'être entendus seuls et d'avoir pour eux les apparences résultant d'une invasion réelle.

« Ils excitèrent un ressentiment facile à enflammer et ils hâtèrent d'autant plus la détermination de la Sublime Porte, que la moindre explication avec les Français lui eût découvert le piége dans lequel on voulait l'entraîner, et l'aurait infailliblement ramenée à ses véritables intérêts.

« Il faut que Votre Excellence ait la gloire de faire la paix; c'est le plus grand service qu'elle puisse rendre à son pays.

« Les Français ne craignent ni leurs ennemis, ni leur nombre; ils ne craignent pas non plus la guerre; depuis dix ans ils en don-

nent des preuves; mais en faisant la guerre à leur ancienne amie la Sublime Porte, c'est comme s'ils se la faisaient à eux-mêmes; nous devons pleurer même nos victoires, puisqu'elles affaiblissent vos armées, auxquelles bientôt il faudra nous réunir pour combattre vos véritables ennemis.

« La négociation de cette paix est simple et facile; il n'existe point d'intérêts compliqués entre les deux nations, il ne s'agit que de l'Égypte, et l'Égypte est toujours à vous; elle y est plus que jamais, puisque les Mameluks n'y règnent et n'y régneront plus.

« Vous serez obligé de garder des ménagements parce que vous avez introduit au milieu de vous et comme alliés vos plus cruels ennemis, et qu'avec raison vous devez craindre qu'ils n'éclatent aussitôt qu'ils en auront une occasion, qu'ils attendent avec impatience; mais c'est un motif de plus pour hâter les négociations et ne pas épuiser en efforts vains et impolitiques, contre nous, des armes, des hommes et des richesses que réclament des dangers plus réels.

« En un mot, et en laissant de côté toutes considérations étrangères, la guerre entre nous ne peut avoir aucun but.

« Vous pourrez recevoir plusieurs duplicata de cette lettre; son importance est telle, que je ne saurais trop multiplier les moyens pour m'assurer qu'elle vous parviendra.

« Si elle vous détermine à m'envoyer une personne de votre confiance, elle sera bien accueillie, et nous nous serons bientôt entendus.

« Le général en chef Bonaparte est parti lui-même pour aller travailler à une paix si nécessaire; je le remplace et je suis comme lui animé du désir de voir terminer notre malheureuse querelle. »

« Le Caire, 21 septembre 1799.

« *Au général Donzelot.*

« Je vous félicite de cœur, mon cher général, sur la manière dont vous avez dirigé la défense de Qoseyr dans les journées du 13 au 16 août. On aime à voir des hommes d'un zèle aussi éclairé que le vôtre dans les circonstances où nous nous trouvons; et vous avez dans celle-ci fait connaître surtout que vous possédiez le talent précieux d'obtenir des succès en ménageant l'effusion du sang français.

Dites aux braves qui vous obéissent combien je suis satisfait de leur conduite.

« Ci-joint le rapport que j'adresse au Directoire exécutif. Si j'ai oublié quelqu'un, je réparerai la faute à la première occasion.

« Le Caire, 22 septembre 1799.

« *Au Directoire exécutif.*

« Le 8 août, le général Desaix apprit que Mourad-Bey, après avoir débouché du désert au-dessus de Syout, était remonté jusqu'à El-Akmim; il fit aussitôt marcher à sa poursuite le chef de brigade Morand, qui bientôt le joignit, l'attaqua et le mit en fuite; plusieurs Mameluks furent tués, un kachef et 20 chameaux furent pris.

« Mourad-Bey se retira avec la plus grande précipitation; mais Morand et son infatigable colonne, traversant en 4 jours 50 lieues de désert, le rejoignirent de nouveau dans la nuit du 11 août près de Samalout, surprirent son camp, passèrent au fil de l'épée grand nombre de Mamelucks et prirent 200 chameaux chargés de butin, 100 chevaux harnachés, ainsi qu'une quantité prodigieuse d'armes de toutes espèces. Mourad-Bey lui-même, poursuivi par un détachement du 20e dragons, n'échappa qu'à la faveur de l'obscurité.

« Le 14 août à midi, deux frégates anglaises s'embossèrent près du fort de Qoseyr et le canonnèrent aussitôt. A 4 heures de l'après-midi, douze chaloupes furent jetées à la mer, portant des troupes de débarquement; mais elles virèrent bientôt de bord en apercevant nos soldats dans le village. Les frégates continuèrent leur feu toute la nuit.

« Ces deux bâtiments changèrent de position dans la matinée du 15 août, pour battre le fort en brèche, en même temps qu'un débarquement de 300 hommes s'exécutait au village où, la veille, l'ennemi n'avait osé aborder. Les chasseurs de la 21e, qui y étaient embusqués, les laissèrent s'y engager, puis les accueillirent par un feu tellement vif que les Anglais, dans leur fuite, abandonnèrent leurs morts et leurs blessés.

« Cependant les frégates continuèrent à battre en brèche, et l'après-midi, à 4 heures, une nouvelle descente s'effectua sur une plage assez étendue au sud du port. Le général Donzelot, qui commande à Qoseyr et qui dirigea cette défense, avait embusqué

quelques troupes dans les tombeaux voisins de la mer et dans les ravins qui bordent le désert, de sorte que les ennemis, ayant à essuyer un feu de front et de flanc, furent obligés de se rembarquer avec la même précipitation que le matin.

« La canonnade ne diminua point, et le 16 à 7 heures du matin 400 hommes vinrent mettre à terre une pièce de 6 et tout ce qui peut être relatif à son service. On attaque les débarqués, on court sur la pièce, tout fuit devant nos baïonnettes pour regagner dans le plus grand désordre les embarcations : la pièce et ses agrès restent en notre pouvoir.

« Enfin, après un feu non interrompu de 64 heures, les frégates mirent à la voile, prirent le large et disparurent; parmi les troupes de débarquement, on remarqua beaucoup de cipayes.

« On a ramassé plus de 6,000 boulets dans le port seulement depuis le calibre de 24 jusqu'à celui de 8. »

« Le Caire, 23 septembre 1799.

« Soldats,

« Vous venez de finir la septième année depuis l'époque mémorable à laquelle le peuple français brisa les dernières entraves de la servitude et abolit la royauté, pour se donner un gouvernement républicain.

« Vous avez soutenu la République, vous l'avez défendue par votre valeur. Au Nord, au Midi, au Levant, au Couchant, vous avez reculé nos frontières, et les ennemis, qui dans le délire de l'orgueil s'étaient déjà partagé nos provinces, n'ont bientôt plus calculé qu'avec effroi les bornes où vous pourriez vous arrêter.

« Mais vos drapeaux, braves compagnons d'armes, se courbent sous le poids des lauriers, et tant de travaux demandent un terme, tant de gloire exige un prix. Encore un moment de persévérance et vous êtes près d'atteindre et d'obtenir l'un et l'autre en donnant une paix durable au monde, après l'avoir combattu. »

Cependant l'armée du grand vizir s'avançait vers l'Égypte, et une escadre de dix-huit vaisseaux paraissait devant le boghâz de Damiette. Pour faire impression sur l'esprit des Turcs du Caire, Kleber passa une grande revue dans cette ville le 24 septembre. Il écrivait en même temps au général Desaix que, vu la gravité des circonstances, il ne devait pas songer à s'embarquer pour la France.

« Vous pourriez vous rendre au Caire et y prendre quelque repos, jusqu'à ce que le grand vizir, qui est en pleine marche, vous rappelle sur les frontières du désert; il doit être rendu, en ce moment, à Gaza.

« Le général Bonaparte, dans la dépêche qu'il m'a adressée avant son départ, me dit que l'intention du gouvernement était que vous vous rendissiez en Europe au mois de novembre, à moins de circonstances majeures. Cette circonstance existe, et le général Bonaparte ne pouvait l'ignorer. Ni l'armée ni moi ne pouvons être dupes d'une réticence. Ainsi, mon cher général, prenez votre parti et attachez votre fortune à celle de nous tous. Croyez, au reste, que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous dédommager de ce que pourrait avoir pour vous de désagréable ma résolution de vous garder jusqu'à ce qu'au moins notre querelle soit vidée avec le premier ministre de la Sublime Porte. »

Les jours suivants la division Reynier partit successivement pour Belbeys, de manière à y être rendue le 2 octobre. Elle fut renforcée du 14e dragons, pour établir une communication très-active entre Belbeys, Qatyeh et El-Arych. Un camp devait être établi à Birket-el-Hâggy.

Le 26, le général en chef prescrivait à Reynier de prendre, dès son arrivée à Belbeys, des mesures pour intercepter le commerce de riz et de grains que faisaient les Arabes avec la Syrie, afin de priver l'ennemi de cette ressource.

« Je suis prévenu, mandait-il, le 27, à l'administrateur des finances, qu'il se fait des chargements considérables de riz et de blé pour la Syrie, et que ces denrées, exportées de l'Égypte, forment toutes les ressources de l'armée ennemie qui se réunit à Gaza. Si dans d'autres temps ce commerce a pu être toléré, les circonstances exigent, aujourd'hui, impérieusement qu'il soit arrêté; j'en fais en conséquence publier, dans la ville du Caire et dans les provinces, la défense, et j'avertis que je ferai punir de mort tout homme pris en contravention de cet ordre. Je prescris également aux commandants d'arrondissements et autres d'exercer à cet égard la plus grande surveillance, et j'abandonne, enfin, la moitié des prises aux troupes qui pourraient arrêter un convoi, en confisquant l'autre moitié au profit de la République. »

A leur départ pour l'Orient, l'imagination des Français s'était

exaltée; ils croyaient trouver le pays des splendeurs, des richesses et des jouissances. Les illusions s'en allèrent bien vite. La déception fut d'autant plus amère que la réalité répondit moins aux espérances. Les bords du Nil ne purent effacer le souvenir du désert. D'ailleurs l'arriéré dans la solde, l'antagonisme entre les soldats de l'armée d'Italie et de l'armée de Sambre-et-Meuse, constituaient autant de causes de mécontentement, que vinrent aggraver encore la destruction de la flotte à Aboukir et le départ de Bonaparte. Ses ennemis, et il n'en manquait pas, l'accusaient d'avoir abandonné l'armée. La nostalgie du pays aidant, on en était venu à ne désirer qu'un moyen honorable de quitter l'Égypte et de retourner en France. C'est sous ces impressions, auxquelles les sphères supérieures du commandement n'échappèrent point, que fut adressé au Directoire le fameux rapport du 26 septembre, où se trouvent quelques insinuations malveillantes contre Bonaparte et des exagérations sur l'impuissance et le dénûment où il avait laissé l'armée. Quant à la proposition de l'abandon de l'Égypte, ce n'était pourtant qu'à la condition du maintien de l'occupation militaire jusqu'à la paix générale. Voici ce rapport :

« Au quartier général du Caire, le 4 vendémiaire an VIII (26 septembre 1799).

« Citoyens Directeurs.

« Le général en chef Bonaparte est parti pour la France le 23 août au matin, sans avoir prévenu personne. Il m'avait donné rendez-vous à Rosette le 24; je n'y ai trouvé que ses dépêches. Dans l'incertitude si le général a eu le bonheur de passer, je crois devoir vous envoyer copie et de la lettre par laquelle il me donne le commandement de l'armée, et de celle qu'il adressa au grand vizir à Constantinople, quoiqu'il sût parfaitement que ce pacha était déjà arrivé à Damas.

« Mon premier soin a été de prendre une connaissance exacte de la situation actuelle de l'armée.

« Vous savez, citoyens Directeurs, et vous êtes à même de vous faire représenter l'état de ses forces à son entrée en Égypte. Elle est réduite de moitié, et nous occupons tous les points capitaux du triangle des cataractes à El-Arych, d'El-Arych à Alexandrie, et d'Alexandrie aux cataractes.

« Cependant il ne s'agit plus comme autrefois de lutter contre des hordes de Mameluks découragés, mais de combattre et de résister aux efforts réunis de grandes puissances : la Porte, les Anglais et les Russes.

« Le dénûment d'armes, de poudre de guerre, de fer coulé et de plomb présente un tableau aussi alarmant que la grande et subite diminution d'hommes dont je viens de parler! Les essais de fonderie n'ont pas réussi; la manufacture de poudre établie à l'île de Roudah n'a pas encore donné et ne donnera probablement pas le résultat qu'on se flattait d'en obtenir; enfin la réparation des armes à feu est lente, et il faudrait, pour activer ces établissements, des moyens et des fonds que nous n'avons pas.

« Les troupes sont nues, et cette absence de vêtements est d'autant plus fâcheuse qu'il est reconnu que, dans ce pays, elle est une des causes les plus actives de la dyssenterie et des ophthalmies, qui sont les maladies constamment régnantes. La première surtout a agi cette année sur des corps affaiblis et épuisés par les fatigues. Les officiers de santé remarquent et rapportent constamment que, quoique l'armée soit considérablement diminuée, il y a cette année un nombre beaucoup plus grand de malades qu'il n'y en avait l'année derrière, à la même époque.

« Le général Bonaparte, avant son départ, avait, à la vérité, donné des ordres pour habiller l'armée en drap; mais pour cet objet, comme pour beaucoup d'autres, il s'en est tenu là; et la pénurie des finances, qui est un nouvel obstacle à combattre, l'a mis, sans doute, dans la nécessité d'ajourner l'exécution de cet utile projet. Il faut parler de cette pénurie.

« Le général Bonaparte a épuisé toutes les ressources extraordinaires dans les premiers mois de notre arrivée. Il a levé alors autant de contributions de guerre que le pays pouvait en supporter. Revenir aujourd'hui à ces moyens, alors que nous sommes au dehors entourés d'ennemis, serait préparer un soulèvement à la première occasion favorable. Cependant Bonaparte, à son départ, n'a pas laissé un sou en caisse, ni aucun objet équivalent.

« Il a laissé, au contraire, un arriéré de 12,000,000; c'est plus que le revenu d'une année dans la circonstance actuelle. La solde arriérée pour toute l'armée se monte seule à 4,000,000.

« L'inondation rend impossible en ce moment le recouvrement

de ce qui reste dû sur l'année qui vient d'expirer, et qui suffirait à peine pour la dépense d'un mois. Ce ne sera donc qu'au mois de novembre qu'on pourra en recommencer la perception; et alors, il n'en faut pas douter, on ne pourra s'y livrer, parce qu'il faudra combattre.

« Enfin, le Nil étant cette année très-mauvais, plusieurs provinces, faute d'inondation, offriront des non-valeurs auxquelles on ne pourra se dispenser d'avoir égard.

« Tout ce que j'avance ici, citoyens Directeurs, je puis le prouver et par des procès-verbaux et par des états certifiés des différents services.

« Quoique l'Égypte soit tranquille en apparence, elle n'est rien moins que soumise. Le peuple est inquiet et ne voit en nous, quelque chose que l'on puisse faire, que des ennemis de sa propriété; son cœur est sans cesse ouvert à l'espoir d'un changement favorable.

« Les Mameluks sont dispersés, mais ils ne sont pas détruits.

« Mourad-Bey est toujours dans la haute Égypte avec assez de monde pour occuper sans cesse une partie de nos forces. Si on l'abandonnait un moment, sa troupe se grossirait bien vite, et il viendrait nous inquiéter sans doute jusque dans cette capitale, qui, malgré la plus grande surveillance, n'a cessé de lui procurer jusqu'à ce jour des secours en argent et en armes.

« Ibrahim-Bey est à Gaza avec environ 2,000 Mameluks; et je suis informé que 30,000 hommes de l'armée du grand vizir et de Djezzar-Pacha y sont déjà arrivés.

« Le grand vizir est parti de Damas, il y a environ vingt jours; il est actuellement campé auprès d'Acre.

« Telle est, citoyens Directeurs, la situation dans laquelle le général Bonaparte m'a laissé l'énorme fardeau de l'armée d'Orient. Il voyait la crise fatale s'approcher : vos ordres sans doute ne lui ont pas permis de la surmonter. Que cette crise existe, ses lettres, ses instructions, sa négociation entamée en font foi : elle est de notoriété publique, et nos ennemis semblent aussi peu l'ignorer que les Français qui se trouvent en Égypte.

« Si cette année, me dit le général Bonaparte, malgré toutes « les précautions, la peste était en Égypte, et que vous perdissiez

« plus de quinze cents soldats, perte considérable puisqu'elle se-
« rait en sus de celle que les événements de la guerre occasionne-
« raient journellement, dans ce cas, vous ne devez pas vous ha-
« sarder à soutenir la campagne prochaine; et vous êtes autorisé à
« conclure la paix avec la Porte Ottomane, quand même l'évacua-
« tion de l'Égypte en serait la condition principale. »

« Je vous fais remarquer ce passage, citoyens Directeurs, parce qu'il est caractéristique sous plus d'un rapport, et qu'il indique surtout la situation critique dans laquelle je me trouve.

« Que peuvent quinze cents hommes de plus ou de moins dans l'immensité de terrain que j'ai à défendre, et aussi journellement à combattre?

« Le général dit ailleurs : « Alexandrie et El-Arych, voilà les « deux clefs de l'Égypte. »

« El-Arych est un méchant fort à quatre jours de marche du désert. La grande difficulté de l'approvisionner ne permet pas d'y jeter une garnison de plus de 250 hommes. 600 Mameluks et Arabes pourront, quand ils voudront, intercepter sa communication avec Qatyeh; et comme, lors du départ de Bonaparte, cette garnison n'avait pas pour quinze jours de vivres en avance, il ne faudrait pas plus de temps pour l'obliger à se rendre sans coup férir. Les Arabes seuls étaient dans le cas de faire des convois soutenus dans les brûlants déserts; mais, d'un côté, ils ont tant de fois été trompés que, loin de nous offrir leurs services, ils s'éloignent et se cachent. D'un autre côté, l'arrivée du grand vizir, qui enflamme leur fanatisme et leur prodigue des dons, contribue tout autant à nous en faire abandonner.

« Alexandrie n'est point une place, c'est un camp retranché; il était, à la vérité, assez bien défendu par une artillerie de siége; mais depuis que nous l'avons perdue, cette artillerie, dans la désastreuse campagne de Syrie; depuis que le général Bonaparte a retiré toutes les pièces de marine pour armer au complet les deux frégates avec lesquelles il est parti, ce camp ne peut plus offrir qu'une faible résistance.

« Le général Bonaparte enfin s'est fait illusion sur l'effet du succès qu'il a obtenu au poste d'Aboukir.

« Il a en effet détruit la presque totalité des Turcs qui étaient débarqués; mais qu'est-ce qu'une perte pareille pour une grande na-

tion à laquelle on a ravi la plus belle portion de son empire, et à qui la religion, l'honneur et l'intérêt prescrivent également de se venger et de reconquérir ce qu'on avait pu lui enlever? Aussi cette victoire n'a-t-elle retardé d'un instant ni les préparatifs ni la marche du grand vizir.

« Dans cet état de choses, que puis-je et que dois-je faire? Je pense, citoyens Directeurs, que c'est de continuer les négociations entamées par Bonaparte; quand elles ne donneraient d'autre résultat que celui de gagner du temps, j'aurais déjà lieu d'en être satisfait. Vous trouverez ci-jointe la lettre que j'écris en conséquence au grand vizir(1), en lui envoyant le duplicata de celle de Bonaparte. Si ce ministre répond à ces avances, je lui proposerai la restitution de l'Égypte aux conditions suivantes:

« Le Grand Seigneur y établirait un pacha, comme par le passé.

« On lui abandonnerait le myry, que la Porte a toujours perçu de droit et jamais de fait.

« Le commerce serait ouvert réciproquement entre la Porte et la Syrie.

« Les Français demeureraient dans le pays, occuperaient les places et les forts, et percevraient tous les droits, avec ceux des douanes, jusqu'à ce que le gouvernement ait conclu la paix avec l'Angleterre.

« Si ces conditions préliminaires et sommaires étaient acceptées, je croirais avoir fait plus pour la patrie qu'en obtenant la plus éclatante victoire; mais je doute que l'on veuille prêter l'oreille à ces dispositions. Si l'orgueil des Turcs ne s'y opposait point, j'aurais à combattre l'influence des Anglais. Dans tous les cas, je me guiderai d'après les circonstances.

« Je connais toute l'importance de la possession de l'Égypte; je disais en Europe qu'elle était pour la France le point d'appui avec lequel elle pourrait remuer le système du commerce des quatre parties du monde; mais pour cela il faut un puissant levier; et ce levier c'est la marine. La nôtre a existé; depuis lors tout a changé, et la paix avec la Porte peut seule, ce me semble, nous offrir une voie honorable pour nous tirer d'une entreprise qui ne peut plus atteindre l'objet qu'on avait pu se proposer.

(1) Voir ci-dessus p. 352.

« Je n'entrerai point, citoyens Directeurs, dans les détails de toutes les combinaisons diplomatiques que la situation actuelle de l'Europe peut offrir; ils ne sont point de mon ressort.

« Dans la détresse où je me trouve, et trop éloigné du centre des mouvements, je ne puis guère m'occuper que du salut et de l'honneur de l'armée que je commande : heureux si, dans mes sollicitudes, je réussis à remplir vos vœux. Plus rapproché de vous, je mettrais toute ma gloire à vous obéir!

« Je joins ici, citoyens Directeurs, un état exact de ce qui nous manque en matériel pour l'artillerie et un tableau sommaire de la dette contractée et laissée par Bonaparte.

« Salut et respect,

« *P. S.* Au moment, citoyens Directeurs, où je vous expédie cette lettre, quatorze ou quinze voiles turques sont mouillées devant Damiette, attendant la flotte du Capitan-Pacha, mouillée à Jaffa, et portant, dit-on, 15,000 hommes de débarquement. 15,000 hommes sont toujours réunis à Gaza, où le grand vizir s'achemine de Damas. Il nous a renvoyé, la semaine dernière, un soldat de la 25e demi-brigade fait prisonnier du côté d'El-Arych. Après lui avoir fait voir tout le camp, il lui a intimé de rapporter à ses compagnons ce qu'il avait vu, et de dire à leur général de trembler. Ceci paraît annoncer ou la confiance que le grand vizir met dans ses forces ou un désir de rapprochement. Quant à moi, il me serait de toute impossibilité de réunir plus de 5,000 hommes en état d'entrer en campagne. Nonobstant ce, je tenterai la fortune, si je ne puis parvenir à gagner du temps par des négociations. »

Le général en chef n'avait pas à lutter seulement contre les Turcs et les Arabes. L'administration lui donnait aussi beaucoup d'ennuis.

« J'espère arriver, écrivait-il à Menou le 28 septembre, ou au moins approcher au plus près à ce qui fait l'objet de vos désirs, mais non celui de la majorité des hommes qu'on m'a mis dans la nécessité de commander. Il semble que c'est pour la première fois que vous voyez des fripons, et que c'est pour cela qu'ils vous exaspèrent à ce haut degré. Pour moi, depuis huit ans que je fais la guerre, j'en ai vu partout et à toutes les armées, et j'ai vu aussi

que, lors même qu'on avait la plus grande latitude dans le choix des hommes, on n'en a jamais choisi un qui n'ait été, à l'instant, remplacé par deux autres. Tout ce que l'on peut faire de plus sage en pareille conjoncture c'est d'imiter le roi de Prusse, qui, sentant qu'il ne pouvait empêcher qu'on ne le volât, détermina, du moins approximativement, la somme qu'on pouvait lui voler.

« Je viens de recevoir des nouvelles de la Syrie et de Damiette qui me déterminent à réunir le plus de monde possible pour marcher à l'ennemi. Ne mettez aucun retard à l'exécution de l'ordre que je vous fais passer. »

« Le Caire, 28 septembre 1799.

« *A l'ordonnateur de la marine, à Alexandrie.*

« Je vous prie de tenir prêt à mettre à la voile, dans les premiers quinze jours d'octobre, un aviso ou un chebec, devant porter des dépêches en France. Un autre bâtiment semblable partirait quinze jours après, et ainsi de dix ou de quinze jours successivement, un autre. Les personnes munies de passeports pourraient profiter de ces bâtiments, d'après les ordres que vous donnera, à cet égard, le général Menou.

« L'embargo continuera d'avoir lieu sur tous les autres bâtiments. »

« Le Caire, 3 octobre 1799.

Au général Desaix. »

« J'ai reçu hier votre lettre du 15 septembre. Comme vous êtes toujours fort lorsqu'il s'agit de chercher des périls, je vous présume en ce moment à la tête de vos dromadaires poursuivant cet éternel Mourad, qui vous donne plus de peine qu'il ne vaut; puissiez-vous enfin l'atteindre et le détruire. Si pourtant je me trompais et que vous vous fussiez mis tout bonnement sur un bateau pour vous rendre au Caire, je n'en serais que plus aise; ainsi, de toutes les manières vous ne pouvez manquer de bien faire.

« Lorsque vous vous rendrez ici, amenez tous les détachements de la 61e, même celui de ce corps que j'avais donné à la commis-

sion des grains, et qu'il faudra remplacer; si vous aviez encore quelques autres troupes disponibles, et qu'il n'y eût pas grand inconvénient à les faire descendre, veuillez leur en donner l'ordre. Il paraît que nous aurons bientôt à faire sur plus d'un point, et que nous touchons au dénoûment de la pièce; nous tâcherons de le rendre digne de nous. »

« Le Caire, 7 octobre 1799.

« *Au général Verdier.*

« Le général Samson a dû faire passer aussi des fonds à la direction du génie de Damiette; s'il ne l'avait pas fait, il n'y aurait point de ma faute, car j'ai donné pour cela les ordres nécessaires. Ce général doit, au surplus, être près de vous en ce moment, et il pourra vous dire ce qui en est.

« Ramassez une centaine de barques à Belcasse et Mahasarah; faites-les bien garder; et au cas que l'ennemi exécute un débarquement sur la plage étroite qui sépare le lac de la mer, vous pourriez, en même temps que vous l'attaqueriez par terre, l'attaquer aussi par le lac en vous servant de ces barques; car, lors même que vous sauriez que 3,000 Turcs ont en effet débarqué, vous n'hésiteriez pas, sans doute, à les attaquer, avec 300 de nos braves, dans une position si désavantageuse.

« Bourlos est occupé par les troupes de Menou; ainsi vous ne devez point vous en inquiéter. L'Esbet doit être en ce moment inaccessible par les eaux, et au moyen de tous les avisos que vous avez et que je vous envoie, au moyen de la demi-galère et de la batterie du boghâz, vous ne devez, ce me semble, rien craindre non plus pour l'entrée du Nil. »

« Le Caire, 7 octobre 1799.

« *Au général Samson, à Damiette.*

« Je suis fâché que vous n'ayez pas fait avant votre départ la répartition des fonds nécessaires aux différentes directions; cela fait, à ce qu'il paraît, retarder les travaux sur tous les points. Veuillez y mettre ordre le plus tôt possible. Je désirerais aussi que le chef de bataillon Cazals se rende sans aucun délai à El-Arych, pour pren-

dre le commandement de ce fort. Je lui envoie directement la lettre de commandement, afin d'éviter toute espèce de contestation, s'il y trouvait un autre chef de bataillon.

« Faites pousser, je vous prie, les travaux de l'Esbet et ceux de la tour de Mansourah; ordonnez aussi, s'il est nécessaire, quelques améliorations à Tyneh et à Omm-Fâreg, puis venez nous joindre afin de pouvoir marcher avec nous sur Sâlheyeh. »

« Le Caire, 7 octobre 1799.

« *Au chef de bataillon Cazals, à l'Esbet.*

« Vos camarades, mon cher Cazals, ont fait la campagne pénible de la Syrie, pendant que vous êtes resté à l'Esbet. Je sais que cela a été malgré vous, je sais que vous y avez été utile et grandement occupé; mais tout cela ne vaut point le passage du désert : vous allez donc le tenter et prendre le commandement du fort d'El-Arych.

« Vous y serez le premier attaqué par l'armée du grand vizir ; c'est vous dire que c'est le poste d'honneur, c'est vous inviter à vous distinguer; j'aurai l'œil sur vous, et la gloire et les récompenses militaires vous attendent à la fois.

« Je n'ai d'autres instructions à vous donner que celle de vous faire aimer, d'électriser les troupes et de vous défendre jusqu'à la dernière demi-once de pain. La nuit on peut tout entreprendre sur les Turcs; vous vous servirez de son ombre pour faire de vigoureuses sorties et enclouer leurs pièces lorsqu'ils seront parvenus à les établir.

« Sans attendre d'autre ordre, vous partirez sitôt que vous aurez reçu la présente; une heure de délai serait une heure précieuse de perdue, dont vous pourriez devenir responsable. Lorsque vous serez parvenu à votre nouveau poste, le chef de bataillon Geoffroy pourra vous remplacer à l'Esbet. »

« Le Caire, 8 octobre 1799.

« *Au général Friant, à Beni-Soueif.*

« Je donne des ordres pour qu'il soit mis à votre disposition une somme de 4,000 livres pour achever, non-seulement la redoute

de Beni-Soueif, mais encore celle de Minyeh. J'ordonnerai aussi qu'onvous envoie les deux pièces de 3.

« Je suis fort aise de voir vos souffrances cesser.

« Battez fortement l'estrade; tâchez de tuer Mourad-Bey. Envoyez-nous beaucoup d'argent, même des chameaux et des chevaux, si faire se peut. »

« Le Caire, 8 octobre 1799.

« *A l'ordonnateur de la marine.*

« Je suis bien convaincu que vous avez le plus grand besoin de 100,000 livres par mois pour subvenir aux dépenses de la marine; mais je ne puis vous en donner que 50,000, et il faut vous arranger en conséquence. Toutes les demandes, toutes les observations et toutes les réclamations que vous seriez dans le cas de m'adresser à ce sujet ne pourraient me porter à faire davantage.

« L'habillement de la marine est arrêté, et les draps vont être distribués.

« Mon intention, en faisant suspendre les travaux, ordonnés par Bonaparte, du superbe phare, n'a pas été d'empêcher qu'on éclairât les vaisseaux de l'escadre qu'il se propose de nous envoyer; seulement j'exige que cela s'opère avec le plus d'économie possible. Il est ridicule de s'abandonner à des objets de luxe, lorsqu'on laisse une armée nue et sans solde depuis dix mois.

« J'ai toujours regardé le système des réquisitions comme une mesure désastreuse; c'est vous dire qu'il ne faut y avoir recours qu'à la dernière extrémité et jamais sans la participation et le consentement du général Menou.

« Il serait très-bon sans doute que l'on armât des avisos pour la défense des bouches du Nil; mais, encore une fois, il faut vous renfermer dans la dépense des 50,000 livres et ne jamais oublier que le personnel doit y être compris.

« Je vous préviens que d'ici à dix jours, au plus tard, il arrivera à Alexandrie une personne de confiance chargée de dépêches importantes pour le gouvernement; il faudra lui donner un bâtiment bon voilier et passablement armé; vous en conférerez aussi avec le général Menou; mais la chose doit être tenue secrète, et je désignerai moi-même les personnes qui pourront profiter de cette occasion pour passer en Europe.

« Tous les bâtiments qui se trouvent actuellement dans les deux ports d'Alexandrie sont mis en réquisition, et il ne doit en sortir aucun sans un ordre exprès de moi; mais, voulant aussi pourvoir aux besoins des capitaines et des équipages, je vous prie de me présenter un projet, à cet égard, dans lequel vous admettrez également la plus stricte économie. Ce projet contiendra le tableau nominatif des bâtiments et de leurs capitaines, avec la somme à accorder à chacun d'eux pour chaque mois, frais d'entretien compris. Il est entendu que les rations de vivres leur seront distribuées comme aux marins militaires.

« Je crois vous avoir déjà recommandé d'exercer la plus rigoureuse surveillance sur les bâtiments à expédier en Europe, afin qu'aucun d'eux ne soit pourvu ou chargé que de ce qui lui est indispensablement nécessaire en équipage, agrès, munitions de guerre et de bouche. »

« Le Caire, 8 octobre 1799.

« *Au général Davout.*

« J'ai reçu votre lettre de Mansourieh. Il faut que vous restiez sur ce point jusqu'à ce que j'aie des nouvelles du général Desaix, et que vous y battiez l'estrade pour que Mourad-Bey ne puisse passer à votre insu. Je suis fâché que vous ayez perdu des dromadaires, parce que ces bêtes sont difficiles à remplacer.

« Les habitants de Mansourieh se plaignent que des Français leur ont enlevé des bestiaux; il faut empêcher cela et convenir avec eux relativement à ce qui pourrait vous être nécessaire pour la subsistance. Faire fournir et point prendre est la seule manière bonne en pareille occasion. Il n'y a encore rien de nouveau ici. »

« Le Caire, 8 octobre 1799.

« *Au général Menou.*

« Aucun bâtiment ne sortira du port d'Alexandrie que lorsque j'aurai besoin d'envoyer des dépêches au gouvernement; ainsi, tout ce que vous me proposez relativement au commerce des denrées du pays ne peut avoir lieu. Que le citoyen Dalmas ait fait quelques chargements de ce genre, rien de mieux; que vous lui ayez fait payer

les droits de douane, etc. c'est mieux encore; j'avais moi-même prêché une certaine liberté de commerce lorsque je commandais à Mansourah et Damiette. J'ai trouvé cette liberté établie entre l'Égypte et la Syrie lorsque je suis arrivé au Caire; mais j'ai dû la faire cesser, parce que la première loi à la guerre est de mettre l'ennemi qui nous menace dans la détresse. Les armées de Gaza, d'Acre et de Damas n'ont subsisté jusqu'ici et ne subsistent encore que des denrées qui leur sont venues et qui leur arrivent de l'Égypte; c'est ce qui m'a déterminé à défendre toute espèce d'exportation, sous peine de mort. Je ne puis donc permettre à Alexandrie ce que je défends ici; quelque disposé que je sois d'ailleurs, ne vous attendez donc à aucune mesure générale autre que celle-là.

« Ce que vous me dites des intérêts de la Porte à l'égard de la Russie est connu et senti de tout le monde; mais quand les gouvernements sont parvenus à une certaine vétusté, il ne leur est plus permis que de délirer et de prendre des partis absurdes. La plus grande folie qu'ait pu faire le cabinet de Constantinople, c'est d'avoir permis aux Russes de passer les Dardanelles; une des grandes bêtises de notre Directoire est de s'être brouillé avec les Turcs, et, à présent que les affaires n'ont plus ni règle, ni mesure, il est très-difficile de calculer ce qui se fera ou ce qui ne se fera point. Mon dessein n'a jamais été d'aller en Syrie; le désert est un fossé qu'il faut laisser passer à son ennemi. Belbeys et Sâlheyeh sont les points où je dois l'attendre; au reste, je négocierai, je combattrai, je ferai tout pour gagner du temps; vous en agirez de même de vos côtés. »

« Le Caire, 9 octobre 1799.

« *Au général Menou.*

« Nous éprouvons un pressant besoin de riz au Caire, et nous sommes sans moyens pour nous en procurer. Il faut que vous veniez à notre secours. Faites, en conséquence et très-promptement, une réquisition de 1,000 ardebs de riz sur la province de Rosette.

« Vous soulagerez autant que possible l'habitant en faisant, eu égard aux facultés de chacun, la répartition la plus juste; il faut surtout ne point atteindre le pauvre; mais je m'en remets bien, sous ce rapport, à votre sollicitude.

« Je vous prie de veiller aussi à ce que, au fur et à mesure que

les rentrées s'effectueront, il en soit fait des envois sur le Caire. »

« Le Caire, 11 octobre 1799.

« *Au général Desaix.*

« Au reçu de la présente, vous voudrez bien, non-seulement descendre de votre personne au Caire, mais donner encore des ordres pour que toutes les troupes qui sont en ce moment avec vous et toutes celles qui ne seraient pas indispensablement nécessaires pour la plus stricte défense du 1er et du 2e arrondissement vous suivent très-immédiatement. Vous pouvez croire que ce n'est qu'à la dernière extrémité que je vous fais passer un pareil ordre; son inexécution compromettrait infailliblement l'armée.

« Friant pourrait rester à Beni-Soueif; je lui fais passer des fonds pour achever la redoute que vous aviez ordonnée sur ce point (1). »

« Le Caire, 11 octobre 1799.

« *Au général Menou.*

« J'envoie Barras porter des dépêches en France; il ne devra mettre sur le bâtiment qui le portera que des invalides absolus, que l'ennemi puisse laisser passer, et au nombre desquels il comprendra Devaux. Vous retiendrez Junot, jusqu'à nouvel ordre, et l'emploierez dans les fonctions de son grade.

« Le grand vizir a renvoyé l'effendi qui était porteur de la lettre de Bonaparte, avec une réponse écrite dans le délire de l'orgueil et marquée au coin de la plus haute insolence (2). Il faut,

(1) Voir ci-dessus, p. 366.

(2) Voici cette lettre :

« Du quartier général, à Damas (sans date).

« YOUSSEF-PACHA, *grand vizir et généralissime de l'armée de la Sublime Porte, au modèle des princes de la nation du Messie, au soutien des grands de la secte de Jésus, l'estimé et affectionné* BONAPARTE (*dont la fin soit heureuse*), *l'un des généraux de la République française, salut et amitié.*

« J'ai reçu votre lettre par la voie de Mohamed-Koushdy effendi, et j'en ai compris le contenu.

d'après cela, renoncer entièrement à traiter avec les ministres de

« Tout le monde connaît l'ancienne amitié de la Sublime Porte pour la France gouvernée par ses rois et sa grande bienveillance envers la République française, mais personne n'ignore non plus que les Français, excités et poussés par des malintentionnés portés à semer partout le trouble et la discorde, ont entrepris de faire des choses que jamais on n'avait ouïes, et qu'aucune nation, ni ancienne ni moderne, n'a jamais faites. C'est ainsi qu'ils ont attaqué l'Égypte à l'improviste, et se sont emparés de ce pays, quoiqu'il fût sous la domination directe de la Sublime Porte.

« Il est étonnant qu'après une semblable démarche vous ayez pu écrire dans votre lettre que la République française est notre amie, et que les ennemis de la Sublime Porte sont ceux que la Sublime Porte regarde comme ses véritables et loyaux amis.

« Sont-ce les Anglais, les Russes ou lesAllemands, dont vous parlez ainsi, qui ont engagé les Français à surprendre l'Égypte et à s'en rendre maîtres?

« Lequel de ces trois gouvernements a fait en temps de paix la moindre chose qui soit contraire aux droits des nations?

« Vous m'écrivez que l'intention de la République n'a été que de détruire les Mameluks, et qu'elle a toujours désiré de vivre en paix et en bonne amitié avec la Sublime Porte. Mais les Mameluks étant dans la dépendance de la Sublime Porte, c'est à elle de les diriger; d'ailleurs, une pareille intention était-elle conforme aux lois des nations même les plus petites?

« Les témoignages de l'affection et de l'amitié de la République française envers la Sublime Porte ne peuvent que paraître bien étranges, dans le temps que, malgré la bienveillance et l'amitié que la Sublime Porte a toujours témoignées à votre gouvernement, les Français ont rompu avec elle la bonne harmonie, d'une manière tout à fait contraire aux droits des nations, et ont commis par là une action blâmable.

« C'est une idée bien extraordinaire que celle que vous avez de vouloir instruire la Sublime Porte de la véritable situation de l'Arabie et de l'Égypte, qui lui appartiennent. Sachez qu'après que les Français ont eu de vive force attaqué l'Égypte, et que la Sublime Porte leur a déclaré, conformément à la loi et aux droits des nations, une guerre qui a pour elle les augures de la victoire, on n'a pas différé un moment de préparer tout ce qui est nécessaire pour combattre, et à lever, dans tout l'empire Ottoman, des troupes aussi nombreuses que les étoiles des cieux, pour les faire marcher par bataillons vers la Syrie et l'Égypte. Il était nécessaire que l'hiver finît, qu'on entrât dans la belle saison, et que moi-même, plénipotentiaire absolu et généralissime de l'armée de la Sublime Porte, je me rendisse en Égypte par la Syrie, conformément aux ordres, auxquels obéit l'univers, du très-puissant, très-magnifique, très-grand, très-fort, mon protecteur, mon seigneur, mon souverain, qui est aussi grand que le grand Alexandre, roi des rois, asile de de la justice.

« Après avoir complété le nombre des canonniers, celui des bombes, des canons et de tous les instruments de guerre, je suis entré à Damas.

« D'un côté, j'envoie devant moi par terre des troupes toujours fatales à leurs en-

la Sublime Porte ou se couvrir et s'envelopper d'infamie, ce à quoi aucun individu de l'armée ne consentira sûrement pas.

« Cette circonstance ne doit pas vous empêcher d'entrer en pourparlers avec les bâtiments européens qui pourraient se présenter devant vous. Je serais fort aise d'avoir ici un parlementaire russe ou anglais; j'inspirerais par là aux Turcs une jalousie, ou plutôt une défiance qui pourrait les rendre plus traitables, et mon objet principal, celui de gagner du temps, se trouverait toujours rempli. »

nemis, me tenant à l'arrière-garde, prêt à marcher avec mon quartier général. D'un autre côté, les Français, pour avoir rompu la paix d'une manière inouïe, ont été dipersés et détruits à Corfou et en Italie; ce qui devait nécessairement être le résultat de leur démarche peu réfléchie. Les escadres de la Sublime Porte et des deux glorieuses nations nos alliées, les Anglais et les Russes, qui se trouvaient dans ces parages, après avoir été devant Alexandrie, sont employées en Chypre à l'embarquement d'un grand nombre de troupes nouvelles, et l'escadre anglaise jointe à celle de la Sublime Porte doivent attaquer de concert Alexandrie et ses parages. Ce sera alors, comme vous pouvez le juger vous-même, que les Français connaîtront bien la véritable situation de l'Arabie, *et tu verras, quand la poussière sera dissipée, si tu es sur un cheval ou sur un âne.*

« Mais comme dans votre lettre vous manifestez le penchant que vous avez à renouer une amitié pure et sincère, et qu'ainsi il paraît que vous demandez sûreté et saufconduits, expliquez-moi si vous désirez seulement sauver votre vie, parce que dans ce cas-là, en vertu de la loi de Mahomet, qui ne permet pas d'étendre le sabre sur ceux qui demandent grâce et pardon, je vous ferai embarquer avec tous les Français qui se trouvent en Égypte, et je vous ferai parvenir sains et saufs dans les ports de France. Que si vous ne vous fiez pas à ce que je vous propose, et que vous soupçonniez quelque mauvais dessein, apprenez que, si l'on manquait à un pareil engagement, ce serait violer ce que la loi nous prescrit, et agir d'une manière tout à fait opposée aux droits des nations; tandis que l'on est bien loin de se croire permis de se détourner, à votre exemple, du chemin droit, pour suivre un sentier qui n'est pas conforme aux principes et aux règlements des nations.

« Quoique la paix soit dans tous les temps préférable à la guerre, cette paix ne peut d'aucune manière être conclue en Égypte; mais si vous partez, en vous embarquant sur les bâtiments de la Sublime Porte, vous n'aurez rien à craindre pendant la traversée, ni de la part des Russes, ni de celle des Anglais, nos alliés; et vous épargnerez l'effusion du sang humain et la destruction inutile de tant de malheureux, qui seraient foulés aux pieds des chevaux des Musulmans.

« Que si, à votre arrivée à Paris, le vœu de la République est de rétablir la paix, et si l'on fait part de ces dispositions à la Sublime Porte, par la médiation de notre ambassadeur ou de tout autre, je ferai de mon côté tout ce qui dépend de moi pour le succès d'une affaire si utile.

« Dans le cas où vous n'adhéreriez à des propositions si convenables, j'espère

« Le Caire, 12 octobre 1799.

« *Au Directoire exécutif.*

« L'effendi m'ayant demandé hier matin une réponse par écrit à la lettre du grand vizir, je lui ai dit que les Français ne répondaient à de pareilles missives qu'avec le canon et la pointe de leurs baïonnettes; que j'attendrai, que je verrai cette armée formidable au sortir du désert, et que là le vizir apprendra à connaître à son tour ce que peuvent des hommes à qui dix années de guerre et de succès ont donné l'habitude de vaincre. Comme j'ai prononcé ces mots avec la plus grande véhémence, l'effendi et le pacha Mustafa, présents, m'ont conjuré de me calmer, en m'assurant que tout ce que les expressions de cette lettre du grand vizir pouvaient avoir d'âpre et d'offusquant était plutôt dirigé contre la personne de Bonaparte, que l'on regardait comme le seul auteur de l'inva-

qu'à mon arrivée dans ces contrées, je finirai comme je le dois tout ce qui vous concerne, et je mettrai un terme à la route que fait la République française, route qui ne peut la conduire qu'à sa perte. Le créateur de la lumière du monde n'approuve pas les massacres que les Français ont fait des Français, d'une manière contraire aux lois et aux règlements : c'est la cause pour laquelle ils ont commencé à être malheureux et dispersés de tous côtés.

« Indépendamment de cent mille Français environ qui ont été tués dans les départements de l'Italie, dans les villes d'Ancône et de Naples et dans les environs, votre escadre qui était sortie pour venir au secours de l'armée d'Égypte a été brûlée par les escadres anglaises, russes et de la Sublime Porte. Vous pouvez conclure de tous ces événements que le vent du malheur et du désordre commence à souffler contre les Français, et qu'ils sont devenus désormais l'objet de la colère du Très-Haut.

« Vous qui êtes renommé par votre intelligence et par la sagesse de la direction que vous avez imprimée aux affaires de la République française, vous aussi, vous n'avez considéré le lendemain que d'aujourd'hui.

« Le Grand Seigneur, souverain de la terre, roi des rois, asile de la justice, ayant destiné une armée formidable contre l'Égypte, vous connaîtrez bientôt, s'il plaît à Dieu, la grandeur, la dignité, le zèle et la force de la Sublime Porte.

« Quoique, d'après les fausses démarches des Français et leur conduite contraire aux droits des nations, il ne fût pas nécessaire de répondre à ce que vous m'avez écrit; sans m'arrêter à ces considérations, et parce que le refus d'une réponse serait contraire aux usages et à la bienveillance, je vous ai écrit cette lettre amicale, et je vous l'ai envoyée par ledit effendi. Après que vous l'aurez reçue, ce sera à vous à choisir celui des deux partis que vous devez prendre. »

sion injuste de l'Égypte, que contre les Français en général (1). »

(1) Il ne sera pas sans intérêt de donner ici le procès-verbal de la conférence qui eut lieu entre Kleber et l'effendi, et à laquelle assistaient Mustafa-Pacha et Poussielgue.

« 1° Le général en chef a dit que jamais il ne répondrait en aucune manière à la lettre écrite par le grand vizir au général Bonaparte, mais que, comme il résultait des paroles de l'effendi que le grand vizir est dans des dispositions parfaitement conformes aux intérêts des deux nations et à la dignité de la France, il ne voyait aucun inconvénient à entrer avec l'effendi dans l'examen des intérêts respectifs et des moyens d'entamer une négociation devenue nécessaire des deux côtés;

« 2° Que l'effendi ne pouvant être porteur d'une réponse, il pourrait rendre compte de cette conférence;

« 3° Que l'ennemi capital contre lequel devaient se diriger les négociations à entamer étant la Russie, il fallait que le grand vizir commençât par l'exclure du secret des négociations, et, qu'à cet effet, on suivrait des négociations secrètes et des négociations ostensibles;

« 4° Que les Anglais étant partie essentielle des négociations, quelque suite qu'elles dussent avoir, il faudrait les initier dans la partie secrète de ces négociations;

« 5° Que le premier article d'un traité avec la Porte, qui devait être offensif et défensif, serait, sans contredit, la restitution et l'évacuation de l'Égypte; mais qu'il s'agissait de savoir quand il serait convenable, pour les intérêts de la Porte comme pour ceux de la France, que cette évacuation eût lieu;

« 6° Que si les Français évacuaient tout de suite purement et simplement, sans qu'il existât, préliminairement, un traité définitif entre la Porte, la France et l'Angleterre, l'Égypte ne serait pas garantie des Russes, ou qu'au moins ils attaqueraient aussitôt l'empire Ottoman, avant que les forces ottomanes fussent de retour pour défendre leurs frontières et sans qu'elles eussent aucun secours auxiliaire assez voisin pour les aider;

« 7° Que, d'une autre part, afin de lier un système défensif assez puissant pour garantir la Porte de l'invasion de la Russie, il fallait nécessairement l'intervention des Anglais, intervention qui ne pourrait avoir lieu sans la conclusion préalable de la paix entre la France et l'Angleterre;

« 8° Que l'évacuation de l'Égypte devait être le lien de cette paix avec les Anglais, en faisant une condition de la restitution d'une portion convenable des prises faites par les Anglais;

« 9° Que les Anglais avaient besoin de la paix comme les Français, et qu'elle était devenue d'autant plus facile entre les deux nations que, dans leur situation respective, elles ne pouvaient plus se nuire sans procurer trop d'avantages à d'autres puissances qui devaient maintenant fixer leurs regards;

« 10° Que l'intention de restituer l'Égypte était si peu douteuse, que le général en chef offrait, dès à présent, de recevoir un pacha en Égypte, qui en gouvernerait l'intérieur au nom du Grand Seigneur; qui jouirait de plus d'autorité, et surtout de plus de liberté, que son prédécesseur; qui aurait à sa disposition les odjaklis et les autres milices du pays, et qui percevrait tout le myry réservé au

Le 23 octobre, Friant informait le général Kleber que Mourad-Bey avait échappé à la poursuite de l'adjudant général Boyer,

Sultan ; qu'en même temps le commerce serait ouvert de nouveau avec Constantinople et la Syrie ; qu'en attendant le moment où l'Égypte serait évacuée, l'armée française se réserverait pour son entretien les autres revenus seulement, quoique insuffisants ;

« 11° Que, dans la balance de l'Europe, il était dans l'intérêt de l'Espagne et de la Prusse, comme de l'Angleterre et de la France, de s'opposer à l'agrandissement de l'Empereur, mais surtout de la Russie ; et qu'il serait très-facile de lier ce système de manière à le mettre en activité à l'instant même où la Russie voudrait menacer l'empire Ottoman ;

« 12° Qu'il fallait que le grand vizir manifestât extérieurement le désir de pousser la guerre contre les Français, en rejetant hautement toute proposition ostensible autre que celle de l'évacuation pure, simple et subite de l'Égypte ; qu'en même temps il en prît prétexte d'augmenter ses forces, et les augmentât de fait ; que secrètement il apportât toutes les lenteurs possibles dans la marche de son armée, et, à cet égard, un général en chef ne manque jamais de motifs : celui de l'inondation de l'Égypte en est un puissant et réel ; ensuite celui de la mauvaise saison qui s'approche et qui ne permettrait plus une diversion par mer. Ces moyens donneraient le change aux Russes ;

« 13° Que le grand vizir sondât les Anglais sur leur opinion relativement à la situation politique de l'empire Ottoman, en leur faisant sentir combien l'Angleterre est intéressée à le soutenir et à empêcher qu'une autre puissance ne se mette à sa place ; qu'il les engageât, sous ce rapport, à entrer en pourparlers avec les Français, pour arriver à une alliance des trois puissances contre la Russie, beaucoup plus conforme aux intérêts de l'Europe que la guerre qui existe aujourd'hui ;

« 14° Qu'il est d'autant plus urgent que la Porte entre en arrangements avec la France, en revenant à ses véritables intérêts, sans s'arrêter à ce qui a pu se passer antérieurement, qu'elle doit craindre qu'à son tour le gouvernement français, irrité d'avoir fait en vain tant d'avances pour rétablir une paix qu'il n'a réellement jamais eu l'intention de rompre, ne prenne le parti de s'unir, contre ses propres intérêts, avec la Russie et l'Empereur, pour écraser l'empire Ottoman et faire de sa dépouille le prix de la paix générale.

« 15° Kleber a ajouté que ce serait le parti qu'il prendrait lui-même si, après de nouveaux efforts, qui seraient encore longs, il se trouvait dans l'impossibilité de résister aux forces combinées qui l'attaqueraient ;

« 16° Qu'il est urgent de donner aux négociations un commencement conforme à ces principes et d'en avertir le gouvernement français assez à temps pour qu'il puisse diriger en conséquence ses démarches vis-à-vis des autres cabinets et surtout des Anglais ; qu'à cet effet le général en chef expédierait des courriers par mer, tandis que le grand vizir pourrait aussi faire passer par terre ces importantes dépêches.

« 17° Le pacha et l'effendi sont demeurés d'accord de la justesse de ces principes ; ils ont insisté surtout sur la nécessité de négocier avec les Anglais. L'effendi a observé que, si les Russes soupçonnaient la négociation, ils pourraient atta-

après avoir évité le chef de brigade Lasalle. Ce bey était passé sur la rive droite du Nil au village de Matahara. Friant fait descendre sa cavalerie dans le Fayoum pour en chasser les Mameluks, qui s'y répandent, et en interdire l'entrée aux Arabes; il rappelle Boyer à Beni-Soueif, pour le remettre à la poursuite de Mourad-Bey sur la rive droite du Nil et empêcher le commerce clandestin des grains avec la Syrie. De ce dernier côté, « Mohamed-Djezzar et le grand vizir s'étaient brouillés, sur le motif que le vizir exigeait que Djezzar et son corps de troupes marchassent les premiers et fussent l'avant-garde de l'armée qui devait se porter sur l'Égypte. On leur a fait entendre qu'ils travaillaient à leur perte commune, et que nous étions trop habiles pour ne point profiter de leur brouillerie et de leurs dissensions; ce qui les a déterminés à se réunir de nouveau, en arrêtant toutefois que se serait le vizir et ses troupes qui marcheraient les premiers.

« On ignore toujours le temps où cette armée doit commencer les opérations; il y a beaucoup d'hommes, mais peu de soldats et point de ceux de Constantinople, sur lesquels on fonde les meilleures espérances. »

« Le Caire, 26 octobre 1799.

« *Au général Friant.*

« Il faut que vous donniez des ordres prompts pour que le 22e régiment de chasseurs à cheval descende à grandes journées au Caire et suive immédiatement le 20e dragons; il faut que ces mouvements s'exécutent par terre, afin de ne point enlever des barques au

quer subitement l'empire Ottoman; il a demandé si, dans ce cas, l'armée française voudrait se réunir aux Turcs pour les défendre. Le général Kleber a répondu qu'il ne balancerait pas un moment à marcher avec les 30,000 hommes qu'il commandait, et qu'il était sûr qu'un semblable événement comblerait les vœux de tous les Français qui étaient en Égypte.

« 18° Kleber a demandé quelles seraient les intentions de la Porte à l'égard des Mameluks. Le pacha et l'effendi ont répondu qu'ils la croyaient dans l'intention de les expulser pour toujours et de faire gouverner l'Égypte par différents pachas, de la même manière qu'elle était actuellement gouvernée par les généraux français. Kleber a observé que ce parti, qui était conforme aux intérêts et à la dignité de la Sublime Porte, faciliterait encore davantage la négociation, puisqu'il était sûr de la haine des Égyptiens contre les Russes, tandis qu'on ne pourrait compter sur la fidélité des beys. »

transport des grains. Accélérez et protégez de votre mieux la remonte des hommes à pied que j'ai envoyés dans la haute Égypte; enfin, envoyez-nous de l'argent.

« Tâchez de suppléer au vide que laisseront ces deux régiments de cavalerie par une grande activité de vos colonnes montées à dromadaires. On nous assure ici que tous les beys ensemble descendent pour se rendre avec armes et bagages en Syrie; j'envoie pour m'en assurer Rampon dans l'Atfyeh; j'en écris aussi à Reynier dans la Chergaffieh, et vous ne négligerez sans doute rien de votre côté pour en avoir des nouvelles certaines. Cet événement ne serait nullement malheureux, et j'aime mieux les savoir tous réunis sur un point que disséminés comme ils l'ont été jusqu'à présent. »

« Le Caire, 26 octobre 1799.

« *Au général Menou.*

« J'ai reçu, citoyen général, le paquet que vous m'avez adressé, contenant des lettres de John Keith, secrétaire du commodore Sidney-Smith, à Marmont, et qui sont relatives au cartel d'échange des prisonniers de guerre.

« Disposé à me prêter avec empressement à tout ce qui pourra contribuer au soulagement des braves militaires que le sort aurait fait tomber dans la captivité, je vous autorise d'entrer, pour cet objet, en pourparlers, soit avec le commodore anglais, soit avec le commandant de la flotte turque. Je dois pourtant vous observer que je ne connais ce cartel que par l'ordre du jour du 8 août, et s'il y avait des articles qui ne fussent pas contenus dans cet ordre, il faudrait vous faire représenter copie de la pièce originale. »

« Le Caire, 27 octobre 1799.

« *Au grand vizir.*

« J'ai reçu la lettre que Votre Excellence m'a fait passer par le trésorier du très-considéré Mustafa-Pacha, et, après en avoir compris le contenu, j'en ai conféré avec ce dernier, en le chargeant de vous faire connaître mes intentions ultérieures. Il ne me reste donc qu'à prier Votre Excellence d'ajouter foi à ce que ce pacha, notre prisonnier et pourtant notre très-honoré ami, pourra

vous écrire. Il s'agit moins, ce me semble, en ce moment, de diriger nos regards sur le passé que sur l'avenir, et j'ose inviter Votre Excellence à considérer surtout que, de quelque côté que puisse se ranger la victoire, dans le combat que nous sommes prêts à nous livrer, elle ne saurait être qu'infiniment préjudiciable aux grands intérêts des deux puissances pour lesquelles nous agissons. »

« Le Caire, 30 octobre 1799.

« *A Sidney-Smith, commandant l'escadre anglaise dans les mers du Levant.*

« Monsieur le général,

« Je reçois votre lettre au sujet de celles que le général Bonaparte et moi avons écrites au grand vizir le 30 thermidor (17 août) et le premier jour complémentaire (17 septembre) derniers.

« Je n'ignorais pas l'alliance contractée entre la Grande-Bretagne et l'empire Ottoman; mais je crois inutile de vous expliquer les motifs d'après lesquels je me suis expliqué directement avec le grand vizir. Vous sentez comme moi que la République française ne doit à aucune des puissances avec lesquelles elle était en guerre quand nous sommes venus en Égypte compte des motifs qui nous y ont amenés.

« Au reste, dans les dernières conférences que j'ai eues avec Mohamed-Koushdy effendi (1), j'ai demandé moi-même votre intervention dans ces négociations, persuadé que je suis qu'elles peuvent devenir les préliminaires d'une paix générale, que vous désirez sans doute autant que moi.

« Je ne m'arrête pas à tout ce qui, dans votre lettre, est étranger à cet objet; vous n'avez jamais pensé sérieusement qu'une armée française et chacun des individus qui la composent pussent écouter des propositions incompatibles avec la gloire et l'honneur. Partout où l'on sert son pays, l'on est bien; et certes, l'Égypte, le pays le plus fertile de la terre, n'est pas plus un exil que les mers orageuses que vous êtes contraints d'habiter.

« Les Français n'ont jamais demandé à quitter l'Égypte unique-

(1) Voir ci-dessus, p. 374, note.

ment pour retourner dans leur patrie; ils le demanderaient encore moins aujourd'hui qu'ils ont vaincu tous les obstacles intérieurs et multiplié les moyens de défense à l'extérieur; mais ils la quitteront avec autant de plaisir que d'empressement si cette évacuation peut devenir le prix de la paix générale.

« Les événements de l'Europe et des Indes n'ont rien de commun avec ma position en Égypte. Que les armées françaises aient éprouvé des revers au delà des Alpes : c'est une bataille perdue qui nous a ôté l'Italie; une bataille gagnée nous la rendra; et l'Europe a déjà vu que la République française savait se relever avec éclat de ses revers.

« Les forces que je commande peuvent me suffire encore longtemps, et quelque actives que soient les croisières ennemies dans la Méditerranée, elles n'empêcheront pas plus un secours d'arriver qu'elles n'ont pu empêcher l'escadre française de passer de Brest à Toulon et de sortir ensuite de Toulon pour se réunir à l'escadre espagnole. Le moindre secours que je recevrais me rendrait pour toujours inexpugnable.

« Avant deux mois je n'ai rien à craindre de l'armée du grand vizir; avec 200 hommes je garde les défilés inondés des pays cultivés, et si cette armée est retenue dans les déserts, elle est forcée d'y périr de misère.

« J'ai une cavalerie et une artillerie nombreuses, pour garder les forts, qui, dans deux mois, et lorsqu'il sera possible de faire une attaque combinée, seront inabordables. En attendant, la Nubie et l'Abyssinie me fournissent des recrues nombreuses. Une poudrière, une fonderie et des manufactures d'armes sont en activité et me mettent insensiblement en état de me passer des secours de l'Europe. Il est donc indifférent à la sûreté de l'armée que vous soyez les maîtres des deux mers avec lesquelles nous communiquons.

« Mais comme le but auquel, en définitive, il faut atteindre est la paix; qu'on peut, en s'entendant, la faire dès à présent, comme on la fera plus tard; qu'on épargnerait ainsi l'effusion de beaucoup de sang; qu'enfin je ne connais pas de gloire au-dessus de celle que l'histoire reconnaissante distribuera aux précurseurs d'un si grand bienfait, j'ai fait les avances convenables pour commencer cet ouvrage, et la place honorable que vous occupez dans la carrière

politique m'assure, monsieur le général, que votre âme ne peut concevoir d'autre ambition plus noble que celle de concourir à l'achever.

« L'intégrité de l'empire Ottoman, qui est la base de l'alliance de l'Angleterre avec la Sublime Porte, est aussi l'objet de la sollicitude de la République française. Je l'ai écrit au grand vizir, et je vous le répète, l'Égypte, que nous n'avons cessé de considérer comme lui appartenant, sera restituée à cette puissance, aussitôt qu'une paix solide entre la France, l'Angleterre et la Sublime Porte assurera cette intégrité même de l'empire Ottoman.

« Je sens parfaitement, comme vous, que la paix générale ne peut avoir lieu avant l'évacuation de l'Égypte, et qu'elle pourrait être accélérée par l'évacuation préliminaire; mais ce préliminaire ne peut en être un aux négociations; il doit simplement en être une suite, et, s'il est vrai que ce n'est pas dans un endroit aussi éloigné du siége des gouvernements respectifs que la paix générale puisse être conclue, je ne pense pas qu'il en soit de même pour établir les négociations.

« J'ajouterai, à l'égard de l'Angleterre, que les circonstances me paraissent avoir apporté de grands changements dans ses intérêts politiques, changements qui doivent rendre très-facile la fin de nos malheureux débats.

« Il est temps que deux nations qui peuvent ne pas s'aimer, mais qui s'estiment, les deux nations les plus civilisées de l'Europe, cessent de se battre.

« Je me féliciterais, monsieur le général, d'avoir avec vous l'avantage d'arriver à ces heureux résultats. J'en trouve un augure favorable dans le désir qui nous est commun de baser nos communications officielles sur la franchise du caractère militaire; il me sera naturel d'écarter tout sentiment étranger à la plus parfaite estime.

« J'ai écrit au grand vizir d'envoyer deux personnes de marque, pour entamer les conférences dans un lieu qu'il indiquera. De mon côté, j'enverrai le général de division Desaix et l'administrateur général des finances Poussielgue. Si vous désirez que ces conférences se tiennent à bord de votre vaisseau, j'y consentirai volontiers. »

Les pourparlers ne suspendaient point les hostilités. Le 24 sep-

tembre, Sidney-Smith avait mouillé devant Damiette avec ses deux vaisseaux de guerre et dix-huit transports chargés de troupes; ces transports s'augmentèrent successivement jusqu'à cinquante-trois. Le 29 octobre, Sidney-Smith s'empara d'une tour abandonnée, située à un kilomètre de la mer, sur le boghâz de Damiette, l'arma d'une pièce de 24, et le 1er novembre il débarqua 4,000 janissaires sur la rive droite du Nil, entre la mer et le lac Menzaleh. Verdier, qui commandait à l'Esbet, marcha contre eux, avec 800 hommes d'infanterie et 150 dragons, et les jeta à la mer, où ils périrent, hormis 800 qui furent faits prisonniers. Sidney-Smith leva l'ancre et disparut. Kleber s'attendait à d'autres débarquements. « Il est à présumer, écrivait-il à Desaix, le 4 novembre, que l'ennemi, malgré la leçon exemplaire qu'il vient de recevoir de Verdier, fera encore de nouvelles tentatives pour s'emparer du fort de l'Esbet et de Damiette; je désirerais donc que vous restassiez sur les lieux, et que vous prissiez le commandement des troupes, jusqu'à ce que les affaires soient décidées d'une manière ou d'une autre.

« Je vous envoie encore un bataillon et 80 chevaux de renfort; ils partiront ce soir.

« Donnez-moi souvent et promptement de vos nouvelles. »

Desnoyer, chef de brigade de la 2e d'infanterie légère, avait été tué à l'affaire de l'Esbet. Le 5 novembre, le général en chef adressait aux troupes de cet officier les paroles suivantes :

« Vous avez à pleurer un chef qui sut mériter en même temps et votre amour et votre estime; je viens confondre mes regrets avec les vôtres : vous savez combien il m'était cher.

« Mais, lorsqu'un héros tombe, que reste-t-il à faire à ceux qui demeurent encore?... à le venger.

« Soldats! que l'image de ce jeune officier soit sans cesse devant vos yeux, que le souvenir de sa brillante valeur ne cesse d'enflammer votre courage, et la victoire, le croyant encore à votre tête, continuera à vous préparer des succès, des triomphes.

« Soldats! avec la couronne que je pose sur la tombe du brave Desnoyer, recevez les témoignages de ma satisfaction de la manière distinguée dont vous vous êtes conduits à la journée du 1er novembre. »

« Le Caire, 8 novembre 1799.

« *A Son Excellence le grand vizir, généralissime des armées de la Sublime Porte, illustre parmi les grands éclairés et sages (que Dieu lui donne une longue vie pleine de gloire et de bonheur), salut et amitié.*

« J'envoie à Son Excellence copie d'une lettre que j'ai reçue de M. le commodore Sidney-Smith et de la réponse que je lui ai faite.

« Par les articles du traité du 5 janvier dernier, relatés dans la lettre de ce ministre plénipotentiaire, il est clair que la Sublime Porte n'a contracté les alliances avec la Russie et l'Angleterre que pour garantir l'intégrité de son empire, et surtout pour obtenir la restitution de l'Égypte.

« Il est, d'après cela et après tout ce que j'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Excellence, difficile de comprendre comment nos malheureux débats ne sont pas encore terminés; c'est pour arriver plus tôt à leur fin que je vous ai fait proposer dernièrement par Mustafa-Pacha, notre très-honoré ami, d'envoyer dans un lieu que vous indiquerez deux personnes de marque, revêtues de vos pouvoirs, et que je vous ai demandé, en même temps, de m'envoyer trois saufconduits pour le général de division Desaix, l'administrateur des finances Poussielgue et le citoyen Braswich, secrétaire interprète. Je suis à attendre la réponse de Votre Excellence.

« Si cette conférence pouvait avoir lieu, tout s'expliquerait et s'arrangerait facilement; je me flatte même d'avance d'avoir une réponse victorieuse à opposer à toutes les objections que feraient ceux qui, ne désirant pas sincèrement la fin de cette querelle, ne manqueraient pas d'employer tous les moyens pour la faire prolonger. »

« Le Caire, 9 novembre 1799.

« *Au général Desaix.*

« Le grand vizir est enfin arrivé à Jaffa, d'où il m'a expédié un courrier à dromadaire, avec une lettre fort polie (1), par laquelle

(1) Voici la lettre mentionnée :

« Au quartier général de Damas (sans date).

« *Au modèle des princes de la nation du Messie, au soutien des grands de la secte*

il déclare comme toujours que, tant que nous serons en Égypte, il n'y aura pas moyen de conclure ni paix ni trêve, et, si je ne me

de Jésus, à l'honoré et estimé KLEBER *(dont la fin puisse être heureuse), un des généraux de France, salut et amitié.*

« J'ai reçu la lettre que vous m'avez envoyée par le trésorier de Mustafa-Pacha, et j'en ai compris le contenu, qui me fait voir que vous êtes disposé à rétablir la paix entre la Sublime Porte et la République française, et que vous cherchez à excuser ce qui s'est passé. Vous m'avez annoncé en même temps que Bonaparte était parti du Caire, et que vous l'aviez remplacé. J'ai reçu, jointe à cette lettre, la double copie de celle que m'avait écrite Bonaparte, qui me fut remise par Mohamed-Koushdy effendi, et que vous me dites m'avoir envoyée dans la crainte que la première n'ait été prise par quelqu'un des bâtiments qui croisent dans la Méditerranée. Je pense que vous avez reçu ma réponse à la lettre de Bonaparte, que j'ai envoyée par le même effendi qui était porteur de la sienne, et que vous avez parfaitement compris le sens de ce que je lui écrivais.

« Il me semble par votre lettre, ainsi que je vous l'ai déjà dit, que vous désirez la paix, que les hommes sensés ont toujours préférée à la guerre. Quel est celui qui n'aime pas mieux la tranquillité publique que l'effusion du sang humain ?

« Je dois vous observer, d'après le désir que vous montrez de rétablir la paix entre la Sublime Porte et la République française, qu'il faut commencer par faire connaître les pouvoirs donnés par les cinq directeurs de la France, désigner ensuite les plénipotentiaires et le lieu des conférences où l'on pourra discuter tout ce qui peut renouer la paix entre les deux puissances, et que nécessairement ces préliminaires prendront beaucoup de temps.

« Si, en proposant la paix, vous n'avez d'autre intention que de retourner en sûreté d'où vous êtes venu, et entamer des négociations pour cet objet; quoique je sois en route pour marcher au Caire, suivi d'une armée innombrable et pleine de confiance dans la puissance du Très-Haut, la loi de Mahomet prescrivant formellement à tous les Musulmans de favoriser tous ceux qui demandent protection et salut, ainsi que je l'ai dit dans ma réponse à Bonaparte, je vous ferai avoir toute sûreté de la Sublime Porte, pour qu'il n'arrive le moindre dommage, de la part des Anglais ou de tout autre, à vous, ni à aucun des Français qui sont en Égypte, et qui pourront en partir avec leurs armes. Je garantirai votre retour en France sur les bâtiments français qui sont en Égypte, et s'ils ne suffisent pas, sur ceux de la Sublime Porte.

« Lorsque vous serez arrivés dans votre pays, si votre République témoigne le désir de rétablir la paix avec la Sublime Porte, vous savez qu'il doit être ouvert à cet effet des négociations entre les envoyés de part et d'autre, conformément aux anciens usages établis.

« Si vous désirez donc assurer votre retour dans votre pays, cet arrangement pourra avoir lieu conformément à ce que je viens de vous dire; et si vous avez quelque autre moyen qui vous paraisse plus convenable pour votre sûreté, ne tardez pas à m'en instruire. C'est pour cet objet que je vous écris la présente; quand vous l'aurez reçue et que vous en aurez compris le contenu, réfléchissez beaucoup à sa fin, en saisissant bien ce que je vous propose. »

résous pas promptement à accepter les offres qu'il me fait, le sort des armes en décidera. Depuis il aura appris l'affaire de Damiette et peut-être que cela le rendra un peu plus traitable, ce qu'il faudra voir et attendre, ainsi que la réponse de M. Sidney-Smith. Je suis fâché du contre-temps du départ de ce dernier et du voyage que sera obligé de faire Morand ; mais malheur sera peut-être bon à quelque chose.

« Il me tarde de recevoir de vos nouvelles ; Verdier s'attend à une autre descente, et je partage son opinion ; je vous prie de ne pas vous presser de revenir ici et de prendre le commandement des troupes réunies à l'Esbet.

« Mourad-Bey est définitivement passé en Syrie avec une cinquantaine de Mameluks, évitant fort adroitement la rencontre de nos troupes.

« Je ne désespère pas encore de renouer la conférence, et vous serez toujours un des conférendaires. »

« Le Caire, 10 novembre 1799.

« *Au général Menou.*

« J'envoie Lanusse à Alexandrie pour prendre le commandement provisoire du 5e arrondissement. Donnez-lui les instructions et renseignements nécessaires, et rendez-vous dans le plus court délai possible au Caire. Si vous y arrivez à temps, c'est-à-dire d'ici huit jours, je vous emploierai comme un de mes chargés de pouvoirs dans une négociation où il s'agit de dessiller les yeux au pauvre grand vizir et lui faire entendre raison. Cette honorable mission vous convient à tous égards. »

« Le Caire, 10 novembre 1799.

« *A Son Excellence le grand vizir, généralissime des armées de la Sublime Porte, illustre parmi les grands éclairés et sages, etc.*

« Je reçois la lettre que Votre Excellence m'a expédiée par un Tartare, au sujet des notes dont Mohamed-Effendi était porteur.

« Si le gouvernement français m'avait chargé de m'emparer de l'Égypte et de la défendre à outrance contre quiconque voudrait me forcer à l'abandonner, j'aurais obéi, et, au lieu de faire des dé-

marches toujours honorables quand il s'agit de terminer une guerre impolitique et sans objet, j'aurais suivi, dans les combats, la gloire, compagne fidèle à l'armée que je commande, jusqu'à ce que j'eusse reçu de nouveaux ordres.

« Mais, comme je l'ai fait connaître à Votre Excellence, il a toujours été constant pour moi que jamais la République française n'avait voulu faire la guerre à la Sublime Porte. Les changements qui ont eu lieu dernièrement dans le gouvernement français, les causes qui les ont amenés, les opinions qui ont été manifestées sur l'expédition d'Égypte, annoncent un désir unanime de rétablir la paix avec l'empire Ottoman.

« C'est à ce désir que j'ai cédé, en faisant auprès de Votre Excellence toutes les avances convenables.

« J'ai offert d'évacuer l'Égypte; je ne crois pas que la guerre que nous nous faisons puisse avoir un autre objet. Cette évacuation doit donc être le prix de la paix, au moins entre les deux puissances, si elle ne peut l'être pour toute l'Europe. Qu'elle ne puisse ni se traiter, ni se conclure en Égypte, j'en demeurerai d'accord; mais que Votre Excellence considère l'évacuation de l'Égypte comme un préliminaire absolu à toute espèce de négociation, c'est un principe sur lequel il lui sera facile de revenir, quand elle aura réfléchi aux véritables intérêts de la Sublime Porte. Elle sentira quelle serait sa responsabilité personnelle si elle attendait du sort incertain des combats un succès qu'elle peut obtenir sur-le-champ, sans courir aucune chance funeste.

« Mais enfin, quels que soient les désirs de Votre Excellence, et quand même il ne s'agirait que de l'évacuation pure et simple de l'Égypte, il est indispensable de s'entendre, et j'insiste d'autant plus pour établir des conférences à cet effet, que je donnerai à mes délégués des instructions telles, qu'ils ne se sépareront pas des vôtres sans avoir terminé à la satisfaction de la Sublime Porte et à celle de Votre Excellence.

« Je l'engage de nouveau à m'envoyer trois ou quatre saufconduits en blanc, et à me désigner le lieu où devront se rendre mes envoyés.

« Si, contre mon espérance, je fais en vain pour la paix tout ce que les intérêts de mon pays et de l'humanité me commandent, je serai au moins justifié de tout le sang qui va encore se répandre,

et la postérité saura en faire rejaillir le blâme sur ceux qui l'auront mérité. »

« Le Caire, 12 novembre 1799.

« *Au général Desaix.*

« Je ne reçois pas de nouvelles de Damiette ; je compte cependant que vous devez y être arrivé le 6 au soir.

« Si Morand apporte une réponse de Sidney-Smith, vous pouvez ouvrir la lettre et en prendre communication. S'il accède à la conférence que j'ai proposée au grand vizir, vous verrez s'il est à propos que vous vous rendiez ici ou s'il ne serait pas mieux que vous restiez à Damiette pour aller au rendez-vous : cela dépendra du lieu indiqué.

« Les avis des espions portent à 50,000 hommes ce qui se trouve à Jaffa. »

« Le Caire, 14 novembre 1799.

« *Au général Verdier.*

« J'ai reçu vos différentes lettres. Je mettrais votre modestie trop en tourment si je vous disais tout ce que Desaix m'écrit sur votre compte; mais à la guerre les revers doivent aussi entrer dans les calculs, et si vous en aviez essuyé un et que vous eussiez été obligé de vous enfermer dans l'Esbet, c'est alors que Desaix, avec son renfort, vous eût été d'un grand secours. C'est uniquement dans ces intentions qu'il a été envoyé à Damiette.

« Je suis fort aise que la disparition de l'ennemi vous donne quelque repos et vous mette à même de vous procurer quelque argent. J'en ai aussi le plus grand besoin. J'envoie en conséquence, dans les provinces, des intendants *ad hoc* pour faire des recouvrements extraordinaires ; protégez efficacement celui qui se présentera à vous muni de mon arrêté.

« Ne négligez rien pour découvrir les individus qui, à Damiette, auraient été d'intelligence avec l'ennemi et faites des exemples terribles. Si vous avez des soupçons sur Hassan-Tombar, envoyez-le-moi avec son fils, sous bonne escorte, et j'en ferai mon affaire. On m'a toujours désigné comme très-suspect un nommé

Capitan, l'hôte de Chanaleilles, dont il est le protégé; je crois que vous ne feriez pas mal de faire mettre la main dessus. Mandez-moi comment se sont conduits les deux principaux scheiks de religion. »

« Le Caire, 16 novembre 1799.

« *Au Directoire exécutif.*

« Mourad-Bey, après la défaite que lui fit éprouver le général Morand, errait dans les déserts de la haute Égypte, et ne rentrait dans le pays cultivé que pour y faire des vivres ou prendre quelque repos. Desaix, qui cherchait, à quelque prix que ce fût, à se débarrasser de cet infatigable ennemi, organisa deux colonnes mobiles, composées d'infanterie montée à dromadaires, de cavalerie et d'artillerie. Ces colonnes partirent de Syout, à la fin de septembre, commandées : l'une par Desaix lui-même, et l'autre par Boyer.

« Le 9 octobre, Boyer, après trois journées de marches forcées, joignit Mourad-Bey dans le désert de Sedimân. A peine notre infanterie eut-elle le temps de mettre pied à terre et de réunir ses dromadaires, qu'elle reçut la charge des Mameluks et des Arabes réunis; elle la repoussa avec vigueur, et par la baïonnette et par un feu de mousqueterie à bout portant. Cependant les dromadaires devinrent l'objet de la convoitise des ennemis, et trois fois ils tentèrent de s'en rendre maîtres. Mais nos troupes ne s'ébranlèrent point et ripostèrent avec la même valeur à ces attaques réitérées. Enfin, les Mameluks et les Arabes prirent la fuite, et notre infanterie, remontée sur ses dromadaires, se mit à les poursuivre aussitôt.

« Nous eûmes dans cette affaire un homme tué et 17 blessés. L'ennemi abandonna dans le sable plus de 40 cadavres.

« Je donnais alors ordre à Desaix de se rendre au Caire pour prendre le commandement d'une division dans le corps d'armée destiné à agir contre le grand vizir, qui s'achemine de la Syrie.

« Boyer poursuit aux talons Mourad-Bey, qui toujours lui échappe au moment où il croit l'atteindre. Ce bey, fatigué de ces courses continuelles, passe le Nil, le 22 octobre, à la hauteur d'Atfyeh; il évite les troupes de Rampon qui se trouvaient alors dans cette

province, s'enfonce dans la vallée de l'Égarement, prend la route de Suez, s'arrête, revient sur ses pas et retourne dans la haute Égypte. Il est partout poursuivi et harcelé, sans que pourtant, jusqu'ici, il ait pu être atteint. Dans sa course, il répand avec profusion et des proclamations du grand vizir et des firmans de la Porte pour exciter les habitants à la révolte; mais ces adresses multipliées n'ont encore produit aucun effet.

« Je dois les plus grands éloges à l'intelligence et à l'infatigable activité de Boyer : son détachement était formé de la 21e d'infanterie légère et de la 88e de bataille.

« Pendant que tout ceci se passait dans la haute Égypte, le grand vizir, avec son armée, s'acheminait de Damas vers Gaza, où il a établi son quartier général; son avant-garde est déjà à Khân-Younès. On estime la totalité de ses forces à 70,000 hommes, non compris les troupes de débarquement venues directement de Constantinople.

« Dès que ce mouvement du vizir parvint à ma connaissance, je fis partir du Caire la division Reynier pour aller camper à Belbeys et renforcer les postes d'El-Arych, Qatyeh et Sâlheyeh.

« Connaissant aussi la pénurie des subsistances qu'éprouvait l'armée ennemie, et sachant que les Arabes, par de nombreuses caravanes partant d'Égypte, contribuaient à l'alimenter, j'ai défendu, sous peine de mort, toute espèce d'exportation, et j'ai abandonné aux troupes la valeur des prises qui pourraient être faites par elles. Cette mesure m'a procuré en très-peu de temps environ 800 chameaux ou dromadaires, qui ont été distribués aux corps et aux différents services de l'armée. On peut dire en ce moment que les déserts de l'isthme de Suez, ceux de la haute Égypte et de la province de Bahyreh sont presque aussi connus des soldats français que des Arabes qui y demeurent ou la parcourent habituellement.

« A moins que le grand vizir, éclairé sur les intérêts de la Porte, ne prête l'oreille aux propositions que je lui ai faites dans les négociations que j'ai ouvertes avec lui, je m'attends à être attaqué avant quinze jours.

« Les mouvements de l'armée de Syrie, ceux de Mourad-Bey, m'auraient annoncé quelque entreprise sur les côtes, si je n'en avais pas été prévenu par le grand vizir lui-même. Déjà, le 15 oc-

tobre, dix-huit bâtiments turcs mouillèrent devant le boghâz de Damiette, et ils furent successivement augmentés, de manière qu'on en compta bientôt cinquante-trois.

« Le commodore Sidney-Smith, monté à bord du *Tigre*, commandait cette flotte. La côte fut sondée depuis Tyneh jusqu'au boghâz; la passe du boghâz même fut marquée par des bouées, et des chaloupes canonnières furent établies sur cette ligne. Le 29 octobre, l'ennemi, à la faveur de ces chaloupes, s'empara d'une tour située à un quart de lieue de la mer, à l'embouchure du Nil; il y établit un poste et une pièce d'artillerie.

« Aussitôt que je fus prévenu de ces dispositions d'attaque, je fis partir le 3 novembre pour Damiette Desaix avec deux bataillons et environ 150 dragons. Avec ce renfort, je pouvais être tranquille sur ce point; l'événement a fait connaître que j'aurais pu l'être avant.

« En effet, le 1er novembre à la pointe du jour, l'ennemi exécuta son débarquement et jeta à terre, du premier transport, environ 4,000 hommes, qui s'occupèrent aussitôt à se retrancher; le point qu'ils choisirent est situé entre la rive droite du Nil, la mer et le lac Menzaleh.

« Verdier, qui était campé entre l'Esbet et la côte, instruit de cette descente, marche sans délibérer, attaque et passe au fil de l'épée près de 3,000 Turcs, n'accordant la vie qu'à environ 800 d'entre eux qui implorent sa clémence.

« Les troupes que commandait Verdier dans cette audacieuse défense montaient à peine à 1,000 hommes.

« Il a été enlevé à l'ennemi 32 drapeaux, une pièce de 24 et quatre pièces de campagne avec leurs approvisionnements.

« Les troupes de débarquement destinées à cette expédition étaient au nombre de 8,000 hommes, tous janissaires d'élite sortis de Constantinople il y a à peu près trois mois, et dont environ la moitié a été mise à terre. Verdier croit que, nonobstant cette défaite, les autres ne manqueront pas de venir sous très-peu de temps.

« Nous avons eu dans cette journée 97 blessés et 22 tués. Du nombre de ces derniers se trouve le chef de brigade Desnoyer, commandant la 2e légère, officier d'un grand mérite, dont les talents égalaient la froide intrépidité.

« Verdier s'y est couvert de gloire, autant par son audace que

par ses sages dispositions. Je lui ai remis un sabre d'honneur, au nom du gouvernement, ainsi qu'au brave adjudant général Devaux, au chef de brigade Darmagnac, commandant la 32e de bataille, au chef de bataillon d'artillerie Rutty et au chef d'escadron Guyon, commandant le détachement du 18e dragons.

« Le 10, un coup de vent très-violent força les ennemis d'appareiller et de gagner le large; ils ne reparurent plus depuis. Les croisières d'Alexandrie seules ne désemparent pas; elles sont au nombre de huit bâtiments, parmi lesquels se trouve le vaisseau anglais *le Thésée*. »

« Le Caire, 18 novembre 1799.

« *Au général Friant.*

« Je suis charmé de tout ce que vous me dites de la tranquillité dont jouit la haute Égypte; la basse jouit d'une sécurité semblable, quoique le grand vizir et son armée ne soient plus qu'à quelques marches de nos frontières.

« Il faut : 1° faire descendre de la haute Égypte toutes les troupes autres que celles indispensablement nécessaires pour la garnison des forts et autres établissements; 2° passer de votre personne avec environ 5 à 600 hommes sur la rive droite du Nil, dans la province d'Atfyeh, pour couvrir le Caire de ce côté, observer et donner la chasse à Mourad-Bey, qui se tient avec 300 Mameluks vers la fontaine de Gomer; 3° envoyer au Caire ce qu'il vous reste de disponible en infanterie, et de préférence ce qui appartient au bataillon de la 21e légère, dont Boyer a amené une partie ici.

« Tout cela presse, et vous ne sauriez mettre trop de zèle et de célérité dans ces mouvements.

« Boyer parcourt le désert de l'isthme de Suez; ainsi, s'il est venu dans l'intention de jouir des délices de Capoue, il s'est bien trompé. »

« Le Caire, 22 novembre 1799.

« *Au général Friant.*

« Vous pouvez laisser dans la haute Égypte la 21e légère, vu les

craintes de Donzelot d'être attaqué à Qoseyr; je vais vous faire passer le détachement de la 88e qui se trouve ici.

« Je ne saurais trop vous recommander de faire la plus grande diligence pour passer dans l'Atfyeh et donner la chasse à Mourad et à ses Mameluks et Arabes. Vous pouvez disposer de Boyer, que j'ai renvoyé vers vous. »

« Le Caire, 22 novembre 1799.

« *Au Président de l'Institut.*

« Je crois devoir charger l'Institut de transmettre aux deux commissions qui ont visité la haute Égypte le témoignage de ma vive satisfaction sur la manière dont elles se sont acquittées de cette mission, en attendant que je puisse en rendre compte au Directoire exécutif, en leur payant le tribut d'éloges qui leur est dû.

« On ne peut qu'applaudir à l'activité surprenante, à l'union qui a régné et au partage bien entendu des travaux entre les membres des deux commissions, et surtout à l'idée vraiment libérale et patriotique de confondre tant de belles choses dans un seul et grand ouvrage, et de déposer les objets qui en sont susceptibles dans les collections nationales.

« Ceux des Français qui, avant la formation des commissions ou pendant leurs recherches, ont visité la haute Égypte sous le rapport des sciences et des arts, et qui en ont allié l'étude à d'autres occupations, doivent aussi se réunir aux commissions, car l'objet est le même : celui de recueillir pour répandre l'instruction et concourir à élever un monument littéraire digne du nom français.

« Je désire, en conséquence, que l'on prenne des mesures promptes pour assurer la rédaction des différents travaux, pour distribuer les matières et désigner celui qui sera chargé d'ordonner l'ensemble de ce beau tableau et d'en lier toutes les parties.

« L'Institut sentira la nécessité d'une introduction générale partant d'un seul jet, de même que tous les artistes conviendront que les monuments et les dessins du même genre doivent être traités de la même main, quand il sera question de les livrer au burin.

« L'Institut pèsera, avec la sagesse qui lui est propre, les intérêts des sciences et des arts, que je ne puis mieux faire que de lui abandonner sans réserve. »

« Le Caire, 25 novembre 1799.

« *Au Président de la Commission des renseignements sur l'Égypte.*

« Je donne mon approbation aux diverses nominations qu'a faites la commission dans ses deux dernières séances.

« Je ne doute point que la commission que vous présidez, ainsi organisée, et chacun de ses membres remplissant avec zèle la tâche qu'il s'est imposée, ne parvienne incessamment au but qu'elle doit atteindre : de dispenser les générations futures de chercher sous les ruines des siècles et dans une mer de conjectures ce que fut l'Égypte à l'époque où les Français passèrent de la monarchie au gouvernement républicain. »

« Le Caire, 25 novembre 1799.

« *Au général Verdier.*

« Les réquisitions frappées sur la ville de Damiette doivent être fournies; ce n'est pas le moment, à présent, de demander des remises ou des remboursements; nous parlerons de cela lorsque le grand vizir aura été battu. Faites cette réponse à tous ceux qui vous importunent.

« Dites à Hassan-Tombar que je suis mécontent du petit nombre de chameaux qu'il fait fournir pour l'approvisionnement d'El-Arych et que, s'il veut conserver mon amitié, il faut qu'il y ait 150 de ces bêtes de somme continuellement en route.

« Je vous fais passer un bataillon de la 4e légère d'Alexandrie à Damiette pour former la garnison de l'Esbet avec les dépôts de la 2e et de la 32e.

« Dès que vous apprendrez par Destaing que l'ennemi est devant El-Arych, vous partirez de suite avec cette dernière et le 18e de dragons pour vous rendre à Sâlheyeh, où je vous ferai tenir de nouvelles instructions. »

« Le Caire, 26 novembre 1799.

« *Au général Verdier.*

« Je reçois votre lettre du 23 novembre (1); j'écris à Devaux de m'envoyer ici la 2e, si vous n'avez pu la déterminer à marcher. Elle aura eu le temps de se calmer. Je suis fâché que vous n'ayez pas pris ce parti sur-le-champ; les mutins, arrivés ici, auraient vu la docilité de leurs camarades. Je suis fâché encore que vous ayez quitté Damiette; vous ne deviez le faire qu'après des ordres; l'adjudant général Devaux ne peut me convenir sur ce point, et j'y envoie le général Fugière pour essayer de remettre l'ordre. »

« Le Caire, 26 novembre 1799.

« *Au Directoire exécutif.*

« Depuis le départ de Bonaparte, je vous ai expédié deux courriers pour vous faire connaître la situation dans laquelle ce général a laissé l'Égypte, tant au dedans qu'au dehors.

« Le citoyen Barras portait mes premières dépêches; il est sorti du port d'Alexandrie le 4 de ce mois; le chef de brigade d'artillerie Grosbert est chargé des secondes, avec duplicata des précédentes; il doit appareiller au moment où je vous écris.

« Celle-ci, citoyens Directeurs, n'est que pour vous prévenir qu'il est plus que probable que dans deux mois l'Égypte sera retournée au pouvoir de la Porte, soit par la voie des négociations, soit par le sort des armes; encore dois-je supposer que je serai victorieux, car, vaincu, il n'est point de salut pour l'armée.

« Si Bonaparte est arrivé en France dans une circonstance où son intérêt ne lui commande pas de trahir la vérité; si les dépêches que je vous ai expédiées vous sont parvenues, vous vous attendiez, citoyens Directeurs, à l'événement que je vous annonce;

(1) Dans cette lettre, le général Verdier informait Kleber que, au moment où, conformément aux ordres reçus, il avait voulu faire embarquer pour Qatyeh la 2e demi-brigade légère, elle s'était mutinée, et les soldats avaient refusé de partir avant d'être payés. Il avait emprunté 51,034 francs pour leur donner un à-compte et, par ce moyen, mettre un terme à la rébellion. Le 3e et le 20e dragons avaient fourni, dans cette affaire, les meneurs les plus dangereux. Ils ne songeaient qu'à capituler avec l'ennemi pour rentrer en France.

dans le cas contraire, votre justice vous fera suspendre votre jugement sur ma conduite, jusqu'à ce que je puisse me faire entendre. »

« Le Caire, 26 novembre 1799.

« *Au général Desaix.*

« Vous prendrez dès aujourd'hui le commandement de la division actuellement au Caire et composée des 25e, 61e et 75e de bataille (1); la 2e légère, qui en fera également partie, se rendra de Damiette à Qatyeh et de là, à moins d'événements, à Belbeys, où elle vous joindra.

« Rampon est sous vos ordres, ainsi que l'adjudant général Almeyras. J'attends d'un moment à l'autre Donzelot, qui passera pareillement à votre division.

« Rampon est détaché dans la province d'Atfyeh, avec un bataillon de la 75e; il rentrera avec ses troupes dès que Friant aura passé le Nil pour se mettre à la poursuite de Mourad-Bey.

« Vous passerez la revue de cette division demain ou après, afin de reconnaître si elle est en état d'entrer en campagne au premier ordre.

« Le bataillon de la 61e que j'avais envoyé à Damiette va rentrer aussi. »

« Le Caire, 30 novembre 1799.

« *Au général Reynier.*

« Le Tartare est arrivé; il m'a apporté l'acceptation des conférences; mais, comme Morand n'est pas de retour, c'est peut-être le cas de se méfier de la perfidie anglaise et de se tenir sur ses gardes plus que jamais, en attendant que l'on soit convenu d'un armistice. »

« Le Caire, 30 novembre 1799.

« *Ordre du jour.*

« Art. 1er. La 2e demi-brigade d'infanterie légère, qui, pour se

(1) Cette division était commandée par Dugua, qui devait conserver le commandement du Caire, en cas de mouvement.

déshonorer, n'attendit que la mort de son brave chef Desnoyer, est supprimée pour cause d'insubordination (1); elle cessera désormais d'être portée sur les contrôles de l'armée.

« Art. 2. Tous les officiers et sous-officiers qui ne seront pas porteurs d'un certificat du général Verdier, attestant qu'ils n'ont pas participé à l'acte de désobéissance dont cette demi-brigade s'est rendue coupable, et qu'ils ont fait, au contraire, ce qu'il convenait pour ramener la troupe au sentiment de l'honneur, seront dégradés.

« Art. 3. Le chef de l'état-major général pourvoira à l'incorporation de cette troupe dans les demi-brigades de l'armée qui lui ont été désignées, par des instructions particulières.

« Art. 4. Le général en chef se réserve de prononcer sur la 32e de bataille, ainsi que sur les détachements des 3e et 20e régiments de dragons qui auraient pris part à la sédition de la 2e légère, lorsqu'il aura été plus particulièrement instruit de leur conduite.

« Le général en chef témoigne sa satisfaction aux officiers, sous-officiers et dragons du 18e régiment, qui ont donné, dans cette circonstance, l'exemple de la subordination et de la discipline qui doivent caractériser les troupes animées des sentiments de l'honneur et sans cesse jalouses de remplir leur devoir. »

« Le Caire, 1er décembre 1799.

« *Au grand vizir Youssef-Pacha.*

« J'ai reçu la lettre que Votre Excellence m'a écrite, il y a huit jours, avec la copie de celle qu'elle a fait remettre à mon envoyé, dont je n'ai pas encore de nouvelles.

« J'attends son retour pour envoyer mes délégués et entamer enfin les conférences qui doivent rétablir l'antique amitié, interrompue un moment, entre la France et la Sublime Porte; mes intentions, à cet égard, sont aussi pures qu'invariables.

« Quant à ce que Votre Excellence me dit concernant l'armée qui se trouve maintenant à ses ordres à Jaffa, je me bornerai à lui observer qu'il n'a pu entrer dans sa pensée, non plus que dans celle des alliés de la Sublime Porte, que la crainte ait pu, en au-

(1) Voir ci-dessus, p. 393, note.

cune manière, influencer mes démarches. Mes vues s'étendent au delà d'un succès, et j'attache infiniment plus de gloire d'avoir contribué à des rapprochements qui doivent ramener la Sublime Porte à ses véritables intérêts, inséparables de ceux de la France, qu'aux plus brillantes victoires. Ne faisons donc plus le dénombrement de nos forces que lorsqu'il s'agira de les déployer contre des ennemis réels.

« Votre Excellence n'avait pas besoin, non plus, de me recommander de ne rien stipuler, dans les conférences, qui ne soit conforme à la dignité de la Sublime Porte. S'il naît quelque difficulté de ma part dans ces conférences, ce ne sera que quand, dans les conditions proposées, je ne trouverai pas les intérêts de l'empire Ottoman et son intégrité suffisamment assurés. J'aurais voulu n'avoir à traiter qu'avec Votre Excellence, et nous eussions été bientôt d'accord; mais puisque les circonstances en décident autrement, il faut s'y soumettre.

« Moustafa-Pacha, notre honoré ami, ne s'est employé dans cette affaire que par amour pour son pays et par attachement pour votre personne; il savait, ainsi que moi, qu'étant prisonnier il ne pouvait ni parler ni agir officiellement. Faciliter mes moyens de correspondance avec Votre Excellence est tout ce qu'il a osé entreprendre, et il aura, je l'espère, sans cesse à s'en *féliciter*. »

« Le Caire, 2 décembre 1799.

« *Au général Dugua.*

« Il faut se hâter de prévenir le général Rampon que mon intention est qu'il reste dans l'Atfyeh, pour agir de concert avec Friant, jusqu'à ce que cet éternel Mourad-Bey ait pris son parti de passer en Syrie ou de retourner tout à fait dans la haute Égypte. »

« Le Caire, 3 décembre 1799.

« *Au Directoire exécutif.*

« Le grand vizir vient de consentir à des conférences; mais il charge le commodore Sidney-Smith de stipuler les intérêts de la Porte, aussi bien que ceux de l'Angleterre et de la Russie. Loin

de me contrarier, cette mesure me mettra à même de tenir la main haute et de proposer des conditions plus difficiles; d'un autre côté, je n'ai plus rien à craindre sur les côtes d'ici au printemps prochain, et l'armée du grand vizir, campée dans les plaines humides de Jaffa et de Gaza, achèvera de se décourager par la misère et les maladies. Je suis donc à peu près arrivé à mon but de gagner du temps, pour vous mettre à même de me faire connaître vos intentions et me donner vos ordres; mais je vous déclare, citoyens Directeurs, que sans renforts je serai hors d'état d'ouvrir la campagne prochaine; surtout si je suis obligé d'accepter la bataille sur les frontières de la Syrie, comme cela pourrait bien arriver, les Anglais dirigeant tout et le vizir n'étant véritablement *qu'un homme de paille*. Au premier jour, j'aurai l'honneur de vous expédier un paquet plus considérable, avec triplicata de mes précédentes. »

« Le Caire, 4 décembre 1799.

« *Au général Verdier.*

« J'ai reçu votre lettre du 30 novembre. Je ne doute nullement de votre zèle, de votre bonne volonté et de votre courage; mais il est des circonstances où tout cela ne suffit pas : telle était celle de la révolte de la 2e légère.

« La plus grande faute que vous ayez faite et que vous ayez pu faire est d'avoir séparé et envoyé à Mahasarah les chefs, officiers et sous-officiers de ce corps, qui, seuls, devaient vous répondre de son obéissance, ou au moins contribuer efficacement à le ramener promptement à l'ordre. Je vous avoue que jusqu'à présent je n'ai pu me familiariser avec cette mesure. La seconde faute est d'avoir capitulé avec ces soldats tant qu'ils étaient dans cet état de révolte.

« Un autre reproche que j'ai à vous faire est d'avoir inutilement et inconsidérément envoyé une foule de parlementaires à bord des bâtiments ennemis et surtout du choix singulier que vous avez fait. Certes, ni Devaux, ni Darmagnac ne devaient prétendre à de pareilles missions, où le courage n'est compté pour rien, et le talent de se présenter et de parler est tout. Je suis surtout à connaître encore pourquoi le chef de brigade du génie Lasowski a aussi été de cette partie. Enfin vous avez reçu des papiers publics, vous

les avez lus et fait lire, sans qu'il vous soit venu dans l'idée que ces papiers devaient nécessairement m'intéresser et qu'il était rigoureusement de votre devoir de me les faire parvenir le plus promptement possible. La situation de l'Europe, que je ne puis connaître que par ces papiers, doit influer plus que vous ne pensez sans doute à la conduite que j'aurai à tenir ici. Telle est l'explication franche et loyale que j'ai cru vous devoir; il n'en sera désormais plus question.

« Dans une de vos précédentes lettres vous m'avez bien dit que vous avez fait arrêter deux particuliers de Damiette, nommés Moussa-Youssef et Capitan, parce que vous les croyez suspects; mais comme j'ignore sur quoi vos présomptions sont fondées, je n'ai pu prononcer sur leur sort. S'ils sont coupables ou que vous ayez de fortes raisons pour le croire, envoyez-les-moi ici, et j'en ferai raison. Quant à l'homme arrêté par Hassan-Tombar et qui était porteur de dépêches de la part de nos ennemis, vous le ferez fusiller sur-le-champ. Vous auriez dû en faire de même des deux échappés de galère que vous croyez être les instigateurs de la révolte de la 2e; n'en ayant rien fait, il faut également me les envoyer bien liés, bien garrottés et sous bonne escorte. Témoignez mon mécontentement au commandant de la demi-galère, qui, par sa négligence, donne tant de facilité à ces galériens déserteurs, et dites-lui que, *si cela continue*, je prendrai à son égard un parti rigoureux.

« Vous n'avez pas besoin de mon autorisation pour prendre des otages partout où vous le croirez nécessaire; c'est un attribut qui appartient à votre commandement; car, s'il arrivait quelque événement faute de précautions, c'est à tort que vous vous excuseriez de n'en avoir pas reçu l'ordre. Veiller à la sûreté de l'armée et même à celle des habitants en général est le premier de vos devoirs.

« Il paraît, d'après la lettre de Chanaleilles, qu'il a beaucoup de peine pour ramasser de l'argent dans les villages de la province de Mansourah, qu'il dit avoir été jadis concussionnés et qui le seront probablement longtemps encore. A cela je n'ai rien à répondre, sinon qu'il faut de l'argent et qu'il faut se donner les peines nécessaires pour en avoir. Ce n'est qu'à la paix que l'on peut songer à un système d'amélioration dans cette partie.

« Si vous n'êtes pas content de la compagnie de Mameluks que je vous ai envoyée, et que vous pensiez ne pouvoir en tirer un bon

parti, je la ferai passer à Alexandrie, aux ordres de Lanusse, pour parcourir la province de Bahyreh, actuellement infestée d'Arabes. Vous pouvez m'écrire un mot à ce sujet et, en attendant, ne point mécontenter Hussen-Kachef (1) et lui témoigner au moins au dehors beaucoup de confiance, car la moindre apparence de suspicion pourrait l'engager à nous trahir, et, alors, autant vaudrait-il lui faire couper la tête sur-le-champ.

« Je ne m'oppose nullement à la suppression du divan de Mansourah; j'en ai toujours été mécontent; vous en agirez à cet égard ainsi que vous le jugerez convenable. Je vous laisse aussi le maître sur le choix de l'aga des janissaires. Le divan de Damiette pourra demeurer réduit de deux membres, c'est-à-dire qu'il n'est pas nécessaire d'y remplacer Moussa-Youssef ni Capitan. Il faudra augmenter de quelque chose le traitement de l'aga des janissaires, dont vous devez être content.

« Il faut mettre toutes les nuits double sentinelle au magasin à poudre de l'Esbet et devant tous les autres établissements de cette importance.

« Le petit bâtiment que vous voyez en mer porte sans doute Morand, à qui vous direz de ma part de se rendre ici dans le plus court délai possible.

« Quelque chose qui puisse arriver du côté de la Syrie, vous ne serez plus dans le cas d'y envoyer du renfort, et vous conserverez pour la défense de vos côtes et pour les colonnes mobiles à envoyer dans le Delta les trois bataillons de la 32e, celui de la 4e légère qui doit incessamment vous arriver et le détachement du 18e dragons. Cela ne doit pas vous empêcher d'avoir une correspondance très-suivie tant avec Rosette qu'avec Qatyeh. »

« Le Caire, 4 décembre 1799.

« *Au général Friant.*

« Je présume qu'à l'heure qu'il est vous êtes aux trousses de Mourad-Bey, et que vous le forcerez incessamment à se jeter de nouveau dans la haute Égypte ou en Syrie; car il ne faut absolument pas qu'il reste aux environs du Caire. Si vous pouviez le détruire, vous vous couvririez de gloire.

(1) Hussen-Kachef était le commandant de la compagnie de Mameluks.

« Si vous pouviez nous envoyer ici 200 ou 300 chameaux pour l'artillerie, vous nous rendriez un grand service. »

« Le Caire, 7 décembre 1799.

« *Au commodore Sidney-Smith.*

« Monsieur le général,

« En partant de France pour se rendre en Égypte, l'armée a été suivie d'un grand cortége d'hommes de lettres et artistes. Depuis 18 mois qu'ils séjournent dans ce pays, ils ont à peu près recueilli tout ce qui paraissait leur offrir quelque intérêt; ils désirent, en conséquence, retourner dans leur patrie; mais ils ne voudraient entreprendre ce voyage qu'autant qu'ils pourraient le faire avec sûreté. Comme l'Europe entière doit profiter des recherches intéressantes qu'ils ont faites dans ces contrées, je pense qu'ils doivent avoir des droits à la protection de toutes les nations, mais plus particulièrement de la vôtre, qui s'est distinguée de tout temps par son amour pour les sciences et pour les arts. Je vous demande pour eux, monsieur le général, un passeport au moyen duquel ils se rendront en France. »

« Le Caire, 7 décembre 1799

« *Au commodore Sidney-Smith.*

« Monsieur le général,

« L'adjudant général Morand, contrarié par les vents et sur mer et sur le Nil, n'est arrivé au Caire que le 6. Le général Desaix et le citoyen Poussielgue partent presque aussitôt et feront la plus grande diligence pour vous joindre à bord de votre vaisseau.

« A moins, monsieur le général, que vous ne soyez dans l'erreur sur notre situation militaire et politique en Égypte, ou que vous ne vous fassiez illusion sur le résultat de la marche de l'armée de S. A. le grand vizir, j'ose me flatter que vous trouverez les propositions qu'ils sont chargés de vous faire de ma part, non-seulement justes et raisonnables, mais encore parfaitement conformes aux grands intérêts du gouvernement que vous représentez et à ceux de la Sublime Porte, près de laquelle vous agissez en qualité de plénipotentiaire. Puisse donc ce rapprochement terminer nos différends et nous conduire aux préliminaires d'une paix générale si fortement

désirée de l'Europe entière, qui ne cesserait de bénir ceux qui l'auraient provoquée. Vous aimez la gloire, monsieur le général; la plus grande que l'on puisse acquérir est, ce me semble, d'attacher son nom à un pareil événement. »

« Le Caire, 7 décembre 1799.

« Le général en chef commandant l'armée de la République française en Égypte nomme et délègue, par la présente, Desaix, général de division, et Poussielgue, administrateur des finances, pour conférer avec les délégués de Son Excellence le grand vizir et M. Sidney-Smith, ministre plénipotentiaire de S. M. Britannique près la Porte Ottomane, sur l'occupation et les conditions de l'évacuation de l'Égypte, leur donnant pleins pouvoirs de signer conjointement en son nom tous actes préliminaires, tels qu'armistices, sauf-conduits, et autres, comme aussi d'arrêter et de signer en son nom les conditions qu'ils auront consenties pour l'évacuation de l'Égypte, sauf, pour ce dernier objet, la ratification ordinaire des parties contractantes dans le délai qui aura été convenu. »

« Le Caire, 7 décembre 1799.

« *Instructions au général Desaix et à l'administrateur Poussielgue.*

« 1° Les envoyés proposeront, à l'ouverture des conférences, d'arrêter une supension d'armes pour tout le temps qu'elles dureront, sous la condition, en cas de rupture, de n'agir offensivement de part et d'autre que quinze jours après la notification de ladite rupture. Si cette proposition est agréée, même avec quelques modifications que les envoyés trouveront convenables, ils sont autorisés à signer ledit armistice.

« 2° La triple alliance entre la Porte, les Anglais et les Russes, ayant eu pour objet apparent l'intégrité du territoire de l'empire Ottoman, une des premières conditions à exiger pour consentir à l'évacuation de l'Égypte sera la dissolution de cette triple alliance contre la France, et une nouvelle garantie du gouvernement anglais de cette même intégrité de l'empire Ottoman.

« 3° Depuis l'envahissement de l'Égypte par les Français, la Porte, en usant de représailles, s'est emparée des îles de Corfou, Zante et Céphalonie. Les envoyés demanderont de la manière la plus expresse

que ces îles (et ce qui en dépend) soient restituées à la France, à qui elles seront garanties par la Porte et par le gouvernement anglais pendant tout le temps que durera la guerre.

« 4° Ainsi, dès que l'évacuation de l'Égypte aura été arrêtée, ces îles et les places qu'elles renferment ou qui en dépendent seront abandonnées par les troupes de la Porte et par celles de ses alliés. Le général en chef Kleber sera maître d'y envoyer de suite, et directement de l'Égypte, telles garnisons, munitions de guerre et de bouche qu'il jugera convenables. Il est entendu, du reste, que les ports et places de ces îles seront restitués dans le même état où ils se trouvaient lorsque les troupes ottomanes s'en sont emparées.

« 5° Le gouvernement anglais tirant le plus grand avantage de l'évacuation de l'Égypte, il lui sera demandé formellement, ainsi qu'à la Porte, une garantie sur la possession, durant la guerre, des îles de Malte et de Gozzo, de leurs forteresses et dépendances. Le général en chef aura pareillement la faculté de ravitailler la forteresse de Malte et ses dépendances, tant en troupes qu'en munitions de guerre et de bouche, qui seront envoyées directement de l'Égypte avec les passe-ports et sauf-conduits nécessaires. Le général en chef pense que cet article devra souffrir d'autant moins de difficultés que, si la Sublime Porte et le gouvernement anglais avaient à opter sur l'occupation de ces îles par les Français ou par les Russes, ils devraient, en bonne politique, solliciter les premiers pour y rester et s'y maintenir, plutôt que de les voir possédées par les derniers.

« 6° Dans le cas où, par l'acceptation des articles ci-dessus, l'évacuation de l'Égypte serait consentie par les plénipotentiaires français, ils traiteront les détails sur la manière dont cette évacuation aura son exécution, et stipuleront nominativement les places et forts qui seront successivement remis aux commissaires de la Porte.

« 7° Aussitôt que le général en chef sera instruit de l'acceptation des articles ci-dessus, il enverra, au lieu où se tiendront les conférences, l'ordonnateur de la marine, pour régler et déterminer le nombre de bâtiments qui devra être fourni par la Porte à l'armée française, pour elle, ses bagages, ses armes, munitions de guerre et de bouche.

« 8° La forme des sauf-conduits pour le passage de l'armée sera

stipulée particulièrement; ils devront être conçus de la manière la plus honorable et tels qu'il ne puisse être apporté aucune entrave à ce qui aura été convenu de part et d'autre.

« 9° Les délégués français exigeront la garantie de la vie et des biens de ceux des habitants de l'Égypte qui ont servi les Français avec la soumission que l'on doit à tout gouvernement établi.

« 10° Toutes choses devant être rétablies, entre la France et la Sublime Porte, comme par le passé, les négociants français résidant en Égypte, ou ceux qui voudraient s'y fixer par la suite, jouiront de la même liberté, des mêmes priviléges et franchises qu'avant l'occupation de ce pays par l'armée française.

« 11° Tous les prisonniers faits de part et d'autre, tant à Corfou, Zante, Céphalonie, en Syrie, en Barbarie ou sur quelque autre point de l'empire Ottoman, soit par les Français, la Porte, les Anglais ou les Russes, seront mis en liberté sans rançon, et renvoyés dans leur patrie respective avec les secours et passe-ports nécessaires.

« 12° Toutes hostilités entre la France et la Sublime Porte, ainsi qu'entre les puissances barbaresques, cesseront aussitôt après l'évacuation de l'Égypte, en attendant les conclusions définitives de la paix entre lesdites puissances.

« 13° Les plénipotentiaires français sont autorisés à stipuler et consentir toutes les autres conditions qu'ils jugeront convenables ou conformes aux intérêts de la nation, mais en tant seulement qu'elles ne seront pas diamétralement contraires, ni atténuantes de celles portées dans les présentes instructions.

« 14° Si, cependant, notre situation en Europe était telle que nos frontières fussent déjà envahies, et nos places principales prises ou attaquées, ce que les plénipotentiaires français connaîtront facilement par les papiers publics qu'on ne manquera pas de leur communiquer; comme, alors, très-probablement, les plénipotentiaires adverses n'acquiesceront pas aux conditions ci-dessus et qu'ils insisteront au contraire sur l'évacuation pure et simple de l'Égypte, les plénipotentiaires français déclareront, dans ce cas, que jamais le général français ne consentira à une semblable évacuation que sur les ordres par écrit de son gouvernement : ils demanderont un sauf-conduit pour expédier un courrier extraordinaire au Directoire exécutif, et une suspension d'hostilités jusqu'à son retour, qui sera fixé à quatre mois.

« 15° Le même arrangement pourra avoir lieu dans le cas où les plénipotentiaires ennemis auraient à consulter leurs cours sur les différentes conditions proposées, aux fins d'avoir leur consentement.

« 16° Les plénipotentiaires ne correspondront officiellement que par écrit. »

« Le Caire, 9 décembre 1799.

« *Ordre du jour.*

« Kleber, voulant avoir égard au vif repentir que lui a manifesté la grande majorité de la 2e légère par l'empressement qu'elle a mis à lui faire connaître les auteurs et moteurs de la rébellion dont elle s'est rendue coupable, le 23 novembre, à Damiette (1), et considérant surtout que les officiers et sous-officiers n'ont en rien participé à cet oubli scandaleux de ses devoirs;

« Ordonne que cette demi-brigade soit réorganisée et continue à être portée sur les états de l'armée, avec les modifications suivantes, savoir :

« Art. 1er. Les trois bataillons seront composés chacun de quatre compagnies de chasseurs seulement.

« Art. 2. Les compagnies de carabiniers demeurent supprimées et seront incorporées dans les différents corps de l'armée.

« Art. 3. La musique demeure attachée à la 61e demi-brigade.

« Art. 4. Les principaux coupables seront remis incessamment au conseil de guerre. »

« Le Caire, 10 décembre 1799.

« *Au général Verdier.*

« Lorsque Desaix sera de retour de ses conférences, il vous instruira si les affaires ont pu s'arranger ou non. Dans le dernier cas, qui est le plus probable, on ne tardera pas à combattre, et alors vous laissérez un bataillon à l'Esbet, et vous emploierez les autres à surveiller et défendre, d'un côté, la langue de terre entre la mer et le lac Menzaleh, de l'autre, le canal d'Achmoun, en laissant une garnison à Mansourah et en éclairant cette province sur

(1) Voir ci-dessus, p. 393.

la rive droite du Nil par des colonnes mobiles entre le canal de Chercawie et celui de Mœze. Il sera surtout essentiel d'empêcher que l'ennemi ne puisse s'emparer d'aucun moyen d'embarcation du lac Menzaleh. Vous avez pour tout cela et pour la garnison de Damiette même des troupes en suffisante quantité. En attendant, levez le plus de contributions que vous pourrez.

« Mécontent, en général, de la conduite des habitants de la ville de Damiette, vous la frapperez d'une contribution de 25,000 pataques. »

« Le Caire, 10 décembre 1799.

« *Au général Lanusse.*

« Le citoyen Castez, sculpteur, a modelé en cire un très-beau zodiaque, pris dans les ruines de l'ancienne Thèbes. Je veux lui faire sculpter en marbre ce morceau infiniment intéressant; mais nous n'en trouvons point ici qui soit propre à remplir cet objet, tandis que je suis informé qu'il existe dans les magasins de la douane d'Alexandrie des marbres de diverses dimensions, parmi lesquels il est probable qu'il s'en trouvera une pièce sur laquelle ce zodiaque pourra être sculpté. Je vous prie donc de me les faire expédier au plustôt. »

« Le Caire, 12 décembre 1799.

« *Au général Lanusse.*

« Il ne faut pas voir les choses trop en grand pour être convaincu que, d'ici à quatre ou cinq mois, ni Alexandrie, ni aucun point de la côte dont le commandement vous est confié ne seront et ne pourront être attaqués, eu égard à la mauvaise saison. C'est donc vers le seul point attaquable et où je suis véritablement menacé que je dois, en bonne guerre, réunir mes forces.

« Dès que j'en aurai fini avec le grand vizir, je m'empresserai de vous renvoyer les troupes que je vous ai momentanément retirées; en attendant, simplifiez le plus possible votre service et faites même monter la garde à ces nombreux Français qui se trouvent réunis à Alexandrie, et qui, quoique la plupart trop poltrons pour combattre, sauront au moins empêcher que l'on ne mette le feu à un magasin.

« Mourad-Bey, qui avec plusieurs autres beys réunis occupe la province d'Atfyeh avec une assez grande quantité de Mameluks, m'a déterminé à envoyer Rampon avec des troupes à pied et à cheval (1). La tranquillité de la côte vous permettra aussi d'employer votre cavalerie pour dissiper les rassemblements de Moghrebins et d'Arabes qui se forment dans le Bahyreh. »

« Le Caire, 16 décembre 1799.

« *A l'ordonnateur en chef.*

« Je vous préviens que l'armée se réunira à Belbeys et Sâlheyeh dans les premiers jours du mois prochain. Je vous invite, en conséquence, à mettre une activité extraordinaire à l'approvisionnement de ces deux places, tant pour les hommes que pour les chevaux et chameaux. »

« Le Caire, 17 décembre 1799.

« *Au général Desaix.*

« Après votre départ du Caire, Morand m'a rendu compte que sir Sidney-Smith était disposé à accorder des passe-ports pour faire transporter nos blessés en France. Vous les accepterez si vous le trouvez encore dans ces dispositions, et me les ferez passer sur-le-champ. J'ai environ 600 hommes dans le cas de profiter de cette heureuse circonstance.

« Le 8 ou le 9 de ce mois, le colonel John Douglas a envoyé son lieutenant-colonel Branley à El-Arych, pour faire au commandant de ce fort une sommation pleine de jactance et de ridicule. Ce dernier y a répondu ainsi qu'il le devait; mais cette démarche, qui ne peut avoir été faite que par les ordres du commodore Smith, me ferait presque croire qu'il ne mettra point dans la négociation toute la volonté possible pour la terminer. Vous ferez tel usage que vous jugerez à propos de cette observation.

(1) Friant informait (11 décembre) le général en chef qu'il avait poursuivi Mourad-Bey dans des déserts à peine praticables; il était près de l'atteindre, mais, obligé de s'arrêter pour faire des vivres, il exprimait la crainte que ce bey ne prît assez d'avance pour passer le Nil à Akmim. Il était résolu à le poursuivre jusqu'à Assouan.

« Quant au terme à accorder au parlementaire que je demande de pouvoir envoyer en France, il peut être fixé, ainsi que je l'ai dit dans mes instructions, à quatre mois, et même à trois, si cela était absolument nécessaire. »

« Le Caire, 19 décembre 1799.

« *Au grand vizir.*

« L'officier parlementaire que j'avais envoyé à sir Sidney-Smith n'a été de retour au Caire que le 6 de ce mois; cependant, le lendemain le commodore se trouvait déjà devant Damiette et paraissait étonné de ce que mes plénipotentiaires n'étaient point encore arrivés. Ils eussent eu des ailes qu'ils ne l'auraient pu. Dès lors le vaisseau a disparu et, depuis le 11, mes envoyés sont à l'attendre (1). J'ai cru devoir vous prévenir de ces particularités, afin qu'aucun retard, ni aucune mauvaise intention ne puissent m'être imputés.

« Je ne parlerai pas à Votre Excellence de la sommation qui a été faite à la garnison d'El-Arych de la part du colonel Douglas, en même temps que mes plénipotentiaires se sont rendus au lieu indiqué pour les conférences, parce que je suis convaincu que déjà elle aura désapprouvé cette démarche. »

« Le Caire, 22 décembre 1799.

« *Au général Samson.*

« J'ignorais l'événement arrivé à El-Arych, lorsque je reçus votre lettre, par laquelle vous me faites connaître que le trimestre du chef de bataillon Cazals est expiré, et qui m'a fait prendre la détermination d'envoyer à ce poste le général Morand. Ainsi cette affaire n'entre pour rien dans mes dispositions. Si vous croyez devoir laisser encore cet officier dans ce fort, j'y consens de grand cœur; mais je crains qu'il ne s'affecte tout autant d'être remplacé dans son commandement que s'il était réellement relevé : vous en agirez toutefois ainsi que vous le jugerez convenable. Mon intention n'est point de faire de la peine à Cazals, que j'aime et que j'estime, et, au chapitre de l'amour-propre près, je crois qu'il s'arrangera fort bien avec Morand. »

(1) Le 16 Sidney-Smith n'avait point encore reparu.

Le 24 décembre, le général Desaix informait l'adjudant généra Devaux qu'il venait de conclure avec le commodore Sidney-Smith un armistice d'un mois. Il l'invitait à en donner connaissance à l'armée, et en particulier au général Destaing, à Qatyeh. Il ajoutait : « Il ne faut pas trop se fier à tout cela. » L'événement d'El-Arych ne tarda pas à justifier cette défiance.

Le 25, le général en chef écrivait au grand vizir :

« Le courrier de Votre Excellence m'a remis sa dernière dépêche le 24 de ce mois, à 10 heures du soir. J'allais expédier le lendemain à mes plénipotentiaires, qui se trouvaient à Damiette depuis quatorze jours, l'ordre de se rendre par terre à Gaza, lorsque j'ai reçu d'eux la nouvelle que le vaisseau de sir Sidney-Smith avait paru et qu'ils allaient se rendre à son bord. Je présume qu'en ce moment ils sont près de Votre Excellence et que les négociations sont en bon train.

« L'approche de l'armée de Votre Excellence n'a rien dû ajouter ni diminuer à mes instructions; mes intentions, mes vœux sont toujours les mêmes; ils sont conformes aux intérêts de la France, de la Sublime Porte et de l'Angleterre. Votre Excellence serait encore à Damas que je ne changerais pas de langage; j'offre la paix, l'amitié et l'évacuation de l'Égypte d'une main, et j'accepte la bataille de l'autre. Votre Excellence choisira dans sa sagesse.

« Conformément aux usages de la guerre et à ce que dicte la saine raison, je fais suspendre les hostilités, et je compte bien que Votre Excellence agira de même pour ce qui la regarde.

« Si, depuis longtemps, on avait pu s'entendre, il y aurait eu beaucoup moins de sang répandu. Puissions-nous enfin voir le terme de nos différends, qui jamais n'auraient dû exister. »

« Le Caire, 25 décembre 1799.

« *Au général Desaix et à l'administrateur Poussielgue.*

« Le 19 de ce mois, j'ai expédié à Gaza au grand vizir la lettre dont vous trouverez ci-joint copie (1). Pendant qu'elle cheminait, le vizir, de son côté, m'envoyait son Tartare, qui est arrivé hier soir vers 11 heures. La lettre dont il était chargé porte en substance

(1) Voir ci-dessus, p. 407.

que le gros temps n'a pas permis à sir Sidney-Smith de tenir devant les côtes de Damiette, qu'il fut obligé de gagner le large, où, surpris par une tempête, il eut beaucoup de peine à regagner Jaffa.

« Il a fait, depuis, une seconde tentative qui n'a pas mieux réussi, ce qui l'a déterminé, lui vizir, à inviter sir Sidney-Smith à se rendre à Gaza, où il me prie d'envoyer pareillement mes plénipotentiaires. J'allais donc faire partir vos chevaux et vos tentes pour Qatyeh et vous engager à traverser le lac Menzaleh pour vous y rendre pareillement et continuer de là votre route par terre. Mais, au moment où l'on faisait toutes ces dispositions, je reçois votre lettre du 21 par laquelle vous m'annoncez l'apparition du *Tigre*, qui probablement vous conduira à Gaza, où je vous fais tenir celle-ci par duplicata au moyen du Tartare, et en même temps par le retour de l'exprès que vous m'avez envoyé de Damiette.

« Je n'ai rien à ajouter à tout ce que je vous ai mandé, sinon de me faire connaître l'ultimatum de sir Sidney-Smith avant de rompre les négociations, et, comme le manque de vivres pourrait peut-être rendre difficile l'acceptation de l'armistice et de l'envoi du courrier, vous pouvez avancer de ma part que, dès que la trêve sera arrêtée, j'ouvrirai le commerce en blé et grenailles entre l'Égypte et la Syrie, par terre; que j'en prends dès à présent l'engagement formel; mais il faut que les troupes ottomanes se retirent en totalité sur Gaza, sans rien laisser devant El-Arych.

« Je ne réponds pas à la proposition de sir Sidney-Smith relativement à l'occupation provisoire d'El-Arych et de Qatyeh par les troupes ottomanes; car je pense qu'elle n'a pu m'être faite sérieusement. »

« Le Caire, 25 décembre 1799.

« *Au général Friant.*

« Vous avez dans la haute Égypte, pour agir contre Mourad-Bey, le tiers des troupes disponibles de l'armée, et il n'était sans doute pas trop raisonnable de penser que, menacé par l'armée du grand vizir, qui est déjà à El-Arych et qui n'attend pour commencer les hostilités que la rupture infaillible des négociations, je puisse laisser dans l'Atfyeh Rampon et ses troupes, sur lesquelles dorénavant vous ne devez plus compter; mais vous y suppléerez par vos talents, votre zèle et votre grande activité.

« Les troupes d'ici sont en marche pour se porter sur les frontières de la Syrie, et je n'attends qu'un courrier pour partir moi-même avec le corps de cavalerie. Je compte que vous vous appliquerez à couvrir le Caire du côté de l'Atfyeh, et à faire en sorte que Mourad-Bey et ses partisans ne puissent rien faire de considérable.

« Vous apprendrez de grandes nouvelles d'ici à quinze jours : j'ai le pressentiment que nous mettrons le grand vizir et son armée en pleine déroute. »

« Le Caire, 26 décembre 1799.

« *Au général Dugua.*

« Je vous préviens qu'il s'est établi un nouveau foyer d'intrigues dans les prisons de la citadelle, d'où partent journellement des billets séditieux adressés aux différents corps ; il m'en a été remis, hier, trois de ce genre.

« Aucun écrit ne doit sortir de ces lieux de détention sans la participation du commandant Dupas, qui, avant de les faire tenir à leurs adresses, doit en prendre lecture. Donnez des ordres en conséquence. »

« Le Caire, 28 décembre 1799.

« *Au général Reynier.*

« Je reçois à l'instant votre lettre du 27, par laquelle vous m'annoncez la présence des ennemis entre El-Arych et Qatyeh et la présence du vizir devant El-Arych. Quoique, ainsi que vous, j'aie peine à croire ces nouvelles, il faut pourtant agir comme si elles étaient fondées, réunir vos troupes à Sâlheyeh et renforcer Qatyeh ; car, si l'ennemi occupait ce dernier poste, il n'y aurait plus moyen de communiquer avec El-Arych. Je n'attends plus qu'une lettre de vous pour me mettre en marche pour Belbeys avec le reste de l'armée ; il faut conséquemment que votre correspondance soit extraordinairement active. Ce qui me tranquillise est la marche de Morand et de deux bataillons de la 25e, partis hier d'ici pour Qatyeh. Si chacun fait son devoir, ces quinze bataillons sont déjà en état d'arrêter tout ce que le grand vizir aurait inconsidérément lâché contre nous.

« *P. S.* J'ai fait filer le Tartare à travers la division d'ici et toute l'artillerie; les choses étaient disposées de manière que, pendant deux heures de temps, il n'a vu que des troupes, du canon et des chameaux. Tout cela a paru l'étonner; je ne sais l'effet que cela pourra produire. »

« Le Caire, 29 décembre 1799.

« *Au général Reynier.*

« Il faut aller débloquer El-Arych sitôt que vous serez en mesure. J'envoie ce soir la 75e avec Rampon à Belbeys, et je le suivrai demain. L'attaque que je vous ordonne est d'autant plus nécessaire que les propositions de sir Sidney-Smith sont de la plus grande indécence. Je ne crois pas que votre succès puisse être équivoque, et, conséquemment, vous allez vous couvrir de gloire. Je resterai de ma personne à Belbeys. Si vous voulez de la cavalerie, je vous en enverrai. »

« Le Caire, 29 décembre 1799.

« *Au grand vizir.*

« J'apprends que les escarmouches continuent devant El-Arych et, en conséquence, je déclare à Votre Excellence que, tant qu'elle n'aura pas fait retirer ses troupes à une bonne marche de ce fort, aucune trêve, aucun arrangement ne saurait avoir lieu. Si les intérêts mêmes confiés à Votre Excellence ne lui prescrivaient point la plus grande loyauté dans les circonstances actuelles, elle aurait dû y être déterminée par la franchise avec laquelle j'ai parlé et agi depuis nos relations.

« J'ai aussi à me plaindre de la non-exécution du cartel d'échange arrêté entre le général français Marmont et Patrowa-Bey devant Aboukir. D'après ce cartel, qui doit avoir obtenu l'approbation de Votre Excellence, puisque Sidney-Smith le rappelle souvent dans ses écrits, il lui serait sans doute difficile de justifier l'arrestation des Français tombés en son pouvoir, lorsqu'il lui est connu que j'ai peut-être cinquante fois plus d'Osmanlis à offrir en échange. Je prie Votre Excellence de vouloir bien également s'expliquer à ce sujet, et de croire à la haute considération que j'ai pour elle. »

« Le Caire, 29 décembre 1799.

« *Au général Dugua.*

« Je pars demain avec la cavalerie, l'artillerie et ce qui reste de la division du général Desaix; je vous laisse, indépendamment des troupes auxiliaires, une partie de la 2e légère et la 18e de bataille, ce qui, avec l'artillerie du fort, me paraît bien suffisant pour garder le Caire et Gyzeh. J'ai écrit à Friant de vous couvrir, du côté de l'Atfyeh, des partis ennemis.

« Je vous autorise à ouvrir toutes les lettres qui pourraient m'être adressées pendant mon absence et à répondre aux plus pressantes. Je laisse au Caire l'ordonnateur en chef et le payeur général; secondez l'un et l'autre : le premier, pour m'envoyer fréquemment des subsistances par l'occasion de la caravane de Thor; le second, pour obtenir fréquemment des Coptes les fonds nécessaires au service. Je préviens le Divan de mon départ; je vous donnerai fréquemment de mes nouvelles. »

« Le Caire, 29 décembre 1799.

« *Au général Reynier.*

« Je me hâte de vous prévenir que je viens de recevoir, à l'instant, une lettre de Devaux, qui annonce que Desaix a conclu, le 24, un armistice d'un mois. Ma lettre dans laquelle je vous ai ordonné d'aller attaquer El-Arych, et dont le général Robin s'était rendu porteur, était partie lorsque j'ai reçu cette nouvelle. Je change, en conséquence, mes dispositions et je n'envoie, demain, à Belbeys que Rampon avec la 75e et le restant du 2e régiment de dragons. Quant à vous, mon cher général, je vous donne l'option, ou de marcher sur El-Arych et de culbuter Dervich-Pacha, en feignant d'ignorer cet armistice, chose sur laquelle on s'expliquerait ensuite, ou bien, si vous n'étiez point en mesure de le faire, d'attendre un courrier que je vous expédierai très-incessamment, des dépêches duquel vous prendriez connaissance, pour vous y conformer. Vous devinez déjà que c'est un arrangement que je proposerai au grand vizir pour conserver la communication libre

avec El-Arych. Cependant, la première mesure est celle que je préférerais ; de toutes les manières, il faut conserver nos communications.

« Je partirai pour Belbeys avec le restant de la troupe, ou sur une de vos lettres qui m'annoncerait l'approche de l'ennemi, ou dans cinq ou six jours. »

« Le Caire, 30 décembre 1799.

« *Au général Reynier.*

« Ci-joint une copie de la lettre que j'écris au grand vizir. Le Pacha, de son côté, lui écrit également, ainsi qu'à Dervich-Pacha, pour les engager à ne pas donner lieu par une imprudence à une rupture des négociations entamées, les engageant à retirer ou faire retirer leurs troupes à une marche d'El-Arych, pour me laisser la libre communication avec ce fort. D'après ces lettres et l'armée en marche qu'a vue le Tartare, j'ai la presque conviction que Dervich-Pacha se retirera à votre approche ; mais il faudra marcher le plus tôt possible et dès que votre division sera réunie. Je fais filer de suite un bataillon de la 75e sur Qatyeh, qui pourrait suffire à ce poste pendant votre absence, de manière que vous auriez non-seulement toute votre division mais encore la 25e pour agir, et votre succès me paraît certain.

« Je tiens singulièrement à ce que Morand et une nouvelle garnison soient jetés dans le fort d'El-Arych avant que l'ennemi entreprenne de l'attaquer, et, s'il y avait un convoi prêt à Qatyeh, vous ne manqueriez sûrement pas de l'y jeter en même temps; aussitôt cette opération faite, vous reviendriez sur vos pas, en laissant une demi-brigade à Qatyeh et prenant la position de Sâlheyeh avec le reste de la division.

« Quant à la nouvelle de l'armistice, elle ne m'est point arrivée directement par le général Desaix, elle m'a été seulement annoncée par l'huluberlu Devaux, et ce qu'il y a de particulier, c'est que Devaux m'annonce qu'il doit avoir été conclu le 24; tandis que j'ai reçu de Desaix une lettre du 25, dans laquelle il ne m'en parle nullement. Ceci, comme vous voyez, met notre conscience grandement à l'aise.

« Je suis impatient d'apprendre votre marche sur El-Arych; instruisez-m'en le plus tôt possible. »

« Le Caire, 30 décembre 1799.

« *Au citoyen Livron.*

« Je vois avec plaisir que vous acceptez la mission que je vous ai offerte pour la Turquie. Il est pour nous de la plus grande importance de connaître la situation des esprits et des choses de ce pays, et je n'ai sans doute pu faire un meilleur choix pour obtenir les renseignements qui me sont nécessaires à cet égard, ayant la certitude que vous correspondrez à cette marque de confiance et de mon estime avec autant de zèle que de sagacité, et que je ne tarderai pas à recevoir les notes que je vous ai demandées conformément aux instructions ci-jointes.

« Je vais m'occuper à vous procurer tous les moyens que vous me dites vous être nécessaires pour remplir sûrement la mission dont vous êtes chargé.

« Ci-joint votre passe-port, qui, dans tous les temps, vous mettra en règle vis-à-vis du gouvernement français; vu les difficultés et l'éloignement de votre mission, il est valable pour une année.

« *Instructions.*

« 1° Se procurer toutes les nouvelles de l'Europe en général et des nouvelles particulières de la France;

« 2° S'il se fait de nouveaux préparatifs d'un embarquement prochain pour l'Égypte, où, et à quelle quantité à peu près;

« 3° S'il marche des troupes par l'Anatolie pour renforcer l'armée du grand vizir en Syrie;

« 4° Quelle est l'opinion des Turcs en général et des grands en particulier sur l'alliance entre la Russie et la Porte. La haine entre ces deux nations est-elle toujours la même? Les Anglais ont-ils réussi à nous faire détester autant qu'ils le prétendent? Ou pourrait-on avoir quelque espérance de rapprochement et de paix entre la France et la Porte avant la paix générale?

« 5° De quel œil les Turcs voient-ils les Russes occuper les îles de Corfou, Zante et Céphalonie? Les Anglais, eux-mêmes, n'en

conçoivent-ils pas quelques inquiétudes, ou au moins quelque jalousie? »

« Le Caire, 31 décembre 1799.

« *Au général Reynier.*

« Deux heures après le départ de ma lettre d'hier, j'ai reçu une lettre de sir Sidney-Smith, du 26 décembre, par laquelle il m'annonce qu'il va se rendre à Gaza avec mes deux plénipotentiaires, à l'invitation du grand vizir. La suspension d'armes, pendant le temps que dureront les négociations, ne peut donc plus être équivoque. En conséquence, j'ai donné ordre à Rampon de rentrer avec la 75e et au 20e dragons, pour diminuer la consommation des magasins de Belbeys. Vous reviendrez vous-même prendre position dans ce dernier endroit dès que vous aurez la certitude que Morand sera arrivé à El-Arych, laissant cependant à Sâlheyeh assez de monde pour pouvoir favoriser la rentrée des denrées achetées par les agents dans les différents villages. Le général Robin, qui vous attendra à Belbeys, en fera autant de son côté. Tous ces mouvements n'auront, au reste, pu produire qu'un très-bon effet moral sur l'armée ennemie. Je ferai toujours partir, le 10 janvier, la 61e pour relever la 25e à Qatyeh et à El-Arych. »

« Le Caire, 31 décembre 1799.

« *Au général Reynier.*

« Je viens de recevoir votre lettre du 29; les choses sont actuellement dans le même état que ces jours derniers; c'est à vous à me faire connaître ce qui se passe du côté de Sâlheyeh, et, dans tous les cas, il serait bien bon que vous pussiez tenir votre division réunie à Sâlheyeh; mais si les vivres vous en empêchaient absolument, il faudrait bien revenir sur Belbeys, sauf à retourner de nouveau à la fin du mois à Sâlheyeh. On a envoyé de l'argent pour ramasser de l'orge et des fèves; mais les employés marquent que sans force armée rien ne bouge et que les denrées achetées et payées ne rentreront jamais dans les magasins; il faudra donc nécessairement vous entendre avec les administrations à ce sujet.

Je fais partir d'ici différents convois pour Belbeys, profitant pour cela des chameaux de la caravane de Thor, arrivée le 27 au Caire. »

« Le Caire, 3 janvier 1800.

« *A Desaix et à Poussielgue.*

« Je vous préviens que je fais partir demain mon aide de camp Baudot avec une dépêche pour Sidney-Smith et une autre contenant un supplément d'instructions qu'il est chargé de vous remettre en mains propres, ou au moins à un de vos officiers, qu'à cet effet vous pourriez expédier à Jaffa, si c'est là le point de mouillage. Vous voudrez bien profiter de son retour pour me faire connaître où en sont vos conférences.

« Je vous prie de vous occuper vivement du déblocus d'El-Arych, sans lequel il serait difficile qu'un armistice pût avoir lieu, et, sans cet armistice, je ne vois pas comment l'on pourrait asseoir avec calme les bases des négociations dont vous êtes chargés. »

« Le Caire, 3 janvier 1800.

« *A Desaix et à Poussielgue.*

« J'ai reçu les lettres que vous m'avez adressées du bord du *Tigre,* et je vous présume actuellement sur la plage de Gaza.

« J'ai reçu aussi les journaux de Francfort jusqu'au 10 octobre; ils ont particulièrement fixé mon attention.

« Si jamais le douzième paragraphe (1) de la lettre de Bonaparte doit être applicable à une circonstance, c'est bien celle-ci : l'Ita-

(1) Voici le paragraphe mentionné : « Si, par des événements incalculables, toutes les tentatives étaient infructueuses, et qu'au mois de mai vous n'eussiez reçu aucun secours ni nouvelles de France; si, cette année, malgré toutes les précautions, la peste était en Égypte, et que vous perdiez plus de 1,500 soldats, perte considérable puisqu'elle serait en sus de celle que les événements de la guerre occasionneraient journellement; je dis que, dans ce cas, vous ne devez pas vous hasarder à soutenir la campagne prochaine, et vous êtes autorisé à conclure la paix avec la Porte Ottomane, quand même l'évacuation de l'Égypte devrait en être la condition principale. Il faudrait seulement éloigner l'exécution de cet ordre, si cela était possible, jusqu'à la paix générale. »

lie perdue, l'armée navale sortie de la Méditerranée et bloquée dans le port de Brest; la flotte hollandaise au pouvoir des ennemis; les Anglais et les Russes dans la Hollande; Müller battu sur le Rhin; les frontières de l'Alsace livrées à la défense de ses habitants; la Vendée ressuscitée de ses cendres, et Mayence en feu; enfin, le corps législatif proposant de déclarer la patrie en danger, et rejetant cette proposition, non pas parce que le danger n'existe réellement pas, mais parce que le décret qui pourrait le constater n'y apporterait aucun remède : quoi de plus alarmant!

« D'après cela et la situation plus que pénible dans laquelle je me trouve, et qui devient de jour en jour plus difficile, je crois, comme général et comme citoyen, devoir me relâcher de mes premières prétentions et tâcher de sortir d'un pays que, sous plus d'un rapport, je ne puis conserver, duquel on ne paraît pas même s'occuper en France, si ce n'est pour en improuver la conquête. L'espoir d'un renfort prompt et suffisant devait nous engager à gagner du temps; cette espérance détruite, le temps que nous passons ici est perdu pour la patrie : hâtons-nous de lui porter un secours qu'elle est hors d'état de nous faire parvenir.

« En conséquence, dès que l'on vous proposera la simple neutralité de la Porte Ottomane pendant la guerre et la libre sortie de l'Égypte avec armes, bagages et munitions, avec la faculté de servir partout et contre tous à notre retour en France, vous devez conclure le traité sans hésiter, et je m'empresserai de le confirmer. Je remettrai de suite pour garantie du traité le fort d'El-Arych; mais les autres places et forts, tant dans la haute Égypte que dans la basse, ne seront évacués ni cédés que lorsque tous les bâtiments nécessaires à notre traversée seront rendus devant Damiette et Alexandrie, munis de vivres. Le nombre de ces bâtiments sera calculé sur 25,000 hommes. Les commissaires turcs qui pourraient être envoyés au Caire devront être accompagnés d'officiers anglais qui serviront d'otages; j'en fournirai de mon côté à sir Sidney-Smith en nombre et à grade égaux; mais, dans tous les cas, vous ne romprez pas vos négociations sans que vous m'ayez fait connaître au préalable le dernier mot du grand vizir. »

« Le Caire, 4 janvier 1800, 10 heures du soir.

« *A Baudot, aide de camp.*

« J'apprends à l'instant que le fort d'El-Arych a été pris de surprise le 30 décembre, tandis que l'armistice devait commencer le 24, suivant un avis donné par Devaux à Destaing. Vous préviendrez de cet événement mes plénipotentiaires et vous leur ferez dire, si vous ne pouvez leur communiquer cette lettre, qu'il n'y a plus à balancer, qu'il faut terminer la négociation en se rapprochant le plus possible de mes dernières instructions. Hâtez votre marche ainsi que votre retour (1). »

« Le Caire, 4 janvier 1800.

« *Au général Reynier.*

« J'ai reçu votre lettre il y a deux heures. L'événement d'El-Arych est un de ceux auxquels on ne devait jamais s'attendre; il est affligeant, mais il ne doit pas nous décourager : une bataille gagnée peut nous donner encore le temps de nous reconnaître.

« Je donne ordre à Rampon de se rendre à Sâlheyeh, avec les deux bataillons de la 75e qui lui restent et son artillerie; vous ferez bien de lui confier ce poste important et de lui laisser les trois bataillons de cette brigade. Vous rassemblerez alors toute votre division à Qatyeh pour recevoir la bataille de l'avant-garde ennemie, si elle vient vous l'offrir, ou pour l'aller chercher à la première citerne, si vous êtes instruit à temps de son arrivée. Vous avez quatorze bataillons, un régiment de cavalerie et une belle artillerie; je ne crois pas qu'avec cela vous puissiez douter d'un brillant succès; au reste, je donne encore l'ordre à Verdier de vous envoyer deux bataillons de Damiette.

« Quant à moi, je resterai avec la 61e, la cavalerie et l'artillerie de réserve à Belbeys, pour couvrir le Caire contre tout ce qui pourrait venir par l'Ouady, et pour communiquer avec Suez, fortement en l'air depuis la perte d'El-Arych. Tout cela va s'exécuter sur-le-champ; ne différez pas non plus d'un instant votre mouvement.

(1) La lettre du 5 *à Desaix et à Poussielgue* prouve que ce billet devait courir après Baudot, déjà parti.

« Je vais écrire à Friant de se rendre près de moi ou au moins de se rapprocher du Caire le plus possible. C'est dans cette attitude que nous attendrons les événements ultérieurs. Marcher sur El-Arych sans attaquer le fort est une folie : ils fuiront devant vous et reviendront sur leurs pas lorsque vous aurez disparu. Attaquer le fort serait pire encore. »

« Le Caire, 5 janvier 1800.

« *A Desaix et à Poussielgue.*

« Hier à 10 heures du soir, c'est-à-dire longtemps après le départ de Baudot, j'ai reçu une lettre qui m'annonce que l'ennemi, ayant profité du caractère sacré d'un parlementaire, a surpris, le 30 décembre, El-Arych et, après un grand carnage essuyé de part et d'autre, a réussi dans ses entreprises. Vous devez naturellement être mieux que moi instruits de cet événement et de ses détails et vous aurez pu déjà faire vos réclamations à cet égard. Si cependant vos négociations prennent la tournure que j'en espère, il serait inutile d'insister sur la restitution de ce fort; mais qu'au moins l'armistice proposé par le grand vizir et Sidney-Smith, et qui doit être connu maintenant de toute l'armée ottomane, soit à l'avenir respecté, et garanti, si faire se peut, par des otages. J'aime d'ailleurs à croire que ni le grand vizir ni Sidney-Smith ne sont en rien et pour rien dans une entreprise aussi contraire au droit des gens; c'est à vous à m'en instruire.

« Je pars demain avec toute l'armée pour occuper toute la lisière du désert et me tenir prêt à tout événement. »

Ainsi Kleber ne sut que le 4 janvier la surprise d'El-Arych. Voici ce qui s'était passé.

Le 22 décembre, environ 30,000 hommes de l'armée du grand vizir, ayant à leur tête le seraskier Radjup-Pacha, investirent le fort d'El-Arych, et, le même jour, le chef de bataillon Cazals fut sommé de se rendre; il répondit qu'il se défendrait jusqu'à la dernière extrémité. Le 23, l'ennemi établit des batteries et construisit des parallèles. Le 24, à la pointe du jour, les batteries turques ouvrirent le feu. Le grand vizir arriva, accompagné du colonel anglais Douglas, avec de l'artillerie et des troupes considérables. Un corps de

cavalerie, Turcset Mameluks, enleva sous le fort une demi-compagnie de grenadiers.

Le 25, l'ennemi fait une attaque contre le fort d'El-Arych. Elle est repoussée. A l'entrée de la nuit, le commandant Cazals est prévenu de discours séditieux tenus dans la garnison, et prend les mesures nécessaires pour arrêter un mouvement insurrectionnel près d'éclater. A 10 heures, il reçoit une lettre, portant 80 signatures et écrite au nom de la garnison, qui lui signifie de rendre la place dans le délai de douze heures. Le 26, au point du jour, le commandant rassemble la garnison dans l'intérieur du fort et cherche à ramener les soldats au devoir en faisant appel à leurs sentiments d'honneur. Son discours est interrompu et suivi de cris séditieux. Ayant enfin obtenu le silence, Cazals s'écrie : « Soldats ! si tout ce que l'on a pu vous dire ne vous satisfait pas; puisqu'il s'en trouve parmi vous qui veulent se déshonorer, je vais faire ouvrir les portes..... que les lâches se retirent et aillent trouver l'ennemi. Quant à moi, je me défendrai jusqu'à la dernière extrémité, avec les officiers et les braves qui ont encore des sentiments français. »

La porte fut ouverte; mais ces dernières paroles furent décisives, et tout le monde reprit son poste.

La situation où se trouvait la garnison rendit impossible l'arrestation des principaux meneurs.

Deux heures après le coucher du soleil, l'ennemi tente une attaque et est repoussé avec une perte considérable.

Le 28, construction d'une nouvelle batterie, assez rapprochée de la tour à l'ouest de la porte vers laquelle paraissait se diriger l'attaque.

Après six jours de tranchée ouverte, les progrès de l'ennemi ne répondaient point au grand appareil qu'il avait déployé; la défense était active, et peu de nos pièces étaient démontées, malgré 7 à 8,000 coups de canon et près de 3,000 bombes tirées sur la place.

Le commandant Cazals espérait, dans les conditions où il se trouvait, soutenir le siége tant que dureraient les munitions de guerre, qu'il ménageait de manière à prolonger la défense jusqu'au 10 ou 15 janvier 1800. Mais l'esprit d'insubordination et de révolte qui s'était manifesté dans l'armée, notamment à Damiette

et à Alexandrie, s'était communiqué jusqu'à El-Arych par l'incorporation, dans la 13e demi-brigade, de quelques grenadiers de la 2e légère, insurgés de Damiette.

Le 29, pour repousser une attaque de l'ennemi, le commandant Cazals ordonna une sortie de la compagnie de grenadiers du bataillon de la 13e. Le capitaine se porta en avant, mais, n'ayant été suivi que par 2 hommes, il fut obligé de rétrograder. Le commandant réitéra trois fois l'ordre d'attaquer l'ennemi, qui était déjà établi sur le saillant d'un bastion : les grenadiers répondirent qu'ils ne marcheraient pas. Cependant une partie des troupes continuait la défense et, par un feu de mousqueterie et une grêle de pierres, couvrait de morts et de blessés les glacis où les ennemis s'établissaient; mais un grand tumulte régnait dans la lunette où étaient placés les grenadiers, et dans le fort plusieurs soldats criaient qu'il fallait se rendre, et refusaient de combattre.

Le commandant Cazals fit tous les efforts possibles pour rappeler au devoir les séditieux; ce fut en vain; quelques soldats essayèrent même d'abattre notre drapeau, dont la garde avait été confiée à deux officiers, qui, entourés de quelques braves, purent le défendre; il fut plusieurs fois abattu et relevé; on en vint même au point de s'entr'égorger dans l'intérieur du fort.

Les grenadiers, croyant sans doute n'avoir pas assez fait pour leur honte, appelèrent l'ennemi, qui, voyant le feu interrompu, se montrait hors de ses tranchées; les Turcs se portèrent en foule à la lunette et y furent introduits par ces grenadiers.

D'un autre côté, des volontaires, après avoir arboré le drapeau musulman sur une tour, aidèrent les Turcs à monter dans le fort. Plusieurs de ces traîtres ne tardèrent pas à recevoir la récompense de leur trahison : ils furent descendus par les mêmes cordes et, arrivés au pied du mur, eurent la tête tranchée.

Le commandant avait envoyé un officier du génie en parlementaire pour obtenir une suspension d'armes. Comme cet officier sortait du fort, les Turcs se jetèrent sur lui et le massacrèrent.

Le fort se trouvait envahi de tous côtés, et le commandant, ne pouvant plus songer à la moindre défense, demanda à capituler pour tâcher de sauver le peu de braves qui lui étaient restés fidèles.

Au mépris de cette capitulation, et malgré les efforts que firent les chefs turcs pour arrêter les désordres de leurs troupes fanati-

sées, le fort d'El-Arych ne tarda pas à présenter le spectacle affreux d'une place prise d'assaut. De toutes parts les Français étaient égorgés, massacrés; à ces scènes d'horreur vint se joindre l'explosion d'une tour qui renfermait des poudres, et qui engloutit sous ses décombres Turcs et Français.

La milice turque se conduisit avec une cruauté indescriptible: 22 Français qui se trouvaient dans une tour furent placés successivement sur un canon, où on leur trancha la tête à coups de pioche; un seul fut sauvé par un officier turc.

Les Français échappés au massacre furent conduits auprès du grand vizir, qui les traita avec humanité.

La garnison du fort, qui se composait du 1er bataillon de la 13e demi-brigade, d'une compagnie de canonniers et de quatre compagnies de sapeurs, total 450 hommes, perdit 240 hommes, y compris les quelques pertes depuis le commencement du siége.

Quelques propos qui avaient fait croire à la garnison qu'El-Arych était abandonné à ses propres forces; les manœuvres secrètes des Anglais et des Turcs, qui promettaient le traitement le plus favorable et le retour en France, furent les principales causes de ce malheur, qui aurait été évité, si les troupes avaient su sacrifier à l'honneur et à l'intérêt de la patrie les sentiments personnels. Le massacre d'une partie de la garnison fut le prix de son insubordination et de sa lâcheté.

Les nouvelles d'Europe et la surprise déloyale d'El-Arych précipitèrent le dénouement des négociations.

Dans la pensée du Directoire et du général Bonaparte, l'expédition d'Orient avait été entreprise contre la Grande-Bretagne et non contre la Turquie. « L'intention de la République française était de détruire les Mameluks, et non de faire la guerre à la Sublime Porte; de nuire aux Anglais, et non à son grand et fidèle allié l'empereur Sélim. » (Lettre de Bonaparte au grand vizir, 17 août 1799.) « Les Français, en venant en Égypte, n'avaient d'autre but que de faire trembler les Anglais pour leurs possessions et leur commerce des Indes, et de les forcer à la paix. » (Lettre de Kleber au grand vizir, 17 septembre 1799.) Aussi, dès le lendemain de la prise d'Alexandrie, le général en chef de l'armée d'Orient s'était empressé de rassurer Constantinople sur les intentions du gouvernement français. Ces protestations d'amitié, d'ailleurs

démenties par les actes, n'avaient point empêché la Turquie de céder aux sollicitations intéressées de l'Angleterre et de déclarer la guerre à la France dans le mois de janvier 1799. Avant son départ pour l'Europe, Bonaparte avait écrit (17 août) au grand vizir pour lui rappeler ses démarches infructueuses auprès du Grand Seigneur et pour lui montrer que « la Sublime Porte, avec une précipitation inouïe, avait déclaré la guerre à ses véritables amis et s'était alliée à ses véritables ennemis ».

Kleber n'avait fait que poursuivre les négociations entamées par son prédécesseur.

Persuadé que l'occupation de l'Égypte par l'armée française rallumait la guerre dans toute l'Europe, il espérait que l'évacuation de cette province pourrait être un acheminement à la paix générale. C'est alors qu'il se détermina à faire au grand vizir les premières ouvertures. L'évacuation, effectuée à cette époque, satisfaisait les intérêts de l'empire Ottoman, procurait un grand avantage à l'Angleterre, qu'elle délivrait de toute inquiétude sur les Indes, et l'armée française, forte de ses victoires et de sa position, avait le droit d'exiger des compensations honorables proportionnées aux avantages qu'elle abandonnait. Tel était le sens des conditions que devait présenter le général Desaix.

Les négociateurs français avaient ordre de demander : 1° à conclure une paix définitive avec la Porte; 2° que la Turquie se détachât de la triple alliance et rétablît ses anciennes relations avec la République française; 3° que l'Angleterre garantît l'intégrité de l'empire Ottoman; 4° qu'en échange de l'évacuation de l'Égypte, on rendît tout ce que les alliés avaient pris sur les Français dans la Méditerranée; 5° que l'armée française, avec ses canons, armes et bagages, fût transportée en droite ligne à Toulon, où elle serait, dès le moment de son arrivée, disponible pour exécuter les ordres de son gouvernement.

A la demande d'une évacuation pure et simple, faite par Sidney-Smith, Kleber avait répondu fièrement au commodore anglais : « Vous n'avez jamais pensé sérieusement qu'une armée française et chacun des individus qui la composent puissent écouter des propositions incompatibles avec la gloire et l'honneur. Les Français n'ont jamais demandé à quitter l'Égypte uniquement pour retourner dans leur patrie... mais ils la quitteront avec autant de

plaisir que d'empressement, si cette évacuation peut devenir le prix de la paix générale. » (Lettre du 30 octobre.)

Le commandant de l'Égypte était convaincu (ses rapports au Directoire le prouvent) qu'il lui serait impossible, avec une armée réduite par les maladies, nue, mal payée et dispersée de tous côtés, de résister sans renfort aux Turcs et aux Anglais et de contenir les populations fanatisées. Les événements devaient se charger de lui donner plus tard un éclatant, un heureux démenti. Il n'en est pas moins vrai que cette conviction dirige ses démarches diplomatiques. Tant qu'il n'a pas tout à fait perdu l'espoir d'être secouru, il négocie sans doute pour arriver à la paix, pour arrêter l'effusion du sang ; mais il a aussi pour but immédiat, à défaut d'autre résultat, de gagner du temps, de ralentir la marche de l'armée du grand vizir, qui, « campée dans les plaines humides de Jaffa et de Gaza, achèvera de se décourager par la misère et les maladies. » (Lettre au Directoire, 3 décembre 1799.)

Malgré l'approche de l'armée du grand vizir, dans les derniers jours de décembre il ne s'est point encore départi de ses premières exigences.

Le 25 il écrivait au général Friant : « Vous aurez de grandes nouvelles d'ici à quinze jours; j'ai le pressentiment que nous mettrons le grand vizir et son armée en pleine déroute ; » le 29, au général Reynier : « L'attaque est d'autant plus nécessaire que les propositions de sir Sidney-Smith sont de la plus grande indécence. Je ne crois pas que votre succès puisse être équivoque. »

Le 3 janvier il apprit les désastres de la France et, le lendemain, la catastrophe d'El-Arych. Il n'y avait plus de secours à espérer de la mère patrie, et il semblait difficile de compter absolument sur les dispositions de l'armée d'Égypte. Le mauvais état des finances laissait un arriéré de plus d'une année de solde, et le manque d'argent, joint aux privations qu'éprouvait le soldat, avait fait naître en lui le désir immodéré de revoir la France. La 2e légère s'était mutinée à l'Esbet, le 22 novembre. Le 17 décembre le général Lanusse avait rendu compte d'une insurrection qui avait éclaté dans une partie de la garnison d'Alexandrie, au sujet du prochain départ du bâtiment *l'America*. « Des soldats se sont portés au fort Caffarelli pour empêcher ce bâtiment de partir, disant qu'il emporte beaucoup d'argent, quand la troupe ne reçoit

plus sa solde depuis longtemps; que des voleurs y ont pris la place des blessés. »

Lanusse était parvenu à apaiser ce mouvement, et tout le monde était rentré dans l'ordre, sur la promesse qu'incessamment il ferait distribuer de l'argent; il avait ordonné l'arrestation des plus mutins, espérant arriver à découvrir les instigateurs, qu'il ne supposait pas être de simples soldats.

« Il s'était établi un foyer d'intrigues dans les prisons de la citadelle du Caire, d'où partaient journellement des billets séditieux adressés aux différents corps. » (Lettre de Kleber au général Dugua, 26 décembre 9.)

« Les nouvelles des succès ou des revers qu'aurait la République en Europe doivent aussi entrer puissamment dans vos calculs, » avait écrit Bonaparte en quittant l'Égypte.

D'après ces circonstances et ces instructions, Kleber, « comme général et comme citoyen, » crut devoir se relâcher de ses premières prétentions. « L'espoir d'un renfort prompt et suffisant devait nous engager à gagner du temps, écrit-il le 3 janvier à ses plénipotentiaires; cette espérance détruite, le temps que nous passons ici est perdu pour la patrie. Hâtons-nous de lui porter un secours qu'elle est hors d'état de nous faire parvenir. »

Cette détermination du diplomate n'empêche point le soldat de prendre les mesures militaires que commande la situation.

« Le Caire, 7 janvier 1800.

« *Au général Reynier.*

« Vous devez vous attendre à être attaqué au premier jour, car il paraît que sir Sidney-Smith, sous prétexte de mauvais temps, tient mes plénipotentiaires au large, pour laisser au vizir le temps d'agir. Je pars demain pour me rendre à Belbeys, et de là je pourrais fort bien vous aller joindre avec quelques renforts. A l'avenir, il faudra retenir à Qatyeh tous les messagers qui pourraient m'être envoyés de la part du grand vizir et me faire parvenir leurs paquets. Pendant le temps qu'ils auront à séjourner pour attendre ma réponse, il faudra, tout en les traitant bien, les tenir à l'étroit, afin qu'ils ne puissent voir que ce qu'on voudra bien leur faire connaître. »

« Le Caire, 7 janvier 1800.

« *Au grand vizir.*

« Votre dernière lettre m'a été remise hier par le Tartare Moussa. Ce même jour j'avais expédié vers le quartier général de Votre Excellence un homme de confiance du très-honoré Mustafa-Pacha, portant des dépêches à mes plénipotentiaires, que je croyais arrivés à Gaza, et je vous ai fait connaître par cette même occasion, et par ledit Mustafa-Pacha, mon opinion sur l'événement d'El-Arych, ainsi que les voies de rapprochement que j'ai à vous proposer pour arriver à un accommodement également désirable pour les deux parties. Ce que j'ai dit hier, je vous le répéterai ici, afin que le gouvernement français ne puisse un jour m'accuser de n'avoir pas employé tous les moyens d'arrêter l'effusion du sang entre deux nations qui, plus que jamais, ont le plus grand intérêt à se réunir étroitement, et pour que, en cas que mes propositions ne soient pas écoutées, Votre Excellence demeure seule comptable, non-seulement envers son souverain Sélim II, mais encore envers l'Europe entière, de celui qui pourrait couler encore ; qu'elle demeure comptable envers la Sublime Porte d'avoir donné au hasard d'une bataille ce qu'elle aurait pu obtenir avec certitude de la manière la plus conforme aux intérêts de l'empire Ottoman : je parle de l'évacuation de l'Égypte, et je m'explique.

« Votre Excellence m'a proposé dans ses lettres précédentes : 1° notre libre sortie de l'Égypte avec armes, bagages et toutes autres propriétés ; 2° qu'il serait fourni, à cet effet, à l'armée, de la part de la Sublime Porte, tous les bâtiments nécessaires et pourvus de vivres pour retourner en France. J'accepte ces deux propositions, à la simple condition qui suit, savoir :

« Qu'aussitôt que les Français auront évacué l'Égypte, la Sublime Porte se retirera de la triple alliance, dans laquelle elle ne s'est engagée et n'a pu s'engager que pour maintenir l'intégrité de son empire, qui alors, et au moyen de cette évacuation, serait rétablie.

« D'accord sur ces points capitaux, rien ne sera plus aisé que de s'entendre sur les différents détails d'exécution, et je propose pour cela trois moyens : le premier serait d'abandonner ce travail aux plénipotentiaires, actuellement à bord du *Tigre* ou à Gaza ; le deuxième, infiniment plus simple et plus prompt, serait d'envoyer votre reis ef-

fendi, accompagné d'un autre grand de votre armée, à Qatyeh ou à Sâlheyeh, où j'enverrais de mon côté un officier général chargé de mes pouvoirs, si, alors que Votre Excellence recevra cette lettre, mes envoyés n'avaient pas encore paru à son quartier général; le troisième, enfin, serait d'autoriser et de donner pleins pouvoirs pour cet objet au très-honoré Mustafa-Pacha, actuellement au Caire; en six heures de temps tout pourrait être terminé.

« Je demande à Votre Excellence une réponse catégorique, en lui observant que de toutes les manières une suspension d'armes garantie par des otages est aussi indispensable que conforme aux droits de la guerre; sans cette suspension, nos négociations ne deviendraient que le prétexte d'un affreux brigandage et de lâches assassinats. Je dois aussi vous prévenir que j'ai reçu la nouvelle officielle que déjà, le 24 décembre, il a été conclu à bord du *Tigre*, entre sir Sidney-Smith et mes plénipotentiaires, un armistice d'un mois, sauf prolongation, s'il y a lieu. J'y ai souscrit, et il me semble qu'il est obligatoire que Votre Excellence y consente. On ne s'est jamais joué de choses aussi sacrées et aussi importantes. »

« Le Caire, 7 janvier 1800.

« *A Desaix et à Poussielgue.*

« Vous trouverez ci-jointe ma dernière lettre au grand vizir; sa teneur doit vous servir de règle dans votre conduite. J'ai voulu d'un coup trancher les difficultés, pour arriver promptement à un but qui me paraît autant conforme aux intérêts de la France qu'à ceux de la Porte.

« Trois objets principaux doivent fixer votre attention : 1° que les troupes ottomanes ne puissent entrer en Égypte que lorsque les bâtiments de transport qui doivent nous être fournis par le vizir seront arrivés dans les différents ports ou mouillages de l'Égypte; 2° que, pour la scrupuleuse observation du traité et de l'armistice qui doit s'ensuivre, il soit donné des otages et autres moyens de garantie; 3° qu'il ne soit mis aucune entrave à la faculté que nous nous réservons de pouvoir agir envers et contre tous nos ennemis, après notre rentrée en France; tout cela avec les modifications que vous jugerez nécessaires et que les circonstances pourront exiger. »

« Le Caire, 8 janvier 1800.

« *Au général Fugière.*

« Je vous ai confié une importante mission, celle de reconduire dans leur patrie 800 héros mutilés, ainsi que vous. Vous plaiderez leur cause près le Directoire exécutif, et personne plus que vous n'est fait pour inspirer en leur faveur ce vif intérêt qui console de toutes les peines, et qui leur procurera sans doute le repos dû à leurs longs et pénibles travaux (1).

« Vous présenterez au Directoire exécutif 32 drapeaux pris sur l'ennemi au combat de Damiette; c'est un témoignage de leur valeur digne d'être porté par vous et par les braves que vous commandez, et qui doit ajouter à l'accueil paternel que vous en recevrez.

« Recevez mes adieux et les témoignages de mon estime et de mon amitié. »

« Le Caire, 8 janvier 1800.

« *Au général Reynier.*

« Je viens de recevoir votre lettre du 5, par laquelle vous me faites part des renseignements que vous avez pris des deux soldats de la 13e sur l'événement d'El-Arych. Le grand vizir m'en parle à peu près dans le même sens. Les ennemis ont perdu un pacha à trois queues nommé Selim-Mustafa.

« Je ne sais pas plus que vous s'il y a un armistice ou non; je n'en suis instruit que par une lettre de mes deux envoyés, dont je ne puis me servir parce qu'il y est question d'autres choses encore, et que d'ailleurs ce n'est qu'une lettre et non une note officielle signée des parties respectives, ainsi que cela devait être. Il faut passer cette bévue à Desaix, qui capitule ainsi que moi pour la première fois; mais comment la passer à Poussielgue, qui a la plus haute prétention à être versé dans tout ce qui concerne la diplomatie? Quoi qu'il en soit, il faut vous tenir sur vos gardes et réunir votre division à Qatyeh, ainsi que je vous l'ai déjà mandé, à moins

(1) La croisière anglaise de la Méditerranée ayant refusé, d'après les ordres du cabinet de Saint-James, de reconnaître les passe-ports et saufs-conduits délivrés par Sidney-Smith et le grand vizir, le général Fugière ne put remplir la mission qui lui était confiée.

que vous ne voyiez toute impossibilité d'y subsister; dans ce cas, vous resteriez à Sâlheyeh, jusqu'à ce que Qatyeh ait pu être mieux approvisionné. »

« Au camp de Belbeys, 11 janvier 1800.

« *Au grand vizir.*

« J'ai cru devoir prévenir Votre Excellence que, pour être à même de répondre plus promptement à ses déterminations en faveur de la paix et d'une heureuse réconciliation, ou bien pour la guerre, je suis venu à Belbeys, d'où, sous très-peu de jours, je me rendrai à Sâlheyeh; c'est là que j'attendrai la réponse à ma dernière dépêche.

« Il me semble que, soit que mes plénipotentiaires soient actuellement arrivés au quartier général de Votre Excellence, ou qu'ils soient encore le jouet des vents, il serait, dans tous les cas, convenable, pour arriver plus tôt à une fin désirable aux deux parties, que vous envoyassiez à mon quartier général deux grands de votre suite, qui, instruits de vos intentions, pourraient aplanir beaucoup de difficultés et donner, conséquemment, à nos négociations plus d'activité. »

« Belbeys, 11 janvier 1800.

« *Ordre du jour.*

« Le quartier général partira de Belbeys demain, 12, avec les guides à pied et ceux à cheval, un escadron du 7e hussards et le détachement des dromadaires venu du Caire, dont 20 resteront à Belbeys, aux ordres de Davout. »

« Sâlheyeh, 15 janvier 1800.

« *A Desaix et à Poussielgue.*

« J'ai reçu ensemble, à Sâlheyeh, où je suis arrivé le 13, vos différentes lettres et notes. Celle dont mon aide de camp Baudot (1)

(1) Le 11 janvier Desaix et Poussielgue avaient fait savoir au général Kleber qu'ils n'avaient point vu l'aide de camp Baudot, et qu'ils n'avaient pas reçu le supplément d'instructions.

était porteur relatait en peu de mots la situation de la France jusqu'au commencement d'octobre dernier, et j'en inférais que se livrer à l'espoir d'un renfort dans de semblables conditions, ce serait s'abandonner à une idée entièrement chimérique; qu'en conséquence il fallait songer à porter à notre patrie les secours qu'elle ne pouvait nous envoyer, ni même nous promettre (1)..... Ceci, joint à l'extrême pénurie d'argent dans laquelle je me trouve, et qui rend ma position plus pénible encore que la présence de l'ennemi, me portait à vous prescrire de consentir à l'évacuation de ce pays à la simple condition que la Porte Ottomane se retirerait aussitôt de la triple alliance. Depuis cette époque, le fort d'El-Arych a été pris, et, malgré mes efforts, je ne puis réunir, tant ici qu'à Belbeys et à Qatyeh, plus de 6,000 hommes pour m'opposer à l'armée ennemie qui s'avance. Que cela suffise pour nous assurer la victoire, je le veux; mais quel avantage en retirerai-je? Celui de me livrer pieds et poings liés à la première sommation menaçante qui succéderait à mon triomphe momentané : et si je la perdais, cette bataille décisive, qui me pardonnerait jamais d'avoir osé l'accepter?

« Ces considérations et d'autres encore, que je m'abstiendrai d'exposer, me déterminent à persister dans ma résolution pour ce qui concerne l'évacuation de l'Égypte; mais si le grand vizir, trop fortement lié par le traité du 5 janvier 1799 et plus fortement encore par les circonstances présentes, ne peut consentir à reprendre la neutralité que je lui ai proposée et qu'au fond de son cœur il désire plus que nous, je vous autorise à passer outre et à traiter de l'évacuation pure et simple, en évitant seulement de donner à cette reddition la formule d'une capitulation, et vous appliquant, au contraire, à lui imprimer le caractère d'un traité basé sur la note du plénipotentiaire sir Sidney-Smith en date du 30 décembre dernier.

« *Conclusions.*

« 1° Nous sortirons de l'Égypte aussitôt que le nombre de bâtiments nécessaires à notre transport et approvisionnés de subsistances aura été fourni par la Porte Ottomane.

« 2° Les bâtiments français et autres restés dans le port d'Ale-

(1) Voir ci-dessus, p. 416.

xandrie seront armés en guerre et employés de préférence à l'embarquement des troupes.

« 3° Nous aurons, ainsi qu'il a déjà été convenu, tous les honneurs de la guerre, et nous emporterons armes et bagages, sans qu'aucun bâtiment puisse être visité, sous quelque prétexte que ce soit.

« 4° Jusqu'au moment de la réunion des bâtiments turcs dans les ports de l'Égypte, les armées resteront dans leurs positions actuelles. La haute Égypte seulement sera de suite et successivement évacuée jusqu'au Caire. Toute l'armée partira en même temps des ports de l'Égypte, pour faire route ensemble, ce qui ne pourra être qu'après l'équinoxe du printemps.

« 5° Les détails relatifs à la marine seront arrêtés entre le reis effendi et l'ordonnateur de la marine Leroy, qui se rendra à cet effet au lieu qui sera indiqué.

« 6° L'armée française percevra les revenus de l'Égypte jusqu'au moment de l'évacuation, et il sera consenti jusqu'à cette époque une trêve bien entendue et garantie réciproquement par des otages.

« Vous donnerez à toutes ces clauses et arrangements toute l'étendue et les modifications nécessaires pour leur exécution et toujours de la manière la plus honorable pour l'armée française; enfin vous ne romprez, en aucun cas, les conférences à moins que le traité ne soit définitivement conclu.

« *P. S.* Je désirerais que vous pussiez convenir qu'il ne sera fait de part et d'autre aucun présent d'usage. »

« Sâlheyeh, 16 janvier 1800.

« *A Desaix et à Poussielgue.*

« Quatre heures après que je vous ai expédié ma dernière dépêche est arrivé l'aide de camp Savary, m'apportant vos lettres des 13 et 14. Je n'ai, de mon côté, autre chose à ajouter à ce que je vous ai écrit, si ce n'est que je vous donne des pouvoirs illimités pour traiter et consentir l'évacuation de l'Égypte pure et simple, et de la manière la plus honorable pour l'armée française; mais il me semble qu'il est de l'intérêt même des Turcs de n'entrer en Égypte que lorsque nous l'aurons évacuée au moins en partie; car,

comment éviter sans cela un carnage qui peut-être rendra tous les traités illusoires? Ainsi un mois de trêve me paraît presque indispensable. L'évacuation de l'Égypte supérieure est surtout très-difficile, pour ne pas dire impossible, sans cela. Je remets, au reste, le tout à votre prudence et à votre sagacité. »

Quelques jours après son arrivée au camp des Turcs, à El-Arych, Desaix avait écrit à Kleber : « Gardez-vous d'évacuer l'Égypte. Il se murmure qu'une révolution a eu lieu en France et que Bonaparte est à la tête de l'État. Quant à ce qu'on appelle l'armée du grand vizir, c'est un misérable amas de bandits; il y a sans doute quelques braves gens, mais en petit nombre. Cette armée est incapable de résister à l'attaque d'une de nos divisions. Ils se disent 80,000 hommes; je ne les évalue pas à plus de 30,000 combattants. Ils annoncent l'arrivée des Russes; les présents qui sont destinés aux généraux et aux officiers russes sont étalés dans les tentes où nous tenons les conférences; vous voyez que le piége est grossier. S'ils attendaient une armée européenne quelconque, ils n'eussent pas commencé la campagne. »

Moins confiant que Desaix dans les résultats d'une campagne, Kleber n'entrevoyait pas, dans la victoire même, des chances certaines de salut pour l'armée qu'il commandait.

« Sâlheyeh, 16 janvier 1800.

« *A Desaix.*

« J'ai reçu la lettre particulière que vous m'avez écrite. J'ai partagé bien sincèrement les souffrances et les ennuis que vous avez éprouvés sur mer, et aujourd'hui je ne suis pas moins inquiet de vous voir au milieu d'un peuple barbare et effréné, qui ne connaît et ne respecte ni droits, ni usages de la guerre : c'est du moins le tableau que m'en fait sir Sidney-Smith, qui ne me paraît pas lui-même être fort tranquille. Cependant, j'espère que le grand vizir saura vous couvrir de l'égide de son autorité, et qu'il ne vous arrivera aucune malencontre.

« Je vous envoie quelques dromadaires, que vous pourrez faire rester avec vous, pour vous servir de garde et d'escorte pour votre retour.

« Je n'ai point reçu, ainsi que vous le présumez, des nouvelles

de France, et j'ai même la conviction qu'il ne m'en arrivera pas, par la raison que, n'ayant point de secours à m'envoyer, on trouvera plus commode de me laisser le soin de débrouiller cette affaire, sauf à m'approuver ou à m'improuver ensuite, suivant les circonstances. Il n'en faut pas douter, Bonaparte avait fait le sacrifice de ce pays longtemps avant son départ; mais il lui fallait une occasion pour le fuir, et il ne l'a fui que pour éviter la catastrophe de sa reddition. Je dis plus, c'est que, s'il avait trouvé à Toulon 10,000 hommes destinés à me porter du renfort, il se serait bien gardé de les faire embarquer, il en aurait plutôt renforcé l'armée dont il va prendre le commandement; car c'est à présent plus que jamais le moment où il doit s'assurer de ses succès en Europe, puisque sans eux il serait perdu et culbuté en moins de temps qu'il ne s'est élevé. Vous me voyez agir en conséquence de tout ce que je vous dis; mais, si de votre côté votre cœur était ouvert à l'espérance, si, improuvant ma conduite, vous aviez la certitude de mieux faire, je serais charmé que vous vous expliquassiez avec franchise; je vous remettrai alors le commandement dont j'ai été chargé malgré moi, et vous me verrez vous obéir avec autant de zèle et de dévouement que vous en montrez dans la circonstance. Parlez! Pour moi, qui ne veux point voir assassiner en détail le reste de cette armée, sans avantages réels pour la patrie; pour moi, qui ai regardé cette expédition comme complétement manquée aussitôt après l'événement désastreux d'Aboukir et la déclaration de guerre de la Porte, je persisterai dans ma résolution, sans m'inquiéter si le blâme ou les éloges doivent m'attendre; ma plus douce récompense a toujours été l'assentiment de ma conscience, et elle me dit que je fais bien. Je crois avoir d'ailleurs des armes suffisantes pour me défendre contre ceux qui voudraient m'attaquer.

« Les succès que nous avons obtenus en Hollande et en Suisse m'ont fait éprouver une grande réjouissance; mais ni ces succès ni l'engouement avec lequel a été reçu Bonaparte, et auquel on devait s'attendre, ne changent rien à ma situation; je n'en suis pas moins à bout de tous mes moyens. »

Pour être prêt à tout événement, Kleber ordonna, le 17, au général Friant d'évacuer la haute Égypte et même Qoseyr, de lever, chemin faisant, le plus de contributions et de grains qu'il sera possible et de faire transporter ces grains au Caire. Par un autre ordre

du même jour, Friant devait se rendre à Sâlheyeh pour prendre le commandement d'une division, dès qu'il aurait expédié les instructions nécessaires pour l'évacuation de la haute Égypte.

« Sâlheyeh, 19 janvier 1800.

« *A Desaix et à Poussielgue.*

« J'ai reçu aujourd'hui votre lettre du 16 et les pièces qui y étaient jointes..... D'après les miennes que je vous ai envoyées par l'aide de camp Clément, également en date du 16, je pense qu'il ne me reste plus rien à dire, parce que je dois présumer qu'elles vous auront été remises le 18 et que, lorsque vous recevrez celle-ci, vous aurez conclu les principaux articles du traité.

« Je vous observe cependant qu'il me paraît inutile de stipuler trois mois d'armistice, en attendant que les bâtiments qui doivent nous être fournis soient arrivés : ne serait-il pas plus clair de dire que l'armistice durera jusqu'à ce que tous les bâtiments nécessaires au transport de tous les Français en Égypte nous aient été fournis, que nous soyons tous embarqués et hors des ports et de la vue des côtes de l'Égypte? Car cet armistice doit naturellement durer tant qu'il y aura un seul Français à transporter. Vous avez, à la vérité, ajouté que cette suspension d'hostilités serait prolongée de droit dans le cas où, au bout du terme de trois mois, les moyens de transport ne seraient point arrivés; mais, d'après la mesure que vous me donnez de l'entendement des gens avec qui vous traitez, peut-on croire qu'ils comprendront bien ce que veut dire ce mot *de droit* ?

« Je vous engage à tenir avec opiniâtreté à la clause que le Caire ne sera évacué que dans six semaines après la signature du traité; mais vous pouvez néanmoins vous relâcher de la quinzaine, c'est-à-dire réduire ce terme à un mois, en leur accordant toutefois la faculté d'y établir un pacha avec sa garde, dont le nombre serait fixé au plus bas. Ce personnage pourra nous être nécessaire dans la circonstance, surtout si ce pouvait être Mustafa-Pacha, notre prisonnier.

« Vous mettrez la même opiniâtreté pour obtenir les 800,000 livres par mois, tant que l'armée restera en Égypte, et, si cela souffrait trop de difficultés, il faudrait au moins obtenir de suite 1,500,000 francs une fois payés. Je tiens tellement à ces deux con-

ditions, que je vous autoriserais presque à rompre les négociations en cas de refus, pour peu que, d'après la connaissance des forces ennemies que vous pouvez avoir acquise, vous préjugiez que nous obtiendrons la victoire. Mais considérez bien, avant de vous laisser aller à cette démarche, que, si j'éprouvais un revers, je n'ai aucune place pour me rallier, et que l'ennemi serait au Caire avant que je pusse y arriver; que Mourad est dans l'Atfyeh avec 600 Arabes; que cette province ainsi que celle de la Charkyeh sont sur le point de se révolter; que tous les Beys, qui étaient restés jusqu'ici au-dessus des cataractes, descendent à grandes journées pour se réunir à Mourad; que je suis obligé de faire rétrograder des troupes que j'avais fait venir de la haute Égypte, pour marcher contre ces rassemblements; que je ne pourrai réunir que 4,500 hommes à Qatyeh, devant laisser le reste de mes forces à Sâlheyeh et à Belbeys, postes nullement à l'abri d'un premier coup de main; enfin, que, depuis votre départ de l'Égypte, une nouvelle insurrection de troupes a eu lieu à Alexandrie, qu'on a tiré le canon, que l'on a parlé hautement de se rendre aux Anglais; que si la démarche n'a pas été faite, c'est que, heureusement, alors il n'y avait pas de vaisseaux ennemis devant le port. Vous savez sans doute actuellement aussi que le fort d'El-Arych n'est tombé au pouvoir des ennemis que par la trahison de la garnison, qui a hissé elle-même les ennemis dans l'intérieur du fort. Je ne vous parlerai pas de l'état des finances; il est tel, que je ne vis plus au jour le jour, mais du moment actuel à celui qui lui succède. Au milieu de tout cela, je suis calme et j'attendrai avec sang-froid les événements; mais il m'est au moins permis, ce me semble, de donner en de pareilles conjonctures le moins possible à la fortune et de soumettre, au contraire, tous les résultats à un calcul exact et géométrique. Ces résultats sont qu'il ne faut point combattre, mais que nous devons composer, tandis qu'avec ces peuples barbares nous avons encore assez de moyens pour obtenir par la force l'exécution des conditions qui seront convenues. Si pourtant il nous arrivait du renfort? Je vous ai dit ailleurs (1) les raisons qui me portent à croire que nous n'en devons point espérer; depuis l'arrivée de Bonaparte en France, n'a-t-on pas eu le temps de m'expédier, non pas un, mais dix

(1) Voir la lettre du 16 janvier à *Desaix*, ci-dessus, p. 432.

avisos? On ne l'a pas fait, parce qu'on n'avait rien à me promettre. Voilà la multitude des raisons qu'il faut que vous preniez en considération dans le traité que vous allez conclure. Si je remporte la victoire, je n'obtiendrai qu'un délai de trois mois, et il faudra de nouveau, non point combattre, mais capituler; si je suis battu, je suis comptable envers la République de 20,000 hommes, qui ne pourront échapper au fer assassin d'une soldatesque effrénée et furieuse, qui n'est que trop payée pour ne respecter ni droit des gens, ni usages de la guerre, puisque en cela nous lui avons donné le plus funeste exemple. Pesez et agissez. »

« Sâlheyeh, 19 janvier 1800.

« *A sir Sidney-Smith.*

« J'ai reçu votre billet du 13. Comme son contenu n'est nullement relatif à l'objet qui nous a réunis et pour lequel nous traitons, vous trouverez bon que je me borne à vous en accuser réception. Je profite toutefois de cette occasion pour avoir l'honneur de vous prévenir que, quoique j'aie donné pleins pouvoirs à mes plénipotentiaires de traiter en définitif de l'évacuation pure et simple de l'Égypte, je leur envoie, néanmoins, par mon aide de camp Damas l'ordre exprès de rompre les conférences dès lors qu'ils trouveraient, de la part du vizir et de la vôtre, trop de résistance à obtenir les conditions accessoires et qui seraient relatives à l'honneur, la gloire et la sûreté de l'armée que je commande; parce que je crois avoir encore des moyens plus que suffisants pour arrêter l'ardeur et réprimer l'orgueil de l'armée qui m'est opposée, et je m'en réfère, à cet égard, à votre propre jugement. La chose du monde qui me serait la plus pénible serait d'être obligé de revenir le moindrement de la haute opinion que j'avais conçue de votre loyauté; mais je n'ose le croire, et les circonstances vous mettent bien à même de m'y confirmer davantage, pour peu que cela vous tienne à cœur. »

« Sâlheyeh, 20 janvier 1800.

« *Au général Dugua.*

« Trouvant ici neuf généraux réunis, j'ai cru devoir les convoquer pour les consulter sur l'état présent de nos affaires en Égypte,

et pour savoir d'eux si, dans les circonstances où nous nous trouvons, et qui vous sont parfaitement connues, il serait prudent de hasarder une bataille, ou s'il ne vaudrait pas mieux profiter des offres qui nous sont faites et sortir librement de l'Égypte avec armes, bagages et effets. Le mauvais état de nos finances comparativement à nos nombreux besoins, un pays ouvert et sans aucune place tenable, des habitants prêts à se révolter à un léger revers, et le silence qu'affecte le gouvernement ont été mis en considération, d'une part, et, de l'autre, l'importance de la conservation de l'Égypte sous les rapports généraux et particuliers. Le tout mûrement délibéré, il a été pris une détermination unanime, que je m'abstiendrai de vous faire connaître, voulant savoir votre avis sans l'influencer; vous voudrez bien me le faire passer dans le plus court délai possible.

« Si Lanusse est arrivé au Caire lorsque vous recevrez cette lettre, vous le ferez délibérer avec vous et signer la délibération. »

« Sâlheyeh, 20 janvier 1800.

« *A Desaix et à Poussielgue.*

« Ayant ici trois généraux de division et six généraux de brigade, j'ai cru de mon devoir, dans une circonstance aussi délicate, de les réunir en conseil de guerre; ce qu'ayant fait, ils furent tous d'opinion que, d'après le silence constant du gouvernement, notamment depuis l'arrivée de Bonaparte en France, il n'y avait plus à concevoir aucun espoir raisonnable de secours; que dès lors la conservation de l'Égypte est dans l'ordre des choses impossibles, et qu'en conséquence il ne pouvait résulter aucun avantage de la bataille que nous étions prêts à livrer, dans le cas même où nous obtiendrions la victoire; tandis que l'armée serait perdue sans ressources, si elle éprouvait un revers; qu'il était donc convenable de se prêter aux arrangements qu'on pourrait nous proposer relativement à l'évacuation pure et simple de ce pays, pourvu que les conditions fussent telles qu'en arrivant en France nous puissions de suite agir et porter à nos armées un puissant renfort. De toute cette délibération il a été dressé procès-verbal, qui a été unanimement signé. Je ne prétends point, par cette pièce, décharger ma responsabilité, mais elle ne doit pas moins m'être précieuse et me

confirmer de plus en plus dans ma résolution. Je n'ai, au reste, rien à ajouter à ce que je vous ai dit dans mes précédentes : pourvoir à la solde et à la subsistance de l'armée en attendant notre départ; conserver le plus longtemps possible le Caire et l'île de Roudah, est ce qui doit fixer davantage votre attention : vous vous entendrez facilement sur les autres détails. Si sir Sidney-Smith se proposait de venir ici, je n'y vois pas d'inconvénients. »

« Sâlheyeh, 22 janvier 1800.

« *A Desaix et à Poussielgue.*

« J'ai reçu vos dépêches du 19. Je me hâte de vous prévenir, pendant qu'il en est temps encore, que je ne signerai le traité qu'autant que la solde de la troupe et sa subsistance pendant son séjour dans ce pays seront positivement assurées et garanties. Je pourvoirai cependant de mon mieux à l'objet des subsistances pendant le temps que je resterai maître du Delta et des deux rives du Nil.

« Je consens à évacuer le Caire 45 jours après la signature du traité, à condition que je conserverai le fort d'Ibrahim-Bey, faisant tête de pont de l'île de Roudah, et toute la rive gauche de la branche occidentale du Nil, jusqu'à ce que les bâtiments nécessaires à notre transport, fournis et approvisionnés par les Turcs, soient arrivés dans les ports et reconnus tels par les commissaires respectifs désignés par l'article 3. Je demande aussi qu'il soit dit dans cet article que, en cas de difficultés, elles seraient décidées d'après les règlements de la marine française, au lieu de l'être par ceux de la marine anglaise, et cela pour ne pas paraître recevoir la loi du vainqueur, ce qu'il faut en tout avoir grand soin d'éviter.

« La méfiance des négociateurs turcs vous autorisant à en faire paraître aussi, vous exigerez la conservation du terrain que je demande à garder jusqu'à notre évacuation, comme une garantie du traité, et vous en demanderez même telle autre que vous jugerez convenable pour l'exécution des conventions que vous arrêterez, et qui ne pourront néanmoins être exécutées qu'après ma ratification. Cependant vous considérerez ces décisions moins comme des ordres impératifs que comme des observations, qui ne doivent, en aucun cas, compromettre votre dignité de plénipotentiaires revêtus de pouvoirs absolus.

« Je dois aussi vous instruire que, par une lettre particulière écrite de la propre main du vizir à Mustafa-Pacha, prisonnier au Caire, il paraît désirer fortement d'avoir une entrevue secrète avec moi, afin de pouvoir conférer sur les bases d'un nouveau traité d'alliance entre la France et la Porte, dont, ajoute-t-il, l'évacuation de l'Égypte doit être regardée comme le plus heureux précurseur.

« Je ne vous dis cela que pour que vous puissiez tirer de ces dispositions le parti le plus convenable aux circonstances. »

« Sâlheyeh, 25 janvier 1800.

« *Au général Dugua.*

« J'ai reçu votre avis sur la question si, dans la situation où nous nous trouvons, il serait avantageux de rompre les négociations pour accepter une bataille douteuse. Vous avez partagé l'opinion de vos camarades, que je crois actuellement devoir vous faire connaître, en vous envoyant le procès-verbal du conseil, que vous pourrez signer, si vous le jugez à propos. Lanusse ne dit ni oui, ni non; cela est plus commode.

« La nouvelle de l'arrivée des Marocains, Algériens, Moghrebins, etc., est une considération de plus; car, quoique ces gens-là ne me paraissent guère redoutables, ils font nombre, obligent à faire des détachements, et contribuent toujours, conséquemment, à affaiblir l'armée. Mon intérêt particulier seul demanderait à ce que je préférasse le combat; aussi je me couche tous les soirs dans la résolution de le faire, et ce n'est que le matin à mon réveil que des idées plus calmes et plus raisonnables me suggèrent qu'il faut savoir sacrifier la gloire personnelle à l'intérêt général et n'être pas même arrêté par l'injustice qui nous attend. »

« Sâlheyeh, 26 janvier 1800.

« *Ordre.*

« L'armée sera formée en cinq divisions, dont quatre d'infanterie et une de cavalerie. Les premières seront commandées par les généraux Reynier, Friant, Rampon et Lanusse, et celle de la cavalerie, par le général Davout.

« Le général Reynier, commandant la 1re division, aura sous ses ordres : les généraux de brigade Lagrange, Robin; les adjudants généraux Cambis, Morand; la 22e légère, les 9e, 13e et 25e de bataille; une pièce de 11, trois de 8, une de 5 et deux obusiers de 6 pouces, avec leurs attelages et caissons.

« L'adjudant général Cambis sera chargé du détail de cette division.

« Le général Friant, commandant la 2e division, aura sous ses ordres : les généraux de brigade Belliard, Donzelot; les adjudants généraux Almeras, Gelli-Vieux; la 21e légère, les 61e, 75e et 88e de bataille; une pièce de 11, deux de 8, une de 5 et deux obusiers de 6 pouces, avec leurs attelages et caissons.

« L'adjudant général Almeras sera chargé des détails.

« Le général Rampon, commandant la 3e division, aura sous ses ordres : les généraux Zajonchek, Destaing; les adjudants-généraux Sornet, Devaux; la 2e légère, les 25e et 32e de bataille; trois pièces de 8, une de 5 et deux obusiers, avec leurs attelages et caissons.

« L'adjudant général Sornet sera chargé des détails de cette division.

« Le général Lanusse, commandant la 4e division, aura sous ses ordres : les généraux de brigade Vial, Verdier; les adjudants généraux Julien, Valentin; la 4e demi-brigade légère, les 18e et 69e de bataille; quatre pièces de 8, une de 5 et un obusier, avec leurs attelages et caissons.

« L'adjudant général Julien sera chargé des détails.

« Le général Davout, commandant la division de la cavalerie, aura sous ses ordres : les 7e hussards, 22e chasseurs, 3e, 14e, 18e, et 20e dragons; quatre pièces de 8 et deux obusiers, avec leurs attelages et caissons.

« L'adjudant général Roize sera chargé des détails.

« Le corps de guides à pied et à cheval et le régiment des dromadaires seront à la suite du quartier général.

« Les généraux Songis, commandant l'artillerie; Samson, commandant le génie; Desaix, Dugua, Menou et Leclerc suivront le quartier général, pour être employés à des commandements particuliers.

« Les adjudants généraux Boyer et Martinet seront attachés à l'état-major général de l'armée. »

« Sâlheyeh, 27 janvier 1800.

« *A Desaix.*

« Je conviens, mon cher général, vous avoir donné une mission d'autant plus cruelle, que le succès dont vous l'avez couronnée ne peut vous faire espérer d'autre récompense que celle de votre propre satisfaction et de la mienne. Une œuvre de raison a toujours été accueillie avec indifférence, et du public et du gouvernement, quoique pour l'accomplir il ait fallu souvent plus de lumières, de talent et de persévérance, que pour l'action la plus brillante en apparence. Je conviens encore que, si je vous avais laissé partir au mois de novembre, vous auriez passé des moments bien agréables à Paris; mais, ou je vous connais mal, ou vous avez toujours préféré de remplir vos moments utilement plutôt qu'agréablement. Enfin, cher général, pour dissiper entièrement votre mauvaise humeur contre moi, mettez un instant Desaix à la place de Kleber et celui-ci à la place du premier, et demandez alors à Desaix ce qu'en pareille circonstance il aurait fait. Mais la plus grande tâche vous reste à remplir à Paris : c'est là que vous aurez à soutenir contre la toute-puissance irritée le faible qui n'a pour auxiliaire que *raison et vérité.* Si vous êtes écouté, votre triomphe est certain; si vous ne l'êtes pas, vous saurez toujours, je pense, ainsi que moi, élever votre âme au-dessus de l'injustice.

« Je donnerai des ordres pour que les bâtiments que vous demandez soient mis à votre disposition, et vous fixerez vous-même le moment de votre départ. Je vous ferai aussi solder ce qui vous est dû. J'étais loin de penser que j'étais votre débiteur; je me serais sans cela empressé depuis longtemps de m'acquitter de ma dette.

« Comptez sur cette somme; mais comptez surtout sur mon inviolable attachement, fondé sur la plus solide estime. »

L'Égypte n'offre point ces lignes naturelles de défense, ces chaînes de montagnes ou ces rivières qui, en Europe, déterminent les systèmes de fortification, d'attaque et de défense d'un pays. Elle n'a pas de ces postes dont la possession entraîne celle d'une province. La côte étendue et plane de la Méditerranée est bien accessible partout pour les petites chaloupes; mais il n'est que peu

de points propres à opérer un grand débarquement; dans un seul les vaisseaux peuvent trouver un abri contre les vents et s'approcher assez de la côte pour soutenir les troupes. L'ennemi, une fois établi, peut, hors la saison de l'inondation, pénétrer facilement dans le pays. Tout est ouvert devant lui; rien ne l'oblige à s'arrêter, s'il n'est pas retenu dans sa marche par quelque corps d'armée, qui occupe les points resserrés entre le Nil et les lacs. Des fortifications pour défendre le passage des bouches du Nil peuvent seules le gêner dans ses opérations; mais elles ne sont rien sans la protection d'une armée.

Le passage du désert de Syrie a nombre de difficultés; la route est déterminée par les lieux où l'eau se trouve; une partie de ces points peuvent être occupés et fortifiés, mais ils peuvent aussi être tournés par les corps de cavalerie qui composent les armées turques, aidés par de grands moyens de transport. Ces premières difficultés surmontées, l'Égypte est entièrement ouverte du côté du désert. Les places qu'on pourrait y construire n'arrêteraient point l'ennemi, puisqu'il n'y a aucune route tracée par la nature ou par l'art.

La ville du Caire, placée à l'ouverture de la vallée du Nil, près du lieu où ce fleuve se divise, se présente naturellement comme le centre de toutes les opérations militaires, ainsi qu'elle est celui du gouvernement et du commerce : aussi avait-elle été choisie pour être le lieu de rassemblement, d'où l'armée pourrait se porter sur les frontières attaquées.

Cette ville est trop étendue et contient une population trop considérable pour qu'on eût pu penser à la fortifier et à la défendre; on occupait seulement les points qui la dominaient. On avait tiré le parti le plus ingénieux de l'ancien château; et du chaos de ces vieilles constructions, s'était élevée une citadelle susceptible d'être défendue par un petit nombre de troupes, dont l'artillerie et la position commandaient la ville du Caire, et en imposaient aux habitants. D'autres petits postes avaient été construits autour de la ville, vers les quartiers éloignés de la citadelle, pour défendre, avec de petites garnisons, quelques établissements.

Menacé d'une invasion immédiate par le désert et d'une attaque par mer au retour du printemps, placé d'ailleurs, depuis l'occupation d'El-Arych par les Turcs, entre la nécessité de rompre les

négociations ou de consentir à l'évacuation pure et simple, sans aucune condition politique, Kleber, afin de remettre le plus promptement possible l'armée d'Orient à la disposition de la France, avait autorisé ses plénipotentiaires à passer outre sur la question de neutralité de la Porte, en s'appliquant seulement à donner à la reddition de l'Égypte le caractère d'un traité (lettre du 15 janvier), où seraient insérées toutes les conditions relatives « à l'honneur, à la gloire et à la sûreté de l'armée » (lettre du 19 janvier, à Sidney-Smith). Cette convention avait été signée au camp des conférences, près d'El-Arych, le 24 janvier.

Quelques jours après, Kleber renvoyait au grand vizir l'exemplaire turc avec sa ratification au bas :

« Je soussigné, général en chef commandant l'armée française en Égypte, approuve et ratifie les conditions du traité ci-dessus, pour avoir leur exécution en leur forme et teneur, devant croire que les vingt-deux articles y relatés sont entièrement conformes à la traduction française signée par les plénipotentiaires du grand vizir et ratifiée par Son Altesse, traduction dont le sens sera exactement suivi chaque fois que, à cet égard, et pour raison de quelques variantes, il pourrait s'élever des difficultés.

« Au quartier général de Sâlheyeh, le 8 pluviôse an VIII (28 janvier 1800).

« *Signé :* KLEBER. »

Le résultat des négociations fut aussitôt porté à la connaissance des troupes et communiqué au gouvernement.

« Sâlheyeh, 28 janvier 1800.

« *A l'armée.*

« Soldats !

« Un concours de circonstances majeures, qu'il ne m'est pas permis encore de vous faire connaître, m'a déterminé à arrêter le cours de vos victoires et à négocier avec nos ennemis au lieu de les combattre. Ainsi, d'après le traité que je viens de conclure, dans quatre mois vous reverrez votre patrie et vous continuerez à la servir de vos armes et de votre valeur, d'une manière plus efficace que désormais vous n'eussiez pu le faire en ces contrées.

« Soldats ! si j'avais été consulté pour me charger du fardeau que m'a laissé le général Bonaparte, certes je ne l'aurais point accepté; car je sentais trop vivement que mes forces ne répondaient point à l'importance du poste que j'occupe, dans des conjonctures aussi difficiles; mais il vous est connu que je ne pouvais opter.

« J'ai toutefois la conviction consolante que, si je n'ai pas fait pour vous tout ce que méritaient votre courage et votre dévouement à la République, j'ai fait au moins tout ce qu'il était humainement possible de faire dans la situation pénible où j'ai trouvé l'armée. Ceux d'entre vous qui ne seront point sourds à la voix de la raison me rendront cette justice.

« Soldats ! des engagements solennels et réciproques nous lient avec l'armée ottomane; j'ai la persuasion la plus intime qu'il n'entre dans la pensée ni du vizir ni d'aucun des chefs musulmans de les trahir; mais, dans leurs institutions licencieuses, pourront-ils toujours répondre de la conduite de ceux qui leur sont subordonnés? Non sans doute. C'est donc à vous, qui vivez sous une discipline sage et raisonnée, à prévenir ou à éviter des rixes qui peuvent entraîner après elles les plus graves inconvénients, les suites les plus funestes. Je ne laisserai impunie aucune insulte qui pourrait vous être faite, mais aussi je punirai suivant toute la rigueur des lois celui d'entre vous qui en aurait provoqué. »

« Salheyeh, 28 janvier 1800.

« *Aux Directeurs.*

« Vous trouverez ci-jointe la convention relative à l'évacuation de l'Égypte (1), que je viens de ratifier et que je vais renvoyer à mes

(1) Voici le texte de ce traité fameux :

« Convention pour l'évacuation de l'Égypte, passée entre les citoyens Desaix, général de division, et Poussielgue, administrateur général des finances, et Leurs Excellences Mustafa-Raschid, effendi tefterdar, et Mustafa-Razycher, effendi reis el-kettab, ministres plénipotentiaires de Son Altesse le suprême vizir.

« L'armée française en Égypte, voulant donner une preuve de ses désirs d'arrêter l'effusion du sang et de voir cesser les malheureuses querelles survenues entre la République française et la Sublime Porte, consent à évacuer l'Égypte, d'après les dispositions de la présente convention, espérant que cette concession pourra être un acheminement à la pacification générale de l'Europe

plénipotentiaires près le grand vizir. J'ai prévu cet événement avant ma sortie du Caire, et déjà, dans mes précédentes, je vous

« Art. 1er. L'armée française se retirera avec armes, bagages et effets, sur Alexandrie, Rosette et Aboukir, pour y être embarquée et transportée en France, tant sur ses bâtiments que sur ceux qu'il sera nécessaire que la Sublime Porte lui fournisse; et, pour que lesdits bâtiments puissent être plus promptement préparés, il est convenu qu'un mois après la ratification de la présente, il sera envoyé au château d'Alexandrie un commissaire avec cinquante personnes de la part de la Sublime Porte.

« Art. 2. Il y aura un armistice de trois mois en Égypte à compter du jour de la signature de la présente convention; et cependant, dans le cas où la trêve expirerait avant que lesdits bâtiments à fournir par la Sublime Porte fussent prêts, ladite trêve sera prolongée jusqu'à ce que l'embarquement puisse être complétement effectué; bien entendu que, de part et d'autre, on emploiera tous les moyens possibles pour que la tranquillité de l'armée et des habitants, dont la trêve est l'objet, ne soit point troublée.

« Art. 3. Le transport de l'armée française aura lieu, d'après le règlement des commissaires nommés à cet effet par la Sublime Porte et par le général en chef Kleber; et si, lors de l'embarquement, il survenait quelque discussion entre lesdits commissaires sur cet objet, il en sera nommé un par M. le commodore Sidney-Smith, qui décidera d'après les règlements maritimes de l'Angleterre.

« Art. 4. Les places de Qatyeh et de Sâlheyeh seront évacuées par les troupes françaises le huitième jour, ou au plus tard le dixième jour après la ratification de la présente convention. La ville de Mansourah sera évacuée le quinzième jour; Damiette et Belbeys le vingtième jour; Suez sera évacuée six jours avant le Caire; les autres places situées sur la rive orientale du Nil seront évacuées le dixième jour, le Delta sera évacué quinze jours après l'évacuation du Caire. La rive occidentale du Nil et ses dépendances resteront entre les mains des Français jusqu'à l'évacuation du Caire; et cependant, comme elles doivent être occupées par l'armée française jusqu'à ce que toutes les troupes soient descendues de la haute Égypte, ladite rive occidentale et ses dépendances pourront n'être évacuées qu'à l'expiration de la trêve, s'il est impossible de les évacuer plus tôt. Les places évacuées par l'armée seront remises à la Sublime Porte dans l'état où elles se trouvent actuellement.

« Art. 5. La ville du Caire sera évacuée dans le délai de quarante jours, si cela est possible, ou au plus tard dans quarante-cinq jours à compter du jour de la ratification de la présente.

« Art. 6. Il est expressément convenu que la Sublime Porte apportera tous ses soins pour que les troupes françaises des diverses places de la rive occidentale du Nil, qui se replieront avec armes et bagages vers le quartier général, ne soient, pendant leur route, inquiétées dans leurs personnes, biens et honneur, soit de la part des habitants de l'Égypte, soit par les troupes de l'armée impériale ottomane.

« Art. 7. En conséquence de l'article ci-dessus et pour prévenir toutes discussions et hostilités, il sera pris des mesures pour que les troupes turques soient toujours suffisamment éloignées des troupes françaises.

« Art. 8. Aussitôt après la ratification de la présente convention, tous les Turcs

l'ai fait pressentir. De grandes discussions vont s'élever à ce suje mais, si la véracité et la loyauté du général Bonaparte égalent sa

et autres nations sans distinction sujets de la Sublime Porte, détenus ou retenus en France, ou au pouvoir des Français en Égypte, seront mis en liberté ; et, réciproquement, tous les Français détenus ou retenus dans toutes les villes et échelles de l'empire Ottoman, ainsi que toutes les personnes, de quelque nation qu'elles soient, attachées aux légations et consulats français, seront également mis en liberté.

« Art. 9. La restitution des biens et propriétés des habitants et des sujets de part et d'autre ou le remboursement de leur valeur aux propriétaires commencera immédiatement après l'évacuation de l'Égypte, et sera réglé à Constantinople par des commissaires nommés respectivement pour cet objet.

« Art. 10. Aucun habitant de l'Égypte, de quelque religion qu'il soit, ne sera inquiété, ni dans sa personne, ni dans ses biens, pour les liaisons qu'il pourra avoir eues avec les Français pendant leur occupation de l'Égypte.

« Art. 11. Il sera délivré à l'armée française, tant de la part de la Sublime Porte que des cours ses alliées, c'est-à-dire celles de la Grande-Bretagne et de la Russie, les passe-ports, sauf-conduits et convois nécessaires pour assurer son retour en France.

« Art. 12. Lorsque l'armée française d'Égypte sera embarquée, la Sublime Porte ainsi que ses alliés promettent que, jusqu'à son retour sur le continent de la France elle ne sera nullement inquiétée ; comme, de leur côté, le général en chef Kleber et l'armée française en Égypte, promettent de ne commettre, pendant ce temps, aucune hostilité, ni contre les flottes, ni contre les pays de la Sublime Porte et de ses alliés, et que les bâtiments qui transporteront ladite armée ne s'arrêteront à aucune autre côte que celle de France, à moins de nécessité absolue.

« Art. 13. En conséquence de la trêve de trois mois stipulée ci-dessus avec l'armée française pour l'évacuation de l'Égypte, les parties contractantes conviennent que, si, dans l'intervalle de ladite trêve, quelques bâtiments de France, à l'insu des commandants des flottes alliées, entraient dans le port d'Alexandrie, ils en partiront après avoir pris l'eau et les vivres nécessaires, et retourneront en France munis de passe-ports des cours alliées ; et, dans le cas où quelques-uns desdits bâtiments auraient besoin de réparations, ceux-là seuls pourront rester, jusqu'à ce que lesdites réparations soient achevées, et partiront aussitôt après pour la France, comme les précédents, par le premier vent favorable.

« Art. 14. Le général en chef Kleber pourra envoyer sur-le-champ en France un aviso, auquel il sera donné les sauf-conduits nécessaires pour que ledit aviso puisse prévenir le gouvernement français de l'évacuation de l'Égypte.

« Art. 15. Étant reconnu que l'armée française a besoin de subsistances journalières pendant les trois mois dans lesquels elle doit évacuer l'Égypte, et pour trois autres mois à compter du jour où elle sera embarquée, il est convenu qu'il lui sera fourni les quantités nécessaires de blé, viande, riz, orge et paille, suivant l'état qui en est présentement remis par les plénipotentiaires français, tant pour le séjour que pour le voyage ; celles desdites quantités que l'armée aura retirées de ses magasins après la ratification de la présente seront déduites de celles à fournir par la Sublime Porte.

haute fortune, je trouverai sans doute en lui le plus intrépide défenseur. Dans le cas contraire, je saurai me défendre de mes

« Art. 16. A compter du jour de la ratification de la présente convention, l'armée française ne prélèvera aucune contribution quelconque en Égypte; mais, au contraire, elle abandonnera à la Sublime Porte les contributions ordinaires exigibles qui lui resteraient à lever jusqu'à son départ, ainsi que les chameaux, dromadaires, munitions, canons et autres objets lui appartenant qu'elle ne jugera pas à propos d'emporter, de même que les magasins de grains provenant des contributions déjà levées, et enfin les magasins de vivres. Ces objets seront examinés et évalués par des commissaires envoyés en Egypte, à cet effet, par la Sublime Porte et par le commandant des forces britanniques, conjointement avec les préposés du général en chef Kleber, et reçus par les premiers au taux de l'évaluation ainsi faite, jusqu'à la concurrence de la somme de 3,000 bourses, qui sera nécessaire à l'armée française pour accélérer ses mouvements et son embarquement; et si les objets ci-dessus désignés ne produisaient pas cette somme, le déficit sera avancé par la Sublime Porte à titre de prêt, qui sera remboursé par le gouvernement français, sur les billets des commissaires préposés par le général en chef Kleber, pour recevoir ladite somme.

« Art. 17. L'armée française ayant des frais à faire pour évacuer l'Égypte, elle recevra, après la ratification de la présente convention, la somme stipulée, dans l'ordre suivant, savoir : le quinzième jour, 500 bourses; le trentième jour, 500; le quarantième jour, 300; le cinquantième jour, 300; le soixantième jour, 300; le soixante et dixième jour, 300; le quatre-vingtième jour, 300; et, enfin, le quatre-vingt-dixième jour, 500 autres bourses. Toutes lesdites bourses de 500 piastres turques chacune, lesquelles seront reçues en prêt des personnes commises à cet effet par la Sublime Porte; et, pour faciliter l'exécution desdites dispositions, la Sublime Porte enverra, immédiatement après l'échange des ratifications, des commissaires dans la ville du Caire et dans les autres villes occupées par l'armée.

« Art. 18. Les contributions que les Français pourraient avoir perçues après la date de la ratification et avant la notification de la présente convention, dans les divers points de l'Égypte, seront déduites sur le montant des 3,000 bourses ci-dessus stipulées.

« Art. 19. Pour accélérer et faciliter l'évacuation des places, la navigation des bâtiments français de transport qui se trouveront dans les ports de l'Égypte sera libre pendant les trois mois de trêve, depuis Damiette et Rosette jusqu'à Alexandrie, et d'Alexandrie à Rosette et Damiette.

« Art. 20. La sûreté de l'Europe exigeant les plus grandes précautions pour empêcher que la contagion de la peste n'y soit transportée, aucune personne malade ou soupçonnée d'être atteinte de cette maladie ne sera embarquée; mais les malades pour cause de peste, ou pour toute autre maladie qui ne permettrait pas leur transport dans le délai convenu pour l'évacuation, demeureront dans les hôpitaux, où ils se trouveront sous la sauvegarde de Son Altesse le suprême vizir, et seront soignés par des officiers de santé français qui resteront auprès d'eux jusqu'à ce que leur guérison leur permette de partir, ce qui aura lieu le plus tôt possible.

« Les articles 11 et 12 de cette convention leur seront appliqués comme au

propres armes, et j'ose vous prier de suspendre votre jugement jusqu'à ce que j'aie pu me faire entendre.

« La sortie de la Méditerranée des escadres française et espagnole; l'acte d'accusation dressé contre les anciens membres du Directoire, dans lequel l'expédition d'Égypte est improuvée de la manière la plus formelle et regardée comme la source de tous les maux qu'éprouve la République; enfin le silence constant du gouvernement (même depuis l'arrivée du général Bonaparte en Europe), sont autant de raisons qui devaient m'enlever toute espérance d'un prompt secours; et, dans cette hypothèse, j'ai cru ne pouvoir faire mieux que de gagner du temps en continuant des négociations entamées par mon prédécesseur. J'allais les prolonger encore, lorsque le grand vizir, poussé par l'impatience de son armée et plus encore par sa cour, entièrement maîtrisée par les Anglais, vint se porter devant El-Arych pour attaquer ce fort, que la lâcheté de la garnison remit en son pouvoir le 7e jour de sa présence. Tout changea de face alors, et des rapprochements auxquels je n'aurais consenti qu'à la longue durent se faire en quelques jours.

« L'armée du vizir, que les rapports les plus modérés avaient toujours portée à 25,000 hommes, est réellement forte de plus de 40,000 combattants, dont le plus grand nombre en cavalerie. Un

reste de l'armée, et le commandant en chef de l'armée française s'engage à donner les ordres les plus stricts aux différents officiers commandant les troupes embarquées de ne pas permettre que les bâtiments les débarquent dans d'autres ports que ceux qui seront indiqués, par les officiers de santé, comme offrant les plus grandes facilités pour faire la quarantaine utile, usitée et nécessaire.

« Art. 21. Toutes les difficultés qui pourraient s'élever, et qui ne seraient pas prévues par la présente convention, seront terminées à l'amiable entre les commissaires désignés à cet effet par Son Altesse le suprême vizir et par le général en chef Kleber, de manière à en faciliter l'exécution.

« Art. 22. Le présent ne sera valable qu'après les ratifications respectives, lesquelles devront être échangées dans le délai de huit jours, en suite de laquelle ratification la présente convention sera religieusement observée de part et d'autre.

« Fait, signé et scellé de nos sceaux respectifs, au camp des conférences près d'El-Arych, le 4 pluviôse an VIII de la République française (24 janvier 1800), et le 28 de la lune de chabban, l'an de l'hégire 1214.

« *Signé :* le général de division DESAIX, le citoyen ÉTIENNE POUSSIELGUE, plénipotentiaires du général Kleber; et Leurs Excellences MUSTAFA-RASCHID, effendi tefterdar, et MUSTAFA-RAZYCHER, effendi reis el-kettad, plénipotentiaires de Son Altesse le suprême vizir. »

cabotage actif et non interrompu l'approvisionne de la Syrie en munitions de bouche et de guerre. A ce train, à cette multitude, je pouvais opposer 8,000 hommes, qu'un pays entièrement ouvert et sans appui me mettait dans la nécessité de partager entre Belbeys, Sâlheyeh et Qatyeh ; car les Beys, qui descendirent et se réunirent dans la province d'Atfyeh, ne me permirent point de dégarnir le Caire ni de rappeler les troupes de la haute Égypte. Dans cet état de choses, qui eût osé m'assurer la victoire? J'avais cependant besoin de cette certitude avant d'accepter la bataille, parce que le moindre échec pouvait m'exposer à perdre sans ressource une armée qui, n'ayant aucun point de retraite assurée, eût été obligée de traverser, toujours en combattant, un pays révolté, pour arriver, après de longues et pénibles marches, dans Alexandrie, seule place qui soit actuellement à l'abri d'un premier coup de main. Pour courir une chance aussi désastreuse, je n'avais d'autre avantage à espérer du succès le plus complet que celui de gagner deux ou trois mois, après lesquels j'eusse été réduit à la nécessité de capituler et de recevoir sans restrictions la loi du vainqueur; car, menacé alors de nouveau par la Syrie, en même temps que sur les côtes, je n'aurais pu, sur aucun point, opposer des forces suffisantes.

« Je ne vous parle point de l'esprit qui anime le soldat, quoique des insurrections se soient manifestées successivement à Damiette et à Alexandrie ; je veux croire que ceux qui se trouvent réunis autour de moi, animés par la présence des généraux, eussent fait leur devoir; mais à coup sûr leur patience est à bout, et le départ du général Bonaparte a produit sur eux les impressions les plus funestes.

« Cependant, avant de conclure le traité, j'ai voulu connaître l'opinion des officiers généraux présents au camp, et j'ai cru même ne pouvoir terminer une affaire de cette conséquence sans les convoquer en conseil de guerre. Tout y a été discuté lentement et mûrement, et, en commençant par le plus jeune, chacun a émis librement et séparément son opinion. Vous en trouverez, citoyens Directeurs, le résultat dans le procès-verbal ci-joint. Si je suis contraint de fournir un mémoire à ce sujet, je donnerai à chaque raison qui y est alléguée le développement nécessaire, et je l'appuierai de pièces justificatives suffisantes.

« Cette lettre vous est portée par Damas, un de mes aides de camp; quinze jours après lui, partira le général Desaix, qui, ayant

été plénipotentiaire près le grand vizir, pourra vous donner verbalement tous les détails que vous pouvez désirer. Je dois, en attendant, vous faire connaître que le grand vizir est porté ardemment à ramener la France et la Porte à leurs anciennes liaisons d'amitié et de commerce.

« Je puis donc, au moins, dans la situation où je me trouve, me livrer à l'idée consolante de voir la Porte redevenir notre alliée; les Anglais abandonner une coalition monstrueuse et colossale, qu'ils n'auront plus intérêt à soutenir, et enfin la paix générale devenir le résultat d'une reddition dont je n'aurais jamais dû demeurer chargé. »

« Sâlheyeh, 28 janvier 1800.

« *A Desaix et à Poussielgue.*

« Je vous renvoie la convention relative à l'évacuation de l'Égypte, ratifiée, avec des restrictions que les variantes entre la traduction française et le texte turc m'ont déterminé à faire. Vous voudrez bien faire observer cette non-conformité dans les deux pièces, afin que de suite il y soit remédié, ne présumant pas qu'il puisse y avoir en pareille matière la moindre intention de surprise.

« Voici en quoi elles consistent :

« A l'article 13, dans le traité turc il n'est point question, comme dans le français, de vivres à prendre par nos bâtiments qui arriveraient à Alexandrie dans l'intervalle de la trêve; il faut donc faire ajouter ce mot.

« L'article 18 du turc m'a été traduit ainsi : « Dans le cas où avant « ou après la ratification on aurait perçu des revenus, dans quel- « ques endroits de l'Égypte que ce puisse être, jusqu'à la publica- « tion du traité, le montant en sera déduit sur les 3,000 bourses « que l'on doit prêter. » Il est clair que, si l'on doit déduire sur les 3,000 bourses toutes les sommes que l'armée française à perçues en Égypte avant la ratification du traité, il ne lui reviendra pas un sol, ce mot *avant* étant indéfini.

« Quant à l'article 2, je ne comprends point et je ne comprendrai jamais ce que veut dire cet armistice de trois mois. L'armistice doit, ce me semble, commencer dès à présent et durer jusqu'à ce que nous soyons rendus à Toulon ou à Marseille; au reste, je suis sur

tout cela d'autant moins difficile, que je compte infiniment sur la grande loyauté du grand vizir et de la Sublime Porte, et que j'ai, d'un autre côté, du canon et des baïonnettes. Cependant, si vous pouviez obtenir quelques articles additionnels et explicatifs, qui préviendraient et lèveraient toute difficulté, cela ne serait que mieux, et il faudra ne rien négliger pour cela. Je ne doute point que sir Sidney-Smith ne se range de votre côté, d'après tout ce que vous m'avez dit sur sa manière d'être et d'agir.

« Si je savais que vous dussiez venir bientôt avec sir Sidney-Smith, je vous attendrais à Sâlheyeh. Vous pourriez me le faire savoir par le retour du courrier. Je suis un peu prévenu contre le reis effendi; il a écrit une lettre à Mustafa-Pacha, notre prisonnier, qui ne lui a pas été remise, parce qu'en faux bel esprit il a cherché de la manière la plus entortillée à jeter du louche sur ma loyauté. Cet homme doit être un fat, ou je me trompe fort. J'ai en revanche la plus haute opinion des bonnes intentions et de la probité du vizir. Vous m'avez aussi donné une trop bonne idée du commodore Smith pour que je ne vous engage point à lui faire savoir le désir sincère que j'ai de le connaître personnellement. Nous nous sommes, dans l'arrangement que nous venons de conclure, arraché les conditions les armes à la main; mais, actuellement que l'on s'entend, les bons procédés doivent commencer, et la méfiance réciproque doit faire place à la franchise et à la loyauté. »

« Sâlheyeh, 29 janvier 1800.

« *Au général Dugua.*

« Tout est fait et fini, ainsi que vous le verrez par les pièces que vous envoie le général Damas. Si la raison et la justice président au jugement que l'on portera sur ma conduite, je ne puis m'attendre qu'à être approuvé; si c'est l'animosité, la sottise, la vengeance, quelque chose que j'eusse fait, quelque parti que j'eusse pu prendre, j'aurais toujours été blâmé; et, dans ce cas, j'aime mieux l'être en sauvant les débris d'une armée qu'en l'abandonnant à une perte infaillible quelques instants plus tard. Votre opinion paraît être la mienne, et je me suis déjà aperçu que je n'ai contre moi que des hommes faibles et lâches, ou des esprits biscornus, qui eussent tremblé à l'approche du danger. »

« Sâlheyeh, 30 janvier 1800.

« *Au Directoire exécutif.*

« Je viens de signer, citoyens Directeurs, le traité relatif à l'évacuation de l'Égypte, et je vous en envoie la copie; celle qui porte la signature du grand vizir ne pourra m'être remise que d'ici à quelques jours, l'échange devant avoir lieu à El-Arych.

« Je vous ai rendu compte, par mes dépêches précédentes, de la situation où se trouvait cette armée lorsque je fus obligé d'en prendre le commandement; je vous ai informé aussi des négociations que le général Bonaparte a commencées avec le grand vizir et que j'ai dû continuer.

« Quoique, à cette époque, je comptasse peu sur le succès de ces négociations, j'espérai cependant qu'elles ralentiraient assez la marche et les préparatifs de guerre du vizir, pour vous donner le temps de m'envoyer des secours en hommes et en armes, ou au moins des ordres précis sur la conduite que j'avais à tenir dans les circonstances pénibles où je me trouvais. Je fondais cet espoir de secours sur ce que je savais que les flottes espagnole et française se trouvaient réunies à Toulon et n'attendaient pour en sortir qu'un vent favorable. Elles en sont sorties, en effet, mais pour repasser le détroit et rentrer à Brest. Cette nouvelle affligea profondément l'armée, qui apprit en même temps nos revers en Italie, en Allemagne, en Hollande et jusque dans la Vendée, sans qu'il parût qu'on prît aucune mesure propre à arrêter le cours des malheurs qui menaçaient jusqu'à l'existence de la République.

« Cependant le vizir s'avançait de Damas; d'un autre côté, au commencement de brumaire une flotte parut devant Damiette (1).

« Cet événement ne rendit pas les négociations plus faciles; le vizir manifesta les mêmes intentions et ne suspendit sa marche que pendant le temps qui lui était indispensable pour former ses établissements et se procurer des moyens de transport. La tête de cette armée arriva bientôt jusqu'à Jaffa.

« Le commodore Sidney-Smith m'écrivit vers cette époque, c'est-à-dire quelques jours avant le débarquement de Damiette, et comme je connaissais toute l'influence qu'il avait sur le vizir, je

(1) Voir ci-dessus, p. 381 et 389.

crus devoir, non-seulement lui répondre, mais même lui proposer pour le lieu des conférences le vaisseau qu'il montait. Je répugnais également à recevoir en Égypte des plénipotentiaires anglais ou turcs, ou à envoyer les miens au camp de ces derniers. Ma proposition fut acceptée, et dès lors les négociations prirent une marche plus déterminée. Tout cela cependant n'arrêta point l'armée ottomane, que le grand vizir conduisit sur Gaza.

« Pendant tout ce temps, la guerre continuait dans la haute Égypte, et les Beys, dispersés jusqu'alors, pensèrent à se réunir à Mourad, qui, toujours poursuivi et jamais abattu, entraînant dans son parti les Arabes de la province de Beni-Soueif, ne laissait pas que d'occuper des forces et de donner des inquiétudes.

« La peste nous menaçait aussi de ses ravages et nous enlevait déjà plusieurs hommes par décade, à Alexandrie et dans d'autres places.

« Enfin, le 22 décembre, le général Desaix et Poussielgue, que j'avais nommés plénipotentiaires, ouvrirent à bord du *Tigre* les conférences avec sir Sidney-Smith, à qui le grand vizir avait donné des pouvoirs pour traiter. Ils devaient tenir les parages de Damiette à Alexandrie; mais un coup de vent très-violent les ayant obligés de gagner le large, ils tinrent la mer pendant 18 jours : au bout de ce temps, ils descendirent au camp du vizir. Ce dernier s'était porté sur El-Arych (1)....

« La prise d'El-Arych était un événement d'autant plus malheureux que le général Reynier était en marche pour faire lever le blocus avant que le gros de l'armée turque fût arrivé. Dès cet instant, on ne pouvait plus espérer de traîner les négociations en longueur : il s'agissait d'examiner mûrement le danger qu'il y avait à les rompre, d'écarter les motifs d'une vanité personnelle et de ne point exposer tous les Français dont la vie m'était confiée à des suites terribles, que plus de délais rendaient inévitables.

« Les rapports les plus récents portaient l'armée ottomane à 80,000 hommes, et elle devait s'augmenter encore; on y comptait douze pachas, dont six du premier rang. 45,000 hommes se trouvaient devant El-Arych, ayant 50 pièces de canon et des caissons en proportion; cette artillerie était traînée par des mulets. 20 autres pièces étaient à Gaza avec le corps de réserve; le reste des

(1) Voir ci-dessus, p. 419.

troupes se trouvait à Jaffa et dans les environs de Ramleh. Un cabotage actif approvisionnait le camp du vizir. Toutes les tribus d'Arabes secondaient à l'envi cette armée et lui fournissaient plus de 15,000 chameaux. On m'a assuré que les distributions s'y faisaient régulièrement.

« Toutes ces forces étaient dirigées par des officiers européens, et 5 à 6,000 Russes étaient attendus d'un moment à l'autre.

« A cette armée j'avais à opposer 8,500 hommes, divisés sur les trois points de Qatyeh, Sâlheyeh et Belbeys. Cette répartition était nécessaire pour faciliter nos communications avec le Caire et pour pouvoir porter promptement des secours à celui de ces postes qui aurait été le premier attaqué. En effet, il est certain qu'on peut les tourner ou les éviter tous. C'est ce qu'a fait récemment Elfy-Bey, qui, pendant les négociations, est entré avec ses Mameluks dans la Charkyeh, pour se réunir aux Arabes et, de là, rejoindre Mourad dans la haute Égypte. Le reste de l'armée était distribué ainsi qu'il suit : 1,000 hommes, aux ordres du général Verdier, pour former la garnison de l'Esbet, lever des contributions en argent et en denrées et tenir en obéissance le pays entre le canal d'Achmoun et celui de Mœze, agité sourdement par le scheick Lescam. 1,800 hommes étaient aux ordres du général Lanusse pour fournir les garnisons de Rosette, Aboukir et Alexandrie, contenir le Delta et le Bahyreh. 1,200 hommes étaient demeurés au Caire et à Gyzeh, et ils étaient obligés de fournir des escortes aux convois de l'armée; enfin, 2,500 hommes se trouvaient disséminés dans la haute Égypte sur une ligne de plus de 150 lieues; ils avaient journellement à combattre les Beys et leurs partisans. Le tout forme 15,000 hommes : voilà, en effet, ce que, en évaluant au plus haut, on peut compter de combattants disponibles dans l'armée.

« Malgré cette disproportion de forces, j'espérais la victoire, et j'aurais hasardé une bataille, si j'avais eu la certitude de l'arrivée d'un secours avant la saison des débarquements; mais cette saison étant une fois arrivée sans que j'eusse obtenu du renfort, j'étais obligé de renvoyer au moins 5,000 hommes sur les côtes; il me restait 3,000 hommes pour défendre un pays ouvert de toutes parts, contre l'invasion de 30,000 cavaliers secondés par les Arabes et les habitants du pays. Sans places fortes, sans vivres, sans argent, sans vaisseaux, je devais prévoir ce moment et me demander ce que je

pourrais faire alors pour la conservation de l'armée : il ne restait aucun moyen de salut. On ne peut traiter que les armes à la main avec des hordes indisciplinées de barbares fanatiques qui méconnaisent tous les droits de la guerre. L'évidence de ces motifs a frappé tous les esprits; elle a déterminé mon opinion. J'ai donné des ordres à mes plénipotentiaires de ne rompre les négociations que dans le cas où l'on proposerait des articles qui pussent compromettre notre gloire et notre sûreté; mais je n'ai fait cette démarche qu'après m'être éclairé du conseil des officiers généraux qui m'entouraient. Leur avis était unanime; l'évacuation fut arrêtée, et les motifs exposés dans un procès-verbal. Je viens d'accomplir, citoyens Directeurs, une action que la raison approuvera dans tous les temps; mais je n'en suis pas moins affligé d'avoir été contraint d'attacher mon nom à un événement qui ne m'appartient point.

« Je n'avais pas seulement à vaincre toutes ces difficultés de ma position militaire, il fallait encore surmonter des obstacles administratifs qui se renouvelaient sans cesse. L'inondation ayant été très-défectueuse cette année, la valeur moyenne des revenus se trouvait réduite d'un tiers; de plus, si la perte successive des forces militaires m'eût obligé de retirer les troupes de la haute Égypte, cet abandon aurait occasionné une diminution de revenus plus considérable encore. Cela seul me mettait dans l'impossibilité absolue de soutenir la campagne prochaine. Je donnerai plus de développement à ces assertions; il suffit en ce moment, pour détruire les idées exagérées que l'on se serait faites des revenus annuels de l'Égypte, de citer la dette de 11 millions qu'a laissée le général Bonaparte avant son départ, quoique, à son arrivée en ce pays, il ait trouvé des ressources extraordinaires, qui aujourd'hui sont épuisées entièrement.

« Je termine ce rapport, citoyens Directeurs, en vous observant que les circonstances de ma situation n'ont point été prévues dans l'instruction que m'a laissée le général Bonaparte; il ne me parle nullement de l'arrivée du grand vizir, soit qu'en effet il n'y crût pas, ou qu'il eût d'autres motifs pour ne m'en point informer. Lorsqu'il me promet de prompts secours, il fonde, ainsi que je l'avais fait, ses espérances sur la réunion des flottes française et espagnole dans la Méditerranée. On était alors loin de penser que ces flottes

retourneraient dans l'Océan, et que l'expédition d'Égypte, entièrement abandonnée, deviendrait un chef d'accusation contre ceux qui l'ont ordonnée.

« Je joins à cette lettre copie de ma correspondance, tant avec le grand vizir qu'avec le commodore Sidney-Smith et mes plénipotentiaires, ainsi que toutes les notes officielles remises de part et d'autre. Je joins aussi copie des rapports qui m'ont été faits sur la prise d'El-Arych et sur différentes insurrections dont nos troupes se sont rendues coupables à Damiette et à Alexandrie; vous apprécierez vous-mêmes l'importance de pareils événements. Je dois cependant ajouter, pour rendre témoignage à la vérité, que partout où j'ai été présent nos troupes m'ont manifesté une confiance absolue et le plus louable dévouement; quant à celles de la haute Égypte, je ne puis leur reprocher le moindre murmure.

« Au reste, pendant son séjour en Égypte, l'armée française a gravé dans l'esprit des habitants le souvenir de ses victoires, celui de l'équité et de la modération avec lesquelles nous avons gouverné, le sentiment de ses forces et la puissance de la nation dont elle fait partie. Le nom français sera longtemps respecté, non-seulement dans cette province de l'empire Ottoman, mais encore dans tout l'Orient. »

« 1er février 1800.

« *A Geoffroy Saint-Hilaire, membre de la commission des arts.*

« Je vous autorise formellement à faire à M. Banks, président de la Société royale de Londres, l'envoi que vous sollicitez. Je vois cette correspondance avec satisfaction. Ce commerce réciproque de lumières est important pour les sciences, et les guerres politiques ne doivent jamais l'interrompre.

« Je profite de cette occasion pour vous témoigner tout l'intérêt que je prends à vos utiles recherches sur l'histoire naturelle et aux succès qui seront la récompense de votre zèle. »

Kleber partit de Sâlheyeh le 5 février et arriva le 7 au Caire. Il y apprit la chute du Directoire et l'élévation de Bonaparte à la tête du gouvernement.

« Les papiers étrangers qui annoncent l'événement du 18 brumaire, écrivait-il le 14 à Auguste Damas, n'auraient pas dû retar-

der votre départ : ce qui a été vrai hier l'est encore aujourd'hui, et le sera par de là les siècles. Le général Bonaparte n'est pas à redouter pour moi; au lieu d'être partie, il est actuellement juge dans une affaire qu'il connaît aussi bien que moi. S'il est juste, l'armée et moi devons également nous attendre à l'accueil le plus distingué; s'il est injuste, il se déshonorera malgré sa puissance, et alors tant pis pour lui.

« Partez le plus tôt possible, afin que mes dépêches puissent arriver promptement. »

« Le Caire, 28 février 1800.

« *Au général Dugua.*

« J'ai reçu votre lettre du 21 courant; j'ai bien pensé que l'obstacle apporté par le commandant de la corvette anglaise au départ de nos bâtiments ne pouvait provenir que de l'ignorance, où étaient cet officier et l'amiral commandant dans la Méditerranée, de la convention qui venait de se conclure; cependant, cette alerte m'avait déjà fait mettre en garde et les notes officielles allaient leur train.

« Par un petit billet que me fit tenir hier au soir le négociant Pini, je vois qu'il y a encore de grands changements dans le gouvernement français; il y a toute apparence que Lépide et Antoine ont été mis à la porte, et que le nouvel Auguste aura voulu rester tout seul : cela devait finir ainsi! un peu plus tôt, un peu plus tard, qu'importe? Que ce soit Jacques, que ce soit Paul, qu'importe encore? Comptez, vous autres Égyptiens, sur un prompt secours de 15,000 hommes au milieu de tout ce tapage et d'une guerre continentale plus furieuse que jamais, sans argent et sans marine! Il faut avouer que nous avons bien choisi notre moment pour fonder notre colonie. Plus je réfléchis sur l'opération que je viens de terminer, plus je suis convaincu que la postérité me décernera une couronne pour avoir eu le courage de donner une issue raisonnable à une entreprise extravagante et lâchement abandonnée par son auteur. Mais si le roi voyait cela! S'il le voyait et qu'il fût juste, il dirait que cela est vrai; s'il est injuste, tant pis pour lui, et je m'en *moque.* »

« Le Caire, 6 mars 1800

« *Au général Dugua.*

« J'ai reçu, la nuit dernière les dépêches de France apportées par le chef de brigade Latour-Maubourg; elles consistent en gazettes, brochures nouvelles, en une feuille de promotions, en une lettre insignifiante et boursouflée de Berthier, en un récit sommaire de l'événement du 18 brumaire par le général Clarke. Aucune assurance de secours et pas un mot de Bonaparte. Que conclure de ce silence? que conclure de ces platitudes insérées dans les journaux sous le titre de *nouvelles de Constantinople*, de *lettres de Grosbert?* J'en infère tout bonnement que l'on se moque de nous, et il s'ensuit que je ne dois en rien changer de conduite et de mesures. Je vous écris à la hâte. Si le vent vous contrariait encore quelques jours, je vous ferai passer de nouvelles dépêches pour le premier consul: dans le cas contraire, je les expédierai par quelque autre.

« Adieu. Rappelez-vous que la vérité, plus encore que la République, est une et indivisible, et que cette dernière ne saurait être solidement fondée que par des hommes qui savent respecter la première et ne la redoutent jamais. »

« Le Caire, 6 mars 1800.

« *A Poussielgue.*

« Le chef de brigade Latour-Maubourg ne m'a apporté aucune autre chose de France que des journaux, etc., aucune assurance de secours, pas un mot de Bonaparte.

« La conduite de Grosbert est une scélératesse, ou plutôt une lâcheté, qui n'étonne personne. Il est cependant parti d'ici dans les mêmes intentions que vous, dans celles de faire connaître la vérité. Je suis bien éloigné de croire que vous l'imiterez; mais, je le vois, vous aurez bien de la peine à vous faire entendre.

« Pour attendre avec sécurité la saison des débarquements, l'armée du vizir étant sur les frontières de la Syrie, il m'eût fallu avoir 30,000 combattants présents sous les armes, une place forte à Belbeys, des magasins et des moyens de transport. Vous savez ce que je possédais : nous avons épuisé cette matière. La toute-puissance de Bonaparte peut un instant étouffer la vérité ; mais tôt ou tard

elle se fera connaître. *Falsum stare non potest.* C'est là toute ma consolation, et si j'avais à recommencer ce que j'ai fait, je le ferais encore. Établir une colonie, sans gouvernement stable, sans marine, sans finances et une guerre continentale effrayante sur les bras, est le comble du délire.

« Je vous souhaite un prompt et heureux voyage et, à votre arrivée, la fermeté nécessaire pour ne point pâlir devant le maître suprême.

« Renvoyez-moi le procès-verbal du conseil de Sâlheyeh, ou du moins déchirez-le; je serais fâché que mes camarades signataires en essuyassent le moindre désagrément, et mon intention est de n'en faire usage qu'à la dernière extrémité. »

« Le Caire, 7 mars 1800.

« *Au ministre de la guerre Berthier.*

« J'ai reçu avant-hier soir vos dépêches des 12, 16 et 19 janvier.

« Je m'attendais à quelques nouvelles instructions, à une assurance positive de secours prochain en hommes et en armes; au lieu de cela, je ne lis que des promesses vagues de souvenirs.

« Je m'abstiens, citoyen ministre, de vous communiquer les réflexions que cette conduite m'a suggérées; vous le devinerez bien aisément; je m'abstiens également de vous donner des nouvelles de ce pays-ci: Constantinople paraît trop bien vous servir; mais ce dont je ne puis m'abstenir, c'est de vous accuser réception de la lettre que vous voulûtes bien m'écrire au moment de votre embarquement pour la France, et, les circonstances n'étant plus les mêmes, je vous engage aujourd'hui à *faire connaître au public égaré ce que vous vous proposiez de peindre avec les couleurs les plus fortes au Directoire.* »

« Le Caire, 7 mars 1800.

« *Au général Clarke, directeur du dépôt de la guerre.*

« Le chef de brigade Latour-Maubourg est arrivé avant-hier au soir au Caire, et les dépêches qu'il m'a remises sont les premières que j'aie reçues de France depuis le départ de Bonaparte de l'Égypte. Mon étonnement a été grand de n'y trouver rien de positif

sur un secours prochain, ni aucune instruction ultérieure à celle qui m'avait été laissée, quoique les circonstances aient prodigieusement changé depuis. D'après cela, j'ai dû me féliciter de l'arrangement que je venais de conclure, et qui vous sera connu lorsque vous recevrez la présente.

« Latour-Maubourg sera attaché à mon état-major; c'est à lui à vous faire connaître s'il a lieu d'être satisfait de l'accueil qu'il a reçu et du cas que je fais de la recommandation dont il était porteur. Mes regrets sont de ne pouvoir lui fournir ici des occasions de signaler son courage; mais j'espère qu'à son retour en Europe il sera plus heureux, et qu'en appréciant la preuve non équivoque qu'il vient de donner de son zèle et de son dévouement à la patrie, on s'empressera de le rendre au grade qu'il occupait et que des malheurs attachés aux circonstances de la Révolution lui avaient enlevé.

« Vous pensez bien que de tout ce que vous avez envoyé en journaux, livres et brochures, ce qui nous a le plus intéressés est la nouvelle constitution. Je l'ai lue et j'ai cru m'apercevoir que l'arbre était assez solidement étayé; mais c'est le quatrième que depuis dix années nous plantons : les premiers n'ont point porté de fruits, ou ils ont été bien amers; j'espère plus en celui-ci; cependant, avant de lui offrir le tribut de mon encens, je veux en goûter les prémices. L'armée, il n'en faut point douter, l'acceptera ce contrat social de l'an VIII; je l'accepterai avec elle; il lui sera présenté dès qu'elle se trouvera un peu plus réunie. »

« Le Caire, 10 mars 1800.

« *Au grand vizir.*

« Je reçois à l'instant la lettre que Votre Altesse vient de m'adresser en réponse à celle que je lui écrivis concernant l'occupation de l'île de Roudah et des forts qui en dépendent. Nous allions nous entendre sur cet objet avec Son Excellence Mustafa-Pacha, notre ami, lorsqu'on vint me remettre une dépêche du commodore Sidney-Smith, datée de Chypre du 20 février. Son contenu est tel qu'il met l'empêchement le plus positif à l'évacuation du Caire par les troupes françaises, jusqu'à ce que par de nouvelles conférences nous puissions lever les difficultés apportées par lord Keith, commandant

en chef la flotte anglaise dans la Méditerranée. Cette difficulté est de nature à pouvoir être regardée, dès ce moment, comme une violation manifeste du traité solennellement conclu entre nous; mais, convaincu de la bonne foi et de la loyauté de Votre Altesse, j'ai cru, avant de me déterminer à aucune démarche, devoir lui demander une explication franche et prompte sur la conduite qu'elle prétend tenir et sur laquelle je réglerai la mienne, mes sentiments et mes désirs étant toujours les mêmes et ne voulant jamais rien négliger de tout ce qui pourrait renouer l'ancienne amitié entre la République française et la Sublime Porte. »

« Le Caire, 11 mars 1800.

« *Au général Reynier.*

« Envoyez sur-le-champ et sans perdre une minute à Birket-el-Hadjy pour donner contre-ordre sur l'évacuation de ce fort, de même que pour celle de tous les autres du Caire, que je vais faire réarmer. En passant chez moi ce matin, je vous dirai ce dont il est question. »

« Le Caire, 11 mars 1800.

« *A l'armée.*

« Soldats!

« Le commandement de la flotte anglaise dans la Méditerranée ayant passé en d'autres mains, cette circonstance apporte quelques retards à l'exécution du traité que j'ai conclu avec le grand vizir; ils ne sauraient durer longtemps; mais, en attendant, il faut nous tenir sur nos gardes et conserver cette attitude guerrière qui imprime le respect et l'effroi, lorsqu'il est nécessaire.

« Soldats! je suis chargé de veiller à votre conservation autant qu'à votre gloire. Je remplirai votre attente; mais j'exige de vous, dans toutes les conjonctures, confiance et obéissance. »

« Le Caire, 14 mars 1800.

« *A monsieur le commodore Sidney-Smith.*

« J'ai reçu vos dépêches des 20 et 21 février dernier relativement

aux difficultés qu'apporte lord Keith à l'exécution du traité d'El-Arych. Vous pensez à cet égard, Monsieur le Commodore, que, si nous conférions personnellement ensemble, nous pourrions aplanir ces obstacles inattendus. J'y consens volontiers, et vous invite, en conséquence, à vous rendre au Caire le plus tôt qu'il vous sera possible. Le commandant d'Alexandrie a ordre de vous fournir tous les moyens pour y arriver avec sûreté et de la manière la plus convenable.

« Je suis depuis trois jours en pourparlers avec le grand vizir; la loyauté et la sagesse qu'il met dans sa conduite me donnent le plus grand espoir que tout s'arrangera à l'amiable. »

« Le Caire, 16 mars 1800.

« *Au général Damas et à Gloutier, membre de l'Institut.*

« *Note officielle communiquée aux commissaires du grand vizir.*

« Ma confiance en la loyauté de la Sublime Porte et de son vizir est sans réserve; mais lord Keith est décidé à ne respecter aucun arrangement que je pourrais avoir pris avec cette puissance ou ses ministres, et non-seulement il nous refusera le passage dans la Méditerranée, mais il empêchera encore qu'on nous envoie les moyens d'embarcation que la Sublime Porte doit nous fournir et qui, d'après le dire de sir Sidney, doivent être tirés de la Sicile.

« Il faut faire connaître aux commissaires la lettre qu'à ce sujet m'écrit Poussielgue; ils verront que nous ne négligeons rien de notre côté pour faire lever promptement toutes les difficultés. Si Son Altesse le grand vizir en fait autant du sien, j'ose espérer qu'elles seront bientôt levées; si au contraire on veut brusquer les affaires, j'aurai pour moi la justice et, conséquemment, Dieu et la victoire. Mais j'ai lieu de penser que Son Altesse agira avec plus de sagesse, et qu'elle ne donnera rien au hasard, lorsqu'avec un peu de temps, de fermeté et de prudence, elle peut obtenir plus sûrement l'objet de ses désirs et celui de neuf mois de travaux. C'est d'ailleurs sur la réponse qui me sera fournie aujourd'hui que je réglerai définitivement mes démarches ultérieures, protestant que je n'ai d'autre pensée que l'exécution ponctuelle du traité solennellement conclu, d'autre désir que de renouer le plus prompte-

ment possible l'amitié et les intérêts qui liaient depuis tant de siècles la France avec la Sublime Porte.

« J'ai invité sir Sidney à se rendre au Caire et de là au camp du vizir; il me semble prudent de l'attendre, au moins sa réponse à ma lettre ou celle du vizir, avant de prendre une détermination définitive.

« Il n'est pas inutile de faire remarquer aux commissaires de la Porte que le plénipotentiaire qui agit pour un de leurs alliés me conseille lui-même de ne point évacuer le Caire et de laisser les choses dans l'état où elles se trouvaient lorsque je reçus la lettre qui m'annonça l'opposition apportée par lord Keith à l'exécution du traité, et ce jusqu'à ce que cet obstacle soit absolument aplani. »

En rentrant au Caire, Kleber n'était pas sans inquiétude sur « l'œuvre de raison qu'il venait d'accomplir. » Les efforts qu'il fait, dans sa correspondance, pour convaincre ses compagnons d'armes qu'il a tenu la seule ligne de conduite raisonnable et possible, témoignent assez qu'il n'est point parvenu à se convaincre lui-même. Il en veut surtout à Bonaparte d'avoir rejeté sur lui le fardeau de cette responsabilité, et son mécontentement se traduit par des expressions dont j'ai dû quelquefois tempérer la vivacité.

Cependant, le traité conclu, il fallait en exécuter les clauses. Les places fortes de Qatyeh, de Sâlheyeh, de Belbeys, de l'Esbet, de Suez, tous les forts de la haute Égypte, toute la rive droite du Nil en suivant la branche de Damiette, furent remis au grand vizir.

Dès que les Turcs eurent pris possession de Belbeys, les Osmanlis commencèrent à accourir au Caire, y commirent quelques excès et attaquèrent même une patrouille, dont deux grenadiers furent tués. Kleber se plaignit de cette conduite à Mustafa-Pacha, qui commandait à la capitale pour le grand seigneur; les assassins furent arrêtés : cinq eurent la tête tranchée et cinq autres furent étranglés. Malgré cette mesure, les excès allaient en augmentant.

Heureusement, la violation de la convention d'El-Arych par la Grande-Bretagne et la nouvelle de l'élévation de Bonaparte à la tête du gouvernement de la France donnèrent aux événements

un cours imprévu. « Il fallut que Bonaparte, l'Angleterre et la Porte se réunissent pour révéler à Kleber toute l'étendue de son génie. » (Bignon, *Histoire de la diplomatie.*)

Le gouvernement anglais, pour se venger, sur l'armée d'Orient, de l'affront du duc d'Yorck en Batavie, et pour empêcher cette armée de prendre part aux opérations de la campagne qui allait s'ouvrir en Europe, ne voulut pas reconnaître les engagements pris en son nom par Sidney-Smith. D'après des lettres interceptées (1) sur la Méditerrnaée par les croiseurs anglais, l'armée française en Égypte, réduite à 7 ou 8,000 combattants, manquait d'argent, d'armes, de munitions; les Mameluks et les Arabes étaient plus puissants que jamais; la population, mal disposée, menaçait d'égorger les Français. Le cabinet de Saint-James avait donc cru pouvoir exiger l'évacuation aux conditions les plus humiliantes pour notre armée.

Le ministère anglais envoya, le 17 décembre, l'ordre à l'amiral Keith d'arrêter les bâtiments portant les troupes françaises et de les conduire en Angleterre, de quelques sauf-conduits qu'ils fussent munis. Conformément à ces instructions, l'amiral Keith établit une nouvelle croisière devant Alexandrie. Le 19 février une corvette venant en droiture d'Angleterre parut devant cette place, et le capitaine de ce bâtiment déclara « qu'il avait, pour ne laisser sortir personne, des ordres que ceux de Smith ne pouvaient annuler. » Quelques jours après, Kleber reçut la fameuse lettre de l'amiral Keith.

A l'arrivée du colonel Latour-Maubourg (4 mars), la position du commandant de l'armée d'Égypte était très-critique. Les Français avaient évacué toutes les places, et laissé ouvertes les portes du désert. Une partie des troupes était déjà rendue à Rosette et à Alexandrie. On avait désarmé la citadelle du Caire, qui devait être, ainsi que les forts, livrée aux Turcs le 14 mars.

Les nouvelles de France, en réveillant l'ardeur des soldats, mirent fin à l'indécision du général en chef. Tout en ouvrant des pourparlers, pour arriver à une solution pacifique ou pour gagner du temps, on commença immédiatement à réarmer la citadelle

(1) Suivant le général Bertrand, c'était un duplicata du rapport du 26 septembre. Voir ci-dessus, p. 358.

du Caire, les forts et Gyzeh. L'artillerie fut débarquée; les troupes et les magasins retournèrent vers la capitale.

Le 11 mars, le général Reynier reçut l'ordre de faire camper sa division dans la plaine située au-dessous de Boulâq, la droite au fort Camin, la gauche au Nil vers le village de Dgezireth; de garder les débouchés qui conduisent du fort Camin à El-Qobbet et aux villages situés entre le Nil et la route de Syrie; d'occuper la citadelle et les forts Camin, Dupuy et Sulkowski, et de remettre à la division Friant le fort de l'Institut, la ferme d'Ibrahim-Bey et le Vieux-Caire.

Le général Friant établit, le 12, sa division, la droite au fort d'Ibrahim-Bey, la gauche au hameau de Dgezireth-el-Orategeh, le dos au Nil, gardant tous les débouchés qui conduisent de la plaine d'Ibrahim-Bey à El-Qobbet par la citadelle et le Mocqattam, ceux qui par la gauche conduisent de cette même plaine au fort Camin; et il occupa la ferme d'Ibrahim-Bey, le fort de l'Institut et le Vieux-Caire.

La veille, Kleber avait reconnu la position à prendre en cas de combat; les jours suivants, on travailla aux communications entre l'artillerie et les divisions. Le 16, une reconnaissance fut poussée vers Birket-el-Hadjy, pour s'assurer de la position de l'avant-garde ennemie à Mataryeh, et de son corps d'armée, établi près du village d'El-Khânqah.

En recevant la lettre de lord Keith, Kleber avait prévu que les moyens de conciliation n'auraient aucun succès et que la force des armes devrait tout décider. Cependant il ne voulut pas négliger les dernières ressources de la politique qui l'avait guidé jusque-là, et fit proposer au grand vizir un arrangement d'après lequel l'armée ottomane se retirerait à Belbeys (l'avant-garde turque se trouvait alors à El-Khânqah), et le grand vizir attendrait le résultat des ouvertures qui seraient faites à lord Keith pour obtenir du gouvernement de la Grande-Bretagne son accession à la convention d'El-Arych. Les conférences avec les commissaires du grand vizir durèrent du 15 au 18 mars. On ne put s'entendre sur les conditions proposées par Kleber.

Le grand vizir s'obstinait à vouloir l'évacuation du Caire et donnait comme garantie sa signature apposée au bas du traité, tandis que le général en chef de l'armée d'Égypte exigeait le consentement formel des commandants des flottes anglaise et russe.

Sans écouter les avis des officiers anglais, qui lui conseillaient d'accorder un délai d'un mois, le grand vizir résolut de prévenir le général français en se jetant avec son armée dans le Caire. Ayant épuisé tous les moyens de conciliation et terminé les préparatifs pour le combat, Kleber fit lire, le 17 mars au soir, un ordre du jour en ces termes :

« Soldats !

« Voici la lettre qui vient de m'être adressée par le commandant en chef de la flotte anglaise dans la Méditerranée :

« A bord du vaisseau de Sa Majesté *la Reine-Charlotte*, à Minorque, le 8 janvier.

« Monsieur,

« Ayant reçu des ordres positifs de Sa Majesté de ne consentir « à aucune capitulation avec l'armée française que vous com- « mandez en Égypte et en Syrie, excepté dans le cas où elle met- « trait bas les armes, se rendrait prisonnière de guerre et aban- « donnerait tous les vaisseaux et toutes les munitions du port et « ville d'Alexandrie aux puissances alliées ; et, dans le cas où une « capitulation aurait lieu, de ne permettre à aucune troupe de re- « tourner en France qu'elle ne soit échangée, je pense nécessaire « de vous informer que tous les vaisseaux ayant des troupes « françaises à bord et faisant voile de ce pays, d'après les passe- « ports signés par d'autres que ceux qui ont le droit d'en ac- « corder, seront forcés par les officiers des vaisseaux que je « commande de rentrer à Alexandrie, et que ceux qui seront « rencontrés retournant en Europe, d'après des passe-ports ac- « cordés en conséquence d'une capitulation particulière avec une « des puissances alliées, seront retenus comme prises, et tous les « individus à bord considérés comme prisonniers de guerre.

« KEITH. »

« Soldats !

« On ne répond à de telles insolences que par des victoires : préparez-vous à combattre. »

Cette proclamation produisit sur l'armée le plus grand effet. Elle ne manifesta plus qu'un désir, aller au combat ; elle n'eut

plus qu'un sentiment, la confiance dans le succès et la satisfaction de conserver intact l'honneur du drapeau.

« Jamais outrage ne fut plus vivement ressenti; l'injure était commune; chacun brûlait de la venger. Tous les Français se reconnurent à cette généreuse indignation, et l'on eût dit qu'en ce moment l'armée poussait un cri de guerre unanime.

« Le vizir avait rejeté toutes les propositions que je lui avais adressées; il ne voyait dans notre modération que le témoignage de notre faiblesse : convaincu que je ne pouvais m'opposer à la marche de son armée, il exigea l'évacuation du Caire au terme convenu, celle de tous les forts et celle du Delta... La communication de la lettre de lord Keith n'avait rien changé aux dispositions du vizir; sir Sidney-Smith représenta inutilement qu'il convenait de tout suspendre de part et d'autre; le vizir repoussa ce conseil, persista dans ses prétentions et consentit seulement à promettre des otages et des subsides.

« Pendant que duraient les conférences, le vizir augmentait ses forces, déjà considérables; il répandit dans les provinces des firmans dans lesquels les Français étaient représentés comme des infidèles, ennemis de l'Islamisme, infracteurs des traités; établit des chefs de sédition dans toutes les villes, et enjoignit à tous, sous peine d'être traités comme rebelles, de se réunir, au nom de la religion et du souverain, pour exterminer les Français.

« Cependant les troupes françaises étaient arrivées de la basse Égypte et du Sayd.

« Ne voulant point attaquer le vizir sans une déclaration expresse d'hostilités, je lui adressai la lettre suivante :

« Le Caire, 19 mars 1800.

« *Au grand vizir.*

« L'armée dont le commandement m'est confié ne trouve point, dans les propositions qui m'ont été faites de la part de Votre Altesse, une garantie suffisante contre les prétentions injurieuses et l'opposition formelle du gouvernement anglais à l'exécution de notre traité; en conséquence, il a été résolu, ce matin, en conseil de guerre, que ces propositions seraient rejetées, et que la ville du

Caire ainsi que ses forts demeureraient occupés par les troupes françaises, jusqu'à ce que j'aie reçu, du commandant en chef de la flotte anglaise dans la Méditerranée, une lettre directement contraire à celle qu'il m'a adressée, le 8 janvier, et que j'aie entre mes mains *les passe-ports signés par ceux qui ont le droit d'en accorder*.

« D'après cela, toutes les conférences ultérieures entre nos commissaires deviennent inutiles, et les deux armées doivent, dès cet instant, se considérer comme en état de guerre.

« La loyauté que j'ai apportée dans l'exécution ponctuelle de nos conventions donnera à Votre Altesse la mesure du regret que me fait éprouver une rupture aussi extraordinaire dans ces circonstances que contraire aux avantages communs de la République française et de la Sublime Porte. J'ai assez prouvé combien j'étais pénétré du désir de voir renaître les liaisons d'intérêt et d'amitié qui unissaient depuis longtemps les deux puissances. J'ai tout fait pour rendre manifeste la pureté de mes intentions; toutes les nations y applaudiront, et Dieu soutiendra par la victoire la justice de ma cause. Le sang que nous sommes prêts à répandre rejaillira sur les auteurs de cette nouvelle dissension.

« Je préviens aussi Votre Altesse que je garderai comme otage, à mon quartier général, Son Excellence Mustafa-Pacha, jusqu'à ce que le général Galbeau, retenu à Damiette, se soit rendu à Alexandrie avec sa famille et sa suite, et qu'il ait pu me rendre compte du traitement qu'il a éprouvé des officiers de l'armée ottomane, et sur lequel on me fait des rapports très-extraordinaires.

« La sagesse accoutumée de Votre Altesse lui fera distinguer aisément de quelle part viennent les nuages qui s'élèvent; mais rien ne pourra altérer la haute considération et l'amitié bien sincère que j'ai pour elle. »

En même temps on ordonnait au camp les préparatifs de combat.

« Au milieu de la nuit suivante, je me rendis, accompagné des guides de l'armée et de mon état-major, dans la plaine d'El-Qobbet où se trouvait déjà une partie des troupes; les autres arrivèrent successivement et se rangèrent en bataille. Je parcourus les rangs, et remarquai la confiance et la gaieté de nos soldats, présage ordinaire de la victoire. »

L'armée française était forte de 15,000 hommes d'infanterie, d'artillerie et de cavalerie; 9,000 se trouvaient au Caire ou dans le Delta. La gauche était commandée par Reynier, et composée de deux brigades, sous les ordres des généraux Robin et Lagrange. Friant commandait la droite : elle comprenait les deux brigades Belliard et Donzelot. Le général Leclerc avait le commandement de la cavalerie. L'artillerie comptait soixante bouches à feu. Une demi-brigade était en réserve; une était au Caire, une à Gyzeh, deux à Alexandrie, une à Rosette et deux dans le Delta. L'armée du grand vizir était de 60,000 hommes, dont 35,000 sur le champ de bataille; 15,000 étaient détachés à Belbeys, à Sâlheyeh, à Damiette et dans la haute Égypte.

Le 20 mars, à une heure du matin, l'armée française quitta son camp et se porta dans le désert, en arrière du village de Qobbet-El-Azeb. Elle se forma en quatre grands carrés: ceux de droite, aux ordres de Friant, étaient composés: le premier, des 21e légère et 88e de bataille; le deuxième, des 61e et 75e de ligne. Ceux de gauche, aux ordres de Reynier, étaient formés : le premier, des 22e légère et 9e de ligne; le deuxième, des 13e et 85e de ligne. Un cinquième carré, composé de la 25e, était placé en arrière de la division Reynier, dont il faisait partie. L'artillerie des demi-brigades était aux angles des carrés, et celle de position entre les carrés d'une même division.

Les compagnies de grenadiers et de carabiniers étaient en avant et sur les flancs, toujours prêtes à se former en colonnes d'attaque. La cavalerie, composée des 3e, 14e, 15e, 18e et 20e de dragons, du 22e de chasseurs, du 7e de hussards et des guides, était en colonne entre les deux divisions. L'artillerie légère marchait sur les flancs, soutenue par deux divisions de dromadaires.

Le camp du grand vizir était entre El-Khânqah et Abou-Zaabel. Son avant-garde, forte de 5 à 6,000 janissaires d'élite et d'un corps considérable de cavalerie, était retranchée dans El-Mataryeh, avec 16 pièces de canon.

A trois heures du matin, l'armée française se mit en marche. La division Reynier s'arrêta hors de la portée du canon d'El-Mataryeh, pendant que la cavalerie et la division Friant se plaçaient entre ce village et celui d'El-Merg.

Pendant ce mouvement, Nadir-Pacha et Ibrahim-Bey, à la tête

de 6,000 hommes de cavalerie, se dirigeaient sur le Caire. Les guides les chargèrent et furent enveloppés. L'issue de cette affaire aurait été funeste à nos cavaliers, si le 22e de chasseurs et le 14e de dragons ne se fussent portés pour soutenir l'action. Après un combat opiniâtre, Nadir-Pacha et Ibrahim-Bey remontèrent le Nil et se jetèrent dans le Caire. L'insurrection, organisée à l'avance, éclata dans tous les quartiers à la fois.

Cependant la division Reynier se porta sur El-Mataryeh ; les carabiniers et grenadiers, formés en colonnes d'attaque, se précipitèrent sur l'ennemi ; les carrés marchaient en avant ; on battit la charge et, sous la protection de l'artillerie, le village fut emporté après la plus vigoureuse résistance.

Maître d'El-Mataryeh, Reynier y laissa le petit carré pour briser les affûts, enclouer les pièces, enlever les blessés, et se dirigea de suite sur Héliopolis, où sa division se rallia.

Des nuages de poussière annoncèrent bientôt l'arrivée de l'armée turque, qui prit position sur une pente insensible joignant les villages de Seriâqous et d'El-Merg. Le vizir, de sa personne, s'établit derrière un bois de palmiers, près de ce dernier village. La division Friant fut attaquée par les tirailleurs qui garnissaient le bois. Cependant l'armée française avançait en reprenant insensiblement son premier ordre de bataille. Des pièces d'artillerie placées sur le front de l'armée turque tirèrent quelques coups sur nos troupes. Nos pièces répondirent par un feu soutenu, qui fit bientôt cesser celui de l'ennemi. Alors et presque en même temps, tous les drapeaux se réunirent de tous les points de la ligne ennemie, signal ordinaire d'une charge générale. Les Français laissèrent approcher les assaillants à demi-portée de mitraille. Notre infanterie ne voulait tirer qu'à bout portant. Arrêtés par les premières décharges, les Turcs se séparèrent et, notre feu continuant, ils se déterminèrent tout à coup à prendre la fuite.

Le vizir était dans le village d'El-Merg, exposé au feu de nos pièces ; il attendait le succès de ses ordres. C'est alors que son armée s'ébranla, entoura de toutes parts l'armée française, qui se trouva ainsi placée au milieu d'un carré de cavalerie d'une demi-lieue de côté. Mais les Arabes ne tardèrent pas à se disperser. Voyant que cette attaque n'avait pas réussi, le vizir rétrograda précipitamment à El-Khânqah.

L'armée française continuant à s'avancer sur ce village, la cavalerie qui était devant elle se retira confusément et prit la fuite. L'armée ottomane était trop vivement poursuivie pour qu'elle pût s'arrêter à El-Khânqah. Les Français y arrivèrent avant le coucher du soleil et y passèrent la nuit, sous les tentes de l'ennemi.

Kleber s'empressa d'annoncer sa victoire au Caire.

« El-Khânqah, 20 mars, soir.

« *Au citoyen Fourier.*

« Nous avons donné à la plaine d'Héliopolis une nouvelle célébrité par la victoire que nous venons de remporter sur le grand vizir; nous lui avons enlevé 20 pièces de canon et tous ses équipages. Il couche ce soir à Belbeys; nous irons le déloger demain, pour le conduire, avec l'aide de Dieu, au delà du désert.

« Annoncez cette nouvelle aux membres du Divan et dites-leur que, si la Providence continue à m'être favorable, la première chose dont je m'occuperai à mon retour sera de les réinstaller dans leurs fonctions.. »

« El-Khânqah, 20 mars.

« *Au commissaire Gloutier.*

« Je viens enfin de terminer avec le grand vizir, en le chassant tambour battant de Mataryeh et d'El-Khânqah; demain nous irons le visiter à Belbeys, et après-demain, ou le jour suivant au plus tard, à Sâlheyeh, d'où nous l'expédierons par le désert; car je ne croirai réellement cette œuvre couronnée que lorsqu'il sera retourné en Syrie. »

C'est à Khânqah que Kleber apprit l'insurrection du Caire. Il y envoya le général Lagrange avec un bataillon.

L'armée se mit en marche à minuit, en même temps que Lagrange, et se porta sur Belbeys, Reynier formant l'avant-garde.

A midi on était devant la ville; Reynier la tourna par la droite, et Friant s'en empara, sauf le fort placé entre la ville et le canal d'Abou-Menedgi; mais les Turcs qui le défendaient furent obligés de se rendre le lendemain, au nombre de 800, avec la faculté de rejoindre le grand vizir.

Le 22, Reynier et la cavalerie partirent à midi, et, deux heures après, le quartier général avec la division Friant, commandée par le général Belliard. Reynier bivouaqua sur la lisière du désert, à deux lieues de Korâym; le quartier général resta en avant du village de Saïda, à une lieue en arrière de l'avant-garde.

Le 23, à deux heures du matin, la division Reynier se mit en mouvement avec la cavalerie. Au point du jour, elle était devant Korâym, lorsqu'on entendit au loin quelques coups de canon. Le général prévint l'approche de l'ennemi, en gagnant une petite hauteur; il y établit le carré de droite avec l'artillerie de position, en laissant celui de gauche et la cavalerie à portée d'observer les mouvements de l'ennemi. A peine ces dispositions étaient-elles prises que la division fut enveloppée par une nombreuse cavalerie, soutenue d'un corps d'infanterie; notre artillerie les éloigna bientôt; ils se contentèrent de rester en présence.

Kleber et la division commandée par Belliard avaient quitté leurs bivouacs au point du jour. Le quartier général, ayant pour escorte la compagnie des guides et le 7e hussards, prit les devants à une lieue de Korâym; le canon de Reynier fit accélérer la marche, et le général en chef, avec une pièce des guides, s'avança jusque sur les hauteurs voisines de Korâym, d'où l'on apercevait l'armée ennemie.

Le quartier général avait peu de développement. L'état-major, les hussards et les guides se formèrent de manière à présenter un grand front. Ce déploiement n'en imposa point à l'ennemi, qui avait pu remarquer notre faiblesse numérique, et la cavalerie turque, enhardie, commença à s'ébranler pour se jeter sur nous. Attendre l'ennemi dans cette position était un parti dangereux; rétrograder vers la division Belliard semblait impossible, à cause de son éloignement.

Kleber, qui avait défendu de tirer le canon de détresse, ordonna alors de se porter en avant pour rejoindre Reynier. Cet ordre s'exécuta d'abord avec assez d'ensemble; mais les cavaliers ennemis, qui n'avaient à faire, pour tomber sur nous, que la moitié du chemin que nous avions à parcourir avant d'arriver à Reynier, eurent le temps de se jeter dans l'intervalle qui nous séparait de cette division. Pour les éviter autant que possible, on appuya à gauche sous les murs du village de Korâym. Le quartier

général fut fort mal reçu par les Arabes qui bordaient les murs et fusillaient tout ce qui était à leur portée; et il y eut un moment de désordre. Les guides passèrent à droite rangs serrés et ne furent pas entamés; les hussards, qui protégeaient la pièce de canon, furent assaillis par une multitude de cavaliers; ils se mêlèrent avec eux; les Osmanlis tombèrent sur la pièce et le caisson, tuèrent tous les charretiers et emmenèrent les chevaux.

Leclerc, commandant la cavalerie, voyant l'embarras et le danger où se trouvait le général en chef, envoya deux régiments de cavalerie en masse, qui balayèrent promptement l'ennemi. Kleber fut frappé par les Arabes près des murs des jardins du village et gagna sans autres accidents la division Reynier.

On perdit dans cette affaire une vingtaine d'hommes tués; il y eut une quinzaine de blessés. Presque tous les dromadaires des généraux et officiers d'état-major furent pris avec leurs effets. Les Turcs laissèrent quelques cavaliers sur le champ de bataille.

La division Belliard arriva bientôt, se dirigeant sur la droite de la division Reynier; dès qu'elle fut parvenue à hauteur de Reynier, toute l'armée se porta en avant: l'ennemi effectua sa retraite. On bivouaqua à mi-chemin de Korâym à Sâlheyeh, sur les bords d'un marais, du côté des terres cultivées.

Le 24 dès le matin, on continua le mouvement sur Sâlheyeh et on arriva dans le camp des Turcs. La grande quantité de tentes et d'objets de toutes espèces abandonnés prouvait la précipitation avec laquelle l'ennemi était parti; on y trouva même trois canons et trois mortiers, ainsi que toute l'artillerie garnissant les ouvrages, qui étaient encore dans l'état où les Français les avaient laissés.

Les nouvelles reçues du Caire pressaient le général en chef d'y rentrer. Friant était parti de Belbeys le 22 avec la 61e demi-brigade, pour appuyer le général Lagrange.

La division Reynier resta en observation à Sâlheyeh, et devait, dès qu'elle aurait reçu des vivres et des munitions, marcher sur El-Arych, dans le dessein de détruire le fort. Kleber partit, le 24 vers quatre heures du soir, pour le Caire, avec la cavalerie, l'artillerie, les 75e et 88e demi-brigades.

De Sâlheyeh Belliard se porta, avec sa brigade (21e légère), sur Damiette, attaqua la division turque qui s'en était emparée, la battit aux champs de Choarah et entra sans opposition dans l'Esbet; il y

trouva douze pièces de canon, outre l'artillerie que les Français y avaient abandonnée.

Le 27 mars, Kleber arrivait au Caire; le lendemain il écrivait au général Destaing:

« La bataille d'Héliopolis, les combats de Belbeys et de Koràym ayant déterminé le vizir à repasser le désert avec son armée, sans même prendre le temps de faire de l'eau et des vivres, nous n'en aurons rien à craindre de longtemps. Nous avons cependant encore une petite queue à écorcher au Caire; mais cela sera fini avant trois jours, à ce que j'espère, et nous profiterons de la sottise pour rétablir un peu nos finances. »

La soumission du Caire fut moins prompte que le général en chef ne l'espérait. Tous les débouchés des rues étaient fermés par de grosses murailles à double rang de créneaux et appuyées à des maisons, dont les terrasses servaient de places d'armes. Pour renverser de tels obstacles, il fallait du canon. Or le parc d'artillerie, qui avait été évacué sur Alexandrie, n'était pas encore arrivé. Kleber, d'ailleurs, voulant ménager la ville, essaya de jeter la division parmi les insurgés, afin de les amener à capituler.

Pendant les derniers événements, Mourad-Bey était resté neutre. Après la bataille d'Héliopolis, il se soumit à Kleber, fut proclamé sultan français, et, par un traité signé le 5 avril, reçut les deux provinces du Sayd à titre de feudataire de la République, moyennant un tribut annuel de 250 bourses de 20,000 médins, de 15,000 ardebs de froment et de 25,000 d'orge et autres grains; il s'engagea aussi à fournir un corps de Mameluks pour combattre avec nous. Pendant le siége du Caire, il se tint dans la province d'Atfyeh, coupa la communication de la Syrie avec le pacha que le grand vizir avait envoyé dans la haute Égypte, et approvisionna les assiégeants. Osman, l'un de ses Beys, demeura au quartier général comme député.

« Je n'avais point encore rassemblé tous les moyens militaires qui devaient me répondre du succès, écrit Kleber, et j'étais décidé à tout employer pour me rendre maître du Caire par une autre voie que celle d'une attaque de vive force, voulant sacrifier l'éclat d'un succès à deux intérêts bien plus chers : la conservation de l'armée et celle d'une ville nécessaire à son établissement dans ce pays.

« C'est alors que je fis éclater les intelligences que j'avais eues avec Mourad-Bey. L'estime des vertus militaires communes aux

Français et aux Mameluks et surtout l'adversité avaient rapproché de nous cet ancien maître de l'Égypte.

« Aussitôt que la convention d'El-Arych lui était parvenue, il avait recherché l'amitié des Français. Le vizir le somma de se rendre dans son camp dans le temps que tout annonçait une rupture. Mourad-Bey ne voulut pas le faire sans mon consentement; je lui répondis que sous les tentes du vizir, aussi bien que sous les siennes, je ne voyais jusqu'ici que des amis ; qu'il était libre de se porter avec ses troupes au camp de Youssef-Pacha. Il fit l'accueil le plus obligeant à l'adjudant général Morand, qui eut à ce sujet une conférence avec lui.

« Deux jours avant la bataille de Mataryeh, jugeant que les hostilités étaient inévitables, je cherchais à m'assurer des dispositions de Mourad-Bey.

« L'épouse d'Aly-Bey, devenue depuis celle de Mourad, femme du plus noble caractère et dont la maison est, depuis plus de trente ans, le seul asile qu'il y ait en Égypte pour les malheureux, avait été traitée avec honneur et bienveillance par les ordres du général Bonaparte et par les miens. Elle commença nos négociations avec Mourad-Bey et nous transmit ses réponses. « Que les Français, dit-« il à mon envoyé, s'engagent à livrer bataille au grand vizir, et je « suis prêt à passer avec les miens de son camp dans le leur. » Satisfait d'une réponse aussi franche, je lui fis savoir que mon intention était qu'il ne prît aucune part au combat, si mes ennemis m'y contraignaient. Il s'était retiré en effet avant l'action de Mataryeh. Mes premières négociations avec ce Bey furent continuées après le refus d'exécuter la capitulation du Caire. Il m'envoya Osman Bardissi-Bey, de sa maison, et le chargea de pouvoirs.

« Vous déclarerez aux Français, lui dit-il, que je m'unis aujour-« d'hui à eux, parce qu'ils m'ont mis dans l'impossibilité de conti-« nuer la guerre. Je demande à m'établir dans une partie de l'É-« gypte, afin que, s'ils la quittent, je m'empare, avec les secours « qu'ils me fourniront, d'un pays qui m'appartient et qu'eux seuls « peuvent m'enlever. Je jure d'unir mon sort au leur jusqu'à cette « époque, et je serai fidèle à mes conventions. »

« Aussitôt après l'échange du traité (5 avril), Mourad-Bey nous fit parvenir des subsistances, et ne cessa d'entretenir des intelligences qui préparèrent une capitulation définitive. Son influence

dans le Caire n'ayant point un effet aussi prompt qu'il le désirait, il me proposa d'incendier la ville, et peu de temps après il m'envoya des barques chargées de roseaux.

« Dervich-Pacha s'était rendu dans la haute Égypte par suite de la convention d'El-Arych. Averti de la reprise des hostilités, il rassembla un corps de 10,000 hommes, et marcha quelques journées vers le Caire. J'exigeai de Mourad-Bey qu'il se portât contre eux. Ce prince m'informa que, sur les ordres qu'il avait expédiés, ce pacha avait déjà été abandonné des deux tiers de ses gens. « Au reste, « ajoutait-il, faites-moi savoir si vous demandez sa tête ou si vous « exigez seulement qu'il se retire de l'Égypte. » Dervich-Pacha ne tarda pas à repasser en Syrie (1). »

Les travaux du siége continuaient. Le 31 mars et le 1er avril on chercha à déloger l'ennemi de la Direction du génie, dont il s'était emparé. Le 2 avril, le général Almeyras attaqua le quartier copte.

Une pièce de 8 ouvrit la brèche. Dès qu'elle fut praticable, un détachement s'y jeta et délogea les insurgés; mais l'artillerie et la mousqueterie de l'ennemi ne permirent pas de s'y maintenir. On l'abandonna, en y mettant le feu. La citadelle et le fort Dupuy commencèrent à lancer des bombes et des boulets rouges. Nadir-Pacha et Ibrahim-Bey demandèrent à capituler. Les janissaires, les Mameluks et les Moghrebins continuèrent la résistance. Kleber se vit donc forcé de recommencer les hostilités.

« J'aurais le Caire dès demain, écrivait-il le 10 au général Lanusse, si je voulais y enterrer 1,500 à 2,000 Français; mais ils me sont trop chers pour cela, et j'ai pris le parti de temporiser, de diviser et de négocier. Je n'ai pas à m'en repentir jusqu'ici, et j'espère sous peu de jours être entièrement maître de cette capitale et de toute l'Égypte.

« Belliard a eu une courte et bonne affaire à Damiette, où il a enlevé à l'ennemi 14 pièces de canon, non compris celles trouvées à l'Esbet, également en notre possession. Rampon commandera désormais sur ce point; je vous prie de correspondre fréquemment avec lui.

« Nous avons enlevé à l'ennemi en tout 50 bouches à feu en bronze, non compris celles que nous avions laissées dans les forts en les évacuant. Plus de 200 drapeaux ou étendards ont été portés

(1) Extraits d'un rapport de Kleber, resté inachevé par suite de sa mort.

en triomphe à mon quartier général. Les camps d'El-Khânqah et de Sâlheyeh nous ont fourni plus de 2,000 tentes, parmi lesquelles il y en avait d'une richesse étonnante; la voiture du grand vizir suspendue sur quatre ressorts, douze litières couvertes de dorures et de sculptures, des malles, des caisses de toutes les façons, des batteries de cuisine, des lits en fer, et tout cela en profusion, épars parmi les haillons, les cadavres d'hommes, de chevaux, de chameaux, offrait à nos soldats un spectacle aussi singulier que dégoûtant. »

Le même jour il envoyait une lettre au caymacan de la Sublime Porte, à Constantinople.

« Votre Excellence a sans doute été informée de la marche et du résultat des négociations que j'avais conclues avec Son Altesse le suprême vizir Youssef-Pacha, et, d'après des assurances qui m'ont été données par des personnes de marque de votre nation, je dois penser que le traité d'El-Arych a obtenu l'approbation de Sa Majesté l'Empereur Sélim II. Plusieurs articles de ce traité avaient déjà reçu leur exécution, et l'armée française, particulièrement, remplissait avec fidélité ses engagements.

« J'étais sur le point d'évacuer le Caire, lorsque je reçus de lord Keith, commandant en chef la flotte anglaise dans la Méditerranée, une lettre qui excita la surprise et surtout l'indignation de tous les Français. J'en joins ici la copie. Cet écrit, qui suppose l'ignorance absolue de ma position et l'oubli de ce qu'on doit à ses alliés, rendait illusoires, non-seulement la convention d'El-Arych, mais encore toute espèce de traité que je pourrais à l'avenir conclure avec la Sublime Porte. A l'égard des conditions injurieuses que cette lettre renferme, Votre Excellence comprendra facilement que l'armée française en Égypte ne peut jamais se trouver dans le cas d'y souscrire.

« J'avais fait part de ces observations au suprême vizir, et je lui proposais de différer l'évacuation du Caire jusqu'à ce que cette difficulté inattendue fût levée. Je ne pouvais demander une garantie plus modérée de l'exécution de nos conventions. Son Altesse s'y est refusée, et elle a préféré abandonner au hasard d'une bataille la possession de ce pays, qui lui était toute assurée. Cette bataille a eu lieu le 20 mars, et le ciel, protégeant la justice de ma cause, m'a donné la victoire. Cependant, le désir sincère que j'ai toujours eu de rétablir les liens d'amitié et d'intérêt qui ont uni pendant

tant de siècles les deux nations n'a pu être altéré par cet événement. La Sublime Porte me trouvera encore disposé à la remettre en possession de l'Égypte aux conditions stipulées à El-Arych, sauf quelques modifications que les circonstances actuelles ont rendues nécessaires.

« Ainsi une nouvelle effusion de sang serait absolument sans objet, et une négociation régulière, et dont l'effet ne serait point arrêté par des ordres imprévus, rendrait à l'empire Ottoman des provinces que l'on s'efforcerait inutilement de nous enlever par la voie des armes. Si Votre Excellence partage ces intentions de paix et de concorde, elle les fera connaître à S. M. l'Empereur Sélim II, et sans doute elle en obtiendra l'ordre de renouer sans délai des conférences qui nous conduiront au but que nous avons un égal désir d'atteindre. »

La proclamation suivante fut adressée en même temps aux insurgés de Boulâq :

« Dieu grand et miséricordieux veut que celui à qui il donne la victoire en use avec clémence et magnanimité; en conséquence, Kleber accorde un pardon général et particulier aux habitants de Boulâq qui, pendant la présence de l'armée ottomane, se seraient armés et auraient agi, soit offensivement, soit défensivement, contre les troupes françaises sans cesse triomphantes, espérant que cet acte d'humanité attachera de plus en plus la majorité du peuple au gouvernement français, tant qu'il plaira au destin de le maintenir dans ces contrées.

« Kleber charge les scheiks et ulémas de faire connaître la présente disposition à tous les habitants de Boulâq, et ordonne que chacun se livre paisiblement à ses travaux et à son industrie. »

Le général en chef n'obtint pas le résultat désiré : les habitants, prenant pour de la faiblesse ce qui n'était qu'un excès de bonté, persistèrent dans leur révolte et voulurent suivre le sort de la ville du Caire.

Le 14 avril, Belliard étant arrivé de Damiette avec de nouvelles ressources, l'attaque fut ordonnée. Les troupes de la division Friant, sous les ordres du général Belliard, attaquent, le 15 au point du jour, toutes les avenues occupées par l'ennemi : elles enlèvent les barricades, massacrent tout ce qu'elles trouvent en armes et incendient les maisons qu'elles ne peuvent forcer. Toutes les horreurs

de l'assaut eurent lieu à Boulâq, et le général Friant les fit cesser dès qu'il fut certain de la possession de ce faubourg. Les principaux habitants se jetèrent à ses genoux, en demandant grâce pour le reste de leurs compatriotes. Ce pardon fut accordé, et on arrêta les progrès de l'incendie et du pillage, afin que les ressources qui s'y trouvaient fussent profitables à l'armée. Kleber imposa Boulâq d'une contribution de 200,000 pataques.

Pendant qu'on se battait à Boulâq, les Turcs du Caire ne restaient pas inactifs; ils sortirent du quartier des Boucheries et furent repoussés. D'un autre côté, ils attaquèrent chaudement le santon d'Aboukir, dont Reynier s'était emparé. Les Osmanlis se précipitèrent dans nos tranchées, saisirent même les baïonnettes de nos soldats, et poussèrent l'intrépidité jusqu'à venir boucher les créneaux du santon; le sang-froid de nos grenadiers les obligea bientôt à reculer.

Plusieurs fourneaux se trouvant prêts à jouer, on prépara une attaque générale pour la nuit du 15 au 16. Le général en chef adressa un ordre du jour à l'armée.

« Soldats !

« Vous allez attaquer quelques quartiers de la ville du Caire; si vous la livrez au pillage, c'en est fait de vous; chaque maison deviendra votre tombeau. La proie ne vous échappera pas, je vous le promets; mais, avant, il faut vaincre et détruire nos ennemis.

« En conséquence, j'ordonne que tout homme trouvé au pillage soit puni de mort. »

Une pluie abondante, qui tomba au coucher du soleil, força de différer l'attaque.

Les Turcs firent une tentative sur un poste et furent vivement repoussés.

« J'ai voulu faire attaquer hier et mettre le feu à quelques quartiers du Caire, écrivait Kleber à Lanusse le 16; mais un orage, accompagné d'une pluie abondante, m'a obligé d'ajourner cette opération. Après avoir épuisé toutes les voies de persuasion et de clémence à l'égard de Boulâq, j'ai été obligé de le faire attaquer de vive force et de le livrer au pillage et à la flamme. Je répugne extrêmement à en user de même avec le Caire; mais il faudra en ve-

nir là, si la famine, qui déjà les travaille, ne met ses habitants à la raison.

« Destaing écrit, en date du 13, au chef d'état-major général, qu'il est entré dans le port d'Alexandrie 45 bâtiments, dont plusieurs frégates russes armées en guerre. Si cela est, il faut de suite et sans aucun délai les désarmer, et mettre les canons, la poudre et les fers coulés à la disposition de l'artillerie de terre; s'emparer également de toutes les autres armes portatives; mettre en arrestation tout ce qui est Russe ou Turc, ne laissant en liberté que les Grecs, sans pourtant excepter leurs bâtiments et les armes ci-dessus.

« Quant aux équipages grecs, j'envoie le capitaine Nicolo pour leur faire proposer de servir avec nous comme auxiliaires. Au cas qu'ils se déterminent, comme je n'en doute pas, vous me les enverrez tous ici sous la conduite du commandant Nicolo, et escortés par un détachement français.

« Les armes portatives trouvées sur les différents bâtiments leur seraient délivrées contre un reçu qu'en donnerait le commandant Nicolo, et dans lequel il serait spécifié l'espèce d'arme et à quel équipage elle appartenait. Il en sera usé de même de tous les autres bâtiments qui pourraient successivement entrer dans le port.

« Vous n'aviez sans doute pas réfléchi à la situation actuelle des choses lorsque vous me fîtes une demande de fonds pour faire aller vos différents services. Je ne puis, là-dessus, que vous indiquer la manière dont on y subvient ici.

« J'ai versé à la caisse mes propres fonds, 40,000 livres; Thévenin et ses employés en ont fourni 50,000; Friant, 15,000; d'autres personnes encore, tant militaires que civiles, se sont cotisées pour des sommes plus ou moins fortes, et je me suis rendu personnellement responsable de l'acquittement de ces dettes sur les premières contributions que nous pourrons faire rentrer. Je ne doute pas qu'en donnant l'exemple, vous ne trouviez à peu près les mêmes ressources à Alexandrie; c'est du moins la seule que je puisse dans ce moment vous offrir. »

21 avril. — « Je vois que déjà vous avez pris toutes les précautions nécessaires et que je vous avais prescrites par une de mes précédentes. Il serait à désirer qu'il nous arrivât ainsi beaucoup de bâtiments chargés de denrées, et il est fâcheux que les Anglais les empêchent d'entrer.

« J'ose espérer que sous quatre ou cinq jours le Caire sera en notre pouvoir, et, avec cette ville, toute l'Égypte; je ne puis cependant rien assurer de positif, ayant affaire aux hommes à la fois les plus stupides et les plus perfides.

« Vous pouvez répondre sans scrupule aux signaux pour faire entrer d'autres bâtiments; cette mesure est trop innocente pour devoir répugner à la délicatesse, surtout lorsqu'on a affaire à des Anglais, Russes, Turcs et Mameluks. »

Jusqu'au milieu d'avril toutes les opérations au Caire n'avaient guère eu pour but que notre maintien dans la maison du général en chef et dans le quartier copte. Il était temps de faire sentir à l'ennemi que cette longanimité procédait d'un sentiment d'humanité et non de la crainte ou de la faiblesse. Le 17, les parcs étant arrivés, on attaqua de tous les côtés. La citadelle, les forts Dupuy, Sulkowsky et de l'Institut, le quartier général, les buttes devant le quartier des Tanneries, firent pleuvoir sur la ville les bombes, les obus, les boulets rouges. On fit sauter la maison de la femme de Mourad-Bey; les 300 Turcs qui l'occupaient furent ensevelis sous les ruines. Le feu se déclara à la fois dans plusieurs quartiers. Le bombardement et l'attaque de la nuit du 20 au 21 changèrent les dispositions du peuple.

Le 21, Nadir-Pacha, Osman-Effendi et Ibrahim-Bey demandèrent à capituler. D'après les conditions accordées par Kleber, les troupes ottomanes et les Mameluks devaient évacuer la ville et se retirer en Syrie avec armes et bagages, excepté l'artillerie, qui resterait au Caire; 3,000 habitants, qui craignaient la vengeance du vainqueur, les suivirent. Le général Reynier fut chargé d'escorter ces troupes avec le nombre d'hommes nécessaire pour les garantir de toute insulte et les protéger.

« Je désirerais, lui mandait Kleber, le 24, que vous fissiez suivre, mais de loin, l'armée de Nadir-Pacha jusqu'au delà du pont El-Kasné, pour avoir la certitude qu'elle suit en effet la route qui lui est prescrite.

« Je passe à Ibrahim-Bey. C'est lui ainsi qu'Elfy-Bey qui s'étaient opposés à l'exécution de la première capitulation et ils étaient parvenus à ranger de leur côté et les habitants et la soldatesque turque; il était donc nécessaire de les gagner : je n'ai pu le faire qu'en traitant d'abord avec Mourad et en faisant espérer à

Ibrahim les mêmes avantages qu'à son confrère. Rien n'est écrit à ce sujet; mais voici ce que j'ai promis : Ibrahim-Bey et tous les Mameluks sortiront de la ville du Caire avec l'armée ottomane, comme s'ils avaient l'intention de la suivre en Syrie, afin, disent-ils, que leurs femmes et leurs enfants au Caire ne deviennent pas les victimes de la fureur des Osmanlis, ce qui arriverait s'ils pouvaient soupçonner un traité particulier avec les Français; mais, arrivés soit à Belbeys soit à Sâlheyeh, ces Beys vous feront connaître leurs intentions de se rendre dans la haute Égypte, et aussitôt vous leur en fournirez les moyens, en exigeant toutefois d'eux de passer par le désert et de ne point approcher du Caire, sous quelque prétexte que ce puisse être. Ibrahim-Bey, pour toute garantie, est porteur d'un passe-port de ma part et il lui suffira. »

Le 24, les postes français occupèrent les portes. Le 25, les barricades furent détruites, les cadavres enterrés, les mosquées purifiées.

Le 27, Kleber fit une entrée triomphale par la porte des Victoires, à la tête de l'armée, qui avait reçu un ordre du jour ainsi conçu :

« Soldats! pour épargner votre sang, j'ai fait marcher de front les négociations avec les opérations militaires. Le plus grand obstacle que j'aie rencontré est celui de parvenir à rassurer les habitants contre le pillage et la dévastation; l'exemple de Boulâq, où je vous ai permis d'assouvir un instant votre juste vengeance, était terrible à leurs yeux; je suis parvenu à les rassurer, je leur ai promis sûreté et protection tant pour leurs personnes que pour leurs propriétés, et aussitôt ils ont cessé d'apporter des empêchements à la sortie des troupes ottomanes.

« Soldats! quand votre chef prend des engagements au nom de l'armée, c'est à vous à les remplir; je compte également sur votre obéissance et sur le sentiment de votre propre intérêt : un seul excès pourrait rendre illusoire la capitulation qui vient d'être conclue. Ne vous bornez donc point à vous abstenir de commettre le moindre désordre, mais empêchez encore qu'il n'en soit commis par cette foule d'hommes qui, cachés pendant les dangers, vous entourent, ne sortant de leurs refuges, lorsque le péril est passé, que pour mettre le comble à leur déshonneur. Je défends, en conséquence, toute espèce de pillage. »

Il écrivait le 28 au général Lanusse :

« Nous sommes enfin débarrassés de nos hôtes incommodes; ils coucheront ce soir à Sâlheyeh. De leur propre aveu, on leur a tué 2,000 hommes dans la ville, non compris quantité d'habitants. Nous étions tellement postés sur les flancs de leurs principaux établissements qu'ils sentaient qu'un seul effort suffirait pour les mettre tous en déconfiture. L'attaque de la nuit du 20 au 21 leur a, seule, coûté 500 hommes. C'est une bien infernale guerre que cette guerre à gouttières et à barricades! Nos soldats ne voulaient pas y mordre au commencement; mais enfin les apprentis allaient bientôt surpasser leurs maîtres; car on peut ainsi appeler les Turcs pour la défense des places et d'un poste quelconque.

« J'ai reçu les procès-verbaux et les états des marchandises apportées par les différents navires entrés dans le port d'Alexandrie; ce qu'il y a d'heureux, c'est qu'il s'y trouve beaucoup d'objets qui peuvent être grandement utiles à l'artillerie et à la marine, indépendamment des canons, qui serviront à l'armement de nos côtes. »

Il mandait, le 30, au général Rampon :

« L'attaque de la nuit du 20 au 21 a mis une telle épouvante parmi eux, qu'ils m'ont prié en grâce de ne leur point donner d'infanterie pour escorte. Je n'ai pu y consentir, et, pour leur ôter toute envie de revenir, j'ai mis à leurs trousses et sur leurs flancs toute la division Reynier. Voilà donc l'Égypte encore une fois conquise; dans deux mois ce sera probablement sur la côte qu'il faudra combattre.

« Vous pouvez permettre aux capitaines grecs venus à Damiette de faire des chargements en henné, indigo, riz, etc., mais non de blé; engagez-les à revenir et promettez-leur protection et assistance. Dites-leur, enfin, que tous ceux de leur nation qui voudront servir avec nous seront bien reçus et bien payés et qu'au bout d'une année de service je leur donnerai des terres en propriété. »

Le 16 avril il avait écrit au président de l'Église grecque à Alexandrie la lettre suivante :

« Il est arrivé beaucoup de Grecs à Alexandrie; mon intention est qu'ils soient protégés. Ainsi, s'ils éprouvaient la moindre insulte, la moindre vexation de la part des habitants du pays, même

des Français, vous pouvez vous adresser avec confiance au général Lanusse, qui s'empressera de rendre justice. Vous pouvez même m'écrire directement chaque fois que vous le jugerez nécessaire. J'ai donné dans tous les temps des ordres pour qu'on ne touche nullement à votre maison d'Alexandrie; elle sera sans cesse respectée; vous pouvez y compter. Ceux des Grecs qui entreront à notre service seront soldés et traités comme les Français. »

Le 29 avril, Mourad-Bey et Kleber se virent à Gyzeh et se donnèrent des marques d'estime. Mourad-Bey était beaucoup moins grand que Kleber; il dit, en l'apercevant : « Voilà le plus beau chrétien que j'aie vu. » Le lendemain, Mourad-Bey partit pour le Sayd. Il nous fut toujours fidèle, soumit la haute Égypte, en chassa les agents du grand vizir, ce qui permit de tenir l'armée plus concentrée.

Les renforts envoyés par le grand vizir au secours des insurgés du Caire ne se pressaient point de rentrer en Syrie. Le 10 mai le général en chef appelait l'attention de Reynier sur ces incursions :

« Je reçois l'avis que les cavaliers et l'infanterie envoyés par le grand vizir au secours du Caire ne sont point retournés à Gaza; mais qu'ils sont restés à El-Arych, où ils vont être renforcés de 7 à 8,000 hommes, pour faire de suite une nouvelle invasion en Égypte. Ce corps sera soutenu par un autre semblable, et ainsi de suite, jusqu'à ce que la grande armée dirigée par le général anglais Kohler soit en mesure d'agir.

« D'un autre côté, on m'avertit encore que les Arabes de Bulbeis, de Toumilat et des Ayaidis font un grand amas de blé et de riz, pour être successivement transporté à El-Arych. Les lieux de leurs emmagasinements souterrains sont : Sadies, Naamné, Chalchalamon, Mechtoul, Thaouanée et principalement Gezire-Bulbeis, d'où ils débouchent de nuit pour entrer dans le désert entre Abou-Ballah et El-Menaisch. Les riz tirés de Damiette s'enfouissent à Tannah et Sâne.

« D'après cela, il est nécessaire que vous portiez une de vos demi-brigades à Sâlheyeh et une autre à Belbeys, avec l'instruction de faire des courses et des prises le plus possible. Si vous le jugez à propos, le chef d'état-major fera, en outre, fournir 40 ou 50 hommes de cavalerie pour Belbeys. Je désirerais que le commandant de ces six bataillons se tînt à Sâlheyeh; l'autre brigade de

votre division resterait au Caire jusqu'à nouvel ordre. Donnez, je vous prie, des ordres en conséquence et faites commencer le mouvement dès demain. »

Après la soumission du Caire, Kleber prit toutes les mesures qui pouvaient consolider sa conquête et assurer à la France la possession de l'Égypte. Prévoyant qu'il aurait à attendre longtemps encore les secours de la mère patrie, il profita des bonnes dispositions des habitants pour augmenter ses forces en créant des corps auxiliaires, dont l'effectif atteignit en très-peu de temps le chiffre de 4,000 hommes. Il représenta particulièrement aux Coptes que, s'ils avaient été armés pendant le siége du Caire, leurs quartiers n'auraient pas été pillés par les Turcs; qu'il était de leur intérêt de concourir avec les Français à la défense commune; et il les engagea à former un bataillon de 500 hommes, qu'il fit instruire et habiller à la française. Cette création d'un corps de Coptes était certainement un moyen de développer le goût du service militaire; il paraissait néanmoins plus avantageux encore d'amener les habitants du pays, chrétiens et musulmans, à s'enrôler dans les demi-brigades, où ils prenaient plus facilement l'esprit français. Ces recrutements, habilement encouragés, réussirent dans la haute Égypte : la 21e demi-brigade fit, en peu de temps, 300 recrues.

Les répugnances des habitants de la basse Égypte ne semblaient point insurmontables.

Les Grecs, d'un caractère plus belliqueux, avaient toujours montré plus d'empressement. Des deux compagnies de cette nationalité créées par Bonaparte, celle qui se trouvait au Caire lors du siége s'était fort bien battue. Kleber forma une légion où l'on engagea beaucoup de Grecs nouvellement arrivés dans les ports. Elle compta bientôt 1,500 hommes.

Tous ces corps auxiliaires faisaient des progrès rapides et donnaient l'espoir de services très-utiles.

L'occupation de toute la haute Égypte et de Qoseyr et la guerre contre Mourad-Bey auraient employé beaucoup de troupes. Il était cependant nécessaire de tirer de ce pays des ressources pour nourrir l'armée et payer ses dépenses. Kleber avait obtenu ce double résultat par la paix avec Mourad-Bey, qui devint tributaire pour les p rovinces dont on lui confia le gouvernement. Les postes mili-

taires de Syout, Minyeh et Beni-Soueif furent gardés par un petit nombre de Français; pour protéger les opérations du gouvernement dans les provinces conservées, Kleber se réserva la faculté d'entretenir garnison à Qoseyr; mais il voulut attendre, pour en profiter, que les troupes qu'on y enverrait y fussent moins isolées, après l'établissement de quelques communications maritimes entre Suez et Qoseyr.

On avait toujours regardé la ville du Caire comme trop considérable et trop peuplée pour être défendue; cependant, après le siége qu'il avait été obligé d'en faire, Kleber résolut d'empêcher que, dans des circonstances pareilles à celle de la bataille d'Héliopolis, des partis ennemis ne pussent y pénétrer et susciter une nouvelle révolte. En conséquence, il ordonna la réparation d'un ancien mur d'enceinte, la construction de quelques tours et l'occupation de plusieurs postes. Il destinait particulièrement à ce service les troupes auxiliaires grecques et coptes; de manière qu'il aurait toujours l'armée disponible; mais, en ordonnant ces travaux, il ne pensait point que, dans aucun cas, elle dût s'y enfermer.

Il ne voulait que des ouvrages simples, assez forts pour remplir deux objets importants : contenir les habitants de cette grande ville, fermer le Caire aux ennemis. Les fortifications qu'il faisait construire étaient suffisantes contre des armées turques, peu habituées aux attaques régulières, mal organisées pour ce genre de guerre, et qui savent à peine se servir de leur artillerie. Le général en chef ordonna aussi les travaux nécessaires pour la défense des côtes.

L'armée avait éprouvé beaucoup de difficultés pour les transports, dans les moments critiques, parce qu'alors les Arabes qui louaient leurs chameaux s'éloignaient. Afin d'assurer ce service important, Kleber fit établir un parc de cinq cents chameaux toujours disponibles, et qu'on employait, en temps ordinaire, aux différents services. Il prescrivit une levée des chevaux et des chameaux nécessaires pour remonter la cavalerie et l'artillerie. Il fit préparer des ponts volants pour faciliter les passages du Nil aux troupes qui auraient à marcher de la côte sur la frontière de Syrie, et ordonna des reconnaissances pour organiser toutes les communications entre les divers postes occupés par l'armée.

Le Caire avait mérité d'être puni : le général en chef le condamna à 12 millions de contribution. 80 bâtiments turcs, escortés par quatre corvettes, étaient entrés dans le port d'Alexandrie, au mois de février, pour servir à transporter l'armée. Après la rupture, ils furent confisqués, et les marchandises qu'ils contenaient furent vendues. Ces ressources extraordinaires donnèrent les moyens de payer l'arriéré, qui s'élevait alors à 11 millions, y compris la solde, et d'attendre la saison où l'on perçoit les impositions ordinaires.

Ce que l'état de guerre et les difficultés inséparables d'un nouvel établissement avaient empêché Bonaparte d'effectuer, Kleber pouvait le faire après la victoire d'Héliopolis.

Il établit un comité administratif, composé de cinq cents membres, chefs des principales administrations, qui discutaient avec lui les améliorations que les circonstances rendaient possibles. Les modifications introduites dans toutes les parties de l'administration apportèrent beaucoup d'économie dans les dépenses, diminuèrent les frais de perception, et mirent un frein à beaucoup de vexations ou de dilapidations.

Il ôta les moyens de spéculer au préjudice du bien-être des soldats et améliora leur sort, en faisant payer les rations de viande et de fourrage, et en mettant une partie de l'habillement au compte des corps.

Le flotte turque, commandée par le Capitan-Pacha, parut, dans les derniers jours de mai, devant Alexandrie. Craignant qu'elle ne portât des troupes et ne méditât quelque débarquement, Kleber, dès qu'il en eut la nouvelle, quitta le Caire avec une partie des forces qu'il avait dans cette capitale, et donna des ordres pour réunir à Rahmânieh celles du Delta.

« Au reçu de la présente, mandait-il le 1er juin, de Gyzeh, à Reynier, vous vous rendrez au Caire, parce que je dois partir pour Alexandrie, où l'ennemi prépare un débarquement. Si vous ne m'y trouvez plus, je vous y laisserai mes instructions.

« Vous repousserez avec votre division tout ce qui se présentera du côté de la Syrie ; vous maintiendrez la tranquillité au Caire et ferez continuer la rentrée de la contribution. Ceci doit vous faire sentir d'autant plus combien il est instant que vous fassiez rentrer les grains. »

Kleber quitta le Caire le 3 juin. Le 5 il écrivait de Terraneh au général Menou :

« Il ne s'est encore effectué aucune descente. Il est certain que c'est Capitan-Pacha, monté à bord du *Sélim*, qui est en présence avec 14 bâtiments. Les dernières nouvelles d'Alexandrie sont du 31 mai.

« Maintenez la tranquillité au Caire (1).... Je me fais fort de faire prendre au Capitan la même route qu'au grand vizir.

« *P. S.* Ayez, je vous prie, l'œil à la formation de la légion copte, ainsi qu'à celle des Grecs, et recommandez à Faultrier de hâter leur armement. »

Ayant appris à Rahmânieh que le Capitan-Pacha était venu sérieusement parader devant Alexandrie, afin d'entamer quelques négociations, Kleber défendit de recevoir à terre aucun parlementaire, et revint au Caire, laissant dans le Delta, vis-à-vis Rahmânieh, un camp volant de deux demi-brigades et de deux régiments

(1) Cette lettre fait supposer que, à son départ pour Alexandrie, Kleber avait laissé le commandement du Caire au général Menou, qui ne s'était pas encore rendu dans la haute Égypte, et qui répondait, le 8 juin :

« La lettre que j'ai reçue hier de vous m'a fait un plaisir que je ne saurais vous rendre; je vois que les idées tristes (passez-moi le terme) qui vous assiégeaient se dissipent. Oui, mon général, vous êtes appelé à une grande et magnifique mission et, quoique vous m'eussiez prescrit de ne plus vous parler politique, je ne puis m'empêcher de vous désobéir lorsqu'il s'agit de vous donner des preuves de mon inviolable dévouement, j'oserai dire de mon amitié et de mon attachement franc et inaltérable : comptez sur moi à la vie, à la mort, pour tout ce qui peut concourir au service de la République et pour tout ce qui peut vous intéresser personnellement, parce que je suis certain que vous ne voudrez jamais que ce qui peut être utile au bien général. Je sais que vous avez le cœur grand, généreux, libéral, mon cher général. Oubliez, je vous en conjure, quelques ressentiments personnels : on est si grand quand on sait pardonner; on est si tourmenté, quand on est affecté du sentiment contraire; on est si récompensé par l'estime générale, quand on ne voit que la chose publique; on est si content de soi-même quand on n'écoute pas les passions personnelles. Je vous répète que je serai tout à vous, jour et nuit, en tout et partout. Ce n'est point flagornerie; ce serait indigne de vous et de moi : c'est l'expression de mes sentiments.

« Salut, attachement et respect, mon général.

« MENOU. »

Et l'homme qui tient ce langage ne trouvera rien de mieux, plus tard, pour se faire pardonner la perte de l'Égypte, que de calomnier la mémoire du vainqueur d'Héliopolis !

de cavalerie, disponibles pour aller sur tous les points de la côte qui pourraient être menacés, ou sur la frontière de Syrie.

Le peuple de l'Égypte, qui peu de temps auparavant croyait notre perte certaine, nous regardait alors comme les maîtres absolus d'un pays d'où aucune puissance ne pouvait plus nous forcer à sortir. Mourad-Bey, qui s'honorait partout du titre de notre ami en se disant un général français, contribuait beaucoup à fortifier cette opinion.

La situation devenait chaque jour plus florissante; au découragement avait succédé la confiance; les idées de retour en France semblaient avoir fait place à l'intention de fonder un établissement durable et à la ferme volonté de le défendre contre une armée anglaise. On s'attachait à l'Égypte, depuis qu'on l'avait reconquise. On comptait sur l'avenir, lorsqu'un attentat vint ruiner toutes ces espérances. Le jour même où Desaix, que les musulmans avaient surnommé *le sultan juste*, tombait à Marengo, enseveli dans son triomphe, à 800 lieues de distance, Kleber, son camarade, son ami, expirait au Caire sous le poignard d'un séide.

L'administration du grand vizir pendant près de deux mois et le séjour de nombreux Osmanlis dans la capitale de l'Égypte avaient complétement changé les dispositions des habitants à l'égard des Français. Lors de l'insurrection, les malheurs inévitables d'une répression avaient encore aigri les esprits; un acte impolitique du général en chef les exaspéra. Kleber fit répartir sur les principaux scheiks et sur les propriétés des mosquées une partie de la charge de la contribution. El-Sâdât fut surtaxé; il était signalé par sa haine secrète contre les Français; c'était l'auteur de la première révolte du Caire. Il refusa de payer. Il fut arrêté, enfermé dans la citadelle. Toutes les menaces le trouvèrent inébranlable. Kleber, irrité, lui fit donner la bastonnade. Cet outrage au sang du Prophète indigna les gens de la loi.

D'un autre côté, le grand vizir Youssef, vaincu à Héliopolis, à peine échappé des périls du désert, le cœur gonflé de honte et de rage, revint en Syrie, et se hâta de publier des écrits où Kleber était représenté comme un homme sans foi, un destructeur de religion. Au nom de Mahomet et du Coran, le ministre invitait tous les bons musulmans au *combat sacré*, leur rappelant que des récompenses éternelles attendent ceux qui égorgent un infidèle : il promit en outre

sa protection et de grandes récompenses à quiconque frapperait le commandant des chrétiens en Égypte. Cet appel fut entendu.

Soleyman-el-Halepi se faisait remarquer à Jérusalem par son ardente piété. Agé d'environ 24 ans, il était dévoré d'une profonde mélancolie, qu'entretenait dans son âme l'exaltation religieuse. Il n'hésita pas à se dévouer, et reçut un poignard de la main des agents du grand vizir. On lui donna aussi trente pièces d'argent avec un dromadaire pour faire sa route.

Arrivé au Caire, Soleyman se prépara au *combat sacré* par des prières et des jeûnes; il suivait tous les jours sa victime, il étudiait avec soin ses habitudes, et se familiarisait avec les localités du quartier général.

Le 14 juin 1800, Kleber, après avoir passé une revue dans l'île de Roudah, rentra au Caire, et vint déjeuner chez le général Damas, son chef d'état-major. Plusieurs officiers supérieurs, des membres de l'Institut, des chefs d'administrations, assistaient à ce repas. Kleber fut très-gai. Lorsqu'on se fut levé de table, il prit à part l'architecte Protain, et lui proposa d'aller au quartier général pour se concerter avec lui sur des réparations à faire. L'habitation du général en chef était attenante à celle de Damas; comme il traversait la galerie qui sépare les deux bâtiments, un homme assez mal vêtu, profitant du moment où l'architecte était à quelque distance, s'approche du général en chef, se prosterne avec humilité, et semble vouloir présenter un placet. Ému de l'air du suppliant, Kleber s'avance et se penche vers lui. Soleyman se relève alors, tire un poignard, et frappe le général au cœur. Kleber tombe, en criant : « Je suis assassiné! » Protain accourt, saisit le meurtrier; il veut le retenir; mais Soleyman le frappe de six coups de poignard et le renverse. Il retourne alors vers Kleber, et lui fait trois nouvelles blessures. Quand les convives réunis chez le chef d'état-major arrivèrent, le général respirait encore. Tous les secours lui furent prodigués, mais en vain : il ne proféra plus une seule parole.

Ainsi tomba sous le fer d'un assassin celui qu'avaient épargné vingt batailles et cent combats. L'amour de la patrie et l'amour de la gloire furent ses seules passions. Ennemi de la dissimulation, il disait tout haut (trop haut parfois) la vérité. Jamais il n'abusa de la victoire. Impétueux et maître de lui-même dans le combat, il ne

se laissait ni abattre par les revers, ni éblouir par le succès. Avec lui commença, avec lui finit la gloire de sa famille.

He pass'd — nor of his name and race
Hath left a token or a trace.

(Lord BYRON, *The Giaour.*)

Comme le vainqueur de Leuctres et de Mantinée, Kleber a laissé des *filles* immortelles, ses victoires.

En un instant la fatale nouvelle fut répandue par toute la ville. Fous de douleur et de rage, les soldats voulaient saccager le Caire et massacrer les habitants. L'autorité des chefs eut grand'peine à contenir leur indignation.

Les scheiks et les aghas de la ville avaient été mandés immédiatement. On voulait examiner si cet attentat ne se rattachait point à quelque conspiration plus étendue. Un aide de camp vint demander s'ils devaient être introduits. Le général Reynier, à qui il porta la parole, lui dit de prendre les ordres du général Menou, qui le lui renvoya, et il s'établit entre eux une discussion sur le commandement de l'armée. C'était le commencement de l'indécision et de l'impuissance.

Le nouveau commandant adressa aux troupes la proclamation suivante :

« Quartier général du Caire, 15 juin 1800.

« *Abdallah Menou, général de division, commandant en chef de l'armée d'Orient par intérim.*

« Soldats !

« Un horrible attentat vient de vous enlever un général que vous chérissiez et respectiez. Un ennemi qui ne mérite que le mépris et l'indignation du monde entier, un ennemi qui n'avait pu vaincre les Français commandés par le brave Kleber, a eu la lâcheté de lui envoyer un assassin. Je vous dénonce, je dénonce au monde entier le grand vizir, chef de cette armée que vous avez détruite dans les plaines de Mataryeh et d'Héliopolis. C'est lui qui, de concert avec son agha des janissaires, a mis le poignard à la main du nommé Soleyman-el-Halepi, qui, parti de Gaza depuis

32 jours, nous a enlevé hier, par le plus noir des assassinats, celui dont la mémoire doit être chère à tout bon Français.

« Soldats! Kleber avait dissipé, en marchant à votre tête, cette nuée de barbares qui de l'Europe et de l'Asie étaient venus fondre sur l'Égypte.

« Kleber, en dirigeant vos invincibles cohortes, avait reconquis l'Égypte entière en 10 jours.

« Kleber avait tellement restauré les finances de l'armée que tout l'arriéré était payé et la solde mise au courant.

« Kleber par les règlements les plus sages avait réformé une grande partie des abus presque inévitables dans les grandes administrations.

« Le plus bel hommage que vous puissiez rendre à la mémoire du brave Kleber est de conserver cette attitude fière et imposante qui fait trembler vos ennemis partout où vous portez vos pas; c'est de vous astreindre vous-mêmes à cette discipline qui fait la force des armées; c'est de vous rappeler sans cesse que vous êtes des républicains, et que partout vous devez donner l'exemple de la moralité et de l'obéissance à vos chefs, comme vous donnez partout celui du courage et de l'audace dans les combats.

« Soldats! l'ancienneté de grade m'a provisoirement porté au commandement de l'armée; je n'ai à vous offrir qu'un attachement sans bornes à la République, à la liberté et à la prospérité de la France.

« J'invoquerai les mânes de Kleber; j'invoquerai le génie de Bonaparte; et, marchant au milieu de vous, nous travaillerons tous de concert pour l'intérêt de la République.

« ABDALLAH MENOU. »

La douleur des soldats fut sincère : leurs regrets auraient été bien plus amers encore, s'ils eussent pu prévoir ce qui devait arriver en 1801 (1).

(1) Lorsque Kleber fut assassiné, le général Menou prit par ancienneté le commandement de l'armée. La caisse de l'armée faisait face à la solde; l'habillement du soldat était dans le meilleur état; les hôpitaux renfermaient peu de malades; les subsistances étaient assurées; les places fortes, approvisionnées; la nourriture du soldat, saine et abondante; les casernes, réparées et pourvues; les transports de de l'armée, assurés. Les travaux du génie avaient augmenté les fortifications d'A-

« Dans son intimité, le premier consul laissa voir le profond chagrin que lui causait la mort de Kleber. Il ne regrettait point en lui, comme en Desaix, un ami, il regrettait un grand général, un chef habile, plus capable que personne d'assurer l'établissement des Français en Égypte, établissement qu'il regardait comme son plus bel ouvrage, mais que le succès définitif pouvait seul convertir de tentative brillante en entreprise grande et solide (1). »

Sans l'attentat du 14 juin 1800, l'Égypte serait peut-être aujourd'hui (décembre 1875) une colonie française, et une clef d'or ne suffirait point pour en ouvrir les portes.

Les révélations de l'assassin firent connaître les instigations du grand vizir et la complicité des ulémas de la mosquée de Gama-el-Azhar. Trois muddens furent condamnés à avoir la tête tranchée; quant à Soleyman, la commission militaire prononça à l'unanimité qu'il aurait d'abord le poing brûlé, et qu'il serait ensuite empalé. Son corps, abandonné sur l'instrument de supplice, devait servir de pâture aux oiseaux de proie.

L'exécution de ce jugement fut fixée au jour des obsèques de Kleber.

Depuis le moment où le général en chef avait cessé de vivre, le canon tirait de demi-heure en demi-heure. La solennité des funérailles eut lieu le 17 juin. Le convoi suivit les principales rues du Caire, au bruit mesuré du canon et de la mousqueterie; de tous

lexandrie; les ateliers avaient repris leur activité; les fabriques recommençaient à prospérer; enfin la situation administrative était prospère. La situation politique n'était pas moins rassurante; le vizir, battu, jeté dans le désert, relégué en Syrie, dans l'impossibilité d'agir, paralysé par la peste, la désertion, ne pouvait de longtemps inquiéter l'Égypte. Mourad-Bey était devenu notre allié; la paix était assurée. Enfin l'armée vivait dans la plus parfaite harmonie.

L'ombre de Kleber nous protégea longtemps. Les habitants du Caire, si prompts à s'insurger, ne voulaient plus croire à la possibilité de ressaisir la victoire. Mais le poids des opérations militaires était tombé sur Menou, trop faible pour le soutenir, trop présomptueux pour le remettre en des mains vigoureuses et s'en rapporter à des généraux plus dignes de la confiance de l'armée. En 1801, une armée anglaise, débarquant à Alexandrie, attaqua et repoussa nos troupes. Menou se vit obligé de capituler. Il fallut se résoudre à évacuer cette Égypte que Kleber avait su reconquérir et que Kleber aurait su conserver.

(1) Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, l. VI.

les rangs sortirent des soldats, qui, les larmes aux yeux, vinrent déposer des couronnes de lauriers et de cyprès sur le corps de leur glorieux chef. Le secrétaire de l'Institut d'Égypte, Fourier, du haut d'un bastion qui dominait les troupes rangées en bataille, prononça l'éloge funèbre de Kleber, et le corps de l'illustre guerrier fut descendu dans la fosse qu'on lui avait creusée à l'un des bastions du camp retranché, désigné sous le nom d'*Ibrahim-Bey*.

Le cortége se remit en mouvement, et prit le chemin de l'esplanade de l'Institut, où Soleyman et ses complices devaient subir leur peine. Le jeune Syrien marchait d'un pas ferme, avec une contenance assurée, reprochant à ses compagnons la faiblesse qu'ils laissaient voir à des infidèles. Son courage ne se démentit pas un moment; et s'il répandit quelques pleurs, ce fut lorsque, dans la prison, on lui rappela sa famille. Les trois ulémas furent d'abord décapités; puis on commença par appliquer le poignet de Soleyman sur un brasier ardent; le feu dévora ses chairs, sans que la douleur lui arrachât un cri; il supporta le second supplice avec la même fermeté; ses traits se décomposèrent à peine, et lorsque le pal, fixé perpendiculairement, l'eut élevé dans les airs, il promena ses regards sur la multitude, et prononça d'une voix sonore la profession de foi des musulmans : « Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. »

Soleyman resta vivant sur le pal pendant près de quatre heures.

Lors de l'évacuation du Caire (juin 1801), le général Belliard (1) ramena à Marseille le corps de Kleber. En 1818, les restes mortels de l'illustre Strasbourgeois, redemandés depuis trois ans par sa ville natale, furent transférés en grande pompe du château d'If à Strasbourg.

(1) Belliard, cet ancien commandant de la province de Thèbes aux cent portes, dans le commandement duquel *les caravanes s'applaudissaient de pouvoir dormir* et qui, gouverneur du Caire, avait pris Chevert pour son modèle, signa une convention honorable, d'après laquelle sa petite garnison fit sa retraite avec armes et bagages, artillerie de campagne, caissons et munitions, marcha au milieu des Anglais, des Turcs, des Mameluks, emporta avec elle les dépouilles de Kleber (comme Chevert avait voulu enlever de Prague les canons aux armes de l'empereur Charles de Bavière, allié de la France), s'embarqua sur des vaisseaux anglais, et revint dans sa patrie aux frais des puissances alliées.

En vertu d'un arrêté des consuls du 6 septembre 1801, « un monument, gage de la reconnaissance nationale, » a été élevé sur la place des Victoires, à Paris, « à la mémoire des généraux Desaix et Kleber, morts le même jour, dans le même quart d'heure, l'un à la bataille de Marengo, qui reconquit l'Italie aux armes de la République, l'autre en Afrique, après la bataille d'Héliopolis, qui reconquit l'Égypte aux Français. »

Ce n'est qu'en 1840 qu'on lui a érigé à Strasbourg sur la place d'armes une statue en bronze. Kleber est debout; il vient de recevoir la lettre de lord Keith; il la froisse d'une main fiévreuse et, se rejetant en arrière, il lance un défi à ses insolents ennemis : « Les armes que vous demandez, venez les prendre! » Cette statue, cette place, cette ville, n'appartiennent plus à la France; les habitants de Strasbourg, les compatriotes de Kleber, ne sont plus Français... que de cœur!

FIN.

ERRATA.

Page 35, ligne 6 : *au lieu de* Tichard, *lisez* Richard.
Page 38, ligne avant-dernière : *au lieu de* la division d'Angers Duhoux, *lisez* la division d'Angers (Duhoux).

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

AVANT-PROPOS..... III
DÉDICACE..... V

CHAPITRE I.

1753-1793.

Enfance de Kleber. — Son duel avec Doney. — Il entre au service de l'Autriche. — Son retour à Strasbourg. — Il s'enrôle au 4e bataillon des volontaires du Haut-Rhin. — Il se rend à l'armée de Custine..... 1

CHAPITRE II.

DANS MAYENCE (1793).

Kleber occupe le camp retranché. — Sortie sur Monbach. — Entrevue de Boos et Doyré. — Sortie sur Marienborn. — Bombardement. — Souffrances et courage de la garnison. — Capitulation..... 16

CHAPITRE III.

GUERRE DE VENDÉE (10 mars — 23 décembre 1793).

Description du théâtre de la guerre. — Événements militaires jusqu'à l'arrivée de Kleber. — Kleber entre en campagne. — Prise de Montaigu (16 sept.). — Combat de Torfou (19 sept.). — Combats de Treize-Septiers, de Saint-Christophe et de la Tremblaye (15 oct.). — Bataille de Cholet (17 oct.). — Combat de Laval (27 oct.) — Déroute d'Antrain (22 nov.). — Bataille de Savenay (23 décembre)..... 28

CHAPITRE IV.

CAMPAGNE DE 1794.

Bataille de Fleurus (27 juin 1794). — Combat de la Montagne de Fer, près de Louvain (15 juillet). — Kleber s'établit sur la petite Geete (21 juillet). — Prise de Tongres (27 juillet). — Kleber exécute une fausse attaque contre Maëstricht (17 septembre). — Bataille de la Roër (2 octobre). — Siége de Maëstricht. — Cette place capitule (4 novembre)..... 102

Pages.

CHAPITRE V.

DEVANT MAYENCE (1794-1795).

Arrivée de Kleber à Ober-Olm, près Mayence (30 novembre 1794). — Il réorganise les cinq divisions formant l'investissement de la place. — Conseil de guerre chez Kleber (11 décembre). — Deuxième conseil de guerre, tenu chez Merlin (31 décembre). — Kleber quitte l'armée du Rhin, par raison de santé (13 février 1795). — Il se rend à Strasbourg. — Nommé commandant intérimaire de l'armée du Rhin, il arrive devant Mayence (10 avril). — Il se rend à l'armée de Sambre-et-Meuse (mai 1795)..... 129

CHAPITRE VI.

CAMPAGNE DE 1795.

Kleber commande l'aile gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse. — Son départ pour Crefeld (21 juin). — Mouvements des divisions de l'aile gauche dans la nuit du 17 au 18 août. — Passage du Rhin (2-6 septembre). — Marche de Düsseldorf à Mayence. — Kleber est chargé du commandement de l'armée destinée à faire le siége de Mayence. — L'armée de Sambre-et-Meuse repasse le Rhin. — Kleber refuse le commandement de l'armée de Rhin-et-Moselle..... 150

CHAPITRE VII.

CAMPAGNE DE 1796.

Kleber remplace Jourdan du 19 janvier au 28 février. — Il est placé à la tête de l'aile gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse (23 mai). — Kleber franchit la Wüpper (31 mai). — Victoire d'Altenkirchen (4 juin). — Combat d'Uckerath (19 juin). — Retraite sur Düsseldorf (22 juin). — Kleber reprend l'offensive (28 juin). — Bataille de Friedberg (10 juillet). — Kleber franchit la Kinzig (18 juillet). — Il s'empare de Bamberg (4 août). — Difficultés entre Jourdan et Kleber. — Kleber quitte l'armée. — Beurnonville est nommé au commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse. — Kleber accepte le commandement de l'aile droite. — Il refuse le commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse. — Sa démission..... 200

CHAPITRE VIII.

1797.

Kleber continue à commander, par intérim, l'armée de Sambre-et-Meuse. — Réorganisation de cette armée. — Il remet l'intérim à Championnet. — Il se retire à Strasbourg, puis à Paris. — Révolution du 18 fructidor. 257

Pages.

CHAPITRE IX.

EXPÉDITION D'ORIENT.

I. — *Conquête de l'Égypte.* — Préparatifs de l'expédition. — Départ de Toulon. — Prise de Malte. — Kleber, blessé à l'assaut d'Alexandrie, est nommé commandant de cette place. — Bataille navale d'Aboukir. — Mésintelligence avec Bonaparte..... 268

II. — *Expédition de Syrie.* — Préparatifs. — Marche sur Gaza. — Siége de Saint-Jean-d'Acre. — Combat de Sedjarra. — Bataille du Mont-Thabor. — Levée du siége de Saint-Jean-d'Acre. — Kleber forme l'arrière-garde. — Kleber à Damiette, à Rosette, au Caire..... 312

III. — *L'Égypte sous Kleber.* — Bonaparte quitte l'Égypte, laissant le commandement à Kleber. — Rapport au Directoire sur la situation de l'armée d'Égypte. — Conférence avec Mohamed-Effendi. — Affaire de l'Esbet. — Insurrection à Qatyeh. — Attaque d'El-Arych. — Négociations. — Convention d'El-Arych. — Violation du traité. — Bataille d'Héliopolis. — Révolte et siége du Caire. — Kleber est assassiné..... 331

ERRATA 496

FIN DE LA TABLE.